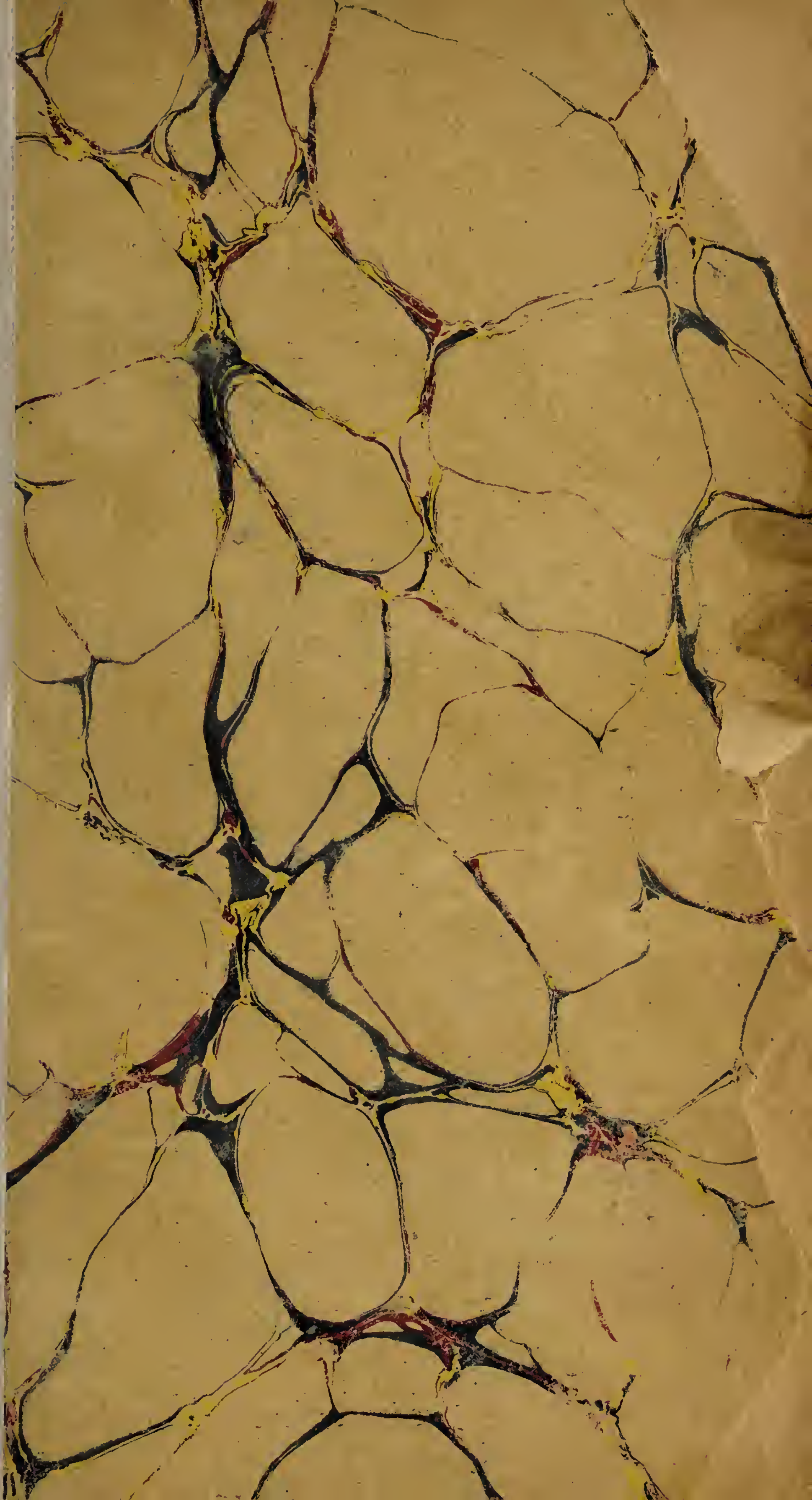

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01625372 6





DOSTOÏEVSKI

LES FRÈRES KARAMAZOV

1879-1880

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Un Adolescent (trad. de J.-W. BIENSTOCK et F. FÉNÉON) 1 vo
Journal d'un écrivain (trad. de J.-W. BIENSTOCK et
J.-A. NAU) . . . . 1 vo.

Il a été tiré de cet ouvrage 8 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

DOSTOÏEVSKI

(Thedor Mikhailovich Dostoevsky)

LES FRÈRES KARAMAZOV

— 1879-1880 —

TRADUIT DU RUSSE

PAR

J.-W. BIENSTOCK et Charles TORQUET

Tr. d. Bratya Karamazovi

> En vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté dans la terre, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.
>
> *Evangile selon St-Jean*, XII-24.

ÉDITION COMPLÈTE EN UN VOLUME

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906



A

ANNA GRIGORIEVNA DOSTOÏEVSKI

LES FRÈRES KARAMAZOV

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE

CHAPITRE PREMIER

FEODOR PAVLOVITCH KARAMAZOV

Propriétaire rural, mais presque toujours absent de ses terres, Feodor Pavlovitch Karamazov était un de ces hommes qui, vils et dépravés, sont encore plus désordonnés d'esprit, bien que très capables de conduire au mieux leurs affaires d'intérêt, mais rien que cela.

Il avait commencé presque sans rien, avec un bien des plus modestes, n'avait cessé de s'adonner à un parasitisme effréné et cependant, à sa mort, on trouva chez lui plus de cent mille roubles en numéraire. Ce ne l'empêcha pas de rester toute sa vie un des sots les plus absurdes du district. Il ne s'agit point ici de stupidité, la plupart de ces sots sont assez intelligents et rusés ; non, il s'agit d'absurdité, et encore d'une absurdité à part, de notre absurdité nationale.

Marié deux fois, il eut trois fils : l'aîné, Dmitri Feodorovitch, de sa première femme, et les deux autres, Ivan

et Alexeï, de la seconde. Sa première femme appartenait à une famille de propriétaires de notre district, les Mioussov. Comment cette jeune fille jolie, riche et, avec cela, spirituelle, avait-elle pu épouser un pareil toqué ? Je ne me chargerai pas de l'expliquer. Les deux ou trois dernières générations russes présentent bon nombre de phénomènes aussi singuliers, et sans doute l'esprit romanesque, qui régnait alors et dont Adelaïda Ivanovna était infestée, lui avait-il fait considérer cette action folle comme une éclatante manifestation d'indépendance féminine ; peut-être qu'elle croyait ainsi se proclamer affranchie du despotisme familial et des préjugés sociaux ? A moins que son imagination ne lui eût montré en Feodor Pavlovitch, malgré sa réputation de parasite, une sorte de hautain persifleur d'envergure alors qu'il n'était au plus qu'un assez méchant blagueur. Et puis, cela devait se traiter en enlèvement, chose délicieuse pour la poétique Adelaïda Ivanovna Mioussov.

Quant à Feodor Pavlovitch, il était tout préparé à des conjonctures de ce genre, son unique objectif ayant toujours été de s'établir avantageusement et coûte que coûte, soit : s'introduire dans une bonne famille en touchant une dot rondelette comme c'était le cas. D'amour, il n'en fut question ni d'un côté ni de l'autre, en dépit de la beauté d'Adelaïda Ivanovna, ce qui constitue d'ailleurs un fait unique dans la vie de Feodor Pavlovitch, être luxurieux à l'excès et toujours prêt à courir après la jupe qui passait.

Aussitôt après l'enlèvement, Adelaïda comprit qu'elle n'aimait pas et n'avait jamais aimé son mari et, malgré que sa famille eut ratifié le fait accompli en lui versant sa dot, les deux époux menèrent bientôt une vie de disputes, de scènes atroces.

Dans cette guerre intestine, Adelaïda fit souvent preuve de sentiments nobles et élevés. Quant à Feodor Pavlovitch, il rafla les vingt-cinq mille roubles de dot aussitôt versés, et elle n'en entendit plus parler. Il fit aussi des pieds et des mains pour que fussent transférés à son nom le petit bien et la maison de ville qui faisaient l'ap-

point de la dot, et sans doute l'eut-il obtenu à la faveur et du dégoût qu'inspiraient à Adelaïda la bassesse et les ignobles implorations de son mari, si la famille Mioussov n'était venue se mettre à la traverse des projets de l'indélicat personnage.

Il est notoire que les époux se battirent souvent, ou plutôt qu'Adelaïda Ivanovna, une brune emportée, hardie et douée d'une force physique extraordinaire, battit souvent son mari. Enfin, elle s'enfuit avec un séminariste sans le sou, laissant à Feodor Pavlovitch le petit Mitia, âgé de trois ans.

Sans perdre un instant, Feodor Pavlovitch installa un sérail en sa maison, se plongea dans l'ivrognerie et la débauche. Entre temps, il parcourait le gouvernement, pleurant et récriminant contre l'abandon de sa femme, illustrant ses doléances de tels détails sur sa vie conjugale qu'on en était honteux pour lui.

Il se complaisait dans son histoire de mari trompé au point que les farceurs lui répondaient souvent : « Mais c'est à croire qu'on vous a conféré un grade, tant vous paraissez enchanté de votre infortune. »

Beaucoup d'autres insinuaient qu'il se délectait de son rôle de bouffon et feignait l'inconscience pour corser son effet comique. Et qui sait ? peut-être était-il seulement naïf.

Il retrouva un jour les traces de la fugitive. Réfugiée à Saint-Pétersbourg avec son séminariste famélique, elle jouissait d'une pleine émancipation. Sans trop savoir pourquoi, Feodor se prépara à partir pour Pétersbourg, et y serait peut-être allé s'il ne se fut reconnu le droit de se retremper quelque peu dans sa crapuleuse ivrognerie avant d'exécuter une si belle résolution.

Et c'est dans un état d'abominable saoulerie qu'il apprit que sa femme venait de mourir subitement dans une mansarde, du typhus selon les uns, de faim selon les autres. On raconte qu'il se mit à courir par les rues, les bras au ciel et criant joyeusement : « C'est aujourd'hui la rémission des crimes ! » D'après une autre version, il pleurait comme un enfant, avec une apparence de douleur si poignante qu'on ne pouvait

s'empêcher de le plaindre malgré tout le dégoût qu'il inspirait.

Il est probable que les deux versions sont également véridiques : il s'égayait d'être enfin libéré et, tout à la fois, pleurait sa libératrice. Les hommes, fussent-ils des scélérats, sont en général beaucoup plus simples et plus naïfs ju'on ne le pense.

CHAPITRE II

COMMENT FUT TRAITÉ LE FILS AINÉ

Il n'est pas difficile d'imaginer le père et l'éducateur qu'était un pareil individu. Il se montra bien tel qu'on pouvait s'y attendre et se détacha complètement du fils de la morte, non par haine de cet enfant, non par rancune d'époux offensé, mais tout simplement parce qu'il l'avait oublié.

Et tandis qu'il fatiguait les gens de ses plaintes et de ses larmes, tout en faisant de sa maison un lieu de débauche, le petit Mitia n'eût pas même été changé de linge sans un vieux serviteur de la maison, nommé Grigori, qui le prit sous sa protection. Car les parents de sa mère semblaient, eux aussi, avoir oublié le pauvre enfant, qui resta toute une année dans l'isba de Grigori.

C'est à ce moment que revint de Paris un cousin d'Adelaïda, Piotr Alexandrovitch Mioussov. Jeune encore à cette époque, il rapportait de l'étranger des opinions ultra-libérales acquises dans la fréquentation des Proudhon et des Bakounine. Il possédait une terre d'environ mille âmes, proche notre fameux couvent auquel, aussitôt en possession de son héritage, il avait intenté au sujet de droits de pêche ou de privilèges forestiers, un procès qui n'en finissait plus. Quand il connut l'histoire de sa cousine dont il se souvenait fort bien et l'abandon du petit Mitia, il ne put s'empêcher d'inter-

venir, malgré tout son mépris pour Feodor Pavlovitch, auquel il notifia qu'il se chargeait de l'enfant et de son éducation.

Longtemps après, il racontait comme un trait caractéristique que le père avait feint de ne pas comprendre ce dont il s'agissait, affectant un grand étonnement à cette nouvelle qu'il avait un petit garçon. Rien de plus vraisemblable : toute sa vie, Feodor Pavlovitch aima jouer des rôles et se singulariser, le plus souvent sans l'ombre de raison, et fût-ce, comme dans ce cas, à son propre détriment.

Sans plus tarder, Piotr Alexandrovitch se fit nommer subrogé tuteur de Mitia, qui avait hérité de sa mère le petit bien et la maison de ville échappés à la rapacité de Feodor, et l'enfant vint habiter chez lui.

Puis, ayant arrangé ses affaires, Mioussov repartit pour Paris en confiant Mitia à une de ses cousines qui habitait Moscou.

A Paris, il participa à la révolution de Février, combattit même derrière les barricades, et ces événements lui frappèrent l'imagination à un tel point qu'il en oublia, lui aussi, son pupille.

La dame de Moscou vint à mourir et Mitia s'en fut chez une de ses filles. Je crois bien même qu'il changea encore une fois de nid, mais je n'en répondrais pas.

Sa jeunesse s'écoula sans ordre ni direction. Il n'alla pas au lycée, entra dans une école militaire, fut envoyé au Caucase, monta en grade, se battit en duel, fut rétrogradé, avança de nouveau, mena une vie dissipée et dépensa relativement beaucoup d'argent.

Jusqu'à sa majorité, il n'avait fait que des dettes, car ce n'est qu'à cette époque qu'il reçut un peu d'argent de son père lorsqu'il vint le voir pour la reddition des comptes de tutelle et fit, du même coup, sa connaissance.

Son père ne lui plaisant guère, Dmitri s'esquiva le plus tôt qu'il put, après avoir conclu un accommodement pour le paiement d'une rente, mais sans avoir obtenu aucun renseignement relatif à la valeur de ses propriétés ni au montant de ses revenus.

Feodor Pavlovitch avait compris, au premier coup d'œil, que Mitia était léger, violent, passionné, impatient, débauché. Rien de plus facile que de tromper ses exigences par des acomptes fréquents, mais modiques, et il ne s'en fit pas faute.

Et lorsque, quatre ans plus tard, Dmitri revint près de son père pour lui réclamer les comptes définitifs, il ne fut pas peu étonné d'apprendre qu'il avait reçu et dépensé toute sa fortune par avances et que, même, il restait débiteur envers Feodor Pavlovitch.

Affolé, hors de lui, le jeune homme soupçonna le mensonge et l'indélicatesse de son père et cette circonstance amena la catastrophe dont le développement fera l'objet de mon récit.

Mais avant tout, disons ce qu'étaient les frères de Mitia.

CHAPITRE III

SECOND MARIAGE ET AUTRES ENFANTS

Une fois débarrassé de Mitia, qui avait alors quatre ans, Feodor Pavlovitch se remaria. Cette union dura huit ans. La nouvelle épouse, Sophia Ivanovna, était une toute jeune femme.

Orpheline dès son enfance, Sophia Ivanovna avait grandi dans la riche demeure de la vieille et noble veuve du général Vorokhov, qui s'était constitué à la fois et sa bienfaitrice, et son institutrice, et son tyran.

Et la sollicitude de l'éducatrice fut telle qu'un jour il était grand temps qu'on vint arracher la douce et silencieuse pupille à la corde qu'elle s'était déjà passée au cou dans un cabinet de débarras, tant lui étaient pénibles les caprices et les reproches de cette vieille qui, sans être foncièrement méchante, la tracassait pour tromper son ennui.

Feodor Pavlovitch demanda la main de Sophia et, ren-

seignements pris, on le mit à la porte. Il proposa donc à l'orpheline de l'enlever, comme il avait fait de sa première femme, et il n'eut pas de peine à emporter le consentement de cette fillette de seize ans, qui eut préféré se noyer dix fois plutôt que de rester chez sa bienfaitrice. C'est ainsi que la pauvrette changea sa bienfaitrice pour un bienfaiteur.

Cette fois, Feodor Pavlovitch ne reçut pas un kopek ; la générale, furieuse, se contenta de les maudire tous les deux. Mais, en l'occasion, il ne recherchait pas l'argent. Cette exquise beauté et cet air candide avaient charmé le débauché jusqu'alors exclusivement adonné aux filles perdues.

« Ces yeux innocents m'ont flanqué un coup de rasoir », racontait-il plus tard en ricanant bassement. N'ayant point touché d'argent, il ne faisait pas de cérémonies avec sa femme, amenait des prostituées au domicile conjugal et y organisait des orgies sous les yeux de la douce créature. Le vieux Grigori, valet raisonneur et triste, stupide et entêté, qui n'avait pu supporter Adelaïda, prit, sans qu'on sut trop pourquoi, le parti de sa nouvelle maîtresse et la défendit de son mieux contre Feodor Pavlovitch.

En butte depuis son enfance à tant de mauvais traitements, la malheureuse jeune femme souffrait d'une maladie de nerfs et constamment secouée par des crises affreuses, elle perdait parfois la raison. On la croyait « possédée ». Cela ne l'empêcha pas de donner le jour à deux fils : Ivan et Alexeï, le premier au bout d'un an de mariage et le second trois ans plus tard.

Quand elle mourut — le petit Alexeï avait alors quatre ans — il en fut de ces enfants comme de Mitia. Totalement oubliés par leur père, ils s'en furent dans l'izba de Grigori et c'est là que les découvrit la vieille folle de générale, bienfaitrice et bourrelle de leur mère.

Bien que mortellement offensée par la fuite de Sophia, elle ne l'avait pas perdue de vue et n'avait rien ignoré de ses souffrances physiques et morales ni des infamies qui l'entouraient.

Trois mois après la mort de la malheureuse, la géné-

rale se présentait un soir cher Feodor Pavlovitch. Elle n'y resta qu'une demi-heure, mais ne perdit pas son temps. Il vint au-devant d'elle complètement ivre. On raconte qu'à première vue et sans autre explication, elle lui appliqua une bonne et sonore paire de soufflets, et le tira trois fois par le toupet de haut en bas. Cela fait, elle se dirigea vers l'izba de Grigori sans ajouter une parole

Ayant constaté dès l'entrée que les deux garçons n'étaient pas lavés et qu'ils portaient du linge sale, elle donna encore un soufflet à Grigori et lui annonça qu'elle les emmenait. Elle les fit sortir tels quels, les enveloppa d'un plaid et les mit dans sa voiture.

Comme un serf dévoué qu'il était, Grigori encaissa son soufflet, la conduisit jusqu'à sa voiture et, faisant un profond salut, dit solennellement que Dieu la récompenserait de ce qu'elle faisait pour les orphelins.

— Tu n'en es pas moins un imbécile, lui répondit la générale en s'en allant.

Quand il eut réfléchi sur cette affaire, Feodor Pavlovitch la considéra comme excellente, consentit à tout ce que voulut la générale et colporta lui-même par toute la ville l'histoire des soufflets qu'il avait reçus.

Puis la vieille dame mourut, laissant par testament mille roubles à chacun des deux garçons sous la condition « que cet argent fût entièrement consacré à leur éducation et suffît jusqu'à leur majorité, parce que c'était beaucoup pour des êtres pareils, et que si quelqu'un voulait y être de sa poche, ce n'était pas son affaire à elle, etc., etc. » Elle laissait pour principal héritier un fort honnête homme, Efime Petrovitch Polienov, maréchal de la noblesse de ce gouvernement.

Après avoir correspondu avec Feodor Pavlovitch, Efime Petrovitch se convainquit bientôt de l'impossibilité d'en obtenir les subsides nécessaires à l'éducation de ses enfants ; il prit alors les orphelins à sa charge et s'attacha particulièrement au cadet, Alexeï. C'est à cet homme d'une bonté et d'une noblesse peu ordinaires qu'ils durent leur instruction, leur éducation et toute leur vie.

Il ne toucha pas à ce que leur avait légué la vieille et en laissa les intérêts se composer de telle sorte qu'à leur majorité ils avaient chacun plus de deux mille roubles.

Ivan était de caractère sombre et peu communicatif quoique sans timidité. Dès l'âge de dix ans, il avait compris qu'il était à la charge d'autrui et qu'il ne fallait pas parler de son père. Il était fort bien doué sous le rapport intellectuel.

Il quitta la maison d'Efime Petrovitch vers l'âge de treize ans. Le brave homme l'avait confié à un de ses amis, chef d'institution à Moscou, mais il était mort lorsqu'Ivan termina ses études élémentaires et entra à l'Université. Par malheur, Efime Petrovitch avait mal pris ses dispositions testamentaires et, par suite des longues formalités inévitables en Russie, le jeune homme souffrit d'une grande gêne pendant ses deux premières années d'études supérieures. Il fut constamment obligé de gagner sa vie en même temps qu'il étudiait.

Il n'essaya même pas d'entrer en correspondance avec son père, soit orgueil, soit mépris pour Feodor, à moins qu'il sût d'avance n'avoir rien à attendre. Il donna donc des leçons à vingt kopeks l'heure, puis fournit divers journaux de petits articles très brefs sur les événements de la rue.

Joliment tournés, ces entrefilets furent vite remarqués.

La renommée d'Ivan grandit peu à peu dans les cercles littéraires et dans le public.

Peu de temps après sa sortie de l'université, il publia dans un grand journal un article étrange et qui fit sensation. Il y traitait la question des Tribunaux Ecclésiastiques — très actuelle à l'époque — de façon si singulière que les cléricaux aussi bien que les anticléricaux le prenaient à leur avantage, tandis qu'en fin de compte, les gens clairvoyants n'y voyaient qu'une mystification. Cet article fut très remarqué dans notre petite ville. Et soudain l'auteur lui-même apparut parmi nous.

Cette fatale survenue, qui fut le point de départ de tant d'événements, me parut longtemps inexplicable.

Tout le monde s'étonnait qu'un jeune homme aussi

savant et d'existence aussi pure consentît à rentrer dans cette maison de scandale, chez ce père taré qui l'avait pour ainsi dire renié.

Or, Ivan s'installa dans la maison de son père, y vécut un mois, puis un autre et, à la surprise générale, tous deux semblaient s'accorder fort bien. Revenu de Paris, Piotr Alexandrovitch Mioussov, ce parent de la première femme de Feodor Pavlovitch qui s'était occupé de Mitia, ne fut pas le moins étonné.

Il avait fait la connaissance du jeune homme, et ce n'est pas sans tristesse qu'il disait : « C'est incompréhensible, ce garçon est plein de dignité ; il sera toujours à même de gagner sa vie ; que fait-il donc ici ? Chacun sait qu'il n'a rien à tirer de son père. Il n'aime ni la noce, ni l'ivrognerie ; cependant, le vieux ne peut s'en passer et ils s'entendent à merveille ! »

En vérité, Ivan avait sur son père une influence évidente ; le vieillard semblait presque lui obéir, malgré son caractère capricieux et méchant ; il commençait même à se conduire plus convenablement. On sut plus tard qu'Ivan, sur la demande de Dmitri, était venu en médiateur entre son père et son frère, qui avait entamé un procès contre le vieux. Les deux frères ne se connaissaient guère que depuis un an, mais ils avaient correspondu auparavant.

Le fils cadet Alexeï vivait parmi nous depuis plus d'un an déjà et me voici obligé de le présenter à mes lecteurs sous une soutane de novice. Il était entré au couvent et paraissait déterminé à s'y enfermer pour la vie.

CHAPITRE IV

ALIOCHA (1)

En ce temps-là, Aliocha avait vingt ans, Ivan vingt-quatre et Dmitri vingt-huit. Aliocha n'était pas un fana-

(1) Diminutif d'Alexeï.

tique ni même un mystique. Il aimait l'humanité, et s'il avait choisi la carrière monacale, c'est qu'elle lui semblait la seule où il put donner pâture à son âme assoiffée d'idéal, à son âme ardente à s'envoler des ténèbres de ce monde méchant vers la pure lumière de l'amour. Il avait choisi cette vie, parce que c'était la seule où il eut rencontré un homme vraiment supérieur à son sens. Cet homme n'était autre que le célèbre Père Zossima auquel il s'attachait de toute la force de son cœur avide de grandeur et de beauté.

Alexeï s'était révélé dès le berceau comme une nature étrange, originale. Depuis l'âge de quatre ans où il avait perdu sa mère, il ne l'avait jamais oubliée, ni son visage, ni ses caresses. Il disait la voir « comme vivante devant lui ».

Chacun conserve de ces souvenirs qui sont un peu comme des points de lumière à travers les ténèbres, comme un lambeau de toile resté d'un grand tableau depuis longtemps détruit. C'était un calme soir d'été et les rayons obliques du soleil couchant entraient par la fenêtre ouverte. Dans un coin de la chambre, devant une icône, sa mère, secouée de sanglots hystériques, poussant des cris aigus et le serrant à lui faire mal, priait pour lui la mère de Dieu, le tendait à l'image comme pour le mettre sous la sainte protection. Soudain, la bonne tout effrayée s'élançait dans la chambre et l'enlevait aux bras de sa mère. Aliocha se rappelait parfaitement le visage de la pauvre femme à cet instant ; il le revoyait, beau dans son exaltation.

Mais il ne confiait pas ce souvenir à tout le monde. Depuis son enfance, il était peu expansif, sans que son silence pût être attribué à la timidité ni à la misanthropie. Il portait en lui un souci intime, personnel, dont il ne croyait devoir confidence à personne, mais qui avait à ses yeux une telle importance qu'il effaçait tout le reste.

Il aimait les hommes. Toute sa vie il crut en eux sans que personne cependant le regardât comme un sot ni comme un naïf. En lui seulement quelque chose disait qu'en aucun cas l'homme n'a le droit de juger ni de

condamner son prochain. Il semblait indulgent à toutes les fautes, mais s'il ne blâmait pas, son indulgence s'accompagnait souvent d'une profonde, d'une amère tristesse.

Et cette disposition était développée en lui à un tel point que, dès son âge le plus tendre, il n'était pas de turpitudes qui pussent l'émouvoir ni l'effrayer. Quand il vint à l'âge de vingt ans chez son père, dans un véritable lieu de débauche, il se contentait, lui chaste et pur, de s'éloigner des spectacles dont la vue lui était par trop pénible, mais sans qu'on eût jamais pu surprendre sur son visage la moindre expression de reproche ni de mépris.

Son père, ancien pique-assiette et par conséquent grand observateur, avait commencé par se méfier de lui : « Il parle trop peu, disait-il, pour ne pas penser beaucoup. » Il ne fallut pas deux semaines pour que, attendri et les larmes aux yeux, l'ivrogne se prît à l'embrasser chaque fois qu'il le rencontrait. Sentimentalité d'homme saoul ? Peut-être, mais il n'était pas douteux qu'il aimait Alexeï sincèrement et profondément, et comme il n'aima jamais personne.

Tout le monde l'aimait d'ailleurs et l'avait toujours aimé, partout où il s'était montré. Chez son bienfaiteur, Efime Petrovitch Polienov, toute la famille s'était attachée à lui et le regardait comme l'enfant de la maison. Il y était pourtant venu trop jeune pour être capable de ruser, d'intriguer, de capter l'affection des gens. C'était un don : il plaisait presque malgré lui.

De même à l'école. D'un naturel pensif, il aimait se tenir à l'écart dans quelque coin où lire en paix, sans se mêler aux jeux des autres. Il n'en était pas moins le favori de tous. Il n'était pas vif ni même gai, mais chacun lisait si bien sur son visage que c'était là seulement l'effet d'un caractère toujours égal et bon !

Il ne craignait personne, mais on sentait qu'il n'avait même pas conscience de sa bravoure. Il oubliait les offenses. Plus d'une fois on le vit adresser la parole à qui venait de l'outrager et cela d'un air aussi confiant et serein que si rien ne se fût passé entre eux. Et il n'avait

pas l'air de pardonner une offense, il semblait simplement que l'offense n'eût pas existé, trait charmant et qui subjuguait les enfants.

Ses camarades ne le taquinèrent jamais que sur un seul point : sa pudeur, l'exaltation de sa chasteté. Il ne pouvait entendre certains propos sur les femmes, qui sont malheureusement trop habituels à la jeunesse de nos écoles.

Après le décès d'Efime Petrovich, Aliocha resta encore deux ans au lycée. La famille du défunt partit pour l'Italie, le confiant à deux dames, parentes éloignées, chez lesquelles il alla tout bonnement, sans même se préoccuper des conditions de l'hospitalité offerte. C'était un trait saillant de son caractère qu'il ne connut jamais la valeur de l'argent, n'y attacha aucune importance, ne se demanda jamais ce qu'il pouvait coûter à autrui, bien différent en cela de son frère Ivan qui, pendant deux ans, mena à l'Université une existence misérable pour ne rien devoir qu'à son travail et, encore enfant, souffrait profondément de vivre aux frais d'un bienfaiteur.

Piotr Alexandrovitch Mioussov, qui était d'une correction méticuleuse et bourgeoise sur le chapitre de l'argent, disait souvent d'Alexeï : « C'est le seul homme au monde qu'on puisse abandonner dans une ville inconnue sans crainte qu'il meure de faim. Il trouvera tout de suite des gens pour le nourrir et ça ne lui coûtera ni peine ni humiliation, cependant que ses hôtes croiront l'avoir pris pour leur seul plaisir. »

Il avait encore un an d'études à faire, quand il prévint brusquement ses hôtesses qu'il s'en retournait chez son père pour une affaire qu'il avait en tête.

A son arrivée, le père eut beau le questionner : « Que viens-tu faire ici, tu n'as pas seulement fini tes études ? » Il ne répondit rien et, pendant quelques jours, resta pensif. Et sans doute ne se rendait-il pas compte lui-même du sourd travail qui se faisait en lui et l'entraînait invinciblement dans une voie nouvelle.

En avançant en âge, Feodor Pavlovitch s'était perfectionné dans l'art d'extirper l'argent des autres et,

depuis quelque temps, s'était mis à fonder des tavernes, à prêter sur de bons gages bien sûrs. Il eut bientôt des débiteurs dans tout le district. Mais il vieillissait, se ratatinait et commençait à perdre la tête, interrompant une affaire pour en entreprendre une autre et se grisant de plus en plus.

A cette époque, sa physionomie était comme le monument de sa vie crapuleuse. La peau se boursouflait en poches sous les petits yeux sournois et gouailleurs ; grassouillette et pas plus grosse que le poing, la figure se couturait de rides profondes et le menton trop court laissait en évidence une pomme d'Adam longue, saillante, énorme, qui imprimait à l'ensemble un air de lubricité répugnant. Ajoutez à cela une large bouche de carnassier, lippue, piquetée de chicots noirs et toujours baveuse pour aussi peu qu'il parlât. Il plaisantait lui-même sa laideur, mais très fier de son nez assez fin et busqué, — un nez romain, disait-il, — il prétendait qu'avec la pomme d'Adam, ça lui faisait une tête de vieux patricien de la décadence.

Peu de temps après son retour, Aliocha vint annoncer à Feodor Pavlovitch son ardent désir d'entrer au couvent, où les moines voulaient bien le recevoir comme novice, et lui demanda licence de suivre sa vocation. Le vieillard savait déjà que le Père Zossima avait fait sur le « doux garçon » une impression profonde.

— Ce vieux est sûrement le plus honnête homme qu'ils aient là-bas, fit-il sans s'émouvoir. Ainsi, voilà ce que tu veux faire, mon doux garçon ?... Hum !

A moitié gris, il grimaça son rusé sourire de pochard.

— Hum !... je m'attendais à quelque chose comme ça... Pourquoi pas, si ça te plaît ? Tu as tes deux mille roubles de dot. Hum !... Tu sais, il y a, dans les couvents, un coin où habitent les femmes des moines. Il y en a bien trente, de femmes. J'ai vu ça ; c'est intéressant dans son genre ; c'est varié. L'ennui, c'est qu'il n'y a que des Russes. Ils pourraient avoir des Françaises, ils ont assez d'argent pour ça... Ici, il n'y a pas de femmes de moines. Il n'y a que deux cents moines, d'honnêtes jeûneurs, je t'assure... Hum ! Allons, je te plains,

je m'étais attaché à toi. Enfin, tu prieras pour nous autres pécheurs ; ce sera bien commode... Nous péchons beaucoup ici-bas. Je me disais toujours : « Qui priera pour moi ? » Car moi, vois-tu, cher garçon, je ne suis pas fort là-dessus. Ça ne m'empêche pas d'y penser quelquefois, pas toujours... Je me dis que les diables me tireront avec leurs crocs... Y en a-t-il seulement, des crocs ? Des crocs en quoi ? En fer ? Allons donc ! Où les forge-t-on ?... A quel plafond les accroche-t-on ?.... Pas de plafond, pas de crocs !... Mais s'il n'y a pas de crocs, il faudrait les inventer pour moi, car si tu savais quel saligaud je fais !...

— Il n'y a pas de crocs, fit très sérieusement Aliocha.

— Oui, oui, des ombres de crocs, comme dans l'enfer de ce poète français : « J'ai vu l'ombre d'un cocher frot-« ter l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse. » Mettons qu'il n'y en ait pas. Enfin, va ; tu seras mieux au couvent qu'avec un vieil ivrogne éhonté et un tas de fillasses, quoique rien ne te tache, toi ; tu es un ange !... Va, va ; tu n'es pas bête ; tu brûleras, tu t'éteindras, tu guériras et tu reviendras... Et moi, je t'attendrai, car tu es le seul au monde qui ne m'ait pas blâmé, mon cher garçon. »

Et il se mit à sangloter, car il était sentimental, — mauvais comme une gale et sentimental !

CHAPITRE V

LES RELIGIEUX

Il ne faut pas croire qu'Aliocha fût une nature maladive, exaltée, un rêveur pâle et décharné. C'était, au contraire, un beau jeune homme de dix-neuf ans, à l'œil clair, au teint superbe et resplendissant de santé. Il était bien pris, de taille moyenne, avec une figure régulière, un peu allongée, de beaux yeux gris assez distants l'un de l'autre.

Un beau teint n'empêche pas le mysticisme ? Il me semble, à moi, qu'Aliocha était des plus réalistes. Il croyait aux miracles ? Mais les miracles ne troubleront jamais l'homme positif ; ce ne sont pas eux qui l'inclinent à la foi. S'il est incrédule, il trouvera toujours la force de ne pas croire aux miracles. Et si le miracle se pose devant lui comme un fait inéluctable, il doutera de ses sens et n'admettra pas le fait ; ou s'il l'admet, ce sera comme un phénomène naturel, mais jusqu'alors inconnu de lui. Chez le réaliste, la foi ne naît pas du miracle, mais le miracle de la foi. S'il croit, il doit, comme réaliste, admettre le miracle. L'apôtre Thomas dit qu'il ne croira pas qu'il n'ait vu. Il voit et dit : « Dieu, mon Seigneur ! » Mais ce n'est pas le miracle qui l'a fait croire. Il a cru parce qu'il a voulu croire, et peut-être croyait-il au fond de son être, alors même qu'il disait : « Je croirai si je vois. »

On dira qu'Aliocha était un naïf, arrêté dans son développement intellectuel et qui n'avait même pas terminé ses études. Non, ce n'était pas un sot.

Honnête par nature, il tendait à la vérité de toutes les forces de son âme ; il avait soif de prouesses, dût-il y sacrifier sa vie. Il ne savait pas que le sacrifice de la vie est bien souvent le plus facile de tous, et qu'il est plus beau, plus grand, plus difficile de sacrifier quelques années à s'enrichir l'esprit, à acquérir, avec la science, les forces nécessaires au service de la vérité et à l'accomplissement de la prouesse projetée.

Mais dès qu'Aliocha eut commencé de réfléchir, il se convainquit de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Alors, il se dit : « Je ne veux vivre que pour l'immortalité ; pas de compromis. » S'il eut cru le contraire, il fût devenu athée sans hésitation.

De cet instant, il lui parut impossible de continuer la vie d'auparavant. Il est dit : « Partage tout et suis-moi, si tu désires la perfection. » Aliocha pensa : « Puis-je me contenter de partager deux roubles au lieu du tout ? au lieu de suivre le Christ, me satisferai-je d'aller à la messe ? » Le souvenir l'influença-t-il des rayons obliques du soleil couchant baignant l'image sainte vers laquelle

le tendait ardemment la pauvre « possédée » ? Il était revenu parmi nous tout pensif. Peut-être venait-il chez son père chercher matière à quelque sacrifice qui fut le « tout » réclamé par l'Evangile... Et puis, il avait rencontré Zossima et l'avait aussitôt pris pour directeur de conscience.

Qu'est-ce qu'un directeur ? C'est l'homme qui prend votre âme et votre volonté et les absorbe dans son âme. On se soumet aveuglément à lui, dans l'espoir de se libérer de soi et d'éviter le sort de ceux qui ont vécu toute une vie sans parvenir à se trouver en eux-mêmes. Cette pratique des directeurs de conscience n'est pas dans la règle, mais c'est une tradition venue d'Orient qui s'est perpétuée depuis près de mille ans.

Le devoir envers le directeur ne consiste pas dans l'obéissance ordinaire qui est de règle dans tous les couvents russes. On doit à son directeur une soumission et une confession perpétuelles, et les liens créés entre le directeur et le dirigé sont à jamais indissolubles.

Voici ce qu'il advint de nos jours à un moine de l'Athos. Son directeur lui enjoignit tout à coup de quitter l'Athos, ce doux asile où il était attaché de toute son âme, pour aller en pèlerinage à Jérusalem et retourner ensuite dans le nord, en Sibérie.

Consterné et presque fou de douleur, le moine s'en allait trouver à Constantinople le Patriarche œcuménique et le suppliait de le relever de l'obédience. Le Patriarche lui répondit que non seulement il lui était impossible à lui-même de dénouer ces liens sacrés, mais qu'il n'existait pas *au monde* une puissance capable de le faire, hors le directeur de conscience en personne.

Le Père Zossima avait soixante-cinq ans. Il était d'une famille de propriétaires et, tout jeune, avait servi comme officier au Caucase. Sans doute avait-il séduit Aliocha par quelque qualité extraordinaire, et le jeune homme habitait la cellule du religieux, qui l'avait admis volontiers et s'était attaché à lui. A ce moment, Aliocha n'était tenu par aucune règle. S'il portait le froc, c'était volontairement, et pour ne pas différer

des autres habitants du couvent dont il pouvait sortir, s'il lui plaisait, pour des journées entières.

On racontait du père Zossima que depuis tant d'années, tant de gens étaient venus lui confesser leurs peines et leurs fautes pour en obtenir un conseil et le baume de sa parole, dictame des plaies de l'âme, qu'il s'était affiné jusqu'à pouvoir deviner, dès le premier coup d'œil, quelle torture morale lui amenait tel ou tel inconnu.

Aliocha avait remarqué que tous ceux qui entraient dans la cellule du religieux avec un visage de trouble et d'effroi en ressortaient bientôt l'air satisfait, serein, Quant au saint homme, loin de montrer une figure sévère, il était au contraire ouvert et gai. Les moines prétendaient tout crûment que c'était bien sûr un saint et, en prévision de sa fin prochaine, ils s'attendaient à des miracles immédiats qui jetteraient sur le couvent une gloire éclatante.

Aliocha croyait aveuglément à la puissance miraculeuse du religieux, car il assistait sans cesse à des guérisons extraordinaires.

Il ne se demanda jamais si la guérison était radicale ou si ce n'était qu'un temps d'arrêt dans l'évolution de la maladie. Il croyait, et la gloire de son maître lui apparaissait comme son propre triomphe. Une angoisse l'oppressait et ses yeux s'emplissaient de larmes quand il voyait le religieux sortir au-devant de la foule des pèlerins venus de toute la Russie pour le contempler et recevoir sa bénédiction.

Aliocha ne s'étonnait pas que, dès la première rencontre, tous ces gens aimassent Zossima jusqu'à pleurer d'attendrissement. Il comprenait très bien que, pour l'âme humble du peuple russe, si tourmentée de la peine, de la douleur, de l'injustice et du crime perpétuels, rien n'était plus consolant que de pouvoir approcher un saint, d'avoir un être à vénérer en toute certitude.

L'arrivée de ses deux frères qu'il ne connaissait pas encore fut pour Aliocha un grand événement.

Bien que Dmitri Feodorovitch fut arrivé beaucoup après Ivan, c'est avec lui qu'il s'entendit le plus vite. Il

ne laissait pas que de s'intéresser vivement à Ivan, mais au bout de deux mois, ils n'avaient encore pu se comprendre. Aliocha restait silencieux, comme gêné, comme s'il eut attendu quelque chose, et Ivan, dont Aliocha, dès le commencement, sentait peser sur lui les regards attentifs et curieux, Ivan semblait bientôt cesser de se préoccuper de ce frère taciturne.

Cette indifférence n'avait pas échappé à Aliocha. Il l'attribua d'abord à leur inégalité d'âge et d'instruction ; puis il se demanda si elle ne provenait pas de quelque cause à lui inconnue. Il lui parut qu'Ivan était en proie à une préoccupation intime et absorbante, qu'il tendait vers un but sans doute fort difficile à atteindre et qui détournait son attention. Et puis le savant athée n'éprouvait-il pas quelque mépris pour la simplicité naïve du petit novice? Mais ce mépris, eut-il existé en fait, qu'Aliocha ne s'en fût pas offensé.

Dmitri ne parlait d'Ivan que sur un ton pénétré de respect. C'est de lui qu'Aliocha apprit tous les détails de l'importante affaire qui avait étroitement lié ses deux frères aînés. Et son enthousiasme paraissait à Aliocha d'autant plus caractéristique que, en comparaison d'Ivan, Dmitri était presque un ignorant, et que les deux aînés présentaient un contraste frappant, au physique comme au moral. On n'eut pu imaginer deux hommes plus opposés.

C'est à cette époque qu'eut lieu l'assemblée des membres de cette famille si disparate dans la cellule du père Zossima.

Le désaccord entre le fils et le père avait atteint sa crise aiguë, et leurs relations étaient tendues jusqu'au malaise. Il paraîtrait que ce fut Feodor Pavlovitch qui prit comme en plaisantant et sans parler formellement d'un arbitrage, l'initiative d'une réunion générale chez le religieux Zossima, dont la situation et la personnalité semblaient de nature à imposer l'accord. Dmitri Feodorovitch, qui ne connaissait pas le religieux, pensa que son père voulait en faire un moyen d'intimidation. Mais, comme il avait à se reprocher quelques boutades assez roides lâchées au cours de ces disputes, il consen-

tit. Notons, à ce propos, qu'il n'habitait pas comme Ivan, chez son père, mais dans la partie opposée de la ville.

Piotr Alexandrovitch Mioussov, à ce moment en Russie, sauta sur cette idée un peu par désœuvrement et aussi parce que, libre penseur et athée, il se réjouissait de « voir jouer une farce ». Il fut pris d'un désir aussi vif que soudain de contempler et le couvent et le saint. Son interminable procès avec le couvent était pendant depuis si longtemps qu'il s'empressa de saisir l'occasion à lui offerte de terminer l'affaire directement avec le Supérieur.

On fit jouer quelques influences sur le religieux malade, qui ne quittait plus sa cellule et, depuis quelque temps même, se refusait à recevoir. Il finit par donner son consentement et le jour fut fixé.

— Qui donc m'a proposé pour les départager ? demanda-t-il en souriant à Aliocha.

C'était, pour le jeune homme, la première nouvelle de cette réunion. Il l'accueillit avec inquiétude. Il lui semblait que, parmi ceux qui devaient y assister, personne n'était capable de la prendre au sérieux, hors son frère Dmitri. Son frère Ivan et Mioussov ne viendraient sans doute que par curiosité, sinon avec des intentions agressives à l'égard du religieux, et quant au père, il devait comploter quelque scène de bouffonnerie ou de comédie. Ce garçon, qui n'était pas si naïf qu'on le croyait, connaissait fort bien son père et il n'attendit pas le jour de la réunion sans un grand sentiment de malaise.

LIVRE II

MALENCONTREUSE RÉUNION

CHAPITRE PREMIER

LE COUVENT

Vint le jour de la réunion. C'était une chaude et sereine journée de la fin d'août. La conférence devait avoir lieu aussitôt après la messe, vers onze heures et demie. Les visiteurs arrivèrent en deux équipages. Le premier, une voiture élégante, amenait Piotr Alexandrovitch Mioussov et un jeune homme d'environ vingt ans, Piotr Fomitch Kalganov, son parent éloigné, un ami d'Aliocha. Ce jeune homme se préparait à l'Université. Doué d'un physique agréable, bien découplé, de haute taille et fort élégant dans sa mise, il était assez timide, absorbé et distrait.

Feodor Pavlovitch arriva ensuite avec son fils Ivan, dans une vieille voiture brinquebalante, mais vaste, attelée de deux chevaux d'un gris rosâtre. Quant à Dmitri, bien que l'heure fixée lui eut encore été rappelée la veille, il était en retard.

Soudain, un monsieur d'âge avancé, aux yeux doux, vêtu d'un vaste paletot d'été, s'approcha d'eux. Soulevant son chapeau, il exhiba un crâne chauve et se présenta d'une voix mielleuse :

— Maximov, propriétaire dans le gouvernement de Toula.

Et tout de suite il se mit à la disposition des visiteurs :

— Le Père Zossima ? mais il habite l'Ermitage qui

est éloigné du couvent d'environ quatre cents pas. Par le petit bois... par le petit bois !... Par cette porte, s'il vous plaît, et tout droit. Passez, passez... je n'en ferai rien... je vous en prie. Par ici, par ici.

S'approchant à son tour, un moine pâle et maigre interrompit ce verbiage. Il salua poliment Feodor et Mioussov et dit :

— Messieurs, le Père Supérieur vous invite à dîner chez lui après votre visite à l'Ermitage. Il vous prie d'être chez lui à une heure bien exactement... Et vous aussi, monsieur, — ajouta-t-il en se tournant vers Maximov.

— Entendu, répondit Feodor, enchanté de l'invitation. Nous avons tous donné notre parole de nous tenir convenablement ici. Remerciez le Père Supérieur et dites-lui que nous irons.

— Je vais d'abord vous conduire jusque chez le Père Zossima, répondit le moine.

— Alors, moi, pendant ce temps-là, j'irai voir le Père Supérieur, gazouilla Maximov qui s'éloigna tout courant.

— Quelle vieille bête insupportable ! s'écria Mioussov.

— Il ressemble à Von Zohn, qui fut assassiné dans un lupanar et dont j'ai la photographie. Si ce ne sont pas les mêmes traits, il y a tout de même quelque chose d'indéfinissable. Je suis très physionomiste.

— Feodor Pavlovitch, dit Mioussov, si vous commencez à faire le bouffon, je m'en vais. Vous imaginez, dit-il au moine, l'envie qu'on a d'aller chez des gens comme il faut en pareille compagnie.

Un fin sourire vint errer sur les lèvres pâles du moine.

— Voici l'Ermitage ; nous sommes arrivés, s'écria Feodor Pavlovitch en faisant de grands signes de croix devant les images peintes sur la porte. Dire qu'il y a la dedans vingt-cinq saints qui se regardent en mangeant des choux et pas une femme ! Est-ce que le Père Zossima ne reçoit pas les dames ? demanda-t-il au moine.

— Il y en a qui l'attendent en ce moment. Les femmes du peuple près de la galerie, les dames du monde dans deux pièces réservées à cet usage.

— Alors, il y a, à l'Ermitage, un chemin pour les

dames ? Vous savez, je dis ça sans arrière-pensée. Mais à l'Athos, non seulement on ne reçoit pas les femmes, mais encore aucun être du sexe féminin, pas de poules, pas de vaches...

— Feodor Pavlovitch, si vous continuez, je vous laisse là, je vous préviens. Et, sans moi, on vous mettra dehors.

— Que dis-je de mal ? dit Feodor Pavlovitch. Et soudain : — Voyez quelle vallée de roses ils habitent !

En réalité il n'y avait pas de roses, mais des parterres autour des chapelles et des tombes. La maisonnette en bois qu'habitait le religieux s'entourait aussi de fleurs.

— Et maintenant, messieurs, fit le moine, veuillez attendre un instant, je vais vous annoncer.

— Et tenez-vous bien, ou vous me le paierez ; je vous en avertis pour la dernière fois, chuchota Mioussov à l'oreille de Feodor Pavlovitch.

— Pour un libre penseur parisien, répondit Feodor Pavlovitch, vous semblez joliment tourmenté de vos péchés. Craignez-vous que le saint liseur de pensées ne déchiffre sur vos yeux ce qu'il y a dans votre tête ?

Mioussov n'eut pas le temps de riposter ; on leur ouvrait la porte.

CHAPITRE II

LE VIEUX BOUFFON

A leur entrée, le religieux sortit de sa chambre et passa dans le petit parloir y attenant et où se trouvaient déjà deux autres moines, le Père bibliothécaire et le Père Païssi, un vieillard maladif et qui passait pour très savant. Un jeune homme d'environ vingt-deux ans se tenait debout dans un coin et y resta pendant tout l'entretien.

Le père Zossima était accompagné d'un novice et d'Aliocha. Les deux moines s'inclinèrent devant lui jusqu'à terre, et lui baisèrent la main quand il les eut bénis. Alors le religieux les salua à son tour comme ils

l'avaient fait, jusqu'à toucher des doigts le sol et demanda à chacun d'eux sa bénédiction. Mioussov fit un salut mondain profond et digne et s'éloigna. Feodor Pavlovitch l'imita comme un singe. Ivan s'inclina avec une grande politesse et Kalganov était tellement confus qu'il en omit toute marque de civilité.

Le religieux laissa retomber sa main déjà levée pour la bénédiction, salua et invita tout le monde à s'asseoir, tandis qu'Aliocha rougissait, honteux de l'irréligion des siens ; ses mauvais pressentiments se réalisaient.

Tout, dans la petite cellule, avait un air fané et le grossier mobilier était réduit au strict nécessaire. Il y avait deux pots de fleurs sur la fenêtre. Aux murs, des icônes devant lesquelles brûlait une lumière ; de belles gravures de sainteté d'après les grands peintres italiens, y voisinaient avec de vulgaires chromolithographies achetées dans quelque foire pour trois kopeks et représentant des Pères de l'Eglise, des évêques...

Mioussov observait le religieux. Au premier abord, Zossima ne lui revint pas et, vraiment, il y avait sur ce visage quelque chose de déplaisant. C'était un petit homme voûté, aux jambes faibles. Il n'avait que soixante-cinq ans, mais la maladie le faisait paraître de dix ans plus vieux.

Sa petite figure desséchée était toute couturée de rides, particulièrement autour des yeux, exigus, vifs et brillants. Il n'avait plus de cheveux qu'aux tempes, des cheveux tout gris ; la barbe était courte et rare et, semblables à deux minces cordonnets, les lèvres souriaient fréquemment sous le nez bref, mais aigu comme un bec d'oiselet.

— Juste à l'heure ! s'écria Feodor Pavlovitch, et mon fils Dmitri n'est pas encore ici. Je vous demande pardon pour lui, saint vieillard. — Aliocha frissonna, tant ces derniers mots détonaient dans cette bouche. — Moi je suis toujours ponctuel, car l'exactitude est la politesse des rois.

— Mais vous n'êtes pas un roi, fit Mioussov.

— En effet ; je le savais. Ah ! révérend Père, vous avez devant vous un vrai bouffon. Une vieille habitude,

que voulez-vous? Il m'arrive souvent de parler mal à propos, mais c'est pour tâcher d'amuser. Il faut savoir se rendre agréable, n'est-il pas vrai? Ce qui n'empêche que ce louable penchant m'a souvent nui auprès des personnes malades du foie... Très homme du monde, mais que voulez-vous ? mon amabilité me fait tort.

— Comme en ce moment même, interrompit Mioussov avec dégoût.

— J'en avais le pressentiment. Mais c'est plus fort que moi. Il faut que j'aie le diable au corps. Cependant, je crois en Dieu. J'ai un peu douté ces derniers temps, mais maintenant j'attends de grandes paroles. Je ressemble à Diderot quand il se convertit et fut baptisé.

— Vous savez bien que vous mentez, avec vos grimaces, lui dit Mioussov d'une voix tremblante et ne se contenant plus.

— Je me suis toujours douté que ce n'était pas vrai ! s'écria Feodor Pavlovitch avec élan. D'ailleurs, excusez-moi, révérend, je viens d'inventer sur place cette histoire de baptême pour donner du piquant à mon discours. Et mes grimaces le font valoir.

Mais Mioussov était hors de lui, se sentant ridicule. Ce qui se passait dans cette cellule était quelque chose d'extravagant. Pendant plus de quarante ans, des visiteurs s'y étaient succédés, dans le plus profond sentiment de respect. C'était un grand honneur d'y être admis, et les libres penseurs eux-mêmes s'y croyaient tenus à la plus scrupuleuse délicatesse. Aussi les clowneries de Feodor Pavlovitch provoquaient-elles chez les assistants une surprise gênée. Eliocha, prêt à pleurer n'osait relever la tête.

— Excusez-moi, dit Mioussov au religieux, peut-être vous paraît-il que je sois pour quelque chose dans ces indignes plaisanteries. Ma seule faute est d'avoir cru Feodor Pavlovitch capable de comprendre ses devoirs chez une personne aussi vénérable.

— Ne vous inquiétez pas de cela, fit doucement le religieux.

— Révérend Père, vous aurais-je offensé ? demanda Feodor Pavlovitch dans un élan passionné.

— Ne vous gênez en rien, lui dit sérieusement le religieux, mettez-vous à votre aise, et n'ayez pas honte de vous-même : le mal vient de là.

— A mon aise ? Oh ! c'est trop ; mais j'accepte avec attendrissement, s'écria Feodor Pavlovitch plein d'emphase ; et, se levant, les mains au ciel : — Béni le sein qui t'a porté et les mamelles qui t'ont nourri... les mamelles surtout !... Mon Père, vous m'avez transpercé d'outre en outre ! Maître ! Maître ! que faire pour gagner la vie éternelle ?

Et il se jeta à genoux. Plaisantait-il ? Etait-il aussi pénétré de contrition qu'il le disait ? Qui le dira jamais ? Le Père le contempla et dit avec un sourire :

— Vous l'avez toujours su, ce qu'il faut faire et ce n'est pas l'intelligence qui vous manque. Laissez-là les bouteilles ; tenez votre langue ; soyez chaste et n'aimez pas trop l'argent ; fermez vos tavernes — sinon toutes, au moins deux ou trois — et, avant tout, ne mentez pas.

— C'est pour l'histoire de Diderot que vous me dites ça ?

— Non. Mais ne vous mentez pas à vous-même. Celui qui écoute son propre mensonge finit par ne plus distinguer la vérité en soi ni dans les autres ; il s'offense d'un mot et, comme il est parfois très agréable de s'offenser, bien qu'il sache que d'un rien il a fait une montagne, il en arrive ainsi à l'hostilité envers son prochain. Mais levez-vous : ceci est encore un geste menteur.

— Homme béni ! laissez-moi baiser votre main ! — Feodor Pavlovitch se leva d'un bond et se précipita sur la petite main maigre du religieux. — Je suis le mensonge et le père du mensonge et le fils du mensonge... et puis, je m'embrouille. Ah ! je voulais vous demander : est-il vrai, révérend Père, qu'il y ait, dans le Martyrologe, l'histoire d'un saint thaumaturge qu'on tourmentait pour sa foi et, quand on lui coupa la tête, il se leva, prit sa tête dans ses mains et s'en fut « l'embrassant avec amour ». Est-ce vrai ?

— Il n'y a rien de semblable dans tout le Martyrologe, dit le Père bibliothécaire.

— Quel est le nom de ce martyr ? fit un des moines.

— Le sais-je ? répondit Feodor Pavlovitch. On m'a trompé. Et savez-vous qui m'a dit cela ? Piotr Alexandrovitch Mioussov, celui-là même qui protestait tout à l'heure au sujet de Diderot.

— Je ne vous ai jamais raconté cela ; je ne vous parle jamais.

— En effet, mais vous l'avez raconté devant une compagnie dont j'étais, il y a quatre ans. Et avec cette histoire à dormir debout, vous avez ébranlé ma foi sans vous en douter. Je suis revenu chez moi sentant ma foi ébranlée. Depuis, elle s'ébranle de plus en plus. Piotr Alexandrovitch, vous avez été la cause d'une grande chute morale. C'est plus sérieux que de plaisanter sur Diderot, cela.

— Quelle sottise ! balbutia Mioussov. J'ai rapporté seulement ce qu'on m'avait dit. Nous dînions et...

— Vous dîniez, et moi je perdais la foi !

— Que m'importe votre foi ! s'écria Mioussov.

Puis, se contenant, il dit avec mépris :

— Vous salissez tout ce que vous touchez.

— Excusez-moi, messieurs, fit le religieux, des personnes arrivées avant vous m'attendent. Il faut que je vous quitte pour quelques instants.

Et, gaîment, il ajouta en s'adressant à Feodor Pavlovitch :

— Vous, ne mentez pas.

Zossima se dirigeait vers la galerie pour bénir ceux qui l'attendaient, quand Feodor Pavlovitch le retint à la porte de sa cellule en s'écriant avec sentiment :

— Saint homme, laissez-moi baiser encore votre main. Avec vous on peut tout dire. Vous pensez que je ne cesse de mentir et de bouffonner ? Eh bien ! je ne faisais cela que pour vous éprouver, pour me rendre compte de la possibilité qu'il y a de vivre avec vous. On le peut ; je vous en donne l'attestation. Et maintenant je me tais. A votre tour, Piotr Alexandrovitch ! Soyez le personnage principal... pour dix minutes !

CHAPITRE III

CELLES QUI CROIENT

En bas, près de la galerie de bois attenante au mur extérieur du péribole, une vingtaine de femmes du peuple attendaient le religieux. Une dame de Kharkow, Mme Khoklakov et sa fille malade se tenaient à la place réservée aux visiteurs de la noblesse. Encore jeune et bien mise, la mère était fort sympathique avec son teint blanc et ses yeux noirs et vifs. A trente-trois ans, elle était déjà veuve depuis cinq années. Sa fille de quatorze ans, atteinte depuis six mois d'une paralysie des jambes, ne pouvait marcher. On la traînait dans une sorte de chaise roulante. Elle avait une figure charmante, un peu pâle, mais souriante, et une aimable gaminerie brillait dans ses yeux ombrés de longs cils noirs.

Depuis quelque temps dans notre ville, où elles étaient venues pour s'occuper de leurs propriétés, elles avaient déjà rendu, trois jours auparavant, une première visite au Père Zossima.

A deux pas d'elles se tenait un vieux moine, venu d'un lointain monastère du nord pour recevoir la bénédiction du saint homme.

Zossima marcha droit aux femmes du peuple. La foule se pressa au bas du perron de trois marches où aboutissait la galerie. Il s'arrêta sur la marche supérieure, revêtit l'étole et commença de bénir celles qui s'approchaient de lui.

On lui amena une « possédée ». A peine la pauvre créature l'eût-elle vu qu'elle poussa des cris perçants, hoquetant, tremblant de tous ses membres comme dans une crise d'épilepsie. Le religieux lui posa l'étole sur la tête, dit une courte prière et la malade se tut, apaisée.

Ces guérisons miraculeuses que les uns expliquent par la simulation et les autres par une adroite tricherie du clergé, peuvent se produire fort naturellement. Comme tous les paysans croient que l'esprit malin qui habite la

possédée ne saurait supporter l'approche du Saint-Sacrement, il n'est pas surprenant que l'attente du miracle produise chez la malade un choc psychique très capable de modifier son état nerveux. Elle croit si fermement au miracle qu'il se produit, fût-ce seulement pour quelque temps, et cela n'a rien que de très naturel.

Devant cette nouvelle guérison, opérée par le saint homme, toutes ces femmes pleuraient d'attendrissement et d'enthousiasme. Quelques-unes baisaient dévotement le bas de sa robe, d'autres se lamentaient. Le Père les bénissait, puis causait avec l'une ou l'autre.

— En voici une qui vient de loin ! dit-il en montrant une femme d'environ quarante ans, non pas brune mais noircie par le soleil, qui était à genoux et attachait sur lui un regard fixe et comme exalté.

— De loin, oh ! oui, de loin, mon Père, de loin. Trois cents verstes d'ici, répondit la femme d'une voix traînante qui se lamentait.

— Vous êtes bourgeoise ? fit le Père qui l'examinait.

— Non, mon Père, nous habitons la ville, mais nous sommes des paysans. On m'a parlé de toi, mon Père, et je suis venue te voir, mon pigeon.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Je pleure mon fils que j'ai enterré à trois ans moins trois mois. Mon beau bébé ! C'était le dernier de quatre fils. Les trois premiers, j'avais pu m'en consoler, mais celui-ci, je ne peux pas. Et quand je regarde sa petite chemise ou ses petites bottes, oh ! vois-tu, je hurle ! Alors, j'ai demandé à Nikitouchka, mon mari, de me laisser partir en pèlerinage. Sans moi, mon mari doit boire. Eh bien ! je ne pense même pas à lui. C'est fini de lui, fini de tout le monde. Je ne veux plus rien voir. Que devenir !

— Ecoute, femme, dit le religieux, écoute ce que dit un grand saint d'autrefois à une mère qui pleurait comme toi son petit : « Ne sais-tu pas combien ces petits sont effrontés devant le trône de Dieu ? Tu nous avais à peine donné la vie, lui disent-ils, que tu nous l'as reprise. Et ils se plaignent avec tant de hardiesse que le bon Dieu en fait des anges, sans plus tarder. » Réjouis-

toi donc, femme, et ne pleure plus, car ton fils est devenu un ange de Dieu. Un saint ne peut mentir. Ton petit est donc aussi devant le trône de Dieu ; il se réjouit, il s'amuse et il prie Dieu pour toi !

La femme l'écoutait, tête penchée, sans lever les yeux, une joue appuyée à la paume de la main. Elle soupira profondément.

— C'est comme ça, dit-elle, que Nikitouchka essayait de me consoler. Je sais bien que mon cher bébé ne peut être qu'avec le Seigneur, mais il n'est plus avec nous, plus avec nous ! Si je pouvais seulement le voir, le voir une seule fois ! sans même lui parler, mais le voir, l'écouter jouer dans la cour, crier de sa petite voix : « Où es-tu, petite mère ? » l'entendre marcher dans la chambre avec ses petites bottes qui faisaient toc, toc, toc, et vite, vite !... ah ! seulement les entendre. Mais jamais plus, mon Père. Voilà sa petite ceinture et lui, il n'est plus là ; je ne le verrai plus, je ne l'entendrai plus, jamais, jamais !

Elle sortit de son sein une mignonne ceinture en galon et, à peine l'eut-elle vue, qu'elle fut toute secouée de sanglots, pleurant des ruisseaux de larmes.

— Ah ! dit le religieux, c'est l'antique Rachel qui pleure ses enfants et ne peut se consoler. C'est votre sort, ô mères ! Eh bien ! il ne faut pas te consoler ; ne te console pas, mère, et pleure. Et au bout d'un long temps, ton chagrin se changera peu à peu en une douce joie... Je prierai pour ton petit. Comment s'appelait-il ?

— Alexeï, mon Père.

— Quel joli nom. Alexeï, homme de Dieu, quel grand saint ! Oui je prierai pour que soit soulagée ta douleur et conservée la santé de ton mari. Mais tu pèches en l'abandonnant. Si ton fils voit cela, il en pleure et tu interromps sa félicité. Il est vivant, bien qu'invisible, et toujours près de vous. Comment viendrait-il à sa maison, si tu n'y es pas ? Bonne mère, il faut que tu retournes près de ton mari dès aujourd'hui, et que tu le soignes de tout ton cœur, et l'ange qui est ton fils t'enverra doux rêves et la paix.

— J'irai, cher homme, j'irai. O Nikitouchka, tu m'at-

tends !... et elle recommençait ses lamentations, mais déjà le religieux s'adressait à une vieille paysanne.

Son fils Vassinka qui servait dans l'intendance, était en Sibérie, à Irkoutsk et, depuis plus d'un an, avait cessé d'écrire. Dans son inquiétude, elle ne savait où s'adresser pour se renseigner.

— Et voilà qu'il y a quelques jours, une femme de marchand m'a dit d'inscrire mon Vassinka dans la commémoration des morts et d'aller à l'église prier pour son âme. Alors son âme s'ennuierait et il m'écrirait. Dis-moi, notre cher Soleil, est-ce vrai ?

— Allons donc ! c'est honteux. C'est péché de sorcellerie qui te sera pardonné pour ton ignorance. Prie la reine des cieux pour ton fils ; demande-lui de te pardonner ta pensée coupable et ton Vassinka viendra ou t'écrira. Va et sois tranquille ; ton fils est vivant, je te le dis. Il va bientôt revenir ou t'écrira sous peu. Retourne chez toi et attends.

— Dieu te récompense ! cher bienfaiteur !

Le religieux aperçoit, dans la foule, deux yeux qui le contemplent avec ardeur. C'est une jeune paysanne, maigre, aux facies de phitisique et qui n'ose approcher.

— Qu'as-tu donc, ma chère ?

— Saint, donne l'absolution à mon âme ! et, sans hâte, elle se mit à genoux et se prosterna jusqu'à terre.

— J'ai péché, mon Père, j'ai péché et j'ai peur !

Le religieux s'assit sur la plus basse des trois marches, et la femme s'avança jusqu'à lui sur les genoux :

— Voici la troisième année de mon veuvage, commença-t-elle à demi voix et en frissonnant. Mon mari était méchant... et vieux, et il me battait affreusement... Comme il était malade, je pensais : ah ! s'il se rétablit !... et je n'ai pu chasser cette pensée une fois qu'elle fut entrée en moi...

— Attends, fit le religieux, et il approcha son oreille des lèvres de la pénitente qui continua, tout bas, sa confession, puis il reprit :

— Tu as dit cela en confession ?

— Deux fois, je l'ai dit deux fois.

— Tu as reçu le Saint-Sacrement ?

— Oui... Ah ! j'ai peur de la mort.

— N'aie peur de rien. Mais que ta pénitence ne cesse jamais en toi. Il n'est pas, au monde, de péché que Dieu ne remette à qui se repent sincèrement. Dieu t'aime avec ton erreur et se réjouit plus, dans les cieux, d'un pécheur qui se repent que de dix justes qui persistent. Pardonne au défunt, fais ta paix avec lui, et la paix sera en toi. Ainsi tu aimeras, et, tout se rachète par l'amour. Si, moi, homme faible, j'ai eu pitié de toi, qu'en sera-t-il de Dieu ? Va et sois en paix.

Il fit sur elle trois signes de croix et, ôtant de son cou une image sainte, il la suspendit à celui de la pécheresse Sans parler, la jeune femme se prosterna encore jusqu'à terre.

Puis il se leva et dit :

— Adieu, mes chères, mes bonnes, mes bien-aimées ! et il les bénit toutes en saluant profondément.

CHAPITRE IV

CELLE QUI DOUTE

La dame de Kharkov, qui s'était approchée pour mieux voir, versait de douces larmes qu'elle essuyait avec un petit mouchoir. Elle alla vers le Père Zossima dans un élan d'enthousiasme, en s'écriant :

— Que ces scènes m'ont émue ! Je comprends que le peuple vous aime. Je l'aime aussi, ce peuple ; et comment ne pas aimer notre beau peuple russe, si grand dans sa naïveté ?

— Comment va votre fille ? vous avez voulu me parler ? interrompit le Père.

— Oui, j'ai supplié, je serais restée trois jours à genoux devant votre fenêtre, jusqu'à ce que je vous eusse revu. Nous voulions vous exprimer notre reconnaissance. Vous avez guéri ma fille, rien qu'en lui imposant les mains. Nous voulons baiser ces mains, vous dire notre vénération...

— Guérie ? alors, pourquoi cette chaise roulante ?

— En tout cas, les fièvres nocturnes ont complètement disparu depuis quarante-huit heures, depuis jeudi... ses jambes sont plus fortes ; elle dort bien ; regardez ce teint rose. Elle qui pleurait toujours, la voilà gaie, joyeuse... Elle est restée debout pendant une grande minute... Elle affirme qu'elle dansera dans quinze jours. Le docteur Hertzenchtube hausse les épaules et dit qu'il n'y comprend rien... et vous ne voudriez pas être remercié ! Lise ! remercie donc, remercie.

La riante figure de Lise devint fort sérieuse, elle se leva comme elle put, croisa ses petites mains et soudain, ne pouvant se retenir, elle éclata de rire. Alors toute confuse, elle s'excusa et, montrant Aliocha :

— Oh ! fit-elle, c'est de lui que je ris.

Aliocha rougit et ses yeux étincelèrent, mais il les baissa aussitôt. La mère reprit :

— Elle a une commission pour vous, Alexeï Feodorovitch.

Aliocha s'approcha gauchement et, d'un air grave, l'enfant lui tendit une petite lettre en disant :

— Katherina Ivanovna vous envoie ceci. Elle vous prie d'aller la voir le plus vite possible, et sans faute, vous savez ! ne la trompez pas.

— Chez elle ? moi ? pourquoi donc ? balbutia Aliocha stupéfait. Puis son visage se rembrunit, devint soucieux.

— Tout cela, c'est à cause de Dmitri Feodorovitch, reprit la dame. Katherina Ivanovna a pris une décision, mais il faut qu'elle vous voie... Et vous irez, vous irez ; la charité chrétienne vous y oblige.

— Je ne l'ai vue qu'une fois, fit Aliocha irrésolu.

— C'est une âme si haute ! Pensez à ce qu'elle a souffert, à ce qu'elle supporte, à ce qui l'attend... C'est affreux !

— Allons, j'irai, fit Aliocha après avoir lu le petit mot qui ne contenait qu'une prière de visite.

— Ah ! fit Lise, tout animée. Je disais à maman : Pour rien au monde il n'ira ; il travaille à son salut. C'est beau de votre part. Je suis bien heureuse de vous le dire. Je vous ai toujours trouvé beau.

— Lise ! fit sévèrement la mère ; puis, souriante : — Vous nous oubliez aussi, Alexeï Feodorovitch. Vous ne voulez plus nous voir, et pourtant Lise dit qu'elle ne se sent bien qu'avec vous.

Aliocha rougit de nouveau, souriant d'un air vague et gêné. Cependant, Zossima causait avec le moine voyageur, un homme du peuple aux idées simples et courtes, à la foi entêtée. Il dit qu'il venait du Nord, là-bas, d'Obdorsk... Zossima le bénit et l'invita à venir le voir dans sa cellule, alors, solennellement, le moine lui demanda, en montrant Lise :

— Comment pouvez-vous accomplir ces miraculeuses guérisons ?

— C'est en parler un peu tôt. Le soulagement n'est pas la guérison complète... et peut avoir d'autres causes. Mais aucune force n'est en jeu que la volonté de Dieu. Tout vient de Dieu... Venez chez moi, mon frère, ajouta-t-il, je ne puis toujours recevoir ; je souffre souvent et mes jours sont comptés.

— Non, non ! Dieu ne vous prendra pas de longtemps encore, cria la mère. Vous avez l'air si bien portant, si gai, si heureux.

— Ce mieux exceptionnel n'est que passager ; je connais mon mal. Mais votre observation m'a fait plaisir, car tous les martyrs, tous les grands saints furent gais.

— Vous parlez et votre haute parole pénètre qui l'écoute. Mais où est le bonheur ? Qui peut dire qu'il soit heureux ?... Oh ! écoutez tout ce que je n'ai pas encore osé vous dire tout ce dont je souffre, et elle joignait passionnément ses mains.

— Quelle est votre souffrance ?

— Hélas ! ma foi chancelle !

— Vous ne croyez pas en Dieu ?

— Oh ! je n'ose penser à cela. Mais la vie future est une telle énigme ! Ecoutez, mon Père, vous qui lisez dans les âmes, voyez, cette pensée de l'au-delà me trouble jusqu'à la souffrance, jusqu'à la terreur... Et j'ose !... Que penserez-vous de moi maintenant ?

— Ne vous inquiétez pas de mon opinion, fit le reli-

gieux. Je crois profondément à la sincérité de votre inquiétude.

— Que je vous en suis donc reconnaissante !... Voyez-vous, je ferme les yeux et je me dis : tout le monde croit, d'où cela vient-il ? Et l'on me dit que tout cela est venu, au commencement, de la frayeur de l'homme devant les terribles phénomènes de la nature, et que ça n'a pas de fondement réel. Alors, je pense que je mourrai et qu'il n'y aura plus rien que l'ortie qui croîtra sur ma tombe. C'est affreux. Comment retrouver la foi ? Je suis venue me prosterner à vos pieds, pour que vous me démontrassiez la réalité de la vie future. Si je laisse passer cette occasion, personne ne pourra plus me le démontrer... Oh ! comment me convaincre ? ça m'est insupportable, insupportable.

— Sans doute. Mais on ne peut rien vous prouver ici. Seulement, vous pouvez vous convaincre par vous-même.

— Comment ? Comment ?

— Par l'expérience de l'amour actif. Efforcez-vous d'aimer votre prochain d'un amour agissant, perpétuel, et, à mesure que s'accroîtra votre puissance d'amour, vous comprendrez l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Si vous atteignez au renoncement de vous-même, vous croirez et aucun doute ne pourra plus envahir votre âme. Cette méthode est certaine, l'expérience l'a prouvé.

— L'amour ? Mais j'aime tant l'humanité que, souvent, je rêve de tout quitter, même Lise, pour me faire sœur de charité. Alors, je sens en moi une force invincible : aucunes purulences ne me feraient reculer. Je les laverais de mes mains, je baiserais les plaies.

— C'est déjà beaucoup que vous rêviez cela.

— Oui, mais pourrais-je longtemps supporter cette vie d'abnégation ? continua-t-elle avec chaleur — Si, au lieu de reconnaître mes soins par une tendre reconnaissance, le patient se mettait à me tourmenter par des exigences, à me commander grossièrement ?... pourrais-je persister ? J'en ai le frisson, car si quelque chose peut me rebuter, c'est bien l'ingratitude. Je veux être

payée de remerciements et d'amour en échange de mon amour. C'est désespérant.

— Non. Il suffit que cela vous attriste. Faites votre possible et vous serez payée. C'est beaucoup de vous être comprise profondément, sincèrement. Mais il ne faut pas que vous m'ayez parlé ainsi pour obtenir mes louanges...

— Ah ! j'ai compris ! oui, j'ai compris que je ne cherchais que vos louanges. Vous m'avez dévoilée à moi-même.

— C'est vrai ? Eh bien ! après cet aveu je crois en votre bonté, en votre sincérité. Si vous n'atteignez pas au bonheur, n'oubliez pas que vous êtes dans la bonne voie, qu'il ne faut plus vous en écarter. Mais, avant tout, fuyez le mensonge, évitez de vous mentir à vous-même et, dans ce but, observez-vous constamment. Ne méprisez ni les uns ni vous-même. Ce que vous croyez mauvais en vous, une fois surpris, est déjà purifié. Mais je regrette de vous dire que l'amour actif, en comparaison de l'amour de pensée, est une rude, une cruelle affaire. On arrive encore assez facilement à sacrifier sa vie, à condition que ce ne soit pas long, que le sacrifice dure le moins possible, que le monde voie et vous loue. L'amour actif, c'est l'abnégation et la maîtrise de soi-même... Mais ne vous découragez pas ; c'est juste au moment où vous craindrez, malgré vos efforts, de n'avoir pas atteint le but, que vous le toucherez et verrez distinctement la puissance miraculeuse de Dieu, qui n'aura cessé de vous diriger à votre insu... Allons, on m'attend. Au revoir.

— Lise, ma fille, bénissez-la, mon Père, dit la dame. Et en plaisantant, le vieillard répondit :

— Elle ne mérite pas qu'on l'aime. Je l'ai vue faire des gamineries tout le temps. Pourquoi, petite mauvaise, vous êtes-vous moquée d'Alexeï ? Elle s'est aperçue qu'il est gêné en sa présence et ça l'amuse.

Aliocha, tout confus, s'était caché derrière le religieux, tandis que la petite masque, se penchant en dehors de sa chaise, le guettait de côté. Peu à peu et mal-

gré lui, Aliocha se retourna pour voir si on le regardait, L'enfant éclata de rire.

— Polissonne ! fit le religieux, pourquoi vous jouez-vous de sa confusion ?

Lise rougit, ses yeux étincelèrent, sa petite figure se fit sérieuse et nerveusement, elle parla avec une indignation volubile et passionnée :

— Et lui, pourquoi a-t-il tout oublié ? Il me portait dans ses bras quand j'étais petite et nous jouions ensemble. Il m'a appris à lire. Il disait qu'il ne m'oublierait jamais, que nous serions toujours amis. Et voilà qu'il a peur de moi ? Pourquoi ? Je ne vais pas le manger ! Nous savons bien que vous l'autorisez à aller où il lui plaît. Et il ne veut pas venir chez nous. Pourquoi ? N'est-ce pas lui qui devrait se souvenir et non moi ? Mais il travaille à son salut ! Est-ce vous qui l'avez ainsi affublé de cette longue soutane ? Il ne pourrait même pas courir sans tomber.

Elle éclata d'un rire nerveux et vibrant. Le religieux, qui l'écoutait en souriant, la bénit avec attendrissement. Et soudain, elle se couvrit les yeux de ses mains et pleura :

— Ne vous fâchez pas contre moi. Je suis une sotte et Aliocha a bien raison de ne pas vouloir venir...

— Je vous l'enverrai certainement, dit le religieux.

CHAPITRE V

ÇA VIENDRA

Dmitri Feodorovitch, pour qui l'on s'était réuni, n'était toujours pas arrivé. On l'avait d'ailleurs presque oublié et le Père Zossima, en rentrant, trouva ses hôtes lancés dans une discussion fort animée dont Ivan Feodorovitch et les deux moines faisaient surtout les frais, tandis que Mioussov, relégué au second plan, sentait croître son irritation.

Feodor Pavlovitch avait donné sa parole de se tenir tranquille et de se taire, et pour le moment, il faisait honneur à ses engagements, mais il guignait narquoisement l'irritation croissante de Piotr Alexandrovitch, et semblait enchanté.

Le père Zossima, visiblement fatigué, s'efforçait de se dominer. La discussion, un moment arrêtée, reprit aussitôt. Le Père bibliothécaire Joséph exposa :

— Nous causions d'un article fort intéressant, que monsieur — et il désignait Ivan — a écrit, en réponse au livre volumineux d'un membre du clergé, sur la question des Tribunaux ecclésiastiques et de l'étendue de leurs droits.

— J'ai le regret de ne pas avoir lu votre article, mais j'en ai entendu parler, répondit le religieux en regardant attentivement Ivan Feodorovitch.

— Monsieur nie que l'Eglise et l'Etat puissent agir séparément.

— C'est fort intéressant, mais comment l'entendez-vous ? demanda le religieux à Ivan.

Contrairement à ce que craignait Aliocha, Ivan répondit modestement et avec une grande politesse, qu'à son avis, l'Eglise devait contenir l'Etat tout entier, et ne pas occuper une place dans l'Etat. Cela devait être posé comme le droit et le but de la société chrétienne.

— C'est juste — fit avec fermeté le silencieux Père Païssi.

— C'est du pur ultramontanisme ! s'écria Mioussov avec impatience.

— Nous n'avons pas de montagnes — jeta le Père Joseph, et s'adressant de nouveau au père Zossima : — Monsieur combat cette proposition de son adversaire, que la puissance judiciaire criminelle ne saurait appartenir à l'Eglise, comme n'étant pas compatible avec son caractère d'institution divine, de « royaume qui n'est pas de ce monde ».

— C'est là un jeu de mots indigne d'un membre du clergé, interrompit le Père Païssi. Alors, l'Eglise ne pourrait exister sur cette terre où Jésus n'est descendu

que pour la fonder ? Le royaume céleste est aux cieux, mais on n'y entre que par l'Eglise, qui est si bien terrestre, que son royaume doit être de toute la terre, nous en avons la promesse...

Il s'arrêta brusquement. Respectueux, Ivan reprit :

— Toute l'idée de mon article est celle-ci : ce n'est pas l'Eglise qui doit se chercher une place dans l'Etat ; c'est l'Etat qui doit s'absorber dans l'Eglise. C'est ainsi qu'il se débarrassera des traditions romaines, et par conséquent païennes, dont il est infesté, pour entrer dans la bonne voie, celle qui conduit à des buts éternels.

— Et vous avez raison, reprit le Père Païssi. Evoluant d'une forme inférieure à une forme supérieure, l'Etat finira par devenir digne d'être l'Eglise, et rien que cela. Ça viendra, ça viendra !

— Oui, dit Mioussov en souriant, c'est un idéal infiniment éloigné, une belle utopie : plus de guerres, plus de diplomates, plus de banques. C'est une espèce de socialisme. En attendant, si nous remettions à l'Eglise le pouvoir judiciaire, je ne la vois pas bien distribuant les verges, les années de travaux forcés et les sentences de mort.

— Nullement ! fit Ivan, sans même cligner de l'œil, parce qu'alors, le crime serait bien vite considéré d'un autre point de vue.

— Parlez-vous sérieusement ? lui demanda Mioussov en le regardant fixement.

— L'Eglise excommunierait, elle ne couperait pas les têtes, dit Ivan, et, tout ressortissant à l'Eglise, où irait vivre l'excommunié, je vous le demande ? Mais l'Eglise, au lieu de sacrifier le membre gangrené, ne devra-t-elle pas s'occuper de son salut ? Le point de vue change radicalement.

— Parlez-vous sérieusement ? lui demanda Mioussov. suppose que vous vous moquez tout simplement, Ivan Feodorovitch.

— Croyez bien que, même actuellement, interrompit le Père Zossima pendant que tous se tournaient vers lui, si l'Eglise n'existait pas, il n'y aurait pas de punition réelle pour le criminel. Car la seule puni-

tion, celle qu'on redoute par-dessus tout, c'est le remords, et non la punition physique que détient la justice humaine. Les travaux forcés, la mort, effraient si peu le criminel, l'amendent si peu, qu'on voit le nombre des crimes augmenter malgré les tribunaux ; vous en êtes d'accord et la société n'est nullement garantie. S'il est quelque chose qui, même en notre temps, puisse garantir la Société et corriger le criminel, c'est la loi du Christ, qui se manifeste par le remords de conscience. Dépourvue qu'elle est actuellement de toute puissance temporelle, l'Eglise n'excommuniera pas le coupable, elle le gardera dans son sein, l'admettra à ses sacrements, lui évitant ainsi la chute irrémédiable et préparant même son relèvement. Si elle possédait la puissance temporelle, elle considérerait le crime et le criminel tout autrement que ne les considère la justice laïque et, par l'action absolue de son excommunication, elle amenderait le criminel et préviendrait beaucoup de crimes à venir. Mais, pour cela, il nous faut attendre l'époque où cette alliance presque païenne de l'Eglise et de la Société se fondra en une seule Eglise universelle. Cela viendra, fût-ce à la fin des siècles. Et ce que l'homme considère comme fort lointain est peut-être derrière la porte. Ça viendra.

— Oui, ça viendra, appuya le père Païssi.

— Voilà qui est tout à fait étrange, fit Mioussov avec une sorte d'indignation contenue.

— Que trouvez-vous là d'étrange ? demanda le Père Joseph.

— Mais que vous vouliez annihiler l'Etat sur la terre et élever l'Eglise au rang de l'Etat. Ce n'est pas de l'ultramontanisme ; c'est de l'archiultramontanisme. Le pape Grégoire VII lui-même n'eut pas osé de pareils rêves.

— Vous ne comprenez pas, lui répondit sévèrement le Père Païssi. Ce n'est pas l'Eglise qui se transformera en Etat. Cela, c'est le rêve de Rome, tentation du diable. Non, l'Etat se tranforme, s'élève jusqu'à l'Eglise et devient l'Eglise de toute la terre, ce qui est le contraire de l'ultramontanisme de Rome et de votre interpréta-

tion. C'est le destin de la religion orthodoxe. L'étoile viendra de l'Orient.

Mioussov se tut, mais un sourire d'une hauteur imposante vint se jouer sur ses lèvres. Il reprit :

— Je me souviens qu'à Paris, peu après le Coup d'Etat, j'eus l'occasion de causer avec le chef de la Sûreté. Nous parlions des socialistes révolutionnaires, qu'on persécutait fort à l'époque. Et il lui échappa ce mot : « Nous n'avons pas peur de tous ces internationalistes athées et révolutionnaires. Mais ceux que nous redoutons par-dessus tout, ce sont les socialistes chrétiens. Ceux-là sont des êtres terribles ! »

— C'est-à-dire que vous nous appliquez ces paroles, et que vous nous prenez pour des socialistes ? lui demanda, sans détour, le Père Païssi.

Mais avant que Mioussov eût répondu, la porte s'ouvrit et livra passage à Dmitri Feodorovitch. Ce fut presque de l'étonnement, tant on l'avait bien oublié dans l'entraînement de la discussion.

CHAPITRE VI

DE QUOI SERT LA VIE D'UN TEL HOMME ?

Dmitri Feodorovitch était un jeune homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, de figure agréable, mais semblant plus vieux que son âge. Bien musclé, il donnait une impression de force physique considérable, malgré que son visage maigre eût quelque chose de maladif, avec ses joues creuses et ce teint d'un jaune malsain. Ses grands yeux noirs, à fleur de tête, avaient une expression à la fois obstinée et vague qui n'obéissait pas à son intime disposition, exprimant parfois tout l'opposé, et sa pensée n'était pas aisée à surprendre. Au moment où la tristesse se lisait sur ses traits, il vous surprenait par un gros rire naïf et puéril.

L'air maladif de cette figure s'expliquait fort bien

par une vie de dérèglements et de débauches notoires, et aussi par l'état de surexcitation extraordinaire où l'avaient amené ses démêlés avec son père. On l'avait très heureusement défini : « un esprit saccadé et irrégulier ».

Il entra, élégamment vêtu d'une redingote boutonnée, ganté de noir, le haut-de-forme à la main. Il ne portait que les moustaches à la mode militaire et ramenait sur les tempes ses cheveux châtains coupés courts. Il marchait à grands pas de parade. S'arrêtant sur le seuil, il jeta un regard circulaire sur l'assemblée et se dirigea droit vers le Père Zossima, en qui il devinait le maître, le salua profondément et lui demanda sa bénédiction.

Le religieux se leva et le bénit. Dmitri lui baisa respectueusement la main et dit, d'une voix où perçait l'irritation :

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre si longtemps, mais le valet Smerdiakov, que m'a envoyé mon père, m'a dit que la réunion était fixée pour une heure. Et tout d'un coup, j'apprends...

— Ne vous inquiétez pas, interrompit le Père Zossima. Vous êtes un peu en retard ; ce n'est pas un grand malheur.

— Je vous remercie et n'attendais pas moins de votre bonté.

Dmitri salua encore une fois, puis, s'étant tourné vers son père, il lui fit très sincèrement une révérence profonde et respectueuse qui voulait marquer ses bonnes dispositions.

Quoique pris au dépourvu, l'autre sauta de son fauteuil et rendit à son fils un salut non moins cérémonieux. Alors, Dmitri salua la compagnie et, de son pas militaire, il gagna l'unique chaise restée libre, près du Père Païssi et s'assit dans l'attitude d'un homme qui se prépare à écouter la suite d'une conversation interrompue.

— Permettez-moi de ne pas vous répondre, dit enfin Mioussov au Père Païssi, avec une négligence d'homme du monde. C'est un sujet difficile à traiter. Peut-être Ivan Feodorovitch a-t-il quelque chose d'intéressant à nous dire là-dessus ?

— Je dirai seulement, fit Ivan, que le libéralisme européen, de même que le dilletantisme libéral russe, ont grand tort de confondre l'objectif du socialisme avec celui du christianisme. C'est d'ailleurs ce qu'ils ont de commun avec les gendarmes, les gendarmes étrangers, cela va sans dire. Votre anecdote, Piotr Alexandrovitch, est assez caractéristique.

— Alors, je vous en conterai une autre. Il n'y a pas huit jours qu'Ivan Feodorovitch disait, dans un salon, qu'il n'était rien sur la terre qui pût forcer les hommes à aimer leurs semblables et que, s'il existe encore quelque amour sur la terre, ce n'est pas à une loi naturelle qu'il faut l'attribuer, mais à la foi en la vie future. Et il ajouta que, cette foi détruite, non seulement on verrait disparaître l'amour, mais qu'alors il n'y aurait plus rien d'immoral. Tout serait légitime, même l'anthropophagie, même l'égoïsme poussé jusqu'au crime. Voilà les paradoxes où se plaît notre cher et excentrique Ivan. Cela vous permet d'apprécier le sérieux de ses discours.

— Pardon ! s'écria brusquement Dmitri. Alors, si j'ai bien entendu, non seulement le crime est permis à l'athée, mais il lui est encore recommandé comme la plus sage issue de ses embarras ? Tout est permis ?

— C'est cela, fit le Père Païssi.

— Je m'en souviendrai, dit encore Dmitri, et il se tut aussi brusquement qu'il avait parlé.

— Oui, dit Ivan, j'affirme qu'il n'est pas de vertu s'il n'est pas d'immortalité.

— Alors, vous devez être bien malheureux, conclut le Père Zossima, car vous ne croyez nullement à l'immortalité de l'âme, quoiqu'il vous ait plu d'écrire sur l'Eglise.

Ivan rougit, mais il avoua :

— Peut-être. Cependant, ce n'était pas une absolue plaisanterie.

— Oui, le doute vous tourmente encore. Mais en vous, la question ne peut être résolue ni positivement, ni négativement, et c'est votre torture. Eh bien ! remerciez le Créateur de vous avoir donné un cœur capable de ces sublimes souffrances. Dieu vous prête vie jusqu'à la solution, et qu'il vous bénisse !

Le religieux fit le geste de bénir Ivan Feodorovitch, qui se leva, reçut la bénédiction et baisa la main du religieux. L'assistance fut vivement frappée de cette conduite, incompréhensible chez un tel homme. Il se fit un grand silence.

Mais, tout à coup, Feodor Pavlovitch bondit de sa place :

— Révérend Père et grand saint, s'écria-t-il en montrant Ivan, voici mon fils, la chair de ma chair, mon respectueux Karl Moor (pour prendre une comparaison dans les *Brigands* de Schiller) et voici mon autre fils, dont je viens vous demander justice, l'irrespectueux Franz Moor, et moi, par conséquent, je suis le Regierender Graf von Moor. Jugez-nous, et accordez-nous les bienfaits de votre parole dont nous avons tant besoin.

— Parlez sainement et n'injuriez pas les vôtres, fit d'une voix faible le religieux épuisé.

— J'avais prévu cette indigne comédie, s'écria Dmitri révolté ; excusez-nous mon révérend Père ; mon père ne cherche que le scandale ; il sait ce qu'il veut, mais je crois le savoir aussi...

— Tous m'accusent ! s'écria à son tour Feodor Pavlovitch. On m'accuse d'avoir caché l'argent de mes enfants dans mes bottes, et de leur refuser leur dû. Mais j'ai de quoi leur répondre. Dmitri Feodorovitch, j'ai tous les documents établissant ce que vous possédiez, ce que vous avez dépensé et ce qu'il vous reste. Tout le monde a beau être contre moi, Dmitri n'en reste pas moins mon débiteur et, non pas d'une bagatelle, mais de plusieurs milliers de roubles ! On ne parle dans toute la ville que de ses débauches, et là-bas, au service, il dépensait des mille et deux mille roubles à la fois, pour séduire d'honnêtes filles. Je puis prouver tout ce que j'avance. Oh ! mon révérend Père très saint ! n'a-t-il pas été ensorceler une noble jeune fille de bonne famille, la fille de son ancien colonel ! il l'a demandée en mariage ; il l'a compromise. Maintenant que, orpheline et fiancée, elle est venue ici, il s'affiche à ses yeux avec une sirène. Mais cette femme, bien qu'elle ait vécu en concubinage, est

une forteresse imprenable, vertueuse comme une femme légitime, et c'est pour ouvrir cette forteresse avec une clé d'or que Dmitri Feodorovitch veut m'extorquer de l'argent. Est-ce vrai, Mitia, oui ou non ?

— Silence ! s'écria Dmitri. Laissez-moi parler et, ne vous permettez pas de salir, en ma présence, la plus noble fille du monde. C'est déjà une honte que vous vous permettiez une allusion, et je vous défends... Il étouffait.

— Ah ! Mitia, Mitia, pleurnicha Feodor Pavlovitch, et la bénédiction paternelle ? que feras-tu si je te maudis, que feras-tu ?

— Sale histrion ! cracha le fils.

— A moi ! A son père ! à son père ! Alors que dira-t-il aux étrangers ? Messieurs, messieurs, écoutez : il y a dans cette ville un brave capitaine en retraite, plein d'honneur et chargé de famille. Notre Mitia, l'autre jour, ne l'a-t-il pas tiré par la barbe hors d'une taverne, ne l'a-t-il pas battu devant tout le monde, parce que ce pauvre homme me sert d'avocat officieux dans une petite affaire ?

— Mensonge, tout cela ! cria Dmitri Feodorovitch tremblant de colère ; mon père, je ne veux pas essayer de pallier mes actes. Oui, je l'avoue, j'ai agi vis-à-vis de ce capitaine comme une canaille, et je suis dégoûté de ma conduite de bête fauve. Mais il était allé, de votre part, chez celle que vous appelez « la sirène », pour lui proposer en votre nom de feindre avoir reçu mes billets en paiement afin de me faire emprisonner si je ne renonçais à exiger de vous mon règlement de comptes. Vous me reprochez mes assiduités près de cette dame, et c'est vous qui l'avez poussée à m'attirer. Vous voulez me faire coffrer parce que vous êtes jaloux de moi ; vous entendez ? Et voilà le père qui se plaint de la dépravation de son fils. Excusez ma colère, messieurs, mais je prévoyais que ce rusé vieillard ne nous réunissait ici que pour faire du scandale. J'étais disposé à la conciliation, mais puisque, non content de m'insulter, il insulte encore une honnête fille, je vais vous dévoiler ses turpitudes, bien qu'il soit mon père.

Il dut s'arrêter ; ses yeux étincelaient ; il respirait à peine. Tout le monde était debout dans une grande émotion. Très faible, avec un sourire suppliant, le Père Zossima levait la main comme pour faire taire ces énergumènes. Enfin, profondément humilié, Mioussov déclara :

— Nous sommes tous coupables de ce scandale. Mais, je ne m'attendais à rien de tel. Un père jaloux de son fils au sujet d'une femme de mauvaise vie, et qui s'entend avec elle pour le faire mettre en prison ! et l'on m'attire en pareille compagnie. On m'a trompé, indignement trompé...

— Dmitri Feodorovitch ! jeta la voix altérée du père, si vous n'étiez pas mon fils, je vous provoquerais de suite en duel au pistolet, à trois pas, à une longueur de mouchoir, de mouchoir !

Et il frappait des pieds, presque affolé. Il y a chez les menteurs des moments où ils ne savent plus eux-mêmes s'ils mentent ou non. Dmitri Feodorovitch, les sourcils froncés, jeta sur son père un regard d'inexprimable mépris :

— Je croyais, dit-il d'une voix basse, contenue et tremblante, je croyais revenir dans mon pays natal avec ma fiancée, l'ange de mon âme, pour entourer de soins la vieillesse de mon père, et je n'ai trouvé qu'un sale débauché, qu'un ignoble histrion.

— En duel ! cria Feodor Pavlovitch. Et vous Piotr Alexandrovitch, il n'y a pas dans toute votre famille d'âme plus élevée, plus honnête, entendez-vous, plus honnête ! que celle de la personne que vous osez traiter de « créature ». Vous, Dmitri Feodorovitch, en abandonnant votre fiancée pour elle, vous avez reconnu vous-même que votre fiancée ne vaut pas la plante du pied de cette *créature*.

— C'est honteux ! ne put retenir le Père Joseph.

— De quoi sert la vie d'un être pareil ! hurla presque le fils au paroxysme de la fureur. Dites, peut-on le laisser indéfiniment salir la terre de sa présence ?

— Ecoutez, écoutez le parricide ! cria Feodor Pavlovitch au Père Joseph. Voilà la réponse à votre « c'est hon-

teux ! » Qu'est-ce qui est honteux ? Cette femme de mauvaise conduite est peut-être plus sainte que vous, messieurs les moines qui travaillez à votre salut. Elle a pu succomber dans sa jeunesse, perdue par le milieu où elle vivait, mais elle a « beaucoup aimé, » et celle qui avait beaucoup aimé fut pardonnée par le Christ.

— Le Christ n'a pas absous ce genre d'amour, fit, avec une nuance d'impatience, le bon Père Joseph.

— C'est celui-là même, moines. Vous faites votre salut, et vous croyez soudoyer Dieu en mangeant des choux !

— Intolérable ! intolérable ! faisait-on de tous côtés dans la cellule.

Mais ce scandale se termina de la façon la plus inattendue. Le Père Zossima se leva soudain. Il fit un pas dans la direction de Dmitri Feodorovitch et, s'agenouillant devant lui, il s'inclina longuement jusqu'à terre. Puis il se releva avec un faible sourire et, saluant tous ses hôtes à la ronde, il dit :

— Adieu, adieu à tous.

Dmitri Feodorovitch resta un instant comme figé. Que signifiait ce salut jusqu'à terre ?... Enfin il s'écria :

— Mon Dieu ! — Et, se couvrant le visage de ses mains, il s'enfuit de la cellule, suivi de tous les spectateurs dont le trouble était tel qu'ils en avaient oublié de rendre le salut à leur hôte.

— Que signifie ce salut jusqu'à terre ? demanda-t-il, redevenu calme, mais sans oser s'adresser à personne en particulier, comme ils sortaient de l'Ermitage.

— Je ne vais pas me casser la tête à deviner le sens de ces folies, répondit Mioussov, mécontent. En tout cas, je veux me séparer de vous, Feodor Pavlovitch, et pour toujours. Où est donc ce moine ?

Et justement, le moine, qui leur avait transmis l'invitation du Père Supérieur, venait au-devant d'eux.

— Mon Père, lui dit Mioussov, soyez assez bon pour présenter mes plus respectueuses excuses au Père Supérieur. Des circonstances inattendues me privent de l'honneur de dîner en sa compagnie, quelque envie que j'en eusse.

— C'est moi « les circonstances inattendues », dit Feodor Pavlovitch. Allez, allez, Piotr Alexandrovitch, allez chez le Père Supérieur, c'est moi qui m'en irai et non vous. J'ai de quoi manger chez moi, mon cher parent.

— Je ne suis pas votre parent et ne l'ai jamais été, ignoble personnage !

— Je voulais vous faire enrager, j'ai réussi. D'ailleurs, vous êtes mon parent, je vous le démontrerai quand vous le voudrez. Je m'en vais.

— Bien vrai ? fit Mioussov, vous partez ? vous ne mentez pas ?

— Voyons, Piotr Alexandrovitch, il y en a qui ont le cœur d'Alexandre de Macédoine ; le mien est timide comme celui du petit chien Fidelka et je n'oserai jamais manger les sauces du couvent après une pareille histoire.

— Dit-il vrai ? le diable le sait, dit Piotr Alexandrovitch en s'arrêtant pour le suivre du regard, et Feodor Pavlovitch, qui s'en aperçut, lui envoya un baiser.

— Vous allez chez le Supérieur ? demanda Mioussov.

— Pourquoi pas ? répondit Ivan Feodorovitch.

— Je suis malheureusement presque obligé d'y aller, à ce maudit dîner, dit Mïoussov avec humeur. Il faut nous excuser... Qu'en pensez-vous ?

— Vous avez raison. Et puis mon père n'y sera pas.

Ils s'y rendirent. Le moine, silencieux, les écoutait. Mioussov regardait haineusement Ivan Feodorovitch.

— Il va y dîner, comme si de rien n'était, se disait-il. Front d'airain et conscience de Karamazov !

CHAPITRE VII

UN SÉMINARISTE AMBITIEUX

Aliocha ayant reconduit son directeur dans sa cellule l'avait fait asseoir sur son lit. C'était une toute petite

pièce. meublée du strict nécessaire, avec un étroit lit de fer garni d'une feuille de feutre pour tout matelas. Dans un coin, devant les icônes, il y avait un prie-Dieu portant une croix et l'Evangile. Epuisé, le religieux se laissa tomber sur le lit ; ses yeux brillaient de fièvre et il respirait avec peine. Regardant Aliocha d'un air pensif, il lui dit :

— Va, mon ami, va chez le Père Supérieur. Tu y seras utile pour servir à table, et ici, il y a bien assez de Porfiri.

— Laissez-moi rester près de vous, supplia Aliocha.

— Tu seras plus utile là-bas où n'est pas la paix. Si le diable relève la tête, prie Dieu. Et sache, mon fils, sache que désormais ta place n'est plus ici. Grave cela en ton esprit et, aussitôt que Dieu m'aura rappelé à lui, quitte le couvent à jamais. — Aliocha fit un geste — Je te dis que ta place n'est plus ici ; je te bénis, car tu auras beaucoup à souffrir dans le monde, et tes épreuves seront longues. La tâche sera lourde, mais j'ai confiance ! Christ est avec toi ; garde-le, il te gardera. Un grand malheur fera ton bonheur. C'est mon testament. Travaille et retiens ma parole, car non seulement mes jours, mais mes heures sont comptées.

Des mouvements agitaient le visage d'Aliocha, les coins de sa bouche tremblaient.

— Eh bien ! qu'as-tu ? fit doucement le religieux en souriant. Laisse les mondains pleurer les morts. Nous autres, la mort nous réjouit. Hâte-toi d'aller près de tes frères, non près de l'un deux, mais près de tous deux. Laisse-moi.

Et il le bénit. Aliocha eut bien voulu rester, mais l'ordre était sans réplique. Il brûlait aussi de connaître la signification de ce profond salut du religieux à son frère ; il en avait été frappé, sentant sous ce geste un sens mystérieux, terrible peut-être. Mais il n'osa questionner son directeur dont l'ordre était sans réplique.

Quand il sortit de l'Ermitage, une angoisse lui serra le cœur. Il se disait que des prédictions aussi précises ne pouvaient manquer de se réaliser. Hélas ! comment vivrait-il sans lui, sans ses conseils loin du monastère ?

De longtemps, il n'avait éprouvé un tel chagrin.

Soudain, dans le bois, au détour d'un sentier, il aperçut le novice Rakitine qui semblait attendre quelqu'un.

— C'est moi que tu attends ? lui demanda-t-il.

— Tout juste, répondit Rakitine en souriant. Tu vas chez le Père Supérieur ? Il y a longtemps qu'il n'a donné un pareil dîner. Va servir les sauces. Mais, dis-moi, Aliocha, que signifie ce profond salut du religieux à ton frère ?

— Je ne sais pas, Micha.

— Je pensais bien qu'il ne te l'expliquerait pas. Bien sûr, ce sont toujours les mêmes mômeries pour faire causer les bigots de la ville et de la province... Mais je crois que, cette fois, le vieillard prophétise juste. Il flaire le crime. Ça sent mauvais chez vous.

— Mais quel crime ? Quoi ?

— Allons, allons, je parie que tu y avais déjà pensé toi-même. Dis, tu n'es pas menteur, quoique tu t'assoies toujours entre deux chaises. Y as-tu pensé, oui ou non ?

— Oui, j'y ai pensé, avoua Aliocha.

Rakitine lui-même en fut troublé.

— Quoi ? toi aussi ? s'écria-t-il.

— Enfin, je n'y ai pas précisément pensé, balbutia Aliocha, mais aussitôt que tu as parlé, il m'a semblé que j'avais déjà eu cela en tête.

— Tu vois ? Tu as pensé au crime, aujourd'hui, en regardant ton père et Mitia. Ça t'a fait le même effet qu'à moi.

— Attends, attends, interrompit Aliocha avec effroi. Où as-tu vu tout cela ? Pourquoi ça t'intéresse-t-il à ce point ?

— Ce sont deux questions. J'y répondrai séparément. D'abord, je n'aurais rien vu si je n'avais, aujourd'hui, compris ton frère Mitia. Un seul trait me l'a livré. Chez ces natures honnêtes mais voluptueuses, il y a un point qu'il ne faut pas dépasser ; sinon, les voici capables de tuer leur père. Ton père, intempérant comme il est, ne saura garder la mesure ; ni l'un ni l'autre ne se retiendront et ils tomberont tous deux dans le fossé.

— Non, Micha. S'il en est ainsi, tu me rassures. Ça n'ira pas jusque-là.

— Pourquoi trembles-tu ? Qu'en sais-tu ? Fût-il un honnête homme, Mitia est luxurieux ; c'est là sa définition et son essence. Il tient ça de son ignoble père. Je t'admire, Aliocha ; comment peux-tu être encore vierge ? Car tu es un Karamazov et, dans votre famille, la sensualité va jusqu'à la folie. Et voilà les trois autres luxurieux qui se suivent un couteau dans la botte. Ils se sont déjà entrechoqué le front comme des béliers, et peut-être en feras-tu autant.

— Tu te trompes, Dmitri Feodorovitch méprise cette femme.

— Grouchenka ? Non, frère, il ne la méprise pas, puisqu'il a ouvertement quitté sa fiancée pour elle. Il y a ici quelque chose que tu ne comprends pas encore. L'homme s'éprend de la beauté, du corps d'une femme, d'une partie du corps d'une femme (les voluptueux comprendront cela), et pour cet amour il vendrait enfants, père, mère et patrie ; honnête, il volera ; débonnaire, il tuera ; fidèle, il trahira. Dans ce cas, le mépris ne sert de rien. On méprise et l'on reste.

— Je comprends cela, dit Aliocha.

— Tiens, tiens ! fit narquoisement Rakitine, ça t'a échappé, mais l'aveu n'en est que plus précieux. Tu as déjà médité sur la luxure, Sainte-Nitouche ! Je t'observe depuis longtemps, et tu es bien Karamazov. La sélection naturelle et l'hérédité ne sont pas des fantaisies. Luxurieux par ton père et timbré par ta mère. Pourquoi trembles-tu ? C'est vrai, hein ?... Grouchenka m'a dit de t'amener, qu'elle t'enlèverait ta soutane. Elle me suppliait : « Amène-le, amène-le ! » Elle y voit clair. C'est une femme extraordinaire.

— Salue-la de ma part et dis-lui que je n'irai pas, dit Aliocha avec un sourire forcé.

— Si tu es luxurieux, que penser de ton frère Ivan, qui est de la même mère que toi. C'est un Karamazov, autant dire un voluptueux, un cupide, un fou. Par quel absurde calcul écrit-il des articles de théologie, étant athée ? Et il avoue cette bassesse, le bon Ivan ! Il tâche

de détourner la fiancée de Mitia, et il pourrait bien y réussir, avec le consentement de Mitia qui espère ainsi se libérer et avoir ses coudées franches avec Grouchenka. Ton père s'est mis en travers de la route de Mitia ; il est fou de Grouchenka. Il est amoureux comme un chat. Et voilà le père et le fils, nez à nez dans cet étroit sentier. Grouchenka s'amuse d'eux tout en étudiant soigneusement lequel peut lui être du meilleur rapport. Le père a de l'argent, mais il ne se mariera pas ; le fils n'a pas le sou, mais il donnerait son nom. Car Mitia abandonnerait fort bien sa Katherina Ivanovna, riche et noble et belle fiancée, pour épouser Grouchenka, l'ancienne maîtresse du vieux marchand Samsonov. Il y a là tous les éléments d'un crime. Ivan n'attend que cela ; il aura la fiancée et la dot, soixante mille roubles, ce n'est pas vilain comme entrée de jeu, pour un garçon qui n'a rien. Et note ceci : Mitia ne demande pas mieux. Etant gris, la semaine passée, il se proclamait indigne de sa fiancée Katenka, en pleine taverne ! Seul, disait-il, Ivan la méritait. Et, à la fin des fins, Katherina elle-même cédera au charme d'Ivan Feodorovitch ; elle hésite déjà. Qu'a-t-il donc pour vous charmer tous ainsi, cet Ivan ? Il se moque de vous et se régale à votre compte.

— D'où sais-tu cela ? Et comment peux-tu parler d'un ton aussi affirmatif ? demanda brusquement Aliocha en fronçant les sourcils.

— Et pourquoi, toi, as-tu peur de ma réponse ? Tu reconnais donc que j'ai dit vrai ?

— Tu n'aimes pas mon frère Ivan, mais ce n'est pas un homme d'argent.

— Crois-tu ? Et puis c'est aussi la beauté de Katherina Ivanovna qui l'attire, quoique soixante mille roubles ce soit assez tentant.

— Ivan ne cherche pas l'argent, te dis-je. Il cherche sa tranquillité, à moins qu'il ne veuille se dévouer.

— Voilà encore que tu rêves. Oh ! ces gentilshommes !

— Micha, crois bien qu'Ivan est une âme haute qui souffre d'un grand conflit intérieur. Il cherche une solution.

— Tu te fais plagiaire de ton directeur Zossima, dit méchamment Rakitine. Réfléchis un peu et tu comprendras. Son article est absurde et n'a aucun sens. Et cette théorie stupide : « Si l'âme n'est pas immortelle, il n'y a pas de vertus et tout est permis ! » Elle a toujours fait pousser à Mitia un cri du cœur dont je me souviendrai. La théorie est assez séduisante pour des vauriens — non, j'ai tort d'injurier — pour des fanfarons. Mais elle est infâme. L'humanité n'a pas besoin de la vie future pour vivre en vertu. Elle trouvera des motifs suffisants dans l'amour de la liberté, de l'égalité et de la fraternité !... Qu'as-tu à rire ? Tu me prends pour un sot ?

— Non, je te sais intelligent, mais... à ton emportement, j'ai bien vu que Katherina Ivanovna ne t'est pas indifférente. Je m'en doutais depuis longtemps. C'est pourquoi tu détestes mon frère Ivan ; tu en es jaloux !

— Que le diable vous emporte avec votre Ivan. Vous avez l'air de croire qu'on est forcé de l'aimer. Pourquoi l'aimerais-je ? Il ne peut pas me sentir. Je le lui rends bien sans que Katherina Ivanovna y soit pour rien.

— Je ne l'ai jamais entendu parler de toi, ni en bien, ni en mal.

— Eh bien ! moi, j'ai ouï dire que, avant-hier, il m'avait joliment arrangé chez Katherina Ivanovna. Lequel de nous deux est le jaloux, alors ? Il a bien voulu dire que, si je ne consens pas à devenir archiprêtre, je m'en irai sûrement à Pétersbourg prendre la place de critique, dans quelque grosse revue, et qu'au bout de quelque temps j'aurai su m'emparer de l'affaire. Alors je l'orienterai vers le libéralisme, l'athéisme et même le socialisme, mais en sachant ménager la chèvre et le chou, rouler les sots. Mon socialisme ne m'empêchera pas de mettre de l'argent de côté et je le ferai si bien fructifier, que j'aurai bientôt pignon sur rue, près du Pont-Neuf projeté.

— Mais ce n'est pas du tout invraisemblable, fit Aliocha gaiment.

— Vous gouaillez aussi, Alexeï ?

— Non, je plaisante. Mais si tu n'étais pas l'autre jour chez Katherina, comment sais-tu cela ?

— Dmitri Feodorovitch y était et c'est bien involontairement que je l'ai entendu raconter cela tout au long. J'étais caché dans la chambre à coucher de Grouchenka. pendant une de ses visites.

— Ah ! oui, j'avais oublié qu'elle t'est parente.

— Parente ! s'écria Rakitine en rougissant, voyons, tu as perdu la tête ?

— Comment ? mais j'avais entendu dire...

— Où ça ? Ces messieurs Karamazov veulent nous la faire aux gentilshommes, quand ton père n'était qu'un bouffon de salle à manger. Je puis n'être qu'un fils de pope, bien peu de chose auprès de nobles comme vous, mais il ne faudrait pas m'offenser avec trop d'impudence. J'ai aussi de l'honneur, Alexeï, je ne suis pas le parent d'une fille, sachez-le bien.

Il semblait fort en colère.

— Je n'avais aucune intention de te blesser. On m'avait dit que tu étais son parent. Tu la fréquentes ; je ne pouvais me douter que tu la méprisais ainsi.

— Si je la fréquente, c'est que j'ai des raisons pour cela, voilà tout. Et pour ce qui est de la parenté, ton père et ton frère te la font plus parente qu'à moi. Nous voici arrivés. Va-t-en à ta cuisine. Tiens, qu'y a-t-il ?... Ils ne peuvent pourtant pas avoir déjà fini de dîner ! Ah ! voici ton père qui s'en va et ton frère Ivan qui le suit. Le Père Isidore leur crie quelque chose du perron... Ton père crie aussi et gesticule... Et voici Mioussov qui s'en va dans sa voiture et Maximov qui court. Encore quelque scandale à la Karamazov ! le dîner n'a pas eu lieu !

Rakitine ne se trompait pas.

CHAPITRE VIII

LE SCANDALE

En entrant avec Ivan Feodorovitch chez le Supérieur, en homme délicat et bien élevé qu'il était, Mioussov éprouva un scrupule. Il comprit ce que sa mauvaise humeur avait de déplacé. Il avait eu le tort de manquer de sang-froid.

— Tout cela n'est pas de la faute des moines, se dit-il, et, du moment que je me trouve ici avec des gens comme il faut, je dois me montrer aimable et poli. Je ne discuterai pas, je les charmerai par ma courtoisie, et leur ferai voir ainsi que je ne suis pas le camarade de ce mauvais bouffon.

Pour ce qui était de son procès avec le couvent, il décida de leur abandonner, une fois pour toutes, les droits de coupe et de pêche, d'autant plus que ça ne représentait pas grand'chose.

La salle à manger était simplement une des deux pièces réservées au Supérieur, un peu plus spacieuses que celles du Père Zossima. Mais tout y était vieux et usé, et les planchers n'étaient même pas peints, quoique la plus grande propreté régnât jusque dans les coins.

Il y avait une profusion de belles fleurs aux fenêtres et la table était aussi luxueuse que le permettait la simplicité monacale.

Seuls des membres de la communauté, les Pères Joseph et Païssi et un autre moine avaient été invités. Ils attendaient dans la salle à manger, en compagnie du propriétaire Maximov, quand Piotr Alexandrovitch Kalganov et Ivan Feodorovitch firent leur entrée.

Le Père supérieur s'avança à la rencontre de ses hôtes. C'était un grand vieillard maigre mais solide, aux cheveux noirs déjà grisonnants, et d'aspect ascétique. Il salua en silence les arrivants, mais ceux-ci s'avancèrent

pour recevoir sa bénédiction. Mioussov allait même lui baiser la main, mais il sut le retenir sans affectation. Ivan Feodorovitch et Kalganov réussirent à y déposer de gros baisers naïfs.

— Nous prions Votre Révérence — dit Piotr Alexandrovitch en souriant aimablement mais d'un ton grave et respectueux — de nous excuser d'être venus sans un autre de nos compagnons qu'elle avait invité. Mais, honteux des paroles malencontreuses et déplacées que, dans sa colère contre son fils, il s'est laissé aller à prononcer chez le Révérend Zossima, il nous a priés de vous exprimer ses regrets sincères et vous demande de tout oublier.

Et Mioussov se tut. Il était satisfait de sa tirade au point que toute trace d'irritation avait disparu de son visage. Il s'était repris à aimer l'humanité de tout son cœur.

Le Père Supérieur répondit :

— Je regrette beaucoup l'absent. Peut-être à notre table eut-il appris à nous aimer, et nous l'eussions aimé lui-même... A table, messieurs.

Et, debout devant une image, il dit la prière à haute voix tandis que tous baissaient respectueusement la tête. A ce moment, Feodor Pavlovich fit une nouvelle incartade. Il avait eu bien réellement l'intention de s'en aller, non par honte de sa conduite, mais parce qu'il sentait bien que sa place n'était plus parmi ceux qu'il venait de scandaliser.

Mais à peine dans sa voiture, il changea d'idée. Il estima fort agréable de venger sur toute la compagnie le ridicule qu'il s'était donné. Il se rappela qu'une fois, comme on lui demandait : « Pourquoi détestez-vous tant un tel ! » il avait répondu : « C'est qu'il ne m'a jamais rien fait et que moi, je lui ai fait une ignoble crasse. Aussi je le hais. »

A ce souvenir, il sourit méchamment ; ses yeux étincelèrent, ses lèvres tremblèrent et il se dit tout à coup :

— Une fois qu'on a commencé, il faut finir. Je leur montrerai qu'ils ne m'intimident pas.

Il ordonna au cocher de l'attendre et, regagnant le

couvent à la hâte, il entra tout droit chez le Supérieur sans trop savoir ce qu'il allait faire. Mais il ne se maîtrisait déjà plus. Il apparut à la porte de la salle à manger, au moment où, la prière dite, chacun se dirigeait vers la table. Il jeta un regard sur la compagnie et, éclatant d'un méchant rire impudent, il s'écria :

— Vous me croyiez parti ? me voilà ! — Tous les yeux se fixèrent sur lui dans l'attente d'un nouveau scandale. — Dois-je rester ou m'en aller ? Suis-je ou non votre convive ?

— Je vous prie de l'être et de tout mon cœur, répondit le Supérieur, et je vous prie, messieurs, d'oublier vos querelles, de bien vouloir être comme une famille unie en notre humble réfectoire.

— Non, je ne puis supporter cela, c'est impossible ! cria Piotr Alexandrovitch hors de lui.

— Si c'est impossible pour Piotr Alexandrovitch, ce l'est également pour moi. Je veux être partout avec lui. S'il s'en va, je m'en vais ; s'il reste, je reste. Mais vous le peinez en parlant de famille ; il ne veut pas être mon parent. N'est-ce pas, Von Zohn ? Oh ! c'est Von Zohn ? Bonjour, Von Zohn.

— C'est à moi que vous parlez ? balbutia Maximov, étonné.

— A qui donc parlerais-je ? Ce n'est pas le Père Supérieur qui peut être Von Zohn.

— Je ne me nomme pas Von Zohn, mais Maximov.

— Mais non, mais non. Tu es bien Von Zohn. Savez-vous ce que c'est, Révérend Père, que Von Zhon ? Il fut tué dans un lieu de fornication (n'est-ce pas ainsi que vous appelez ces endroits-là ?) Il fut tué et volé malgré son âge vénérable, cloué dans une boîte et expédié de Pétersbourg à Moscou comme un colis. Et pendant qu'on le clouait dans sa boîte, les malheureuses fornicatrices chantaient et jouaient du piano... Et voici que Von Zohn est ressuscité.

— Quoi ? qu'est-ce que c'est que tout cela ? disaient les moines.

— Allons-nous-en ! cria Piotr Alexandrovitch à Kalganov.

— Permettez ! interrompit Feodor Pavlovitch en faisant un pas en avant. Je désirerais finir. On a trouvé inconcevante ma conduite chez le Père Zossima. Permettez, Père Supérieur, quoique je sois un bouffon, je suis aussi un gentleman, et je veux qu'on m'écoute. Je veux vous jouer le dernier acte de la pièce. Il faudrait donc que l'homme tombé restât par terre ? Eh bien ! moi, je veux me relever. Saints Pères, vous me révoltez ! La confession est un sacrement devant lequel je me prosterne, et voilà que là-bas, dans cette cellule, vous laissez les pénitents se confesser à haute voix ? Est-ce donc permis ? Les saints ont institué la confession à l'oreille, c'est la condition primordiale de ce sacrement. Autrement, on ne pourrait expliquer ses péchés. A voix haute, est-ce convenable ? C'est un scandale que je dénoncerai au Saint Synode. Quand à mon fils Alexeï, je vous le reprends.

Remarquons que Feodor Pavlovitch ne savait au juste ce dont il parlait. Mais à peine eut-il commencé, il sentit qu'il disait des bêtises et, en cherchant à les rattraper, il s'enlisait de plus en plus dans son ridicule galimatias.

— Quel misérable ! cria Piotr Alexandrovitch.

— Pardon ! fit le Supérieur. Il a été dit : « Ils médiront de moi et m'abreuveront d'injures. » J'écoute, et je me dis que c'est une épreuve que Dieu m'envoie pour humilier mon orgueil. Aussi vous remercions-nous avec soumission, mon cher hôte.

Et il s'inclina profondément devant Feodor Pavlovitch.

— Ta ! ta ! ta !... Hypocrisie ! vieilles rengaines ! vieux mensonges ! Nous savons ce que valent ces saluts : « un baiser sur les lèvres et un stylet dans le cœur. » comme dans les *Brigands* de Schiller. Assez de blagues, la vérité ! Moines, pourquoi jeûnez-vous ? dans l'espoir d'être récompensés au ciel ? Mais, saint moine, ne vaut-il pas mieux se rendre utile à la Société, et sans souci d'aucune récompense céleste ?...Il est vrai que c'est autrement difficile... Vous voyez, Père Supérieur, que, moi aussi, je suis capable de bien parler .. Qu'a-t-on préparé ici ? — et il s'approcha de la table — du vieux Porto, du Médoc ! hé ! hé !... et qui donc paie

tout cela ? le paysan aux mains calleuses qui vous apporte le pain de sa famille... Saints Pères, vous buvez la sueur du peuple.

— C'est indigne, dit le Père Joseph.

Le Père Païssi gardait le silence. Mioussov s'élança hors de la pièce suivi de Kalganov. Le bouffon s'écria :

— Mioussov s'en va ? Je le suis et vous pourriez me supplier à deux genoux avant que je revinsse chez vous, bons Pères !

Le Père Supérieur s'inclina et dit d'un ton imposant :

— Il est dit : « Supporte gaiement l'injure ; ne t'en chagrine pas et aime ton insulteur. » Nous nous conformerons à cette maxime.

— Ta ! ta ! ta !... A votre aise. Moi, je m'en vais. Et j'use de ma puissance paternelle pour emmener mon fils Alexeï. Ivan Feodorovitch, mon fils le plus respectueux, permettez-moi de vous ordonner de me suivre. Von Zohn, qu'as-tu à faire ici ? viens-t'en chez moi, c'est plus gai qu'ici et ce n'est pas à plus d'une verste. Au lieu de te faire faire maigre, je te régalerai d'un petit cochon. Nous dînerons, et le cognac ! et les liqueurs ! Allons, Von Zohn, ne laisse pas échapper le bonheur.

Et il sortit souriant et gesticulant. C'est à cet instant que Rakitine l'avait aperçu et montré à Aliocha.

— Alexeï, lui cria son père de loin. Déménage aujourd'hui, prends ton matelas et ton traversin, et rentre à la maison. Je ne veux plus qu'on te voie ici.

Aliocha, sans bouger, observait attentivement la scène. Feodor Pavlovitch s'assit dans sa voiture, Ivan y pénétra lentement et d'un air sombre, sans penser à prendre congé d'Aliocha. Et puis ce fut une scène de parade, qui mit le sceau à cette aventure invraisemblable.

On vit soudain apparaître le propriétaire Maximov. Il courait à perdre haleine et, s'élançant sur le marchepied de la voiture, il s'efforça d'y pénétrer.

— Moi aussi ! moi aussi ! criait-il en riant d'un petit rire sot, prenez-moi aussi.

— Je l'avais dit. C'est Von Zohn ressuscité des morts, s'écria avec enthousiasme Feodor Pavlovitch. Qu'as-tu, Von Zohn, et comment as-tu quitté le saint dîner ? J'ai un

beau front d'airain, mais j'admire le tien. Saute ici, saute vite. Laisse-le, Vania, il sera gai et prendra place à nos pieds.

Mais sans dire une parole, Ivan Feodorovitch, qui s'était assis, repoussa Maximov de toute sa force et l'envoya à deux mètres. S'il ne se cassa rien, ce fut un grand hasard.

— Allez ! dit méchamment le père au cocher. — Pourquoi l'as-tu repoussé ainsi ? demanda-t-il à son fils, qui haussa les épaules avec mépris et, se détournant, contempla le paysage. Et jusqu'à la maison, ils ne parlèrent plus.

LIVRE III

LES SENSUELS

CHAPITRE PREMIER

DANS L'ANTICHAMBRE

La maison de Féodor Pavlovitch Karamazov, sans se trouver au centre de la ville, n'en était pas trop éloignée. Vieille, mais vaste, confortable et d'extérieur agréable, elle abondait en recoins inattendus où s'ébattaient les rats, dont la compagnie n'était pas autrement pénible au vieillard.

— Comme ça, je ne suis pas tout seul, gouaillait-il.

Car il avait l'habitude de s'enfermer dans sa maison et faisait coucher les domestiques dans un pavillon séparé.

Pour le moment, Feodor Pavlovitch et son fils Ivan étaient les seuls habitants de la maison proprement dite, le pavillon abritant trois serviteurs : le vieux Grigori, la vieille Marfa, sa femme, et le valet Smerdiakov, un tout jeune homme.

On sait ce qu'était Grigori. Têtu, inébranlable, incorruptible, il marchait droit à un but, du moment que les débats de sa conscience, d'ailleurs souverainement illogique, le lui présentaient comme la vérité. Marfa aurait bien voulu quitter cette maison, mais, estimant que son devoir était de rester auprès de son maître, quelque indigne qu'il fût, Grigori l'avait fait taire.

A plusieurs reprises, Grigori sauva Pavlovitch des mains

qui l'assommaient. Mais ce n'étaient pas là les services que le maître appréciait le plus. Il arrivait à cet être luxurieux d'éprouver soudain comme un choc moral, une sorte de crainte sans motif qui lui faisait dire que « son âme lui tremblait dans la gorge ». Il avait alors besoin d'un être ferme, dévoué et sage, qui fût là, sans reproches, sans menaces pour cette vie ni pour l'autre, prêt à le défendre contre le péril effrayant et imaginaire qui l'assiégeait. Il lui fallait, sous la main, un homme qu'il pût appeler à tout instant, ne fut-ce que pour se faire examiner la figure, ou pour causer un instant, puis il se mettait au lit et s'endormait du sommeil du juste.

Grigori était un homme froid, concentré et qui ne parlait pas à la légère. Il adorait les enfants, avait été le plus dévoué des pères nourriciers pour Dmitri, Ivan et Aliocha, tant qu'il les avait eus avec lui. Sa femme ne lui avait donné qu'un seul enfant, dont la venue lui avait causé un grand chagrin. Le pauvre petit, né avec six doigts à chaque main, n'avait vécu que quinze jours, pendant lesquels son père, blessé, l'avait à peine regardé. Lorsqu'il fut mort, Grigori le contempla longtemps avec une angoisse profonde, puis il n'en parla jamais plus. Et Marfa n'y faisait point allusion en sa présence.

De ce jour il était devenu particulièrement religieux, lisant constamment la Bible, et la connaissance des écritures, qu'il ne comprenait pas, d'ailleurs, donna encore plus de gravité à sa physionomie.

C'était, dans son genre, un mystique et la naissance de cet enfant difforme lui avait fait une forte impression que vint encore renforcer une autre circonstance apparue le jour même où l'on enterra le pauvre petit être.

Cette nuit-là, Marfa fut réveillée par des gémissements. Elle appela son mari, se leva, s'habilla et sortit sur le perron. C'était une nuit de mai assez chaude. Il reconnut que les gémissements venaient du jardin. Or ce jardin était chaque nuit fermé à clef, et il était presque impossible d'y pénétrer à cause d'une palissade fort élevée et épaisse qui l'entourait de tous côtés.

Les plaintes ne cessaient point. Elles venaient de la salle de bains. Il entra, et ce qu'il vit le cloua d'étonnement sur le seuil. Une idiote qui traînait toute la journée dans les rues de la ville, et que tout le monde connaissait sous le nom d'Elisabeth Smerdiatchaïa (1), avait trouvé moyen d'entrer là et d'y accoucher. L'enfant gisait près d'elle qui semblait mourante. La malheureuse ne parla pas, pour la bonne raison qu'elle était muette. Mais tout ceci demande quelques mots d'explication.

CHAPITRE II

ELISABETH SMERDIATCHAÏA

Grigori savait quelque chose qui fit que cette aventure le troubla beaucoup. Un soupçon, qui l'avait agité jadis, se précisa tout à coup. Cette Elisabeth était une fille de petite taille, grasse, rose et pleine de santé, mais tout à fait idiote. Elle avait le regard fixe et dépourvu d'expression. Eté comme hiver, elle n'était vêtue que d'une chemise, et allait pieds nus. Ses cheveux noirs épais et crépus, tout maculés de boue et parsemés de brins de paille, formaient sur sa tête une sorte de lourd bonnet.

Elle vivait de charité, et l'on avait plusieurs fois essayé de l'habiller d'une pelisse, de lui mettre des chaussures aux pieds. Elisabeth se laissait faire, mais elle n'était pas plus tôt partie, qu'elle mettait bas tous ses habits, et cela de préférence sur le parvis de la cathédrale, pour s'en aller en chemise et pieds nus.

Les personnes pieuses de la ville l'entouraient de soins et d'affection. Les gamins ne la taquinaient pas. Elle pouvait entrer où il lui plaisait ; personne ne la chassait. Quand on lui donnait quelque pièce de monnaie, elle se hâtait de l'aller porter dans un tronc d'église. Si c'était un petit pain ou un craquelin, elle le donnait au

(1) *La puante.*

premier enfant venu et ne se nourrissait que de pain noir et d'eau. Elle entrait s'asseoir dans les plus riches magasins et on la laissait faire. Jamais elle ne volait rien. Elle dormait sur le parvis des églises ou dans quelque potager.

On s'étonnait qu'elle pût supporter une vie pareille. Mais, malgré sa taille exiguë, elle était très solidement constituée.

Or, il advint que, par une chaude nuit de septembre, une bande de joyeux fêtards aux trois quarts ivres revenait du cercle par des rues de derrière. Ils aperçurent Elisabeth qui dormait dans un fossé et, s'arrêtant, répandirent quelques mots d'esprit sur son sommeil.

L'un d'eux estima vraiment impossible à qui que ce fût de traiter cet animal comme une femme, et tout le monde se rangea à son avis. Mais Feodor Pavlovitch était de la fête. Il prétendit qu'une aventure avec cet être singulier ne manquerait pas de piquant.

Sa première femme venait de mourir, mais le crêpe qu'il portait au chapeau ne le gênait pour aucune débauche. La bande joyeuse éclata de rire, les uns l'excitant, les autres le gourmandant, puis ils continuèrent leur route. Plus tard, Feodor jura ses grands dieux qu'il était parti avec les autres. Quoiqu'il en fût, quelque six mois plus tard, toute la ville s'aperçut, non sans indignation, qu'Elisabeth était enceinte et chacun se demandait avec dégoût quel pouvait bien être l'auteur d'un pareil crime.

Le bruit se répandit alors que le coupable n'était autre que Feodor Pavlovitch. Un des fêtards avait parlé. Grigori prit de toute son énergie la défense de son maître, et se montra si éloquent et si convaincu, qu'il parvint à détourner les soupçons du plus grand nombre.

La sympathie dont on entourait l'idiote n'en fut nullement diminuée, et une marchande de la ville l'emmena chez elle dans l'intention de l'y garder jusqu'à ce qu'elle eût fait ses couches. Mais en dépit de sa surveillance, elle ne put empêcher la malheureuse de lui fausser compagnie aux premières épreintes et de s'introduire, on ne sait comment, dans le jardin de Feodor Pavlovitch. Il

est assez probable qu'elle n'y avait pas eu grand'peine, accoutumée qu'elle était à escalader les clôtures quand elle allait dormir dans les potagers.

Grigori appela sa femme et l'envoya près d'Elisabeth, tandis que lui-même se hâtait d'aller chercher une sage-femme. L'enfant fut sauvé, mais la mère mourut au petit jour.

Le vieux serviteur prit l'enfant, l'emporta chez lui et le mit dans les bras de sa femme en disant :

— C'est notre petit mort qui nous l'envoie. Nourris-le et ne pleure plus.

Et Marfa avait élevé l'enfant qui fut baptisé sous le nom de Pavel auquel tout le monde ajouta celui de Feodorovitch (1).

Feodor Pavlovitch semblait s'en amuser beaucoup, mais continuait à nier toute paternité et, avec le temps, il inventa pour l'enfant trouvé le nom de famille qui lui manquait. Il l'appela Smerdiakov (2) du surnom de sa mère.

L'enfant grandit et devint le second domestique de Feodor qui le chargea de la cuisine.

CHAPITRE III

LA CONFESSION D'UN CŒUR ARDENT

Poésie.

Quand son père se fut éloigné après lui avoir crié de quitter le couvent, Aliocha resta longtemps fort irrésolu. Il s'en fut à la cuisine du Supérieur pour se renseigner au sujet de la conduite de son père, puis se dirigea vers la ville dans l'espoir d'arriver à prendre une résolution chemin faisant.

(1) Fils de Feodor. Le lecteur sait qu'en Russie l'usage et la politesse veulent qu'on appelle les personnes par leur nom de baptême suivi de celui de leur père.
(2) *Le puant.*

Ce n'était pas l'ordre de quitter le couvent qui l'inquiétait. Il savait fort bien que son père avait seulement voulut faire un effet et n'insisterait pas autrement. Son unique sujet d'appréhension était l'insistance de Katherina Ivanovna à l'appeler chez elle par cette lettre que Mme Khoklakov lui avait apportée le matin. Cette exigence n'avait cessé de le tracasser, malgré les autres émotions de cette journée. Ce n'était pas qu'elle fût une femme, qui le troublait, c'était qu'elle fût Katherina Ivanovna.

Il lui était arrivé d'échanger quelques mots avec elle, et il s'en souvenait comme d'une fille belle, fière et ambitieuse. Sa beauté ne l'intimidait pas, et cependant il éprouvait une peur inexplicable dont le caractère mystérieux l'épouvantait encore plus. Il savait que les intentions de cette jeune fille étaient des plus nobles, qu'elle voulait sauver son frère Dmitri, pourtant coupable envers elle et néanmoins sa crainte augmentait à mesure qu'approchait l'heure de l'entrevue. Il savait que ce serait un tête-à-tête. Ivan devait se trouver à cette heure en compagnie de son père, et Dmitri n'y pouvait être encore. C'est justement ce dernier qu'il eut beaucoup désiré voir avant l'entretien.

Sans lui montrer la lettre, il eut pu s'entendre avec lui... Il resta un moment immobile et indécis, puis, se signant, il s'en fut d'un pas ferme affronter cette personne effrayante et, pour ne pas perdre de temps, il passa par les ruelles de derrière, qui lui évitaient un grand détour par la place.

Cela l'amenait à passer très près de la maison de son père et d'une autre maison voisine où habitait, avec sa mère, une jeune fille dont Rakitine lui avait raconté que, en dépit de son état de gêne, elle portait chez elle une robe à queue. Le souvenir de cette anecdote fut cause que, relevant la tête, il contempla un spectacle tout à fait inattendu.

Derrière la haie, dans le jardin, son frère Dmitri s'efforçait d'attirer silencieusement son attention à force de gesticulations. Aliocha accourut.

— Heureusement que tu m'as vu, chuchota-t-il gaie-

ment. Un peu plus, je criais. Allons grimpe ici. Ah ! que c'est bien d'être venu !... je pensais à toi.

Ce disant, il se pencha, et saisissant Aliocha de sa poigne d'hercule, il l'aida à franchir la haie.

— Allons ! — reprit-il d'une voix basse et ardente.

— Mais qu'as-tu à parler bas de la sorte ? s'enquit Aliocha.

— Mais, fit à voix basse Dmitri, parce que je suis ici en secret et que j'épie, et que le sentiment de tous ces secrets me fait sottement baisser la voix quand c'est fort inutile... Halte. Nous y sommes ! Attends que je t'embrasse.

Gloire au Très-Haut dans le ciel,
Gloire au Très-Haut en moi.

Dmitri mena son frère vers les ruines d'un vieux kiosque délabré aux parois de treillage. Sur une table verte, il y avait une bouteille de cognac et un petit verre. Aliocha avait bien remarqué l'état d'excitation de son frère.

— C'est du cognac, dit Dmitri, et tu te dis : « Voilà qu'il boit encore ! » Ne te fais pas de fantômes !

Ne crois pas la foule légère et menteuse
Oublie tes soupçons...

Je ne bois pas ; je me régale seulement, comme dit cette fripouille de Rakitine, qui sera conseiller d'Etat. Aliocha, je voudrais te presser dans mes bras à t'écraser car, dans le monde entier, je n'aime vraiment... comprends-moi bien... que toi.

Il prononça ces derniers mots avec exaltation, puis il reprit :

— Toi seul, et aussi une saleté dont je me suis amouraché et qui me perdra. Mais ce n'est pas aimer, cela. On peut s'amouracher en haïssant. Retiens ça... Jusqu'ici, j'ai plaisanté, mais assieds-toi là et écoute-moi en silence... Je vais tout te dire. J'ai besoin de toi, et demain il serait trop tard. Tu connais ces rêves où l'on se sent tomber dans un précipice ? Eh bien ! en ce

moment, c'est ainsi que je tombe sans rêver. Et je n'ai pas peur... ou, pour mieux dire, j'ai peur, mais ça m'est agréable. Au diable ! advienne que pourra ! après nous le déluge ! Où vas-tu ?

— J'allais chez le père, mais je voulais entrer d'abord chez Katherina Ivanovna.

— Quelle coïncidence ! Et moi qui ne t'ai appelé que pour t'envoyer chez tous les deux, et en finir avec eux.

— Tu voulais m'y envoyer ? fit Aliocha avec une expression douloureuse.

— Ne me dis rien ! Tu le savais ; je le vois, tu avais tout compris... mais ne pleure pas. — Et pensif, il ajouta : — C'est elle qui t'a appelé, par lettre ou autrement, sans ça, pourquoi irais-tu ?

— Voici sa lettre, dit Aliocha.

Mitia la parcourut rapidement, puis il s'écria :

— Aliocha, tu es un ange sur terre ; tu vas m'écouter, tu réfléchiras et tu pardonneras. Il faut qu'une âme sublime me pardonne. Deux êtres se détachant soudain de tout lien terrestre pour s'envoler dans l'infini, si l'un d'eux, avant de s'envoler ou de périr, vient trouver un ami et lui dit : fais pour moi telle et telle chose, le fera-t-il, l'ami, le frère ?

— Je le ferai. Mais dis vite.

— Plus vite ?... Ah ! vois-tu, pas d'impatience, Aliocha. Nous avons le temps.

Aliocha attendit patiemment, sentant sa présence nécessaire. Le coude sur la table et la tête dans sa main, Mitia réfléchissait.

— Liocha, reprit-il, toi seul ne riras pas de moi. Je voudrais commencer ma... confession par cet hymne de Schiller : *An die freude* (1) mais je ne sais que ces mots ; je ne sais pas l'allemand. Ne crois pas que je bavarde sous l'influence de l'ivresse. Je suis fort, car j'ai pris une décision... Ne t'impatiente pas, je ne dis rien de surperflu et bientôt, j'atteindrai le point capital... Attends, comment est-ce donc ?

Il leva la tête, réfléchit et commença dans une extase :

(1) A la joie.

Craintif, sauvage et nu, se cachait
Le Troglodyte dans les trous des rochers.
Nomade, il errait dans les champs
Et les dévastait.
Chassant avec sa lance et ses flèches,
Il courait, terrible, par les forêts.
Malheur à ceux que rejetaient les ondes
Sur ces rives inhospitalières.

Des cimes de l'Olympe,
Descend Cérès — la mère —
Sur les traces de Proserpine enlevée.
Devant elle s'étend le monde sauvage.
Pas d'asile, pas de repos,
N'y trouve la déesse
Et pas un seul temple
N'y témoigne du culte des dieux.

Les fruits des champs et le doux raisin
Ne brûlent pas aux sacrifices
Mais seuls des restes de corps
Fument sur les autels sanglants.
Partout où Cérès
Jette un regard triste,
Elle voit l'homme
Dans la plus profonde humiliation.

Des sanglots s'échappèrent soudain de la poitrine de Mitia. Il saisit la main d'Aliocha :

— Oui, mon ami, dans l'humiliation, toujours dans l'humiliation ! Vois-tu, frère, je ne pense, pour ainsi dire, qu'à cette humiliation de l'homme, car je suis moi-même humilié.

Pour élever son âme
De la bassesse
L'homme doit conclure une alliance
Eternelle avec sa mère la Terre.

Mais comment ? dois-je me faire paysan, ou berger ? Suis-je tombé dans la nuit et dans la honte, ou monté-je dans la lumière et dans la joie ? Quelle énigme ! Et même quand je me vautrais dans la fange, je me récitais ces vers sur Cérès et sur l'homme, et ils ne m'ont pas corrigé. C'est que je suis un Karamazov et que si je tombe dans l'abîme la tête en bas, je vois encore une beauté dans cette attitude humiliante. Oui, que je sois ignoble et maudit, que je sois même un suppôt du

diable, je suis encore ton fils, Seigneur ! et je t'aime, et la joie est en moi.

La joie éternelle remplit
L'âme de la créature de Dieu.
Elle enflamme la vie
Par la secrète force de sa fermentation.
Elle a appelé l'herbe à la lumière ;
Elle a du chaos fait des soleils ;
Elle a répandu dans l'espace
Des astres inconnus des astrologues.
Tout ce qui respire boit la joie
Au sein de la bonne nature
Qui traîne derrière elle
Tous les êtres et tous les peuples,
Qui nous a donné l'ami dans le malheur,
Et le suc du raisin et la couronne de la Charité...
Elle a donné la luxure à l'insecte...

Mais assez de citations. Laisse-moi pleurer. Je sais que tu ne riras pas... *la luxure à l'insecte !* Aux insectes comme moi, comme nous tous Karamazov, comme toi-même, ange. Il passe des orages dans ton sang. Je ne suis qu'un ignorant, frère, mais j'ai beaucoup réfléchi... Que d'énigmes ! La beauté ! comment comprendre qu'un homme de haute intelligence puisse avoir la Madone pour premier idéal, et finir par Sodome ? Ce qui est plus affreux encore, c'est de mélanger ces deux idéals en moi. Mais écoute maintenant l'essentiel :

CHAPITRE IV

LA CONFESSION D'UN CŒUR ARDENT

Anecdotes.

Je suis un débauché. Mais le père a dit que j'avais dépensé des sommes folles à séduire des filles honnêtes. C'est une cochonnerie. Pour ce que j'ai fait, il n'en fallait pas tant. A mes yeux, l'argent n'est qu'un accessoire. Aujourd'hui, j'ai ma dame, demain une fille des

rues ! Je les amuse toutes deux et je jette l'argent par les fenêtres ; en avant la musique, le bruit, les bohémiennes ! J'aime la luxure et sa honte et sa cruauté... Ne suis-je pas une méchante punaise... un Karamazov ! Une fois, dans une partie, j'ai si bien pressé la fille d'un employé que j'ai amené la pauvrette à me rendre mes baisers. Elle croyait que j'irais la demander le lendemain en mariage, et moi, pendant cinq mois, je ne lui dis plus un mot. Je voyais ses yeux qui me suivaient à travers les salons, et, comme ils flambaient et s'indignaient doucement, et comme ils m'aimaient ! C'était une volupté pour moi, l'insecte luxurieux. Et puis elle s'est mariée, elle est partie fâchée, mais peut-être m'aimait-elle encore. Vois-tu, mon frère, j'en ai un album, de souvenirs. Que Dieu les bénisse, les chéries !... Mais je n'en ai jamais compromis aucune... Bon, assez ! Je ne t'ai pas appelé pour te conter ces ordures. Je vais te dire quelque chose de plus curieux. Ne t'étonne pas. Je ne me gêne pas avec toi.

— Tu dis ça, parce que j'ai rougi, fit Aliocha. Ce n'est pas toi qui me fais rougir. Je rougis, parce que je suis comme toi.

— Toi ? tu vas un peu loin !

— Mais non, répondit Aliocha très excité. Nous sommes dans le même escalier, toi en haut et moi en bas. Alors, vois-tu qui a foulé la première marche les foulera toutes.

— Dame, il vaudrait mieux n'y pas toucher.

— Ceux qui peuvent.

— Tais-toi, cher Aliocha. Tu m'attendris. Je veux baiser ta main. Cette canaille de Grouchenka s'y connait en hommes. Elle m'a dit, une fois, qu'elle te mangerait un jour... Mais je me tais, je me tais... De ces bassesses mesquines, passons à la tragédie. Malgré que le vieux ait menti en m'accusant de séduction, car il ne sait rien de pareil, il est certain qu'il y a dans ma vie quelque chose comme ça. Je ne l'ai raconté à personne, sauf Ivan qui est une tombe, mais toi, tu sauras tout.

Aliocha prêta toute son attention.

— J'étais fort bien vu dans la petite ville où j'étais

lieutenant. J'y dépensais beaucoup d'argent ; on me croyait riche et je croyais l'être. On hochait la tête sur mon passage, mais on m'aimait. Mon lieutenant-colonel, presque un vieillard, ne m'aimait pas, lui. Il me cherchait chicane. Mais, tout le monde étant pour moi dans la ville, il ne pouvait guère m'ennuyer. Ce vieil entêté, deux fois veuf, avait eu une fille de sa première femme, qui était du peuple ; c'était une jeune fille de vingt-quatre ans simple et avenante. Elle s'appelait Agafia Ivanovna. Nous étions amis, tous deux, mais en tout bien tout honneur, amis. Je lui racontais des choses assez lestes et ça la faisait rire. Beaucoup de femmes aiment cette familiarité, retiens ça. Et avec une jeune fille, tu penses si ça m'amusait... Le lieutenant-colonel vivait largement, recevait toute la ville ; c'étaient des soupers, des bals. Quand j'arrivai dans cette garnison, tout le monde parlait de la prochaine venue de la seconde fille du colonel, une beauté qui venait de finir ses études. Cette beauté n'était autre que Katherina Ivanovna, fille de la seconde femme du colonel, d'origine fort aristocratique, quoique peu fortunée. Quand cette jeune fille vint, toute la ville se l'arracha, les plus grandes dames de l'endroit, la générale, etc... l'invitèrent à toutes leurs fêtes. Alors, je fis quelque chose qu'on peut considérer comme un tour de force. Un soir que son regard semblait me solliciter de me faire présenter à elle, je me détournai négligemment. Quelques jours plus tard, dans une autre soirée, je m'approchai d'elle et je commençai à lui parler. Elle me regarda à peine, avec une moue méprisante. Je me dis que je me vengerais, bien que j'eusse été assez grossier dans ces deux cas. J'avais bien senti que Katenka n'était pas une petite pensionnaire, mais une jeune personne d'un caractère fier et vertueux, spirituelle et instruite, quand je n'étais rien de tout ça. Tu crois que je voulais demander sa main ? Pas du tout ; je voulais me venger de ce qu'elle ne m'avait pas compris. Et je continuais toujours ma vie de débauche. Voilà que mon colonel me met aux arrêts pour trois jours. C'est à ce moment que mon père m'envoya six mille roubles,

moyennant une quittance formelle et définitive. Je signai, ne comprenant rien à tous ces comptes... Mais passons. En même temps, la lettre d'un ami m'apprit que le colonel était très mal noté, qu'on le soupçonnait de désordre dans son administration, et que ses ennemis lui préparaient une surprise désagréable. En effet, le général de division vint lui donner un terrible galop, et peu après on l'invitait à demander sa retraite. Alors, dans la ville, tous se retirèrent de lui. C'est à ce moment que je fis mon premier tour de force. Je rencontre Agafia Ivanovna et je lui dis :

— Il paraît qu'il manque quatre mille cinq cents roubles dans la caisse de votre père.

— Que dites-vous là ? Le général est venu ces jours derniers et tout était en ordre.

— Ça y était ; ça n'y est plus.

— Ne m'épouvantez pas. Qui peut vous avoir dit ?...

— Ne vous inquiétez pas, lui dis-je, je suis discret comme une tombe, mais voici ce que je voulais vous dire : si ça se découvre et que vous ayez besoin des quatre mille cinq cents roubles. Envoyez-moi donc votre sœur, je les lui donnerai, et je garderai le secret.

— Quel misérable vous faites ! Quel plat misérable ! Comment osez-vous ?

Et elle s'en fut affreusement blessée,mais elle rapporta à Katia ce que je lui avais dit ; c'était tout ce que je voulais.

Et, soudain, un nouveau major vint prendre le commandement du bataillon. Le vieux colonel tombe malade, reste quarante-huit heures au lit et ne peut rendre sa caisse. Qu'il fût malade ou non, voici ce que je savais depuis longtemps déjà. La somme rentrait pour l'inspection et s'en retournait après. Notre colonel la louait à un marchand qui s'en servait comme fonds de roulement et payait le colonel d'un pourcentage grossi de cadeaux. Mais cette fois, le marchand — je l'ai su par son fils — n'avait rien entendu et avait répondu au colonel quand il était accouru chez lui : « Je n'ai rien reçu de vous et « n'avais rien à recevoir. »

Le colonel gardait donc la chambre avec de la glace

sur la tête quand un soldat fit son entrée, un ordre à la main : « Rendre sous deux heures l'argent de la couronne. » Il se leva, se signa, passa dans sa chambre à coucher, prit un fusil de chasse et allait se faire sauter la cervelle, quand Agafia, qui le surveillait, se précipita sur lui pour l'empêcher de se tuer. Le coup partit sans blesser personne.

A cette heure-là, j'étais chez moi. La porte s'ouvre et que vois-je ? Katherina Ivanovna. Par bonheur, personne ne l'avait vue, et l'on ne put jaser. Je compris tout de suite. Elle entra, me regardant dans les yeux d'un air résolu, mais je vis que ses lèvres tremblaient.

— Ma sœur m'a dit que vous donneriez quatre mille cinq cents roubles si je venais les chercher. Me voici. Donnez l'argent.

Elle n'en put dire plus, elle suffoquait, sa voix s'étranglait.

Ma première pensée fut... celle d'un Karamazov... Tu comprends ?... Je la mesurai de l'œil. Elle est bien belle, mais à ce moment elle était plus belle de noblesse que de beauté physique. Elle venait se sacrifier pour son père, et à moi, à une punaise. Elle était corps et âme entre mes mains. Je faillis ne pouvoir me maîtriser... Ecoute : je serais allé le lendemain demander sa main pour finir noblement mon infamie, et que personne ne pût jamais savoir. Mais quelque chose me dit que je n'aurais qu'à y aller, si je voulais qu'elle me fît jeter dehors sans souci de mes clabaudages possibles... Son visage le disait aussi... La méchanceté bouillonnait en moi, j'avais envie de lui jouer un tour infâme, de lui dire tout tranquillement : « Quatre mille roubles ; Mais c'était une plaisanterie ! Deux cents si vous voulez. C'est tout ce que je peux payer pour mon plaisir ! » Elle se fût sauvée, mais c'eût été délicieusement infernal ! Je m'en serais repenti toute ma vie... Pendant quelques secondes, je l'examinai avec une haine affreuse, cette haine qui n'est séparée du fol amour que par l'épaisseur d'un cheveu. J'allai appuyer mon front brûlant à la fenêtre glacée. Puis, me retournant, je pris dans un tiroir un billet de cinq mille roubles que je lui tendis

et j'ouvris moi-même la porte du vestibule avec un profond salut.

Elle frissonna, me regarda, pâlit, pâlit ! et soudain, sans un mot, mais d'un grand élan, elle se prosterna devant moi, le front à terre. Puis elle se releva vivement et s'enfuit... Et moi, je saisis mon épée pour me tuer, sans même savoir pourquoi... par enthousiasme. Crois-tu qu'on puisse se tuer par enthousiasme ?... Mais je remis mon épée au fourreau. Je sais bien que je ne t'ai narré si longuement mes luttes avec moi-même, que pour me faire valoir. Mais qu'importe ! Telle est mon aventure avec Katherina Ivanovna. Il n'y a que toi et Ivan qui la connaissez. »

CHAPITRE V

LA CONFESSION D'UN CŒUR ARDENT

La tête en bas.

— Voilà donc la première partie, dit Aliocha. Et après ?

— Après le drame vient la tragédie, et c'est ici qu'elle aura lieu.

— Quelle tragédie ? je n'y comprends rien.

— Et moi ? Est-ce que j'y comprends quelque chose ?

— Voyons, Mitia. Tu es fiancé ?

— Je le devins trois mois plus tard. Le lendemain, je pensai que c'eût été une bassesse que d'aller demander sa main après cela. De son côté, pendant les six semaines qu'elle resta encore dans notre petite ville, elle ne me donna plus de nouvelles... Ainsi le colonel rendit sa caisse intégralement, à l'étonnement du général. Mais il en eut un ramollissement du cerveau et un mois plus tard, il était mort. Katherina Ivanovna, sa sœur et sa tante, partirent dix jours après pour Moscou. Le jour de leur départ, je recevais un petit papier portant cette ligne au crayon : « Je vous écrirai. Attendez. K. » Et c'est tout.

Je vais te dire la fin en deux mots. A Moscou, leurs affaires se transforment avec l'inattendu des contes arabes. La générale, leur parente, perd tout d'un coup ses héritiers les plus proches. Aussi heureuse de l'arrivée de Katia que si c'eût été sa propre fille, elle modifie son testament en sa faveur, et lui remet de suite quatre-vingt mille roubles en lui disant : « C'est ta dot, fais-en ce que tu voudras. » Je reçus tout de suite mes quatre mille cinq cents roubles par la poste, et trois jours après, arrivait la lettre promise. Je ne m'en séparerai jamais, même dans la mort. Il faut que tu la lises ; elle s'offre elle-même. « Je vous aime follement. Si vous ne m'aimez pas, peu importe. Soyez mon mari. Je ne vous gênerai pas. Je serai un meuble chez vous, le tapis sur lequel vous marcherez. Je veux vous sauver de vous-même ». Ah ! Aliocha, je ne suis pas digne de lire ces nobles lignes. Cette lettre m'a bouleversé... Je lui ai tout de suite répondu par une lettre trempée de mes larmes. Mais une chose dont j'ai honte, dont j'aurai honte éternellement, c'est que je lui ai parlé d'argent, que je lui ai dit qu'elle était maintenant un riche parti, tandis que je n'étais toujours qu'un pauvre officier... parler d'argent ! En même temps, j'ai écrit à Ivan qui était comme elle à Moscou. Je lui ai tout expliqué... Tu me regardes ?... Oui, je sais bien qu'Ivan est devenu amoureux d'elle, et les gens du monde diraient que j'ai fait une bêtise. Mais c'est peut-être cette bêtise qui nous sauvera tous. Tu ne vois donc pas combien elle l'estime et le respecte ? est-ce qu'elle peut hésiter un instant entre moi et un homme pareil ?

— Et moi, je crois que c'est toi qu'elle aime.

— Celui qu'elle aime, c'est son orgueil, laissa échapper Dmitri, non sans méchanceté. Je te jure, Aliocha, s'écria-t-il, furieux contre lui-même, je te jure sur le Christ que, si j'ai pu sourire de ses nobles sentiments, je sais qu'elle vaut un million de fois mieux que moi. C'est un ange ! Quant à Ivan, comme il doit maudire le sort d'avoir voulu que l'aimé de nous deux, ce fût moi, le monstre qui se roule publiquement dans l'orgie sous l'œil de sa fiancée ! Et tout cela, parce que

cette demoiselle ne veut pas manquer à la reconnaissance ! C'est absurde ! Jamais nous n'avons parlé de ça avec Ivan... Mais le sort sera conjuré, et c'est celui qui en est digne qui occupera la place, tandis que l'autre se replongera avec délices dans la fange et dans la puanteur... Assez de radotages ! je m'effacerai et elle épousera Ivan.

— Attends, frère, fit Aliocha, inquiet, il y a un point que tu n'as pas expliqué. Tu es fiancé. Comment rompras-tu si ta fiancée n'y consent pas ?

— Je suis fiancé devant les saintes images... J'ai causé avec elle, je me suis montré cœur ouvert, tel que je suis. Elle m'a alors obligé à jurer que je me corrigerais. J'ai donné ma parole et voilà... que je t'ai appelé pour t'envoyer chez Katherina Ivanovna et lui dire que je ne remettrai plus les pieds chez elle et que je la salue.

— Mais c'est impossible !

— C'est pour cela que je t'envoie au lieu d'y aller. Comment lui dirais-je ça moi-même ?

— Et tu t'en iras chez Grouchenka ! s'écria Aliocha avec chagrin. Mais Rakitine a donc dit la vérité ? Je croyais que tu l'avais fréquentée un instant, mais que c'était fini.

— Voyons, un fiancé peut-il fréquenter publiquement une telle femme, quand il a une telle fiancée ? J'ai tout de même quelque honneur, je pense ! Quand j'ai commencé à voir Grouchenka, et que j'ai cessé d'être honnête homme, j'ai cessé d'être fiancé... J'étais allé chez elle pour la battre, ayant appris cette affaire des billets. Et j'ai subi la contagion, et je sais que tout est fini. Le cycle des temps est révolu. Comme par un fait exprès, juste à ce moment, j'avais trois mille roubles. Nous sommes allés à Mokroïé, à vingt-cinq verstes d'ici. J'avais commandé des bohémiennes, de la musique et du champagne. J'ai saoulé tout le monde, les paysans, les femmes et les filles. J'ai tout dépensé en trois jours. Et crois-tu que j'aie obtenu quelque chose ? Elle m'a laissé baiser le petit doigt de son pied gauche et c'est tout, et elle m'a dit : « Tu es pauvre comme Job, mais, si tu veux, je se-

rai la femme, à condition que tu ne me battes pas et que tu me laisses faire tout ce que je voudrai. » Et elle riait... Elle rit encore.

Il se leva furieux, les yeux injectés de sang, comme frappé d'une ivresse soudaine.

— Et tu veux vraiment l'épouser ? demanda Aliocha.

— Tout de suite, si elle veut. Et si elle ne veut pas, je serai son palefrenier... Sais-tu, sais-tu, et saisissant Aliocha aux épaules, il le secoua violemment, sais-tu, pauvre innocent, que c'est la folie, la tragédie ? Tu te disais que si j'étais ignoble, je n'étais tout de même pas un sale petit voleur ? Eh bien ! le jour que j'allai pour battre Grouchenka, Katia Ivanovna m'avait prié, en grand secret, d'aller au chef-lieu pour expédier trois mille roubles à Agafia Ivanovna, à Moscou, sans que personne en sût rien, — j'ignore pourquoi, du reste, — et c'est ces trois mille roubles que j'ai dilapidés à Mokroïé avec Grouchenka. J'ai dit à Katia que j'avais oublié la quittance de la poste et que je la lui apporterais une autre fois. Mais je ne lui ai rien apporté du tout. Alors, quand tu vas y aller et lui dire : « Il vous salue, » elle répondra : « Et l'argent ? » Ah ! si tu pouvais lui dire : « C'est une bête immonde et luxurieuse, mais ce n'est pas un voleur, voici vos trois mille roubles ! »

— Cher Mitia, tu es malheureux, mais pas au point de te tuer. Ne te tue pas !

— N'aie pas peur ! Pour le moment, je n'en ai pas la force. Il faut que j'aille chez Grouchenka ; que le diable m'emporte !

— Et puis ?

— Et puis, je serai son mari, si elle daigne me prendre. Et, quand viendra l'amant, je passerai dans l'autre chambre. Je décrotterai les caoutchoucs de ses amis, je préparerai le samovar, je ferai les courses.

— Katherina Ivanovna comprendra tout, dit Aliocha avec solennité, elle comprendra la profondeur du malheur et elle pardonnera !

— Non, frère, sourit Mitia, il y a là quelque chose qu'aucune femme ne pourra pardonner. Le mieux serait de lui rendre les trois mille roubles.

— Où les prendre ?... Ecoute, j'en ai deux mille, Ivan fournira les mille autres.

— Quand cela ? Tu es encore mineur... et il me faut absolument prendre congé d'elle aujourd'hui même, avec ou sans argent. Demain, il serait trop tard. Tu iras chez le père, avant d'aller chez elle, et tu lui demanderas ces trois mille roubles.

— Mais il ne les donnera pas.

— Je le sais. Mais connais-tu le désespoir ?... Légalement, il ne doit rien, mais moralement ! Avec les vingt-huit mille roubles de ma mère, il en a gagné cent mille. Qu'il m'en donne seulement trois mille, et je te jure que jamais je ne lui demanderai plus rien. C'est une dernière occasion que je lui offre de se conduire comme un père. Dis-lui que c'est Dieu qui lui envoie cette occasion.

— Mitia, il ne les donnera pour rien au monde.

— Je le sais parfaitement. D'autant plus qu'il a appris de source sûre, ces jours derniers, que Grouchenka ne plaisante peut-être pas quand elle parle de m'épouser. Crois-tu donc qu'il va m'y aider de son argent ? Mais je sais mieux. Il y a cinq jours, il a préparé un paquet de trente billets de cent roubles, un paquet lié d'un ruban rouge et scellé, — tu vois que je précise, — et sur lequel il a écrit : « A mon ange Grouchenka, si elle veut venir. » Il ne s'en est confié qu'au valet Smerdiakov, en l'honnêteté duquel il a une confiance absolue. Et voici trois jours déjà qu'il attend Grouchenka ; il l'a fait prévenir, et elle a répondu : « Peut-être. » Si elle y va, je ne puis plus l'épouser. Alors, tu comprends qui je surveille ici ?

— Elle ?

— Oui, je me suis caché. Seul Smerdiakov sait que je suis aux aguets. Il me fera prévenir si elle vient chez le vieux.

— C'est lui qui t'a raconté l'histoire du paquet ?

— Oui, c'est un grand secret. Ivan lui-même n'en sait rien. Le vieux envoie Ivan pour trois jours à Tchermachnia, sous prétexte d'une vente de bois. Il voudrait qu'elle vînt en l'absence d'Ivan.

— Il l'attend aujourd'hui ?

— Non, elle ne viendra pas aujourd'hui. Tout semble l'indiquer... Le vieux boit en ce moment. Il est à table avec Ivan. Vas-y, Alexeï, et demande-lui ces trois mille roubles. Je crois au miracle !

— Au miracle ?

— Oui, Dieu connaît mon cœur, il voit mon désespoir ; il ne permettra pas que des choses atroces s'accomplissent. Va, Aliocha. Je crois au miracle.

— J'y vais. Tu m'attends ici ?

— Oui ; je sais que ça peut-être long s'il est ivre. J'attendrai trois, quatre, six heures et plus, s'il le faut. Mais sache qu'aujourd'hui, fût-ce à minuit, tu dois aller, *avec ou sans argent*, chez Katherina Ivanovna et lui dire ces mots textuellement : « Il m'a dit de vous saluer. »

— Mitia ! Et si Grouchenka va chez le père aujourd'hui, ou demain, ou après ?

— J'épie. J'entrerai de force, et j'empêcherai.

— Et si...

— Si ?... Je tuerai. Je ne supporterai pas cela.

— Qui tueras-tu ?

— Le vieux. Pas elle.

— Que dis-tu, frère ?

— Est-ce que je sais ? Peut-être tuerai-je, peut-être ne tuerai-je pas. Ce que je crains, c'est l'effet que pourra me produire l'expression odieuse de sa figure... Ce visage répugnant, ce sourire impudent me dégoûtent à un tel point que je ne pourrai me retenir.

— J'y vais, Mitia. Dieu arrangera tout pour qu'une telle horreur ne s'accomplisse pas.

— Je reste donc ici. Et j'attends le miracle. Mais s'il ne se produit pas !

Tout pensif, Aliocha se dirigea vers la maison de son père.

CHAPITRE VI

SMERDIAKOV

Feodor Pavlovitch était encore à table. Le couvert avait été mis dans le salon qui était la plus grande pièce de la maison avec son ameublement et ses murs blanc et or. Aux murs pendait le portrait d'un général, jadis gouverneur de la province, et celui d'un archevêque également défunt. Une petite lampe brûlait devant des icônes, non par piété, mais afin qu'on y vît clair pendant la nuit. Feodor Pavlovitch se couchait très tard, à trois ou quatre heures du matin, et jusque-là, il se promenait dans cette pièce, ou restait dans son fauteuil à réfléchir et, le plus souvent, Smerdiakov lui tenait compagnie.

Quand Aliocha entra, le dîner était fini, on en était au café et au cognac. Son père et Ivan étaient assis, cependant que les deux valets Grigori et Smerdiakov se tenaient debout près d'eux. Tout le monde semblait de fort bonne humeur, et le vieillard riait à pleine voix son rire glapissant, signe certain pour Aliocha qu'il n'était pas encore ivre.

— Le voici ! le voici ! brailla Feodor Pavlovitch, enchanté. Assieds-toi, prends du café, c'est maigre ! Il est chaud. As-tu dîné ou non ?

— J'ai dîné, répondit Aliocha qui n'avait mangé qu'un morceau de pain et bu un verre de kvass dans la cuisine du Supérieur. — Mais je prendrai du café avec plaisir.

— Cher et bon enfant ! du café ! il y en a de bien chaud. Du café de Smerdiakov qui est un artiste pour le café et pour les pâtés, un véritable artiste. Viens donc un jour, tu verras... Ah ! mais, je t'avais dit de déménager aujourd'hui avec ton matelas et ton oreiller. Les as-tu apportés ? hé ! hé ! hé !

— Non, fit Aliocha en souriant.

— Mais ça t'a fait peur ? pauvre pigeon, crois-tu que je voudrais te chagriner ? Ivan ! comme cela remue tout mon être quand il me regarde en riant, avec ses bons yeux ! Viens Aliocha. Je veux te donner ma bénédiction paternelle.

Aliocha se leva, mais son père avait déjà changé d'idée.

— Non, je vais seulement te signer... Là ! Assieds-toi. Tu vas rire. L'ânesse de Balaam s'est mise à parler, et ce qu'elle a raconté !

L'ânesse, c'était Smerdiakov, jeune homme de vingt-quatre ans et fort taciturne. Ce n'était pas timidité, car, de caractère plutôt hautain, il semblait mépriser tout le monde. Dans son enfance, il se plaisait à pendre les chats pour les enterrer ensuite en grande cérémonie Chaque fois que Grigori l'y avait pris, il n'avait pas manqué de le fustiger d'importance. Smerdiakov, alors, boudait des semaines entières.

— Il ne nous aime pas, le monstre, disait Grigori. Mais il n'aime personne ! Est-il seulement un homme ? Tout au plus une moisissure de salle de bains !

Grigori lui apprit à lire et à écrire et, à douze ans, il lui avait fait commencer l'histoire sainte. Mais cela ne dura guère. Vers la troisième leçon, voyant son élève sourire, Grigori lui demanda sévèrement :

— Pourquoi souris-tu ?

— C'est d'apprendre que Dieu à créé la lumière le premier jour, et le soleil et les étoiles le quatrième. Alors, d'où venait la lumière, le premier jour ?

Grigori resta court sous le regard moqueur de son disciple.

— Voici d'où elle venait, s'écria-t-il en gifflant à toute volée l'enfant qui ne dit mot, mais, pour quelques jours, bouda dans un coin. Et, huit jours plus tard, il avait sa première attaque d'épilepsie. Et, de sa vie, la maladie ne le quitta plus, le terrassant environ une fois par mois.

A cette nouvelle, Feodor Pavlovitch changea tout à coup de procédés vis-à-vis de ce garçon auquel, jusqu'alors, il n'avait guère fait attention. De ce moment, il s'en occupa fort, le fit soigner par le médecin, mais en vain.

Il interdit à Grigori l'usage des punitions corpo-

relles, et prit l'enfant en sa maison. Il défendit aussi qu'on essayât de l'instruire. Mais une fois, alors que Smerdiakov avait près de quinze ans, il le vit rôder autour de la bibliothèque en s'efforçant de lire les titres des livres à travers les vitres. Il lui remit aussitôt la clef de la bibliothèque, en lui disant :

— Eh bien ! mais, lis et sois bibliothécaire, au lieu de rôder dans la cour. Assieds-toi et lis.

Au bout de dix pages, Smerdiakov s'ennuyait, et la bibliothèque fut de nouveau fermée. Un peu plus tard, Grigori ayant remarqué chez Smerdiakov la manie d'inspecter avec le plus grand soin tout ce qu'il mangeait, Feodor Pavlovitch décida que le jeune homme avait du goût pour la cuisine et l'envoya en apprentissage à Moscou.

Smerdiakov y passa plusieurs années. Il en revint très changé, plus vieux que son âge, jaune, ridé, avec une figure de castrat, mais toujours aussi misanthrope. Moscou ne l'avait guère intéressé, et il n'avait rien appris. En revanche, il s'était mis à la coquetterie. Bien habillé, avec du linge toujours propre, il brossait deux fois par jour son habit ainsi que ses bottines qui luisaient comme des miroirs.

Il était devenu fort bon cuisinier. Son maître lui alloua un salaire qu'il dépensait presque entièrement en objets de parure : habits, parfums, pommades. Mais il semblait mépriser autant les femmes que les hommes, et gardait vis-à-vis d'elles une contenance inaccessible.

— Il faudra que je te marie, ça te guérira, lui dit-il un jour.

Smerdiakov en devint pâle de colère.

Feodor Pavlovitch avait une confiance absolue en l'honnêteté de ce serviteur qui lui avait rapporté, un jour, trois billets de cent roubles perdus par lui dans sa cour, pendant une saoulerie. Il s'était aperçu de leur disparition le lendemain, et s'était mis à les chercher, mais les billets étaient déjà sur la table.

— Eh bien ! mon garçon, lui dit le vieillard, tu es le premier que je voie de ton espèce. Et il lui donna dix roubles.

Il était impossible de pénétrer les pensées de Smerdiakov et de savoir à quoi il pouvait bien s'intéresser, bien qu'on le vît souvent s'arrêter au milieu de la cour ou de la rue et rester pensif pendant quelquefois dix minutes. Réfléchissait-il ? Il rêvait plutôt, inconsciemment. C'était un contemplatif.

CHAPITRE VII

LA CONTROVERSE

Or voici que, soudain, l'ânesse de Balaam se mit à parler. Grigori avait appris, un jour, la saisissante histoire d'un soldat russe qui, tombé aux mains de barbares asiatiques, fut sommé par eux de renoncer au christianisme et d'embrasser l'islamisme, sous peine de mort immédiate dans les pires tourments. Le soldat ne voulut pas trahir sa foi, accepta la torture, et mourut en louant le Christ. Grigori raconta cette histoire à son maître, qui aimait causer après dîner quand il était de bonne humeur, et, comme de coutume lorsqu'il s'agissait de choses religieuses, Feodor Pavlovitch se mit à railler. Smerdiakov sourit.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? demanda le maître.

— Voici, répondit-il. Je pense que, si l'action de ce soldat est louable en soi, il n'y eût pas eu crime de sa part à abjurer, pour sauver une vie qu'il eût pu employer ensuite en bonnes actions capables de racheter sa lâcheté.

— Tu crois ça ? dit Feodor Pavlovitch, mais tu aurais été rôtir en enfer comme un simple gigot.

— On ne peut pas être rôti comme un gigot pour cela et on ne le sera pas, puisque c'est juste et raisonnable, dit Smerdiakov avec fermeté.

— Juste ! Allons donc ! cria encore plus gaiement le vieillard en poussant Aliocha du genou.

— Un lâche, voilà ce qu'il est ! gronda Grigori en regardant Smerdiakov dans les yeux avec colère.

— Attendez donc, Grigori Vassilievitch, répliqua Smerdiakov avec calme, et réfléchissez mieux. Si, par crainte de tortures, j'abjure mon baptême, c'est que ma conscience me dit que je ne commets aucun crime.

— Tu l'as déjà dit ; prouve-le, cria Feodor Pavlovitch.

— Cuisinier ! marmotta Grigori avec mépris.

— Ne m'injuriez pas, attendez, continua Smerdiakov. Au moment même ou je dis à mes bourreaux : « je ne suis pas chrétien », je me trouve du même coup excommunié, en dehors de l'église, non quand je prononce ces mots, mais quand je me résous en esprit à les prononcer... Est-ce bien ainsi ?

— Tu es anathème dès maintenant, fit Grigori en éclatant ; comment oses-tu raisonner, lâche, alors que...

— Je suis donc maudit par Dieu, reprit Smerdiakov, avant d'avoir prononcé l'abjuration. Par conséquent, lorsque je la prononce, je suis déjà païen, mon baptême ne comptant plus. N'étant plus chrétien, je ne mens pas en disant que je ne le suis pas, et l'on ne peut me rendre responsable, comme chrétien, d'avoir renoncé à ce que ma seule intention m'avait déjà enlevé.

Grigori ne comprenait pas et roulait des yeux stupides, mais il se sentait en mauvaise posture. Feodor Pavlovitch éclata d'un rire aigu.

— Ah ! ah ! c'est un casuiste, un puant jésuite, mais nous le battrons, Grigori, ne pleure pas. Dis-moi, jésuite, il suffit que tu sois anathème au moment où tu conçois ton abjuration, pour aller en enfer.

— Il n'est pas douteux que j'aurai abjuré. Mais mon péché aura été véniel.

— Tu mens, maudit ! grogna encore Grigori.

— Ecoutez, Grigori Vassilievitch, dit Smerdiakov, sentant qu'il tenait la victoire, n'est-il pas dit dans les Saintes Ecritures, que, si vous avez de foi seulement la grosseur d'un grain de blé, vous renverserez les montagnes ? Eh bien ! vous qui êtes si croyant que vous ne cessez de m'injurier, dites donc à la montagne qu'elle

vienne dans notre petite rivière... tout restera en l'état comme si vous n'aviez rien dit. Cela prouve donc que vous ne croyez pas comme il faut. Or, en notre temps, non seulement vous, mais personne n'est capable de faire bouger la montagne, hors peut-être un ou deux hommes en tout, qui travaillent en secret à leur salut dans le désert d'Egypte et qui sont introuvables. Alors, tous les autres étant des mécréants, il faudra donc que Dieu maudisse toute la population de la terre, sauf ces deux ermites ? Est-ce qu'il ne pardonnera à personne avec son immense bonté que tout le monde connaît ? Je compte donc être pardonné si je pleure sur mon péché.

— Il pense qu'il peut exister deux hommes capables de remuer des montagnes ! fit la voix perçante de Feodor Pavlovitch extasié, remarque cela, Ivan, c'est toute l'âme russe.

— Très juste, consentit Ivan.

— C'est, en effet, un trait tout à fait russe, reconnut Aliocha en souriant.

— En tout cas, tu mens encore, ânesse ! reprit Feodor Pavlovitch. Dieu pardonnera à ceux qui vivent, et qui ont tant d'affaires qu'ils n'ont même pas le temps de dormir à l'aise. Mais toi, tu as renoncé devant les bourreaux, alors que tu n'avais plus à penser qu'à ton salut.

— Si je croyais comme il faut croire, ce serait un péché. Mais si, à l'approche des tortures, j'ai dit à la montagne d'écraser mes bourreaux et qu'elle ne l'a pas fait, je ne puis que douter. Je sais déjà que je ne verrai pas le royaume céleste, puisque là-haut on ne croit pas assez à ma foi pour la laisser remuer les montagnes. Alors, comment puis-je commettre un péché, en renonçant à cette foi de mauvaise qualité pour sauver ma peau, qui est tout ce qu'il me reste, et en échange de laquelle je n'ai plus rien à espérer ? Le Seigneur ne peut donc que me pardonner.

CHAPITRE VIII

PROPOS D'IVROGNE

La dispute finit, mais Feodor Pavlovitch, si gai tout à l'heure, était maintenant devenu sombre. Il avait, d'ailleurs, bu au moins deux petits verres de trop.

— Allez-vous-en, jésuites ! cria-t-il, et une fois les domestiques partis, il ajouta : « Ce Smerdiakov ne peut souffrir personne, et il nous méprise tous... Que le diable l'emporte !... Il faut fouetter le paysan russe, et la Russie ne subsistera que par le knout... Et d'ailleurs, quelle saleté que la Russie !... ou plutôt ses vices... ou la Russie aussi... Tout ça c'est de la cochonnerie... Ce que j'aime, c'est le bel esprit.

— Je pense que vous avez assez bu, dit Ivan.

— Encore deux verres et ce sera fini... En passant à Mokroïé, j'ai interrogé un vieillard et il m'a dit : « Nous aimons beaucoup condamner les filles au fouet et nous les faisons fouetter par les jeunes garçons, parmi lesquels se trouvent ceux qui seront plus tard leurs fiancés... » C'est ingénieux, et dans le goût de Sade... Ne rougis pas, Aliocha... N'aie pas honte, bébé... Je regrette d'avoir tantôt offensé ton Supérieur... Si Dieu existe, je suis coupable ; sinon n'ai-je pas raison ?... les Pères arrêtent le progrès... Ivan, cela me tourmente... Mais je vois dans tes yeux que tu ne me crois pas... Tu me prends pour un simple bouffon ?... Aliocha crois-tu que je ne sois qu'un bouffon ?

— Non, je ne le crois pas.

— Tu es sincère... Ivan aussi, mais il est hautain... Il faudrait anéantir ces monastères et leur mysticisme pour rendre l'intelligence aux sots... Que d'or tous ces couvents ont enlevé à la nation !

— Anéantir ? Pourquoi ? dit Ivan.

— Pour que vienne plus vite le règne de la vérité.

— Mais, dès que régnera la vérité, vous serez le premier pillé et... anéanti.

— Bah ! tu as peut-être raison. Anesse que je suis ! S'il en est ainsi, qu'il reste, Aliocha, ton petit couvent russe. Et nous, les gens d'esprit, nous continuerons à nous chauffer et à boire du cognac. C'est Dieu lui-même qui a dû arranger ça. Voyons, Ivan, sérieusement, Dieu existe-t-il, ou non ?...

— Non, Dieu n'existe pas.

— Aliocha, Dieu existe-t-il ?

— Oui, Dieu existe.

— Ivan, et l'immortalité, si petite qu'elle soit, existe-t-elle ?

— Non. C'est le zéro absolu.

— Aliocha, l'immortalité existe-t-elle ?

— Oui, et l'immortalité est en Dieu.

— C'est Ivan qui doit avoir raison... Mais si Dieu n'existe pas, qui donc se moque des hommes ?

— Le diable, apparemment, fit Ivan en souriant.

— Le diable existe, alors ?

— Non.

— Tant pis ! je le regrette... Mais si je tenais celui qui a inventé Dieu, je le pendrais.

— Si l'on n'avait pas inventé Dieu, dit Aliocha, il n'y aurait aucune civilisation.

— Il n'y aurait pas non plus de cognac, reprit Ivan, et vous feriez bien de laisser celui-ci.

— Attends, cher. Encore un petit verre... T'ai-je offensé Aliocha Ne te fâche pas, mon chéri ?

— Je ne me fâche pas. Je sais que votre cœur vaut mieux que votre tête.

— Vraiment ?... Ivan, aimes-tu Aliocha ?

— Je l'aime.

— Aime-le ! — son ivresse croissait d'instant en instant. — Ecoute, je regrette d'avoir été grossier avec ton religieux... Il ne manque pas d'esprit, ce religieux, il a la pointe. Il l'a, il l'a. C'est un jésuite russe. Il bout d'indignation de ce rôle qu'il lui faut jouer... de faire le saint.

— Mais il croit en Dieu.

— Du tout ! du tout ! Tu ne sais donc pas qu'il le dit à tout le monde, c'est à dire non, aux gens d'esprit qui viennent le voir. N'a-t-il pas déclaré au gouverneur Schultz : « *Credo*, mais je ne sais en quoi. » Je l'estime. Il y a en lui quelque chose de Mephisto... il est luxurieux au point que je ne lui confierais ni ma femme ni ma fille... Il a volé soixante mille roubles au marchand Demidov... Ivan, pourquoi ne m'as-tu pas empêché de mentir ?

— Je savais que vous vous arrêteriez de vous-même.

— Tu mens. Tu l'as fait par pure méchanceté. Tu viens me mépriser dans ma propre maison.

— Je m'en vais... C'est le cognac qui parle.

— Je t'ai supplié de partir pour deux jours à Tchermachnia... et tu ne pars pas.

— J'irai demain, si vous voulez.

— Tu ne partiras pas ; tu veux m'épier ici, mauvais... Tes yeux me regardent, ils disent : « Quelle laide figure d'ivrogne ! » Ils me soupçonnent, ils me méprisent. Tu as une arrière-pensée. Aliocha a les yeux nets, lui, il ne me méprise pas. Aliocha, il ne faut pas aimer Ivan.

— Cessez donc d'outrager mon frère, interrompit Aliocha avec fermeté.

— Bien, c'est fini. Ouf ! j'ai mal à la tête. Cache le cognac, Ivan, et ne te fâche pas contre le vieil infirme. Tu ne m'aimes pas et tu n'as aucune raison de m'aimer... Si tu vas à Tchermachnia, je t'indiquerai une fille... elle est nu-pieds... mais ce ne sont pas les pires... Une perle ! — Et il se baisa le bout des doigts. — Voyez-vous, mes petits cochons, de toute ma vie je n'ai trouvé une femme laide. Voilà ma règle : chaque femme a son charme à elle et que ne possède aucune autre. Le talent est de savoir le trouver. Il n'y a pas de laides. Toutes sont des femmes, et, chez des vieilles filles, j'ai souvent découvert des choses si intéressantes que je m'émerveillais de la sottise de tous ces hommes qui les avaient laissées en friche. Il faut savoir les pincer. Ecoute, Aliocha, ta défunte mère, j'avais su la surprendre. Je ne la caressais jamais, mais, le moment venu, je me jetais à ses pieds que j'embrassais avec passion

jusqu'à l'amener à un petit rire nerveux... Je savais très bien que ça annonçait une crise prochaine, mais enfin c'était un semblant de transport. Voilà ce que c'est que de savoir trouver le point faible. Mais je te jure, Aliocha, que je n'ai jamais offensé la pauvre possédée... Aliocha ! Aliocha ! qu'as-tu ?

Aussitôt que Feodor Pavlovitch avait commencé à parler de la « possédée », Aliocha avait changé de visage. Il rougit, ses yeux flambèrent, ses lèvres tremblaient, et comme fauché, il tomba sur une chaise en proie à une sorte de crise hystérique. Sa ressemblance avec sa mère épouvanta le vieux.

— Ivan ! de l'eau. Jette-lui-en, comme je faisais pour sa mère... pour sa mère... balbutia-t-il.

— Mais il me semble que sa mère était aussi la mienne, laissa échapper Ivan avec mépris.

Le vieux frissonna sous son regard étincelant. Mais, vraiment il avait oublié que la mère d'Aliocha fût aussi celle d'Ivan.

A ce moment retentit dans l'antichambre un terrible fracas, accompagné de cris violents. La porte s'ouvrit et Dmitri Feodorovitch fit irruption dans le salon. Effrayé, le vieux se jeta derrière Ivan.

— Défends-moi ! défends-moi !... il va me tuer ! et il s'accrochait aux basques de son second fils.

CHAPITRE IX

LES SENSUELS

Derrière Dmitri Feodorovitch, on vit apparaître Grigori et Smerdiakov. C'était en luttant avec eux pour passer, qu'il avait fait tout ce tapage dans l'antichambre. Grigori se jeta sur la seconde porte qui conduisait aux appartements intérieurs, et l'ayant fermée, il se mit devant, les bras en croix, et prêt à la défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang, puisque son maître lui avait

interdit de laisser entrer Mitia. Ce que voyant, celui-ci se précipita sur Grigori en hurlant :

— C'est donc là qu'elle est, qu'on l'a cachée ! Ote-toi, coquin.

Et il tira Grigori qui riposta en le repoussant. Ivre de fureur, Mitia frappa de toute sa force le vieux serviteur qui tomba comme une masse. Le furieux bondit par-dessus lui et pénétra dans la pièce, tandis que pâle et tremblant, Smerdiakov se pressait contre Feodor Palovitch.

— Elle est ici ! criait Mitia. Je l'ai vue, tout à l'heure, qui tournait par ici, mais je n'ai pu l'attraper. Où est-elle ?

Ce cri eut le don de chasser toute crainte du cœur de Feodor Pavlovitch.

— Retenez-le ! cria-t-il en se précipitant à la suite de Dmitri, tandis qu'Ivan et Aliocha couraient derrière lui, et, qu'à moitié assommé, le vieux Grigori se relevait lentement. Dans la troisième pièce, on entendit la chute et le bris d'un grand vase que Dmitri avait culbuté en passant.

— Retenez-le, criait le vieux, au secours !

Mais Ivan et Aliocha se saisirent de leur père et le ramenèrent dans le salon.

— Qu'avez-vous à le poursuivre ? Vous voulez donc vous faire tuer ? lui dit Ivan avec colère.

— Oh ! Vania ! Aliocha ! elle est donc ici, Grouchenka ? Il dit qu'il l'a vue venir !

Il ne l'attendait pas encore, et cette idée qu'elle pouvait être chez lui l'affolait.

— Vous avez bien vu vous-même qu'elle n'y est pas, dit Ivan.

— Peut-être qu'elle est venue par l'autre entrée !

— Cette entrée est fermée et la clef est chez vous.

Mitia reparut. Il avait trouvé l'autre entrée fermée. Toutes les fenêtres étaient également fermées. Donc Grouchenka n'avait pu entrer ni sortir, de quelque manière que ce fût.

— Attrape-le, cria Feodor Pavlovitch, il m'a volé mon argent dans ma chambre à coucher. Et, échappant à Ivan,

il se jeta de nouveau sur son fils. Celui-ci le saisit par les dernières mèches de cheveux qui lui restaient sur les tempes, et le jeta violemment par terre où il put encore lui appliquer deux ou trois coups de talon sur la figure. Le vieux poussait des cris perçants.

Ivan, moins fort que son frère, le saisit à bras-le-corps et le tira en arrière, tandis que de toute sa faible force, Aliocha l'aidait en poussant par devant.

— Fou ! criait Ivan, tu l'as tué.

— C'est ce qu'il faut, hurlait Dmitri, suffoquant presque, et si je l'ai manqué, je reviendrai et je ne le manquerai pas.

— Dmitri, sors d'ici sur-le-champ commanda impérieusement Aliocha.

— Alexeï ! je ne crois qu'en toi. Dis-moi si elle était là tout à l'heure. Je l'ai vue se glisser par ici. J'ai crié... elle s'est sauvée.

— Je te jure qu'elle n'y était pas et que personne ne l'attendait.

— Je l'ai vue, pourtant... Oh ! je saurai où elle est. Adieu, Alexeï. Mais pas mot de l'argent à ce vieux, maintenant. Va à l'instant chez Katherina Ivanovna et dis-lui : « Il m'a dit de vous saluer... saluer... saluer...» et tu lui décriras la scène.

Cependant, Ivan et Grigori relevaient le vieillard et le mettaient dans un fauteuil. Sa figure était ensanglantée, mais il n'avait pas perdu connaissance et prêtait passionnément l'oreille à tout ce que disait Mitia, qui partit en lui jetant un regard de haine et en criant :

— Je ne regrette rien et je te maudis, vieux. Et prends garde à toi !

— Elle est ici ! elle y est ! Smerdiakov ! Smerdiakov !

— Elle n'y est pas, vieux fou ! reprit Ivan, furieux. Allons, le voici évanoui !... de l'eau... une serviette... Vite, Smerdiakov.

On déshabilla Feodor Pavlovitch, on lui banda la tête et on le coucha. Epuisé par l'ivresse et par l'émotion, il s'endormit aussitôt. Ivan et Aliocha retournèrent au salon. Smerdiakov emporta les morceaux du vase brisé, pendant que Grigori regardait le plancher d'un air sombre.

— Nous le soignerons. Va te coucher aussi, toi, lui dit Aliocha, car il t'a rudement frappé.

— Il a osé ! murmura encore le vieux serviteur.

— Il a osé aussi sur le père, remarqua Ivan, en faisant une grimace.

— Moi qui le lavais quand il était petit ! Il a osé !

— Sapristi ! si je ne l'avais retenu, il l'aurait tué, chuchota Ivan.

— Dieu nous en préserve !

— Qu'importe ? remarqua Ivan, l'air mauvais, une canaille mangera l'autre et ils n'auront que ce qu'ils méritent.

Aliocha frissonna.

— Je ferai néanmoins tout ce que je pourrai pour empêcher le crime comme je l'ai déjà fait tout à l'heure, continua Ivan. Reste ici, Aliocha, pendant que je vais me rafraîchir un peu la tête dans la cour.

Aliocha resta dans la chambre de son père pendant près d'une heure au bout de laquelle le vieillard ouvrit les yeux et le contempla en silence. Puis il chuchota :

— Donne-moi le petit miroir... là-bas.

Aliocha lui donna le miroir où il contempla son visage assez meurtri.

— Où est Ivan ? Aliocha, mon cher fils unique, il me fait peur encore plus que l'autre...

— Ne craignez rien d'Ivan. Il est fâché, mais il vous défendra.

— Aliocha, l'autre, il est allé chez Grouchenka ?... Dis-moi la vérité ; était-elle ici ?

— Personne ne l'a vue, et elle n'y était pas.

— Mitia veut l'épouser... l'épouser !

— Elle ne l'épousera pas.

— Elle ne l'épousera pas ! répétait le vieux tout joyeux. Dans sa joie, il prit la main d'Aliocha et la pressa sur son cœur, tandis que des larmes se montraient dans ses yeux. Liocha, j'ai mal à la tête ; écoute... Vois vite Grouchenka et devine toi-même celui qu'elle préfère... lui ou moi. Dis, veux-tu ?

— Si je la vois, je le lui demanderai, balbutia Aliocha.

— Elle ne te le dira pas. Elle est trop rouée. Elle

t'embrassera, elle voudra te séduire. Tiens, n'y va pas, non !

— D'ailleurs, père, ce n'aurait pas été bien, cette démarche.

— Où t'a-t-il envoyé, qu'il a crié : « Va ? »

— Chez Katherina Ivanovna.

— Pour de l'argent ?

— Non.

— Il n'a pas un kopek. Ecoute, Aliocha, je réfléchirai cette nuit. Pour le moment, va-t'en. Mais viens demain matin, sans faute. J'aurai à te parler. Tu viendras ?

— Oui.

— Adieu. Tu m'as défendu ; je ne l'oublierai jamais.

— Comment allez-vous, maintenant ?

— Je serai tout à fait bien demain. A demain.

Dans la cour, Ivan inscrivait quelque chose sur son carnet. Aliocha lui dit que le vieillard allait mieux et que pour son compte il allait passer la nuit au couvent.

— Aliocha, j'aurais eu grand plaisir à te voir demain, lui dit Ivan avec une amabilité très inattendue.

— Je serai demain chez les Kokhlakov, répondit Aliocha. Je pourrai aussi me trouver chez Katherina Ivanovna, si je ne la rencontre pas tout à l'heure.

— Ah ! oui, fit Ivan en souriant, pour la saluer... la saluer. — Aliocha sembla confus. — J'ai cru comprendre que Dmitri t'envoyait chez elle pour lui dire... enfin, pour... pour prendre congé ?

— Mon frère, comment finiront toutes ces horreurs entre le père et Dmitri ?

— Qui sait ? peut-être tout simplement par rien du tout... Cette Grouchenka est une bête féroce. En tout cas, il faut que le vieux reste à la maison et que Dmitri n'y puisse plus entrer.

— Crois-tu qu'un homme ait le droit de décider si un autre homme est digne de vivre ou non ?

— Cette question se résout dans le cœur des hommes, non pas selon la valeur des autres, mais au gré d'autres causes beaucoup plus naturelles. Et, quant au droit, qui n'a le droit de désirer ?

— Même la mort d'autrui ?

— A quoi bon se mentir à soi-même, si l'homme est ainsi et ne peut être autrement ? Tu fais allusion à ce que j'ai dit, « qu'une canaille mangerait l'autre » ?... Une question : me crois-tu capable, comme Dmitri, de tuer le vieux, hein ?

— Que dis-tu là, Ivan ? Jamais je n'ai eu cette idée, et je ne crois pas Dmitri capable de...

— Merci, dit Ivan en souriant. Je le défendrai toujours. Mais je laisse toute liberté à mes désirs. A demain. Ne me prends pas pour un scélérat.

Ils se serrèrent la main avec une chaleur inusitée, et Aliocha sentit que son frère avait fait un pas vers lui et certainement avec intention.

CHAPITRE X

LES DEUX RIVALES

Aliocha s'en fut, encore plus abattu qu'il n'était venu. Il avait la tête brisée, l'esprit tiraillé entre toutes ces contradictions et, pour la première fois, le désespoir entrait dans son cœur. Il se demandait comment finirait cette lutte entre le père et le fils ? En tout cas, Mitia ne pourrait être qu'affreusement malheureux. La catastrophe l'épiait.

Et Aliocha découvrait, en cette affaire, des facteurs qui lui avait échappé jusque-là. Quelle énigme ! Ivan avait fait un pas vers lui, ce qu'il désirait tant et depuis si longtemps, et voilà que ce rapprochement l'effrayait !

Et ces femmes ? Chose étrange, c'était sans confusion qu'il se rendait aujourd'hui chez Katherina Ivanovna, dans l'espoir d'y trouver des indications. Et pourtant, ce qu'il avait à lui dire cette fois était bien difficile. L'affaire des trois mille roubles était réglée, et désormais, ayant fait le premier pas dans la voie de la malhonnêteté,

Mitia ne s'arrêterait plus. Il commençait à faire sombre quand Aliocha arriva chez Katherina Ivanovna.

Elle habitait avec deux tantes qui lui étaient soumises en tout, et ne consentait à rendre de comptes qu'à la générale, sa bienfaitrice qui, malade, restait à Moscou, et exigeait d'elle, chaque semaine, deux lettres minutieusement détaillées.

En entrant dans l'antichambre, et avant même que la femme de chambre l'eût annoncé, Aliocha entendit un grand bruissement de robes, comme de femmes se sauvant. Il fallait qu'on l'eût aperçu par la fenêtre, et il lui sembla fort extraordinaire de provoquer un pareil trouble.

On l'introduisit au salon. C'était une vaste pièce élégamment meublée, et d'un goût qui ne sentait pas la province. Le crépuscule tombait.

Il aperçut une écharpe de soie oubliée sur un divan où se voyait encore l'empreinte d'un corps, tandis que, sur une table, deux tasses de chocolat restaient inachevées près des reliefs d'un goûter.

Aliocha fit la grimace : il y avait des visiteurs. A cet instant, la portière se souleva et Katherina Ivanovna, un sourire joyeux sur les lèvres, fit précipitamment son entrée et marcha vers lui les mains tendues. Une servante apporta de la lumière.

— Dieu merci ! vous voici enfin, s'écria-t-elle. Je souhaitais ardemment votre visite. Asseyez-vous.

Katherina Ivanovna était d'une beauté remarquable. Aliocha, dès sa première visite, avait été frappé de sa fière désinvolture, de ses yeux noirs étincelants et magnifiques, de l'ovale parfait de son visage au teint mat. Mais dans ces yeux et dans la forme superbe de ces lèvres, il avait senti quelque chose dont on pouvait s'engouer tout d'abord, mais que, peut-être, on ne pourrait aimer longtemps, comme il le dit franchement à Mitia, quand celui-ci lui demanda son impression.

— Tu seras heureux avec elle, mais d'un bonheur sans quiétude, j'en ai peur !

Et Aliocha avait rougi honteux d'avoir exprimé avec tant d'assurance son opinion sur une femme.

Mais, cette fois, sa première impression s'était modifiée. Une bonté pure, sincère, ardente, éclairait ce visage de jeune fille. De sa hauteur d'autrefois, qui avait tant frappé Aliocha, il ne restait qu'une expression d'énergie et de tranquille confiance en soi. Dès le premier coup d'œil, il vit bien que tout le tragique de son étrange situation vis-à-vis de l'homme qu'elle aimait lui apparaissait clairement. Et pourtant il y avait sur cette figure tant de lumière, tant de foi en l'avenir, qu'il se sentit coupable envers elle et fut conquis du coup. La jeune fille semblait dans un état de grande exaltation.

— Si je vous ai attendu avec tant d'impatience, dit-elle c'est que de vous seul je puis apprendre la vérité, et de personne autre.

— Il m'a envoyé... balbutia Aliocha.

— Il vous a envoyé ? s'écria Katherina Ivanovna, les yeux étincelants. Je m'en doutais ; maintenant, je comprends tout, tout ! Attendez, avant tout, je veux connaître votre personnelle et dernière impression sur lui, je veux que vous me racontiez de la façon la plus nette, la moins fleurie, la plus grossière, au besoin, ce que vous pensez exactement de lui, après votre entrevue d'aujourd'hui. Cela vaudra mieux sans doute qu'une explication entre lui et moi qu'il ne veut plus voir. Vous me comprenez ?... maintenant, pourquoi vous a-t-il envoyé ? Je savais qu'il vous enverrait... Dites-moi tout simplement son dernier mot, parlez.

— Il m'a ordonné de vous saluer... de vous dire qu'il ne viendrait plus jamais... et de vous saluer...

— Il a dit : saluer ? C'est bien le mot qu'il voulait dire ?

— Il a même insisté sur ce mot, qu'il m'a recommandé de ne pas oublier.

Katherina Ivanovna rougit et dit :

— Aidez-moi donc, Alexeï Feodorovitch, c'est maintenant que j'ai besoin de votre secours, je vais vous dire mon impression ; vous me direz si elle est juste ou non. Ecoutez : s'il vous avait dit de me saluer en passant, sans insister sur ce mot, c'était la fin. Mais s'il a insisté sur ce mot, c'est qu'il était excité, hors de lui pour quelque

cause. Il était effrayé de sa décision. En soulignant le mot, il a surtout souligné sa bravade.

— Oui, oui, s'écria chaleureusement Aliocha, c'est tout-à fait l'effet que ça me produit.

— Alors, il n'est pas tout à fait perdu. Voyons, vous a-t-il parlé d'argent, de trois mille roubles ?

— C'est peut-être de cela qu'il m'a parlé le plus. Il dit que, maintenant qu'il a perdu l'honneur, tout lui est égal. — Et Aliocha sentit renaître en son cœur l'espoir d'une chance de salut pour son frère. — Mais... vous savez ce qu'il est advenu de cet argent ?

— Je sais depuis longtemps qu'il n'a pas envoyé cet argent à Moscou. Mais j'ai gardé le silence. Je sais qu'il a encore grand besoin d'argent en ce moment. Je n'ai qu'un but : qu'il sache où se trouve *son ami* le plus fidèle. Il me regarde seulement comme une femme... Je suis encore autre chose... Mais, ce qui m'a tourmentée, c'est de penser qu'il n'a pas osé se confier à moi, qu'il ne me connaît pas encore après tout ce qui s'est passé... Je veux le sauver et je veux bien qu'il ne me considère plus comme sa fiancée.

Comme elle prononçaït ces derniers mots, les pleurs jaillirent de ses yeux. Aliocha lui conta alors la scène atroce que Mitia venait d'avoir avec son père. Puis il conclut doucement :

— Après, il s'en est allé chez cette femme.

— Et vous pensez que je ne pourrai pas la supporter ? Il pense lui aussi que je ne pourrai pas la supporter !... Mais il ne l'épousera pas ! — et elle éclata d'un rire nerveux. Est-ce qu'un Karamazov peut brûler éternellement d'une même passion ? C'est la passion, ce n'est pas l'amour ! Et, d'ailleurs, *elle* ne voudra pas l'épouser.

— Je crains que vous vous trompiez, dit tristement Aliocha en baissant les yeux.

— Non, vous dis-je. Cette fille, saviez-vous que c'est un ange ? s'écria Katherina Ivanovna avec une chaleur extraordinaire. C'est l'être le plus fantasque parmi les êtres fantasques. Je sais combien elle est séduisante, mais je sais aussi combien elle est bonne, ferme, noble... Vous ne me croyez pas ?... Agrafena Alexandrovna, mon

ange ! cria-t-elle soudainement, venez, c'est un ami, c'est Aliocha ; il connaît toutes nos affaires, allons, montrez-vous.

— Me voici, fit une voix un peu doucereuse. J'attendais qu'on m'appelât.

La portière se leva, et Aliocha vit avec stupeur Grouchenka apparaître en personne, et, toute riante, s'approcher de la table.

C'était donc là cette femme terrible, cette « bête féroce » ! Et pourtant, au premier coup d'œil, on eut dit un être simple et doux, une femme charmante, belle, mais si semblable à tant d'autres femmes charmantes !

C'était un remarquable type de beauté russe, d'assez haute taille, forte, avec des mouvements souples, un peu mous, comme sa voix, jusqu'à avoir quelque chose de sournois.

Elle s'approcha, d'une démarche qui contrastait avec celle de Katherina Ivanovna, si ferme : elle, on ne l'entendait pas. Elle s'assit doucement dans un fauteuil au milieu d'un léger froufrou de soie. Elle n'avait que vingt-deux ans et ne paraissait pas plus. Son teint très blanc se colorait aux joues d'un léger rose. Le contour de son visage était un peu large avec une mâchoire inférieure à peine saillante. La lèvre supérieure, très fine, laissait dépasser l'inférieure, deux fois plus forte et comme gonflée.

Mais la riche, la merveilleuse chevelure châtain blond, les sourcils de zibeline surmontant les yeux bleu gris encadrés de longs cils, forçaient l'attention et restaient gravés dans la mémoire.

Aliocha fut surtout frappé par son expression naïve, presque enfantine. Elle avait la gaieté expansive, l'impatiente curiosité d'un enfant. Son regard égayait l'âme. Mais son plus grand charme était peut-être dans la tendre et souple mollesse des mouvements de son corps ; c'était la grâce légère d'un jeune chat dans une forte et robuste nature de femme, aux épaules larges, à la gorge abondante et ferme : la Vénus de Milo.

Quoique charmé, Aliocha ne put faillir à remarquer

l'affectation traînante et vulgaire de sa parole, qui jurait avec son visage rayonnant et puéril.

Katherina Ivanovna la baisa plusieurs fois avec transport.

— C'est la première fois que nous nous voyons, dit-elle à Aliocha. J'ai voulu la connaître, et elle est venue chez moi aussitôt que je lui en eus exprimé le désir. Mon cœur me disait bien que nous arrangerions tout à nous deux. On m'avait dissuadée de cette démarche, mais je la pressentais bonne et je ne m'étais pas trompée. Grouchenka m'a expliqué toutes ses intentions ; comme un ange, elle a volé jusqu'ici, pour y apporter la quiétude et la joie.

— Chère demoiselle ! elle ne m'a pas dédaignée, traînailla Grouchenka avec son sourire charmeur.

— Vous dédaigner, petite ensorceleuse ! Voulez-vous bien ne pas dire des choses pareilles... Mais voyez donc cette jolie bouche comme elle rit. Le cœur se réjouit à la vue de cet ange.

Agité d'un petit tremblement, Aliocha rougissait.

— Je ne sais si je mérite vos caresses, chère demoiselle, minaudait Grouchenka.

— Si elle les mérite ! s'écria avec chaleur Katherina Ivanovna. Sachez, Alexeï Feodorovitch, que nous avons une petite tête fantasque, un petit cœur capricieux, mais fier, très fier. Nous sommes noble et généreuse, mais aussi malheureuse. Nous nous sommes trop vite sacrifiée à un homme qui ne le méritait peut-être pas. On nous a oubliée, on s'est marié... C'est de l'histoire ancienne ; il y a cinq ans de cela. Mais il est veuf ; il annonce son arrivée. Nous n'avons jamais aimé que lui et nous serons encore heureuse, et nous oublierons ces cinq années. Le seul qui puisse nous faire des reproches, c'est un vieux sans jambes, le marchand, qui était plutôt notre père, notre ami, notre protecteur. Il nous a trouvée jadis au désespoir, abandonnée par celui que nous aimions, prête à nous noyer... et il nous a sauvée.

— Vous êtes trop indulgente, chère demoiselle, dit encore Grouchenka de sa voix traînante.

— Indulgente ! Juste, oui. Regardez, Alexeï Feodo-

rovitch, cette jolie petite main potelée qui est venue m'apporter le bonheur, me ressusciter. Je la mangerai de baisers... voici, voici et voici.

Et elle baisa avec emportement cette main charmante, en effet, mais peut-être trop potelée.

Grouchenka riait, ce culte qu'on lui rendait lui étant visiblement agréable.

— L'excès en tout... se dit Aliocha, qui contemplait ces transports avec une certaine gêne.

— Vous me rendez confuse, chère demoiselle ; je suis peut-être plus mauvaise que vous ne le pensez, dit Grouchenka, j'ai le cœur capricieux ; j'ai rendu le pauvre Dmitri Feodorovitch amoureux de moi pour me moquer de lui.

— Mais vous le sauvez maintenant. Vous m'avez promis que vous le détromperiez, que vous lui feriez comprendre que vous en aimez un autre qui vous propose à présent sa main...

— Mais je ne vous ai jamais fait une telle promesse. C'est vous qui avez arrangé tout cela.

— Comment ? fit Katherina Ivanovna en pâlissant, mais vous avez promis...

— Non, chère demoiselle, je n'ai rien promis, interrompit Grouchenka avec douceur. Vous voyez maintenant combien je suis méchante et capricieuse. Je ne sais faire que ma fantaisie... J'ai pu vous promettre quelque chose tout à l'heure et puis voici que maintenant, je me dis : « Mitia a déjà pu me plaire une fois pendant une heure entière... Et s'il allait me plaire de nouveau ?... Alors, j'irai lui dire de venir s'installer chez moi dès maintenant... » Je suis si inconstante !

— Mais il n'y a qu'un instant, vous disiez tout autre chose, balbutia Katherina Ivanovna.

— Il n'y a qu'un instant, oui ; mais j'ai le cœur tendre. Quand je pense à ce qu'il a souffert à cause de moi... Et si j'ai pitié de lui après cela, que faire ?

— Je ne m'attendais pas à cela.

— Ah ! mademoiselle, vous qui êtes si bonne, si noble en comparaison de moi, vous n'allez plus m'aimer ! Donnez-moi votre chère petite main, que je la baise.

Vous avez trois fois embrassé la mienne, c'est trois cents fois qu'il me faudrait baiser la vôtre, pour être quitte. Et puis, à la grâce de Dieu ; peut-être ferai-je votre volonté, comme votre esclave, sans promesses ni conditions. Chère demoiselle ! Quelle charmante petite main !

Et elle se mit à baiser la main de Katherina Ivanovna dans cette intention singulière d'être quitte de baisers. L'autre ne retirait pas sa main ; elle avait repris une lueur d'espoir aux dernières paroles de Grouchenka, dont elle interrogeait ardemment les yeux toujours pleins de cette même expression naïve et confiante, de cette même gaieté sereine. Elle pensa : « Si ce n'était, pourtant, qu'un excès de naïveté ! »

Cependant, Grouchenka, qui allait encore une fois porter à ses lèvres la « chère petite main » de Katherina, s'arrêta tout à coup en chemin, comme si elle eut réfléchi.

— Eh bien ! dit-elle, savez-vous, chère demoiselle, toute réflexion faite, je ne veux plus baiser votre main.

Et sa voix se faisait encore plus douce et innocente ; puis elle éclata d'un petit rire aigu, joyeux.

— Comme vous voudrez... Que voulez-vous dire ? demanda Katherina Ivanovna en tressaillant.

— Je veux que vous conserviez simplement le souvenir que vous avez baisé ma main et que je n'ai pas baisé la vôtre. Elle attachait sur sa rivale des yeux étincelants.

— Insolente ! s'écria soudain celle-ci, comme si elle eut compris ce qu'entendait Grouchenka. Elle rougit et se leva précipitamment.

Grouchenka fit de même, mais avec lenteur et dit :

— Je vais aller conter à Mitia comment vous avez embrassé ma petite main et que je ne vous l'ai pas rendu. Il va bien rire.

— Sortez, misérable femme !

— Ah ! comme de semblables paroles sont peu dignes de vous, chère demoiselle ; c'est honteux !

— Sortez, créature à vendre ! cria de nouveau la jeune fille, le visage bouleversé.

— A vendre ? Mais, vous-même, n'êtes vous pas allée chez des messieurs pour vendre votre beauté, à ce qu'on m'a dit ?

Katherina Ivanovna poussa un cri et se jeta sur elle ; mais Aliocha la retint en criant :

— Pas un pas, pas un mot ! Elle va s'en aller.

A ce moment, les deux parentes de Katherina Ivanovna entrèrent précipitamment avec la femme de chambre.

— Allons, je m'en vais, fit Grouchenka. Aliocha mon chéri, accompagne-moi.

— Partez, partez vite ! suppliait Aliocha les mains jointes.

— Accompagne-moi, Aliocha, mon mignon. Je te dirai de jolies choses en route. C'est pour toi seul que j'ai joué cette scène. Allons, viens mon petit pigeon, tu ne t'ennuieras pas !

Aliocha se détourna ; il se tordait les mains. Grouchenka s'en fut en éclatant d'un rire sonore. Katherina Ivanovna eut une violente crise de nerfs. On s'empressa autour d'elle.

— Je vous avais prévenue, disait une des tantes. Vous ne connaissez pas ces créatures, et l'on dit que celle-ci est la pire de toutes... Mais vous n'en voulez faire qu'à votre tête.

— C'est un tigre, criait Katherina Ivanovna, pourquoi m'avez-vous retenue ? Je l'aurais rouée de coups. Elle devrait être fouettée publiquement de la main du bourreau. Dieu ! comment a-t-il pu être assez malhonnête, assez inhumain pour aller raconter à cette créature ce qui s'est passé en ce jour fatal, à jamais maudit !... « Vous êtes allé vendre votre beauté, chère demoiselle !... » elle sait !... Votre frère est un misérable, Alexeï Feodorovitch.

Aliocha eut voulu répondre, mais il ne trouvait pas un mot ; une angoisse douloureuse lui serrait le cœur.

— Allez-vous-en, Alexeï Feodorovitch. J'ai honte ! j'ai honte affreusement ! Venez demain. Je ne sais encore ce que je vais faire de moi.

Aliocha sortit en chancelant. Il eut voulu pleurer, lui aussi. Soudain une servante le rattrapa.

— Mademoiselle a oublié de vous remettre cette lettre de Mme Kokhlakov.

Il prit machinalement la petite enveloppe rose et la mit dans sa poche.

CHAPITRE XI

ENCORE UNE RÉPUTATION PERDUE

Il n'y avait guère plus d'une verste de la ville au couvent. Aliocha se hâtait sur la route déserte à cette heure. A mi-chemin, comme il traversait un carrefour, quelqu'un bondit de derrière un arbre en criant d'une voix terrible :

— La bourse ou la vie !

— Comment, c'est toi, Mitia ? s'étonna Aliocha en tressaillant.

— Ha ! ha ! ha ! Tu ne t'y attendais pas. Ici j'étais sûr de ne pas te manquer. Eh bien ! dis-moi la vérité... écrase-moi comme une blatte... Mais, qu'as-tu ?

— Frère, j'ai peur ! Ah ! Mitia, le sang du père !... Et Aliocha se mit à pleurer ; les larmes qui l'étouffaient depuis longtemps coulaient enfin. Il lui semblait que quelque chose venait de se déchirer en lui. — Tu as failli le tuer, tu l'as maudit... et, maintenant, cette plaisanterie : la bourse ou la vie...

— Quoi ? ce n'est pas convenable ? ce n'est pas en situation ?

— Mais...

— Attends. Regarde cette nuit sombre, ces nuages, ce vent sinistre.... En t'attendant, je te le jure, je me disais : à quoi bon attendre et me tourmenter ? Avec ma chemise, il m'est facile de faire une corde et de débarrasser une terre que je déshonore de ma vile présence. Et soudain, je t'entends qui arrives... Dieu ! il y a donc encore un homme que j'aime ! Ah ! cher petit frère, je voulais me jeter à ton cou, et puis il m'est venu cette idée bête de te faire peur. Excuse cette sottise ; je n'ai point de mauvaise pensée... Mais, voyons, parle ; qu'a-t-elle dit ? Ecrase-moi. Tue-moi. Ne m'épargne pas. Elle a dû être furieuse ?

— Non, Mitia, non... seulement, j'ai trouvé Grouchenka chez Katherina Ivanovna.

— Pas possible ! s'écria Mitia stupéfait, tu rêves ! Grouchenka chez elle ?

Aliocha lui raconta alors toute la scène.

Son frère l'écoutait en silence, dans une immobilité terrible de statue. A mesure que le récit progressait, ses sourcils se fronçaient et sa figure prenait une expression menaçante. Et puis, tout à coup, son air cruel se fondit et il éclata d'un rire fou, irrésistible.

— Ainsi, elle n'a pas baisé la main de Katherina Ivanovna et elle s'est sauvée ! hurla-t-il dans un transport maladif. Et l'autre qui criait que c'était un tigre ! Oui, bien sûr, un tigre ! Et qu'il fallait l'envoyer à l'échafaud ? Oui, oui, c'est aussi mon opinion ; elle le mérite depuis longtemps. Elle est tout entière là dedans, la reine de l'insolence, la diablesse la plus diablesse qu'on puisse imaginer ! Et elle est partie chez elle ? Bon, j'y vais tout de suite... Mais ne m'accuse pas. Je conviens qu'on ferait bien de la tuer.

— Et Katherina Ivanovna ? s'écria tristement Aliocha.

— Oh ! c'est bien elle aussi ! Quelle démarche ! C'est toujours la même petite Katenka, l'élève de l'Institut, qui n'a pas craint de venir chez un goujat d'officier au risque de se faire atrocement outrager, pour sauver son père, mais aussi par orgueil, par amour du danger, par curiosité du hasard, par soif de l'infini. Et elle repoussait sa tante qui la retenait : « Je puis tout vaincre, tout soumettre. S'il me plaît, je charmerai même Grouchenka. » Et elle faisait l'importante. Eh bien ! où est la coupable là dedans ? Tu crois que c'est par calcul qu'elle avait, la première, baisé la main de Grouchenka ? Non, elle s'était franchement amourachée, non pas de Grouchenka, mais de *son* idée, de *son* rêve ! Mais toi, mon petit pigeon, mon Aliocha, comment as-tu pu t'arracher à de pareilles femmes ? Tu t'es sauvé en retroussant ta soutane ? Ha ! ha ! ha !

— Frère, tu n'as pas pensé à l'outrage que tu infligeais à Katherina Ivanovna en dévoilant à l'autre cette démarche faite près de toi, et qu'elle lui a jetée à la tête ?

Ce qui tourmentait le plus Aliocha, c'était de voir son frère satisfait de l'humiliation infligée à Katherina Ivanovna.

A ce moment, Dmitri se frappa violemment le front. Il venait seulement de comprendre le sens de cette exclamation de Katherina : « Votre frère est un misérable. »

— C'est vrai, dit-il, je lui ai raconté ; je m'en souviens... C'était à Mokroïé ; j'étais ivre... les bohémiennes chantaient... Mais alors, j'ai pleuré, j'ai sangloté, j'ai prié Dieu sur l'image de Katia... Et Grouchenka me comprenait si bien qu'elle en pleurait elle-même. Elle pleurait, et maintenant... et maintenant : « le poignard dans le cœur ! » Voilà les femmes.

Il baissa les yeux et réfléchit.

— Oui, je suis un misérable ! ce n'est pas douteux, fit-il d'une voix sombre. Que j'aie pleuré ou non, je n'en suis pas moins un misérable. Va le lui dire si ça peut la consoler... Et puis, assez de bavardage. Adieu Alexeï. Je ne veux plus te voir jusqu'au moment suprême.

Il serra fortement la main de son frère et, tête basse, il s'en allait précipitamment vers la ville, quand il revint sur ses pas, en criant :

— Attends, Alexeï, encore un aveu, à toi seul. Regarde-moi ; vois-tu, ici, — et il se frappait la poitrine — ici se prépare une abomination. Tu me connais déjà pour un misérable. Mais tout ce que j'ai fait jusqu'ici ne peut se comparer avec l'infamie que je porte en ce moment sur ma poitrine, là, là. Il y a quelque temps, quand je t'ai tout raconté, je n'ai pas eu le front de te dire ça, moi ! Retiens ceci : je pourrais m'arrêter demain et reconquérir la moitié ne mon honneur perdu, mais je ne m'arrêterai pas ; je commettrai une nouvelle infamie et sois témoin que je te l'annonce en pleine conscience. Perdition et ténèbres ! Je ne t'en dirai pas plus ; tu sauras la chose en temps et lieu. Je m'engage dans les ruelles fangeuses en compagnie de ma diablesse. Adieu ; ne prie pas pour moi, c'est inutile ; je n'en vaux pas la peine et je n'en ai pas besoin. Va-t-en.

Et il partit à grands pas. Aliocha reprit le chemin du couvent en répétant :

— Qu'est-ce qu'il dit, que je ne le reverrai plus ? Il faut absolument que je le revoie dès demain, au contraire...

Il rentra au monastère et son cœur tremblait quand il pénétra dans la cellule du religieux.

— A quoi bon aller dans le siècle ? Ici, le calme, la sainteté ; là-bas, le trouble et les ténèbres où l'on s'égare dès l'abord !

Dans la cellule, il trouva le novice Porfiri et le Père Païssi venus pour prendre des nouvelles du Père Zossima, dont l'état empirait d'heure en heure, à ce point que la confession quotidienne de la confrérie n'avait pu avoir lieu.

Tous les habitants du couvent avaient l'habitude de se réunir chaque soir dans la cellule de Zossima pour s'y confesser à haute voix, recevoir ses conseils et ses instructions.

— Il est devenu très faible et somnolent, disait tout bas le Père Païssi à Aliocha. Il s'est éveillé cinq minutes ; il a demandé qu'on portât sa bénédiction à la communauté et qu'on voulût bien prier pour lui. Demain, il veut recevoir de nouveau le viatique. Il a demandé de tes nouvelles, Alexeï, et s'est informé si tu étais parti. Sur notre réponse affirmative, il a dit : « C'est bien ; sa place est encore là-bas et non ici. » Il a parlé de toi Mais que signifie cette préoccupation qu'il marque de t'envoyer dans le siècle ? Tu dois comprendre, en tout cas, que si tu retournes dans le monde, c'est pour exécuter les ordres de ton directeur de conscience, et non pour y vivre dans la frivolité des mondains.

Le Père Païssi s'en fut. Aliocha résolut de ne plus quitter son maître jusqu'à sa fin prochaine, quelques engagements qu'il eût avec son père, les Kokhlakov, son frère Ivan et Katherina Ivanovna. Son cœur brûlant d'amour lui faisait d'amers reproches d'avoir pu abandonner au lit de mort celui qu'il estimait le plus au monde.

Il entra dans la chambre à coucher du vieillard et, s'agenouillant devant le lit, se prosterna jusqu'à terre. Zossima dormait en paix, la poitrine à peine soulevée

par une respiration égale, mais presque imperceptible. Revenu dans la pièce de réception, Aliocha se coucha tout habillé sur un étroit divan où, depuis longtemps déjà, il passait les nuits avec un seul oreiller et sans matelas. Il se contentait d'ôter sa soutane et de l'étendre sur soi, en guise de couverture. Mais avant de se coucher, il avait prié avec ferveur, non pour obtenir la solution des problèmes qui le troublaient, mais pour demander cet état de plénitude joyeuse qui transportait toujours son âme après la prière.

En se relevant, il sentit dans sa poche la lettre de Lise Kokhlakov. Voici ce qu'écrivait l'enfant :

« Alexeï Feodorovitch, c'est en secret que je vous écris et je sais que ce n'est pas bien. Cependant, je ne puis plus vivre sans vous avoir dit ce qui est dans mon cœur et que personne, sauf nous deux, ne doit savoir. Mais que c'est donc difficile à dire ! Il me semble que mon papier rougit comme moi-même pendant que je vous écris... Mon cher Aliocha, je vous aime ; je vous aime depuis mon enfance et je vous aime pour toute ma vie. Je vous ai choisi pour mon compagnon jusqu'à la vieillesse et à la mort. Il faut donc que vous sortiez du monastère. Pour ce qui est de mon âge, nous attendrons le temps exigé par la loi. D'ici là, je serai guérie, je marcherai, je danserai. Vous le voyez, j'ai tout prévu, tout, excepté ce que vous penserez de moi après m'avoir lue. Je suis parfois inconséquente, et vous avez encore pu le constater il n'y a pas longtemps, mais je vous assure qu'avant d'écrire ceci, j'ai prié la mère de Dieu ; en ce moment, je prie encore et je pleure presque.

« Mon secret est en vos mains et je ne sais comment je pourrai vous regarder quand vous viendrez demain chez nous. Je suis bien capable de me mettre à rire encore comme une sotte, et vous prendrez alors ma lettre pour une espièglerie. Aussi, je vous supplie de ne pas me regarder trop en face, parce que, surtout avec votre soutane, je ne pourrai peut-être pas me retenir.

« Mon Dieu ! qu'ai-je fait ? Voici que j'ai écrit une lettre d'amour ! Ne me méprisez pas et, si je vous ai fait du chagrin, pardonnez-moi. Désormais, ma réputation est

à votre merci... Je vais pleurer toute la journée. Au revoir, à l'effrayant revoir !

« Lise. »

Surpris, Aliocha relut deux fois cette lettre ; puis, il éclata d'un rire doux, fit le signe de la croix et se coucha. Son trouble était passé.

« Mon Dieu ! pria-t-il encore, aie pitié d'eux tous. Préserve-les, conduis-les. Tu es l'amour, envoie-leur la joie. » Et il s'endormit d'un sommeil tranquille.

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

DÉCHIREMENTS

CHAPITRE PREMIER

LE PÈRE FÉRAPONTE

Aliocha fut éveillé bien avant le jour. Eveillé aussi, le Père Zossima se sentait très faible ; il voulut pourtant quitter le lit et s'asseoir dans un fauteuil. Il était en pleine conscience ; son visage fatigué se montrait serein, presque joyeux.

— Peut-être ne passerai-je pas ce jour-ci, dit-il à son disciple.

Puis il voulut se confesser et recevoir le Saint Sacrement ; après quoi on lui donna l'Extrême-Onction. Cependant, le jour venait et la cellule s'emplissait de moines. La cérémonie terminée, le religieux exprima le désir de prendre congé de tous les habitants du couvent qu'il commença d'embrasser l'un après l'autre. Cela fait, il s'assit de nouveau dans son fauteuil, Aliocha restant debout auprès de lui.

— Chers Pères et frères, commença-t-il, je vous ai donné l'instruction et j'ai causé avec vous pendant tant d'années, qu'il me serait presque plus pénible de me taire que de parler, même maintenant que je suis si

faible. Aimez-vous les uns les autres. Mais surtout, aimez le peuple de Dieu. Nous ne sommes pas plus saints que les mondains, parce que nous sommes enfermés ici, et, plus le moine vit dans ces murs, plus il doit le comprendre : l'on ne vient ici que parce que l'on se sent pire que les autres. Et nous sommes coupables de tous les péchés qui se commettent sur la terre, en général, et de ceux de chaque homme en particulier. Quand vous aurez compris cela, votre cœur goûtera l'amour infini qui ne connaît pas de satiété et trouvera des forces pour laver de ses larmes le péché universel. Chacun doit s'écouter et se confesser à soi-même, mais ne devenir fier de son humilité, ni devant les petits, ni devant les grands. Aimez ceux qui vous nient et vous calomnient ; ne haïssez pas les athées, même les méchants parmi eux. Il y en a beaucoup de bons ; priez pour eux, sans en éprouver de fierté et gardez votre troupeau. Car, si vous vous endormez dans la paresse ou le hautain mépris, ou, pis encore, dans la cupidité, on viendra de toutes les parties du monde vous enlever vos ouailles... Maintenez bien haut votre drapeau !

Il disait ces choses d'une voix entrecoupée, puis s'arrêtait comme pour ramasser ses forces. Il semblait en extase. On l'écoutait avec attendrissement, bien que beaucoup ne comprissent pas ses paroles. Mais tous étaient dans un grand trouble, dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire qui ne pouvait manquer de se produire aussitôt après la mort du saint religieux, attente assez frivole, mais à laquelle personne n'échappait.

Une nouvelle, curieuse dans l'occurence, venait de parvenir au couvent. Cette vieille femme dont le fils servait en Sibérie, et qui, la veille, était venue voir le Père Zossima, avait trouvé, en rentrant chez elle, une lettre de ce fils qui ne lui avait pas écrit depuis plus d'un an. Cette lettre, le religieux la lui avait annoncée, avec le prochain retour de Vania, comme s'il eut pu lire dans le livre de l'avenir. La « prophétie » s'était accomplie d'autant mieux que le jeune homme mandait à sa mère qu'il allait venir l'embrasser dans trois semaines.

Malgré sa défiance à l'égard des miracles, le Père Païssi ne pouvait contenir son anxiété et, avec un sourire imposant, il s'écriait :

— Et qu'allons-nous voir encore !

Et, dans tout le couvent, moines et laïques ne parlaient plus que du « miracle ». Le plus troublé de tous était peut-être ce pauvre moine d'Obdorsk qui était venu la veille saluer Zossima et lui avait fait cette question :

— Comment pouvez-vous faire de pareilles choses ?

Il se sentait en proie à une terrible indécision et ne savait que croire. La veille, après avoir vu Zossima, il avait rendu visite au Père Féraponte, un vieux moine, grand jeûneur et silencieux, qui se posait en antagoniste de l'autre saint du couvent et attaquait surtout l'usage de la confession publique. Son entrevue avec cet homme considéré lui aussi comme un saint et même comme un martyr, lui avait laissé une impression effrayante.

Il était allé trouver ce vieillard de soixante-quinze ans, et probablement un peu fou, dans une cellule située derrière le rucher où il vivait à l'écart, en prenant à son aise avec les règlements du couvent.

Le Père était assis sur un petit banc à la porte de sa cellule, sous un orme gigantesque qui bruissait légèrement. Le moine d'Obdorsk s'était prosterné en implorant la bénédiction du saint.

— Relève-toi, lui avait répondu le Père Féraponte, je te bénis. Assieds-toi près de moi.

Malgré sa vie ascétique et son grand âge, Féraponte se tenait fort droit et semblait doué d'une excellente santé en même temps que d'une grande force physique. Ses cheveux grisonnaient à peine. Il était vêtu d'une robe de bure et ceint d'une grosse corde. Son cou et sa poitrine nus apparaissaient dans l'encadrement de sa chemise en toile rude et presque noire de crasse. Ses chaussures déchirées laissaient voir ses pieds nus.

— Je viens d'Obdorsk, fit le petit moine avec humilité.

— Tu as été voir les autres, à côté ? Alors, tu as vu les diables qu'ils traînent après eux ?

— Les diables ? s'effara timidement le moine.

— Oui, l'an dernier, à la Sainte Pentecôte, j'ai été voir le Supérieur. Ils ont tous des diables habitant l'une ou l'autre partie de leur corps. Je les ai vus ; je vois à travers les habits et les corps. Quand je suis sorti, il y en avait un grand qui me regardait passer. Moi pas bête, je lui ai pris la queue dans la porte et il a eu beau crier et se débattre, je l'ai tué en trois signes de croix. Il doit être encore dans le coin, à pourrir et à puer, mais eux, ils ne s'en aperçoivent pas. Je te raconte cela, parce que tu es un étranger.

— Vous m'effrayez, dit l'autre. Puis s'enhardissant :

— Est-ce vrai, Père très saint, ce qu'on raconte, que vous êtes en communication perpétuelle avec le Saint-Esprit ?

— Des fois ; il vient sous la forme d'un pigeon.

— Alors, comment savez-vous que c'est le Saint-Esprit ?

— Parce qu'il parle.

— Quelle langue ?

— La nôtre... Il m'a dit aujourd'hui qu'un sot viendrait me poser des questions déplacées.

— Comme tout cela est impressionnant, fit naïvement le pauvre moine qui n'y entendait point malice.

Et la conversation avait fini là. Mais le moine en était revenu dans une extrême indécision. Au fond de lui, il se sentait plutôt porté vers le parti du Père Féraponte et tenait instinctivement que le jeûne et les mortifications physiques étaient plus efficaces pour mériter la sainteté que les pratiques spirituelles.

Aussi, la nouvelle du miracle produit par le Père Zossima l'avait-il profondément ému. Aliocha avait remarqué cette petite figure curieuse qui interrogeait tout le monde, dans son ardent désir de se faire une opinion.

Mais Zossima, fatigué, s'était recouché et avait fait demander le novice ; Aliocha accourut. Le religieux ouvrit les yeux et lui demanda :

— Est-ce que les tiens ne t'attendent pas, mon fils ?

Aliocha resta confus.

— N'ont-ils pas besoin de toi ? N'as-tu pas pris pour aujourd'hui quelque engagement avec l'un d'eux ?

— Oui, Père, j'ai pris rendez-vous avec mes frères et aussi avec d'autres personnes.

— Alors, vas-y, vas-y. Ne te chagrine pas : je ne mourrai pas sans avoir prononcé ma dernière parole en ta présence. Je te la dirai, mon fils, je te la lèguerai, mon fils chéri, parce que tu m'aimes. Et maintenant, va à ton devoir.

Aliocha se soumit, quoiqu'il lui fût dur de s'en aller. Mais la promesse de son maître le transportait. Il se hâta pour être plus vite de retour.

CHAPITRE II

CHEZ LE PÈRE

Avant tout, Aliocha se rendit chez son père et chemin faisant, il se rappela que Feodor Pavlovitch lui avait recommandé de ne pas se laisser voir d'Ivan. Il ne se rendait pas bien compte du motif de cette précaution, mais il se sentit soulagé quand Marfa Ignatievna, en ouvrant la porte, lui dit qu'Ivan était absent.

Le vieillard était seul à table, en train de prendre son café. Il lisait, mais sans grande attention, pour se distraire, vêtu d'un vieux paletot et en pantoufles. Son front, où les coups reçus la veille avaient produit d'énormes ecchymoses, était recouvert d'un mouchoir rouge. Son nez également taché et tuméfié donnait à son visage une expression particulièrement méchante. Il se sentait peu à son avantage et jeta sur Aliocha un regard sans bienveillance.

— Le café est froid ! cria-t-il aigrement, je ne te régale pas. Je n'invite personne. Pourquoi es-tu venu ?

— Pour prendre des nouvelles de votre santé.

— Oui. Et puis je t'avais dit de venir... mais ce sont des bêtises, reprit Feodor Pavlovitch d'un ton franchement hostile. Puis il se leva et s'en fut devant la glace

examiner son nez et arranger son foulard pour la quatrième fois de la journée. — Le foulard rouge est plus seyant, prononça-t-il sérieusement, le blanc vous a vraiment l'air trop hôpital... Eh bien ! comment va ton religieux ?

— Très mal, répondit Aliocha. Il va peut-être mourir aujourd'hui.

Mais son père ne l'écoutait déjà plus.

— Ivan est sorti, dit-il soudain, il fait tout ce qu'il peut pour enlever la fiancée de Mitia. C'est d'ailleurs pour cela qu'il était venu demeurer ici, ajouta-t-il méchamment, en guignant Aliocha.

— Il vous l'a dit lui-même ?

— Oui, et depuis longtemps. Il y a déjà au moins trois personnes qui me l'ont dit. Qu'en penses-tu ? A moins qu'il ne soit venu, lui aussi, pour me massacrer ? Il faut bien qu'il ait eu une raison.

— Que dites-vous là ? fit Aliocha confondu.

— C'est vrai qu'il ne me demande pas d'argent, mais, en tout cas, il n'aura rien de moi. Cher Aliocha, j'ai l'intention de vivre le plus longtemps possible. Aussi ai-je besoin de tous mes kopeks, et, plus je vivrai, plus j'en aurai besoin. Je suis encore un homme et je prétends continuer à l'être pendant une vingtaine d'années. Je vieillirai, je deviendrai répugnant et elles ne voudront plus venir chez moi aussi volontiers ; c'est alors qu'il me faudra de l'argent ! C'est pourquoi je veux que vous sachiez, mon cher fils Aliocha, que je n'ai amassé et n'amasse encore que pour moi seul. Je veux vivre dans ma fange jusqu'à la fin. On est très bien dans la fange ; tout le monde l'injurie et tout le monde y vit en se cachant, tandis que je le fais ouvertement. Aussi pour cette franchise, on me déchire... Je ne veux pas aller dans ton paradis, Alexeï, à supposer qu'il existe ; ce n'est pas la place d'un homme comme il faut... Quant à Ivan, c'est un fanfaron sans instruction qui ne sait que se taire et se moquer de vous en silence. C'est avec ça qu'il se donne des airs de savant.

Aliocha ne répondait rien.

— Pourquoi ne daigne-t-il pas causer avec moi ?

continua Feodor Pavlovitch. Ou s'il parle, il fait des grimaces. C'est un vaurien, ton Ivan... Et j'épouserai Grouchenka à l'instant, s'il me plaît. Parce qu'avec l'argent, on fait ce qu'on veut. C'est ce qui fait peur à Ivan ; il est venu me garder par crainte que je ne me marie, et il pousse Mitia à épouser la personne. Il croit que je lui laisserai de l'argent, à lui, si je ne l'épouse pas. Et, d'un autre côté, si Mitia l'épouse, Ivan prendra la riche fiancée. Voilà son calcul ; c'est une canaille.

— Comme vous êtes irrité ! C'est la suite d'hier. Vous feriez mieux de vous coucher, dit Aliocha.

— C'est drôle, tu dis ça sans que ça me fâche. Je ne le supporterais pas d'Ivan. Il n'y a qu'avec toi que je ne sois pas méchant.

— Vous n'êtes pas méchant, mais vous n'êtes pas maître de vous-même, dit Aliocha en souriant.

— Ecoute, je voulais faire arrêter ce bandit de Mitia et je ne sais pas encore ce que je déciderai. Je sais qu'avec les idées modernes, le respect filial n'est guère plus qu'un préjugé, mais il me semble que la loi ne doit pas permettre aux enfants de traîner leurs vieux pères par les cheveux, de leur accommoder le mufle à coups de talons de bottes dans leurs propres maisons et de les menacer de mort en présence de témoins. Si j'avais voulu, j'aurais pu le faire arrêter.— Puis, baissant la voix, et se penchant à l'oreille d'Aliocha : Seulement, si elle savait que je l'ai fait arrêter, elle accourait le voir tout de suite. Tandis que, si elle apprend qu'il m'a à moitié assommé, moi, vieux et faible, elle l'abandonnera et viendra me voir. L'esprit de contradiction ! Je la connais... Veux-tu du cognac ? avec un peu de café froid, c'est excellent.

— Non, merci. Mais si vous le voulez bien, je prendrai ce petit pain, et il le glissa dans la poche de sa soutane. Il vaudrait mieux, en tout cas, que vous ne prissiez pas de cognac.

— Tu as raison ; ça vous irrite ; ça vous inquiète... Mais seulement un petit verre...

Il prit une clef dans sa poche, ouvrit une armoire, y atteignit une bouteille de cognac dont il se versa un

verre, remit la bouteille dans l'armoire et la clef dans sa poche.

— Je ne crèverai pas d'un petit verre.

— Vous voilà radouci, dit Aliocha en souriant.

— Hem ! toi, je t'aime avec ou sans cognac. Mais, avec les coquins, je suis aussi coquin qu'ils peuvent l'être... Vania ne veut pas aller à Tchermachnia ; pourquoi ? Pour m'épier ; pour savoir combien je donnerai à Grouchenka, si elle vient me voir. Je ne le reconnais pas ; il n'est pas des nôtres ; il n'a pas notre âme... Quant à Mitia, je l'écraserai comme une blatte, ton Mitia. Tu l'aimes, mais ça ne m'inquiète pas. Ce n'est pas comme si Vania l'aimait ; alors, j'aurais peur, mais Vania n'aime personne. Ce n'est pas un homme comme nous, c'est de la poussière... Quand je t'ai dit de venir, hier, je voulais te prier de demander à ce lâche mendiant de Mitia si, moyennant mille ou deux mille roubles, il consentirait à s'en aller pour cinq ans, en renonçant totalement à Groucha, hein ?

— Je le lui demanderai, balbutia Aliocha, peut-être que pour trois mille...

— Jamais de la vie. Il ne faut rien lui demander. C'est une bêtise qui m'est passée hier par la tête, mais je ne donnerai rien du tout. J'ai besoin de mon argent. Je l'écraserai sans cela. Mais ne lui dis rien ; il conserverait de l'espoir... Et puis, tu n'as rien à faire ici ; va-t-en... Et sa fiancée ? Tu l'as vue hier, à ce qui paraît ?

— Elle ne veut l'abandonner pour rien au monde.

— Voilà bien ces demoiselles tendres et pâles ; elles n'aiment que les débauchés et les coquins. Ça ne vaut rien... Mais, lui, il n'aura pas Grouchenka ; je le mettrais plutôt en purée. Et toi, s'écria-t-il, redevenu soudain furieux, va-t-en.

Aliocha se leva et l'embrassa sur l'épaule.

— Quoi ? demanda le vieillard, crois-tu donc que nous ne nous reverrons plus ?... Non ; viens demain, mais plus tôt. Je te ferai manger une soupe exceptionnelle ; viens demain.

Aussitôt Aliocha parti, il se versa encore un petit verre

de cognac en murmurant : « Je n'en prendrai plus. » Puis, il alla se jeter sur son lit, épuisé.

CHAPITRE III

LES ÉCOLIERS

— Dieu soit loué ! se dit Aliocha en se dirigeant vers la maison des Kokhlakov, il ne m'a pas parlé de Grouchenka ; j'aurais été obligé de lui raconter l'affaire d'hier.

Il sentait avec tristesse que les adversaires avaient concentré leurs forces et réfléchi leurs plans pour se combattre sans merci. Mais une singulière aventure, qui lui advint en route, interrompit ses réflexions.

En arrivant au bord du petit canal, il aperçut un groupe de six enfants qui, les poches pleines de cailloux, lançaient des volées de pierres sur un autre enfant embusqué derrière une haie, de l'autre côté du canal et dont on apercevait la figure pâle et maladive et les yeux étincelants. C'étaient des gamins sortant de l'école ; les deux partis paraissaient animés d'une égale hostilité.

Aliocha aimait baucoup les enfants et savait que pour se faire écouter d'eux, il faut gagner leur confiance en leur parlant sérieusement de ce qui les intéresse. Il s'approcha du groupe principal et, s'adressant à un garçon blond et rose, aux cheveux bouclés, il lui dit en l'examinant :

— Tiens, tiens ; moi, quand je portais ma carnassière d'écolier,je la mettais à gauche, pour conserver la liberté de mon bras droit, et vous, vous la mettez à droite.

— C'est parce qu'il est gaucher, répondit un autre garçon grand et bien bâti. Il jette ses pierres de la main gauche.

A cet instant, lancée par l'enfant qui était de l'autre côté du canal, une pierre tomba près d'Aliocha. Les autres garçons ripostèrent avec violence. Leur adversaire

les bombarda de plus belle et l'un des projectiles vint durement frapper Aliocha à l'épaule.

— C'est bien vous qu'il visait, crièrent les écoliers, parce que vous êtes un Karamazov. — Et de rire.

La bataille reprit avec rage. L'enfant qui était seul contre ses six camarades reçut une pierre à la tête et tomba. Mais il se releva aussitôt et se remit à combattre avec acharnement. Aliocha se précipita entre les combattants en criant :

— N'avez-vous pas honte, messieurs ? Six contre un !

— C'est lui qui a commencé, cria, irrité, l'un des enfants. C'est un vaurien. L'autre jour, il a frappé Krassotkine d'un coup de canif. Il faut l'assommer.

— C'est probablement que vous le taquinez.

— Tenez, tenez, voilà qu'il vous en a jeté une autre. C'est vous qu'il vise. Ne le manquons pas.

La mitraillade recommença et le petit solitaire reçut dans la poitrine une pierre qui le fit hurler de douleur. Il s'enfuit en pleurant au milieu des cris de triomphe de ses adversaires.

— Je vais lui parler, fit Aliocha.

— Prenez garde, il est mauvais et sournois, dirent les écoliers.

Le gamin attendait Aliocha de pied ferme. Il était de petite taille, avec des yeux méchants. Aliocha s'arrêta à deux pas de lui en le regardant interrogativement.

— Ils sont six et je suis seul, s'écria l'enfant, mais je les tuerai tous. Et, si j'ai été touché, ils en ont eu aussi... Quant à vous, laissez-moi tranquille.

— C'est bien, dit Aliocha, je m'en vais, et, se retournant, il commença de s'éloigner.

— Moine à pantalon de soie ! lui cria méchamment l'enfant, et, en même temps Aliocha sentit une nouvelle pierre le frapper dans le dos. Il revint vers l'enfant en disant :

— Ils ont donc raison ? vous frappez par derrière ? Que vous ai-je fait ?

Le petit lui jeta encore une pierre et le manqua. Il se précipita alors sur Aliocha et lui mordit cruellement le doigt jusqu'au sang. Aliocha poussa un cri de douleur,

tira son mouchoir, enveloppa sa main blessée et, levant sur son petit ennemi un regard très doux, il dit :

— Eh bien ! maintenant, dites-moi ce que je vous ai fait.

L'enfant le regardait avec étonnement. Aliocha poursuivit :

— Je ne vous connais pas, mais il faut que je vous aie fait du mal pour que vous me traitiez ainsi. Dites-moi ce dont je me suis rendu coupable envers vous.

Au lieu de répondre, l'enfant fondit en larmes et s'enfuit. Aliocha le suivit longtemps de l'œil. Il ne ralentissait pas dans sa course, bien qu'il fût déjà loin. Le novice résolut de savoir le mot de cette énigme, aussitôt qu'il en aurait le temps.

CHAPITRE IV

CHEZ LES KOKHLAKOV

Les Kokhlakov demeuraient dans une des plus jolies maisons de la ville. Mme Kokhlakov accourut au devant d'Aliocha, en s'écriant :

— Il a rendu le fils à sa mère !

— Il va mourir aujourd'hui, répondit le jeune homme.

— Que je voudrais le voir ! Toute la ville est dans l'attente... Mais, savez-vous que Katherina Ivanovna est chez nous ?.

— Quelle chance, s'écria Aliocha. Je n'aurai pas besoin d'aller chez elle.

— Oui, je sais ; elle m'a raconté toutes les abominations de cette créature. C'est tragique. Ah ! je ne sais ce que j'aurais fait à la place de Katherina Ivanovna... Mais votre frère Ivan est là aussi ; il cause avec elle. Leur entretien est solennel. Ce qui se passe entre eux deux est effrayant. Quel déchirement ! C'est à n'y pas croire :

tous deux se perdent, on ne sait pourquoi. Eux, ils le savent et se délectent de leur souffrance !... Et puis voilà qu'à votre vue, Lise est tombée dans une attaque de nerfs... Expliquez-moi...

— Maman, c'est vous qui avez vos nerfs, et non pas moi, gazouilla dans la pièce voisine la voix de Lise, un peu brisée et riant d'un rire forcé.

— Il n'y a là rien d'étonnant, Lise ; tu me rendras folle avec tes caprices... Qu'elle a été malade cette nuit, Alexeï Feodorovitch ! C'est à peine si j'ai vécu jusqu'à l'arrivée du médecin... Il dit qu'il n'y comprend rien, qu'il faut attendre... Il ne comprend jamais rien. Et, quand vous êtes arrivé, elle est tombée dans une crise...

— Maman, je ne savais pas qu'il arrivait.

— Ce n'est pas vrai, Lise ; Julie, qui faisait le guet sur ton ordre, est venue te dire qu'il arrivait.

— Maman, ce n'est pas très fin de votre part de me vendre. Pour rattraper cela, dites à M. Alexeï Feodorovicth que ce n'est guère plus fin de sa part d'être venu ici aujourd'hui alors que tout le monde s'est moqué de lui hier.

— En vérité, Lise, reprit la mère, tu es beaucoup trop libre. Tu vas me contraindre à la sévérité. Alexeï Feodorovitch, je suis bien malheureuse !

— Qu'as-tu, maman, mon petit pigeon ?

— Mais ce sont tes caprices, Lise, ta légèreté, cette nuit affreuse de souffrance... ce médecin, tout, tout, tout... et même ce miracle qui m'a tant troublée... Et maintenant, cette tragédie, là-bas, au salon... peut-être une comédie... Le Père Zossima vivra-t-il jusqu'à demain ?... Ah ! le néant de tout !

— Je vous serais très obligé, interrompit soudain Aliocha, de me donner un chiffon pour m'envelopper le doigt. Je me suis blessé et cela me fait beaucoup souffrir.

Le mouchoir était tout ensanglanté.

— Dieu ! quelle blessure, c'est affreux ! s'écria Mme Kokhlakov en fermant les yeux.

A ce moment, Lise, qui, de la pièce voisine, avait entendu, ouvrit la porte toute grande en s'écriant :

— Entrez ici, entrez vite ! Comment n'avez-vous pas parlé plutôt ? Il pouvait mourir d'hémorragie ! De l'eau, de l'eau ! vite !

Elle semblait extrêmement émue.

— Il faudrait aller chercher le médecin, dit Mme Kokhlakov.

— C'est ça, pour qu'il regarde et dise qu'il n'y comprend rien ! De l'eau, de l'eau ! maman, allez-y vous-même. Dépêchez-vous. J'en mourrai !

Pendant que Mme Kokhlakov était sortie, Lise demanda précipitamment à Aliocha :

— Avant tout, dites-moi où vous avez été blessé.

Aliocha, lui raconta nettement en quelques mots son énigmatique rencontre avec les écoliers. Lise bondit :

— Quelle idée, aussi, d'aller se commettre avec ces gamins ! lui reprocha-t-elle comme si elle eut eu quelque droit sur lui. Maintenant, un mot : pouvez-vous, malgré vos souffrances, causer sérieusement ?

— Certainement ; je ne sens presque plus de douleur, dit Aliocha, dont le doigt se rafraîchissait dans l'eau froide apportée.

— Eh bien ! mon cher Alexeï Feodorovitch, rendez-moi tout de suite la lettre que je vous ai écrite. Vite, avant que maman ne rentre.

— Elle est restée au couvent.

— Pour qui me prendrez-vous après cette lettre idiote ?... Alors apportez-la-moi aujourd'hui sans faute.

— Pas avant quatre jours. Je dois rester auprès de mon directeur à l'agonie.

— Avez-vous beaucoup ri de moi ?

— Je n'ai pas ri.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai cru à tout ce que j'y ai lu.

— Vous vous moquez.

— Pas du tout. Quand j'eus fini de la lire, je pensai que tout s'accomplirait comme vous l'y indiquez. Lorsque le Père Zossima sera mort, il me faudra quitter le couvent. Alors, je terminerai mes études ; je passerai mes examens et, le terme légal venu, nous nous marierons. Je vous aimerai. Quoique je n'aie guère eu le temps de

réfléchir, je suis sûr que je ne trouverai pas de meilleure femme que vous, et mon directeur m'a ordonné de me marier.

— Mais je suis une infirme qu'on traîne en fauteuil roulant, riait Lise, les joues en feu.

— Eh bien ! je vous traînerai moi-même, et d'ailleurs, je suis sûr que vous serez guérie avant cela.

— Vous êtes fou, dit nerveusement Lise, d'aller tirer une pareille conséquence d'une simple plaisanterie. Ah ! voici maman qui arrive bien à propos. Mais dépêchez-vous donc, maman !

— Oh ! ne crie pas, Lise ; avant tout, ne crie pas ; tu me tues. Je ne sais ce que tu as fait de la charpie. Tu l'as cachée ?

— Comme si je pouvais savoir qu'il viendrait avec un doigt blessé !

— Comme elle vous a bien pansé, Alexeï Feodorovitch ! Je n'aurais jamais su faire cela comme elle... A propos, Katherina Ivanovna a appris votre présence ici et m'a suppliée de vous dire qu'elle désirait vous voir.

— Allez-y seule, maman ; vous voyez bien qu'il souffre trop.

— Oh ! c'est fini, dit Aliocha, je puis très bien y aller.

— Comment ! vous êtes à peine arrivé que vous vous en allez ? Quel singulier homme vous faites ! fit Lise.

— Je reviendrai ici quand j'aurai fini avec elle, et nous pourrons causer autant que vous voudrez. Mais je voudrais voir Katherina Ivanovna le plus vite possible pour ne pas retarder mon retour au couvent.

— Eh bien ! allez-y donc tout droit après avoir vu Katherina Ivanovna, à votre couvent. Moi j'ai besoin de dormir.

— Mais je veux bien rester encore deux ou trois minutes, balbutia Aliocha.

— Emmenez-le, maman, c'est un monstre !

— Eh bien ! ne l'irritons pas, Alexeï Feodorovitch, elle est si nerveuse ; c'est peut-être grâce à votre présence qu'elle a enfin sommeil ; comme c'est gentil à vous !

— Enfin, maman, voilà que vous dites une chose charmante. Venez que je vous embrasse pour la peine, petite maman.

— Ecoutez, Alexeï Feodorovitch, dit Mme Kokhlakov, en reconduisant Aliocha, quand elles se furent tendrement embrassées, ce qui se passe au salon est affreux, fantastique : Katherina Ivanovna aime votre frère Ivan et s'affirme à elle-même qu'elle aime Dmitri. Je veux entrer avec vous, et je resterai si l'on m'y autorise.

CHAPITRE V

DÉCHIREMENT AU SALON

Au salon, l'entretien approchait de sa fin, Katherina Ivanovna semblait en proie à une grande exaltation, mais résolue, cependant. Ivan, très pâle, s'était levé pour s'en aller.

Aliocha le regardait avec inquiétude, découvrant enfin le mot d'une énigme qui le tourmentait depuis longtemps. C'était donc vrai qu'Ivan aimait Katherina et qu'il songeait à l'enlever à son frère ! Cela lui avait paru monstrueux et l'avait plongé dans une grande perplexité, car il aimait beaucoup ses deux frères. Et voilà qu'hier Dmitri s'était dit enchanté de cette rivalité, qui l'aiderait beaucoup, à quoi ? à épouser Grouchenka !

Aliocha considérait ce mariage comme la plus désespérée des résolutions, et d'ailleurs, il avait cru jusqu'à la veille au soir que Katherina Ivanovna aimait passionnément son frère Dmitri. Mais la scène avec Grouchenka avait quelque peu modifié son opinion.

Aussi le mot « déchirement » prononcé par Mme Kokhlakov, l'avait-il fortement frappé, ainsi que cette assertion entêtée de la dame que Katherina Ivanovna aimait son frère Ivan et se leurrait elle-même, se déchirait d'un faux amour imposé par la reconnaissance qu'elle croyait devoir à Dmitri. Il se disait qu'elle avait

peut-être raison, et qu'avec un caractère dominateur comme celui de Katherina Ivanovna, Dmitri pourrait être heureux où Ivan ne le serait jamais. Dmitri serait capable de lui céder, ne fût-ce qu'en vue de son propre bonheur, tandis qu'Ivan ne saurait jamais abdiquer sa volonté devant une autre. Puis une idée lui vint : « Et si elle n'aimait ni l'un ni l'autre ? » Mais il se reprocha aussitôt une telle supposition : « Comment me permettre de pareilles pensées, quand j'ignore tout des femmes ? »

Il comprenait bien que cette rivalité pouvait avoir une répercussion très grave sur la destinée des deux jeunes gens. « Une canaille mangera l'autre, » avait dit Ivan. Ivan considérait donc son frère comme une canaille ?... Cette parole, pour lui avoir échappé, n'en était que plus symptomatique et n'annonçait rien de bon pour la future concorde de la famille.

Prendre parti, Aliocha ne le pouvait : il aimait également ses deux frères. Mais que souhaiter à chacun d'eux ? Comment se reconnaître dans ce dédale de contradictions ? Et son cœur ne pouvait supporter cette incertitude, car la caractéristique de son affection était d'être active. Il voulait se faire une opinion, leur fixer à chacun un but et y travailler de toutes ses forces. Or, il ne voyait que « déchirements ».

A la vue d'Aliocha, Katherina Ivanovna dit joyeusement à Ivan, debout pour partir :

— Restez encore un instant ; je veux entendre l'opinion d'un homme en qui j'ai toute confiance. Restez aussi, madame — dit-elle à Mme Kokhlakov. Elle fit asseoir Aliocha près d'elle. — Voici donc autour de moi tous mes amis, tout ce que j'ai de plus cher au monde. — continua-t-elle d'une voix chaleureuse et tremblante de sanglots retenus. — Vous, Alexeï Feodorovitch, vous avez assisté à cette « horreur » d'hier et vous avez vu ma conduite et les sentiments que j'ai témoignés. En pareille circonstance, je serais encore la même. Je vous déclare que je ne puis rien oublier. Je ne sais même plus si je l'aime à présent : *je le plains*, et ce n'est pas une preuve d'amour, car, si je l'aimais, je ne devrais pas le plaindre, mais le haïr !

Aliocha tressaillit : « Cette jeune fille est droite et loyale, se dit-il, et elle n'aime plus Dmitri. »

— Maintenant, reprit Katherina Ivanovna, je dois vous dire que j'ai pris cette nuit une résolution dont les effets peuvent être terribles pour moi, mais que je ne changerai pour rien au monde ; mon cher, et bon, et généreux conseiller Ivan Feodorovitch, qui est un profond connaisseur du cœur humain, approuve sans réserves cette résolution qu'il connaît... Mais je veux connaître aussi l'opinion d'Aliocha. Alexeï Feodorovitch, pardonnez-moi de vous appeler tout simplement Aliocha. Je la prévois — dit-elle, en pressant la froide main du jeune homme dans la sienne, brûlante de fièvre — elle me rendra le calme, je le sais.

Aliocha devint pourpre.

— Je ne sais trop ce que vous me demandez, dit-il; je sais seulement que je vous aime et que je vous souhaite plus de bonheur qu'à moi-même !... Mais je ne connais rien à ces affaires...

— Dans ces affaires, Alexeï Feodorovitch, le principal est de se conformer à l'honneur et au devoir, et à quelque chose qui est encore supérieur au devoir et qui m'attire irrésistiblement... Au reste, voici ma résolution : si même il épouse cette... créature à qui je ne pardonnerai jamais, *je ne l'abandonnerai pas*, jamais, jamais ! — insista-t-elle d'une voix déchirante — C'est-à-dire que je ne me traînerai pas derrière lui pour l'ennuyer ; j'irai au besoin dans une autre ville, mais, pour toute ma vie, je le suivrai des yeux et je veillerai sur lui. Et, quand il sera malheureux avec celle-là, ce qui ne saurait tarder, qu'il vienne chez moi ; il y trouvera une amie, une sœur... rien qu'une sœur, cela va sans dire, et il saura enfin ce que je vaux et n'aura plus honte de tout me confier. Je serai le Dieu qu'il priera et c'est tout le moins qu'il me doive pour ce que j'ai souffert hier par lui. Malgré sa trahison, je lui serai fidèle ; je serai l'instrument de son bonheur et voilà tout, et ce sera toute ma vie. Telle est ma décision ; Ivan Feodorovitch m'approuve.

Elle suffoquait, souffrait, sentant bien elle-même que l'orgueil transparaissait dans cette déclaration. Ses yeux

devinrent durs et Aliocha fut remué de compassion. Ivan prit la parole :

— Je vous ai déjà exprimé ma pensée. Une autre aurait tort, mais vous, vous avez raison : vous êtes sincère.

— Mais ce n'est vrai que dans cet instant ! — Mme Kokhlakov ne put retenir cette observation si juste, malgré son parti pris de ne pas se mêler à la conversation, — et qu'est-ce que cet instant, sinon l'impression encore brûlante de l'offense d'hier ?

— Pardon ! fit Ivan avec une impatience visible ; chez une autre, c'eût été l'impression d'un instant ; mais, avec son caractère, l'impression durera toute sa vie. Ce qui chez les autres n'est qu'une simple promesse, est, chez elle, un devoir éternel, fut-il sombre et pénible. Elle se soutiendra du sentiment de ce devoir accompli. Votre vie, Katherina Ivanovna, s'écoulera dans la douloureuse contemplation de vos propres sentiments, de votre propre action et de votre propre malheur. Avec le temps, cette souffrance s'adoucira et cette vie ne sera plus que l'accomplissement d'un dessein ferme et fier dont vous tirerez une satisfaction intégrale qui vous consolera de tout le reste.

Ce fut dit avec une méchanceté intentionnelle et moqueuse.

— O Dieu ! que tout cela est donc faux ! s'écria Mme Kokhlakov.

— Mais vous, Alexeï Feodorovitch, parlez donc, de grâce, je veux savoir votre avis. — Katherina Ivanovna éclatait en sanglots. Aliocha se leva du divan. — Ce n'est rien, ce n'est rien, pleurait-elle, c'est de la fatigue, la nuit passée ! Mais avec deux bons amis comme vous et votre frère, je me sens forte... Vous ne m'abandonnerez jamais !

— Malheureusement, répondit Ivan, il me faut partir dès demain pour Moscou. C'est irrévocable.

Un changement subit se produisit dans l'aspect de Katherina Ivanovna : ses larmes disparurent et cette jeune fille offensée qui, un instant auparavant, pleurait le déchirement de son cœur, était redevenue la femme maîtresse d'elle-même, contente, presque.

— Pour Moscou, demain ? mais c'est parfait !... non pas que vous vous en alliez, — corrigea-t-elle avec un charmant sourire de bonne grâce mondaine — un ami comme vous ne le croirait pas, mais vous pourrez raconter à maman et à ma tante, avec tous les ménagements voulus, ma terrible aventure. Cela ne peut se dire dans une lettre et, il me sera facile d'écrire quand vous aurez parlé. Voilà pourquoi votre départ me fait plaisir, mais vous-même, vous m'êtes impossible à remplacer... Je cours écrire ma lettre.

— Eh bien ! fit Mme Kokhlakov avec un peu de mécontentement et de sarcasme dans la voix, et l'opinion d'Aliocha, dont vous aviez si grand besoin ?

— Mais, madame, je suis toujours dans les mêmes dispositions... à ce point que ce qu'Aliocha décidera sera fait. Vous voyez si j'ai besoin de son opinion ! Mais qu'avez-vous, Alexeï Feodorovitch ?

— Mais je suis incapable de décider dans un cas pareil ! s'écria douloureusement Aliocha. Voyez, vous dites que vous êtes enchantée qu'il parte pour Moscou, puis vous expliquez que c'est à cause du service qu'il peut vous y rendre, mais que vous regrettez le départ d'un ami... vous avez joué ça comme une scène de comédie.

— Comment cela ? et, cabrée, la jeune fille fronça les sourcils.

— Voyons, reprit Aliocha avec effort, il faut bien dire la vérité à quelqu'un ici, puisque personne ne veut la dire...

— Mais, quelle vérité ? demanda Katherina Ivanovna, très nerveuse.

— Voici, reprit Aliocha de la même voix tremblante et entrecoupée, c'est une intuition. Je sais que je m'exprime mal... je ne sais pas comment j'ose vous dire cela... Vous n'aimez pas Mitia... et peut-être même depuis le commencement... et il est à votre égard dans les mêmes sentiments... Alors, il faudrait que vous fissiez venir Mitia, — je saurais bien le trouver, — qu'il prît la main d'Ivan, puis la vôtre et qu'il les joignît... et vous savez bien que je dis vrai.

— Vous... vous... vous êtes un petit fou ; voilà ce que

vous êtes ! s'écria Katherina Ivanovna, d'une voix coléreuse.

Ivan se mit à rire et se leva, le chapeau à la main en disant, avec une expression de sincérité naïve qu'Aliocha ne lui avait jamais vue :

— Tu te trompes, mon cher Aliocha ; Katherina Ivanovna ne m'a jamais aimé et a toujours fort bien vu que je l'aime, quoique je ne lui en aie rien dit. Et pas un instant non plus je n'ai été l'ami de cette fière personne qui n'avait pas besoin de mon amitié. Elle m'avait seulement là pour venger sur moi les outrages que notre frère Dmitri ne cessait de lui infliger depuis leur première rencontre. Et elle ne cessait de me parler de cet amour... Je pars, Katherina Ivanovna, mais sachez que vous n'aimez que lui, et que plus il vous offense et plus vous l'aimez. Le voilà votre déchirement... S'il s'était corrigé, vous n'en eussiez plus voulu... Il vous est nécessaire comme preuve vivante de votre esprit de sacrifice, et votre humilité n'est que de la fierté. Je sais qu'il y aurait plus de dignité de ma part à m'en aller tout simplement en me taisant et que c'eût été moins offensant pour vous, mais je n'ai pu me contenir devant tant de déchirements. Au reste, j'ai tout dit et je pars pour toujours. Vous pouvez donc vous fâcher contre moi ; je n'en serai pas plus puni que je ne le suis par la pensée de ne plus vous voir. Je ne prendrai pas votre main, parce que je ne saurais vous pardonner en ce moment : vous m'avez trop consciemment tourmenté. Peut-être pourrai-je vous pardonner plus tard. Adieu !

Et il sortit sans prendre congé de personne.

— Ivan ! Ivan ! lui cria Aliocha, comme affolé, reviens !... Hélas ! désormais il ne reviendra pour rien au monde ! Et c'est de ma faute. C'est moi qui ai soulevé cette question ! Il a été injuste et méchant... il devrait revenir...

Katherina Ivanovna sortit brusquement.

— Vous n'avez rien fait de mal, dit Mme Kokhlakov à Aliocha, vous avez été charmant et vous avez parlé comme un ange. Je vais faire tous mes efforts pour qu'Ivan Feodorovitch ne parte pas.

Katherina Ivanovna rentra aussi brusquement qu'elle était sortie. Deux billets de cent roubles à la main elle s'adressa à Aliocha d'une voix aussi tranquille et aussi ferme que si rien ne se fût passé :

— J'ai un grand service à vous demander, Alexeï Feodorovitch, commença-t-elle. Il y a huit jours environ, Dmitri Feodorovitch a commis une vilaine action. Ayant rencontré dans une taverne ce capitaine retraité que votre père emploie pour quelques-unes de ses affaires, il le saisit par la barbe, et le tira dans la rue de cette humiliante façon devant tout le monde, pendant que le fils de cet officier, pleurant à chaudes larmes, priait et suppliait pour son père... Je suis honteuse de raconter de pareilles infamies dont seul est capable Dmitri Feodorovitch... Ayant appris que ce capitaine est un pauvre diable qui vit bien mal du peu qu'il gagne, j'ai pensé que vous consentiriez à aller chez lui et à trouver le moyen délicat que vous seul pouvez trouver, de lui faire accepter cette somme et d'obtenir qu'il ne porte pas plainte... Merci et au revoir.

Et elle disparut si vite qu'Aliocha, qui voulait s'excuser de la scène dont il avait été la cause, n'eut pas le temps de dire un mot. Mme Kokhlakov le reconduisit et, dans l'antichambre, le prenant par la main, elle dit encore :

— Elle est fière, mais bonne, généreuse et charmante. Tout va bien. Sachez que tous et toutes, moi, ses deux tantes et même Lise, nous avons fait une conspiration pour qu'elle abandonne votre favori Dmitri Feodorovitch qui ne l'aime point et qu'elle épouse Ivan Feodorovitch, cet homme excellent qu'elle aime.

— Mais elle a pleuré ; je l'ai offensée !

— Ne croyez pas aux larmes d'une femme. Je suis toujours du parti des hommes, dans des cas pareils.

— Maman, vous êtes en train de le gâter ! fit la voix de Lise derrière la porte.

— Ah ! je suis la cause de tout ; je suis très coupable répétait Aliocha inconsolable.

— Pas du tout et, je vous l'ai déjà dit, vous avez agi comme un ange.

A ce moment, la femme de chambre vint annoncer que Katherina Ivanovna était en proie à une crise de nerfs.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Lise d'une voix troublée. C'est moi qui vais avoir la crise, au lieu d'elle !

— Lise, au nom de Dieu, ne crie pas. Oh ! mon Dieu ! J'y cours... j'y cours... La crise de nerfs, c'est un bon signe. Je suis enchantée... Julie, cours et dis que je viens... Et quant à Ivan Feodorovitch, il ne partira pas ! Lise n'as-tu pas besoin de quelque chose ? Au nom de Dieu ne retiens pas Alexeï Feodorovitch, il reviendra tout de suite près de toi.

Et Mme Kokhlakov finit par s'encourir pendant qu'Alexeï s'éloignait également.

CHAPITRE VI

LE DÉCHIREMENT DANS L'IZBA

Aliocha éprouvait un réel chagrin à l'idée des tempêtes qu'il avait déchaînées en voulant se mêler d'affaires de cœur.

— Et mon directeur qui m'avait envoyé réconcilier et unir !... Il faudra montrer plus d'esprit à l'avenir.

Il allait chez le capitaine. Dans le récit de Katherina Ivanovna, un point l'avait beaucoup intéressé : ce pauvre enfant qui suppliait pour son père battu et maltraité. Cet enfant ne pouvait être que celui qui l'avait si cruellement mordu... Il en était sûr, sans trop savoir pourquoi... Cette pensée l'ayant distrait de son chagrin, il reprit courage et résolut de ne plus se torturer de regrets superflus, mais d'agir pour le mieux en s'efforçant d'arranger les choses.

Comme il passait non loin de la demeure de Dmitri, il s'y rendit ; son frère était sorti. La logeuse lui dit qu'il n'était pas rentré depuis trois nuits et qu'il était sans doute en voyage. Aliocha comprit que c'était une consigne donnée par son frère.

Il arriva à la maison où demeurait le capitaine et qui était d'assez misérable apparence. La logeuse lui montra, de l'autre côté du couloir, la porte d'une misérable izba. Il frappa.

— Qui est là ? cria-t-on d'une voix hostile.

Il entra. De tous côtés ce n'étaient que lits et couchettes improvisées. Les meubles se touchaient et sur la table s'étalaient des reliefs de nourriture.

Près d'un lit était assise une femme d'aspect maladif à l'expression en même temps inquiète et hautaine. Une jeune fille rousse et plutôt laide se tenait debout en un costume pauvre mais propre ; elle examina Aliocha d'un air dégoûté. Plus loin était assis un être du sexe féminin, une jeune fille de vingt ans, misérable créature bossue et aux jambes atrophiées.

Ses béquilles étaient près d'elle, dans un coin. Elle leva sur le visiteur des yeux superbes et doux.

A la table, un homme d'environ quarante-huit ans finissait une omelette. Maigre et chétif, avec un poil roussâtre et mal peigné qui lui donnait l'aspect d'un paquet de filasse, il se leva précipitamment et s'avança au devant d'Aliocha. Sa figure exprimait une impertinence mêlée de crainte. Il était vêtu d'un paletot de nankin foncé, très misérable et plein de taches, et d'un pantalon tout chiffonné.

— Je suis... Alexeï Karamazov.

— Je le sais, interrompit l'homme chétif. Et moi : capitaine en second Snéguirev. Qu'est-ce qui nous vaut votre visite ?

— J'aurais un mot à vous dire.

— Veuillez vous asseoir. Bien que couvert de honte par ses vices, Snéguirev n'en est pas moins capitaine en second.

— Je viens à cause de cette affaire.

— Quelle affaire ?

— Mais... votre rencontre avec mon frère.

— Ah ! c'est donc a cause de la filasse ?

— Quelle filasse ? balbutia Aliocha interdit.

— Papa ! — cria une voix d'enfant qu'Aliocha connaissait déjà, en même temps que s'ouvraient les ri-

deaux d'un lit placé au fond. Et l'on vit apparaître une figure aux yeux fiévreux qui, sans peur, regardaient l'intrus. — Papa ! il est venu pour se plaindre, parce que je lui ai mordu le doigt.

— Il vous a mordu le doigt ?

— Oui, il y a quelque temps, dans la rue, et je n'arrivais pas à comprendre à ce moment ce que je pouvais bien lui avoir fait.

— Je vais le fouetter à l'instant !

— Mais je ne me plains pas... Je ne veux pas que vous le fouettiez... Il a l'air malade !

— Vous pensiez que je le fouetterais ? Mais j'aimerais mieux prendre un couteau et me couper quatre doigts, que de le fouetter ! Je pense que quatre doigts suffiront à apaiser votre soif de vengeance ? Vous n'exigerez pas le cinquième ?

Il s'arrêta comme étouffé par l'émotion ; il semblait furieux.

— Je comprends tout maintenant, dit Aliocha d'une voix douce et triste. Cet enfant aime son père et il s'est vengé sur le frère de son offenseur... Mais mon frère Dmitri se repent de son acte et il est prêt à s'excuser devant vous dans l'endroit même où l'offense a été commise.

— C'est bien simple, en effet : on arrache la barbe aux gens, puis on leur demande pardon et la farce est jouée ; c'est ça, n'est-ce pas ?

— Non pas, il vous accordera telle satisfaction que vous demanderez.

— Son Altesse se mettrait à genoux ?

— Il se mettrait à genoux.

— Ma parole, vous me percez le cœur ; vous m'arrachez des larmes ! Quelle générosité !... Permettez-moi de vous présenter ma famille, mes deux filles, mon fils. Si je meurs, qui les aimera ? et qui m'aimerait, moi, l'être vil, sinon eux ? Le Seigneur a bien arrangé les choses puisqu'il faut qu'il se trouve quelqu'un pour aimer chaque homme, fût-il un misérable comme moi !

— Que c'est vrai ! s'écria Aliocha.

— Mais cessez de faire le polichinelle ; vous nous

faites honte ! — siffla d'un ton méprisant la jeune fille restée debout.

— Permettez, Varvara Nicolaïevna, fit le père, quoiqu'avec un soupçon d'admiration dans les yeux, permettez-moi de conserver la direction... Elle a déjà notre caractère !... Maintenant, laissez-moi vous présenter mon épouse. Elle n'a que quarante-trois ans et les jambes ne marchent pour ainsi dire pas. Nous sommes des humbles, des humbles !

— Papa ! oh ! papa ! fit la jeune fille bossue.

— Quel bouffon ! cria l'autre.

La mère, qui était folle, se mit à pleurer ; le capitaine se précipita pour sécher ses larmes avec une serviette et il parut à Aliocha qu'il avait les larmes aux yeux.

Snéguirev se retourna vers son hôte.

— Eh bien ! vous voyez vous-même ; vous entendez ? dit-il furieusement en lui désignant la pauvre idiote.

— Oui, balbutia Aliocha.

— Voyons, papa, laisse-le donc ! cria le garçon, les yeux étincelants.

— Cessez donc ces bouffonneries qui ne riment à rien ; reprit la fille.

— Pour cette fois, vous avez raison, Varvara Nicolaïevna, dit le capitaine, et je vais vous donner satisfaction. Prenez votre chapeau, Alexeï Feodorovitch et sortons ; j'ai à vous parler en particulier... Celle-ci qui est assise et que j'ai oublié de vous présenter, est ma fille, un ange de Dieu sur la terre... et celle-là qui ne cesse de me tomber dessus, quand elle m'a appelé bouffon, elle m'a donné mon nom.

Et il entraîna Aliocha par la main.

CHAPITRE VII

DANS LA RUE

— L'air est ici plus pur que chez moi, commença le capitaine... J'ai à vous parler sérieusement.

— Moi aussi, répondit Aliocha. Seulement, je ne sais par où commencer.

— Je me doutais que vous n'étiez pas venu sans raison. Mais, vraiment, je ne puis croire que ce soit pour porter plainte contre mon fils... Ce serait incroyable... A ce propos, je n'ai pas pu vous expliquer : voyez-vous, la filasse était encore plus épaisse la semaine dernière ; la filasse c'est ma barbe, une plaisanterie d'écoliers... Eh bien ! votre frère Dmitri Feodorovitch, dans cette taverne, a commencé par faire la noce... puis, m'ayant aperçu, il m'a tiré dans la rue par la barbe juste au moment où les écoliers sortent de l'école. Mon fils se précipite, s'attache à moi, veut me défendre en criant : « Laissez ! laissez ! c'est mon papa ! » Il baisait la main de votre frère... Je n'oublierai jamais la figure qu'il avait à ce moment-là !

— Je vous jure, dit Aliocha que je forcerai mon frère à vous accorder telle réparation qu'il vous plaira. Autrement, il n'est plus mon frère.

— Ah ! ah ! cela ne venait pas de lui, mais de la noblesse de votre cœur ardent !... Mais laissez-moi finir. Quand le noble chevalier eut fini de me tirer par ma filasse, il me dit : « Je suis officier ; tu l'es aussi. Si tu peux trouver un homme d'honneur pour te servir de témoin, je te donnerai satisfaction, quoique tu ne sois qu'un vaurien. » Quelle chevalerie ! Mais moi, puis-je faire de la noblesse ? Vous avez vu ce qu'il y a chez moi : une femme sans jambes et idiote, une fille sans jambes et bossue, une autre fille qui a des jambes, mais aussi

trop d'intelligence, une étudiante qui voudrait s'en aller travailler les droits de la femme à Pétersbourg. D'Ilucha, je ne parle pas ; il n'a que neuf ans. Si je me bats en duel et que je me fasse tuer, que deviendront toutes ces mamelles ? Et s'il m'estropie seulement et que je reste comme bouche, mais annihilé en tant que travailleur ? Je n'aurai plus qu'à envoyer Ilucha mendier... Voilà ce que ça représente pour moi, le duel !... c'est stupide !

— Il vous demandera pardon et vous saluera jusqu'à terre au milieu de la place, fit Aliocha, les yeux luisants.

— Je voulais l'appeler en justice, mais vous connaissez notre code, quelle satisfaction obtiendrai-je ?... sans compter que Grouchenka m'a dit que, si je le poursuivais devant les tribunaux, elle raconterait partout que les brutalités de votre père n'étaient que la punition de mes filouteries et que ce serait moi qu'on poursuivrait... Dieu sait que, s'il y a filouterie, c'est de Feodor Pavlovitch qu'elle vient ! Elle a ajouté qu'elle ne me donnerait plus rien à gagner et qu'elle dirait au vieux de ne plus rien me donner non plus. Alors comment gagnerais-je ma vie et celle des miens ?... Je ne bouge pas... Mais je n'ai pas osé vous le demander en présence d'Ilucha : vous a-t-il fait bien mal ?

— Oui ; il vous a vengé des Karamazov... Mais veillez à ce qu'il ne se batte plus à coups de pierres ; c'est si dangereux !

— C'est d'une pierre qu'il a reçue qu'il est malade.

— Je vous conseillerais de ne pas l'envoyer à l'école de quelque temps, que sa colère ait le temps de se passer. Car il est furieux et c'est lui qui attaque les autres... Il en a blessé un l'autre jour d'un coup de canif.

— Ah ! la colère de ce petit être est immense. Mais vous ne savez pas tout. Les écoliers, qui pris à part sont tous des anges, une fois réunis sont des démons. Ils ne cessent de le taquiner au sujet de ma filasse. Il défend son père, car il est fier, et vous pouvez vous figurer ce qu'il a dû souffrir quand il baisait la main de votre frère en le suppliant de me laisser ! S'il est malade, c'est de cela bien plus que du coup de pierre. Et ça me chagrine

tant de voir sa peine et son humiliation que je bois trop souvent. Mais ne me méprisez pas, monsieur ; en Russie, les hommes ivres sont les meilleurs... Si le garçon souffre, les femmes sont furieuses et me traitent de polichinelle... Le soir, je vais me promener avec mon fils ; cette promenade nous est douce à tous deux... L'autre soir, il m'a dit : « Papa, ne te réconcilie pas avec lui ; ils disent qu'il t'a donné dix roubles pour cela. » Je lui dis que je ne le ferais pas ; alors il me baisa la main avec émotion et reprit : « Papa, provoque-le en duel ; ils disent que tu es un lâche. » Je lui réponds que je ne puis pas provoquer mon insulteur pour les raisons que je vous ai dites ; alors il ajouta : « En tout cas, ne te réconcilie pas, et quand je serai grand, je le provoquerai, moi, et je le tuerai. » Mon devoir était de lui dire ce que je lui dis : que c'était un péché de tuer, fût-ce en duel ; il m'a répondu : « Eh bien ! je le désarmerai et je lui dirai : Je pourrais te tuer, mais je te pardonne... » Sa petite tête en est en feu ; il en rêve la nuit. A l'école, il provoque tout le monde. Vous avez raison ; je ne l'y enverrai plus pendant quelque temps... Il voudrait que nous nous en allassions dans une autre ville où personne ne nous connût. Je lui ai fait observer qu'il me fallait avant tout amasser un peu d'argent et nous nous sommes mis tous les deux à faire des projets d'avenir... comment nous déménagerons... Je croyais l'avoir distrait et consolé, mais hier, il était sombre... Nous sommes arrivés à l'endroit où on lance d'habitude les cerfs-volants ; il y en avait plus de trente qui faisaient grand vacarme ; je lui disais que nous allions réparer le sien... Il ne répondait rien et semblait se détourner de moi. Soudain, il s'est jeté à mon cou et il a pleuré, il a pleuré ! et il sanglotait : « Petit papa ! petit papa ! comme il t'a humilié !... » Personne ne nous a vus alors, que Dieu... Remerciez monsieur votre frère, Alexeï Feodorovitch ; non, je ne fouetterai pas mon fils pour vous donner satisfaction.

Il recommençait ses méchants tortillements de fou ; mais, peu à peu, Aliocha le sentait prendre confiance en lui.

— Je voudrais faire la paix avec votre fils ; ne pouvez-vous arranger cela ?

— Bon ! balbutia le capitaine.

— D'ailleurs, pour le moment, reprit Aliocha, ce n'est pas ça qui nous occupe. J'ai une communication à vous faire : ce même Dmitri a outragé sa fiancée, dont vous avez entendu parler. Ayant appris l'offense qu'il vous a faite, à vous aussi, en même temps que votre triste situation, elle m'a prié de vous apporter ce secours, mais de sa seule part. Cela ne vient nullement de Dmitri qui l'a abandonnée, ni de moi, son frère, mais d'elle ! Vous avez été offensés tous deux par le même homme ; c'est une sœur qui aide son frère et vous supplie d'accepter ces deux cents roubles dont vous avez besoin. Vous devez les prendre ou c'est que nous sommes tous des ennemis ! Tous les hommes sont frères. Vous avez une âme noble ; vous devez comprendre le sentiment qui la fait agir et ne pas refuser ; vous le devez !... Personne ne le saura jamais !

La vue de ces billets produisit sur le capitaine une impression extraordinaire. Personne autre qu'Aliocha ne pouvait voir cette scène. Il tressaillit, prit les billets et parut suffoqué d'émotion. Enfin, il dit :

— C'est à moi, tant d'argent, deux cents roubles ? Oh ! mes aïeux, il y a quatre ans que je n'en ai vu autant... Seigneur !... et elle a bien dit que c'était de la part d'une sœur ? C'est vrai ? vrai ?

— Je vous le jure, dit Aliocha.

Le capitaine rougit.

— Ecoutez, mon ami, dites, si je les accepte, je ne serai pas un lâche ?... Ecoutez, écoutez, — et il palpait fébrilement Aliocha, — vous me conseillez de les accepter, vous ne commencerez pas à me mépriser, en vous-même ?

— Mais non, mais non ; je vous le jure sur mon salut. Personne ne le saura que moi, vous, elle et une dame, sa grande amie.

— Qu'importe ! Ah ! si vous saviez ce que représente pour moi cette somme !... Le médecin était venu une fois, par bonté de cœur, pour examiner Petite Maman et

Ninotchka, mon ange bossu. Il avait dit qu'on pourrait les soulager et améliorer leur état. Il avait fait une ordonnance. Mais c'était trop cher à suivre ! Alors, j'avais placé l'ordonnance sur la planche, sous les icônes, et elle y était restée... Ninotchka souffre affreusement de ses rhumatismes, mais elle ne se plaint jamais, pour ne pas nous attrister. Nous mangeons Dieu sait quoi, avec ce que je gagne ; eh bien ! elle prend le plus mauvais morceau, ce qu'on donnerait à un chien, en disant qu'elle ne le mérite pas, parce qu'elle est un fardeau pour nous ! Un fardeau ! Mais, sans sa douceur d'ange, ce serait un enfer chez nous ! Elle adoucit jusqu'à Varia... Et, celle-ci, ne l'accusez pas, c'est aussi un ange. Elle était revenue de Pétersbourg avec seize roubles qu'elle avait gagnés en donnant des leçons et qu'elle nous avait priés de lui garder pour qu'elle pût repartir. Nous les avons mangés ! et elle est obligée de travailler à la maison comme une mercenaire. C'est elle qui nous soigne tous, qui répare, lave, balaie, met Petite Maman au lit. Et elle est capricieuse, et pleurnicheuse, et folle, Petite Maman... Et, avec ces deux cents roubles, je vais pouvoir traiter les chères femmes, envoyer mon étudiante à Pétersbourg, acheter de la viande... Seigneur, mais c'est un rêve !

Aliocha était ravi d'avoir apporté tant de bonheur. Et le capitaine continuait avec exaltation :

— Et nous allons pouvoir réaliser notre projet de déménagement avec Ilucha. J'ai un ami dans le gouvernement de K... Si j'allais près de lui, il me donnerait une place de commis dans sa maison de commerce... Si je pouvais recouvrer encore quelque dette perdue, j'aurais assez pour le faire...

— Vous l'aurez, s'écria Aliocha, Katherina Ivanovna vous donnera tout ce qu'il vous faudra... moi-même, je vous prêterai ce que vous voudrez. J'ai de l'argent ; c'est un ami qui vous parle, vous deviendrez riche et vous me rendrez ça plus tard... Il faut vous hâter ; c'est la santé pour votre garçon... Vous m'écrirez de là-bas et nous resterons amis...

Mais Aliocha s'arrêta. La figure du capitaine avait

complètement changé. La figure furieuse et pâle, il remuait les lèvres sans pouvoir articuler un son.

— Qu'avez-vous ? fit Aliocha effrayé.

— Je vais vous faire voir un petit tour de force, dit-il en clignant de l'œil d'un air féroce. Il plia les billets les jeta à terre et les piétina furieusement en criant : —Voilà votre argent ! voilà votre argent ! Puis, avec un accent de fierté inexprimable, il ajouta : — Allez dire à ceux qui vous envoient que « la filasse » ne vend pas son honneur ! Qu'aurais-je dit à mon Ilucha si j'avais accepté cet argent déshonorant ?

Il se détourna et s'enfuit, mais il sembla bien à Aliocha que ses yeux étaient pleins de larmes... Il le suivit du regard, sans rien dire ; puis, il ramassa les billets et alla rendre compte à Katherina Ivanovna du succès de sa mission.

LIVRE II

PRO ET CONTRA

CHAPITRE PREMIER

LES FIANÇAILLES

Mme Kokhlakov vint au-devant d'Aliocha. Katherina Ivanovna avait eu une crise de nerfs qui s'était terminée par un évanouissement. Elle était maintenant au lit, très malade. Et la bonne dame répétait sans cesse : « C'est sérieux ! c'est sérieux ! » comme si ce qui était arrivé auparavant n'eut pas été sérieux.

Aliocha l'écoutait avec un grand chagrin et il allait lui conter ses aventures, quand elle le pria de rester près de Lise.

— Elle m'a étonnée et attendrie. A peine étiez-vous parti qu'elle s'est repentie sincèrement de s'être moquée de vous ces deux derniers jours... et non pas en plaisantant, comme quand elle se repend de s'être moquée de moi !... Elle vous estime beaucoup. Allez relever son courage. Lise ! je t'envoie Alexeï Feodorovitch, il ne t'en veut pas du tout de tes légèretés.

— Merci, maman. Entrez, Alexeï Feodorovitch.

Il entra. Lise rougit ; elle avait l'air confus et se mit à parler avec volubilité de choses indifférentes :

— Maman m'a raconté cette histoire de ce pauvre officier. Eh bien ! comment avez-vous remis cet argent ?

Aliocha semblait enchanté, lui aussi, de parler de choses indifférentes. Il commença de raconter son entre-

vue, d'abord avec un peu de confusion... Et puis sa voix se raffermit ; il lui sembla qu'il était revenu de deux années en arrière, au temps qu'il allait la voir, à Moscou, et lui parlait de ses lectures, de ses souvenirs. Lise était fort émue par son récit. Quand il eut fini, elle frappa des mains.

— Mon Dieu ! vous l'avez laissé partir ? Il fallait courir après lui.

— Non, Lise, c'était inutile... Les deux cents roubles ne sont pas perdus pour lui. Il les prendra tout de même demain. Voyez-vous, j'ai fait une faute, mais c'est au mieux.

— Quelle faute ?

— Voilà. C'est un homme timide et faible de caractère. Il est très bon et, s'il s'est senti blessé, c'était presque inévitable dans sa position. D'abord, il n'avait pas su cacher sa joie devant moi ; il avait trop ouvertement fait voir son bonheur ; il était honteux d'avoir ainsi montré son âme à nu. Puis, il m'avait trop vite traité en ami, il avait trop vite cédé. Moi, j'ai eu le tort de lui offrir mon argent. Il a cru que je voulais le protéger, ce qui est humiliant pour les hommes... Mais c'est au mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que, s'il n'eut pas piétiné cet argent, une fois rentré chez lui, il aurait pleuré sur son humiliation et, dès le lendemain matin, il fût venu chez moi et c'est là qu'il l'aurait foulé aux pieds. Maintenant, il est tout fier d'avoir fait un aussi grand sacrifice ; il a prouvé qu'il est un homme d'honneur. Il me sera donc très facile de lui faire accepter cet argent qui lui est si nécessaire. Il aura pensé cette nuit à tout ce qu'il perd et aura grande envie, demain, de venir me demander pardon. A ce moment, c'est moi qui viendrai le trouver chez lui. Et il acceptera.

— Comme c'est vrai ! s'écria Lise en frappant dans ses mains. Comment pouvez-vous, si jeune, connaître aussi parfaitement l'âme humaine ?

— Et je lui prouverai qu'il est non seulement sur un pied d'égalité avec nous, mais sur un pied de supériorité.

— Oh ! c'est exquis ! Maintenant, c'est vous que je

considérerai sur un pied de supériorité... Mais, écoutez : n'y a-t-il pas un peu de mépris dans notre façon de disséquer l'âme de ce malheureux, de décider comme cela qu'il acceptera assurément cet argent ?

— Non, Lise, j'y ai pensé ; non, parce que nous sommes tous pareils et qu'à sa place, nous aurions été comme lui.

— Alexeï Feodorovitch, vous êtes très beau... Allez donc voir doucement, à la porte, si maman n'écoute pas...

Aliocha obéit : personne n'écoutait.

— Venez ici, fit alors Lise en rougissant de plus en plus, et donnez-moi votre main. Je vais vous faire un grand aveu... La lettre d'hier, c'est sérieusement que je vous l'avais écrite...

Et elle se cacha les yeux sous ses mains. Cet aveu lui était visiblement pénible. Soudain, elle s'empara de la main d'Aliocha et la couvrit de baisers.

— Ah ! Lise, que c'est bien à vous ! Je le savais bien que c'était sérieux.

— Vilain impertinent !

— C'était donc mal de croire à votre sincérité ?

— Non, c'est très bien ! Elle le regardait avec une tendresse heureuse. Ils étaient tous les deux dans un grand trouble. Aliocha restait debout devant elle, tenant sa main dans la sienne. Soudain, il s'inclina et la baisa sur les lèvres.

— Eh bien ! gronda Lise.

— Excusez-moi, dit Aliocha confus, je ne sais pas...

Lise se mit à rire :

— Et dans cet habit encore ! Puis, devenant sérieuse, elle dit : — Mais, pour ces choses-là, il nous faut encore attendre, et longtemps, peut-être... Dites-moi, vous, si intelligent, comment vous pouvez prendre une sotte comme moi ? Ah ! Aliocha, je suis très heureuse, parce que je ne vous vaux pas.

— Allons donc, Lise ! Dans quelques jours, je quitte le couvent pour toujours, et mon directeur m'a ordonné de me marier. Qui pourrais-je prendre qui fût mieux que vous, et qui pût m'accepter, autre que vous ? Nous nous connaissons depuis votre enfance ; vous êtes plus

gaie et plus innocente que moi, qui ai déjà touché à tant de choses... Ah ! il y a aussi que je suis un Karamazov !... N'ayez pas peur de rire et de me plaisanter, j'en suis si heureux !... Et, si vous riez comme une petite fille, vous pensez comme une martyre...

— Une martyre ?

— Oui, tenez, cette question que vous me faisiez tout à l'heure : s'il n'y avait pas un peu de mépris pour ce malheureux dans cette façon d'analyser son âme, ne pouvait venir que d'une personne capable de supporter la souffrance. Assise dans votre chaise, vous avez déjà beaucoup réfléchi...

— Vous êtes charmant et je vous aime beaucoup, dit Lise, tout alanguie de bonheur... Dites-moi, si vous aviez laissé la lettre au couvent, c'est que vous aviez pressenti que je vous la redemanderais, n'est-ce pas ?

— Pas du tout ; je l'avais et la voici, répondit Aliocha en riant. Mais je ne vous la confierai pas ; voyez-la de loin.

— Comment, vous, un moine, vous avez menti ?

— Oui, j'ai menti : cette lettre m'est très chère et je ne la rendrai à personne, jamais !

Lise le regardait avec transport.

— Allez donc voir si maman ne nous épie pas.

— Oh ! Lise, pourquoi soupçonner votre mère d'une telle bassesse ?

— Bassesse !... Mais c'est son droit et son devoir d'épier sa fille enfermée avec un jeune homme. Quand je serai mère, je surveillerai aussi ma fille.

— Epier, Lise, ce n'est pas bien.

— Et vous, je vous épierai aussi et j'ouvrirai toutes vos lettres... Tenez-vous pour averti !

— Fort bien, si cela vous convient ainsi, balbutia Aliocha, mais ce n'est pas bien.

— Oh ! ce mépris !... Mais ne nous querellons pas pour la première fois. J'ai tort sans doute et c'est mal d'épier... mais je vous épierai tout de même.

— Faites... comme vous n'aurez rien à surprendre...

— C'est qu'il faut résoudre ces questions d'avance : vous me serez soumis ?

— En général, très volontiers ; mais pas en ce qui concerne l'essentiel. Là, même si vous n'étiez pas de mon avis, je ne ferais que ce que le devoir m'ordonnerait.

— Très bien. Mais sachez, d'ailleurs, que, si je suis prête à me soumettre à l'essentiel, je le suis aussi à vous céder en tout ; je vous le jure, pour toute ma vie et avec bonheur, s'écria Lise ardemment. Et il suffit que vous considériez l'espionnage comme une chose vile pour que j'y renonce à tout jamais. Vous serez ma providence... Maintenant, dites-moi : vous souffrez d'une tristesse secrète ?

— Oui, Lise, et vous m'aimez puisque vous l'avez vu.

— Quelle est-elle ? Pouvez-vous me le dire ? demanda-t-elle timidement.

— Je vous le dirai, mais un peu plus tard. Pour le moment, il me semble que vous ne comprendriez pas...

— En tout cas, je sais que vous vous tourmentez pour votre père et pour vos frères ?

— Oui.

— Je n'aime pas votre frère Ivan, Aliocha, fit Lise, brusquement.

Aliocha entendit cette remarque avec un certain étonnement, mais il ne la discuta pas.

— Tous trois se perdent, continua-t-il, et ils en perdent d'autres avec eux... C'est l'âme des Karamazov, une sorte d'instinct frénétique et sauvage, d'où l'esprit de Dieu est peut-être absent... Je suis moi-même un Karamazov... je suis moine... et je ne sais seulement si je crois en Dieu !

— Vous ne croyez pas ?... Qu'avez-vous ? fit Lise avec prudence.

Mais Aliocha se tut, c'était quelque chose d'intuitif, et, sans doute, de peu clair pour lui-même, qui le tourmentait, presque à son insu.

— Et voilà que mon ami, l'homme le plus admirable, quitte la terre ! Si vous saviez comme mon âme est soudée à la sienne !... Je vais rester seul... Je viendrai chez vous, Lise... Nous vivrons ensemble.

— Oui, ensemble !... Dès ce jour et pour toute ma vie... embrassez-moi ; je vous le permets.

Aliocha l'embrassa. — Et maintenant, allez ; que le Christ soit avec vous. Allez vite près de *lui* pendant qu'il vit encore. J'ai été cruelle de vous retenir ainsi. Je prierai aujourd'hui pour vous deux... Aliocha, serons-nous heureux ?

— Je le crois, Lise.

Comme il sortait, il trouva sur l'escalier Mme Kokhlakov qui l'attendait. Elle s'écria :

— Alexeï Feodorovitch, ce sont des enfantillages ! Il ne faut pas penser à cela.

— Surtout, ne lui dites pas en ce moment, répondit Aliocha, vous lui feriez du mal.

— Vous parlez sagement. Ainsi, c'est en considération de son état maladif que vous ne la contredisiez pas ?

— Nullement ; j'ai parlé sérieusement, répondit Aliocha avec fermeté.

— C'est impossible ; sachez-le bien. Puisqu'il en est ainsi, je ne vous recevrai plus et nous allons partir.

— Pensez donc qu'avant que rien puisse se faire, il faut encore attendre au moins un an et demi.

— C'est vrai, et vous aurez mille fois le temps de vous quereller et de vous séparer. Ah ! que je suis malheureuse ! La révélation de cette bagatelle m'a terrassée. C'est une situation de drame... J'ai donc l'explication de toutes ces crises nerveuses... Maintenant, montrez-moi cette lettre qu'elle vous a écrite ; montrez-la-moi tout de suite !

— Non, je ne le dois pas... Donnez-moi plutôt des nouvelles de la santé de Katherina Ivanovna.

— Elle délire toujours. Ses tantes poussent des cris et font les fières avec moi. Le docteur Hertzentchube est venu et il a eu tellement peur que je me suis demandé s'il n'allait pas falloir un médecin pour le soigner... Mais, au nom de tout, montrez-moi cette lettre, à moi, à la mère !

— Elle me le permettrait que je ne vous la montrerais pas. Pour le moment, adieu.

Et il s'en fut.

CHAPITRE II

SMERDIAKOV ET SA GUITARE

Aliocha aurait bien voulu retourner près de son « grand mourant », mais la nécessité de voir Dmitri primait tout. Le novice sentait qu'une catastrophe affreuse était inévitable et proche sans se rendre compte de ce qu'elle pourrait bien être ni de ce qu'il dirait à son frère.

— Que mon bienfaiteur meure sans moi, mais que je n'aie pas à me reprocher de n'avoir pas sauvé celui que je pouvais sauver. Je vais retourner dans ce jardin ; je me cacherai dans le kiosque et je l'attendrai jusqu'à ce qu'il vienne encore épier Grouchenka.

Il réussit à gagner le kiosque sans être vu de personne, s'assit et attendit, rêvant à des choses vagues et tristes. Tout à coup, il entendit près de lui le son d'une guitare et une voix d'homme, fausse et douceâtre, qui chantait prétentieusement :

Je suis attaché à cette chérie
D'une force invincible ;
Seigneur, aie pitié
D'elle et de moi !
D'elle et de moi !
D'elle et de moi !

C'était exécuté dans un goût de laquais. Une voix de femme, caressante et timide et minaudante, demanda, quand le chanteur se fut tû :

— Pourquoi ne venez-vous plus nous voir, Pavel Feodorovitch ? Pourquoi nous méprisez-vous ?

— Qu'importe ? répondit la voix d'homme avec une grande dignité.

— C'est la voix de Smerdiakov, se dit Aliocha ; la femme est sans doute la fille de la maîtresse de la maison.

— J'aime ces jolis vers, continua la voix de femme. Continuez, je vous en prie.

Et l'homme reprit sa fâcheuse musique.

— Vous ne chantez pas le même texte que la dernière fois. C'était pourtant plus joli.

— Les vers, c'est de la blague ! dit brusquement Smerdiakov, de la blague pure ! Qui diable parle donc en vers dans la vie ?

— Que vous êtes donc intelligent ! Vous comprenez tout, fit la voix de femme, encore plus caressante.

— Et j'aurais été un autre homme, si j'eusse été autrement élevé ! et j'aurais tué en duel tous ceux qui m'auraient reproché d'être le fils de la « Puante » ! Un paysan ne peut avoir les sentiments d'un homme instruit... Je hais toute la Russie, Maria Kondratievna !

— Si vous aviez été un petit sous-officier de la noblesse, vous n'auriez pas parlé ainsi et, à l'occasion, vous eussiez tiré l'épée pour la défense de la Russie.

— Je ne veux plus de soldats !

— Et qui nous défendra ?

— Il n'est pas besoin qu'on nous défende. Si, en 1812, la France intelligente avait battu la stupide Russie et se l'était annexée, quelle direction celle-ci n'eût elle pas prise !

— Oh ! les étrangers !... N'êtes-vous pas en tout semblable au plus noble des étrangers ? J'ai honte d'être si franche !

— Bah ! nous sommes aussi canailles qu'eux ; mais le Russe est plus vil. Il faut fouetter le peuple russe, comme le dit Feodor Pavlovitch, ce vieux fou, père de fous.

— Vous disiez pourtant hier que vous estimiez beaucoup Ivan Feodorovitch ?

— Oui, et lui, il me traite de puant laquais... Ah ! si j'avais de l'argent, il y a longtemps que je ne serais plus ici. Dmitri Feodorovitch a mieux que moi l'âme et les manières d'un laquais et tout le monde le respecte... Je ne suis qu'un cuisinier, mais si j'ouvrais un café-restaurant à Moscou, personne ne serait capable de faire une cuisine comme la mienne !... Dmitri est un

misérable, et toute la noblesse consentirait à se battre avec lui... Et qu'a-t-il de mieux que moi ? Je suis moins bête que lui !

Il s'arrêta, gratta encore sa guitare et reprit sa chanson. A ce moment, Aliocha éternua. Le silence se fit sur le banc de Smerdiakov. Aliocha se leva et marcha vers eux.

Smerdiakov était fort élégamment mis. Pommadé et frisé, il portait des bottines vernies. Maria Kondratievna avait une robe bleu clair avec une queue de deux mètres. Elle était assez gentille, malgré son visage trop rond et plein de taches de rousseur...

— Savez-vous si mon frère Dmitri va revenir bientôt ? demanda Aliocha avec une grande tranquillité.

Smerdiakov et Maria Kondratievna se levèrent.

— Je pourrais peut-être vous répondre, si j'en avais la garde ; mais je ne sais rien de ce qu'il peut faire et n'en veux rien savoir, dit Smerdiakov d'un ton net.

— Cependant, il m'a dit que c'était vous qui le renseigniez sur tout ce qui se passe, et que vous lui aviez promis de le prévenir quand Agraféna Alexandrovna viendrait.

Smerdiakov leva les yeux sur lui et, imperturbablement, lui demanda :

— Comment êtes-vous donc entré ici ? la porte est fermée.

— Oh ! dit Aliocha en s'adressant à Maria Kondratievna, j'espère que vous me pardonnerez d'avoir passé par la haie ; j'étais si pressé de voir mon frère.

— Peut-on vous en vouloir ? répondit Maria Kondratievna, visiblement flattée. D'ailleurs, Dmitri Feodorovitch passe souvent par là.

— J'ai à lui parler au sujet d'une affaire importante. Dites-moi où le trouver.

— Je suis en visite chez des amis où l'on vient encore me questionner sur ce Dmitri qui m'a menacé deux fois de me tuer, dit Smerdiakov avec humeur.

— De vous tuer ? s'écria Aliocha.

— Eh bien ! n'est-ce pas conforme à son caractère ? Vous avez pu vous en rendre compte hier par vous-même.

« Si Agrafena passe la nuit ici, m'a-t-il dit, c'est toi que je tuerai le premier. »

— Il n'y a pas longtemps qu'il lui a dit qu'il le pilerait dans un mortier, ajouta la jeune fille.

— Alors, c'est une plaisanterie, dit Aliocha. Si je le voyais, je lui en parlerais.

— Enfin, voici tout ce que je peux vous dire, fit Smerdiakov, comme s'il eut pris une résolution. Aujourd'hui, Ivan Feodorovitch m'a envoyé prévenir son frère qu'il l'attendait pour dîner à la taverne de la place... Dmitri n'était pas chez lui et ses logeuses m'ont répondu qu'il était sorti ; c'est comme un complot entre elles et lui. Il se peut qu'il soit en ce moment à la taverne avec M. votre frère Ivan Feodorovitch... Mais je vous prie instamment de ne pas lui dire que c'est de moi que vous le savez ; il me tuerait pour un rien.

— A la taverne « La Capitale », sur la place ? demanda vivement Aliocha. Merci, Smerdiakov, j'y cours.

— Mais ne me vendez pas, insista le laquais en le suivant.

— Oh ! non ; j'aurai l'air de passer là comme par hasard.

Et, pour aller plus vite, il traversa encore la haie et se dirigea vers la taverne. Il était peu convenable pour lui d'y entrer avec son habit, mais justement comme il arrivait, Ivan apparut à la fenêtre et lui cria :

— Aliocha ! Peux-tu entrer ? Tu me rendrais service.

— Avec mon habit ?

— Mais je suis dans un cabinet particulier ; je descends te chercher.

Un instant après, Aliocha était aux côtés d'Ivan, qui dînait seul.

CHAPITRE III

LES FRÈRES FONT CONNAISSANCE

Ce n'était pas précisément un cabinet particulier. Ivan se trouvait seulement près de la fenêtre, dans un coin isolé du reste de la salle par un paravent.

— Tu ne vis pas que de thé, dit-il à son frère, je vais te commander de la soupe au poisson, qu'ils font très bonne, ici, et de la confiture de cerises, que tu aimais tant, tu te rappelles, quand tu étais petit.

— Ah ! tu t'en souviens ? Eh bien ! va pour la soupe, le thé et la confiture ; j'ai grand faim, répondit gaiement Aliocha.

Ivan semblait enchanté de se trouver avec son frère.

— Je me souviens de tout, Aliocha, jusqu'au temps de tes onze ans ; j'en avais alors quinze. La différence d'âge était trop grande pour que nous pussions être bien camarades. Quand je partis pour Moscou, je ne me souciais guère de toi. Et, depuis quatre mois que je suis ici, nous n'avons pas échangé une parole ! Je pars demain et, tout à l'heure, je me demandais : comment vais-je faire pour lui dire adieu ?... et tu passes à ce moment-là.

— Tu voulais me voir ?

— Je veux faire connaissance avec toi une fois pour toutes et t'apprendre qui je suis. Je te voyais pendant ces trois derniers mois me regarder d'un air d'attente auquel je ne répondais pas parce qu'il m'agaçait ; mais j'ai appris à t'estimer. Je me suis dit : ce petit homme suit fermement sa voie. J'aime les hommes fermes, quels que soient leurs principes, et j'ai fini par te prendre en affection... et je crois que tu m'aimes, Aliocha ?

— Oui, je t'aime, Ivan, mais tu es pour moi une énigme. Il y a cependant quelque chose que j'ai compris

en toi, mais seulement ce matin... Tu ne te fâcheras pas ?

— Mais non !

— C'est que tu es aussi naïvement jeune que les autres jeunes gens de vingt-trois ans... un blanc-bec, en un mot. Je ne t'offense pas ?

— Au contraire, c'est justement ce que je pensais tout à l'heure. Assis ici, je me disais : quand même toutes les horreurs de la désillusion viendraient me frapper, quand même le monde m'apparaîtrait comme un chaos sans ordre et sans direction, je ne m'en détacherais pas ; je voudrais vivre et n'abandonnerais le vase qu'après l'avoir vidé. Ce sera fait vers mes trente ans. Alors je m'éloignerai ; je ne sais encore de quel côté, mais, jusque-là, ma jeunesse vaincra tous les obstacles. Il n'est pas de désespoir capable d'éteindre en moi la passion de vivre... caractère dominant chez les Karamazov, et qui est sans doute aussi en toi... Je vis, fût-ce contre la logique. Je puis ne pas croire à l'ordre des choses, mais j'aime le ciel bleu, mais le printemps et ses bourgeons onctueux et ses pousses vertes me sont chers, comme m'est cher l'héroïsme, bien que depuis longtemps j'aie cessé d'y croire...

— Je suis heureux que tu penses ainsi ; on doit aimer la vie.

— Plus que la découverte de son sens caché ?

— Aime la vie et tu en comprendras le sens... Je suis content de causer avec toi, Ivan.

— J'aime entendre de telles professions de foi sortir de la bouche des novices. Tu es un homme ferme, Aliocha... Est-ce vrai que tu veux quitter le couvent ?

— C'est vrai ; mon directeur m'envoie dans le monde.

— Alors, nous nous y rencontrerons jusqu'à nos trente ans, quand je commencerai à me détacher du vase... Notre père veut y boire jusqu'à soixante-dix ans et même jusqu'à quatre-vingts ; il ne s'appuie que sur sa luxure. C'est ignoble !... Mais, jusqu'à trente ans, sur quoi d'autre s'appuyer ? Tu n'as pas vu Dmitri ?

— Non, mais j'ai vu Smerdiakov.

Et Aliocha raconta à son frère la rencontre du jardin.

— Qu'il aille au diable, ce Dmitri, fit Ivan. Je voulais en effet le voir, mais maintenant, il est trop tard.

— Comment cela va-t-il finir entre Dmitri et le père ?

— Ah ! tu en veux trop savoir. Suis-je le gardien de mon frère ? fit Ivan d'un ton irrité ; puis il sourit amèrement : — Tu penses que c'est la réponse de Caïn, n'est-ce pas ? Mais, puis-je passer ma vie à les surveiller ?... J'ai fini mes affaires, ainsi que tu l'as vu chez Katherina Ivanovna, et je pars... Ne crois pas que je sois jaloux de Dmitri ; je me suis détaché en une fois... Tu sais toi-même que Dmitri se comportait avec moi comme si nous eussions été de connivence. Je ne lui avais rien demandé, et c'est lui-même qui m'avait solennellement transféré Katherina Ivanovna. Cela vaut qu'on en rie. Non, Aliocha, tu ne peux te figurer à quel point je me sens léger. J'allais demander du champagne pour fêter ma libération. En une minute, j'ai effacé six mois de ma vie. Ah ! je ne me doutais pas hier que c'était aussi facile avec de la volonté !

— Tu parles de ton amour ?

— Amour... si tu veux. J'ai été amoureux d'une pensionnaire. Je me suis tourmenté pour elle et elle me tourmentait... et soudain tout s'est envolé. J'en riais en sortant ; tu peux me croire.

— Le fait est que tu en parles très gaiement.

— Tu me prends pour un fat ?

— Non, mais ce n'était sans doute pas de l'amour.

— Aliocha, fit Ivan en riant, ne commence pas à raisonner sur l'amour ; ce n'est pas ton affaire... Oui, oui, j'étais assis près d'un « déchirement ». Elle savait que je l'aimais ; elle m'aimait et n'aimait pas Dmitri ; Dmitri n'était pas le déchirement. Ce que je lui ai dit est la vérité, car il lui faudra au moins quinze ans pour comprendre ses vrais sentiments. Tant mieux : me voilà parti pour toujours.

— Tu dis maintenant qu'elle t'aime... Tu lui as pourtant dit qu'elle ne t'avait jamais aimé !

— Je l'ai dit exprès... Je vais commander du champagne pour fêter ma liberté reconquise. Ah ! que je suis content !

— Non, frère, ne buvons pas... je suis si triste !

— Voici déjà longtemps que je m'en suis aperçu.

— Et tu pars demain, irrémissiblement ?

— Oui, et si j'ai dîné ici aujourd'hui, c'est que le vieux me dégoûte trop. S'il ne s'agissait que de lui, il y a beau temps que je serais déjà parti. Et puis, qu'importe mon départ ? Nous avons devant nous une éternité.

— Drôle d'éternité, si tu pars demain.

— Qu'est-ce que demain ? Nous avons toujours le temps de parler de ce pourquoi nous sommes ici. Pourquoi m'as-tu regardé pendant trois mois avec des yeux interrogateurs ? Pour savoir à quoi je crois ou si je ne crois à rien ; n'est-ce pas cela ?

— En effet. — Et Aliocha sourit. — Tu ne te moques pas de moi, en ce moment, frère ?

— Que non ! Je ne voudrais pas chagriner mon petit frère qui m'a regardé pendant trois mois dans une si fiévreuse attente... Vois-tu, Aliocha, je ne suis qu'un jouvenceau comme toi, à cela près que je ne suis pas novice. Que font les jeunes gens russes ? Ils vont s'asseoir dans un coin d'une puante taverne comme celle-ci ; ils ne se connaissaient pas avant d'y entrer, et ne communiqueront plus pendant quarante ans après en être sortis, et de quoi parlent-ils ? Des questions éternelles : y a-t-il un Dieu, une immortalité ? Ceux que n'intéresse pas la question théiste parleront de socialisme, d'anarchisme, de transformation globale de l'humanité, ce qui est la même question vue par l'autre bout. Voilà la jeunesse russe.

— Ce sont en effet les questions qui passionnent les jeunes Russes, et c'est bien ainsi que ce doit être, fit Aliocha avec le même sourire doux et scrutateur.

— Mais ce n'est pas toujours être spirituel que d'être Russe, et ce sempiternel sujet de conversation est bien ce qu'on peut imaginer de plus bête. Tout de même, Aliocha, il y a un certain jeune homme russe que j'aime beaucoup.

—Tout ceci est fort bien exposé, dit en riant Aliocha. Puis, jetant sur son frère un regard pénétrant : — Hier, chez le père, tu as affirmé que Dieu n'existe pas.

— Hier, je voulais te taquiner, et cela m'amusait de voir étinceler tes yeux. Mais aujourd'hui, je veux me mettre d'accord avec toi, car je n'ai pas d'ami et je voudrais que tu fusses le mien. Eh bien ! figure-toi que je crois peut-être aussi en Dieu. Cela t'étonne, hein ?

— Assurément, si tu ne plaisantes pas.

— Vois-tu, mon petit pigeon, il était au XVIIIe siècle un vieux pécheur qui disait que, si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. Or, c'est bien l'homme qui a inventé Dieu, et c'est merveille qu'une telle idée ait pu venir en tête à un aussi méchant animal, une idée vraiment sainte et touchante qui fait honneur à son inventeur ! Quant à moi, il y a longtemps que j'ai renoncé à élucider cette question : est-ce Dieu qui a créé l'homme ou l'homme qui a créé Dieu ? Enfin, puisque tu veux connaître l'essence de mon âme, sache que j'accepte Dieu tout simplement. Notons cependant qu'il est admis que, si Dieu a créé la terre, il l'a créée selon la géométrie euclidienne, laquelle repose sur la notion des trois dimensions de l'espace. Mais voici que des géomètres et des philosophes, et non des moindres, se demandent si les deux parallèles qui ne se rencontrent pas sur la terre, ne se rencontreraient pas quelque part ailleurs dans l'univers infini. Eh bien ! mon petit pigeon, je me suis dit : si je ne puis pas concevoir cela, comment puis-je concevoir Dieu ? J'avoue humblement que je ne suis pas doué pour résoudre des questions pareilles ; j'ai l'esprit euclidien, terrestre !... Que Dieu existe ou non, ce n'est pas une question à résoudre par un esprit élevé dans la foi aux trois dimensions. Aussi, j'accepte volontiers, non seulement Dieu, mais encore sa Sagesse et son But, à nous totalement inconnus. Je crois à l'ordre, au sens de la vie, à l'harmonie universelle, où nous serons tous réunis. Je crois au Verbe, vers lequel tend tout l'univers et qui tend lui-même à Dieu, parce qu'il est Dieu lui-même, etc., etc., jusqu'à l'infini... Me voilà sur une bonne route, hein ?... Eh bien ! si j'admets Dieu, je n'admets pas le monde créé par lui. Je m'explique : je crois avec une foi d'enfant que les souffrances et les cruelles contradictions humaines dis-

paraîtront comme un mirage, comme une odieuse invention de ce faible atome qu'on nomme l'esprit euclidien, et qu'à la fin du monde, aux approches de l'Harmonie, il apparaîtra quelque chose de nature à satisfaire tous les cœurs, à expier tous les crimes des hommes et tout le sang versé par eux. Soit, soit, tout cela viendra, mais moi, je ne veux pas l'admettre, et quand même je verrais les parallèles se rencontrer, quand même je dirais qu'elles se sont rencontrées, je ne l'accepterai pas ! Voilà ma thèse et mon essence. J'ai parlé sérieusement. J'ai commencé de la façon la plus bête possible, mais je me suis acheminé jusqu'à ma confession, et c'est ce que tu voulais. Il ne te fallait pas savoir si Dieu existe ; il te fallait connaître la nourriture spirituelle de ton frère aîné ; je te l'ai montrée.

Et Ivan termina sa longue tirade avec un accent d'une ardeur inattendue.

— Et pourquoi as-tu commencé si bêtement ?

— D'abord, pour être Russe ; c'est ainsi que les Russes traitent ces questions. Secondement, plus on est bête, plus on est près de son sujet, plus on est clair. L'esprit tourne autour du pot et se cache, la bêtise est nette et sans ruse. L'esprit est une canaille, la bêtise est droite et honnête. Mon procédé était donc le plus avantageux pour moi... et maintenant, tu comprends mon désespoir.

— M'expliqueras-tu pourquoi tu n'acceptes pas le monde ?

— Sans doute ; ce n'est pas un secret. Va, mon petit frère, ce n'est pas que je veuille te dépraver et t'arracher à tes principes ; c'est peut-être moi que je veux guérir avec ton aide.

Ivan eut un doux sourire d'enfant qu'Aliocha ne lui avait jamais vu.

CHAPITRE IV

LA RÉVOLTE

— Je te dois un aveu : je ne suis jamais parvenu à comprendre comment on peut aimer son prochain. J'ai lu que Jean le Miséricordieux (un saint), donnant l'hospitalité à un passant affamé et grelotant, se coucha avec lui pour lui tenir chaud, le prit dans ses bras et se mit à réchauffer de son haleine la bouche puante et rongée par une affreuse maladie du miséreux. Il a dû subir un grand déchirement en s'imposant cette mortification. Pour qu'on puisse aimer un homme, il faut qu'il se cache ; s'il montre son visage, adieu l'amour !...

— Le Père Zossima a souvent parlé sur ce sujet, dit Aliocha. Il dit aussi que la figure du prochain est un obstacle à l'amour chez beaucoup de personnes inexpérimentées. Mais il y a beaucoup d'amour dans l'humanité, d'amour comme celui du Christ, et je sais moi-même, Ivan...

— Eh bien ! moi, je ne le sais pas encore ; je ne puis le comprendre, et bien des hommes avant moi, soit que les hommes soient mauvais ou que leur nature soit telle. L'amour du Christ est un miracle : le Christ était Dieu ; mais nous ne sommes pas des dieux. Supposons que je souffre profondément : mon prochain ne peut se douter à quel point je souffre, parce qu'il est lui-même et non pas moi. Et il est rare qu'un homme consente à en considérer un autre comme un martyr. (On dirait que c'est une dignité !) Et pourquoi ? Parce que je sens mauvais, que j'ai l'air stupide ou que je lui ai jadis marché sur le pied. Il m'accordera une souffrance humiliante, comme la faim, mais une souffrance un peu noble, pour une idée, par exemple, il ne l'admettra que très rarement, parce qu'à son avis, je n'ai pas une

« tête à ça » et, sans méchanceté, il me refusera son aide. Les mendiants, surtout ceux qui ont quelque noblesse, ne devraient jamais se montrer ; ils devraient mendier par la voie des journaux. On peut aimer son prochain abstractivement, oui, mais presque jamais d'une façon concrète... Je voudrais en arriver à te parler des souffrances de l'humanité.

» Prenons les enfants, mon argumentation en sera moins vaste, mais plus topique premièrement, parce qu'on peut aimer les enfants, fussent-ils sales ou laids (et il me semble à moi qu'un enfant n'est jamais laid), et secondement, parce que les grands, outre qu'ils sont répugnants et ne méritent pas l'amour, ont cette compensation d'avoir mangé la pomme, de connaître le bien et le mal, et « d'être comme des dieux »... Je sais que tu aimes les enfants et que tu comprendras pourquoi je ne veux parler que d'eux.

» S'ils souffrent tant sur la terre, c'est qu'ils portent la peine de la faute de leurs parents qui ont mangé la pomme ; mais ceci, c'est une explication de l'autre monde, incompréhensible sur la terre : l'innocent — un tel innocent ! — souffrirait pour le coupable ? Cela te surprendra que j'aime les enfants, mais les cruels, les passionnés, les carnassiers, les Karamazov aiment parfois les enfants. Jusqu'à sept ans environ, les enfants sont des êtres d'une autre nature que les adultes... Des bandits, qui, dans leurs expéditions, ont massacré des familles sans même faire grâce aux enfants, une fois en prison, les aiment jusqu'à l'étrangeté. Sais-tu pourquoi je te dis tout cela, Aliocha ?... J'ai mal à la tête et je suis bien triste.

— Qu'as-tu ? dit Aliocha. Tu sembles délirer.

— Un Bulgare m'a raconté à Pétersbourg, continua Ivan comme s'il n'eut pas entendu son frère, les procédés féroces des Turcs et des Tcherkesses dans son pays. Ils brûlent, massacrent, violent les femmes et les enfants, commettent mille atrocités. On parle souvent d'hommes d'une cruauté bestiale, mais c'est faire injure aux animaux. La bête, le tigre, déchire et dévore tout simplement, parce que telle est sa nature ; il ne lui viendrait

jamais à l'idée de clouer sa victime par les oreilles contre une porte, quand même il pourrait le faire. Ah !... si le diable n'existe pas et si, par conséquent, c'est l'homme qui l'a créé, il l'a créé à son image.

— Tout comme Dieu, dans ce cas ?

— Tu t'entends fort bien à placer un mot, selon l'expression de Polonius, dans *Hamlet*, fit Ivan en riant. Tu m'as cloué moi-même et j'en suis content... Il est joli ton Dieu, si l'homme l'a créé à son image ! Vois-tu, je suis un collectionneur de faits d'un certain genre, et ma collection commence à devenir respectable. J'ai des anecdotes de chez nous où l'on fait marcher de front le fouet et la Vierge ; c'est national. En Europe, on ne fouette plus les gens, mais on compense cette abstention. J'ai une petite brochure très intéressante sur la manière dont on a guillotiné, il y a quelques années, à Genève, un berger de vingt-cinq ans, nommé Richard. Il avait grandi chez les pâtres des montagnes comme un petit animal sauvage, sans aucune éducation. Il était à peine vêtu. On ne le nourrissait pour ainsi dire pas et on le battait s'il volait la nourriture des porcs. Dès qu'il fut grand et fort, il se mit à voler et finit par tuer un vieillard pour le dépouiller. Arrêté, il fut condamné à mort ; on n'est pas sentimental, là-bas. En prison, les pasteurs des diverses religions chrétiennes, les dames patronesses, etc., l'entourèrent aussitôt. On lui explique l'Evangile ; on le conseille ; on le persuade... et le voilà qui se convertit, voilà toute la pieuse Genève en rumeur. On embrasse Richard : « Tu es notre frère ! » Lui-même en pleure d'attendrissement : « Je suis bien heureux, car je meurs en Dieu ! » Oui, mon ami, tu as versé le sang et tu dois mourir. Possible que tu sois innocent de n'avoir rien connu de l'existence de Dieu, mais tu dois mourir. Meurs en Dieu ! » Le jour fatal est venu, il pleure en répétant : « C'est le plus beau jour de ma vie, je vais au Seigneur ! » On le mène à l'échafaud et, fraternellement, on lui coupe la tête, car la grâce divine est descendue sur lui... C'est assez caractéristique. Cette brochure a été traduite en russe et elle est distribuée

gratuitement par des moralisateurs du plus grand monde.

» Nous avons aussi bien chez nous, si ce n'est pire. Chez nous, le délice est de fouetter. Nekrassov raconte en vers comment un paysan bat « sur ses doux yeux » son pauvre cheval, trop faible pour la charge qu'il tire. Il le bat follement, sans plus comprendre ce qu'il fait : « Meurs, mais tire ! » Le cheval, harassé pourtant, bondit, fait un effort, dégage la charrette et reste là, tout tremblant, hors d'haleine ; c'est horrible. Néanmoins le cheval nous a été donné par Dieu pour exercer nos fouets.

» Mais on peut aussi fouetter les gens. Et voici un monsieur instruit, intelligent, et sa femme, qui fouettent leur propre fille, une enfant de sept ans. Le père est enchanté que les verges aient des nœuds ; ce sera plus douloureux. Il s'échauffe en fouettant et peut-être jusqu'à la volupté ! L'enfant crie, suffoque : « Cher petit papa !... » On les poursuit ; ils prennent un avocat, conscience louée, comme dit le peuple russe. L'avocat proteste : c'est une affaire d'intérieur. Un père ne peut plus fouetter sa fille sans être traîné devant les tribunaux ! Le jury acquitte et le public rugit de bonheur à voir acquitter le bourreau. Quel charmant tableau !...

» Mais, j'en ai de meilleurs ; j'ai beaucoup de documents sur les enfants russes... Une petite fille de cinq ans, prise en haine par ses parents, gens honorables, instruits, bien élevés, posés. Vois-tu, j'affirme que beaucoup de gens ont ce goût étrange d'aimer à torturer les enfants, c'est l'innocence de ces petits êtres sans défense, c'est leur confiance qui tente ces âmes viles. Sans doute, la bête est cachée dans chaque homme, la bête de colère, de luxure, de cruauté, la bête des maladies de dépravation, de la goutte, des maladies de foie, etc.... Ils l'ont battue, fouettée, torturée de toutes les façons, cette enfant de cinq ans. Ils lui ont zébré le corps de « bleus ». On l'enfermait dans les cabinets par des nuits de gel ; on lui barbouillait la figure de ses excréments et on la forçait à les manger, et c'était la mère, la mère ! qui l'y forçait ! Imagines-tu

ça : un petit être qui n'y peut encore rien comprendre, se débat dans le froid et les ténèbres, et pleure et supplie le « petit bon Dieu » de le défendre ? Comprends-tu cette absurdité, mon ami, mon frère, humble novice de Dieu ? Il paraît que, sans cela, l'homme ne pourrait vivre sur la terre, par la connaissance du bien et du mal. Mais cette connaissance vaut-elle les larmes de l'enfant ? Je te tourmente ; tu es mal à l'aise ; je vais me taire, si tu veux.

— Ce n'est rien ; je veux souffrir, balbutia Aliocha.

— Tiens, un petit tableau que je viens de lire dans *les Archives* ou dans *les Antiquités :*

» C'était au temps le plus sinistre de la servitude. Il y avait un général hautement apparenté et riche propriétaire, mais un de ces propriétaires qui croient avoir droit de vie et de mort sur leurs inférieurs. Dans sa terre de deux mille âmes, il jouait au grand seigneur, traitant ses voisins pauvres en parasites et en bouffons. Un jour, en jouant, un petit garçon de huit ans atteint d'une pierre à la patte le chien favori du général qui voit cela et fait saisir l'enfant. Le lendemain matin, au lever du jour, le général part à la chasse en grand équipage. Il monte à cheval, ayant autour de lui ses chiens, ses parasites, ses piqueurs. Toute la domesticité est assemblée et, devant elle, est la mère de l'enfant coupable, qu'on amène, presque fou de terreur, qu'on déshabille. Le général lui ordonne de courir ; l'enfant obéit ; tous les assistants, piqueurs, etc., l'excitent de leurs cris ; on lance sur lui les lévriers qui le déchiquètent à la course sous les yeux de sa mère. Je crois bien qu'on interdit le général. N'aurait-on pas dû le fusiller ? Parle, Aliocha !

— Oui, le fusiller, dit Aliocha à voix basse en levant sur son frère un regard où errait un sourire pâle, pénible.

— Bravo ! cria Ivan avec transport. Voilà qui est parler pour un ermite ! Tiens, un petit diable vit dans un coin de ton cœur, Aliocha Karamazov !

— J'ai dit une sottise, mais...

— Il y a un mais !.. cria Ivan. Sache, novice, que

les sottises sont si nécessaires sur la terre que le monde repose sur elles. Nous savons ce que nous savons !

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Je ne comprends rien, continua Ivan avec une sorte d'exaltation, et je ne veux plus rien comprendre. Je veux m'en tenir aux faits...

— Qu'as-tu à m'éprouver ainsi ? fit Aliocha avec chagrin. Me le diras-tu à la fin ?

— Sans doute ; je voulais en venir à ceci : tu m'es cher ; je ne veux pas te perdre et je ne veux pas t'abandonner à ton Zossima.

Ivan se tut et son visage se fit tout à coup très triste.

— Ecoute, j'ai pris pour exemple les enfants, afin que mes paroles fussent plus claires. Je ne parle pas des autres larmes qui transpercent la terre, de l'écorce jusqu'au centre. ... Je suis une punaise et j'avoue ne pas comprendre pourquoi les choses sont ainsi. Les hommes sont coupables ; on leur avait donné le paradis et ils ont voulu la liberté ; ils ont dérobé le feu du ciel, sans savoir qu'ils en deviendraient malheureux ; ils ne sont pas à plaindre. Oui, selon moi, selon le sauvage esprit euclidien, terrestre, misérable, je sais que la souffrance existe, qu'il n'y a pas de coupables, que toutes choses ne sont que de simples résultantes, que tout se balance, mais je ne peux consentir à vivre d'après de tels principes. Que m'importe cela ? Il me faut une vengeance ou je m'anéantirai moi-même, et une vengeance tangible, sur la terre ! Je ne me soucie pas d'avoir facilité l'harmonie future pour les hommes à venir. Je veux voir le daim se coucher près du lion et le massacré embrasser le massacreur. Je veux être là quand on saura le pourquoi de tout... Mais pourquoi les enfants doivent acheter par leurs souffrances l'harmonie future, qui me le dira ? Je comprends la solidarité des hommes dans le péché, mais que les enfants soient solidaires de leurs pères dans tous les crimes de leurs pères, ce m'est incompréhensible. On me dira : l'enfant grandira et en arrivera à pécher... Mais, si l'on en a fait l'hallali-courant dès huit ans, s'il n'a pas grandi ?... O Aliocha, je ne blasphème pas ; je comprends bien le tressaillement

qui agitera l'univers quand tout s'unira en un hymne de louanges : « Tu as raison, Seigneur, parce que les voies sont ouvertes ! » et que tout s'expliquera. Il se peut qu'à ce moment, si j'ai vécu jusque-là, je m'écrie avec les autres : « Tu as raison, Seigneur ! » Mais, pendant qu'il en est encore temps, je déclare que je ne le veux pas et que je renonce à l'harmonie.

» Elle ne vaut pas une larme de cet enfant torturé, parce que cette larme n'a pas été expiée... Mais à quoi bon l'enfer pour les bourreaux ? Cela n'empêchera pas que la victime ait souffert... Et quelle harmonie, si l'enfer existe ?... Je ne veux plus qu'on souffre, mais je dis que la vérité ne vaut pas qu'on la paie au prix des larmes de l'enfant. Je ne veux pas voir la mère embrasser le bourreau de son enfant. Elle ne peut lui pardonner, quand même son enfant pardonnerait ; si l'on ne peut pardonner, où est l'harmonie ? Mais l'harmonie, je n'en veux pas, par amour pour l'humanité. Je préfère rester avec mes souffrances non vengées et mon indignation, *bien que j'aie tort*. Le billet d'entrée à l'harmonie est trop cher ; je rends le mien. Et, si je suis honnête, je dois le rendre le plus tôt possible. Ce n'est pas Dieu que je refuse, Aliocha ; je lui rends seulement son billet, avec respect.

— C'est la révolte, dit Aliocha à voix basse et les yeux baissés.

— La révolte ? Je n'admets pas un tel mot dans ta bouche, dit Ivan d'un ton pénétrant. On ne peut vivre dans la révolte, et moi, je veux vivre. Mais réponds-moi : si c'était toi qui construisais le monument du bonheur final, sentirais-tu pour cela la nécesité des souffrances de ces petits êtres ? consentirais-tu à bâtir sur ces larmes ?

— Non, je n'y consentirais pas.

— Peux-tu admettre l'idée que les hommes pour qui tu bâtirais accepteraient leur bonheur éternel au prix de ce martyre ?

— Non, frère, je ne puis pas l'admettre, fit soudain Aliocha les yeux étincelants, mais l'Etre existe qui peut tout pardonner, parce que lui-même a donné son sang

innocent pour tout et pour tous. Tu l'as oublié, et c'est sur lui que repose tout l'édifice, et c'est à lui qu'on criera : « Tu as raison, Seigneur ! »

— Non, je ne l'avais pas oublié et je m'étonnais de ne pas te voir le mettre en scène, suivant la coutume des vôtres dans toutes les discussions... Aliocha, sais-tu ? ne ris pas... J'ai fait un poème, il y a un an, et si tu veux perdre encore dix minutes avec moi, je vais te le dire.

— Tu as écrit un poème ?

— Oh ! non, pas écrit, fit Ivan en riant, jamais de ma vie je n'ai seulement composé deux vers. Mais je l'ai passionnément établi dans ma tête. Tu vas en avoir la primeur. Faut-il le dire ?

— J'écoute.

— Cela s'appelle le *Grand Inquisiteur*. C'est absurde. Voici.

CHAPITRE V

LE GRAND INQUISITEUR

— Vois quel auteur je suis ! même ici, l'exposition de mon poème est impossible sans une préface... L'action se passe au XVIe siècle. Tu ais qu'à cette époque, il était d'usage de faire descendre les forces célestes dans les poèmes. Cela se faisait chez nous et, dans nos couvents, les moines passaient leur temps à traduire, à copier et même à faire de ces poèmes. L'un d'eux, intitulé : « La sollicitation de la mère de Dieu par les souffrances », contient des tableaux que Dante ne désavouerait pas. La mère de Dieu visite l'enfer et l'archange Saint-Michel la conduit parmi les souffrances. Elle voit les tortures des pécheurs. Il en est une catégorie très intéressante : ils sont plongés dans un lac de soufre brûlant. Ceux qui ne peuvent se maintenir à la surface « sont oubliés par Dieu », expression d'une profondeur

et d'une force extraordinaire. La Mère de Dieu se prosterne toute pleurante devant le trône de Dieu et le prie de pardonner à tous ceux qui sont en enfer sans distinction. Son entretien avec Dieu est admirable. Elle prie avec obstination, et quand Dieu lui montre les mains et les pieds troués de son fils et lui demande : « Comment pardonnerais-je à ses bourreaux ? » elle ordonne à tous les saints, à tous les martyrs, à tous les anges et archanges de se prosterner avec elle et de demander aussi la grâce de tous les pécheurs.

» Elle finit par obtenir que les tortures cesseront chaque année, du Vendredi saint à la Pentecôte, et les pécheurs remercient Dieu et lui crient : « Tu as raison, Seigneur, d'avoir jugé ainsi ! » Eh bien ! si mon poème avait paru en ce temps, c'eut été quelque chose de semblable. Je le mets en scène. Il ne dit rien et ne fait que passer. Il y a quinze siècles qu'il a promis son règne et que son prophète a écrit : « Je viendrai bientôt, mais le Fils ne sait à quel jour et à quelle heure ; seul le sait mon Père Céleste. »

» Mais l'humanité l'attend toujours avec la foi ancienne et tendre, et cela dure depuis tant de siècles que, dans sa miséricorde incommensurable, il a voulu se montrer, ne fût-ce que pour un moment, au peuple souffrant des pécheurs qui l'aime d'un amour puéril. Mon action se passe à Séville, au temps le plus affreux de l'Inquisition, quand, tous les jours, brûlaient pour la plus grande gloire de Dieu

...de méchants hérétiques
Dans des autodafés splendides.

» Ce n'est pas l'arrivée promise pour la fin des temps. Non ; il vient visiter ses enfants au milieu des bûchers. Il passe encore parmi les hommes sous l'aspect d'un homme, comme il y a quinze siècles. Dans la chaude ville du Sud, on est au lendemain d'un « autodafé splendide » ; une centaine d'hérétiques ont été brûlés, *ad majorem Dei gloriam*. Il est venu sans bruit, secrètement, et pourtant, tous le reconnaissent.

« Ce pourrait être un des plus beaux passages du poème,

d'exprimer ce qui fait que tous le reconnaissent. Le peuple attiré vers lui par une force invincible, s'amasse, l'entoure et le suit. Il passe en silence avec un sourire d'une compassion infinie ; le soleil de l'amour brûle dans son cœur ; les rayons de la Lumière, de la Civilisation et de la Force s'élancent de ses yeux, soulevant dans les cœurs l'amour du prochain. Il les bénit, et son contact dispense une force salutaire. Un vieillard, aveugle-né, s'écrie : « Seigneur, guéris-moi, afin que moi aussi je te voie ! » et voilà que l'aveugle le voit. Le peuple pleure et baise le sol où ses pieds ont posé ; les enfants jettent des fleurs devant lui en criant : « Hosannah ! » et tous répétèrent : « C'est Lui ; ce ne peut être que Lui ! »

» Il s'arrête sur le parvis de la cathédrale comme on apporte un petit cercueil d'enfant où gît parmi les fleurs une fillette de sept ans. Et voilà que la mère de la petite morte se prosterne à ses pieds en criant : « Si c'est Toi, ressuscite, mon enfant ! » Il la regarde avec compassion et ses lèvres prononcent encore une fois les mots : « *Talifa Koumi.* » (Lève-toi, jeune fille).

» Et la morte s'assied dans son cercueil et sourit avec des yeux étonnés ; elle a toujours à la main son bouquet de roses blanches. Le peuple pousse des cris et pleure, et, juste à ce moment, le Grand Inquisiteur vient à passer. C'est un vieillard de quatre-vingt-dix ans, à la taille haute et droite, à la figure desséchée, aux yeux enfoncés, étincelants ; il porte une vieille et grossière robe de moine. Il a tout vu et sa figure s'assombrit. Il fronce ses épais sourcils et d'un doigt commande aux gardes de Le saisir. Et le prestige de cet homme est tel que la foule s'ouvre devant les soldats qui L'arrêtent et L'emmènent. La foule courbe la tête devant l'Inquisiteur qui la bénit, et passe.

» On enferme le prisonnier. Le jour finit ; la chaude « nuit sans haleine » de Séville s'en vient, toute chargée des effluves des lauriers-roses et des citronniers. La porte du cachot s'ouvre et l'Inquisiteur entre, un flambeau à la main. Il est seul. Il s'arrête sur le seuil, Le regarde longtemps, puis enfin s'approche et lui dit : « Est-ce

Toi ? Toi ? et, ne recevant pas de réponse, il poursuit vivement : « Ne réponds pas. Je sais ce que tu pourrais dire, ce que tu as déjà dit et à quoi tu n'as rien à ajouter. Que viens-tu nous troubler ?... Qui que tu sois, demain je t'accuserai et je te brûlerai comme le plus vil des hérétiques, et ce même peuple qui t'a baisé les pieds aujourd'hui, sur un signe de moi, attisera ton bûcher, et, sans doute, tu le sais. »

— Ivan, je ne comprends pas bien, dit Aliocha, qui avait écouté en silence. Est-ce une fantaisie échevelée, une erreur du vieillard ou quelque quiproquo impossible ?

— Tiens-t'en à la dernière supposition, fit Ivan en riant, si tu es tellement gâté par le réalisme contemporain que tu ne puisses admettre rien de fantastique. Un quiproquo, si tu veux. Ce peut être encore tout simplement une hallucination de vieillard près de mourir et à l'imagination surexitée par l'autodafé de la veille. Mais, l'important, c'est que le vieillard se prononce sur ce qu'il a tû pendant quatre-vingt-dix ans.

— Et le prisonnier ne répond rien ?

— Ce doit être ainsi en tout cas, répondit Ivan en riant, puisque l'Inquisiteur lui a dit qu'il n'avait plus le droit d'ajouter un mot à ce qu'il a dit autrefois. Je crois noter ainsi le trait fondamental du catholicisme romain : « Tu as tout remis aux mains du pape, et toi, tu n'as plus rien à faire là-dedans, avant le temps, du moins. Tu n'as pas le droit de nous révéler un seul mystère de ce monde d'où tu es venu, lui dit le vieillard, si tu ne veux pas priver les hommes de cette liberté que tu affirmais quand tu étais encore sur la terre. Tout ce que tu annoncerais de nouveau attenterait à la liberté humaine, parce que cela apparaîtrait comme un miracle et la liberté de la foi était ce que tu avais de plus cher il y a quinze cents ans. Nous l'avons, cette liberté ; il nous a fallu quinze siècles pour l'établir en ton nom, mais elle est solidement fondée. Tu ne le crois pas ; tu me regardes avec douceur sans même condescendre à t'indigner ? Eh bien ! sache qu'à présent, ces gens se croient tout à fait libres cependant, qu'ils

ont docilement déposé leur liberté à nos pieds. Est-ce cette liberté-là que tu as voulue ? »

— Allons, voici que je ne comprends plus, interrompit Aliocha ; il veut railler ?

— Pas du tout ; il attribue à soi-même et aux siens le mérite d'avoir tué cette liberté et d'avoir ainsi donné le bonheur aux hommes...

» L'homme fut créé rebelle. Est-ce que les rebelles peuvent être heureux ? Les avertissements ne t'ont pas manqué, mais tu n'en as pas tenu compte : tu as repoussé le seul moyen de rendre les hommes heureux.. Heureusement qu'en t'en allant, tu nous as remis le soin de l'œuvre. Tu as engagé ta parole ; tu nous as donné le droit de lier et de délier et tu ne peux songer maintenant à nous en priver. Alors, pourquoi viens-tu nous troubler ?

» Un esprit abominablement subtil, l'esprit de néant et de négation, le Grand Esprit, est venu te tenter au désert, à ce que disent les livres. Les trois questions qu'il t'a posées, que les livres appellent les « tentations » et que tu as repoussées, étaient ce qu'on pouvait te dire de plus vrai. S'il n'y a jamais eu un miracle au monde, c'est bien qu'on ait pu formuler ces trois questions. Si on les supposait perdues et qu'il fallût les reconstituer, crois-tu que toute la sagesse de la terre pourrait inventer quelque chose d'équivalent en force et en profondeur ? A ce miracle, on comprend qu'on n'a pas affaire à l'esprit humain, périssable, mais à l'esprit éternel, absolu. En ces questions se concentrent toutes les contradictions insolubles de l'histoire de l'humanité.

» Après quinze siècles, nous voyons que tout fut en elles si justement deviné et prédit, qu'il serait impossible d'y ajouter ou d'y retrancher quoi que ce fût.

» Juge donc toi-même qui a raison, de toi ou de celui qui t'interrogeait alors. Rappelle-toi la première question, dont le sens est celui-ci : « Tu t'en vas sur la terre les mains vides, avec la promesse d'une liberté que les hommes ne peuvent concevoir et dont ils ont peur, car rien n'est plus insupportable à l'homme et à la société

que la liberté. Vois ces pierres du désert : change-les en pains et les hommes courront après toi comme un troupeau reconnaissant et soumis. » Mais tu n'as pas voulu ôter à l'homme sa liberté et tu n'as pas obéi à la suggestion en te disant : « Qu'est-ce qu'une liberté qu'on peut acheter avec des pains ? » Tu as répliqué que l'homme ne vit pas que de pain ; mais sache que c'est au nom de ce pain terrestre que l'Esprit de la terre se révoltera contre toi et te vaincra. Et tous le suivront en criant : « Qui peut donc égaler cette bête ? Elle nous a donné le feu du ciel ! » Sais-tu que l'humanité en viendra à proclamer qu'il n'est pas de crime et, par conséquent, pas de péché, qu'il est seulement des affamés. « Nourris-les avant d'exiger qu'ils soient vertueux ! » Voilà l'inscription que portera le drapeau levé contre toi et par lequel ton temple sera détruit.

» Et, après mille ans de souffrances, ils reviendront nous chercher dans les catacombes, où de nouvelles persécutions nous auront contraints de nous cacher ; ils apporteront leur liberté à nos pieds et ils nous crieront : « Ils nous ont promis le feu du ciel et ils ne nous l'ont pas donné ! Asservissez-nous, mais nourrissez-nous ! » Car nulle science ne leur donnera du pain tant qu'ils resteront libres.

» Ils comprendront enfin que la question du pain ne s'accommode pas de la liberté humaine, parce que jamais ils ne seront capables de partager entre eux. Ils se persuaderont aussi qu'ils sont trop faibles, trop vicieux, trop nuls et trop subversifs pour jamais pouvoir être libres. Et si, au nom du pain céleste, tu entraînes à ta suite des milliers et des dizaines de milliers d'êtres, que deviendront ceux qui n'auront pas la force de renoncer au pain terrestre ? Peut-être aussi ne chéris-tu que les grands et les forts et crois-tu que la foule des faibles doive leur servir d'instruments ? Nous, ce sont les faibles qui nous sont chers. Ils sont vicieux et révoltés, mais ils finissent par devenir dociles. Ils nous prendront pour des divinités, parce qu'en nous mettant à leur tête, nous aurons assumé la responsabilité de l'initiative qui les épouvante et finira par leur faire

horreur. Mais nous leur dirons que nous t'obéissons et nous les tromperons, car nous ne nous soucierons plus de toi. Et ce sera notre souffrance d'être obligés de toujours mentir...

» Voilà ce que signifiait cette première question, et ce que tu as refusé au nom de la liberté. Et cependant, elle contenait le grand mystère du monde. En changeant les pierres en pains, tu aurais satisfait au désir éternel et général de l'humanité qui cherche un maître devant qui s'incliner, mais un maître incontesté, reconnu par l'humanité tout entière.

» C'est pour le trouver qu'elle s'entretue, que les hommes se crient les uns aux autres : « Laissez vos dieux et adorez les nôtres, sinon, mort à vous et à vos dieux ! » Tu ne pouvais ignorer ce mystère fondamental de la nature humaine, mais tu as repoussé le seul drapeau qui eut pu grouper tous les hommes sous ta loi : le drapeau du pain terrestre ! et tu l'as repoussé au nom du pain céleste. Regarde ce que tu as fait ensuite, et toujours au nom de la liberté !

» Le premier souci de l'homme est donc de trouver à qui remettre cette liberté, reçue en venant au monde, pourvu qu'on lui assure la quiétude. Pour son pain, il se fut incliné devant toi, mais si quelqu'autre eut pu conquérir sa conscience, il l'eut suivi sans plus se soucier de ton pain. En cela, tu as raison, parce que le mystère de la vie humaine ne tient pas seulement dans le *moyen* de vivre, mais aussi dans le *motif* de vivre. S'il ne voit pas de raison de vivre, l'homme s'anéantira plutôt que de rester sur la terre, fût-elle couverte de pains. Mais, qu'en est-il advenu ? Au lieu de t'emparer de la liberté de l'homme, tu l'as encore élargie ! As-tu donc oublié qu'au droit d'opter entre le bien et le mal, l'homme préfère la quiétude, fût-ce dans la mort ? Rien de plus attirant pour l'homme que la liberté de conscience, mais aussi, rien qui lui cause plus de tortures... Au lieu de principes fermes, capables de rassurer la conscience humaine une fois pour toutes, tu as composé ta doctrine de tout ce qu'il y a d'extraordinaire, de mystérieux et d'indécis, de tout ce qui est au-dessus des

forces humaines ; tu as agi comme si tu n'aimais point les hommes, toi qui es venu pour leur sacrifier la vie ! L'âme de l'homme, tu l'as à jamais emplie de tourments.

» Les hommes crieront que la vérité n'est pas en toi, puisque tu les as laissés dans la souffrance, dans l'embarras, en lutte avec tant de problèmes insolubles. De sorte que c'est toi qui as préparé ta ruine ; n'en accuse personne.

» Pour gouverner ces débiles révoltés et faire leur bonheur, il n'est que trois forces qui sont : le miracle, le mystère et l'autorité. Tu as repoussé les deux premières, et, la troisième, tu en as donné l'exemple. Quand l'abominable et très sage Esprit t'a conduit sur le faîte du temple et t'a dit : « Pour montrer que tu es le Fils de Dieu, jette-toi dans l'espace ; car il est dit que les anges te soutiendront et empêcheront que tu te fasses mal en tombant », tu n'as pas cédé et tu ne t'es pas précipité. Tu as compris qu'en obéissant, tu tentais le Seigneur et tu perdais ta foi en lui ; tu te serais brisé contre terre et l'Esprit sage, qui te tentait, s'en fut réjoui. Mais tu n'as pas pensé aux hommes, qui aiment le miracle et se soucient peu de rester seuls avec leur libre arbitre en présence des crises d'âme les plus douloureuses.

» Tu ne savais pas que l'homme, sans le miracle, refuserait Dieu, et que, comme il lui faut des miracles, il s'en créerait de propres à lui et s'inclinerait devant les sorciers, fût-il cent fois rebelle, hérétique et athée. Tu n'es pas descendu de la croix lorsqu'on t'en défiait par raillerie, parce que tu ne voulais pas assujettir l'homme par le miracle, parce que tu voulais un amour libre et non les vils transports de l'esclave. Mais tu as trop présumé des hommes, qui ne sont que des esclaves, quoiqu'ils aient été créés rebelles. Regarde : depuis quinze siècles, qui donc as-tu élevé jusqu'à toi ? En croyant l'homme capable de faire ce que tu as fait, tu as cessé de l'aimer ; tu as trop exigé de lui, toi qui prétendais l'aimer plus que toi-même ! Si tu l'avais moins estimé, tu en aurais moins exigé et cela eut mieux ressemblé à de l'amour, car son fardeau en eut été plus léger.

» Il est faible et lâche. Il abattra les temples et trempera la terre de sang ; mais il ne pourra soutenir sa révolte et il avouera avec de sottes larmes que celui qui l'a ainsi créé rebelle, s'est sans doute moqué de lui, blasphème dicté par le désespoir et qui le rendra encore plus malheureux.

» Ainsi, l'inquiétude, le doute, la souffrance sont en partage aux hommes après que tu as tant souffert pour les libérer.

» ... Ils ont souffert ta croix ; ils ont souffert, nus et affamés, au fond du désert, pendant des dizaines d'années, en se nourrissant de sauterelles et de racines, et tu peux sans doute montrer avec quel orgueil les fils de la liberté, de l'amour libre, du sacrifice libre et magnifique. Mais, souviens-toi qu'ils furent quelques milliers : des dieux ! mais, le reste !...

» De quoi est coupable l'âme faible qui ne possède pas ces dons épouvantables ? Mais n'es-tu venu sur terre que pour les gens de choix ? Alors, il y aurait là un mystère que nous ne pouvons comprendre et qui nous donne le droit de prêcher le mystère, nous aussi, et d'enseigner qu'on doit obéir aveuglément, fût-ce contre sa conscience. C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton enseignement et nous l'avons fondé sur le miracle, sur le mystère et sur l'autorité. Et les hommes sont redevenus heureux, parce qu'on les a menés de nouveau comme un troupeau et qu'on leur a enlevé ce don affreux de la liberté, qui leur a valu tant de souffrances.

» N'avons-nous pas raison ? N'est-ce pas aimer l'humanité que de reconnaître sa faiblesse, d'alléger son fardeau et de faire qu'elle ne puisse pécher sans notre permission ? A quoi es-tu bon ? Pourquoi viens-tu nous troubler ?...

» Et qu'aurais-je donc à te cacher. Je sais à qui je parle et, ce que j'ai à te dire, tu le sais déjà, je le lis dans tes yeux. Tenterais-je de te dissimuler notre mystère ? Cependant, tu veux peut-être l'entendre de ma bouche. Ecoute donc ; le voici.

» Nous ne sommes pas avec toi, mais avec *Lui !* Il y a

huit siècles de cela, huit siècles que nous avons pris de *lui* ce que tu as maladroitement refusé, ce qu'il t'offrit après t'avoir montré tous les royaumes terrestres ; nous avons reçu de *lui* Rome et l'épée de César, et nous nous sommes proclamés rois de la terre.

» Jusqu'ici, nous n'avons pu parfaire notre œuvre, mais à qui la faute ? La terre souffrira encore beaucoup avant que nous parvenions à être des césars. Alors, nous penserons à faire le bonheur définitif de l'humanité. Ah ! si tu avais suivi ce troisième conseil du Grand-Esprit, tu aurais satisfait à toutes les aspirations de l'homme, qui aurait su à quel maître obéir, à qui remettre sa conscience et comment former cette fourmilière universelle et harmonieuse, dont la réalisation est son troisième tourment...

» Si tu avais reçu l'empire du monde et la pourpre de César, tu aurais donné la paix au monde, parce que ceux-là seuls peuvent régner sur les hommes qui dominent leur conscience et leur donnent le pain. En prenant l'épée de César, nous t'avons renié et nous L'avons suivi.

» Oh ! des siècles encore s'écouleront de libre arbitre et d'anthropophagie, car ils commenceront par une nouvelle tour de Babel et finiront par s'entre-dévorer. C'est alors que la bête féroce viendra nous lécher les pieds en pleurant des larmes de sang, et nous nous asseoirons sur la bête et nous lèverons la coupe sur laquelle il est écrit : « Mystère ! » Alors viendra le règne de la paix et du bonheur parmi les hommes.

» Nous leur persuaderons qu'ils ne seront libres qu'en se soumettant à nous et ils s'en persuaderont eux-mêmes en se rappelant les horreurs d'esclavage et de désordre où les auront conduits la liberté. Ils se jetteront à nos pieds et nous crieront : « Oui, vous aviez raison, vous seuls avez maîtrisé Son mystère ; nous vous revenons ; sauvez-nous de nous-mêmes ! » Ils verront clairement que nous recevons les pains de leurs mains pour les leur distribuer sans aucun miracle, et ils en seront heureux parce qu'ils se souviendront que, sans nous, les pains qu'ils gagnaient se changeaient en pierres, et qu'une fois revenus à nous, les pierres se transformeront en pains

dans leurs mains. Ils comprendront enfin leur bien et se soumettront une fois pour toutes.

» Qui les en a le mieux empêchés ? Qui a dispersé le troupeau dans les chemins inconnus ?

» En les élevant, tu leur as enseigné la fierté, nous leur montrerons que, faibles, ils doivent être humbles et qu'on est plus heureux d'obéir comme des enfants. Ils se presseront timidement autour de nous comme les poussins autour de la poule. Ils craindront notre colère ; ils seront plus pleurards que des femmes ou des enfants et, sur un signe de nous, ils passeront à la gaîté, au rire, à la joie sereine et aux chansons.

» Nous les ferons travailler, mais dans les intervalles de leur travail, nous leur arrangerons une vie douce comme un jeu d'enfant. Nous leur permettrons de pécher en leur promettant que chaque péché sera expié s'il est fait avec notre permission. Cette punition, nous la prendrons sur nous, et ils nous adoreront comme des bienfaiteurs qui auront porté leurs péchés devant Dieu. Ils n'auront pas de secrets pour nous ; nous leur donnerons ou non l'autorisation de vivre avec leurs femmes et leurs amantes, d'avoir ou de n'avoir pas d'enfants. Ils se soumettront en tout avec joie et gaieté, parce que nous les aurons débarrassés du souci, de la responsabilité du libre arbitre. Tous les hommes seront heureux, à l'exclusion de leurs gouvernants. Seuls, nous serons malheureux, nous, les gardiens du mystère. Il y aura des millions et des millions d'enfants heureux et cent mille martyrs qui auront pris sur eux cette malédiction de connaître le bien et le mal.

» Les hommes mourront doucement en ton nom et ne trouveront la mort que de l'autre côté du tombeau. Nous garderons le secret et, pour leur bonheur, nous les allècherons par la promesse d'une récompense éternelle.

» Mais, s'il était quelque chose outre-tombe, ce ne serait pas pour de pareils êtres. Quand tu viendras, selon les prédictions, avec tes élus, tes fiers, tes puissants, pour vaincre encore une fois, nous dirons, nous, qu'ils n'ont sauvé qu'eux-mêmes et que nous avons sauvé tout le monde.

» On dit que la pécheresse, celle qui, assise sur la bête, tient dans ses mains la coupe du mystère, sera déchirée par les faibles à nouveau révoltés et qu'on dénudera son corps infâme. Mais je me lèverai alors et je te montrerai des milliers de millions d'enfants heureux qui n'auront pas connu le péché. Et nous, qui, pour leur bonheur, aurons pris leurs péchés sur nous, nous viendrons devant toi et nous te dirons : « Juge-nous si tu le peux et si tu l'oses ! » Sache que je n'ai pas peur de toi, que moi aussi, j'ai été au désert me nourrir de sauterelles et de racines. Je bénissais la liberté que tu as donnée aux hommes et je me préparais à être un de tes élus, parmi les puissants et les forts, avec le désir d'en accroître le nombre. Mais je me suis ressaisi et je n'ai pas voulu servir la folie, et je suis allé à ceux qui ont *corrigé ton œuvre*. J'ai quitté les fiers pour les humbles.

» Ce que je t'ai dit sera et notre royaume sera constitué... Demain, tu verras le troupeau docile attiser ton bûcher sur mon ordre, car je te brûlerai pour être venu nous troubler. Si quelqu'un mérite le bûcher, c'est toi. Demain, je te brûlerai ! *Dixi.* »

Ivan s'arrêta. Il avait terminé son récit avec emportement, mais tout à coup il sourit. Aliocha l'écoutait en silence. Sur la fin, très troublé, il avait plusieurs fois essayé d'interrompre son frère ; visiblement, il se contenait. Soudain, il se mit à parler, comme déchaîné :

— Mais... c'est une absurdité ! Ton poème est un éloge de Jésus et non le blâme que tu entendais. Et qui donc croira ce que tu dis sur la liberté ? Est-ce ainsi qu'il faut la comprendre ? Est-ce là la conception de l'orthodoxie ? C'est Rome, et non Rome tout entière, mais les pires catholiques, les inquisiteurs, les Jésuites !

» Ton inquisiteur est un personnage de fantaisie. Quels sont ces péchés des hommes qu'il prend sur lui ? Quels sont ces détenteurs de mystère qui assument je ne sais quelle malédiction pour le bonheur de l'humanité ? Si mal qu'on puisse parler des Jésuites, sont-ils ce que tu les représentes ? Pas du tout ! Ils constituent seulement l'armée de l'Empereur-Pontife de Rome pour le futur royaume universel de la terre. Voilà leur idéal,

mais sans mystère et sans tristesse élevée. C'est le simple désir de la puissance, des sales bonheurs terrestres, la soif de réduire l'humanité en esclavage et d'en être les propriétaires... Ils ne croient peut-être même pas en Dieu et ton inquisiteur douloureux n'est qu'une chimère.

— Halte ! halte ! riait Ivan, comme tu t'échauffes ! Une chimère, soit. Mais, permets : penses-tu sérieusement que tout le mouvement catholique des derniers siècles ne soit que le désir de la puissance pour les biens matériels qu'elle procure ? Pourquoi, je te le demande, inquisiteurs et Jésuites ne se seraient-ils unis qu'en vue des basses jouissances matérielles ? Pourquoi n'auraient-ils point parmi eux quelque grand martyr tourmenté par l'universelle douleur et l'amour de l'humanité ? Qu'il y en ait seulement un seul qui, comme mon inquisiteur, ait commencé par se nourrir de racines au désert, et sans cesser d'aimer l'humanité. Ses yeux se sont soudain dessillés et il a compris qu'il n'y a aucune félicité à conquérir une volonté parfaite, si l'on sait en même temps que des millions d'autres créatures de Dieu sont restées dans une condition dérisoire, incapables de jamais gouverner leur liberté. Alors il a retourné sa casaque et s'est uni aux hommes intelligents. Est-ce donc invraisemblable.

— A quels gens intelligents s'est-il uni ? fit Aliocha très irrité. Ils n'ont pas plus d'intelligence qu'ils ne possèdent de mystères. Ce ne peuvent être que des athées. Ton inquisiteur ne croit pas en Dieu ; voilà tout son secret.

— Et quand il en serait ainsi ?... Enfin, tu as compris ! et voilà tout son secret. Mais n'est-ce pas une souffrance pour un homme qui a perdu toute sa vie dans les mortifications du désert sans se guérir de son amour pour l'humanité ? Et, sur la fin de sa vie, il voit clairement que seuls, les conseils de l'abominable Grand Esprit peuvent ménager une vie acceptable à ces « êtres inachevés, à ces esprits d'essai, créés en dépit du bon sens ». Il voit alors qu'il faut suivre la voie tracée par l'affreux esprit de mort et de ruine, et, pour cela, accepter le men-

songe, mener sciemment les hommes à la mort et à la ruine en les trompant tout le long du chemin, afin qu'ils ne voient pas où on les mène et que ces misérables aveugles se croient heureux. Et note bien ceci : il faut les tromper au nom de Celui en l'idéal duquel le vieillard avait cru toute sa vie. N'est-ce pas douloureux ? Mais, qu'un seul homme pareil soit en tête de cette armée « qui désire le pouvoir pour les sales jouissances », est-ce que ça ne suffit pas à créer une tragédie ? Car cela nous révèle la véritable idée dirigeante de toute l'œuvre de Rome, avec ses armées et ses Jésuites. Et je crois fermement que cet homme n'a jamais fait défaut parmi ceux qui sont à la tête du mouvement, non par hasard, mais comme le dépositaire d'une tradition secrète et perpétuée à travers les siècles pour conserver le mystère, pour le garder des hommes faibles et malheureux et les rendre heureux ? Au reste, en défendant mon idée, j'ai l'air d'un auteur qui ne peut supporter la critique... Assez sur ce sujet.

— Tu ne crois pas en Dieu, dit Aliocha, avec un réel chagrin. Il lui semblait que son frère le regardait avec ironie et, soudain le regard à terre, il demanda : — Mais comment finit ton poème ? Est-il déjà fini ?

— Voici comment je voulais le finir :

» L'inquisiteur se tait, attendant une réponse du prisonnier. Ce silence lui est pénible. Pendant qu'il parlait, l'autre n'a pas cessé de le regarder dans les yeux, d'un air doux et pénétrant et avec un visible parti pris de ne rien répliquer. Le vieillard voudrait qu'il répondît quelque chose, fut-ce quelque chose d'amer et d'affreux. Soudain, le prisonnier s'avance silencieusement vers lui et baise doucement ces lèvres de quatre-vingt-dix ans. C'est toute sa réponse. Le vieillard tressaille. Quelque chose s'émeut dans ses lèvres ; il va à la porte, l'ouvre et dit : « Va et ne reviens plus ! Plus jamais ! » Et le prisonnier s'en va par la ville sombre.

— Et le vieillard ?

— Le baiser lui brûle le cœur, mais il reste fidèle à son idée.

— Et toi avec lui, s'écria tristement Aliocha.

Ivan se mit à rire.

— Mais ce n'est qu'une absurdité, Aliocha, un stupide poème d'étudiant stupide, qui n'a seulement jamais été versifié. Crois-tu donc que je vais aller m'enrégimenter, chez les Jésuites, parmi les hommes qui corrigent *Son* œuvre ? Oh ! que cela m'importe peu ! Je te l'ai dit : je veux traîner jusqu'à trente ans et puis je jetterai la coupe.

— Et les petites feuilles vertes ? et le ciel bleu ? et la femme aimée ? Qu'aurais-tu pour les aimer et pour vivre, avec un tel enfer dans le cœur et dans la tête ?

— Il y a une force qui m'aidera à supporter cela.

— Quelle force ?

— Celle des Karamazov... la force d'ignominie des Karamazov...

— Qui consiste à se plonger dans la débauche et à y tuer son âme ?

— Soit. Mais peut-être réussirai-je à l'éviter jusqu'à trente ans, et puis...

— Comment l'éviteras-tu ? c'est impossible avec tes idées. Par quel moyen l'éviteras-tu ?

— Encore à la façon des Karamazov.

— Ah ! oui ; *tout est permis*, n'est-ce pas ?

Ivan fronça les sourcils et pâlit soudainement.

— Ah ! tu te souviens de ce mot qui a tant offensé Mioussov, et que Dmitri a si naïvement répété ? Soit, tout est permis, puisque le mot est lâché ; je ne le renie pas...

Puis, dans un attendrissement inattendu, il ajouta :

— En m'en allant, frère, je pensais avoir au moins un ami au monde, et voici que je m'aperçois que je n'ai pas plus de place dans ton cœur que dans aucun autre. Non, je ne renierai pas la formule : « Tout est permis. » Et toi, vas-tu donc me renier aussi ?

Aliocha se leva et, s'approchant de lui, il le baisa silencieusement sur les lèvres.

— C'est un plagiat ! s'écria Ivan transporté. Tu as volé ça dans mon poème. En tout cas, merci ! Allons ; il est temps de nous en aller.

Ils sortirent et s'arrêtèrent sur le perron de la taverne.

— Ecoute, Aliocha, dit Ivan d'une voix ferme, si je pense parfois aux petites feuilles vertes, ce sera en souvenir de toi. Il me suffit que tu sois au monde, n'importe où, pour que la vie me semble encore acceptable. Et maintenant, tirons chacun de notre côté et en voilà assez ! entends-tu, assez ! Ainsi, quand même je ne partirais pas demain — et il me semble bien que je partirai — plus un mot sur ces questions ; je te le demande instamment. Quant à Dmitri, fit-il avec une soudaine irritation, ne m'en parle plus ; le sujet est épuisé, n'est-ce pas ? Et maintenant, je veux à mon tour te faire une promesse : quand, vers trente ans, je serai sur le point de « jeter la coupe », je viendrai encore une fois causer avec toi, où que tu sois, fût-ce en Amérique. Et il me sera fort intéressant de voir ce que tu seras devenu en ce temps-là. Je ne viendrai que pour ça. Voilà une promesse assez solennelle. Il est vrai que nous nous séparons pour sept ou dix ans peut-être. Et maintenant, va-t-en chez ton *Pater Seraphicus* ; s'il mourait sans toi, tu m'en voudrais encore. Adieu... embrassons-nous encore une fois... là... Adieu !

Ivan tourna le dos brusquement et s'en fut sans plus se retourner, un peu de la même façon que Dmitri était parti la veille, mais avec une nuance personnelle. A son tour, Aliocha tourna le dos et se hâta vers le couvent.

Il faisait déjà fort sombre et il éprouvait comme un sentiment de peur. Quelque chose de nouveau s'élevait en lui, qu'il n'aurait su expliquer. Comme la veille, un vent lugubre bruissait dans les sapins. Il se hâtait toujours.

— *Pater Seraphicus !* pensa-t-il, il a pris ce nom-là quelque part ; où ça ?... Pauvre Ivan, quand te verrai-je maintenant ?... Voici l'ermitage !... Oui, oui, c'est lui, le *Pater Seraphicus*, qui me sauvera !

Il se demanda plus tard avec un grand étonnement comment il avait pu aussi complètement oublier Dmitri, alors que, le matin, il avait résolu de le voir à tout prix ce jour-là.

CHAPITRE VI

SINGULIER ENTRETIEN

Ivan Feodorovitch s'en allait vers la maison de son père. Mais un chagrin insupportable et qu'il ne pouvait s'expliquer, s'était soudain emparé de lui et croissait à mesure qu'il approchait de la maison. Ce chagrin n'aurait rien eu d'extraordinaire au moment où il s'apprêtait à rompre avec tout ce qui l'avait attiré en cette ville, et à commencer une nouvelle vie dont il ne savait rien encore, une vie où il se lançait seul, mais plein d'espoirs, sans pouvoir rien définir de ses attentes ni de ses désirs. Et pourtant, quoique son âme s'emplît d'angoisse en face de l'inconnu, ce n'était pas cela qui le tourmentait.

— Serait-ce le dégoût de la maison paternelle ? se demandait-il. C'est bien possible, tellement ce vieillard m'est devenu odieux. Mais ce n'est pas cela... Cet entretien avec Aliocha ?... Il est vrai que j'avais gardé le silence pendant tant d'années, et pour la première fois que je parle, j'ai dit tant d'absurdités ! Ce serait alors vanité blessée de n'avoir pu m'expliquer devant ce garçon qui m'intéresse tout particulièrement... Mais non ; ce n'est pas ça encore... Quelle est donc cette angoisse ?

Ce chagrin l'agaçait, d'autant plus qu'il le sentait comme extérieur à sa personne. Et c'est fort irrité qu'il atteignit la maison paternelle, quand, à quinze pas de la porte, il comprit soudain la cause de son inquiétude.

Sur un banc, près de l'entrée, Smerdiakov prenait le frais et, du premier coup, Ivan comprit que cet homme était assis dans son âme comme sur ce banc et qu'elle ne pouvait le supporter. Tout s'éclaira soudain. Il se rappela que lorsque Aliocha avait parlé de sa rencontre avec le laquais, quelque chose de lugubre et d'écœurant l'avait intérieurement soulevé. Il l'avait ou-

blié par la suite, mais l'être était resté en lui et, à peine avait-il quitté Aliocha que le sentiment oublié avait commencé à s'exsuder.

— Comment un pareil vaurien peut-il m'inquiéter à ce point ? pensa-t-il avec une furieuse colère.

Effectivement, sa haine pour le domestique montait en lui de jour en jour. Le point de départ en était dans un petit événement survenu aux premiers temps du séjour d'Ivan chez son père.

Il s'était alors intéressé à Smerdiakov et avait pris l'habitude de causer avec lui, tout en s'étonnant toujours d'une sorte d'inquiétude d'esprit assez singulière chez « ce contemplatif ». Ils agitaient des questions philosophiques, mais Ivan Feodorovitch s'était bien vite aperçu que les thèmes discutés n'intéressaient Smerdiakov que d'une façon accessoire, que ces conversations étaient seulement pour lui l'occasion de manifester son amour-propre follement susceptible. Il en avait ressenti un vif dégoût. Plus tard, quand l'arrivée de Grouchenka et la rivalité du père et du fils avaient commencé de troubler la maison, Ivan s'en était entretenu avec Smerdiakov, et celui-ci, qui semblait toujours fort agité par ce sujet, faisait des questions illogiques, indirectes, incompréhensibles et qui, cependant, paraissaient préméditées sans qu'il fût possible de comprendre à quoi elles tendaient. Puis, il se taisait, rompait les chiens au moment où le point qu'il avait soulevé se développait d'une façon intéressante. Mais, ce qui irritait le plus Ivan et lui inspirait le plus de répulsion, c'était l'ignoble et toujours croissante familiarité de Smerdiakov à son égard. Non point qu'il se permît la moindre impolitesse, au contraire, il s'exprimait toujours très respectueusement, mais il semblait vouloir acoquiner Ivan avec lui dans une sorte de solidarité inexpliquable, comme s'il eut entre eux deux quelque pacte secret.

Ce n'est qu'assez tard qu'Ivan Feodorovitch s'était rendu compte de cette cause de son antipathie. Aussi voulait-il passer en silence et sans même regarder le domestique, mais Smerdiakov se leva et, à ce seul mouvement, Ivan Feodorovitch comprit son intention d'enta-

mer un entretien particulièrement important ; il leva donc les yeux et s'arrêta. Il contemplait avec une furieuse répugnance cette pâle figure de castrat encadrée dans ses bouffettes de cheveux aux tempes et son petit toupet frisé. L'œil gauche souriait d'un air de dire : « On ne passe pas ! Nous avons à causer ! »

Ivan Feodorovitch qui pensait : « Allons, place, vaurien ! Qu'ai-je à faire avec toi ? » fut tout étonné d'entendre sa propre voix demander doucement : « Papa est-il levé ? » et de s'asseoir sur le banc pendant que Smerdiakov, debout et les mains derrière le dos, le regardait avec une assurance presque sévère.

— Il dort encore, répondit-il sans se hâter — et l'œil disait : « Ce n'est pas moi qui ait commencé l'entretien ! » — Vous m'étonnez, monsieur, ajouta-t-il après un court silence, en baissant les yeux avec affectation et en jouant du bout de sa bottine vernie.

— Et pourquoi donc ? fit brusquement Ivan, exaspéré de se voir satisfaire la vile curiosité du laquais.

— Pourquoi n'allez-vous pas à Tchermachnia, monsieur ? reprit Smerdiakov — et son petit œil ajoutait familièrement : « Tu me comprendras si tu es un homme intelligent. »

— Comment cela ? s'étonna Ivan Feodorovitch.

— Mais oui, puisque Feodor Pavlovitch vous en supplie, répondit Smerdiakov avec une nouvelle pose et d'un ton tout à fait indifférent.

— Le diable t'emporte ! Mais parle donc plus clairement ! s'écria Ivan Feodorovitch avec impatience.

— Oh ! ça n'a rien de bien important ; c'était plutôt pour dire quelque chose, dit Smerdiakov toujours souriant.

Nouveau silence. Ivan Feodorovitch sentait bien qu'il aurait dû se fâcher tandis que, debout devant lui, le laquais semblait lui demander : « Voyons, vas-tu te fâcher ou non ? » Il fit un mouvement pour se lever. Mais Smerdiakov saisit le temps :

— Ma position est affreuse, Ivan Feodorovitch ; je ne sais que faire, fit-il lentement et avec fermeté. Puis il soupira. Ivan se rassit. — Ils sont tous deux comme de

petits enfants (je parle de monsieur votre frère et de monsieur votre père). A peine votre père est-il levé qu'il se met à me tourmenter : « Est-elle venue ? Pourquoi n'est-elle pas venue ? etc... » et ainsi de suite jusqu'à minuit et même plus tard. Et, si Agrafena Alexandrovna ne vient pas ce soir (comme il se peut fort bien), cela recommencera demain matin : « Pourquoi n'est-elle pas venue ? Quand viendra-t-elle ?... » comme si c'était ma faute. Et de l'autre côté, à peine le crépuscule tombe-t-il, que monsieur votre frère survient l'arme à la main : « Ecoute, canaille de cuisinier, si tu la laisses passer sans m'en prévenir, je te tuerai le premier. » Et l'on dirait que suis coupable vis-à-vis de lui. Tous deux s'exasp j'ai d'instant en instant et me rendent la vie tellement un-portable que je pense parfois à me tuer pour en finir.

— Pourquoi t'en es-tu mêlé ? Pourquoi as-tu été spontanément faire des rapports à Dmitri ? fit Ivan Feodorovitch avec colère.

— Mais c'est lui qui m'y a mêlé. Je gardais le silence, n'osant pas le contredire. Il a fait de moi son confident, et depuis ce moment, il ne sait plus que dire : « Je te tuerai, canaille ! » Je suis sûr, monsieur, que j'aurai demain une grande, une très longue crise d'épilepsie.

— Comment, très longue ?

— Oui ; ça dure plus ou moins longtemps, plusieurs heures, un ou deux jours. Une fois, quand je suis tombé du grenier, ça m'a tenu trois jours ; les convulsions cessaient et puis recommençaient ; pendant trois jours, je n'ai pas pu reprendre conscience... J'ai failli mourir.

— Mais on dit qu'il est impossible de prédire l'heure où éclatera une crise d'épilepsie! Comment peux-tu affirmer que tu auras une crise demain ? interrogea Ivan Feodorovitch, avec une curiosité où il y avait de l'irritation. Quand tu as eu ta grande crise, tu étais tombé du grenier.

— Oui, mais j'y vais chaque jour, au grenier ; et, si je ne tombe pas du grenier, je tomberai dans la cave, où mon service m'oblige d'aller tous les jours.

Ivan Feodorovitch regarda longuement.

— Tu racontes des absurdités, dit-il d'une voix mena-

çante. Je ne te comprends pas... Tu te proposes de feindre demain un accès d'épilepsie et de le faire durer trois jours... hein ?

Smerdiakov, qui regardait à terre en jouant toujours du bout de sa bottine, releva la tête et dit en souriant :

— Admettons que je puisse feindre un accès — ce est très facile à un homme expérimenté, — n'ai-je pas le droit d'employer ce moyen de sauvegarder mon existence menacée ? Si Agrafena Alexandrovna vient chez Feodor Pavlovitch, votre frère ne pourra tout de même pas s'en prendre à un homme malade de ne l'avoir pas pré-[illegible]

— Tu sais bien que les paroles de Dmitri ne sont que [illegible] [illegible]menaces sans conséquence. Il tuera, sans doute. mais pas toi !

— Il me tuerait comme une mouche et le premier. En tout cas, je ne tiens pas à passer pour son complice s'il commet quelque sottise sur son père.

— Pourquoi te prendrait-on pour son complice ?

— Parce que je lui ai enseigné en secret tous les signaux.

— Quels signaux ? Que le diable t'emporte ! Parle donc plus clairement.

— Je dois vous avouer, traîna Smerdiakov avec un calme de pédant, qu'il y a un secret entre Feodor Pavlovitch et moi. Comme vous le savez depuis quelques jours, il s'enferme chaque soir avec le plus grand soin. Depuis le début de son intrigue avec Agrafena Alexandrovna, monsieur a ordonné que moi seul servirais dans la maison. La nuit, je dois me retirer dans le pavillon et veiller jusqu'à minuit au cas où elle viendrait. « Si elle vient, me dit-il, accours à la fenêtre et frappe deux coups espacés, suivis de trois coups précipités ; j'irai t'ouvrir. » Il m'a donné un autre signal en cas d'événements extraordinaires exigeant ma présence immédiate : deux coups précipités, un silence et un coup beaucoup plus fort. Il a grand peur de Dmitri Feodorovitch et si, pendant qu'il serait enfermé avec Agrafena Alexandrovna, votre frère venait à se montrer, je le préviendrais en frappant trois fois à intervalles égaux. Il

nous croit seuls avertis de ces signaux. Or, voici que Dmitri Feodorovitch les connaît.

— Comment as-tu osé les lui enseigner ?

— Par terreur. Il me répétait tous les jours : « Tu me caches quelque chose ; je te romprai les jambes ! » C'est alors que je lui ai communiqué ces signaux pour le convaincre de ma fidélité.

— Si tu le vois en user, ne le laisse pas faire.

— Et si j'ai ma crise ?... D'ailleurs, je ne sais si j'oserais m'interposer, le sachant capable de tout.

— Comment sais-tu que tu auras ta crise demain ? Que le diable t'emporte ; tu te moques de moi !

— Comment oserais-je me le permettre ? et puis, j'ai trop peur pour avoir l'esprit à la moquerie... C'est un pressentiment : la crise viendra par suite de la crainte que j'éprouve.

— Eh bien ! quand tu seras couché, Grigori veillera ! Préviens-le. Il ne le laissera pas entrer, lui, bien sûr.

— Je n'oserais lui expliquer les signaux sans l'ordre de monsieur. Et puis, il est tombé malade à la suite de la scène d'hier, et Marfa Ignatievna veut le soigner demain d'après un procédé à elle... une teinture d'herbes dont elle a le secret et qu'elle lui administre trois fois par an, quand il souffre des reins. Elle lui en frictionne le dos jusqu'à tuméfaction et lui fait boire le reste en prononçant une prière spéciale tout en ayant soin d'en garder un peu pour elle. Comme ils n'ont pas l'habitude de boire, ils tombent tous deux dans un sommeil lourd et très prolongé. Quand ils se réveillent, Grigori se sent toujours très dispos et Marfa a mal à la tête. Donc, s'ils prennent leur potion demain, ils n'entendront rien et ne pourront s'opposer à l'entrée de Dmitri Feodorovitch.

— Quelle sottise ! On dirait que tout est arrangé d'avance là dedans ! Ta crise coïncidant avec le sommeil des deux autres ! C'est comme si tu le voulais ainsi, fit rudement Ivan Feodorovitch en fronçant le sourcil.

— Que puis-je arranger ici ? Tout dépend de ce que fera votre frère.

— Pourquoi donc viendrait-il, et en secret ? puisque

tu dis qu'Agrafena Alexandrovna ne viendra pas et que, d'ailleurs, j'en suis sûr ! Allons, dis ; je veux connaître toute ta pensée.

— Mais vous savez bien pourquoi il viendra. Qu'importe ici ma pensée ? Il viendra par méchanceté et par méfiance, comme il a fait hier. Il sait aussi fort bien que Feodor Pavlovitch tient toute préparée une enveloppe contenant trois mille roubles et sur laquelle il a écrit de sa propre main : « A mon ange Grouchenka, si elle daigne venir. »

— Bêtises ! cria Ivan Feodorovitch, presque hors de soi, Dmitri ne tuera pas le père pour de l'argent. Il aurait pu le tuer hier, pour Grouchenka, comme une bête furieuse, mais il n'ira pas voler.

— Il a besoin d'argent en ce moment ; il est à toute extrémité, Ivan Feodorovitch. Et puis, il considère cet argent comme lui appartenant, parce qu'il prétend qu'Agrafena Alexandrovna se fera épouser par le vieillard, si cela lui plaît, et il se peut qu'elle le veuille. Je sais que son marchand, Samsonov, lui a dit que « l'affaire ne serait pas déjà si bête », et elle a trop d'esprit pour aller épouser un sans-culotte comme Dmitri Feodorovitch. Vous comprenez qu'au cas où elle se ferait épouser, Agrafena Alexandrovna s'arrangerait pour que toute la fortune de votre père fût transférée à son nom ; elle ne se marierait que pour ça, et votre père ne laisserait rien à aucun de vous trois. Tandis que, s'il meurt à présent, comme il n'a pas fait de testament, chacun de vous, y compris Dmitri Feodorovitch, héritera de quarante mille roubles. Votre frère sait tout cela...

Ivan changea de visage et rougit.

— Alors, pourquoi me conseilles-tu d'aller à Tchermachnia ? Tu veux dire qu'en m'en allant, je laisse aux événements le champ libre ?

— Très juste, fit Smerdiakov à voix basse et sans cesser de plonger son regard dans celui d'Ivan Feodorovitch.

— Comment, très juste ? grinça Ivan, menaçant.

— Je parle par intérêt pour vous. A votre place, je ne voudrais pas courir le risque d'être mêlé à une telle

histoire, répondit Smerdiakov, en soutenant d'un œil assuré le regard étincelant de son interlocuteur.

Puis il se fit un silence.

— Tu m'as l'air d'un bien grand idiot et, en tout cas, d'une belle canaille ! reprit Ivan Feodorovitch.

Il se leva pour rentrer dans la maison, mais, tout à coup, il se retourna et, se mordant convulsivement la lèvres, les poings serrés, il sembla prêt de se jeter sur Smerdiakov qui tressaillit et fit un mouvement de recul. Mais, se ravisant, il se dirigea vers la porte.

— Si tu veux le savoir, je pars pour Moscou demain à la première heure ! cria-t-il d'une voix furieuse. Puis, il se demanda pourquoi il avait dit cela.

— C'est le mieux que vous puissiez faire, répondit Smerdiakov, comme s'il trouvait cela tout naturel. Seulement, il faudrait qu'on pût vous rappeler par télégramme, en cas de besoin.

Ivan Feodorovitch se retourna encore une fois vers Smerdiakov. Un grand changement s'était produit dans l'expression du domestique. Toute sa familiarité, toute sa nonchalance avaient disparu pour faire place à quelque chose d'attentif, de peureux et de servile, et son regard semblait demander : « Ne diras-tu donc rien de plus ? »

— Et de Tchermachnia, on ne m'en aurait pas rappelé ? cria Ivan Feodorovitch.

— Mais oui, de Tchermachnia aussi, balbutia Smerdiakov comme perdu, mais les yeux toujours dans ceux d'Ivan.

— Mais Tchermachnia est plus près... Est-ce économie, ou pour m'éviter un trop grand déplacement ?

— En effet, murmura Smerdiakov, prêt à sauter de nouveau en arrière. Mais, à son étonnement, Ivan Feodorovitch se mit à rire, et c'est ainsi qu'il passa la porte. Pourtant, qui eut alors vu sa figure n'y eut pas lu la joie. Il riait ainsi qu'il marchait, machinalement, comme en catalepsie.

CHAPITRE VII

IL EST TOUJOURS BON DE CAUSER AVEC UN HOMME D'ESPRIT

Et il parlait de même. Ayant passé devant son père au moment d'entrer au salon, il lui cria brusquement : « Je vais chez moi, là-haut, et pas chez vous. Au revoir ! » et continua son chemin sans avoir même regardé Feodor Pavlovitch qui s'arrêta et le suivit des yeux avec un air moqueur.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-il à Smerdiakov, entré à la suite d'Ivan.

— Qui le sait ? Il est fâché, répondit évasivement celui-ci.

— Au diable ! Qu'il se fâche, s'il lui plaît. Donne le samovar et sauve-toi. Rien de neuf ?

Ici se placèrent ces questions au sujet de Grouchenka et dont se plaignait Smerdiakov. Une demi-heure après, la maison était fermée, et le vieillard, à moitié fou, se mit à parcourir les pièces, frémissant dans l'attente des cinq coups convenus...

... Il était fort tard et Ivan Feodorovitch ne dormait pas, en proie à des rêveries troubles et indécises, tourmenté de velléités étranges, inattendues.

Ainsi, vers minuit, il éprouve le désir de descendre, d'ouvrir la porte et d'aller dans le pavillon maltraiter Smerdiakov, sans autre raison que l'exaspération où le plongeait ce laquais. En même temps, une timidité incompréhensible et humiliante l'envahissait, lui enlevant jusqu'à ses forces physiques. La tête lui tournait. Un sentiment de haine lui oppressait l'âme ; il haïssait jusqu'à Aliocha au souvenir de leur entretien et il se haïssait lui-même. Il avait presque oublié Katherina Ivanovna et, plus tard il s'en étonna, se souvenant que le matin même, lorsqu'il annonçait avec tant de fanfaronnade son départ pour Moscou, il s'était dit : « Sottises !

tu ne partiras pas. Tu ne te détacheras pas aussi facilement que tu voudrais le faire croire ! » Et puis, il se levait, allait doucement ouvrir la porte et écoutait la promenade inquiète de Feodor Pavlovitch à travers les appartements du rez-de-chaussée. Il retenait son haleine ; son cœur battait et il ne savait dans quel but il épiait.

Le silence se fit et, vers deux heures, il se coucha avec la ferme intention de dormir au plus vite, nonobstant son état d'inquiétude et en effet, il tomba bientôt dans un sommeil sans rêves. Quand il se réveilla, vers sept heures, il faisait jour déjà. Il s'habilla à la hâte, atteignit sa valise et commença de faire ses paquets. A neuf heures, tout était prêt.

Il descendit assez gai, mais, dans ses paroles et dans ses gestes, tout indiquait un homme pressé. Il souhaita aimablement le bonjour à son père et s'informa de sa santé. Puis, sans attendre la réponse, il lui annonça tout à coup qu'il partait dans une heure pour Moscou et pria qu'on fît atteler. Cette nouvelle ne sembla nullement surprendre le vieillard, qui oublia même, contrairement à toute bienséance, de déplorer le départ de son fils. Mais il n'oublia pas ce qui l'intéressait personnellement :

— Et tu ne me l'as pas dit hier !... Enfin, accorde-moi une grande grâce, mon cher fils ; arrête-toi en passant à Tchermachnia. C'est à peine à douze verstes de la station de Volovia.

— Excusez-moi, mais ça m'est impossible. D'ici au chemin de fer, j'ai quatre-vingts verstes à faire et le train de Moscou est à cinq heures du soir. C'est à peine si j'ai le temps de l'attraper.

— Tu iras demain à Moscou, ou après-demain, mais va aujourd'hui à Tchermachnia. Qu'est-ce que ça te coûte de tranquilliser ton père ? Si je n'avais pas affaire ici, j'y aurais été moi-même ; c'est très important et très pressé, mais je... je n'ai pas le temps. C'est mon bois de là-bas ; on m'en propose douze mille roubles. L'affaire est bonne ; il faudrait la saisir, à ce que m'écrit le pope.

— Eh bien ! chargez-en le pope.

— Impossible ; c'est un homme de confiance, mais il

ne connaît rien aux affaires. Il se ferait rouler ; l'acheteur est un roublard.

— Vous savez bien que je ne m'y connais pas mieux que le pope.

— Je vais te dire. Ce Gorstkine, l'acheteur, a une petite barbe rousse infecte qu'il faut observer. S'il s'émeut et se fâche et que la barbe remue, bon ! il veut faire l'affaire. Mais, s'il la caresse en ricanant, ça veut dire qu'il cherche à filouter. Ne regarde pas ses yeux ; ils ne disent rien ; guigne la barbe !... S'il marche, tu m'écriras : « Il ne ment pas. »

— Je vous dis que ça m'est impossible !

— Voyons, rends-moi service. Vous êtes tous des sans-cœur ! Es-tu donc à un ou deux jours près ? J'aurais bien envoyé Aliocha, mais il ne comprend rien à tout ça. Toi, tu es un homme d'esprit ; est-ce que je ne le vois pas ? Tu n'es pas marchand de bois, mais tu as du coup d'œil... Tu n'as qu'à regarder la barbe, je te dis !

— C'est donc vous-mêmes qui me poussez à ce maudit Tchermachnia, hein ? s'écria Ivan avec un sourire méchant.

Feodor Pavlovitch laissa passer la méchanceté et ne voulut voir que le sourire.

— Ah ! tu consens... Attends, je vais te faire un mot d'introduction.

— Je ne sais pas ; je déciderai en route.

— Pourquoi, en route ? Allons, décide-toi tout de suite, mon pigeonneau... Après, je ne te retiens plus.

Feodor Pavlovitch était enchanté. Il écrivit le billet et fit servir du cognac et des hors-d'œuvre. Mais, contrairement à son habitude, il ne fut pas expansif et ne dit pas un mot de Dmitri. La séparation ne semblait nullement l'émouvoir. En reconduisant son fils jusqu'au perron, le vieillard fit mine de s'attendrir et voulut l'embrasser ; mais Ivan se hâta de lui tendre la main, ce que Feodor Pavlovitch comprit à l'instant.

— Dieu te garde, lui dit-il. Peut-être les hasards de la vie te ramèneront-ils ici ?... Je serai toujours content de te voir. Adieu. Le Christ soit avec toi !

Ivan Feodorovitch monta en voiture.

— Adieu, Ivan, ne me juge pas trop sévèrement ! lui cria une dernière fois son père.

Tous les habitants de la maison étaient sortis pour lui faire leurs adieux ; Ivan leur donna à chacun dix roubles. Smerdiakov se précipita pour arranger le tapis de la voiture.

— Tu vois, je pars pour Tchermachnia, dit-il comme malgré lui, avec un petit rire nerveux.

— On a raison de dire qu'il est toujours bon de causer avec un homme d'esprit ! répondit le laquais d'un ton ferme, en fixant sur Ivan Feodorovitch un regard pénétrant.

La voiture se mit en route. Il faisait un temps superbe : l'air était pur, frais, presque froid et le ciel clair. Dans son esprit passèrent les images de Katherina Ivanovna et d'Aliocha ; mais il souffla doucement sur ces chers rêves et ils s'envolèrent. « Il sera toujours temps d'y penser », se dit-il.

Ils furent vite au relais. Comme on prenait la route de Volovia, un souvenir lui traversa l'esprit et le fit haleter soudain.

— Pourquoi donc a-t-il dit « qu'il est toujours bon de causer avec un homme d'esprit ?... » Qu'entendait-il ?... Et pourquoi lui ai-je annoncé que j'allais à Tchermachnia ?

Arrivé à Volovia, il demanda à des cochers qui causaient :

— Dites-moi, garçons, si je vais à Tchermachnia, serai-je de retour ici pour le train de sept heures ?

— C'est bien juste...

— Bon ! Quelqu'un de vous va-t-il demain en ville ?

— Mitri y va.

— Eh bien ! Mitri, rends-moi un service. Entre chez mon père, Feodor Pavlovitch Karamazov, et dis-lui que je ne suis pas allé à Tchermachnia. Peux-tu ?

— Bien sûr. Je le connais, Feodor Pavlovitch.

— Alors, voici ton pourboire, parce qu'il se pourrait qu'il ne t'en donnât pas.

Et Ivan rit gaiement.

— Ça n'aurait rien d'étonnant, répondit Mitri en riant

aussi. Merci, monsieur ; je ferai ta commission.

A sept heures du soir, Ivan Feodorovitch montait dans le train de Moscou.

— Loin de moi le passé ! pensait-il. Et que je n'aie plus de nouvelles de là-bas ! Allons vers une vie nouvelle, parmi des gens nouveaux, dans des lieux nouveaux et sans regarder en arrière !

Mais il eut beau faire, il se sentait poignardé du plus cruel chagrin.

— Je suis un lâche ! se dit-il.

Après avoir reconduit son fils, Feodor Pavlovitch était resté d'excellente humeur. Il buvait du cognac à petits coups quand survint un incident des plus fâcheux.

Smerdiakov, qui était allé à la cave, dégringola tout à coup de toute la hauteur des marches. Au son du cri du cri d'un timbre tout particulier qui annonçait le début de la crise, Marfa Ignatievna se précipita à son secours L'écume à la bouche, il se débattait au fond de la cave. Il n'avait rien de cassé, mais on eut beaucoup de peine à le tirer de là.

Feodor Pavlovitch assistait à toute cette opération, visiblement effrayé et désemparé. Le malade ne revenait pas à lui. Les crises se succédaient coup sur coup. On en conclut qu'il en allait être comme l'année dernière, lors de sa grande crise, quand il était tombé du grenier.

Feodor Pavlovitch fit donc mander Hertzenchtube. Après avoir examiné le malade, le docteur déclara que la crise pouvait être dangereuse et que si les remèdes ordinaires ne réussissaient pas, il reviendrait le lendemain matin pour en essayer d'autres.

On coucha le laquais dans le pavillon, dans une petite chambre à proximité de celle de Marfa et de Grigori. Feodor Pavlovitch resta sous le coup de ce malheur pendant toute la journée. En comparaison de ce qu'eût préparé Smerdiakov, la soupe de Marfa semblait une sorte de rinçure, et le poulet était tellement desséché qu'il fut impossible de le manger.

Vers le soir, nouvel ennui : Grigori, de plus en plus souffrant, dut s'aliter. Feodor Pavlovitch avala son thé à la hâte et s'enferma. Il était fort ému, car Smerdiakov

lui avait dit le matin qu'*elle* avait promis de venir sans faute. Son cœur battait à coups pressés. Il errait par les pièces de son appartement et prêtait l'oreille.

C'est qu'il fallait être prudent. Dmitri pouvait être quelque part aux aguets et, dès qu'elle frapperait à la fenêtre (Smerdiakov avait dit lui avoir enseigné le signal), il faudrait ouvrir la porte le plus vite possible. Malgré tant de soucis, le vieillard savourait le plus doux espoir, enfin presque assuré de *la* voir ce soir-là !...

LIVRE III

LE MOINE RUSSE

CHAPITRE PREMIER

ZOSSIMA ET SES HÔTES

Plein d'anxiété, Aliocha pénétra dans la cellule du religieux, quand il s'arrêta, étonné. Au lieu du mourant qu'il croyait y trouver, il vit, assis dans un fauteuil, un homme à la figure gaie, vivante et sereine, quoique altérée par la faiblesse. Il n'était levé que depuis un quart d'heure. On avait patiemment attendu son réveil, car, le matin, il avait promis de s'entretenir encore une fois avant de mourir avec ses chers amis, et l'on croyait aveuglément en sa parole.

Les assistants étaient ses fidèles depuis de longues années : les Pères Païssi, Joseph et Michel ; ce dernier, supérieur du couvent, était un homme d'âge moyen, de basse extraction et de petite culture, mais à la foi solide et simple. Le quatrième visiteur était un vieux petit moine, paysan presque illettré, le Père Anfime, que Zossima aimait beaucoup, pour avoir jadis quêté avec lui par toute la Russie au bénéfice d'un pauvre couvent de Kostroma.

Ils entouraient le fauteuil du religieux. Le soir tombait et la pièce n'était éclairée que par les petites lampes et les cierges qui brûlaient devant les images. A la vue d'Aliocha, le religieux sourit gaiement et lui tendit la main en disant :

— Bonjour, mon cher enfant, je savais que tu viendrais.

Aliocha vint se placer devant lui, s'inclina jusqu'à terre et se mit à pleurer.

— Attends encore avant de pleurer, reprit le religieux, Tu vois, je suis assis et je cause. Peut-être vivrai-je encore vingt ans... As-tu été chez les tiens ? As-tu vu ton frère ?

— J'ai vu l'un de mes frères.

— Je parle de celui que j'ai salué profondément hier.

— Celui-là, je ne le vis qu'hier. Aujourd'hui, je n'ai pu le trouver.

— Hâte-toi de le rejoindre. Vas-y dès demain, toute affaire cessante. Peut-être pourras-tu prévenir quelque drame atroce. J'ai salué en lui sa grande souffrance à venir... Son regard m'a révélé hier tout son avenir et c'est affreux. Deux fois dans ma vie, j'ai ainsi lu le destin dans des yeux d'hommes, et ce que j'avais vu s'accomplit, hélas ! Je t'avais envoyé vers lui dans l'espoir que ton visage de frère lui ferait du bien... Mais, tout dépend du Seigneur... Pour toi, je pense que tu quitteras ces murs et que tu seras dans le monde comme un moine. Tu auras beaucoup d'adversaires, mais tes ennemis eux-mêmes t'aimeront. La vie t'apportera beaucoup de malheurs, mais c'est par eux que tu seras heureux ; tu béniras la vie et tu feras que les autres la béniront, ce qui est plus important... Sachez, mes chers frères, que si j'ai tant aimé la figure de cet adolescent, c'est qu'elle me rappelait de façon frappante celle d'un frère que je perdis quand il avait dix-sept ans... Et je veux vous parler de ce frère, parce qu'il n'y eut jamais dans ma vie une apparition plus précieuse, plus prophétique et plus touchante. Mon cœur s'attendrit et je contemple toute ma vie en cet instant, comme si je la revivais.

Et il entreprit cette narration qu'Aliocha rédigea tout au long quelques jours après. Elle fut parfois interrompue par des suffocations qui l'obligèrent à se coucher sur son lit. Alors, pendant qu'il se reposait, le Père Païssi lisait l'Evangile... Voici la rédaction d'Aliocha, qui ajouta au dernier récit de son maître beaucoup de ce qu'il avait pu dire dans ses entretiens antérieurs.

CHAPITRE II

LA VIE DU DÉFUNT RELIGIEUX ZOSSIMA, RÉTABLIE D'APRÈS SES PROPRES PAROLES PAR ALEXEÏ FEODOROVITCH KARAMAZOV.

Renseignements biographiques.

a) *De l'adolescent, frère du religieux*

« Mes très chers frères et maîtres, je suis né dans un gouvernement de l'Extrême-Nord, dans la ville de V. En mourant, mon père avait laissé ma mère dans une petite aisance. Mon frère Marcel était de huit ans plus âgé que moi... Six mois avant sa mort, à l'âge de dix-sept ans, il se mit à fréquenter un libre penseur moscovite déporté dans notre ville, passant chez lui des soirées entières. Le carême commence ; Marcel se refuse à jeûner, disant que ces pratiques étaient des sottises et qu'il n'y avait pas de Dieu, ce qui nous effraya bien tous. Et pendant la sixième semaine du carême, mon frère se sentit mal. Il était de faible constitution. S'était-il refroidi ? Toujours est-il que le médecin appelé dit à ma mère que c'était la phtisie galopante et qu'il ne passerait pas le printemps. Ma mère fondit en larmes, mais, très prudemment, pour ne pas lui faire peur, commença d'exhorter mon frère à se préparer à la communion. Il se fâcha, tempêta, déclama contre la religion... Cependant, il resta pensif. Il avait tout à coup deviné qu'il était en danger et que sa mère voulait le faire approcher de la Sainte Table pendant qu'il pouvait encore se porter. Il se savait malade depuis longtemps. Trois semaines s'écoulèrent et la semaine de la Passion arriva. Mon frère se prépara au Saint-Sacrement en disant à ma mère qu'il le faisait pour elle, pour la tranquilliser.

» Je le vois encore : il était bien malade, le pauvre, mais le jour de sa communion, sa figure était gaie et

même joyeuse. Un changement miraculeux se produisait en lui. Il permit à la vieille bonne d'allumer la lampe devant les saintes images, ce qu'il n'avait jamais toléré auparavant. Ma mère se retirait parfois chez elle pour pleurer.

» En entrant chez lui, elle essuyait ses yeux et prenait un air gai. « Ne pleure pas, ma chérie, lui disait-il, j'ai encore longtemps à vivre parmi vous, et quelle douce vie ! — Douce vie ! mon chéri, toute la nuit tu brûles et la toux te déchire ! — Maman, répondait-il, ne pleure pas, la vie est un paradis et, si nous voulions le comprendre, le paradis serait demain sur toute la terre.

» Il s'étonnait qu'on l'aimât et que les domestiques le servissent, lui, indigne. Et il disait à maman, avec des mots gentils, que chaque homme était coupable envers les autres, et chaque jour il devenait plus tendre et plus palpitant d'amour. « Eh bien ! disait-il au médecin, ai-je encore un jour à vivre ? » Et, comme le médecin lui disait qu'il en avait encore beaucoup, il répondait qu'il n'était pas nécessaire de vivre beaucoup de jours quand un seul suffisait à reconnaître tout le bonheur donné à l'homme.

— Oublions les offenses, disait-il, aimons-nous et bénissons la vie.

» Il proclamait la gloire de Dieu et demandait pardon aux oiseaux et aux fleurs du printemps de les avoir méconnus ; une fois, il me fit signe de m'approcher et, me mettant les deux mains sur les épaules, il me dit :

— Et maintenant, vis pour moi. Et bien souvent je me suis souvenu de cette mission qu'il m'avait donnée.

» Il mourut trois semaines après Pâques, en pleine connaissance. Jusqu'à sa dernière heure, il conserva le même reflet de joie dans les yeux et ne cessa de nous sourire. Je pleurai beaucoup quand on l'enterra, mais j'étais un enfant. Cependant tous ces souvenirs restèrent gravés dans mon cœur et devaient en leur temps se manifester.

b) *Les Ecritures saintes dans la vie du Père Zossima.*

» Nous restâmes seuls avec ma mère. Nos amis lui conseillèrent de me faire entrer à l'école militaire de Pétersbourg, pour me préparer à la garde impériale. Elle hésita longtemps, mais finit par se décider, croyant travailler à mon bonheur ; ce ne fut pas sans larmes. J'entrai à l'école militaire et, depuis lors, je ne l'ai plus revue. Elle mourut trois ans plus tard. J'ai gardé de la maison paternelle des souvenirs précieux, parmi lesquels je compte celui de l'Histoire sainte, dont j'avais été si curieux. Mais avant même que j'aie su lire, je me souviens comment j'ai reçu pour la première fois la notion de la parole divine.

» Ma mère m'avait emmené à l'église pendant la semaine sainte. La fumée de l'encens s'élevait lentement vers la coupole où elle se dissolvait dans les faisceaux de rayons de soleil qui en tombaient. Un jeune homme apparut, portant un livre qui me sembla énorme. Il le mit sur un lutrin et commença à lire, et je fus illuminé de la conscience que Dieu parlait par sa bouche. Ce qu'il lisait, c'était l'histoire de Job : « Dieu m'a donné ; il a repris : que son saint nom soit béni ! »

» Mes chers frères, excusez mon émotion ; c'est la même qui s'empara de ma petite poitrine de huit ans, et je ressens en ce moment le même trouble et la même joie. Comme tous les détails de cette histoire occupèrent mon esprit ! Je ne puis la relire sans larmes. Quel livre et quelles leçons que ses Ecritures saintes, où tout est fixé et prophétisé pour les siècles des siècles ! Et combien de mystères y sont expliqués ! Il semble extraordinaire à certains esprits que lorsque Dieu lui a rendu la richesse et lui a donné de nouveaux enfants, Job puisses goûter avec eux le bonheur, car Dieu ne lui a pas rendu les premiers enfants qu'il a perdus et qu'il aimait tant. Mais c'est ici le grand mystère de la vie humaine, qui change peu à peu les vieux chagrins en une joie douce, attendrie ; à la généreuse jeunesse se substitue la vieillesse sereine, et si je bénis le lever

du soleil, je préfère encore son coucher avec le doux souvenir qu'il évoque, toutes les images de la longue vie bénie, couronnée par la tendre et indulgente vérité de Dieu ! Ma vie s'approche du terme, mais à l'idée de la vie nouvelle qui m'attend, infinie, inconnue, mon esprit rayonne, mon cœur pleure joyeusement, mon âme est transportée.

» Mes chers frères, en ces derniers temps, j'ai souvent entendu les prêtres de Dieu, et surtout ceux de la campagne, se plaindre de la modicité de leurs traitements et affirmer qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de disputer leurs brebis aux luthériens et aux hérétiques. Mais, s'ils perdent leurs ouailles, n'est-ce pas leur faute ? Ils disent qu'ils ont trop de travail pour le temps dont ils disposent. Mais qu'ils se contentent, une fois par semaine et le soir, de réunir les enfants chez eux, bientôt les pères viendront. Il n'est pas besoin de palais pour cela, ta cabane y suffit. Fais-toi compréhensible ; explique les évangiles avec sentiment et douceur ; savoure toi-même ce que tu lis ; qu'ils écoutent et ils te comprendront ! Si le prêtre pleure et si son cœur tressaille, les cœurs de ses auditeurs tressailliront sympathiquement. Il ne faut qu'une petite semence ; qu'il la jette dans le cœur de l'homme et elle ne périra pas ; elle sera comme une étoile dans la nuit de ses péchés. Lisez à l'homme simple les deux Testaments et le Martyrologe, une heure seulement par semaine, et vous lui transpercerez le cœur par ces récits, et il comprendra. Notre peuple, si bon et si reconnaissant, paiera au centuple le zèle du prêtre, l'aidera à cultiver son champ et l'estimera plus qu'auparavant. Il y a un peuple de Dieu, et c'est la force d'esprit de notre peuple qui nous ramènera les athées.

» Il y a quarante ans de cela, quand je voyageais par toute la Russie en compagnie du père Anfime, nous nous arrêtâmes une fois pour passer la nuit au bord d'un grand fleuve. Un beau jeune homme, un paysan, s'était joint à nous. Il faisait une nuit claire, silencieuse et tiède, une nuit de juillet ; des vapeurs s'élevaient sur le large fleuve et, par instant, on entendait

le clapotis d'un poisson qui sautait. Tout était calme et magnifique ; tout priait Dieu. Seul, le paysan et moi nous ne dormions pas et nous nous mîmes à causer de la beauté de ce monde de Dieu. Je vis cet adolescent s'enflammer ; il aimait la création. « Je ne sais rien de plus beau que la forêt ! » disait-il.

— Oui, cela est beau, répondais-je, parce que tout cela est la vérité. Regarde les bonnes faces du cheval, du bœuf : quelle confiance et quelle beauté ! Ils n'ont point de péché. Tout est sans péché, dans la nature, sauf l'homme, et Christ est plus avec les animaux qu'avec nous.

— Ils ont donc aussi le Christ ? demandait l'adolescent.

— Il n'en peut être autrement, parce que la Parole est pour tous ; chaque créature, chaque petite feuille pleurent inconsciemment vers le Christ et il accomplit tout cela par le mystère de sa vie sans tache.

» Ces paroles attendrirent profondément l'adolescent. Il resta à réfléchir et je vis qu'il avait compris. Et il s'endormit près de moi d'un sommeil léger et innocent et je priai sur son sommeil. Seigneur, bénis la jeunesse !

c) *Souvenirs de jeunesse et de la vie mondaine du religieux Zossima. — Le duel.*

Je passai huit années à l'école militaire, où je pris beaucoup d'habitudes et d'opinions nouvelles, au point que je fus bientôt changé en un être sauvage, cruel et absurde. J'acquis la langue française et des manières mondaines. Nous traitions comme des animaux les soldats qui nous servaient et, sur ce point, je dépassais peut-être mes camarades, car j'étais le plus pointilleux. Une fois nommés officiers, nous étions tous prêts à verser notre sang pour l'honneur du régiment, mais aucun de nous ne savait rien du véritable honneur. Notre orgueil était dans la débauche, dans l'ivrognerie et dans la hardiesse. Je ne dirai pas que nous étions mauvais, mais nous nous comportions bien mal, et moi, le plus

mal de tous. J'avais de l'argent et je vivais dans les plaisirs, sans aucune retenue.

» Après quatre ans de cette existence, mon régiment vint tenir garnison dans la ville de K. La société était brillante et hospitalière. On me recevait fort bien, parce que j'étais très gai et que je n'étais pas pauvre, ce qui a une grande importance dans le monde. Je m'attachai à une jeune fille belle, intelligente et noble. Ses parents, riches et influents, me recevaient avec plaisir. Il me parut que la jeune fille m'avait pris en affection, et mon cœur s'échauffa et ma tête se mit à rêver, mais l'égoïsme m'empêcha de demander sa main, parce qu'il me sembla trop dur de quitter les séductions de ma vie libre et dépravée de célibataire.

» Je fus envoyé en mission pendant deux mois. Quand je revins, la jeune fille s'était mariée avec un propriétaire foncier plus âgé que moi, mais jeune encore, fort aimable et instruit et très bien vu dans le monde. Cela me porta un tel coup que je pensai en devenir fou, d'autant plus que j'appris que ce monsieur lui était fiancé depuis longtemps, mais je n'avais rien vu, tant j'étais ébloui par mes prétendues qualités.

» Je me souvins que j'avais presque déclaré mon amour, et cela à plusieurs reprises, sans que la jeune fille m'eût prévenu de mon erreur. Elle se moquait donc de moi ? Ce n'est que plus tard que je me rappelai, au contraire, qu'elle détournait toujours la conversation quand on en venait à ce sujet. Mais, à ce moment, je fus envahi par un grand désir de vengeance. Je réussis un jour à insulter mon rival sous un prétexte quelconque et fus si grossier qu'il accepta ma provocation, malgré la grande différence d'âge et de rang qui nous séparait. Je sus plus tard qu'il était aussi animé d'une grande jalousie à mon égard, parce qu'il connaissait mes sentiments pour sa femme. Il craignait donc de passer près d'elle pour avoir reculé devant moi. Les duels étaient durement réprimés en ce temps-là, mais ils n'en constituaient pas moins, parmi les militaires, une sorte de mode sauvage.

» La veille du combat, qui devait avoir lieu à sept

heures du matin, je me souviens que je commis une action bien basse ; il y a quarante ans de cela et je ne puis me le rappeler sans honte et sans douleur. Je me fâchai contre mon brosseur Afanassi et le frappai brutalement jusqu'à lui ensanglanter la figure. Je me couchai et c'est à peine si je dormis trois heures. Je vis le soleil se lever ; il faisait beau et tiède ; les oiseaux commencèrent à chanter. Je m'approchai de la fenêtre et voilà que je me sentis envahi par un sentiment de honte. J'en cherchai la raison ; était-ce parce que j'allais verser le sang ? Non. Parce que j'avais peur de la mort ? Non plus. Et, soudain, je compris que c'était parce que j'avais frappé Afanassi. Je me souvins qu'il avait gardé une attitude militaire pendant que je le battais, n'osant même pas lever le bras pour se défendre. Quel crime abominable ! Je cachai ma figure dans mes mains et je me jetai sur mon lit en sanglotant à haute voix. Et je me rappelai mon cher frère Marcel qui, presque agonisant, disait aux domestiques : « Chers amis, pourquoi me servez-vous ? Comment se fait-il que ma position soit telle qu'un autre homme, fait comme moi à l'image de Dieu, doive me servir ? » Je me fis la même question et la vérité m'apparut tout à coup... Qu'allais-je faire ? J'allais tuer un autre homme, bon, sage et noble, qui ne m'avait rien fait et, du même coup, j'allais briser à jamais le bonheur de sa femme !...

» Mais un lieutenant, mon camarade, s'en vint me chercher ; il apportait les pistolets. Nous descendîmes, mais à peine étais-je assis dans la voiture que je lui dis : « Attends, j'ai oublié mon portefeuille. » Je montai droit à la chambre d'Afanassi et, tombant à genoux devant lui, je lui dis : « Afanassi, je t'ai battu ; pardonne-moi ! » Il tressaillit, effrayé de me voir dans cette attitude avec mes épaulettes, et soudain, il se mit à pleurer à chaudes larmes, disant : « Votre Noblesse, mon petit père... Comment mérité-je ?...

» Cependant, j'étais redescendu dans la voiture et, pendant toute la route, en proie à je ne sais quel transport, je ne fis que rire et parler. Mon camarade était enchanté de ma bravoure et de la façon dont j'allais soutenir

l'honneur du régiment... On nous plaça à douze pas l'un de l'autre. Mon adversaire devait tirer le premier. Je le regardai sans battre de la paupière, gaiement et affectueusement. Je savais ce que j'allais faire. Il tira et me blessa légèrement à l'oreille et à la joue. « Dieu merci, lui criai-je, vous n'avez pas tué un homme ! » Je jette mon pistolet dans le taillis en criant : « Voilà ta vraie place ! » Puis, me tournant vers mon adversaire : « Monsieur, lui dis-je, excusez-moi d'avoir été assez sot pour vous insulter et vous contraindre à tirer sur moi. » Mon adversaire et les témoins protestèrent : « De grâce, monsieur, fit le premier, si vous ne vouliez pas vous battre, pourquoi nous avoir dérangés ? — Monsieur, répondis-je gaiement, hier, j'étais encore stupide ; mais, aujourd'hui, je suis plus sage. — Je crois volontiers ce que vous dites d'hier, riposta mon adversaire, mais j'ai de la peine à être de votre avis pour aujourd'hui. — Bravo ! fis-je en frappant des mains, je l'ai bien mérité. — Tirerez-vous, à la fin ? reprit-il avec impatience. — Je ne tirerai pas ! » Mes camarades s'écriaient que c'était une honte pour le régiment que de voir un officier qui s'excusait sur le terrain. « Messieurs, leur dis-je, est-il donc si extraordinaire de voir un homme qui reconnaît ses sottises et qui s'en repent ? — Cela ne se fait pas sur le terrain ! — Et c'est ce qui m'étonne, repris-je, nous avons arrangé l'honneur d'une si singulière façon qu'il m'était presque impossible, en arrivant sur le terrain, d'éviter à monsieur que voici, la perpétration d'un grand crime. Mais, maintenant que j'ai essuyé son feu à douze pas, veuillez regarder autour de vous cette admirable nature sans péchés et penser que nous seuls, athées et stupides, nous ne voulons pas voir que c'est un paradis. Si nous le comprenions, nous nous embrasserions et nous pleurerions. »

» Je ne pus continuer, suffoqué par un bonheur comme je n'en avais jamais éprouvé de ma vie. « Tout cela est fort sage et pieux, me dit mon adversaire ; en tout cas, vous êtes un original. — Moquez-vous, lui répondis-je en riant, plus tard, vous m'approuverez. — Je vous approuve dès maintenant, fit-il en me tendant la main,

on ne peut douter de votre sincérité. — Attendez, lui dis-je, quand j'aurai mérité votre estime, vous me tendrez la main. »

» Nous rentrâmes. En route, mon témoin me grondait, et moi, je l'embrassai... Mes camarades se réunirent pour me juger. Les uns disaient que j'avais sali l'uniforme et que je n'avais plus qu'à donner ma démission. D'autres me défendaient en faisant remarquer que j'avais essuyé sans broncher le feu de mon adversaire. « Mes chers amis, leur dis-je, ne vous préoccupez pas de ma démission. Je vais entrer au couvent. » On se mit à rire ; on ne pouvait juger un moine, et tout le monde, aussitôt, me prit en affection, même les plus acharnés de mes accusateurs.

» Un soir, dans un salon, la jeune femme cause involontaire de mon duel vint me tendre la main et me témoigna sa reconnaissance. Après elle, son mari en fit autant ; puis, toute la compagnie voulut m'embrasser. J'en éprouvai une grande joie. C'est alors qu'un monsieur que je connaissais de nom, mais avec lequel je n'avais jamais causé, se leva et s'approcha de moi.

d) *Le mystérieux visiteur.*

Il tenait dans notre ville une place fort importante. C'était un homme riche et charitable, d'environ cinquante ans, à l'air sévère, marié à une femme jeune encore et père de trois enfants. Je le vis un soir entrer chez moi.

— Voici plusieurs fois que je vous écoute dans le monde, me dit-il, et j'ai voulu causer plus intimement avec vous ; c'est un service que je vous demande.

— Avec plaisir, répondis-je, presque effrayé, car, dès la première fois qu'il s'était approché de moi, il m'avait fait la plus profonde impression. Je n'avais jamais contemplé une physionomie aussi sérieuse, aussi sévère.

— Je vous trouve une grande force de caractère, reprit-il, de n'avoir pas craint de risquer le mépris général pour servir la vérité. Il est fort difficile d'accomplir une pareille action, et si vous ne trouvez pas ma curiosité par

trop indiscrète, je vous demanderai de me décrire ce que vous avez éprouvé au moment où vous vous êtes décidé à vous excuser pendant le duel. Vous en souvenez-vous ? En vous posant cette question, j'ai mon but secret que je vous ferai connaître ensuite.

» Pendant qu'il parlait, je l'examinais et je me sentis tout de suite en pleine confiance avec lui. Ma curiosité était aussi fort excitée, car je sentais en lui je ne sais quel mystère. Je lui racontai l'histoire de ce duel depuis le commencement et dans tous ses détails. Quand j'eus fini, il me dit que tout cela était fort curieux et qu'il reviendrait me voir souvent.

» Et nous serions devenus de grands amis s'il m'eut seulement parlé de soi. Mais il ne s'occupait que de moi. Je le pris néanmoins en affection et ne lui cachai rien de mes sentiments parce que je voyais bien que c'était un homme de bien et de grand esprit.

— Depuis longtemps, me dit-il, je pense comme vous que la vie est un paradis. — Et il ajouta : — Je ne pense qu'à cela. J'en suis encore plus persuadé que vous et plus tard, vous saurez pourquoi... Tout homme a son paradis en lui. Le mien est caché en moi et, si je le veux, il viendra pour moi dès demain et pour toute ma vie. » Il parlait avec attendrissement et d'un ton de mystère. « Et quant à cela que chaque homme est coupable pour tout et pour tous, rien n'est plus vrai, et vous avez saisi cette idée dans toute son étendue. Et lorsque tous les hommes l'auront comprise, le royaume céleste ne sera plus une espérance, mais une réalité.

— Mais quand cela viendra-t-il ? m'écriai-je avec amertume ; n'est-ce pas un rêve ?

— Ainsi, dit-il, vous prêchez et vous ne croyez pas vous-même. Cela viendra, croyez-le, mais en son temps. Il faut que l'évolution psychologique des hommes s'accomplisse avant que vienne l'ère de la fraternité et qu'on puisse refaire le monde. Chacun tend à vivre en soi et pour soi. Mais tous ces efforts n'aboutissent qu'au suicide, à la solitude. Chacun s'isole et s'efforce de cacher ce qu'il possède et, dans ce but, il se sépare des hommes et les éloigne de soi. Ainsi, il déshabitue son esprit de

compter sur le secours des hommes et il tremble pour ses richesses et pour ses droits. Mais voici que cette idée apparaît, que le bien de l'individu n'est pas dans l'égoïsme, mais dans la solidarité, et tous le comprendront un jour. Alors se montrera dans le ciel le fils de l'homme. Mais jusque-là, il faut qu'on voie de temps en temps un exemple de l'idéal futur. Il faut soustraire son âme à cet isolement et l'exercer à la fraternité, dût-on être traité de fou ; il le faut pour que la grande idée ne meure pas.

» Nos soirées se passaient dans ces conversations ardentes. Je quittai peu à peu la société qui, elle aussi, commençait à se déshabituer de moi, car la mode est reine du monde ! Mais c'est avec extase que je contemplais mon visiteur mystérieux, car je pressentais qu'il cachait en lui un projet, qu'il se préparait à une grande action. Un jour, il me dit :

— Savez-vous qu'en ville, on s'intéresse beaucoup à notre amitié et qu'on s'étonne de me voir venir aussi souvent chez vous. Peu importe, puisque, bientôt, tout *sera expliqué.*

» Parfois, un grand trouble semblait s'emparer de lui. Alors, il se levait et s'en allait. D'autres fois, il me regardait longuement avec un air pensif, mais il ne se décidait pas à parler. Enfin, un jour qu'il venait de discourir longuement avec une grande ardeur, je vis soudain sa figure changer et il pâlit en me regardant profondément.

— Savez-vous, me dit-il, que j'ai... tué quelqu'un ?

— Que dites-vous ? m'écriai-je, en pâlissant moi-même.

— Vous avez vu, reprit-il avec un pâle sourire, la peine que j'ai eue pour me décider à parler. Mais maintenant que le plus douloureux est fait, je vais continuer.

» Il avait commis un crime atroce sur la belle et jeune veuve d'un propriétaire rural, qui possédait un pied-à-terre dans notre ville. S'étant pris d'un amour profond pour cette dame, il lui en avait fait l'aveu en lui demandant sa main. Mais son cœur appartenait déjà à un militaire de haut rang, pour le moment en campagne et dont le retour était proche. Elle le pria donc de cesser ses visites.

» Il obéit, mais, connaissant fort bien la disposition de la maison, il s'y introduisit une nuit par le jardin et par le toît avec une folle témérité et, comme il arrive souvent, la témérité lui réussit : il ne fut pas surpris. Il pénétra dans la chambre de celle qui l'avait repoussé. Elle dormait et, sans qu'elle s'éveillât, il lui plongea si vivement son couteau dans le cœur qu'elle ne poussa pas un cri.

» Alors, il arrangea tout dans le but infernal de faire soupçonner les valets. Avec les clefs prises sous l'oreiller de sa victime, il ouvrit les armoires et s'empara de quelques bijoux en négligeant plusieurs choses qui, bien que précieuses, n'eussent pas tenté un domestique ignorant, et s'enfuit par le même chemin qu'il était venu.

» Jamais personne n'eut l'idée de soupçonner le véritable criminel, d'autant plus que personne ne connaissait son amour pour la victime.

» Les soupçons se portèrent sur un valet. Toutes les preuves s'amassèrent sur la tête de ce malheureux qui mourut d'un accès de fièvre chaude au cours de son procès et l'affaire en resta là. C'est alors que commença le châtiment.

» Mon nouvel ami m'avoua qu'au commencement, les remords ne l'avaient point troublé. Il regrettait d'avoir tué la femme aimée, tandis que son amour, toujours vivant, lui brûlait le sang, mais le fait d'avoir tué l'inquiétait assez peu, tandis que la pensée que celle qu'il aimait eut pu devenir la femme d'un autre lui paraissait insupportable.

» Le valet était mort et l'assassin avait bientôt sacrifié une somme très forte à la fondation d'une maison de refuge pour les malheureux, ce qui avait absolument tranquillisé sa conscience au sujet du vol. Puis, il demanda un commandement très important et comme il avait une grande force de caractère, il put s'absorber dans les soucis de son service. Il s'adonna aussi aux œuvres de bienfaisance... Cependant, le souvenir de son crime prenait peu à peu le dessus. Alors, pour se tromper lui-même, il épousa une belle jeune fille et se consacra tout entier à ses devoirs de chef de famille. Mais il ne

pouvait s'empêcher de penser : « Voici une femme qui m'aime ; m'aimerait-elle encore si elle savait ? » A son premier enfant, il se disait : « Comment puis-je donner la vie, moi qui ai tué ? » Puis, sa famille augmentant : « Comment oserai-je parler à mes enfants de la vertu, moi, criminel ? Comment oserai-je regarder leurs innocents visages ?... » Et le sang de sa victime commença de crier en lui. Il eut d'affreux cauchemars, mais, de nature énergique, il réussit à endurer sa torture. Il espérait expier ainsi, mais cet espoir était vain. Ses souffrances ne faisaient qu'augmenter. Il pensa un instant à se tuer...

» Mais voici qu'en lui se leva ce nouveau rêve d'avouer son crime devant le peuple assemblé. Il le caressa pendant trois ans, croyant de tout son cœur que cette action le tranquilliserait pour toujours. Mais il se demandait comment l'accomplir. Et c'est alors qu'avait eu lieu cette affaire de duel. « En vous regardant, je me suis décidé ! me dit-il.

— On ne vous croira pas après quatorze ans.

— J'ai des preuves irréfutables.

» Alors, je l'embrassai en pleurant.

— Cependant, me dit-il, voici un autre cas de conscience : que va-t-il advenir de ma femme et de mes enfants ? Ma femme en mourra peut-être de chagrin et mes enfants seront déshonorés à jamais. Quel souvenir vais-je laisser dans leur cœur ?

» Je gardai le silence.

— Et me séparer d'eux pour toujours ! Et il resta longtemps à murmurer des prières, puis il releva la tête et me dit : Eh bien ?

— Allez ! lui dis-je. Proclamez la vérité, qui est au-dessus de toutes les considérations. Plus tard, vos enfants comprendront la valeur de votre résolution.

» Pendant deux semaines, il revint me revoir chaque soir, ne pouvant se décider. Il se demandait si vraiment ses enfants le comprendraient. Je lui affirmai que non seulement ses enfants, mais tout le monde le comprendrait dans un temps plus ou moins rapproché. Alors, il me dit :

— Chaque fois que j'entre chez vous, vous me regar-

dez avec ironie, comme pour dire : « Allons, il n'a pas encore osé ! » Ne me méprisez pas trop ; c'est difficile, si difficile que peut-être je ne m'y résoudrai pas... En ce cas, n'iriez-vous pas me dénoncer ?... Je viens de quitter ma femme et mes enfants qui me criaient : « Au revoir, papa, reviens vite ! » Mais vous ne comprenez pas ça ; le malheur d'autrui ne nous agrandit pas l'intelligence.

» Ses yeux étincelaient ; ses lèvres tremblaient et, tout à coup, cet homme si doux appliqua sur la table un terrible coup de poing en criant :

— Mais est-ce absolument nécessaire, après tout ?... Personne n'a été condamné à ma place et ce valet est mort de maladie. Et tous les tourments que j'endure depuis quatorze ans ne sont-ils pas une punition suffisante ? On ne me croira pas. On ne croira pas à mes preuves. Je suis prêt à souffrir toute ma vie pourvu que je ne fasse pas souffrir ma femme et mes enfants. Est-il juste qu'ils pâtissent de mon crime ? Ne nous trompons-nous pas ? Où est la vérité ? Les hommes sauront-ils estimer le sentiment qui me fait agir ?

— Seigneur ! pensai-je, il se préoccupe de l'opinion des hommes dans un pareil moment !

» Je le plaignis à un tel point que j'aurais volontiers partagé son sort si j'avais pu ainsi le soulager. Il était comme fou et j'étais terrifié, car mon cœur (mais non mon esprit) avait compris ce que peut coûter une pareille résolution.

— Décidez ! me cria-t-il encore.

— Allez donc confesser votre crime, murmurai-je, mais d'un ton ferme. Et, prenant l'évangile de Saint Jean, je lui lus ce passage : « Je vous le dis en vérité : si le grain de seigle tombe en terre et ne meurt pas, il restera seul ; et, s'il meurt, il donnera beaucoup d'épis. »

— C'est juste, dit-il, en souriant amèrement, mais vous trouverez dans ce livre tout ce que vous voudrez. Qui donc les a écrits, ces livres ? Les hommes !

— Le Saint-Esprit ! lui dis-je.

— Vous dites ce qu'il vous plaît, fit-il avec haine, presque. Puis il se leva et me dit : « Adieu. Peut-être ne

nous reverrons-nous plus qu'au paradis ; je prierai Dieu de me faire grâce.

» Je n'osai pas l'embrasser. Sa figure n'était plus franche. Il sortit. Je tombai en pleurant devant l'icône : je priai pour lui la Mère de Dieu. Il était près de minuit.

» Au bout d'une demi-heure, il revint, feignant d'avoir oublié un mouchoir.

— Où avez-vous donc été ? lui demandai-je.

— Permettez-moi de m'asseoir, fit-il pour toute réponse. Et, comme je restais debout devant lui, il me pria de m'asseoir aussi, ce que je fis. Alors, après avoir réfléchi un instant, il m'embrassa avec force et me dit :

— Souviens-toi de ce jour !

— Il ne m'avait jamais tutoyé auparavant.

— Demain ! pensai-je... Il en fut ainsi. Le lendemain était son jour de naissance, anniversaire qui amenait toujours beaucoup de monde chez lui. On pourrait dire que toute la ville y venait.

» Après le repas, il s'avança tenant à la main une formelle dénonciation à ses chefs du crime de leur surbordonné. Ses chefs étant présents, il en donna lecture et ajouta :

— Je me mets hors de la société, parce que je suis un monstre. Dieu m'a visité et j'ai soif de souffrance.

» Alors, il étala aux yeux de tous les preuves palpables de son crime, les bijoux de la victime, parmi lesquels un médaillon contenant le portrait du fiancé et la lettre inachevée qu'elle avait laissée sur la table en se couchant.

» Tout le monde l'écoutait avec une curiosité extraordinaire comme s'il eut été fou ; mais personne ne voulait le croire. On ne put pas ne pas tenir compte des preuves qu'il apportait, mais on trouva qu'il pouvait fort bien tenir ces bijoux de cette dame qu'il connaissait et s'être accusé dans une crise de folie. L'affaire fut d'autant moins poursuivie qu'il tomba presqu'aussitôt malade d'une sorte de maladie de cœur.

» Sa femme m'accusa d'avoir eu une influence mauvaise sur l'esprit de son mari. Bientôt, tout le monde m'accusait. Je gardai le silence et j'étais fort heureux

de voir que la bénédiction de Dieu était indiscutablement tombée sur celui qui avait su se punir.

» On me laissa enfin pénétrer jusqu'à lui, car il avait insisté lui-même pour prendre congé de moi. A peine l'eus-je vu que je compris que ses jours étaient comptés. Il était faible, jaune, avait les mains tremblantes et il étouffait, mais il me regardait avec joie.

— C'est accompli ! me dit-il ; pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?... Je vais mourir, mais je suis en paix pour la première fois depuis longtemps. J'ai le paradis dans l'âme. Je puis enfin aimer mes enfants et les embrasser sans arrière-pensée. Personne ne croit à mes aveux, ni ma femme, ni mes juges et mes enfants n'y croiront pas non plus. Dieu les bénit. Je vais laisser un nom sans tache et mon cœur se réjouit comme au paradis, car j'ai accompli mon devoir... Te souviens-tu de ce soir où je suis revenu chez toi ? Je te dis alors de retenir cette date. Sais-tu pourquoi j'étais revenu ?... J'étais revenu pour te tuer ! Une fois sorti de chez toi, la première fois, je m'étais mis à errer par les rues, en lutte avec moi-même. Et je m'étais senti envahi d'une haine farouche contre toi, à la pensée que tu m'avais lié par ton jugement et que je ne pouvais plus échapper à ma punition volontaire. Je ne craignais pas ta dénonciation, mais je me disais que je n'oserais plus te regarder en face si je n'accomplissais pas mon sacrifice. Je te haïssais comme si tu eusses été la cause de tout. Je suis alors retourné chez toi. Et je me souvins qu'il y avait sur la table un poignard qui te servait de coupe-papier. Je t'ai prié de t'asseoir près de moi et j'ai réfléchi une minute. Si j'accomplissais ce nouveau crime, j'étais tout de même perdu sans avoir expié le premier. Je ne pensais point à cela ; je voulais seulement me venger de toi. Mais Dieu a vaincu le diable dans mon cœur. Sache, pourtant, que jamais tu n'as été aussi près de la mort.

» Il mourut une semaine plus tard et toute la ville suivit son convoi. L'archiprêtre prononça un discours plein de sentiment. On s'attendrit généralement sur l'affreuse maladie qui l'avait emporté. Puis, ce fut contre moi, dans la ville, une indignation unanime. Mais je me

tus et je partis. Cinq mois après, j'étais entré dans la voie magnifique en bénissant le doigt invisible qui me l'avait montrée si clairement. »

CHAPITRE III

LES ENTRETIENS DU PÈRE ZOSSIMA

e) *Le moine russe et sa signification.*

« Mes chers frères, qu'est-ce que le moine ? Ce mot est souvent employé dans un sens de moquerie et d'injure. Il est vrai qu'il existe parmi les moines beaucoup de parasites, de luxurieux et d'impertinents vagabonds, et les gens du monde prétendent qu'ils ne sont tous que des membres inutiles de la société, des paresseux et des mendiants éhontés. Et cependant, parmi eux, combien ne cherchent que la solitude et la prière ? On n'en parle pas de ceux-là, et c'est peut-être de l'un d'eux que viendra le salut de la Russie, de l'un de ces hommes qui gardent la pureté des apôtres et des martyrs et la montreront quand il le faudra au monde perverti. L'étoile luira de l'Orient.

» Les mondains n'ont que la science, bornée à ce qui tombe sous les sens. Mais le monde de l'esprit, la moitié la plus élevée de l'humanité, est triomphalement reniée. Voici que, depuis quelque temps, le monde a annoncé la liberté. Et qu'est-elle, leur liberté ?

» Elle n'est que servitude et suicide. Ils voient la liberté dans l'assouvissement de toutes les passions et dans l'égalité absolue de tous les droits. Quel est le résultat de ce déchaînement des désirs ? Chez les riches, l'isolement, l'égoïsme et le suicide moral ; chez les pauvres, l'envie et l'assassinat, parce qu'on a donné des droits sans donner le moyen d'en jouir. On affirme qu'ainsi le monde marche à la fraternité. N'en croyez rien. En interprétant la liberté comme le droit à l'assouvissement

des désirs, on défigure la nature, parce qu'on fait naître une foule de besoins absurdes. Le luxe et la poudre aux yeux constituent des difficultés auxquelles on sacrifie la vie des autres et la sienne propre, et l'honneur, et l'humanité. Chez les pauvres, l'ivrognerie a tout éclipsé et bientôt ils ne se saouleront plus seulement de vin ; il leur faudra du sang ! Je vous demande si de pareils hommes sont libres ?

» C'est pourquoi l'idée de servir l'humanité et de travailler à l'avènement de la fraternité est tombée dans la dérision. Que peut faire cet esclave accoutumé à la satisfaction de tous les besoins qu'il s'est créés lui-même ? Il s'occupe de lui-même. Les richesses ont augmenté, mais la joie a bien diminué.

Notre voie est différente, à nous, moines. On se moque de notre règle et de nos macérations, et c'est pourtant le seul chemin qui conduise à la vraie liberté : rejeter les désirs superflus, brider par l'obéissance la fière volonté, avec le secours de Dieu, voilà les moyens de parvenir à la liberté d'esprit et à la gaîté.

» Qui donc est le plus apte à servir une grande idée, de ce riche égoïste ou de cet homme délivré de la tyrannie des objets et des habitudes ? On reproche au moine de s'être isolé à l'abri de son monastère pour s'occuper exclusivement de son propre salut au grand détriment de la fraternité. Nous verrons bien qui est capable du plus grand amour fraternel. Ce sont eux qui sont les isolés, et non pas nous. Nous avons produit des hommes qui ont travaillé pour le peuple et nous en produirons encore. Nous sommes avec le peuple, et c'est du peuple que sortira le salut. Comme nous, le peuple est croyant, et seuls les croyants feront quelque chose en Russie ; retenez cela. Le peuple vaincra l'athéïsme, et la Russie s'unira dans l'orthodoxie. Donc, gardez le cœur du peuple et élevez-le en silence.

b) *Des maîtres et des valets.*

» On ne peut nier que le péché soit aussi dans le peuple. La flamme de la dépravation gagne sensiblement à

chaque heure. Elle vient d'en haut... L'égoïsme apparaît aussi dans le peuple, et des sangsues, des accapareurs y naissent. Voici que le marchand a soif de luxe, qu'il répudie les mœurs anciennes et la foi de ses pères. Il fréquente les princes et n'est lui-même qu'un paysan gâté. L'ivrognerie pourrit le peuple. Et, de combien de cruautés envers les femmes et les enfants n'est-elle pas cause ! Dire que j'ai vu dans des fabriques des enfants de neuf ans déjà maigres, chétifs, infectés de dépravation et adonnés au vin ! Qu'on ne voie plus de ces choses ! Allez, moines, et prêchez cela sans retard. Mais Dieu sauvera la Russie, parce que, dans sa dépravation, le peuple russe sait qu'il pèche. Il croit en la vérité et il aime Dieu.

» Il n'en est pas de même dans les classes élevées. On a la religion de la science ; on ne s'en rapporte qu'à son esprit ; le crime n'existe pas et non plus le péché, ce qui est juste au point de vue de gens sans Dieu. En Europe, le peuple verse le sang des riches contre lesquels il se révolte et ses meneurs lui disent que sa colère est juste. Mais elle est maudite parce qu'elle est cruelle. La Russie sauvera Dieu grâce à la foi et à l'humilité de son peuple, grâce à sa dignité magnifique dont j'ai toute ma vie été le témoin, quels que soient les vices de ce peuple et son aspect malpropre. Après deux siècles de servilité, il n'est pas servile. Il est de manières aisées et courtoises. Il n'est ni envieux, ni vindicatif. Il dit aux grands : « Tu es élégant ; tu es riche, tu as de l'esprit et du talent : fort bien et que Dieu te bénisse. Je t'estime, mais sans envie, car je sais que je suis aussi un homme. » S'ils ne le disent pas en réalité, ils agissent en conséquence, et plus ils sont pauvres et humbles, et plus se fait jour cette vérité magnifique.

» Je m'imagine clairement notre avenir. Le riche le plus dépravé finira par avoir honte de sa richesse devant le pauvre qui le comprendra et répondra à sa bonté par l'amour. C'est vers ce but qu'on marche, croyez-le, et l'égalité n'est que dans la dignité d'esprit des hommes. Cela ne sera compris que chez nous. Nous gardons

l'image du Christ et elle luira comme un diamant précieux sur la fraternité. Ça viendra, ça viendra !

» Mes chers frères, voici un fait touchant. Une fois, dans mes voyages, je rencontrai dans un chef-lieu mon ancien brosseur, Afanassi. Il y avait huit ans que nous ne nous étions vus. Il me reconnut au marché et s'élança vers moi, tout heureux : « Est-ce vous que je vois, mon petit père ? » Il m'emmena chez lui. Il pleurait, ne pouvant s'imaginer que c'était son ancien officier qu'il avait devant lui dans ce costume de moine.

» Comme je le quittais, il m'apporta un demi-rouble pour notre couvent, puis, me donnant un autre demi-rouble, il me pressa la main et me dit :

— Ceci est pour vous, mon Père, et pourra vous être utile en voyage.

» J'acceptai et je partis. Je ne l'ai plus revu. Le maître et le valet s'étaient embrassés affectueusement et avaient ainsi réalisé entre eux l'union fraternelle des hommes. J'y ai beaucoup réfléchi et j'en suis venu à penser qu'elle se fera par toute la Russie et que le terme en est proche.

» Pour ce qui est des domestiques, quand j'étais jeune, je me fâchais souvent contre les miens pour un plat qui n'était pas servi chaud, pour un habit mal brossé. Mais je me suis souvenu des paroles de mon frère : « Comment mérité-je qu'un autre homme me serve, seulement parce qu'il est plus pauvre ou plus ignorant que moi ? » Il est impossible de se passer de serviteurs dans le monde ; mais au moins faut-il faire en sorte qu'ils soient aussi libres d'esprit que s'ils n'étaient pas domestiques. Pourquoi ne serais-je pas le valet de mon valet ? Pourquoi ne traiterais-je pas mon valet comme un membre de ma famille ? Dès à présent, cela est facile à réaliser, et c'est cela qui servira de base à la future fraternité des hommes, quand l'homme ne cherchera pas à transformer ses semblables en serviteurs, mais, au contraire, voudra de toutes ses forces être le serviteur de tous les autres, ainsi que l'ordonne l'Evangile. Je crois fermement que ce n'est pas un rêve.

» Dans l'histoire de l'humanité, combien y a-t-il d'idées

qui se trouvèrent tout à coup réalisables dix ans après l'époque où elles semblaient des utopies ? Il en sera de même de la fraternité chez nous et l'esprit de notre peuple brillera sur le monde qui dira : « Voici donc que la pierre que les architectes avaient rejetée est devenue la clef de la voûte. » Et nous pourrions demander aux vainqueurs : « Si nous ne sommes que des rêveurs, quand donc nous établirez-vous le bonheur, vous autres, rien qu'avec votre libre pensée et sans l'aide du Christ ? » Mais ce ne sont que les plus naïfs d'entre eux qui espèrent réaliser la fraternité par ces moyens. Ils sont encore plus rêveurs que nous et ils finiront dans le sang, parce que le sang appelle le sang, et que quiconque frappe par l'épée périra par l'épée. Sans la promesse du Christ, les hommes s'entre-turaient, jusquà ce qu'il n'en restât que deux sur la terre. Et ces deux-là, dans la fierté, ne pourraient pas se supporter, si bien que le dernier anéantirait l'avant-dernier, puis soi-même. »

c) *De la prière, de l'amour et des rapports avec les autres mondes.*

» Jeune homme, n'oublie pas la prière. Si elle est sincère, elle fera naître à chaque fois un nouveau sentiment, une idée nouvelle qui viendra t'encourager encore. La prière, c'est l'éducation. Répète chaque jour : « Seigneur, aie pitié de ceux qui se présentent aujourd'hui devant toi, » parce qu'à chaque instant, des milliers d'hommes quittent la terre, isolés, inconnus, sans personne pour les plaindre. Combien leur âme sera touchée, lorsque, se présentant pleine de crainte devant le Seigneur, elle s'apercevra que tu as prié pour elle, qu'il est resté sur la terre, peut-être à l'antipode du point où elle vivait, un être qui l'aime. Et Dieu vous regardera plus miséricordieusement tous les deux ; si tu l'as plainte, combien ne la plaindra-t-il pas plus dans son infinie bonté ? Et il lui pardonnera, grâce à toi.

» Mes frères, aimez les hommes, même dans leurs péchés, parce qu'ainsi vous vous approcherez de l'amour de Dieu. Aimez toute la création, chaque chose, chaque

animal, chaque petite feuille, chaque grain de sable et chaque rayon de Dieu, et vous comprendrez le mystère de Dieu dans les choses. Une fois compris, vous le comprendrez un peu plus chaque jour, et vous parviendrez enfin à l'amour universel.

» Aimez les animaux : Dieu leur a donné le rudiment de la pensée et la quiétude. Ne les tourmentez pas, n'allez pas contre le dessein de Dieu. Homme, ne t'enorgueillis pas devant les animaux ; ils sont sans péchés, et toi, avec ta grandeur, tu putréfies la terre. Aimez les enfants, parce qu'ils sont aussi sans péchés comme les anges et qu'ils vivent pour purifier nos cœurs et nous servir d'exemples. Malheur à qui scandalise un enfant.

» Devant les péchés des hommes, on se demande parfois s'il faut les prendre par la force ou par un humble amour. Décidez-vous toujours pour le second moyen, car c'est la plus grande force qui existe. Que votre aspect soit toujours édifiant. Tu as passé près d'un enfant avec un mouvement de colère ; tu ne l'as pas vu, mais lui t'a vu et il se peut que tu aies jeté en son âme une mauvaise semence et que tu aies perdu ce petit être pour n'avoir pas veillé sur toi-même.

» Mes frères, l'amour est le premier des éducateurs, mais il faut savoir l'acquérir et il s'achète chèrement. Il y faut beaucoup de temps et d'efforts, parce qu'il ne faut pas aimer au hasard, mais constamment.

» Soyez gais, gais comme des enfants, comme les oiseaux du ciel. Ne craignez pas la force du péché, ne craignez pas que notre milieu perverti empêche l'accomplissement de votre bonne action. Evitez ce découragement, et, pour cela, rendez-vous responsables de tous les péchés des hommes, ce qui n'est, d'ailleurs, que juste. Tandis qu'en imputant aux hommes ta faiblesse et ta paresse, tu murmures contre Dieu et tu finiras dans l'orgueil de Satan, croyant encore faire quelque chose de beau et de grand. Car, sur la terre, nous errons et, si nous n'avions pas la précieuse image du Christ pour nous guider, nous nous égarerions comme le genre humain avant le déluge. Beaucoup de choses nous sont cachées sur la terre, mais nous possédons le sentiment intime

de notre liaison avec le monde céleste où sont les racines de nos pensées et de nos sentiments. C'est pourquoi les philosophes disent qu'il est impossible sur la terre de comprendre l'essence des choses. Dieu a pris des semences des autres mondes et il les a semées sur cette terre dont il a fait son jardin, mais tout ce qui a pu prospérer ne vit que par le sentiment mystérieux de son contact avec les autres mondes. Si ce sentiment disparaît en toi, ce qui avait crû en toi mourra et tu deviendras indifférent à l'égard de la vie, si tu ne la hais pas. »

d) *Peut-on juger ses semblables ? De la foi jusqu'à la mort.*

» Retiens bien que tu ne peux t'ériger en juge de personne. Un juge ne peut juger un criminel avant de s'être persuadé qu'il est peut-être plus coupable du crime qui amène cet homme devant lui que cet homme lui-même. Si tu peux prendre sur toi le crime de celui qui est devant toi, prends-le de suite, souffre pour lui et laisse-le partir sans reproche, sans quoi il ira se plaindre de toi plus amèrement encore que de ton jugement. Et, s'il s'en va en se moquant de toi, ne t'en émeus pas, c'est que son heure n'est pas encore venue, mais elle viendra en son temps. Et si elle ne vient pas, il n'importe, un autre comprendra pour lui et souffrira et s'accusera, et la vérité n'y perdra rien.

» Travaille sans cesse. Si, en te couchant, tu te souviens que tu n'as pas fait ce qui était à faire, lève-toi immédiatement et fais-le. S'il y a autour de toi des méchants qui ne veulent pas t'écouter, prosterne-toi devant eux, car tu es aussi coupable qu'eux. Si tu ne peux parler avec les exaspérés, sers-les humblement et en silence sans jamais perdre l'espoir. Et, si l'on te chasse de partout, une fois seul, tombe sur la terre et baise-la, mouille-la de tes larmes, et elle donnera des fruits quand même personne ne t'aurait vu ni entendu. Crois jusqu'à la fin, quand même tu devrais rester le seul croyant. Si vous êtes deux, voilà déjà tout un monde,

le monde de l'amour, et louez le Seigneur, car sa vérité s'est faite intégrale.

» Si tu as péché et que tu t'en chagrines jusqu'à la mort, réjouis-toi de ce qu'un autre est juste et n'a pas péché. Mais, si la scéleratesse des hommes te révolte, garde-toi d'un désir de vengeance et va chercher de la souffrance comme si c'était toi le coupable de cette scélératesse. Alors ton cœur s'apaisera et tu comprendras que tu es aussi coupable qu'eux, parce que tu aurais pu luire à leurs yeux comme le seul sans péché et que tu ne l'as pas fait. Tu aurais éclairé la voie des autres, et celui qui a péché n'eut peut-être pas péché à ta lumière. Si même tu es le seul sans péché et que ton exemple ne sauve pas les hommes, reste ferme malgré tout et sois assuré qu'ils seront sauvés plus tard ou que leurs fils le seront, parce que, si tu meurs, ta lumière ne mourra pas. On se sauve même après la mort du Sauveur. Les hommes n'acceptent pas les prophètes et les martyrisent, mais ensuite, ils viennent à ceux qu'ils ont tourmentés jusqu'à la mort et ils aiment leurs martyrs. Et tu travailles pour l'avenir sans chercher de récompense sur terre ; cette sérénité d'esprit que le juste peut seul acquérir n'est-elle pas une récompense suffisante ? Ne crains personne ; n'aie nulle inquiétude, parle avec netteté. Resté seul, prie. Aime à baiser la terre. Aime sans cesse, aime insatiablement, aime tout le monde. Mouille la terre de tes larmes joyeuses et n'aie pas honte de ton extase, parce que c'est un grand don qui n'est accordé qu'aux élus. »

e) *De l'Enfer et du feu de l'Enfer. — Dissertation mystique.*

Mes chers frères, qu'est-ce que l'enfer ? Je réponds : l'enfer est cette torture affreuse, l'impossibilité d'aimer. Un jour, dans l'existence infinie à travers l'immensité de l'espace, la faculté fut donnée à un être animé de dire : « Je suis et j'aime. » Le moment de l'amour actif, *vivant*, lui fut donné une seule fois avec la vie terrestre et, avec elle, le temps et les durées. Or, cet être a rejeté

ce don inappréciable et l'a pris en dérision. Ayant quitté la terre, ainsi qu'il nous est rapporté dans la parabole du riche et de Lazare, cet être rentre dans le sein d'Abraham et contemple le paradis. Il peut monter vers le Seigneur, mais c'est précisément son tourment, d'aller près du Seigneur, d'entrer en contact avec ceux qui ont aimé, lui qui a méprisé leur amour. Il se dit : « Maintenant, je puis vouloir aimer, mais je ne puis plus orner mon amour d'aucune action ni d'aucun sacrifice, parce que ma vie terrestre et active est finie, et que je ne saurais retrouver une seule goutte d'eau du fleuve d'amour vivant pour étancher la soif de mon amour spirituel, cette flamme dont je brûle maintenant après l'avoir méprisée sur la terre qui ne reviendra plus pour moi !

» On parle de la flamme *matérielle* de l'enfer. Je n'examine pas ce mystère effrayant, mais je pense que, si une telle flamme existait, il y aurait lieu de s'en réjouir, parce que, dans cette torture matérielle, on pourrait oublier, ne fût-ce que pour un instant, la torture spirituelle, beaucoup plus terrible et dont il est impossible de soulager de l'âme, car elle ne lui est pas extérieure, mais intérieure. Et, si les justes pardonnaient à des damnés et les appelaient auprès d'eux et les aimaient infiniment, cela augmenterait encore leurs tortures en excitant chez eux la soif de l'amour réciproque lorsqu'ils ne pourraient plus que recevoir, ne pouvant plus donner.

» Cependant, je pense, dans la timidité de mon cœur, que la conscience de cette impossibilité leur serait enfin un soulagement. Recevant l'amour des justes dans l'impossibilité de rémunérer cet amour, ils acquerront, sous l'influence de cette docilité et de cette humiliation, comme une image de cet amour actif qu'ils ont méprisé sur la terre... Je regrette, mes chers frères, de ne pouvoir expliquer tout cela plus clairement. Mais malheur à ceux qui se seront anéantis volontairement sur la terre, malheur au suicide moral ! On nous dit que c'est un péché de prier Dieu pour ces hommes que l'Eglise renie, mais je crois, du fond de mon âme, qu'il faut prier pour eux,

et je l'ai fait toute ma vie, je l'avoue, persuadé que le Christ ne saurait condamner l'amour.

» Même dans l'enfer, il en est qui persistent dans leur orgueil, malgré la contemplation de la vérité absolue, et qui se sont rendus à Satan. Ces volontaires de l'enfer se damnèrent eux-mêmes. Ils se nourrissent de leur fierté féroce, comme celui qui, mourant de faim au désert, suçait le sang de son propre corps. A travers les siècles des siècles, ils repoussent le pardon et renient Dieu qui les appelle. Ils ne peuvent contempler Dieu sans haine et voudraient le voir s'anéantir avec toute sa création... Ils brûleront éternellement dans la flamme de leur colère, souhaitant l'anéantissement... mais ils ne recevront pas la mort !... »

Ici finit le manuscrit d'Alexeï Feodorovitch Karamazov.

La fin du religieux survint d'une façon inattendue, bien que personne ne doutât qu'elle fut proche. Cinq minutes avant la fin, elle était impossible à prévoir. Il ressentit soudainement comme une grande douleur à la poitrine, pâlit et pressa fortement ses mains contre son cœur. Tous se précipitèrent vers lui et, malgré une souffrance évidente, il les regardait avec un sourire. Il se laissa glisser du fauteuil sur les genoux, se jeta tout à plat contre la terre qu'il fit le geste d'embrasser en la baisant avec transport, ainsi qu'il avait coutume de le conseiller dans son enseignement, et doucement, gaiement, il rendit son âme à Dieu.

La nouvelle de sa fin se répandit dans l'ermitage et parvint jusqu'au couvent. On connut l'événement en ville avant le lever du soleil. Un grand nombre de citoyens se rendirent au monastère. Mais le jour ne s'était pas écoulé qu'il se passa quelque chose de tellement inattendu, de tellement étrange, que l'impression en est restée toujours aussi forte en notre ville, malgré tant d'années écoulées.

TROISIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

ALIOCHA

CHAPITRE PREMIER

L'ESPRIT PESTILENTIEL

Le corps du défunt fut traité selon le règlement monacal. On sait que les cadavres des moines ne doivent pas être lavés. Un moine, désigné pour cet office, essuie simplement le corps avec une éponge imbibée d'eau tiède, rien de plus. C'est ce que fit le P. Païssi ; puis il habilla le défunt de son froc et l'enveloppa dans son manteau. Il lui mit sur la tête un capuchon orné d'une croix à huit branches et lui couvrit la figure d'un voile noir. On lui plaça dans les mains une image du Sauveur et on l'étendit dans le cercueil préparé depuis longtemps et qui fut exposé dans la première pièce de son petit logement.

Alors, aussi bien dans la communauté que parmi la foule accourue de la ville, on vit se manifester une émotion et une sorte d'attente impatiente vraiment extraordinaires et presque indécentes. Le Supérieur et le P. Païssi faisaient leur possible pour calmer ces exaltés. Des gens arrivaient avec leurs malades, dans l'absolue conviction que des guérisons miraculeuses ne pouvaient

manquer de se produire, tant on s'était habitué à considérer le religieux comme un grand saint.

Cette attente, cette indiscrétion paraissaient scandaleuses au P. Païssi. Il se prit à leur faire des remontrances. On l'écoutait à peine et le moine s'apercevait avec inquiétude que malgré son indignation, il ressentait au fond de l'âme un peu de leur vain désir.

Dans la foule agitée, le moine d'Obdorsk s'agitait à lui seul plus que tous les autres. On le voyait partout, interrogeant, épiant, chuchotant d'un air mystérieux. Il semblait irrité de ce que le miracle attendu ne se manifestât pas.

Le jour était clair et serein ; une foule de pèlerins se pressaient dans l'ermitage. Le P. Païssi aperçut soudain Aliocha qui, assis sur la pierre tombale d'un moine mort depuis longtemps, tournait le dos au couvent et semblait se cacher. S'étant doucement approché, il vit que le novice pleurait sans bruit, la figure dans les mains et le corps tressaillant de sanglots.

— Qu'as-tu, mon cher fils, mon ami ? lui dit-il d'une voix tendre. Il faut te réjouir et ne pas pleurer. Ne sais-tu que c'est le plus beau de *ses* jours ? Pense donc au séjour qu'il occupe, maintenant !

Aliocha leva vers celui qui parlait son visage gonflé par les larmes, et puis, sans rien dire, il se retourna de nouveau et retomba la tête dans les mains.

— Soit, reprit le P. Païssi, pleure, puisque le Christ t'a envoyé ces larmes charmantes qui reposeront ton âme et réjouit ton cœur.

Il le regarda avec affection et s'éloigna vivement, prêt à pleurer lui-même... Cependant, le temps s'écoulait et les cérémonies funèbres se déroulaient selon la règle. Le P. Païssi avait repris la lecture de l'Evangile.

C'est vers trois heures de l'après-midi que se passa le fait extraordinaire dont nous avons parlé. S'il parut tel, c'est qu'il contredisait l'attente générale, car il était, en somme, des plus naturels.

Le cercueil du religieux était donc exposé dans la première pièce de son logement. On n'avait pas ouvert les fenêtres, tellement il semblait absurde d'admettre que

la décomposition pût s'emparer d'un pareil cadavre. Or, voici qu'après midi, chaque assistant commença à recevoir une impression dont la crainte l'empêcha de parler. Mais, vers trois heures, *cela* se manifesta d'une façon tellement incontestable que la nouvelle s'en répandit dans l'ermitage, de l'ermiage dans le couvent, et du couvent à travers la ville, au grand trouble des croyants et à la vive satisfaction des incrédules, car « les hommes se plaisent à l'effondrement des réputations », comme l'avait dit le religieux défunt dans un de ses sermons. Une odeur pestilentielle s'échappait du cercueil et se faisait plus forte d'instant en instant.

Bien qu'il fût souvent arrivé auparavant que des moines de vie notoirement édifiante répandissent, comme il est naturel, une semblable odeur, ce fut un scandale épouvantable et tel qu'il ne s'en était jamais produit de pareil au couvent.

Par exception, cependant, certains défunts n'avaient pas senti, ce dont la communauté s'était emparée comme d'un fait miraculeux. La légende les prétendait gisants dans leurs cercueils tels qu'en vie, la figure encore plus sereine dans la mort. Et ceux qui avaient assisté à leurs obsèques, affirmaient qu'un parfum pénétrant émanait de leurs cadavres.

Nous ne croyons pas qu'on doive attribuer à ces souvenirs la scène qui se passa devant le cercueil du P. Zossima, mais plutôt à la divergence d'opinions existante au sujet de l'institution des directeurs de conscience dont il était un des plus fermes soutiens. Et puis, il y avait aussi l'envie excitée par la sainteté du défunt, si fermement établie pendant sa vie qu'elle n'admettait pas la discussion. Une telle vénération ne va pas sans faire de jaloux.

Aussi, pendant que les uns se réjouissaient de l'odeur pestilentielle qui s'échappait de ce cadavre, d'autres, parmi ceux qui étaient dévoués au défunt, considéraient-ils cet événement comme une sorte d'humiliation personnelle.

Dès que l'odeur se manifesta, on vit des moines entrer dans la cellule du religieux, y rester un instant et repar-

tir au plus vite pour aller colporter la nouvelle à travers le monastère, et, parmi la foule, si quelques-uns secouaient la tête avec chagrin, les autres ne pouvaient retenir leur joie d'éclater dans leurs regards haineux.

Et personne ne s'élevait contre eux, ce qui pourrait sembler étrange, puisque la majorité du couvent était dévouée au défunt. Mais le Seigneur permettait évidemment que la minorité eût provisoirement la victoire.

Puis quelques visiteurs mondains pénétrèrent dans la cellule, puis un petit nombre de gens du peuple. Le P. Païssi continuait la lecture de l'Evangile sans paraître s'apercevoir de ce qui se passait. Mais les voix de ceux qui échangeaint leurs impressions, d'abord très basses, s'affermirent peu à peu et le moine finit par entendre un homme renommé en ville pour sa piété et qui disait : « On voit que le jugement de Dieu n'est pas celui des hommes ! »

Et cette opinion était admise sans discussion, parce que, habituellement, l'odeur cadavérique ne se manifeste que plus tard. Donc, si celui-ci « devançait la nature », c'était que le doigt de Dieu entendait le marquer d'une façon spéciale.

Le doux P. Joseph essayait de riposter aux médisants que c'était là un accident fort naturel et que l'incorruptibilité des corps des justes n'était pas un dogme de l'orthodoxie, mais une simple opinion particulière. Au mont Athos, par exemple, où les traditions de l'orthoxie se conservent dans toute leur pureté, c'est seulement à la couleur jaune de leurs ossements, qui ne se montre que fort longtemps après leur mort et quand leur chair s'est totalement dissoute, qu'on présume de la gloire des élus.

Mais on n'écouta guère le P. Joseph. Peu à peu, toutes les voix raisonnables se turent ; les partisans du religieux défunt s'entre-regardaient timidement et leurs adversaires n'en devinrent que plus audacieux :

— Le corps du défunt Varsonofi exhalait une odeur délicieuse, disaient-ils, et cependant, il n'avait point dirigé de consciences. Il s'était contenté d'être un juste !

Et l'on rappelait les enseignements du P. Zossima :

— Il mettait toute la joie dans la vie et non point dans les larmes et dans l'humilité... Il adaptait ses croyances à la mode et n'admettait pas la matérialité du feu de l'enfer... Il négligeait les macérations ; il se permettait des sucreries que les dames lui apportaient... Un ascète qui prenait du thé !... Et cette fierté ! il se prenait pour un saint !... Il admettait qu'on se prosternât devant lui comme si cela eut été dû.

Jusqu'aux moines les plus vieux et les plus austères, jusqu'aux fameux jeûneurs et aux silencieux, qui laissaient leurs lèvres se desserrer pour donner passage à des méchancetés, chose d'autant plus coupable que leurs voix avaient une grande influence sur les plus jeunes des moines. Le moine d'Obdorsk hochait la tête et se disait : « Le P. Féraponte avait bien jugé. »

Et, juste à ce moment, le P. Féraponte, qui ne quittait jamais sa cellule et qu'on laissait faire à sa guise sa propre règle, en considération de ses extraordinaires macérations, le P. Féraponte fit son apparition. Il n'aimait pas Zossima.

Soudain, un bruit extraordinaire éclatait dans l'antichambre. La porte s'ouvrait et le P. Féraponte apparaissait sur le seuil. Derrière lui se pressaient une quantité de moines et quelques mondains, car on disait qu'il n'avait pas quitté sa cellule en vain... Il leva le bras, cria : « Je le rejette ! » et se mit à se signer en se tournant successivement vers les quatre murs et les quatre coins de la cellule. Il n'entrait jamais nulle part sans en chasser ainsi l'esprit du mal.

— Satan, va-t-en ! criait-il à chaque signe de croix.

Il était vêtu de sa robe de bure, serrée d'un cordon à la taille, et par sa chemise entr'ouverte, on voyait sa poitrine nue, hérissée de poils gris. Ses pieds étaient nus et les chaînes qu'il portait sous sa robe sonnaient à chacun de ses mouvements.

Le P. Païssi interrompit sa lecture, alla se planter devant lui et, le regardant sévèrement, il lui dit :

— Pourquoi viens-tu déchaîner ici le désordre ? Pourquoi viens-tu scandaliser l'humble troupeau ?

— Que dis-tu ? cria le P. Féraponte faisant le fou. Je suis venu ici pour chasser les diables que vous y avez laissés foisonner. Je veux les balayer avec un balai de bouleau.

— Tu sers peut-être mieux le diable que tu ne le chasses, continua sans crainte le P. Païssi. Et, qui donc ose dire de soi : « Je suis un saint ? » N'est-ce pas toi, mon père ?

— Je suis un pécheur et non un saint et je ne me ferai pas adorer comme une idole ! tonna de nouveau le P. Féraponte. La foi s'en va. Votre saint, et il désignait le cercueil à la foule, votre saint niait les diables. Aussi se sont-ils multipliés comme les araignées dans les coins. Et, aujourd'hui, il pue lui-même. C'est le doigt de Dieu !

— Va-t-en, mon Père, fit impérieusement le P. Païssi ? ce ne sont pas les hommes qui jugent, mais Dieu. Il se peut qu'il y ait ici une indication que personne de nous n'est capable de comprendre.

— Il n'observait pas les jeûnes selon son habit. C'est pourquoi se montre le doigt de Dieu. Et c'est un péché de le cacher ! continuait le fanatique.

— Tes paroles sont légères, mon Père, fit le P. Païssi élevant sa voix à son tour. J'admire ton ascétisme, mais tu parles comme un jeune mondain. Va-t-en, je te l'ordonne ! tonna-t-il.

— Je m'en irai, fit le P. Féraponte un peu confus, mais obstiné. Ah ! savants, par votre grand esprit, vous vous êtes élevés au-dessus de ma nullité. J'étais presque illettré quand je suis venu ici et, depuis, j'ai oublié ce que je savais et le Seigneur m'a préservé de votre sagesse.

Le P. Païssi attendait d'un air ferme. Le P. Féraponte se tut un instant. Puis, soudain, s'écriant comme un insensé :

— Vous êtes fiers et hautains, mais la place est vide ! il tourna le dos et descendit les marches, suivi à distance par le P. Païssi qui resta sur le perron, absorbé.

Mais au bout d'une vingtaine de pas, le P. Féraponte se tourna vers le soleil couchant, leva les

deux bras en l'air et se laissa tomber, comme fauché, en criant :

— Mon Seigneur a vaincu ! Christ a vaincu le soleil couchant ! et, à plat ventre par terre, il sanglotait comme un petit enfant.

Alors, on se précipita vers lui ; des sanglots lui répondirent ; certains le considéraient avec extase et l'on entendait :

— Voilà qui est d'un saint ! tandis que des acharnés ajoutaient : — Celui-ci pourrait se mêler de diriger les consciences !

Mais la cloche sonna pour le service. Tous se signèrent. Le P. Féraponte se releva et s'en fut vers sa cellule, sans se retourner mais en vociférant toujours des choses incohérentes. Quelques assistants le suivirent tandis que les autres se hâtaient vers l'église.

Le P. Païssi céda la lecture des Evangiles au P. Joseph. Il se sentait envahi par une profonde tristesse, un abattement dont il ne découvrit pas tout d'abord la cause. Ce n'est qu'à la réflexion qu'il s'en rendit compte. Cette cause était bien mince : parmi les agités qui se pressaient à l'entrée de sa cellule, il avait reconnu Aliocha :

— Cet enfant tient-il donc une telle place dans mon cœur ? se demanda-t-il avec étonnement.

Au même instant, il vit Aliocha passer près de lui. Il semblait se hâter, mais non pas vers l'église. Leurs regards se rencontrèrent, mais Aliocha, baissant les yeux, détourna la tête. Le P. Païssi devina qu'un changement s'était fait en lui.

— Es-tu donc aussi scandalisé ? s'écria-t-il. Es-tu donc de ceux dont la foi chancelle ?

Aliocha ne leva pas les yeux. Le P. Païssi l'observait attentivement. Il continua :

— Où vas-tu donc si vite ? N'entends-tu pas la cloche du service ?

Mais Aliocha ne répondait toujours pas. Le P. Païssi reprit :

— Est-ce que tu quittes l'ermitage ? Tu le quittes ainsi, sans permission, sans avoir reçu la bénédiction ?

Souriant d'un sourire étrange, Aliocha leva les yeux sur celui à qui l'avait confié en mourant son ancien maître, son ami bien-aimé et, ne semblant même plus se soucier du respect dû aux supérieurs, il fit un geste évasif de la main et se hâta vers la sortie de l'ermitage.

— Tu reviendras ! murmura le moine en le suivant des yeux avec un étonnement attristé.

CHAPITRE II

MOMENT CRITIQUE

Le P. Païssi ne se trompait sans doute pas quand il disait que son « cher garçon » reviendrait. Peut-être même avait-il pénétré le vrai sens de la pensée et de l'état d'âme d'Aliocha. Quoi qu'il en fût, il me serait très difficile d'expliquer clairement ce moment nébuleux et critique de la vie du jeune héros que j'aime tant.

Non, sa foi n'était pas chancelante. Bien au contraire, son trouble ne venait que de ce qu'il croyait trop. Mais il n'en souffrait pas moins cruellement et il se souvint toujours de ce moment comme de l'un des plus pénibles de sa vie.

Au risque de faire rire de sa foi naïve, j'avouerai que ce désarroi ne provenait que de la déception causée par la fin trop peu miraculeuse de son maître. Mais la passion, fût-elle stupide, est parfois supérieure à la raison qui, à mon avis, ne vaut pas grand'chose dans une tête d'adolescent. Oui, Aliocha croyait, saintement et inébranlablement, et je n'implore pas l'indulgence pour lui ! Il faut cependant que je l'explique un peu pour la clarté de mon récit.

Aliocha n'attendait pas de miracles afin d'assurer sa conviction, non. Il ne voyait que la personne de son religieux bien-aimé, sur lequel il avait concentré tout l'amour dont son jeune cœur était capable. Cet être était devant lui comme un idéal indiscutable et, ainsi soustraites aux tentations, toutes ses forces étaient dirigées

vers cet idéal, si bien qu'en ce jour pénible il n'avait même pas pensé à son frère Dmitri dont il se préoccupait tant la veille ; il avait également oublié de porter les deux cents roubles au père d'Ilucha, ainsi qu'il avait résolu de le faire.

Il ne voulait pas de miracles, mais il attendait une justice selon sa foi, justice dont le déni inattendu avait cruellement blessé son cœur. C'est seulement cette justice qui devait, dans son opinion, se manifester par des miracles. C'était l'attente de tous, au monastère, et de ceux-là même devant lesquels son intelligence s'inclinait, comme le P. Païssi. Ses rêves avaient pris la même forme que ceux des esprits qui l'entouraient. Il s'était accoutumé à cette attente. Et voilà que celui auquel la gloire suprême était due, se voyait soudainement abaissé et déshonoré ! Qui avait pu rendre un pareil jugement ? C'était pour Aliocha un déchirement et une offense que le juste parmi les justes fût abandonné au persiflage des méchants et de cette foule misérable.

Passe encore pour le défaut de miracles, mais pourquoi cet opprobre, cette infamie, cette pourriture anticipée ? Pourquoi la Providence n'avait-elle pas montré son doigt au moment qu'il était le plus nécessaire, au lieu de laisser croire à ces gens qu'elle en marquait le maître bien-aimé ?

Voilà ce dont saignait le cœur d'Aliocha.

Je ne veux pourtant pas passer sous silence l'étrange apparition qui se manifesta en lui à cet instant troublé. C'était comme le fantôme de l'entretien qu'il avait eu la veille avec son frère Ivan. Non pas que rien fut détruit en lui des principes fondamentaux de son esprit. Il aimait toujours son Dieu et croyait toujours aussi fermement en lui, malgré qu'il se permît de murmurer.

Cependant, une lueur mauvaise de la discussion de la veille se réveilla dans son âme. Il devint sombre et pensif. C'est à ce moment que Ratikine, passant par le bosquet de sapins, l'aperçut allongé à plat-ventre sous un arbre, immobile et comme endormi. Il s'approcha et l'appela par son nom :

— Te voilà, Alexeï ? Mais, est-ce que tu en...

Il voulait dire : « *Est-ce que tu es arrivé là ?* » Aliocha ne le regarda pas, mais Ratikine vit bien qu'il l'écoutait.

— Qu'as-tu ? Quelles sottises te viennent en tête ? Mais regarde-moi donc !

Aliocha leva la tête, s'assit et s'adossa à un arbre. Il ne pleurait pas, mais son visage exprimait la souffrance et l'irritation.

— Laisse-moi en paix ! fit-il brusquement avec un geste de la main et sans le regarder.

— Oh ! oh ! voilà que nous commençons à nous mettre en colère comme les autres mortels ! Après avoir été un ange ! Tu m'étonnes, Aliocha.

Aliocha le regarda enfin, mais d'un œil distrait, comme s'il n'eût pas encore compris.

— Serait-ce parce que ton vieillard a commencé à sentir ? Tu croyais donc sérieusement qu'il allait faire des miracles ? dit Rakitine, mais, cette fois, avec l'étonnement le plus sincère.

— Je croyais, je crois et je veux croire, et je croirai ! Que te faut-il de plus ? cria Aliocha furieusement.

— Mais rien du tout, mon cher ami. Pfouitt ! un écolier de treize ans ne croit plus à tout ça, à présent. Ainsi, te voilà donc fâché avec le bon Dieu ? Tu te révoltes !

— Je ne me révolte pas contre mon Dieu; seulement... je n'accepte pas son monde !... et Aliocha eut un sourire équivoque.

— Comment ? fit Rakitine, après avoir réfléchi. Quelle absurdité !... Mais assez de bêtises. Parlons de choses sérieuses : as-tu mangé aujourd'hui ?

— Je... crois que oui... je ne me rappelle pas.

— Il faut te refaire ; tu as une triste figure. Tu n'as pas dormi cette nuit ?... J'ai bien dans ma poche un morceau de saucisson... mais tu n'en voudras pas ?

— Donne ton saucisson.

— Hé là ! La grande révolution, alors, les barricades ! Allons, viens chez moi ; je suis très fatigué et je prendrais avec plaisir un peu d'eau-de-vie... Tu n'en voudras pas, d'eau-de-vie ?

— Je prendrai de l'eau-de-vie aussi.

— Ah ! mais c'est extraordinaire ! fit Rakitine l'examinant d'un œil effaré. Ne laissons pas passer ces bonnes dispositions. Allons.

Aliocha se leva et suivit Rakitine qui continuait :

— Si ton frère Ivan te voyait, il serait assez étonné... A propos, tu sais qu'il est parti pour Moscou ce matin ?

— Je sais, répondit Aliocha avec indifférence. Et l'image de son frère Dmitri passa dans son esprit, sans y laisser aucune impression, bien qu'elle lui rappelât une mission qui ne devait pas être différée.

— Il me faut passer chez Mme Kokhlakov, dit Rakitine. Sais-tu, Aliocha, où nous ferions le mieux d'aller ?

Il le regardait en riant à la nouvelle idée qui venait de lui traverser le cerveau.

— Où tu voudras ; ça m'est égal.

— Allons chez Grouchenka, hein ?... Viens-tu ? fit-il timidement.

— Allons chez Grouchenka, répondit Aliocha avec tranquillité, et cela était tellement inattendu que Ratikine en tressaillit.

— Ah ! bien... exclama-t-il

Mais, passant son bras sous celui d'Aliocha, il l'entraîna vivement, craignant toujours de voir changer cette résolution et n'osant plus reprendre la conversation.

— Comme elle sera contente ! balbutia-t-il, puis il se tut de nouveau.

Il n'entreprenait jamais rien qui ne présentât quelque avantage pour lui. Or, ici, son but était double. Il escomptait la chute d'Aliocha, chute qui le vengerait du mépris qu'il avait toujours cru sentir en lui et il s'enivrait d'avance de « l'opprobre du juste. » Il poursuivait aussi un profit matériel, dont nous parlerons par la suite.

— Saisissons le moment ! pensait-il avec une gaieté méchante, saisissons-le ; jamais il ne fut aussi favorable.

CHAPITRE III

UN PETIT OIGNON

Grouchenka habitait dans la partie la plus animée de la ville, près de la cathédrale, dans la maison de la veuve du marchand Morosov.

On savait peu de chose sur elle. Son protecteur officiel, le vieux marchand Samsonov, l'avait amenée du chef-lieu quand elle n'était encore qu'une fillette de dix-huit ans, maigre, timide et pensive. Mais on n'avait commencé à s'intéresser à elle qu'alors que, s'épanouissant, elle était devenue une véritable beauté.

On croyait savoir qu'à l'âge de dix-sept ans, elle avait été séduite par un officier qui l'avait abandonnée presque aussitôt pour se marier, la laissant dans la honte et dans la misère. Elle était de famille honorable, fille de diacre ou quelque chose comme cela. En quatre ans, la pitoyable abandonnée s'était changée en une belle russe robuste et colorée, au caractère résolu, impatient, effronté et fier. Elle savait à merveille la valeur de l'argent et, femme d'affaires des plus déliées, s'était amassé en peu de temps une fortune respectable, mais généralement par des moyens douteux.

On prétendait qu'elle n'était pas d'approche facile et que, pendant ces quatre ans, nul homme n'avait pu se vanter de posséder ses faveurs. C'était d'autant plus notoire que les soupirants étaient nombreux. Toutes les tentatives n'aboutirent qu'à des échecs, parfois même à des situations ridicules pour ceux qui, en s'entêtant, s'attirèrent les railleries de la ferme jeune femme.

On savait aussi qu'en compagnie de Feodor Pavlovitch Karamazov, elle s'occupait de certains tripotages d'argent pour lesquels elle avait montré tout de suite les plus grandes aptitudes, si bien qu'on l'appelait « la juive ».

La dernière année, elle avait réussi à s'affranchir de la tyrannie de Samsonov qui, l'ayant d'abord tenue très

serré, avait fini par subir son influence, à cause de la confiance où l'induisait cette éclatante fidélité.

Ce Samsonov était un homme d'un caractère absolument rigide. Fort avare, il lui avait donné un petit capital de huit mille roubles en l'assurant que, sauf sa pension annuelle, elle n'aurait plus rien de lui ni avant ni après sa mort, et il avait tenu parole. Elle s'était mise à faire fructifier son argent.

Lorsque Feodor Pavlovitch, à force de fréquenter Grouchenka pour affaires, avait fini par s'amouracher d'elle jusqu'à en perdre l'esprit, le vieux Samsonov, alors très près de sa fin, s'en amusait énormément. Il est remarquable que Grouchenka ne cessa pas d'agir vis-à-vis de ce vieillard avec la plus absolue franchise pendant tout le temps que dura leur liaison, et il semble bien qu'il fut le seul homme qui pût se vanter d'une pareille marque d'estime.

Dans les derniers temps, quand apparut l'amour de Dmitri, le vieux marchand cessa de rire et très sérieusement, il dit à Grouchenka :

— Si tu dois choisir entre les deux, choisis le vieux, mais sous cette condition que la canaille t'épouse et, auparavant, te donne un capital... Mais ne te lie pas d'amitié avec le lieutenant, il n'y a rien de bon à en tirer.

Les deux servantes de Grouchenka étaient une très vieille cuisinière, malade et presque sourde et sa petite fille âgée de vingt ans, la femme de chambre. Grouchenka vivait très chichement dans les trois pièces que lui louait Mme Morosov.

Quand Rakitine et Aliocha se présentèrent, la nuit était presque tombée, mais aucune lumière n'était allumée. Grouchenka était allongée dans son salon sur un grand divan difforme et usé, la tête reposant sur les oreillers de son lit. Elle gisait sur le dos, les bras sous la tête et fort élégamment mise, comme dans l'attente d'une visite. Elle attendait effectivement quelqu'un et, la figure un peu pâlie, les lèvres brûlantes, les yeux fiévreux, elle témoignait son impatience en frappant du pied sur le bras du divan. Au coup de sonnette, elle sauta à terre en s'écriant peureusement : « Qui est là ! »

et la femme de chambre lui répondit aussitôt : « Ce n'est rien ; ce n'est pas lui ! »

Rakitine introduisit Aliocha dans le salon en le tenant par la main. Grouchenka était debout près du divan et semblait encore effrayée.

— Ah ! c'est toi, Rakitine ? fit-elle. Tu m'as fait peur ! Allons, Féna, des bougies ! Ah !... tu as bien choisi ton moment pour l'amener !

Elle fit un petit signe de tête à Aliocha et, se tournant vers un miroir, elle se mit à s'arranger les cheveux d'un air mécontent.

— Serais-je mal tombé ? fit Rakitine, piqué.

— Non, mais tu m'as fait peur, voilà tout, répliqua-t-elle, et, souriant à Aliocha : — Ne crains rien, mon chéri ; je suis enchantée de te voir. Mais j'ai cru que Mitia forçait ma porte. Vois-tu, je lui ai menti ; je lui ai dit que je passais la soirée chez mon vieux Kouzma Kouzmitch, pour l'aider à faire ses comptes (je lui tiens ses livres, et il n'a confiance qu'en moi pour cela)... Et je suis chez moi !... j'attends une nouvelle. Comment Fénia vous a-t-elle laissés entrer ? Fénia ! Fénia ! cours regarder à la porte si le lieutenant n'est pas embusqué quelque part alentour pour m'épier ! Je le crains à mort !

— Il n'y a personne, Agraféna Alexandrovna, répondit Fénia ; je guette par la fenêtre : j'ai autant de peur que vous.

— Les contrevents sont-ils fermés ? Il faut laisser tomber les rideaux, de peur qu'il n'aperçoive la lumière. Aliocha, j'ai peur de ton frère Mitia.

— Qu'as-tu à en avoir si grand'peur aujourd'hui ? Tu n'es pas timide avec lui d'habitude ; il fait ce que tu veux, dit Rakitine.

— J'attends une nouvelle, une petite nouvelle bénie, et il ne faudrait pas qu'il vînt maintenant. Mais je sens bien qu'il n'a pas cru à mon mensonge. Il m'a conduite chez Kouzma Kouzmitch ; je lui ai dit que j'y resterais jusqu'à minuit ; je l'ai prié de venir me prendre pour me reconduire et, dix minutes plus tard, je suis rentrée ici en courant. J'avais peur de le rencontrer.

— Mais pourquoi cette toilette ? Quelle curieuse coiffure tu as !

— C'est toi qui es curieux, Rakitine. Je te le dis : j'attends une nouvelle. Aussitôt que je l'aurai reçue, je m'envolerai et vous ne me reverrez plus. Je me suis habillée pour être toute prête.

— Et où voleras-tu ?

— Trop savoir ne vaut rien ! Dire que je cause avec toi, quand un tel prince me fait visite ! Aliocha, mon petit ami, je n'en crois pas mes yeux. Pour te dire la vérité, je n'espérais pas te voir chez moi et, quoique tu ne sois pas venu en un bon moment, je suis enchantée. Ah ! Rakitine, que ne l'as-tu amené hier ou avant-hier ! Après tout, peut-être que c'est mieux ainsi et m'en voilà ravie.

Elle s'assit gaiement sur le divan auprès d'Aliocha, et elle le contemplait avec une joie véritable, riant d'un air de bonté tout à fait inattendu pour le jeune homme qui fut grandement surpris de la trouver aussi différente de ce qu'il l'avait vue l'avant-veille. Elle avait laissé son ton doucereux, ses mouvements lents et mous. Tout en elle était naturel et bon, ses gestes prompts, directs, confiants ; elle semblait très surexcitée.

— Seigneur ! que de choses en deux jours ! fit-elle. Et je ne sais pas moi-même pourquoi je suis si contente de te voir, Aliocha.

— Tu ne sais pas ! dit Rakitine en souriant, cependant, tu savais bien pourquoi tu me harcelais continuellement de tes : « Amène-le ! amène-le ! » Il est probable que tu avais un but.

— Oui, j'en avais un ; mais maintenant, dans un pareil moment, il est oublié. Mais pourquoi es-tu donc si triste, Aliocha ? As-tu donc peur de moi ? Laisse-moi m'asseoir sur tes genoux !

Et vivement, elle lui sauta sur les genoux comme une chatte caressante et, lui passant le bras autour du cou, elle reprit :

— Je vais t'égayer, pieux garçon ! Voyons, ça ne te fâche pas que je sois sur tes genoux ? Si tu me l'ordonnes, je m'en irai.

Aliocha restait silencieux et glacé. Il n'osait bouger, mais n'éprouvait rien de ce que s'imaginait Rakitine, qui l'examinait malicieusement de son coin. Le grand chagrin qui dominait son âme noyait les autres impression qu'il avait pu ressentir et, sans bien s'en rendre compte lui-même, il était armé contre toutes les séductions. Mais il s'étonnait de voir que cette terrible créature ne l'émouvait en rien, lui que la seule idée d'une femme épouvantait. Celle qu'il craignait plus que toutes, assise sur ses genoux, n'excitait en lui qu'une grande curiosité.

— Assez de bêtises ! cria Rakitine, offre-nous le champagne ; tu me le dois, tu sais ?

— Il a raison ; c'est une dette. Je lui ai promis le champagne s'il t'amenait. Va pour le champagne ! Fénia ! Fénia ! une bouteille de champagne ! Faisons la fête !

— Mais est-il permis de te demander quelle est cette nouvelle que tu attends et qui te met dans un pareil état ? s'enquit l'indiscret Rakitine.

— Tu le sais bien. Mon officier va venir.

— On me l'avait dit. Est-il donc déjà si prêt ?

— Il est à Mokroïé, d'où il doit m'envoyer une estafette d'un instant à l'autre.

— Oh ! la ! la ! la ! et Mitenka... sait-il ?

— Bien sûr qu'il ne sait rien ; il commettrait des crimes. Mais je ne crains plus son poignard... Et puis, laissons cela. J'aime mieux regarder Aliocha. Allons, souris, mon pigeonneau. Il a souri ! Quelle caresse dans son regard ! Je croyais qu'il m'en voulait pour l'affaire de la demoiselle. C'est entendu, je me suis conduite comme une chienne... Mais elle prétendait me séduire avec son chocolat... Alors, c'est bien... Tu n'es pas fâché ?

— Mais on dirait qu'elle a peur de toi, Aliocha, peur d'un poulet !

— Poulet pour toi qui n'as pas de conscience, Rakitine. Mais moi, je l'aime de toute mon âme. Me crois-tu, Aliocha ?

— Tu l'aimes ? Eh bien ! et l'officier ? et Mokroïé ? et la nouvelle ?

— Ne m'irrite pas, Rakitine, répliqua chaleureusement Grouchenka. Ça n'a aucun rapport. J'aime Aliocha tout autrement. Je reconnais, Aliocha, que j'avais sur toi une vue perfide. Je ne me souviens pas quand et comment j'ai commencé de penser à toi...

A ce moment, Fénia entra avec un plateau portant trois coupes pleines et une bouteille.

— Allons, on ne tombe pas souvent sur le champagne ! fit Rakitine en vidant une coupe d'un trait. Il se suça les lèvres et, se versant un autre verre, il reprit : « Buvons à la porte du paradis ! »

Aliocha prit sa coupe, y trempa ses lèvres et la reposa sur la table en disant :

— Non ; il vaut mieux ne pas boire.

— Ah ! tu te vantais donc ! cria Rakitine.

— Bois toute la bouteille à toi seul ! fit Grouchenka. Je ne boirai pas non plus. Je ne boirai que s'il boit.

— Ne pas boire ! dit Rakitine. Qu'est-ce qu'elle a ? Mais... Lui, encore, ça se comprend : il s'est révolté contre son Dieu, et il allait bouffer du saucisson, parce que saint Zossima est mort aujourd'hui et qu'il sent !

— Aujourd'hui ! s'écria Grouchenka en se signant. Et moi qui restais sur ses genoux !

Elle sauta des genoux d'Aliocha sur le divan. Le jeune homme la regarda avec surprise ; sa figure s'éclaira, et il s'écria :

— Rakitine, ne me taquine pas. J'ai perdu un trésor que tu n'as jamais eu ; c'est pourquoi tu ne peux me juger. Vois comme elle a pitié de moi, elle. Je venais ici croyant trouver une mauvaise femme, mais c'est moi-même qui étais mauvais. J'ai trouvé un trésor : une vraie sœur, une âme aimante. C'est de toi que je parle, Agraféna Alexandrovna. Tu viens de transporter mon âme.

— Elle t'a donc sauvé ? fit Rakitine en ricanant avec méchanceté. Elle voulait te dévorer.

— Taisez-vous tous les deux ! dit Grouchenka qui se leva brusquement. Je vais tout dire. Aliocha, tais-toi, parce que tes bonnes paroles me font honte, parce que je suis méchante et non pas bonne ! Et toi, Rakitine, tu

mens. Oui, j'avais eu cette vilaine idée de le dévorer. Mais, à présent, c'est fini. Que je ne t'entende plus me parler de cela, Rakitine !

— Me voilà tombé dans une maison d'aliénés ! siffla Rakitine étonné. Sont-ils fous ou enragés ? Bon ! les voilà qui pleurent !

— Oui, je pleure, disait Grouchenka. Il m'a appelée « sa sœur », je ne l'oublierai pas. Rakitine, quoique je sois méchante, j'ai tout de même donné un petit oignon.

— Un petit oignon, maintenant ! Ils sont fous !

— Vois-tu, Aliocha, fit Grouchenka en riant nerveusement, l'histoire du petit oignon me fut racontée quand j'étais enfant. Il y avait une fois une femme qui était si méchante et si dépourvue de vertus qu'aussitôt morte, les diables s'en emparèrent et la jetèrent dans un lac de feu. Et son ange gardien qui cherchait quelle bonne action il pourrait faire valoir devant le Seigneur pour la sauver, finit par dire à Dieu : « Elle a tiré de terre un « petit oignon et l'a donné à un pauvre. » Dieu lui répondit : « Prends ce petit oignon et tends-le-lui. Qu'elle « le saisisse et si, par ce moyen, tu peux la traîner « hors du lac, elle ira en paradis. Autrement, qu'elle « reste où elle est. » L'ange tendit l'oignon à sa protégée et commença de la tirer doucement. Or, voilà qu'à cette vue les autres damnés s'accrochèrent tous à elle pour être sauvés en même temps. Mais elle était si méchante qu'elle les repoussait à coups de pieds en leur criant : « C'est moi qu'on tire et non pas vous. Cet « oignon est à moi ! » Au même moment, l'oignon se rompit et la méchante femme retomba dans le lac de feu pour y brûler pendant l'éternité. Eh bien ! Aliocha je suis cette méchante femme. Dans toute ma vie, je n'ai donné qu'un petit oignon. Je suis très méchante et, si tu me loues, tu me rendras confuse... Je t'avouerai tout : je tenais tellement à l'attirer chez moi, que j'avais promis vingt-cinq roubles à Rakitine s'il t'amenait.

Et, tirant son porte-monnaie, elle tendit un billet à Rakitine, qui balbutiait avec confusion :

— Quelle sottise ! Quelle sottise !

— Je te le dois ; prends-le. Tu l'as demandé toi-même, insista-t-elle en jetant le billet à Rakitine qui le ramassa, l'empocha et, visiblement honteux, n'en dit que plus cyniquement :

— Excellente aubaine. Les sots ne furent créés qu'au profit du sage. »

— Tais-toi, Rakitine ; tu n'as rien de commun avec nous, et désormais je te défends de me tutoyer. Aliocha, je voulais te perdre ; j'y étais résolue. Je le désirais à un tel point que j'avais promis de l'argent à Rakitine pour qu'il t'entraînât ici. Pourquoi ? Parce que tu passais à côté de moi les yeux baissés. Ta figure restait en mon cœur et je me disais : « Il me méprise ; il ne veut même « pas me regarder ! » Alors, je pensai : « Est-ce que « j'aurais peur de ce garçon ? Non ! Je le dévorerai « et je me moquerai de lui. » J'étais furieuse ! Tu vois quelle méchante chienne est celle que tu as nommée ta sœur. Voici maintenant que celui qui m'a offensée est revenu. Il y a cinq ans, Kouzma me fit venir ici ; je me cachais pour n'être vue de personne et je sanglotais des nuits entières en pensant : « Où est-il maintenant ? Sans « doute il se moque de moi avec une autre. Mais je « me vengerai ! » Je me nourrissais le cœur de méchancetés et je répétais : « Je me vengerai ! je me vengerai ! » et je pleurais jusqu'au lever du soleil. Le matin, je me levais en fureur ; j'aurais broyé tout le monde. Puis je me suis mise à amasser de l'argent ; j'ai été sans pitié ; je suis devenue forte... mais je n'en suis pas devenue plus sage et, souvent encore, la nuit, serrant les dents, je pleure comme pleurait il y a cinq ans la fillette abandonnée et je le répète : « Il me le paiera ! Je me vengerai ! » Eh bien ! il y a un mois, je reçois cette lettre ; il est veuf, il arrive, il veut me voir. Je faillis suffoquer : « Seigneur ! pensai-je, s'il « vient et qu'il me siffle, ramperai-je vers lui comme « un petit chien battu ? Suis-je donc si lâche ? » Et je m'en voulais. Je me suis servi de Mitia pour me distraire et me retenir de me précipiter chez celui-là. Ah ! personne ne saura ce que j'ai dans le cœur ! Aliocha, dis à

la demoiselle qu'elle ne m'en veuille pas. Si l'on savait ce que j'éprouve ! Sais-je si je ne prendrais pas un couteau ?...

A bout de fôrces, elle se couvrit la figure de ses mains et, se jetant dans les oreillers du divan, elle se mit à sangloter comme une petite fille. Aliocha se leva et, allant à Rakitine, il lui dit :

— Micha, ne te fâche pas, bien qu'elle t'ait offensé ; il faut être indulgent...

— Aliocha, petit homme de Dieu, répondit Rakitine avec un sourire haineux, tu es saturé de ton religieux et tu te dégorges sur moi.

— Ne ris pas, Rakitine ; ne parle pas du mort, qui était le plus haut des hommes sur la terre, s'écria Aliocha avec des larmes dans la voix. Je ne t'ai pas parlé en juge, mais comme le dernier des prévenus. Que suis-je devant elle ? Je suis venu ici pour périr en me disant lâchement : « Qu'importe ? » Elle, parce qu'après cinq ans, quelqu'un est venu lui dire une parole sincère, elle oublie tout, elle pardonne et elle pleure ! Je ne suis pas ainsi. Quelle leçon ! Comme elle est plus grande que nous dans l'amour ! Tu ne l'as pas entendue, tu comprendrais. Et l'autre, l'offensée d'hier, il faut qu'elle pardonne aussi et elle pardonnera. Celle-ci est une âme qui s'ignore encore et qui contient peut-être un trésor !

— Quel avocat ! Agraféna, tu as vaincu. Notre jeûneur est amoureux de toi ! cria-t-il avec un rire insolent.

Grouchenka leva son visage gonflé par les larmes et regarda Aliocha avec un sourire attendri.

— Laisse-le, Aliocha, mon chérubin ; tu vois à qui tu parles. Viens près de moi, — elle le prit par la main, — dis-moi : est-ce que je l'aime ou non, cet insulteur ? Ce que tu diras sera. Faut-il pardonner ?

— Mais tu as déjà pardonné, fit Aliocha en souriant.

— C'est vrai ; j'ai pardonné, prononça Grouchenka pensive. O lâche cœur ! et, saisissant une coupe de champagne, elle la porta à sa bouche en disant : « A la lâcheté de mon cœur ! » la vida d'un trait et à tour de bras, la jeta par terre où elle se brisa en mille miettes.

Une lueur de cruauté passa dans son sourire. — Peut-être n'ai-je pas encore pardonné, reprit-elle menaçante. C'est peut-être mon offense que j'aime et non pas lui !

— Je ne voudrais pas être à sa place ! railla Rakitine.

— Sois tranquille. Tu n'auras jamais une femme comme moi !... lui non plus, peut-être !

— Alors, pour qui cette toilette ?

— Ne me la reproche pas. Tu ne sais pas pourquoi je l'ai mise. Peut-être irai-je chez lui et lui dirai-je : « Tu ne m'avais pas vue si belle ! » Quand il m'a laissée, j'étais une petite pleurnicheuse de dix-sept ans, maigre et chétive. Je le séduirai, je l'affolerai, et puis je lui dirai : « Hein ? je ne suis pas trop mal ! eh bien ! tu peux te lécher les babines ; c'est tout ce que tu en auras ! » Voilà peut-être le but de cette toilette, conclut-elle avec un petit rire méchant. Puis, de nouveau, elle se rejeta sur le divan en sanglotant. Rakitine se leva :

— Il est trop tard, dit-il, on ne nous laissera pas rentrer au couvent.

Grouchenka se leva d'un bond.

— Est-ce que tu vas me quitter, Aliocha ? Tu m'aurais donc remis mes souffrances en tête, tu m'aurais ainsi tourmentée pour me laisser encore seule cette nuit !

— Mais il ne peut pas passer la nuit chez toi ! Cependant, si c'est son idée, je m'en irai seul, fit Rakitine malicieusement.

— Tais-toi, méchant, cria Grouchenka avec colère, tu n'as jamais su me dire ce qu'il m'a dit, lui !

— Mais qu'est-ce qu'il t'a dit ? grommela Rakitine avec irritation.

— Est-ce que je le sais ? Je sais qu'il m'a bouleversé le cœur. Il est le premier qui ait eu pitié de moi. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt, mon chérubin ? — et elle tomba à genoux devant Aliocha. — Toute ma vie, je t'avais attendu. Je savais que quelqu'un viendrait qui me pardonnerait et qui m'aimerait, si mauvaise que je fusse !

— Que t'ai-je donc fait ? lui demanda Aliocha. Je t'ai seulement donné un petit oignon ! Et il se mit à pleurer aussi.

A ce moment, Fénia se précipita dans le salon en criant :

— Madame, l'estafette ! Une troïka de Mokroïé qui vient vous chercher.. On change les chevaux à l'instant... Voici la lettre.

Grouchenka lui arracha la lettre des mains et la lut avidement tandis qu'un sourire maladif passait sur son visage convulsé.

— Le maître siffle ! dit-elle, rampe, toutou !

Tout son sang lui reflua au visage. Elle reprit :

— J'y vais !... Cinq ans de ma vie !... Adieu, adieu, Aliocha ! Grouchenka s'envole vers une vie nouvelle. Rakitine, ne me garde pas rancune, peut-être que je marche à la mort... Ah ! dans une ivresse !

— Allons, elle n'a plus que faire de nous ! grommela Rakitine.

Aliocha se laissa emmener. Mais à peine eurent-ils descendu le perron qu'une fenêtre s'ouvrit et que la voix de Grouchenka cria, sonore :

— Aliocha, salue de ma part ton frère Mitia ; dis-lui qu'il ne me garde pas rancune du mal que je lui ai fait et rapporte-lui textuellement ces paroles : « Un « manant a eu Grouchenka quand un noble comme toi « n'a pu l'obtenir », et dis-lui aussi que Grouchenka ne l'a aimé qu'une petite heure, mais qu'il s'en souvienne toute sa vie !

La voix s'éteignit dans des sanglots et la fenêtre se referma.

Inconscient, Aliocha marchait d'un pas rapide et machinal près de Rakitine. Celui-ci était piqué au vif, car il s'était attendu à tout autre chose en amenant Alexeï chez Grouchenka.

— Cet officier est polonais, fit-il, contenant sa rage. Un sale Polonais ! Il n'était plus officier ; il servait comme employé des douanes quelque part en Sibérie. Il a perdu sa place et, comme il a appris que Grouchenka avait de la fortune, il est accourut. Voilà tout le miracle !

Aliocha n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Tu me méprises pour les vingt-cinq roubles de tantôt ? J'ai vendu mon ami ! Mais tu n'es pas le Christ et je ne suis pas Judas.

— Rakitine, je t'assure que j'avais oublié cela ! s'écria Aliocha. C'est toi qui en parles.

Mais Rakitine était déjà en pleine fureur.

— Le diable vous emporte tous ! cria-t-il soudainement. Pourquoi diable ai-je été me fourrer avec toi ? Je ne te connais plus. Va-t'en tout seul.

Et tournant par une ruelle, il s'enfonça dans l'obscurité. Aliocha regagna le couvent à travers champs.

CHAPITRE IV

CANA DE GALILÉE

Il était fort tard quand Aliocha parvint à l'Ermitage. Il s'introduisit timidement dans la cellule mortuaire. Seul, le P. Païssi lisait les Evangiles près du cercueil, tandis que le novice Porfiri dormait le sommeil de la jeunesse sur le plancher de la seconde pièce.

Il se prosterna devant ce mort pour lui si précieux, mais la joie habitait sa tête et son cœur apaisés. Une fenêtre de la cellule était ouverte ; l'air entrait, froid et piquant. « C'est que l'odeur était devenue encore plus forte », se dit-il, sans que cette pensée, qui lui semblait si affreuse peu de temps encore auparavant, ramenât en lui l'angoisse ni l'indignation.

Il s'aperçut bientôt qu'il priait presque mécaniquement. Des fragments de pensées se pressaient confusément dans son âme, mais il sentait un grand calme. Il commençait une prière dont les mouvements de son esprit l'éloignaient bientôt à son insu. Il écoutait la lecture

du moine et, très fatigué, se sentait peu à peu envahi par une somnolence... Le P. Païssi lisait :

« *Trois jours après, on faisait des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. Et Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples...* »

— ... Aux noces..., noces, et les mots tourbillonnaient dans l'esprit d'Aliocha. Elle aussi est heureuse... elle est allée à un repas... Rakitine est parti par la ruelle et il s'en ira toujours par la ruelle tant qu'il pensera à ses offenses personnelles... Hein ?... Qu'est-ce qu'il lit ?

«...*La mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin...* »

— Je n'ai pas suivi la lecture. J'aime ce chapitre... les Noces de Cana... le premier miracle qu'*il* fit !... fut pour ajouter à la joie de l'homme... « Qui aime les hommes aime leur joie. » Le défunt répétait souvent cette maxime. C'était une de ses idées fondamentales... « On ne peut vivre sans joie », dit Mitia.

« *Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue...* »

— *Il* souriait doucement en prononçant ces paroles : « Mon heure n'est pas encore venue », je suis sûr qu'*il* souriait...

« *Et il leur dit : Puisez-en maintenant et portez-en au majordome. Et ils lui en portèrent.* »

— Comme cette chambre s'élargit ! Ah ! oui, c'est une noce... les convives... les nouveaux mariés et la foule joyeuse... Comment, il est ici ?... il se lève ; il vient à moi... Seigneur !

Le maigre vieillard s'approche de lui en souriant doucement. Ses yeux brillent. Il n'a plus de cercueil. Lui aussi est invité aux Noces de Cana... Il appelle Aliocha qui se relève.

— Oui, cher enfant, ils m'ont aussi invité. Pourquoi te caches-tu ? Viens donc avec nous. Pourquoi t'étonner de me voir ? J'ai donné un petit oignon et me voici parmi eux. Et toi, mon doux garçon, tu as aussi donné un petit oignon à une affamée. Et regarde notre soleil ! le vois-tu ?

— J'ai peur ; je n'ose pas ! chuchote Aliocha.

— N'aie pas peur de *lui*. S'il est effrayant par sa gran-

deur, il est plein de grâce et s'est fait semblable à nous pour l'amour de nous. Il se réjouit avec nous et transforme l'eau en vin, afin que la joie des convives ne puisse s'interrompre. Il appelle sans cesse de nouveaux convives...

Aliocha s'éveilla. Il s'était endormi à genoux et voici qu'il était debout. Il fit trois pas fermes vers le cercueil et, en passant, il heurta même le P. Païssi qui leva la tête, mais ne dit rien, comprenant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en ce jeune homme. Aliocha contempla quelques instants le mort dont la voix résonnait encore à ses oreilles, puis, brusquement, il tourna les talons et sortit. L'exaltation de son âme exigeait l'air libre et l'espace.

La nuit tranquille et fraîche s'étendait sur la terre ; la douce lueur des étoiles brillait à travers l'étendue sans bornes. Les blanches tours de l'église et leurs coupoles d'or éclataient dans le ciel de saphir. Les fleurs dormaient ; le calme était partout et le mystère de la terre touchait à celui des étoiles. Se prosternant, Aliocha embrassa la terre.

Il la baisait en pleurant, en sanglotant, jurant avec extase de l'aimer dans les siècles des siècles et cette phrase résonnait dans son âme : « Mouille la terre de tes larmes joyeuses et aime ces larmes », et « il n'avait pas honte de son extase ». Il lui semblait que des fils venus de ces terres innombrables se rencontraient dans son âme et qu'elle tressaillait au contact des autres mondes. Il voulait tout pardonner à tous et leur demander pardon non pour soi, mais pour tous et pour tout. Il sentait descendre en son cœur quelque chose de ferme et d'inébranlable comme cette voûte céleste.

Une idée pénétrait son esprit et en prenait possession pour les siècles des siècles : un jeune homme faible était tombé sur la terre et il s'en était élevé un ferme lutteur et c'était pour la vie ! Jamais il n'oublia ce moment décisif : « Mon âme fut visitée à cet instant », disait-il plus tard.

Trois jours après, docile à l'ordre de son maître, il quittait le couvent pour « aller dans le monde ».

LIVRE II

MITIA

CHAPITRE PREMIER

KOUZMA SAMSONOV

Dmitri Feodorovitch était depuis deux jours en proie à la plus effroyable détresse. Le bouleversement de son cerveau était tel qu'il se sentait à deux doigts de la fièvre cérébrale. Il avait dû quitter la ville pour une affaire qui n'admettait pas de retard malgré son inquiétude d'abandonner la surveillance de Grouchenka.

Pour l'avoir aimé pendant une heure, Grouchenka n'avait jamais cessé de le torturer impitoyablement. En elle aussi, il sentait une lutte, une folle indécision et se disait très justement que, par moments, elle devait le haïr. Il percevait cette angoisse sans pouvoir en déterminer la cause. Pour lui, toute la question se résumait en cette alternative : lui, Mitia ou Feodor Pavlovitch.

Il est à noter qu'il croyait Feodor Pavlovitch tout prêt à offrir le mariage et ne soupçonnait pas son intention de s'en tirer avec trois mille roubles, et, pour lui, la torture de la jeune femme n'était que dans la difficulté de reconnaître quel choix serait le plus avantageux.

Quant à ce fameux officier qui avait joué un rôle si important dans la vie de Grouchenka et dont elle attendait l'arrivée avec une si violente émotion, il n'y pensait même pas. Il est vrai que, depuis quelque temps, elle ne lui en parlait plus du tout. Pourtant, dans un moment de méchanceté, elle lui avait montré la lettre

qu'elle en avait reçue ; mais, à la grande surprise de la jeune femme, il n'en avait fait aucun cas ; peut-être ne pouvait-il croire au retour de cet homme après cinq ans d'abandon.

Quelque tournure que dût prendre l'affaire, il pensait surtout que le moment approchait de la bataille finale avec Feodor Pavlovitch. Il se figurait que, sous le coup d'une subite inspiration, elle lui dirait un jour : « Prends-moi ; je suis tienne à jamais ! » et qu'il l'emmènerait aussitôt au bout du monde, pour l'épouser et vivre avec elle en quelque pays où personne ne saurait rien d'eux. A chaque instant, rêvant de cette vie nouvelle, — et infailliblement vertueuse ! — il tombait en extase. Il s'imaginait naïvement que tout serait changé, parce qu'ils auraient changé de place.

Mais, si elle lui disait : « Va-t'en ; je prends Feodor Pavlovitch ! » à quoi se résoudre ? Il n'avait pu jusque-là s'en faire la moindre idée. Il espionnait, se tourmentait, mais ne se préparait qu'à l'issue heureuse de son aventure. Et là encore se présentait une difficulté insurmontable. Qu'elle lui dise : « Emmène-moi », où trouverait-il les moyens de l'emmener ? Il n'avait plus rien. Grouchenka avait de l'argent, mais la fierté interdisait à Mitia d'entreprendre cette nouvelle vie qu'il rêvait avec d'autres subsides que les siens propres. Où trouver ce maudit argent ?

Il savait bien où gîtait la somme dont il avait besoin, mais il pensait que, pour *avoir le droit* de la prendre, il lui fallait au préalable avoir rendu les trois mille roubles dérobés à Katherina Ivanovna, sans quoi il ne serait plus qu'un misérable voleur de profession !

C'est pourquoi il avait résolu de bouleverser plutôt le monde, mais de se procurer ces trois mille roubles, pour les rendre à Katherina Ivanovna *avant tout !* Mieux valait se faire assassin et bandit que de ne pas acquitter cette dette ! Penser que Katherina Ivanovna pourrait dire qu'il s'était servi de son argent pour s'enfuir avec Grouchenka ! Et il luttait...

Car il espérait, n'ayant aucune idée nette de l'argent ni des moyens de le gagner. La conception la plus

folle lui avait traversé le cerveau : aller trouver Samsonov, le vieux protecteur de Grouchenka et lui soumettre un plan contre lequel il ne pourrait manquer de lui avancer la somme nécessaire.

Il ne doutait pas de l'excellence de son plan au point de vue commercial ; il se demandait seulement de quel œil Samsonov lui-même le regarderait. Il ne connaissait le marchand que de vue, mais était persuadé que ce vieux corrupteur, ne respirant plus qu'à peine, aiderait volontiers Grouchenka à prendre une vie honnête, à épouser « un homme de confiance » et le préférerait à Feodor Pavlovitch. Pourquoi ? Il n'en savait rien. Si grossier et si déraisonnable que pût paraître ce calcul, il s'imaginait que l'instant précis où Grouchenka lui aurait dit l'aimer, verrait naître une nouvelle Grouchenka et un nouveau Dmitri, tous deux blanchis de leurs vices et remplis de vertus.

Pour ce qui est de Kouzma Samsonov, il estimait que cet homme fatal s'en irait aussitôt rejoindre le passé de Grouchenka, passé que, de ce moment, il considérerait comme définitivement effacé. Cela lui paraissait d'autant plus simple que, depuis un an, le vieux marchand était passé à l'état de ruine et n'entretenait plus avec Grouchenka que des relations quasi-paternelles. Avec tant de vices, Mitia était foncièrement naïf et croyait volontiers qu'aux portes du tombeau, le vieux Samsonov devait être dévoré de remords de son passé coupable et tout disposé à le racheter par sa bienveillance et son dévouement.

Le lendemain de son entretien avec Aliocha, il s'était donc fait annoncer chez Samsonov, vieillard taciturne et de figure renfrognée, qui avait refusé de le recevoir.

Mitia avait alors fait passer au vieillard une carte sur laquelle il avait écrit : *Affaire pressée se rapportant à Agraféna Alexandrovna.*

Le vieux, après avoir réfléchi, fit introduire le visiteur au salon, où il parut bientôt, soutenu par son fils. Assis sur une chaise dans la vaste pièce qui suait l'ennui, Mitia attendait nerveusement son sort. A la vue du vieillard, il se leva et marcha vers lui de son pas militaire. Il était

fort convenablement vêtu. Le vieillard l'attendait debout, l'examinant d'un air sévère et imposant. Il salua son hôte et, du geste, lui indiqua un fauteuil, tandis qu'il s'asseyait lui-même sur le canapé avec l'aide de son fils, et en gémissant de douleur, de telle sorte que Mitia se sentit honteux du dérangement qu'il imposait, lui, misérable, à un aussi important personnage.

— Qu'y a-t-il, monsieur, pour votre service ? fit le vieillard avec une sévère politesse.

Mitia tressaillit, se leva, se rassit et se mit soudainement à parler avec volubilité, d'une voix très haute et avec des gestes saccadés, des arrêts, des sauts, des reprises précipitées. Visiblement, il était à bout de ressources et jouait sa dernière carte, prêt à se noyer s'il ne réussissait pas. Cependant, le vieillard demeurait de marbre.

L'affaire consistait en ceci : Mitia avait été consulter le célèbre avocat Pavel Pavlovitch Korneplodov au sujet du vol d'héritage dont il avait été victime de la part de son père, ainsi que le noble Kouzma Kouzmitch ne pouvait l'ignorer. L'avocat avait émis cet avis que Mitia, spolié du village de Tchermachnia, avait toutes raisons d'attaquer Feodor Pavlovitch et pouvait raisonnablement compter sur une indemnité de six à sept mille roubles. En effet, Tchermachnia ne valait pas moins de vingt-cinq mille roubles, et Mitia n'en avait reçu de ce chef qu'environ dix-sept mille. Fort embarrassé pour le moment, mais il proposait au noble Kouzma Kouzmitch de lui transmettre tous ses droits, moyennant une somme totale de trois mille roubles.

— Vous ne pouvez y perdre, je vous le jure sur l'honneur. Il se peut au contraire que vous y gagniez sept ou huit mille roubles, au lieu des trois mille que je vous indique... L'important est que cette affaire soit conclue aujourd'hui... Vous me donneriez de suite ces trois mille roubles dont j'ai besoin... Vous êtes le seul capitaliste de cette petite ville, et vous me sauveriez, accomplissant ainsi une noble action, car j'ai les vues les plus honorables sur certaine personne bien connue de vous et pour laquelle vous êtes presque un père... sans quoi je ne

serais pas ici... Choisissez : moi ou le monstre Feodor Pavlovitch ! Tout est maintenant entre vos mains... Excusez-moi si je ne suis pas très clair, mais je vois dans vos respectables yeux que vous m'avez compris... et, si vous ne m'avez pas compris, je serai tantôt au fond de l'eau. Voilà !

Et soudain lui apparut toute l'absurdité de son infaillible plan.

Pendant qu'il parlait, le vieillard était resté immobile, le regardant d'un œil glacial. Il attendit une minute et prononça enfin :

— Pardon, mais nous ne nous occupons pas de semblables affaires.

Mitia sentit ses jambes plier sous lui. Il eut un sourire pâle.

— Alors, Kouzma Kouzmitch, je suis perdu... Qu'en pensez-vous ?

— Monsieur, ces affaires ne sauraient nous convenir, dit lentement le vieillard. Mais, il est ici un homme à qui vous pourriez vous adresser.

— Qui ? mon Dieu ! Qui ?... Ah ! vous me ressuscitez, Kouzma Kouzmitch ! balbutia Mitia.

— Il n'est pas ici même. C'est un paysan, un marchand de bois du nom de Liagavi. Il y a environ un an qu'il est en pourparlers avec Feodor Pavlovitch pour un bois situé dans votre Tchermachnia. Il m'a écrit pour me demander conseil et me dit que Feodor Pavlovitch est sur le point d'aller le voir. Si vous le devanciez ?

— Idée géniale ! s'écria Mitia avec transport. Comment vous remercier !

— La moindre des choses ! protestait Samsonov.

— Mais vous me sauvez !... Quelle idée j'ai eue de venir !

— Il n'y a pas de quoi me remercier.

— Allons, je me sauve. Je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire !

Il voulut prendre la main du vieillard, mais vit passer une lueur mauvaise dans ce regard éteint. Il eut un mouvement de recul qu'il se reprocha aussitôt, pensant : « Il est fatigué ».

— C'est pour *elle !* vous entendez, pour *elle !* cria-t-il d'une voix retentissante. Puis il tourna les talons et, de ses grandes enjambées, il se dirigea vers la porte sans se retourner, exultant : — Mon Ange gardien m'a sauvé, et si un pareil homme d'affaires m'a indiqué ce procédé, c'est qu'il est bon ! Il faut y courir tout de suite. Je serai de retour ce soir et la bataille sera gagnée. A moins que ce vieillard ne se soit moqué de moi !...

Il ne croyait pas si bien dire. Le vieux Samsonov l'avoua plus tard en riant : il s'était moqué du lieutenant, agacé, sans doute, par la prétention de ce mange-tout à l'attraper avec son absurde plan, par cette sottise de venir exciter sa jalousie en se présentant au nom de Grouchenka. C'était précisément au moment où Mitia debout devant lui et sentant ses jambes se dérober, lui criait sottement qu'il était perdu que l'idée de s'amuser de cet écervelé avait germé dans l'esprit du vieillard.

CHAPITRE II

LIAGAVI

Il s'agissait d'aller ventre à terre. Dmitri n'avait pas un kopek pour louer des chevaux, ou, pour mieux dire, il possédait en tout deux pièces de vingt kopeks. Il alla vendre une vieille montre d'argent dont il tira la somme inespérée de six roubles. Chez lui, il grossit un peu sa bourse en empruntant trois roubles à ses logeurs. Il leur expliqua avec volubilité que son sort allait se décider, leur dit et son plan, et Samsonov, etc., etc.

Il envoya louer des chevaux pour Volovia, et partit bientôt tout plein d'espérances joyeuses. Il allait enfin débrouiller toutes ses affaires ! Mais en même temps, il palpitait de crainte : qu'allait devenir Grouchenka en son absence ? Pourvu qu'elle ne se résolût pas précisément ce jour-là à se rendre chez Feodor Pavlovitch !

Aussi ne l'avait-il pas prévenue de son départ. Et il s'agitait dans la troïka, répétant : « Il faut absolument revenir ici pour ce soir, coûte que coûte ! »

Mais il arriva en retard, ayant voulu prendre une traverse qui allongea sa route au lieu de la raccourcir. Le pope d'Ilinskoïé lui dit que Liagavi passait la nuit à Soukhoï-Possiolok chez le garde d'une forêt qu'il était en train d'acheter.

Mitia supplia le pope de le mener près de Liagavi « s'il voulait lui sauver la vie » et c'est par pure curiosité que le pope, d'abord hésitant, consentit à le conduire. Malheureusement, il conseilla de faire la route à pied, vu qu'il n'y avait pas plus d'une verste, à quoi Mitia consentit. Ils se mirent en route, Mitia allant son pas de géant, tandis que le pauvre vieux prêtre courait presque à côté de lui.

Mitia bavardait nerveusement, demandant des conseils sur la conduite à tenir vis-à-vis de Liagavi. Très prudent, le pope ne s'avançait pas, effrayé de savoir son compagnon en dissentiment avec Feodor Pavlovitch que lui-même avait grand intérêt à ménager. Il recommanda d'ailleurs à Mitia de ne pas donner au marchand de bois le nom de Liagavi (1) s'il ne voulait l'offenser gravement. Son nom était Gorstkine et *Liagavi* un surnom.

En arrivant à Soukhoï-Possiolok, Mitia constata, non sans irritation, qu'ils avaient parcouru non pas une verste, mais au moins trois.

Dans la chaumière, devant le feu, Liagavi allongé sur un banc, près des restes de son repas, ronflait de tout son cœur. Mitia était fort embarrassé. Il se décida à secouer vigoureusement Liagavi qui ne bougea point.

Il se mit à remuer le dormeur dans tous les sens, voulut l'asseoir de force sur le banc et, quoiqu'il fît, n'en put tirer que de stupides mugissements et des protestations indistinctes.

— Non, attendez, fit le pope. Vous voyez qu'il est ivre. Il vaut mieux attendre à demain.

(1) *Liagavi*, chien de chasse.

— Mais c'est impossible ! Et, dans son désespoir, il se jeta de nouveau sur l'ivrogne pour le secouer encore, mais il comprit tout de suite l'inutilité de ses efforts. — Quelles tragédies nous ménage la destinée ! cria-t-il. Et la sueur coulait sur son front.

Le pope lui fit alors comprendre que, parvînt-il même à éveiller l'ivrogne, il lui serait impossible de traiter avec lui une affaire importante. Il fallait attendre ! Dmitri décida alors qu'il passerait la nuit à guetter le réveil de Liagavi, et le prêtre s'en retourna chez lui, fort heureux d'être enfin débarrassé de ce gêneur.

Le garde se retira dans la pièce voisine, et Mitia s'assit sur le banc pour « attendre l'occasion ». Son angoisse était profonde.

Machinalement, il s'approcha du dormeur et se mit à l'examiner. C'était un paysan dans la force de l'âge, maigre, au visage très ovale, aux cheveux roux et bouclés, à la barbe longue et fine. Mitia le regardait avec haine. Penser qu'il avait tout quitté pour voir ronfler ce fainéant dont dépendait son sort !

De nouveau, il le secoua avec fureur, le battit même sans en rien obtenir, puis, en désespoir de cause, il retourna s'asseoir sur le banc. Sa tête commençait à devenir très douloureuse.

— Que tout cela est bête et injuste ! cria-t-il.

Peu à peu il s'endormit et s'éveilla au bout d'environ deux heures, souffrant de la tête à en crier. Il s'aperçut que la fumée du poêle remplissait la pièce et qu'il avait risqué l'asphyxie. L'ivrogne ronflait toujours. Mitia poussa un cri et courut prévenir le garde qui vint faire le nécessaire, mais en manifestant une indifférence qui l'indigna.

— Mais il est mort ! il est mort ! et alors... quoi, alors ? s'exclamait-il, tandis que le garde ouvrait la fenêtre, la porte, le tirage du poêle, puis, toujours fort détaché, concluait : « En voilà assez, » et retournait se coucher. Mitia résolut de veiller, mais, inconsciemment, il s'allongea sur le banc et s'endormit jusqu'à près de neuf heures.

Quand il s'éveilla, Liagavi était assis devant une nou-

velle bouteille d'eau-de-vie déjà plus qu'à moitié vide. Dmitri comprit que ce paysan maudit était encore saoul. L'ivrogne le regardait d'un air de ruse et de calme agressif où il y avait comme un mépris hautain.

— Pardon, je suis Dmitri Feodorovitch Karamazov, avec le père duquel vous êtes en pourparlers pour le bois.

— Tu mens, fit le paysan d'un ton tranquille et ferme.

— Comment ? Vous ne connaissez pas mon père, Feodor Pavlovitch ?

— Je ne lui fais pas cet honneur, répondit Liagavi d'une voix pâteuse.

— Mais revenez donc à vous... Vous voulez lui acheter un bois... Samsonov, à qui vous avez écrit, m'envoie vers vous... Mitia suffoquait.

— Tu m-m-m-mens ! reprit le marchand.

Dmitri sentit ses jambes se dérober sous lui. Il s'écria désespérément :

— De grâce, cessez cette plaisanterie ! Même si vous êtes ivre, vous pouvez comprendre... autrement... autrement... je n'y comprends rien !

— Tu es teinturier !

— Mais non ! Je suis Dmitri Feodorovitch Karamazov... J'ai une proposition avantageuse à vous faire à propos de ce bois.

— Tu n'es qu'un voyou ! reprit le paysan en se caressant la barbe. Montre-moi donc la loi qui autorise les canailleries.

Mitia recula. Il comprit la sottise de son aventure.

— Il est ivre, se dit-il, et fou de saoulerie ! Il va continuer de boire pendant une semaine. Je n'ai plus rien à faire ici... Et si Samsonov m'y avait envoyé exprès pour !... Si elle... Mon Dieu ! qu'ai-je fait !

Le paysan le regardait en ricanant. En toute autre circonstance, Dmitri eut peut-être tué cet imbécile. Mais, alors, il se sentait plus faible qu'un enfant. Il prit doucement son paletot, s'habilla et sortit. Le garde n'était pas dans l'autre pièce. Il lui laissa cinquante kopeks pour sa peine.

Autour de la chaumière, c'était la forêt sans trace de route. Par où aller ? La veille, en arrivant, il n'avait pas pensé à reconnaître son chemin... Il s'en fut à la fin par un petit sentier, machinalement, sans colère contre personne, la tête perdue... A la lisière du bois, il se trouva devant une immense étendue de champs désolés...

Une rencontre le sauva. Une troïka vint à passer. Le cocher consentit à l'emmener à Volovia où il retournait lui-même. Ils y furent en trois heures, et, en attendant ses chevaux, il se réconforta d'un léger repas arrosé d'eau-de-vie qui lui rendit le courage. En route, il fit marcher le cocher à bride abattue. Chemin faisant, il découvrit tout à coup un autre et infaillible plan pour se procurer « ce maudit argent » avant le soir et il fût redevenu gai sans son incertitude au sujet de Grouchenka.

CHAPITRE III

LES MINES D'OR

Aussitôt arrivé, il était accouru chez elle. Pour s'en débarrasser, nous savons qu'elle s'était fait conduire par lui chez Kouzma Kouzmitch en le priant de venir la reprendre à minuit.

Mitia était enchanté, car elle lui semblait sincère. Il appartenait à cette espèce de jaloux qui, loin de la femme aimée, l'imaginent toujours livrée aux pires horreurs, mais, aussitôt près d'elle, reprennent courage à la vue de sa figure riante et gaie, laissant là tous leurs soupçons et se reprochant leurs absurdes calomnies.

La jalousie ! « Othello n'est pas jaloux ; il est confiant ! » a dit Pouchkine, observation qui atteste l'extraordinaire profondeur d'esprit de notre grand poète, car si Othello a l'âme brisée par la perte de son idéal, il ne

se cache pas, il n'épie pas : il est confiant. Shakespeare eut dû le montrer s'efforçant follement d'aigrir ses propres soupçons, de se convaincre de la trahison.

Il est impossible d'imaginer toute la bassesse où peut descendre sans remords le vrai jaloux, qui n'a pas nécessairement l'âme vile pour cela. Pour rien au monde, Othello n'eût pu supporter la trahison, malgré la bonté de son âme innocente, comparable à celle d'un petit enfant. Mais que ne peut pardonner un vrai jaloux? De quoi ne peut-il s'accommoder ? Toutes les femmes le savent : le jaloux passera sur les baisers, sur les étreintes même qu'il aura surprises, pour peu qu'il puisse se persuader que c'est « pour la dernière fois » et que le rival va disparaître.

La réconciliation ne dure pas plus d'une heure, parce qu'aussitôt le rival disparu, il en invente un autre ! Et pourtant, que vaut un amour qu'il faut entourer de telles défenses ? Mais c'est là ce que le vrai jaloux ne comprendra jamais.

Et l'on voit des cœurs élevés qui, de par le fait même de leur noblesse, comprennent tout ce qu'il y a de honteux à écouter aux portes et n'en ressentent néanmoins aucun remords.

A la seule vue de Grouchenka, la jalousie de Mitia disparaissait. Il redevenait noble et confiant, se méprisant tous ces vilains sentiments. Cela montrait seulement que son amour pour cette femme renfermait quelque chose de plus haut que la seule passion pour « la ligne du corps ». Mais, à peine l'avait-il perdue de vue qu'il retombait dans toutes les boues du soupçon.

Il devait donc se hâter, trouver un peu d'argent pour les besoins du moment, car ce qu'il avait pu s'en procurer la veille était presque épuisé. Sans argent, on ne peut faire un pas. Or, il possédait deux bons pistolets de combat et, s'il ne les avait pas encore mis en gage, c'est qu'il y tenait par-dessus tout. Il connaissait un fonctionnaire de la ville qui avait une véritable passion pour les armes. Il alla le trouver et le pria de lui prêter quelque chose sur ses pistolets. L'autre s'efforça de le dé-

cider à une vente pure et simple, mais Mitia s'y refusa, et le fonctionnaire lui prêta dix roubles.

Alors, Mitia courut chez Feodor Pavlovitch pour voir Smerdiakov. La voisine lui apprit dans tous ses détails la crise qui avait frappé le laquais. Il en fut atterré... Qui diable allait lui servir d'espion, pendant ce temps-là ?

Il commença à faire subir à cette femme un interrogatoire en règle. Comme elle comprenait fort bien ce qu'il voulait dire, elle le tranquillisa. Personne n'était venu ; Ivan avait passé la nuit dans la maison et il était parti dès le matin pour Moscou.

Mitia resta pensif. Où fallait-il épier aujourd'hui, chez Feodor Pavlovitch ou à la porte de Samsonov ? Et puis il s'agissait d'accomplir ce plan nouveau et infaillible... Il en avait pour une heure. Après, il saurait chez Samsonov si Grouchenka y était encore. Alors, il reviendrait épier à la porte de son père, puis il retournerait chercher Grouchenka chez Samsonov pour la reconduire.

Il courut donc chez lui mettre un peu d'ordre dans sa toilette, après quoi il se rendit chez Mme Kokhlakov. Car le fameux plan consistait à emprunter trois mille roubles à cette dame qu'il connaissait à peine et dont il n'ignorait pas l'antipathie à son égard.

Elle détestait Mitia, parce qu'il était le fiancé de Katherina Ivanovna qu'elle aurait voulu marier à Ivan, et aussi à cause de ses manières. Mais Mitia s'était dit : « Pourquoi me refuserait-elle ces trois mille roubles qui me mettraient à même d'abandonner Katherina Ivanovna et de quitter le pays pour toujours ? Ces femmes-là sacrifieraient tout à leur caprice !... » Quant au plan, c'était toujours le même, soit l'abandon de ses droits sur Tchermachnia, non plus dans un but commercial, ainsi qu'il l'avait présenté à Samsonov, mais en gage noblement offert de sa dette. Cette idée l'enthousiasmait, comme chacune de ses décisions subites.

Mais, sur le perron de Mme Kokhlakov, un frisson le secoua. C'était son dernier espoir et, s'il échouait ici, il ne lui restait plus qu'à commettre un crime pour se procurer ces trois mille roubles. Il était sept heures et demie quand il fit tinter la sonnette.

Tout d'abord, l'affaire s'annonça bien. Il fut reçu de suite, et Mme Kokhlakov accourut en disant :

— Je vous attendais. Admirez mon instinct : j'étais persuadée que vous viendriez !

— Madame, fit Mitia en s'asseyant lourdement, l'affaire qui m'amène est des plus importantes... au moins pour moi-même et je suis fort pressé...

— Je le sais, Dmitri Feodorovitch. Il ne s'agit pas ici de pressentiments, ni d'un penchant arriéré pour les miracles, mais, après ce qui s'est passé, vous ne pouviez pas ne pas venir, c'est mathématique !

— C'est le réalisme de la vie, madame, mais je...

— Le réalisme, c'est cela. Je suis maintenant toute acquise au réalisme et les miracles... Vous avez entendu parler de la mort du P. Zossima ?

— Mais non, madame ; c'est la première nouvelle. Et il pensa à Aliocha.

— Figurez-vous que, cette nuit...

— Madame, interrompit Mitia, je crois être dans la situation la plus désespérée ; si vous ne m'aidez pas, je suis perdu. Excusez ma brutalité, mais j'ai la fièvre.

— Je sais que vous avez la fièvre ; cela ne peut être autrement et tout ce que vous me direz, je le sais d'avance. Je suis un médecin d'âme expérimenté...

— Et moi, madame, je suis un malade non moins expérimenté et je pressens que, si vous suivez mon cas avec tant d'attention, ce ne peut être que dans l'intention d'y remédier... Permettez-moi donc de vous dire ce que j'attends de vous. Je suis venu...

— Toutes explications sont superflues. Vous ne serez pas le premier que j'aurai aidé. Peut-être avez-vous entendu parler de ma cousine Belmessov ? Les affaires de son mari périclitaient. Je lui ai conseillé les haras, et maintenant, il prospère. Que pensez-vous des haras, Dmitri Feodorovitch ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, madame, fit Mitia au supplice. Je vous conjure, madame, de m'accorder deux minutes d'attention. Je suis au désespoir et j'ai pensé que vous pourriez peut-être me prêter trois mille

roubles sur la plus sûre garantie possible, sur la plus sûre ! Permettez-moi de vous expliquer...

— Après, après ! Vous voulez trois mille roubles ? Je vous donnerai beaucoup plus ; je vous sauverai, Dmitri Feodorovitch ! Mais il faut que vous m'obéissiez.

— Ainsi, madame, s'écria-t-il en bondissant, vous êtes assez bonne pour me rendre ce service ! Vous me sauvez du pistolet ! Ma reconnaissance éternelle vous est...

— C'est bien plus de trois mille roubles que je vous donnerai, reprit Mme Kokhlakov avec un bon sourire.

— Oh ! il ne me faut que trois mille roubles ! Et voici la garantie que je vous propose...

— Assez ! Dmitri Feodorovitch. Ce que je dis, je le fais, dit Mme Kokhlakov d'un air modeste. Je vous ai promis de vous sauver et je vous sauverai comme j'ai sauvé Belmessov. Que pensez-vous des mines d'or ?

— Les mines d'or, madame ? Je n'y ai jamais pensé.

— Eh bien ! moi, j'y ai pensé pour vous. Je vous ai regardé cent fois. Je me disais : « Voici un homme énergique ; il n'a qu'à aller aux mines d'or ». En étudiant votre démarche, je me suis persuadée que vous découvririez beaucoup de filons.

— A ma démarche, madame ? fit Mitia en souriant.

— Et pourquoi pas ? Nierez-vous qu'on puisse connaître le caractère par la démarche ? Après cette histoire du couvent, qui m'a tant troublée, je suis devenue une réaliste parfaite et je veux me jeter dans la vie pratique. Je suis guérie. Assez ! comme dit Tourguenev.

— Mais, madame, ces trois mille roubles que vous m'avez promis si généreusement...

— Ils sont comme dans votre poche. Vous trouverez des mines d'or, vous gagnerez des millions, vous reviendrez et vous bâtirez des édifices utiles ; vous serez le bienfaiteur des pauvres. Vous rendrez de grands services au ministère des Finances, qui manque de tout. La baisse du rouble-papier m'empêche de dormir. On me connaît peu sous ce jour...

— Madame ! madame ! interrompit Mitia avec inquiétude, je suivrai sans doute votre conseil... mais, ces trois mille roubles, j'en ai le besoin le plus pressant...

— Assez ! Partez-vous aux mines d'or, oui ou non ?

— Je partirai quand vous voudrez, madame, mais à présent...

—Attendez ! cria Mme Kokhlakov. Et elle se précipita sur son bureau et se mit à chercher dans tous les tiroirs.

— Oh ! sans garantie, trois mille roubles ! cette femme est admirable quoique un peu bavarde... Elle agit en gentleman !

— Ah ! voilà ce que je cherchais, fit-elle avec joie en revenant près de Mitia. C'était une petite image d'argent suspendue à un cordon. C'est de Kiew, Dmitri Feodorovitch ! Et elle lui passa la médaille au cou, pendant que Mitia confus se laissait faire.

— Voilà ! Maintenant, vous pouvez partir ! fit-elle solennellement. Puis elle s'assit sur le canapé.

— Madame, je... ne sais... comment vous remercier pour vos sentiments... Mais, si vous saviez combien le temps me presse !... Cette somme, que j'attends de votre générosité... J'aime une femme que je ne puis abandonner, et...

— Oh ! mais non ! Ce qu'il vous faut en ce moment, ce sont les mines d'or ! Y traîner des femmes n'aurait aucun sens. Laissez les femmes... Quant au développement de la femme et à son rôle politique...

— Madame, fit Mitia en se levant et en se plaçant devant elle dans une attitude suppliante, vous me ferez pleurer si...

— Pleurez ! pleurez ! les larmes soulagent...

— Enfin, madame, puis-je compter sur la somme que vous m'avez promise ?

— Quelle somme ?

— Les trois mille roubles que vous m'avez promis.

— Trois mille roubles ! Mais je ne les ai pas, dit Mme Kokhlakov avec un étonnement tranquille.

— Mais vous venez de dire qu'ils étaient comme dans ma poche !

— Oh ! mais vous ne m'avez pas comprise. Je ne parlais que des mines.

— Mais l'argent... les trois mille roubles ! dit stupidement Mitia.

— Oh ! mais je n'ai pas d'argent et en aurais-je que je ne vous en donnerai pas. Prêter, c'est vouloir se quereller et je ne prête à personne.

— Sacrrr ! rugit Mitia, en appliquant un terrible coup de poing sur la table, tandis qu'avec un cri d'effroi, Mme Kokhlakov s'enfuyait à l'autre bout du salon.

Il cracha avec mépris et gagna la rue comme un fou, en se frappant la poitrine, et ce geste qu'il avait déjà fait devant Aliocha, lors de leur rencontre nocturne dans le petit bois près du monastère, ce geste correspondait à un secret qu'il n'avait confié à personne au monde. A quelques pas de la maison de Mme Kokhlakov, cet homme si fort se mit à pleurer comme un petit enfant et, tout en marchant, il essuyait ses larmes du poing.

Il arriva sur la place. Tout à coup, dans l'obscurité, il heurta quelqu'un.

— Vous ne regardez donc pas où vous marchez ! fit une voix qu'il reconnut pour celle de la vieille servante de Kouzma Kouzmitch.

— Tiens ! c'est vous ? dit-il. Dites-moi donc : Agraféna Alexandrovna est-elle chez vous ? Je suis allé l'y conduire tout à l'heure.

— Oh ! mon petit père, elle n'est restée qu'un petit moment et puis elle s'en est allée.

— Tu mens, maudite ! hurla Mitia.

— A-a-a-ah ! gémit la vieille épouvantée.

Mitia disparut soudain. De toute sa vitesse, il courut chez Grouchenka. Elle venait de partir pour Mokroïé depuis environ un quart d'heure. Fénia était à la cuisine avec sa mère quand il apparut brusquement. Fénia poussa un cri.

Mitia se jeta aux pieds de la fille presque évanouie de frayeur.

— Au nom de Notre Seigneur ! supplia-t-il, dis-moi où elle est.

—Mon petit père, mon petit pigeon, je n'en sais rien... Tuez-moi si vous voulez... Vous êtes vous-même sorti avec elle...

— Elle est revenue !

— Mon petit pigeon, je vous jure sur le nom de Dieu qu'elle n'est pas revenue.

— Tu mens ! s'écria-t-il. Rien qu'à ta frayeur, je vois que tu mens, et je devine où elle est !

Il se précipita vers la porte. Il l'avait déjà ouverte lorsqu'il aperçut sur la table de l'antichambre un mortier de cuivre avec son pilon. Il saisit le pilon, le cacha dans sa poche et disparut.

— Ah ! Seigneur ! cria Fénia, il veut tuer quelqu'un !

CHAPITRE IV

DANS L'OBSCURITÉ

Où courait-il ? Chez son père ; il n'y avait pas de doute possible : elle s'était rendue directement de chez Samsonov à la maison de Feodor Pavlovitch ; c'était clair ! Il se sentait entouré de connivences : la voisine, Smerdiakov, tous étaient gagnés. Il importait donc de ne pas se faire voir s'il ne voulait être trahi. Il passa par les ruelles, et se trouva bientôt dans un sentier désert, au pied de la palissade qui clôturait par derrière la maison de son père.

En sautant, il réussit à saisir le sommet de la palissade et, d'un effort, il se trouva à cheval dessus. Il voyait les fenêtres éclairées de la maison. Partout régnait un silence de mort.

Il sauta doucement dans le jardin et se mit à marcher avec précaution. A chaque pas il s'arrêtait, tendant l'oreille. Il lui fallut cinq minutes pour atteindre la fenêtre éclairée sous laquelle croissaient quelques arbustes assez épais. Il reconnut que la porte donnant sur le jardin était fermée, puis se cacha dans les arbustes pour reprendre haleine, craignant de tousser ou d'éternuer. Mais son cœur battait toujours aussi fort et la suffocation ne se passait pas.

Alors, il s'approcha à pas de loup de la fenêtre et se leva sur la pointe des pieds. La chambre de Feodor Pavlovitch lui apparut dans ses moindres détails. La pièce était divisée au milieu par un paravent rouge.

— Grouchenka est derrière le paravent, pensa-t-il.

Il examina Feodor Pavlovitch. Le vieillard portait une nouvelle robe de chambre en soie rayée que Dmitri ne lui avait pas encore vue et que ceinturait un cordon de soie à houppettes. Il avait une fine et élégante chemise en toile de Hollande attachée de boutons d'or. Son bandeau lui enveloppait encore la tête. « Il a fait toilette ! » pensa Mitia.

Le vieillard s'approcha de la table, se versa un demi-verre de cognac et but. Il soupira, s'approcha distraitement de la glace et, soulevant de la main le foulard rouge dont son front était ceint, il commença d'inspecter les ecchymoses qui le déparaient, puis s'assit près d'une petite table, la tête appuyée sur la paume de la main, visiblement mélancolique.

« Si elle était ici, se dit-il, il aurait une autre figure et une autre attitude. » Et il s'étonna de sentir un grand regret qu'elle n'y fût pas, mais il comprit que ce n'était que l'inquiétude de ne pas savoir où elle pouvait être. L'angoisse et l'irrésolution croissaient dans son cœur. « Il faut pourtant que je sache si elle est ici, oui ou non », se dit-il avec rage, et, résolument il frappa sur le cadre de la fenêtre le signal convenu entre le vieux et Smerdiakov : deux coups espacés suivis de trois coups précipités : « Toc !... toc ! toc ! toc ! toc ! » et qui signifiait : « Grouchenka est là ». Puis il se retira dans l'ombre.

Le vieillard tressaillit et bondit à la fenêtre. Il l'ouvrit et se pencha, chuchotant d'une voix entrecoupée :

— Grouchenka, est-ce toi ?... Où es-tu, ma petite chérie, mon petit ange ? Son trouble était extrême.

— Il est bien seul ! conclut Mitia.

— Où es-tu donc ? continuait Feodor Pavlovitch en se penchant et en regardant de tous côtés, viens, je t'ai préparé un cadeau ; viens, je vais te le montrer.

— Les trois mille roubles ! se dit Mitia.

— Mais dis-moi si tu es à la porte ! je t'ouvrirai tout de suite.

Et il pencha tout le buste par la fenêtre, regardant du côté de l'entrée et s'efforçant de percer les ténèbres. Mitia contemplait le profil abhorré de son père, cette pomme d'Adam saillante, ce nez en croc, palpitant d'attente amoureuse, cette bouche... tout cela violemment éclairé par la lueur oblique de la lampe. Une colère atroce s'emparait de lui. C'était lui, son rival, le bourreau de toute sa vie ! L'accès subit de haine furieuse dont il avait parlé à Aliocha dans le pavillon s'emparait de lui : « J'ai peur, avait-il dit que l'expression de sa figure ne me devienne insupportable à ce moment-là ! »

Mitia ne se connaissait plus. Il sortit le pilon de sa poche...

. . . .

— Dieu m'a vu alors ! dit-il plus tard.

A ce moment, Grigori s'éveilla. Sa femme lui avait fait suivre le fameux traitement dont elle prenait sa part et elle dormait du profond sommeil d'une personne peu habituée aux libations. Grigori réfléchit un instant et, malgré la douloureuse cuisson qu'il sentait dans les reins, il se leva et s'habilla. Avait-il des remords d'avoir dormi alors que la maison était sans gardien, Smerdiakov gisant brisé par l'épilepsie ?

Il sortit en gémissant sur le perron pour jeter un coup d'œil lorsqu'il se souvint de n'avoir pas fermé à clef la porte du jardin. Or, Grigori était l'homme le plus exact du monde. Pour lui, l'ordre passait avant tout.

Boitant, crispé, dominant sa douleur, il gagna le jardin. Soudain il s'aperçut que la fenêtre de Monsieur était ouverte.

— Pourquoi la fenêtre est-elle ouverte ? nous ne sommes pas en été, pensa-t-il et, juste à ce moment, il aperçut à environ quarante pas de lui une ombre qui filait rapidement à travers le jardin. — Seigneur ! fit-il, et, oubliant subitement ses maux de reins, il s'élança pour couper la route au fuyard. Celui-ci contourna

la salle de bains et se jeta vers le mur. Grigori le suivait sans le perdre de vue et atteignait la palissade comme le fuyard l'escaladait. Poussant un grand cri, il le saisit par la jambe. Il l'avait reconnu !

— Parricide ! criait-il de toutes ses forces, lorsqu'il tomba comme foudroyé.

Mitia sauta de nouveau dans le jardin et se pencha sur l'homme qui gisait. Il tenait à la main le pilon de cuivre qu'il jeta machinalement sur le sentier...

La tête du vieillard était tout ensanglantée et, en la palpant, Mitia sentit ses doigts se mouiller. Il tira son mouchoir de sa poche et tenta d'étancher le sang qui coulait en abondance sur la figure. En un instant, le mouchoir fut trempé.

— A quoi bon ? fit enfin Mitia, revenant à lui. Qu'importe maintenant ? Si je l'ai tué, je l'ai tué !... Tu es tombé sous ma main ; tant pis pour toi !

Il franchit la palissade, sauta dans la ruelle et s'enfuit. En courant, il sentit le mouchoir lui poisser la main et le fourra dans la poche de derrière de son pardessus. Il courut furieusement jusqu'à la maison de Grouchenka. Le portier s'était fait remplacer pour un instant par son neveu, pendant qu'il montait près de la maîtresse de la maison, et, quand Mitia apparut, ce garçon, auquel il avait souvent donné des pourboires, le reconnut, lui ouvrit la porte et se hâta de le prévenir :

— Agraféna Alexandrovna n'est pas à la maison.

— Où donc est-elle, Prokhov ?

— Elle est partie, il y a deux heures, avec Timoféï pour Mokroïé.

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas ; elle allait chez je ne sais quel officier qui a envoyé des chevaux pour l'emmener.

Mitia monta comme un fou chez Fénia.

CHAPITRE V

DÉCISION SUBITE

Fénia et sa mère se préparaient à se coucher. Comme elles avaient donné instruction au portier de ne pas laisser passer Mitia et qu'elles avaient toute confiance en cet homme, elles ne s'étaient pas enfermées. Mitia se jeta sur Fénia et la saisit à la gorge.

— Dis-moi tout de suite avec qui elle est à Mokroïé ! hurla-t-il hors de lui.

Les deux femmes se mirent à pousser des cris perçants.

— Je te dirai tout, mon petit pigeon ; je ne te cacherai rien ! cria Fénia épouvantée. Elle est allée à Mokroïé chez l'officier.

— Chez quel officier ?

— Son ancien officier, celui qui l'a abandonnée il y a cinq ans, bredouillait précipitamment Fénia.

Mitia la lâcha et resta debout devant elle, pâle comme un mort. Il avait tout compris d'un seul coup. Fénia, figée dans sa posture défensive, les mains tendues en avant, ne bougeait pas du coffre où elle était assise, le regardant avec terreur. Il avait les mains souillées de sang et s'en était maculé la figure. Soudain, il se laissa tomber sur une chaise, comme assommé.

Tout était clair comme le jour. Depuis un mois que Grouchenka avait reçu une lettre de cet officier, elle préparait son expédition sans qu'il s'en doutât ! Comment avait-il pu oublier cette lettre ?

D'une voix basse et douce qui s'excusait, d'une voix d'enfant caressant, il se mit à interroger Fénia avec une précision extraordinaire si l'on considère l'état où il était. Et Fénia, bien qu'elle regardât d'un œil hagard ces mains et ce visage ensanglantés, répondait à chaque question aussi exactement et aussi vite qu'elle le pouvait.

Elle raconta jusqu'à la visite de Rakitine et d'Aliocha,

et comment madame était partie, et le salut qu'elle avait chargé Aliocha de porter à son frère. A ce moment, un sourire apparut sur les joues pâles de Mitia et, se sentant hors de danger, la servante lui demanda avec curiosité :

— Mais vous avez du sang aux mains ?

— Oui, fit Mitia en regardant distraitement ses mains, et il retomba dans son mutisme. Soudain il se leva avec un air de résolution inflexible.

— Mais, monsieur, qu'avez-vous ? fit encore Fénia en lui désignant ses mains d'un air de compassion.

— C'est du sang, Fénia, répondit-il en la regardant d'un air étrange, du sang humain, et, Dieu ! pourquoi fut-il versé !... Et, maintenant, adieu ! Je ne gênerai personne ; je saurai me retirer... Vis, ma joie !... Tu m'as aimé une heure. Souviens-toi éternellement de Mitia Karamazov...

Il sortit. Dix minutes plus tard, il entrait chez ce jeune employé, Piotr Ilitch Perkhotine, auquel il avait laissé ses pistolets en gage. A la vue de cet homme ensanglanté, l'employé poussa un cri :

— Seigneur ! mais qu'avez-vous donc ?

— Je vous apporte votre argent, dit vivement Mitia. Je vous remercie de tout cœur et je vous serai obligé de me rendre mes pistolets. Je suis un peu pressé.

L'employé était de plus en plus étonné. Mitia tenait à la main une très forte liasse de billets de banque, bien en évidence, comme s'il eut voulu les montrer. C'étaient des billets de cent roubles.

— Mais qu'avez-vous ? reprit Piotr Ilitch. Comment vous êtes-vous mis dans cet état ? Etes-vous tombé ? Mais regardez votre figure !

Il le saisit par le bras et le mena devant un miroir. Mitia tressaillit et fronça les sourcils avec colère, balbutiant :

— Allons, bon ! il ne manquait plus que cela !

Et, passant ses billets de la main droite à la main gauche, il tira son mouchoir. Mais le mouchoir était aussi tout ensanglanté, sans un coin propre. Il reprit :

— Par le diable ! n'auriez-vous pas un chiffon pour m'essuyer ?

— Voici de quoi vous laver les mains, lui dit l'employé.

— Bon ! mais où vais-je mettre ça ? s'enquit-il avec un étrange embarras en montrant son paquet de billets qu'il finit par fourrer dans sa poche. Puis, semblant sortir d'un rêve, il s'écria : — Mais tout ça n'est que bêtises ; finissons d'abord notre affaire. Rendez-moi mes pistolets... j'en ai besoin... Je suis très pressé... Voici votre argent.

Et il tendit à Piotr Ilitch un billet de cent roubles.

— Mais je n'ai pas de quoi vous rendre là-dessus ! dit l'employé. N'avez-vous pas de monnaie ?

— Non ; ils sont tous de même valeur, répondit Mitia après avoir feuilleté la liasse.

— Eh bien ! je vais envoyer mon domestique chercher de la monnaie chez Plotnikov. Ils ferment assez tard.

— Excellente idée ! s'écria Mitia et, comme frappé d'une inspiration, il dit au valet : Micha, tu diras en même temps à Plotnikov que Dmitri Feodorovitch Karamazov le salue et qu'il va passer bientôt chez lui. En attendant, qu'on prépare trois douzaines de bouteilles de champagne bien emballées, comme on a fait lors de mon dernier voyage à Mokroïé. Qu'ils mettent dans le panier du fromage, des pâtés de Strasbourg, du poisson fumé, du jambon, du caviar, de tout ce qu'il y a chez eux en un mot, pour cent à cent vingt roubles ; qu'ils ajoutent des bonbons, des melons d'eau, du chocolat, du sucre candi ; en tout, trois cents roubles environ... et n'oublie rien, Micha !

— Non, non, reprit Piotr Ilitch. Il va seulement faire la monnaie et dire qu'on ne ferme pas, que vous allez venir tout à l'heure. Donnez vos cent roubles... Va, Micha !

— Maintenant, venez vous laver, fit sévèrement Piotr Ilitch. Mais ôtez donc votre pardessus. Regardez, il est aussi plein de sang.

— Non, c'est seulement ici près de la manche... c'est

le mouchoir... et là aussi, quand il était dans ma poche de derrière et que je me suis assis dessus chez Fénia. Le sang a traversé.

Il s'exprimait avec la plus parfaite tranquillité. L'employé l'écoutait en fronçant le sourcil.

— Sans doute, vous vous êtes encore battu, murmura-t-il. Vous n'avez pas brossé sous les ongles... Maintenant, la figure, là, près de l'oreille... Allez-vous garder cette chemise ? Voyez, toute la manchette droite est pleine de sang... Changez de linge. Où pouvez-vous aller comme ça ?

— Je n'ai pas le temps. Voyez-vous, fit Mitia avec la même tranquillité, après s'être essuyé et avoir remis son paletot, je retrousserai le bas de ma manche et on n'y verra rien.

— Dites-moi maintenant où vous avez attrapé ça, lui demanda Piotr Ilitch. Vous êtes-vous encore battu à la taverne ? Ou qui avez-vous tué ?

— Bah ! je viens d'écraser une petite vieille sur la place !

— Une petite vieille !

— Un vieillard ! fit Mitia en riant et criant comme un sourd.

— Allons !... une petite vieille !... un vieillard ! Qui avez-vous tué, hein ?

— Nous avons fait la paix et nous nous sommes séparés en amis... Maintenant, il m'a assurément pardonné... Et puis, qu'il aille au diable, en voilà assez, Piotr Ilitch.

— Je ne comprends pas le plaisir que vous pouvez trouver à maltraiter tout le monde. Vous vous êtes battu, et maintenant, vous allez faire bombance ! Quel singulier caractère !

— Bon, j'aimerais beaucoup bavarder avec toi, mon petit pigeon, mais je n'ai pas le temps. Il est un peu tard... Voyons, mes pistolets. Ah ! où ai-je mis l'argent ? Et il se mit à chercher dans ses poches.

— Vous traitez les billets de banque comme des ordures, ma parole ! dit Piotr Ilitch. Vous savez bien que vous les avez mis sur la table !... Voici vos pisto-

lets. Mais j'avoue qu'il m'étonne que vous les ayez mis en gage à six heures pour dix roubles pour revenir maintenant avec deux ou trois mille roubles, hein ?... Mais vous allez perdre vos billets ! Avez-vous donc des mines d'or ?

— Des mines d'or ! cria Mitia en éclatant de rire. Voulez-vous aller aux mines d'or, Perkhotine ? Il y a une dame qui vous aidera pourvu que vous partiez. C'est Mme Kokhlakov, vous la connaissez ?

— De vue. C'est Mme Khoklakov qui vous a donné ces trois mille roubles ? demanda Piotr Ilitch avec méfiance.

— Tenez, demain, quand Phébus éternellement jeune montera dans le ciel, vous irez lui demander si elle m'a donné trois mille roubles ou non.

— Je ne la connais pas. Je vois seulement que vous avez pris l'argent et qu'au lieu de gagner la Sibérie, vous allez faire la noce... A propos, où vous en allez-vous, de ce pas ?

— A Mokroïé. J'avais tout ; je n'ai plus rien !

— Trois mille roubles, vous trouvez que ce n'est rien, vous !

— Je ne parle pas d'argent ; au diable l'argent ! Je parle des femmes...

— Mais que faites-vous, vous chargez le pistolet ?

— Mon Dieu, oui, je charge le pistolet, répondit-il après avoir versé la poudre. Puis il prit la balle et l'élevant devant ses yeux, il la regardait à la lumière.

— Qu'avez-vous à examiner cette balle ? demanda encore Piotr Ilitch qui suivait ses mouvements avec inquiétude.

— Elle va se promener dans mon cerveau, alors, elle m'intéresse... Il finit de charger son pistolet. Absurdités, mon cher Piotr Ilitch tout n'est qu'absurdités, et si tu savais à quel point ! Donne-moi donc un morceau de papier propre.

L'employé lui donna une feuille de papier sur laquelle Mitia traça deux lignes et qu'il glissa dans la poche de son gilet. Il remit les pistolets dans sa boîte, ferma à clef et la mit sous son bras.

— Maintenant, allons, fit-il.

— Attendez. Est-ce que vous allez vous envoyer cette balle dans la tête ? dit l'autre, inquiet.

— La balle ? C'est une bêtise ! Je veux vivre ; j'aime la vie. Sache cela. J'aime Phébus aux boucles dorées ; j'aime la chaude lumière... Cher Piotr Ilitch, saurais-tu te retirer ?

— Comment ça ?

— Te retirer, laisser la voie libre à l'être que tu chéris et à celui que tu hais ?... et te mettre à aimer celui que tu haïssais... et leur dire : Que Dieu soit avec vous ; passez !... Et moi... Assez !

— Ma foi, on ne devrait pas vous laisser partir pour Mokroïé. Qu'allez-vous y faire ?

— La femme y est, Piotr Ilitch, et tu en sais assez comme ça... Tiens, voilà Micha. Je l'avais oublié.

Micha entra hors d'haleine, la monnaie à la main, disant qu'on préparait tout chez Plotnikov, que tout serait prêt. Mitia donna à Piotr Ilitch un billet de dix roubles et en jeta un autre à Micha.

— Pas de bêtises ! cria l'employé. C'est défendu chez moi. Gardez votre argent. Et puis, pourquoi mettez-vous tout cela dans la poche de votre pantalon ? Vous le perdrez !

— Ecoute, homme chéri ; allons ensemble à Mokroïé.

— Qu'irais-je y faire ?

— Eh bien ! accompagne-moi jusque chez Plotnikov. Je vais te proposer une énigme.

Mitia tira de sa poche le morceau de papier, le déplia et le fit voir à Piotr Ilitch. Ces mots y étaient tracés d'une main ferme.

« Je me punis pour toute ma vie et je punis toute ma vie. »

— Ma foi, dit Piotr Ilitch après avoir lu le papier, il faut que je raconte tout cela à quelqu'un et tout de suite.

— Tu arriveras trop tard, mon petit pigeon ! Allons, viens !

Le magasin de Plotnikov était situé tout près de la

maison de l'employé. C'était le premier magasin d'épicerie de la ville. On y attendait Mitia avec impatience, car on se souvenait de la grosse dépense qu'il avait faite quelques semaines plus tôt. Cette fois-là aussi, il était venu avec des mains pleines de billets de banque qu'il avait jetés par les fenêtres. Toute la ville racontait qu'avec Grouchenka, à Mokroïé, il avait dépensé en une nuit et un jour une somme de trois mille roubles et qu'il était revenu sans un kopek, comme sa mère l'avait mis au monde. Il avait embauché tout un campement de Bohémiens qui l'avaient volé comme dans un bois et s'étaient saoulés à ses frais. Il avait régalé tout le village, hommes et femmes, de champagne et de pâtés de Strasbourg. On riait aussi beaucoup de la franchise avec laquelle il avouait en revenant, que Grouchenka, pour récompense de ses largesses, lui avait tout juste permis de baiser son petit pied et rien de plus !

Devant le magasin, une troïka coquettement parée attendait Mitia, qui l'avait commandée en se rendant chez Piotr Ilitch.

— La dernière fois, fit Mitia, j'avais pour cocher Timoféi, mais il m'a devancé avec une fée ! Voyons, André, demanda-t-il au cocher, serons-nous en retard ?

— Ils n'arriveront pas plus d'une heure avant nous... s'ils y réussissent, répartit André, je sais ce que peuvent faire les chevaux qu'on a donnés à Timoféi.

— Cinquante roubles de pourboire, si tu n'as pas plus d'une heure de retard.

Les employés de l'épicerie lui expliquèrent que la caisse déjà mise dans la troïka ne contenait que les hors-d'œuvre ; le reste suivrait dans une autre voiture, etc.

— Qu'elle ne mette pas plus d'une heure ! recommandait Mitia, et puis n'oubliez pas les bonbons ; les filles aiment ça !

— Dmitri Feodorovitch, il faudrait nous hâter ! cria le cocher André.

— Tout est prêt ? Allons ! Adieu Piotr Ilitch ; sans rancune !

— Mais tu reviendras demain ?

— Sans doute !

Il paya l'épicier et monta dans la voiture. A peine était-il assis que Fénia se précipitait à ses pieds en criant :

— Mon petit pigeon, ne tuez pas madame ! Et moi qui vous ai tout raconté ! Ne prenez pas la vie d'autrui ! Ne le tuez pas non plus. Il est revenu pour l'épouser !

— Ah ! mais je comprends ! s'écria Piotr Ilitch. Dmitri, donne-moi tout de suite les pistolets si tu es un homme ; entends-tu Dmitri ?

— Bah ! je les jetterai en route dans la boue... Allons, relève-toi, Fénia. Cet imbécile de Mitia ne fera de mal à personne... Je t'ai offensée tout à l'heure, Fénia, pardonne-moi... Et puis, si tu ne me pardonnes pas, ça m'est égal, car tout m'est égal, maintenant... En route, André ! Adieu, Piotr Ilitch ; à toi ma dernière larme !

— Quelles sottises il dit ! murmura Piotr Ilitch. Et, pourtant, il n'est pas ivre... C'est un bon garçon, mais un imbécile.

Puis il s'en fut à la taverne jouer au billard. Mais il n'était pas sans inquiétude... ces pistolets... Beaucoup des paroles de Dmitri lui roulaient dans la tête. Après quelques parties, il se sentit plus gai et se mit à raconter qu'il avait vu Dmitri Feodorovitch partant pour la noce avec trois mille roubles ; cependant, il ne souffla mot des taches de sang. La curiosité était générale. Les uns insinuaient que le capitaine avait dû piller son père ; un autre rappelait qu'il avait annoncé à haute voix et en pleine taverne qu'il tuerait le vieux...

Puis, la conversation tourna court.

CHAPITRE VI

C'EST MOI QUI PARS !

La troïka de Mitia allait bride abattue. Cette course rapide l'avait ranimé. L'air était frais et les étoiles scin-

tillaient au ciel pur. C'était cette même nuit qu'Aliocha avait baisé la terre en lui jurant de l'aimer dans les siècles des siècles !

Pour Mitia, son âme était déchirée, tiraillée en tous sens, et tout son être tendait vers l'adorée qu'il courait voir pour la dernière fois. Ce jaloux ne ressentait pas la moindre jalousie à l'égard du nouveau rival brusquement sorti de terre, il n'avait même pas de haine contre cet homme, car c'était « le premier ». Il est vrai qu'il ne l'avait pas encore vu.

— Ils sont indiscutablement dans leur droit tous les deux, pensait-il. Il est son premier amant et, pendant ces cinq ans, elle n'a aimé que lui. Je n'avais qu'à ne pas me mettre sur sa route ! Je dois leur faire place.

Le raisonnement était certainement moins clair que cela, mais sa résolution, prise alors qu'il interrogeait Fénia, se maintenait très ferme, et il en acceptait toutes les suites. Il n'en avait pas moins l'âme en complet désarroi et d'être résolu ne lui avait pas rendu le calme ; trop de choses angoissantes étaient restées derrière lui. Il avait eu beau écrire sur un papier : « Je me punis de mort ! », et charger le pistolet qu'il avait là, sous la main, et arrêter tous les détails de sa prochaine rencontre avec Phébus aux boucles dorées, cela n'abolissait pas le passé qui le torturait. Son désespoir et sa souffrance étaient tels qu'il avait été sur le point de faire arrêter la voiture, de prendre son pistolet et de courir en finir tout de suite dans le fourré.

Mais ce ne fut qu'un instant rapide comme l'éclair. La troïka dévorait l'espace et, à mesure qu'il approchait du but, la pensée de cette femme lui faisait battre le cœur et chassait tous les noirs fantômes qui habitaient son âme.

Oh ! la voir… ne fût-ce que de loin ! « Elle est avec celui qu'elle aimait autrefois et c'est tout ce qu'il faut ! » Jamais plus d'amour pour elle n'avait gonflé sa poitrine, et c'était un amour tendre, un amour tout nouveau, fait d'abnégation.

Il y avait près d'une heure que la troïka filait dans la nuit. Soudain, Mitia cria au cocher :

— Dis donc, André, et s'ils dorment !

— C'est probable, Dmitri Feodorovitch, répondit André. Timoféi a dit qu'il y avait là deux messieurs de la ville et aussi deux nouveaux arrivés et qu'ils s'étaient mis à jouer aux cartes... Puis il ajouta après un silence : — Je voudrais vous demander quelque chose, monsieur, mais j'ai peur de vous fâcher.

— Quoi ?

— Eh bien ! tout à l'heure, Fénia vous suppliait de ne pas tuer sa maîtresse. C'est moi qui vous mène là-bas, et ma conscience...

— Es-tu cocher ? cria furieusement Mitia. Oui ! Alors, écrase s'il le faut, mais conduis ton client !... Et, si tu as tué quelqu'un, punis-toi de mort et retire-toi !

— Certainement, mon petit père, insista André, qu'on ne doit ni tuer son prochain ni le tourmenter.

Riant d'un rire qui sonnait le bois, Mitia demanda :

— André, crois-tu que Dmitri Karamazov ira en enfer ?

— Je ne sais pas, mon petit père ; ça dépend de vous. Vous êtes irritable, mais vous avez le cœur loyal et naïf. Je crois que Dieu vous pardonnera pour votre naïveté.

— Et toi, me pardonneras-tu, André ?

— Je n'ai rien à vous pardonner. Vous ne m'avez rien fait.

— Non, pas pour toi, mais pour tous. A l'instant, en route, comme nous sommes, veux-tu me pardonner pour tous ? Parle, âme du peuple !

— Oh ! monsieur, j'ai bien peur de vous mener au crime ; vos paroles sont si extraordinaires !

Mais Mitia ne l'écoutait plus. Il priait, chuchotant dans une extase ardente et sauvage.

— Seigneur, reçois-moi, malgré mon impiété, mais ne me condamne pas, parce que je me suis condamné moi-même et que je t'aime, Seigneur ! Je suis odieux, mais je t'aime... Laisse-moi aimer la reine de mon âme pendant cinq heures encore. J'irai ; je me prosternerai devant elle et je lui dirai : « Tu as eu raison... Adieu ; oublie ta victime et ne te tourmente jamais ! »

— Mokroïé ! cria André, en montrant devant lui du bout de son fouet. Et une masse sombre surgit du sein des ténèbres. Le village dormait ; quelques feux seulement brillaient par-ci par-là à travers la nuit. Mais les fenêtres de l'auberge des Plastounov étaient violemment éclairées.

— On ne dort pas ! cria gaiement Mitia. Pousse, André, fais du tapage, qu'on sache qui est là. C'est moi qui pars !

Il parlait avec une extrême exaltation. André arriva à toute bride au milieu d'un étourdissant vacarme de grelots. Mitia sauta à terre et se trouva en présence du patron de l'auberge venu sur le perron au-devant de ce client tumultueux. Il reconnut Mitia et se précipita vers lui dans un transport servile.

C'était un robuste paysan, dur avec ses pareils, chien couchant avec les riches. Il s'habillait à la russe et, déjà fortuné, ne vivait que pour le gain, prêtant à la petite semaine et rançonnant les autres gens des environs. Il avait quatre grandes filles qu'il faisait travailler comme des mercenaires depuis le petit jour jusqu'à des heures avancées de la nuit. A la vue de Mitia, il flaira une bonne proie.

— Eh bien ! mon petit père, lui dit-il, nous allons donc vous posséder encore ?

— Avant tout, où est-*elle* ? questionna Dmitri.

— Agraféna Alexandrovna ? Mais elle est ici, avec des étrangers. L'un d'eux a l'accent polonais ; c'est lui qui l'a envoyé chercher. L'autre est son camarade.

— Bon ! Et les autres ?

— Deux messieurs de la ville. L'un est un parent de M. Mioussov... j'ai oublié son nom. L'autre est le propriétaire Maximov.

— Et elle, comment est-elle ? Est-elle gaie ? Rit-elle ?

— Non, pas trop. Elle semble plutôt triste. Elle a peigné les cheveux au jeune homme.

— A l'officier polonais ?

— Mais non ! Le Polonais n'est pas le jeune et il n'est pas officier du tout... Non, au neveu de Mioussov...

— Ont-ils des tziganes ?

— Il n'y a plus de bohémiens ici. Les autorités les ont chassés. Il n'y a plus que les Juifs musiciens. Veux-tu qu'on aille les chercher ?

— Qu'on y aille ! qu'on y aille ! Il faut faire lever les filles du village... Il y aura deux cents roubles pour le chœur.

— Pour ce prix-là, tout le village se lèverait. Mais vas-tu dépenser tant d'argent pour ces pouilleuses et faire fumer des cigares à ces rustres qui puent ? Je vais te faire lever mes propres filles et à coups de pied dans le cul encore, et elles chanteront pour toi !

— T'en souviens-tu, Trifon Borissitch ; quelle noce, la dernière fois ! J'ai dépensé alors tout près de trois mille roubles !

— Ces choses-là ne s'oublient pas.

— Eh bien ! j'en ai autant apporté ce soir, et il lui passa la liasse sous le nez. Maintenant, le souper va arriver dans une heure. Tu le feras aussitôt monter. En attendant, fais porter là-haut cette caisse, et qu'on serve le champagne ! Mais envoie chercher les filles.

Il prit dans la voiture la boîte de pistolets. Puis il paya le cocher.

— Et voilà cinquante roubles de pourboire, André. Souviens-toi de monsieur Karamazov, qui te remercie de ta bonté.

— Monsieur, vous me faites peur, fit André. Je me contenterai de cinq roubles. Trifon Borissitch, tu es témoin.

— De quoi as-tu peur ? dit Mitia en lui jetant cinq roubles. Que le diable t'emporte ! Maintenant, Trifon Borissitch, conduis-moi doucement de façon que je puisse jeter un coup d'œil sur tout ce monde sans qu'on me voie. Où sont-ils ? Dans la chambre bleue ?

Trifon Borissitch regarda Mitia avec inquiétude, mais il obéit docilement et le conduisit sans bruit dans une pièce voisine de celle où était la compagnie, puis il emporta la lumière.

Elle était assise dans un fauteuil près de la table.

A côté d'elle, sur le divan, se trouvait le jeune et très beau Kalganov. Elle souriait.

Le Polonais était négligemment allongé sur le divan et fumait sa pipe auprès de son camarade qui devait être très grand. Quant à lui, c'était un gros bonhomme à figure large, évidemment de petite taille ; il paraissait fâché.

Mitia ne put tenir en place. Il posa sa boîte sur une console, et, tâchant à se communiquer un air glacé, il pénétra dans le cabinet bleu. Grouchenka l'aperçut la première et poussa un cri perçant.

CHAPITRE VII

L'INDISCUTABLE PASSÉ

De ses pas de géant, Mitia s'approcha de la table. Il commença à parler d'une voix forte, mais en bégayant à chaque mot :

— Messieurs, n'ayez pas peur de moi... Je ne veux faire de mal à personne... N'ayez pas peur, je vous dis ! dit-il à Grouchenka qui se cramponnait au bras de Kalganov. Je pars. Je resterai ici jusqu'au matin. Voulez-vous permettre à un voyageur de rester avec vous jusqu'à demain matin, pour la dernière fois ?

Il s'adressait particulièrement au Polonais. Celui-ci retira sa pipe de ses lèvres d'un air imposant et sévère, et dit en un russe mélangé de polonais :

— Monsieur, nous sommes ici à l'hôtel et il y a d'autres cabinets.

— Tiens, c'est vous, Dmitri Feodorovitch ? fit Kalganov.

— Bonjour, cher ami, répondit Mitia, en lui tendant la main par-dessus la table.

— Sapristi ! ne serrez pas si fort ! dit l'autre en riant.

— Il serre toujours ainsi, risqua Grouchenka avec un

sourire timide. A l'air de Mitia, elle comprenait qu'il n'avait pas l'intention de faire de scandale.

— Bonjour ! fit doucereusement Maximov.

— Bonjour ! Je suis très content de vous trouver ici. Il s'adressa de nouveau à l'homme à la pipe, comme à la personne la plus considérable de la société : Messieurs, je suis venu à bride abattue. Je voulais passer mon dernier jour dans cette chambre... où, moi aussi, j'ai adoré ma reine... Buvons en amis !... On va servir le vin. Ce disant, il tira machinalement de sa poche, la liasse de billets de banque. Permettez-moi, messieurs, de faire venir de la musique... Je veux un vacarme, un tonnerre !... Et puis, l'inutile ver de terre disparaîtra.

Il aurait voulu dire une foule de choses, mais ne put que laisser échapper des exclamations confuses. Le Polonais le regardait, regardait Grouchenka, puis les billets et semblait fort embarrassé.

— Si ma reine permet... commença-t-il.

— Allons ! interrompit Grouchenka, vous me faites rire tous tant que vous êtes. Mitia, assieds-toi. Si tu veux bien ne pas nous faire peur, je suis très contente de te voir.

— Moi ? moi ? faire peur ! s'écria soudainement Mitia en agitant les bras. Oh ! passez, passez ! je ne m'y oppose pas. Et, se retournant, il saisit à deux mains le dossier de chaise et fondit en larmes.

— Voilà comment il est ! dit Grouchenka d'un ton de reproche ; on ne comprend rien à ce qu'il dit ni à ce qu'il fait. Pourquoi pleures-tu ? *S'il y avait seulement de quoi !* ajouta-t-elle mystérieusement en accentuant les paroles d'une voix un peu irritée.

— Je... je ne pleure pas... Eh bien ! bonjour, fit-il en se tournant vers eux, et il se mit à rire, non pas de son rire accoutumé qui sonnait le bois, mais d'un rire prolongé, nerveux, convulsif.

— C'est ça, sois gai, faisait doucement Grouchenka. Je suis très contente que tu sois venu, très contente, entends-tu Mitia ?... Je veux qu'il reste avec nous, ajouta-t-elle impérieusement, et s'il s'en va, je m'en irai aussi, voilà !

Ses yeux étincelèrent.

— Ce que veut ma reine, c'est la loi ! dit le Polonais en embrassant galamment la petite main de Grouchenka. Puis, s'adressant aimablement à Mitia, il ajouta : Monsieur, soyez le bienvenu parmi nous.

Mitia bondit de sa place et l'on vit bien qu'il eût voulu prononcer une tirade. Mais il ne put dire que :

— Buvons, monsieur !

Tout le monde éclata de rire.

— Bravo ! ne parle plus, s'écria Grouchenka. Tu as bien fait d'apporter du champagne. Je ne supporte pas les liqueurs, et ce que tu as apporté de mieux, c'est encore toi-même. On s'ennuyait ici d'une façon insupportable... Tu es venu faire la fête, hein ?... Mais serre donc ton argent ! Où as-tu pris tout ça ?

Tout le monde remarqua que Mitia empocha vivement son argent et rougit. Le patron apporta alors une bouteille de champagne. Ils burent. L'expression tragique qu'il avait en entrant avait disparu pour faire place à quelque chose d'enfantin. Il regardait tout le monde avec l'air joyeusement gêné d'un petit chien en faute qu'on vient enfin de laisser entrer et se sentait plein d'excellentes dispositions.

— Il a raison de fumer sa pipe, pensait-il en examinant le Polonais. Et cette figure bouffie d'homme de quarante ans avec ce petit nez sous lequel se bifurquait une fine moustache teinte, cirée, pointue et impertinente ne lui procurait aucun agacement.

Il n'eut pas de peine à découvrir que le Polonais portait perruque. Il se contenta de se dire béatement :

— Si ça lui plaît d'avoir une perruque !

Son compagnon, assis près du mur, toisait la compagnie avec un air d'impertinence colère et méprisante.

Mitia ne se rendait pas compte de l'intonation mystérieuse que Grouchenka mettait en certaines de ses paroles, mais le cœur lui sautait dans la poitrine à la sentir si bien disposée envers lui. Il crut devenir fou de joie quand il la vit boire une petite gorgée dans son verre.

Cependant, il régnait un silence gênant et Dmitri Feodorovitch promena sur l'assistance un regard qui sem-

blait dire : « Voyons, est-ce que personne ne va dire quelque chose ? » Et tout à coup, Kalganov, comme s'il eut compris sa pensée, s'écria en désignant Maximov :

— Il n'a fait que nous raconter un tas de blagues et nous n'avons cessé de nous tordre.

— Ha ! ha ! fit Mitia, riant son rire de bois.

Mais Grouchenka semblait regarder Kalganov d'un fort bon œil et lui avait même fait, avant l'arrivée de Mitia, quelques caresses qui l'avaient, d'ailleurs, laissé très froid.

C'était un jeune homme de vingt ans, bien mis et très joli garçon. Il avait de magnifiques yeux bleu clair à l'expression intelligente et même profonde, malgré qu'il fût parfois de manières presques puériles. Il était original, capricieux, mais de nature tendre.

— Figurez-vous, reprit-il, voici déjà quatre jours que je le traîne avec moi. Je l'ai recueilli quand votre père l'a jeté à bas de la voiture en quittant le couvent, mais il ne cesse de mentir, c'en est honteux. Je le reconduis chez lui.

— Monsieur n'a jamais vu une dame polonaise, et ce qu'il raconte est impossible, dit à Maximov l'homme à la pipe.

— Mais je me suis marié avec une Polonaise ! protesta Maximov en ricanant, et je dis que les demoiselles de là-bas, qui sont très jolies, d'ailleurs, n'ont pas plus tôt dansé une mazurka avec nos uhlans qu'elles leur sautent sur les genoux comme de petites chattes blanches... Et monsieur le père et madame la mère voient ça et l'autorisent... et l'autorisent... en mariage ! hi ! hi ! hi !

— Ce monsieur n'est qu'un misérable ! gronda tout à coup le grand Polonais en croisant les jambes, de sorte que Mitia put voir une énorme botte crottée.

Les deux compères étaient, d'une façon générale, assez malpropres.

— Comment, misérable ! Qu'est-ce qui lui prend ? s'écria Grouchenka d'un ton fâché.

— Madame Agrippine, c'est des paysannes que monsieur a vues en Pologne et non des dames de la no-

blesse ! dit à Groutchenka l'homme à la pipe.

— Pour sûr ! fit son grand compagnon avec mépris.

— Vous n'allez pas empêcher les gens de parler, peut-être ? Au moins ils sont gais, eux ! dit Grouchenka.

— Je n'empêche rien, madame, répondit l'homme à la perruque d'un ton emphatique en jetant à Grouchenka un regard mécontent. Puis il se remit à sucer sa pipe.

— Monsieur a raison, s'écria Kalganov. Vous ne vous êtes pas marié en Pologne !

— Mais non ; je me suis marié dans le gouvernement de Smolensk. Seulement, c'est un ulhan qui avait ramené sa fiancée de Pologne ; il me l'a cédée... Il ne voulait plus l'épouser, parce qu'elle était boiteuse. Il me l'avait caché. Je croyais qu'elle sautillait... par gaité... Et puis, j'ai vu que ce n'était pas ça. Elle me l'avoua d'elle-même après le mariage... et me demanda pardon avec beaucoup de sentiment. Elle me dit qu'elle s'était cassé la jambe étant petite, en sautant un bourbier.

Kalganov éclata de rire et faillit en tomber sur le divan. Grouchenka riait aussi et Mitia était au comble de la joie.

— C'est vrai ce qu'il dit là, vous savez ! criait Kalganov, et il a été marié deux fois. Celle-ci était sa première femme. Quant à la seconde, elle l'a planté là !

— Oui, elle s'est sauvée ; j'ai eu ce petit désagrément, confirma modestement Maximov. Elle s'est sauvée avec un *moussiou* (1). Le plus fâcheux, c'est qu'elle avait fait inscrire tout mon village à son nom. Et puis, elle fila. Un archevêque me disait un jour à ce propos : « Ta première femme était boiteuse, mais la seconde fut un peu trop ingambe. » Hi ! hi !

— Ecoutez-le, criait Kalganov ; il ne ment que pour amuser les autres, et alors ce n'est pas trop ignoble. En somme, je l'aime, parce que son ignominie est naturelle ; il n'en tire aucun profit. Figurez-vous, il prétend que c'est d'après lui que Gogol a tracé le type de ce propriétaire Maximov, des *Ames mortes*, qui fut

(1) Sobriquet des Français en Russie.

fouetté par Nosdriov et le livra à la justice « pour avoir outragé la personne du propriétaire Maximov avec des verges en état d'ivresse » (1).

— On ne m'a pas fouetté, si vous voulez, dit Maximov, mais c'est tout comme.

— Vous a-t-on fouetté ou non ?

— Quelle heure est-il donc, monsieur ? fit l'homme à la pipe en se tournant d'un air d'ennui vers son compagnon qui ne lui répondit qu'en haussant les épaules. Ils n'avaient de montre ni l'un ni l'autre.

— Quoi ? fit Grouchenka avec intention. Si vous vous ennuyez, laissez au moins les autres s'amuser !

Une lueur singulière traversa l'esprit de Mitia. Le Polonais répondit avec une visible irritation :

— Mais, madame, je n'ai rien dit.

— Eh bien ! toi, raconte donc ton histoire ! s'écria Grouchenka. Pourquoi vous taisez-vous tous ?

— Bah ! je n'ai rien à raconter, répliqua Maximov en grimaçant avec un plaisir évident. Ce sont des bêtises. Gogol n'a pas mis les vrais noms.

— Mais pourquoi t'a-t-on fouetté ? demanda Kalganov.

— Parce que je citais des épigrammes de Piron, ce qui dénotait de ma part une certaine érudition. Ils les prenaient pour eux et s'en montraient offensés. C'est alors qu'ils m'ont fouetté.

— Mais, pourquoi ?

— A cause de mon éducation ! Il ne manque pas de sujets aux hommes pour fouetter leurs semblables ! conclut-il d'un ton de calme moraliste.

— Ah ! mais c'est ennuyeux, tout ça ! s'écria Grouchenka. J'écoutais, parce que je me figurais qu'il allait venir quelque chose de gai.

Inquiet, Mitia cessa de rire. Le grand Polonais s'était levé et s'était mis à arpenter la pièce d'un bout à l'autre.

— Qu'est-ce qu'il a à marcher comme ça ? fit Grouchenka d'un ton de mépris. Et Mitia éprouva quelque gêne

(2) Citation d'un passage des *Ames mortes*.

à remarquer que l'homme à la pipe le regardait d'un air irrité.

— Allons, buvons, messieurs ! s'écria-t-il, et, rassemblant trois verres, il les remplit de champagne. Puis il leva son verre : — Messieurs, je bois à votre Pologne.

— Rien ne peut m'être plus agréable, répondit l'homme à la pipe avec une grâce imposante. Et il saisit son verre.

— Et vous, monsieur Ch... Kr... Machinski... comment s'appelle-t-il donc ? reprit Mitia en veine d'amabilité. Prenez donc votre verre.

— M. Vroublevski, fit l'homme à la pipe.

M. Vroublevski s'approcha de la table en se balançant et, sans s'asseoir, il prit son verre.

— A la Pologne, messieurs, hourra ! cria Mitia en levant sa coupe.

Ils burent et, saisissant la bouteille, Mitia remplit de nouveau les verres.

— Maintenant, à la Russie ! messieurs, et soyons frères ! A la Russie, hourra !

Tous burent, sauf les Polonais qui ne touchèrent pas leurs verres.

— Comment, messieurs, s'écria Mitia, vous ne nous faites pas raison ?

M. Vroublevski leva son verre.

— A la Russie, dit-il, mais dans les limites d'avant 1772.

— Bravo ! fit l'autre Polonais. Et ils burent.

— Vous êtes des imbéciles ! ne put retenir Mitia.

— Mon-sieur ! ! s'écrièrent les deux Polonais en regardant Mitia comme deux coqs en colère.

— Silence ! pas de querelles, cria impérieusement Grouchenka en frappant du pied.

Mitia eut grand'peur. Il s'écria :

— Allons, messieurs, c'est moi la cause de tout. Ne restons pas ainsi. Qu'allons-nous faire pour nous amuser ?

— Si nous jouions à la banque, comme tout à l'heure, ricana Maximov.

— C'est ça ! dit Mitia, si ces messieurs ..

— C'est qu'il est tard, monsieur, prononça l'homme à la pipe, d'un ton de mécontentement.

— Il est tard ! et ils n'ont rien à faire ! protesta Grouchenka d'une voix perçante et irritée. Ils s'ennuient, alors il faut que tout le monde s'ennuie !

— Ma déesse, s'écria l'homme à la pipe, vos désirs sont des ordres. Mais je vous sens agressive à mon égard, et c'est ce qui me rend triste. Je suis à votre service, monsieur, conclut-il en s'adressant à Mitia.

— Eh bien ! commencez, monsieur, répliqua Mitia. Et, tirant ses billets de sa poche, il en posa deux de cent roubles sur la table. — Je veux que vous gagniez beaucoup d'argent, monsieur. Prenez la banque. Tenez les cartes... Allons, patron, des cartes !

Celui-ci apporta un paquet de cartes neuves encore cachetées. Il en profita pour annoncer à Mitia que les filles s'en venaient et que les Juifs musiciens étaient là. Seule, la troïka qui devait apporter le souper n'était pas arrivée. Mitia se leva et passa dans la pièce voisine pour donner des ordres, sans savoir au juste ce qu'il voulait dire. Maximov le rejoignit et, lui frappant sur l'épaule, chuchota :

— Prêtez-moi donc cinq roubles, que je puisse jouer. Hi ! hi !

— En voilà dix, et, si tu perds, viens m'en demander d'autres.

— Merci ! fit joyeusement Maximov.

Mitia rentra en s'excusant de s'être fait attendre. Les Polonais étaient déjà installés. Ils avaient décacheté le paquet de cartes et s'étaient parés d'un air beaucoup plus aimable.

— A vos places, messieurs, fit Vroublevski.

— Non, je ne joue plus, dit Kalganov. Ils m'ont déjà gagné cinquante roubles.

— Monsieur n'a pas de chance, mais la veine peut lui revenir, répondit l'homme à la pipe.

— Qu'avez-vous en banque ? demanda Mitia, très excité.

— Ce que monsieur voudra, cent, deux cents roubles...

— Allons, dit Kalganov, dix roubles sur le valet.

— Et moi, je mets un rouble sur la dame de cœur, la jolie demoiselle polonaise, hi ! hi ! dit Maximov en traçant une croix sous la table...

Mitia gagna ainsi que Maximov.

— Paroli ! cria Mitia.

— Je mets encore un rouble ! murmura Maximov, tout content d'avoir gagné.

— Perdu ! fit Mitia. Autant sur le sept !

— Assez ! lui dit soudain Kalganov.

— Sur le sept ! sur le sept ! criait Mitia en redoublant ses mises.

Il perdait coup sur coup, tandis que Maximov gagnait.

— Monsieur perd deux cents roubles, fit l'homme à la pipe. Double-t-il encore ?

— Comment ? j'ai déjà perdu deux cents roubles ? Tant pis ; je double ! cria Mitia en jetant encore deux cents roubles sur la table.

Mais soudain, Kalganov les couvrit de la main en criant de sa voix sonore :

— En voilà assez !

— Qu'avez-vous ? interrogea Mitia en ouvrant de grands yeux.

— Ne jouez plus ! Je ne vous laisserai plus jouer ! Crachez plutôt !

— Ne jouez plus, Mitia ; il a peut-être raison, dit Grouchenka d'une voix singulière, tandis que les deux Polonais se levaient d'un air offensé.

— Vous plaisantez, monsieur ? dit le plus petit à Kalganov avec un regard sévère.

Mitia regardait Grouchenka et, soudain, l'idée qui l'avait déjà effleuré pénétra dans son esprit. Il s'approcha de l'homme à la pipe et lui dit :

— Monsieur, j'aurais à vous dire, dans l'autre salle, deux mots qui vous feront plaisir.

Le petit homme regarda peureusement Mitia. Il consentit cependant, mais sous cette condition que M. Vroublevski l'accompagnerait.

— Il vous faut votre garde du corps ? Soit ! qu'il vienne aussi, s'écria Mitia. Allons, messieurs.

— Où allez-vous ? fit Grouchenka, inquiète.

— Nous revenons dans un instant, répondit Mitia. Une résolution nouvelle éclatait sur son visage. Il emmena les deux compères dans la pièce à droite, les fit asseoir et commença à brûle-pourpoint :

— Voici de quoi il s'agit, messieurs : voulez-vous trois mille roubles pour vous en aller ?

Le petit Polonais fouillait les yeux de Mitia d'un regard aigu.

— Trois mille ? monsieur, fit-il, et il échangea un coup d'œil avec Vroublevski.

— Oui, monsieur, trois mille. Je vois que vous comprenez ce que parler veut dire. Prenez trois mille roubles et fichez-moi le camp au diable avec Vroublevski... Mais tout de suite, entendez-vous ? et pour toujours. Vous allez partir par cette porte. Vous avez peut-être là-bas un paletot... une pelisse ?... Je vais vous les apporter ; vous ferez atteler une troïka sans aucun retard et adieu, monsieur ! Hein ?

— Et l'argent, monsieur ? fit le Polonais.

— Je vous donnerai cinq cents roubles de suite et je vous remettrai le reste demain en ville, parole d'honneur... quand je devrais les prendre sous terre !

Les deux hommes se regardèrent encore et la figure du petit reprit une expression inquiétante.

— Sept cents tout de suite ! fit Mitia. Vous ne me croyez pas ? Je ne les ai pas sur moi... Ils sont chez moi...

Une expression d'extraordinaire dignité se répandit sur le visage du petit Polonais.

— Qu'avez-vous encore à me proposer ? demanda-t-il ironiquement. C'est honteux ! honteux ! Et il cracha, aussitôt imité par M. Vroublevski.

— Crachez ! dit Mitia désespéré de voir son entreprise manquée. Vous êtes deux chapons. Voilà !

— C'est une abominable insulte ! grinça le petit Polonais.

Il quitta la chambre dans un grand mouvement indigné d'homme qui ne veut plus rien entendre ; Vroublevski le suivit en se dandinant, et Mitia se mit dans

leur sillage, confus et embarrassé, car il pressentait que le Polonais allait se plaindre à Grouchenka dont il redoutait la colère. Cela ne manqua pas. L'homme à la pipe se campa devant elle dans une pose théâtrale et commença :

— Madame Agrippine, on vient de m'insulter abominablement.

Mais Grouchenka, comme touchée à l'endroit sensible et à bout de patience, s'écria, rouge de fureur :

— Ah ! parle russe et que je n'entende plus un mot de polonais ! Tu parlais très bien le russe, il y a cinq ans. L'as-tu donc oublié ?

Le Polonais continua en russe avec une prétention insupportable et le plus cruel accent :

— Madame Agrafena, je suis venu pour pardonner...

— Quoi, pardonner ? Mais c'est moi qui suis venue pour pardonner ! interrompit Grouchenka en bondissant.

— Bon, madame ; je suis généreux. Mais vraiment, vos amants me surprennent. M. Mitia vient de me proposer trois mile roubles pour prix de mon départ, et j'ai dû lui cracher à la figure.

— Comment ? il t'a proposé de l'argent ? Tu as osé, Mitia ? Suis-je donc à vendre ?

— Monsieur, cria Mitia, elle est pure et sans tache et je n'ai jamais été son amant. Tu mens !

— Il n'y a pas à me défendre devant lui ! protesta Grouchenka. Si j'ai été sage, ce n'est ni par vertu, ni par crainte de Kouzma ; c'était pour avoir le droit de le traiter de misérable quand je le rencontrerais... Mais, il n'a pas voulu de ton argent ?

— Au contraire ! il ne demandait pas mieux ! s'écria Mitia, seulement il voulait toucher les trois mille roubles d'un seul coup, tandis que je ne voulais lui en verser que sept cents d'acompte.

— Mais oui ; cela se comprend : il a appris que j'avais de l'argent. Aussi, est-il accouru pour m'épouser !

— Madame Agrippine, cria le Polonais, je suis un gentilhomme ! J'étais venu pour vous épouser ; mais, au lieu de la femme que je connaissais, je trouve une personne tellement effrontée...

— Va-t'en là d'où tu es venu ! Ah ! quelle sotte de m'être tourmentée pendant cinq ans ! Mais ce n'était pas pour lui que je me tourmentais, c'était pour ma rancune... Et puis, ce n'est plus lui. Où as-tu fait faire cette perruque ? L'autre était un faucon ; celui-ci est un canard... et moi qui ai pleuré pendant cinq ans !... Maudite sotte !...

Juste à ce moment, le chœur des filles de Mokroïé entonnait un joyeux air de danse.

— Mais nous sommes à Sodome, ici ! s'écria Vroublevski. Patron, vas-tu me chasser ces effrontées ?

Le patron qui guettait à travers la porte vitrée, apparut à l'instant.

— Qu'as-tu à crier ? demanda-t-il à Vroublevski avec une grossièreté extraordinaire. Tu ferais mieux de me dire avec quelles cartes tu joues ! Je t'ai remis un jeu neuf, intact. Tu l'as caché pour lui substituer des cartes biseautées. Je te ferai déporter, escroc !

Et, fouillant derrière un coussin du divan, il en tira le jeu de cartes neuf.

— Je le surveillais derrière la porte. Tu es un coquin !

— Et moi, je l'ai vu deux fois filer la carte ! cria Kalganov.

— Quelle honte ! gémit Grouchenka. Seigneur, qu'est-il devenu ?

— Sale garce ! cria Vroublevski confus et furieux, en lui montrant le poing.

Mitia bondit, le saisit dans ses bras et l'emporta dans la chambre à droite. Il revint presque aussitôt, haletant.

— Je l'ai posé là-bas sur le plancher ! Il se débat, la canaille ; mais il ne reviendra pas, dit-il.

Il ferma un des battants de la porte, et, tenant l'autre ouvert, il s'adressa au petit Polonais :

—Je vous en prie, monsieur !

— Mon petit père Dmitri Feodorovitch, exclama Trifon Borissitch, reprends-leur donc l'argent qu'ils t'ont volé.

— Je leur laisse mes cinquante roubles, fit Kalganov.

— Pour rien au monde je ne reprendrais mes deux cents roubles ! dit Mitia. Je les leur laisse comme consolation.

— Bravo, Mitia ! s'écria Grouchenka.

Rouge de fureur, le petit homme se dirigea vers la porte avec un excès de dignité. Mais il s'arrêta tout à coup et dit à Grouchenka :

— Madame, si vous voulez venir avec moi, venez de suite. Sinon, adieu !

Et, suffoquant d'émotion, très imposant, il passa la porte, que Mitia referma sur lui, et, presque aussitôt, on entendit la clef tourner dans la serrure. Ils s'étaient enfermés.

— Bonne affaire ! couclut Grouchenka. Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. »

CHAPITRE VIII

LA FIÈVRE

Ce fut le début d'une petite orgie.

— Je veux boire ; je veux me griser comme la première fois que nous sommes venus ici ensemble ; te rappelles-tu ? quand nous avons fait connaissance !

En proie à une sorte de délire, Mitia sentait son bonheur proche, bien que Grouchenka le repoussât sans cesse. Elle était fort surexcitée et criait :

— Qu'on soit gai ! Dansez ! Faites les fous !

Et Mitia se multipliait pour faire les honneurs de cette soirée.

Toutes les filles étaient là, ainsi que les juifs avec leurs violons et leurs cithares. La troïka porteuse des vivres venaient d'arriver. Des étrangers pénétraient aussi dans la chambre pour voir tous ces paysans, hommes et femmes, qui n'avaient pas hésité à se lever quand on leur avait promis une bombance pareille à celle du mois précédent.

Mitia versait à boire à tout le monde. Les filles préféraient le champagne, les hommes, le rhum, le cognac et surtout le punch chaud. Il avait commandé du chocolat pour toutes les filles ; trois samovars devaient bouillir jusqu'au matin. C'était absurde, désordonné, fou, mais il était dans ce bain de folie comme le poisson dans l'eau.

Trifon Borissitch surveillait à sa manière les intérêts de son client et, de peur que l'argent ne s'égarât dans un trop grand nombre de poches, il s'indignait beaucoup de voir ces filles de village boire des liqueurs et croquer des bonbons.

— Elles sont toutes pouilleuses, je te dis !

Progressivement, Grouchenka se laissait gagner par l'ivresse et ne quittait plus Mitia de son regard caressant. A la fin, elle le prit par la main et l'attira vers son fauteuil.

— Comment es-tu entré ici, dis ? Si tu savais comme tu m'as fait peur ! Ainsi, tu voulais me céder à ce Polonais ; c'est ça que tu voulais ?

— Je ne voulais pas gâter ton bonheur, balbutiait Mitia tout heureux. Mais elle le renvoyait de nouveau :

— C'est bien ; va-t-en ; sois gai... et ne pleure pas. Je te rappellerai tout à l'heure. Dix minutes plus tard, elle le rappelait : — Assieds-toi près de moi. Dis-moi comment tu as su que j'étais venue ici.

Et Mitia lui faisait un récit passionné, décousu... par moment, il fronçait les sourcils et s'interrompait.

— Pourquoi fronces-tu le sourcil ? disait-elle.

— Rien... C'est que j'ai laissé là-bas un malade... Pour qu'il guérisse, je donnerais dix ans de ma vie !

— Que Dieu soit avec lui !... Alors, tu voulais te tuer demain, grand benêt ? Mais pourquoi ? J'aime les fous comme toi... Attends jusqu'à demain ; je te dirai peut-être un petit mot... Oui, oui, tu voudrais que ce fût aujourd'hui ? Mais moi, je ne veux pas... Allons, va-t'en, sois gai.

Une fois, elle l'appela d'un air d'inquiétude :

— Je vois que tu es triste... Pourquoi ? Elle le regardait attentivement dans les yeux. Allons, sois gai puis-

que je suis gaie... J'aime quelqu'un ici, devine qui !... Regarde ? Kalganov s'est endormi. Il est ivre, le pauvre petit !

Les chansons des filles étaient devenues par trop impudentes sous l'influence de l'ivresse générale. Deux d'entre elles s'étaient costumées en ours, tandis que la troisième, Stépanida, qui ne manquait pas de hardiesse, les présentait au public de façon assez inconvenante. L'indécence nationale indignait le jeune homme, qui avait voulu se mettre à l'écart sur ce divan et s'y était endormi. Il ronflait.

Maximov ne quittait les filles que pour aller se verser des verres de liqueur. Il avait la figure pourpre et le nez écarlate; les yeux mous et doucеâtres.

Soudain, il s'approcha à l'oreille de Mitia et lui dit :

— Ecoutez, vous seriez bien gentil de me faire faire la connaissance de Mariouchka. Elle est amusante, cette fillette, hi ! hi !

— Ah ! mais non, mon ami ! Pas de ça !

— Je ne fais pourtant de mal à personne ! répondit tristement Maximov.

Mitia se sentait la tête en feu. Il alla prendre le frais sur la galerie de bois qui faisait le tour de la maison. L'air vif le remit. Alors, il se prit la tête à deux mains. L'affreuse réalité venait de réapparaître. Il n'avait plus qu'à aller chercher le pistolet et à en finir là, dans ce coin sombre.

Pendant un instant, il resta indécis. C'est que la situation avait bien changé. En venant, il avait l'infamie derrière lui, ce vol et ce sang, ce sang ! Mais sa résolution lui paraissait alors bien plus légère. *Elle* était perdue pour lui, qu'avait-il besoin de rester au monde ? Mais maintenant ! Il était débarrassé d'un de ses fantômes ; son premier amant, « l'indiscutable », avait disparu à jamais et dans *ses* yeux, il avait clairement lu qui elle aimait. Ah ! qu'il ferait bon vivre, maintenant ! Mais il fallait mourir ! malédiction !

— Seigneur qui as fait des miracles pour d'autres pécheurs, écarte de moi ce calice ! Oh ! si le vieillard vivait, j'accepterais volontiers toute la honte. Je ren-

drais cet argent volé quand je devrais aller le chercher dans les entrailles de la terre ! et la honte ne serait que dans mon cœur !... Mais c'est un rêve de lâcheté ; c'est impossible. Oh ! malédiction !

Mais un rayon d'espoir luit pour un instant dans ces ténèbres. Il rentra dans les appartements et courut vers elle, sa reine pour l'éternité. Est-ce qu'un moment de son amour ne valait pas toute la vie ? La voir ! l'écouter et oublier tout, ne fût-ce que pour cette nuit, pour une heure, pour un moment !...

Il ne trouva pas Grouchenka dans la pièce où les filles dansaient. Dans la chambre bleue, non plus ; seul Kalganov sommeillait sur le divan. Il alla soulever le rideau qui dissimulait l'alcôve... Elle était là. Assise sur un coffre, les bras sur le lit et la tête dans les bras, elle pleurait silencieusement, retenant ses sanglots.

Elle l'avait entendu venir et, l'appelant du geste, elle le prit par la main et s'écria d'une voix contenue :

— Mitia, Mitia, dire que je l'ai tant aimé pendant ces cinq ans ! Ce n'était pas ma rancune que j'aimais ; c'était bien lui ! Je n'avais que dix-sept ans quand je le connus. Il était si caressant, si gai !... il me chantait des chansons... Peut-être qu'il me paraissait seulement ainsi, à moi, sotte fillette... Et maintenant !... En venant, je me demandais ce que je lui dirais, comment nous nous regarderions l'un et l'autre... Et, quand je l'ai vu avec son air imposant et prétentieux, parlant en maître... il m'a semblé qu'on me versait un seau d'ordures sur la tête... Quelle honte pour toute ma vie !

Elle fondit de nouveau en larmes sans abandonner la main de Mitia qu'elle serrait fortement. Soudain, elle leva les yeux vers lui en disant :

— Mitia, ne t'en va pas, mon petit pigeon ; j'ai quelque chose à te dire. Écoute. J'aime quelqu'un ici ; dis-moi qui c'est, et un sourire passa sur son visage gonflé par les larmes et ses yeux flambèrent dans la pénombre. — Il n'y a qu'un instant, un faucon est entré ici et mon cœur m'a dit : « Sotte que tu es, voilà donc qui tu

aimes ! » Fénia t'a dit comment j'ai crié par la fenêtre à Aliocha que je t'avais aimé une heure et que je partais pour en aimer un autre. Sotte ! comment pouvais-je prétendre en aimer un autre après toi ? Tu me pardonnes, Mitia ? M'aimes-tu ? M'aimes-tu ?

Elle se leva et le saisit par les épaules. Mitia, muet de ravissement, contemplait ce visage adoré et, brusquement, l'ayant saisie dans ses bras, il la couvrit de baisers. Elle continuait :

— Et me pardonnes-tu de t'avoir tourmenté ? Je vous ai tous tourmentés par méchanceté. Ce vieillard, c'est exprès que je l'ai rendu fou... Ne m'écoute pas ; embrasse-moi. Je serai désormais ton esclave et pour toute la vie ! Embrasse-moi ! Bats-moi ! tourmente-moi ! Fais-moi du mal ! Puis, le repoussant subitement : — Attends, Mitia, je veux me griser !

Elle lui échappa. Il la suivait, dans une ivresse, pensant :

— Advienne que pourra ; je donnerais le monde pour cette minute !

Elle but d'un trait un verre de champagne qui lui monta vite à la tête. Elle s'était assise dans le fauteuil avec un sourire extasié. Ses joues s'enflammèrent ; ses lèvres brûlèrent ; ses yeux étincelants se troublèrent ; un magnétisme émanait de son regard passionné. Elle cria :

— Allons, buvons, grisons-nous ! Mitia, je suis ivre et tu ne l'es pas !

— Je suis ivre de bien autre chose que de vin ! Mais je veux aussi me griser de vin !

Il but un dernier verre et, chose singulière, ce n'est qu'après ce verre qu'il devint ivre. De ce moment, tout commença à tourbillonner autour de lui comme dans le délire de la fièvre. Il marchait, riait, causait avec tout le monde inconsciemment.

Grouchenka était devenue très bavarde. Elle embrassait toutes les filles, avait de soudaines envies de pleurer...

— Donne quelque chose à Maximov, Mitia, il est pauvre... Aliocha m'a dit aujourd'hui des paroles que

je n'oublierai de ma vie. Aujourd'hui, nous allons danser... demain, au couvent ! Je veux faire un tas de polissonneries ; Dieu me pardonnera. Si j'étais Dieu, je pardonnerais à tout le monde... Moi, j'irai faire pénitence dans un couvent ! Je suis une femme stupide, une bête féroce, mais une misérable comme moi peut encore prier Dieu. J'ai donné un petit oignon... Il y a beaucoup de bon dans le monde ; nous sommes à la fois bons et mauvais...

Son ivresse s'accentuait à chaque instant. Elle dit qu'elle allait danser, se leva du fauteuil et chancela. Les filles se préparèrent à entonner un chœur de danse. Maximov, au comble de l'enthousiasme, se mit à pousser des cris aigus et à sauter devant elle en chantant.

— Mitia, balbutia Grouchenka, il faut que tout le monde me voie danser. Appelle-les aussi, les enfermés, là !...

Très gris, Mitia se mit à heurter à la porte fermée en criant :

—Ohé ! vous autres, sortez donc ! Elle vous appelle pour la voir danser.

— Voyou ! répondit une voix.

— Et toi, tu n'es qu'un sous-voyou, sale petit Polonais !

— Ah ! qu'ils sont insupportables ! Ils ne pourront donc jamais faire la paix ! fit Grouchenka en s'avançant pour danser. Le chœur attaqua son air. Elle leva la tête, sourit, voulut agiter son mouchoir ; mais soudain, elle chancela de nouveau.

— Elle est un peu saoule, la belle dame ! murmuraient des voix...

— Mitia, emmène-moi, balbutia Grouchenka.

Il la saisit et l'emporta dans l'alcôve où il la posa sur le lit. Dans le salon, l'orgie continuait, plus bruyante et plus brutale encore.

Mitia colla ses lèvres contre celles de Grouchenka. Mais elle lui murmura d'une voix suppliante :

— Ne me touche pas !... Epargne-moi !... Je suis à toi, mais pas ici, à côté de ces gens... C'est odieux !

— J'obéis et je t'adore ! répondit Mitia en se laissant tomber à genoux contre le lit.

— Oui, je sais : tu es une bête féroce, mais tu as le cœur noble, balbutiait péniblement Grouchenka. Désormais, il faut vivre honnêtement ; nous serons bons... Emmène-moi ! emmène-moi loin d'ici... loin, entends-tu !

— Oui, répondait Mitia en la serrant dans ses bras. Nous nous envolerons bien loin... Mais je donnerais ma vie pour savoir... ce sang !

— Quel sang ? demandait Grouchenka étonnée.

— Rien. — Il grinça des dents. — Groucha, tu veux que nos amours soient honnêtes... mais, moi ,je suis un voleur. J'ai volé de l'argent chez Katherina Ivanovna. C'est honteux !

— Chez la demoiselle ? Non, tu n'as pas volé. Je te donnerai ce qu'il faut pour lui rendre... Maintenant, tout ce qui est à moi est à toi... Qu'importe l'argent ?... Aliocha a dit qu'il fallait travailler... Je te serai fidèle ; je serai ton esclave ; je travaillerai pour toi. Nous irons demander pardon à la demoiselle, et puis, nous partirons. Rends-lui l'argent, mais n'aime que moi !... Si tu l'aimes, je l'égorgerai... je lui crèverai les yeux !

— Je n'aime que toi ! Je t'aimerai en Sibérie...

— En Sibérie ?... ça m'est égal. Nous travaillerons... Il y a de la neige, en Sibérie... J'aime à voyager sur la neige... au son des clochettes... Entends-tu les clochettes ? Quelqu'un s'en vient... Ah ! ça ne sonne plus...

Elle s'endormit tout à coup. Une clochette, en effet, sonnait dans le lointain, se rapprochait... puis elle se tut. Mitia, la tête penchée sur la poitrine, ne s'en aperçut pas. Il n'entendit pas les chants s'arrêter soudain. Au vacarme de l'orgie avait succédé un silence de mort... Grouchenka ouvrit les yeux.

— J'ai dormi... La clochette... on s'en allait tous deux sur la neige... et je t'embrassais, pressée contre toi... La neige étincelait au clair de lune ; tu sais : il semble que l'on n'est plus sur la terre... Et je me suis éveillée. Tu es près de moi. Que c'est beau !

— Près de toi ! murmurait Mitia en couvrant de baisers sa robe, ses bras, sa poitrine...

Tout à coup, il lui parut qu'elle regardait fixement quelque chose en face d'elle, d'un regard étrange où il y avait de l'effroi.

— Mitia, qui donc nous épie, là ?

Il se retourna. Quelqu'un avait relevé le rideau, les regardait.

Il bondit vers l'indiscret.

— Bien. Venez avec nous, s'il vous plaît, lui dit une voix basse, mais ferme.

Il dépassa le rideau et s'arrêta stupéfait. La chambre était pleine de nouveaux venus. Un frisson le secoua : il les reconnaissait. Ce vieillard de haute taille, c'était le chef de la police du district, Mikhaïl Makarovitch. Et cet élégant gringalet n'était autre que le substitut du procureur. Ce petit homme en lunettes, c'était le juge d'instruction, cet autre, le commissaire de police Mavriki Mavrikiévitch. Et pourquoi ces gendarmes ? Dans l'embrasure de la porte, on apercevait Trifon Borissitch et Kalganov...

— Qu'y a-t-il, messieurs ? fit Mitia, puis, comme malgré lui, il s'écria de toute sa force : — Ah ! je comprends ! Ah ! oui... le vieillard... le sang... Je comprends ! et il se laissa tomber sur une chaise.

— Tu comprends ? Parricide ! Monstre ! Le sang de ton vieux père te crie aux oreilles ! rugit soudain le vieux chef de la police, rouge de fureur, en marchant sur Mitia.

— Oh ! mais c'est inadmissible ! s'écria le petit juge, Mikhaïl Makarovitch, ce n'est pas une façon de procéder... Laissez-moi la parole.

— Mais c'est de la folie, messieurs ! continuait de crier le chef de la police. C'est de la folie ! Voyez-le godaillant en pleine nuit avec une fille perdue... dans le sang de son père !... De la folie !...

— Je vous en prie ! fit le substitut, autrement, je serais forcé de...

Mais le petit juge l'interrompit et s'adressant à Mitia d'une voix ferme, il dit avec solennité :

— Monsieur le lieutenant en retraite Karamazov, je

dois vous faire savoir que vous êtes accusé du meurtre de votre père Feodor Pavlovitch Karamazov, assassiné cette nuit...

LIVRE III

L'INSTRUCTION

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE L'EMPLOYÉ PERKHOTINE

En sortant de la taverne, Piotr Ilitch Perkhotine voulut avoir le cœur net de toute cette histoire. Il se rendit à la maison de Grouchenka, et, à force de frapper de toutes ses forces, finit par se faire entendre du portier qui ne lui ouvrit qu'après de longues explications.

Il monta près de Fénia et se mit à l'interroger.

Il sut bientôt que Mitia, en partant, s'était emparé du pilon de cuivre qu'il n'avait plus lorsqu'il était revenu, tout ensanglanté. La question fut alors pour Perkhotine de savoir si Mitia s'était rendu chez son père. Malgré toutes les plus minutieuses questions, il ne put élucider ce point, mais sa conviction n'en fut pas moins que Mitia y était allé et, dès lors, qu'il avait dû « s'y passer quelque chose ». Il quitta Fénia plus troublé encore qu'en arrivant.

Il se disait que le plus simple eut été de se rendre chez Feodor Pavlovitch et, si un crime avait été commis, il n'aurait plus qu'à prévenir la police. Mais, s'il n'y avait rien, le vieillard ne manquerait pas de raconter le lendemain à toute la ville que l'employé Perkhotine était venu le réveiller la nuit pour lui demander s'il n'avait pas été assassiné et, le ridicule était ce que Piotr Ilitch redoutait par-dessus tout, il se décida à aller trouver Mme Kokhlakov pour lui demander s'il était vrai qu'elle eût prêté trois mille roubles à Mitia

et, en cas de réponse négative, il irait avertir les autorités. Autrement, il attendrait au lendemain pour élucider ce mystère.

Malgré l'heure tardive, le portier le laissa entrer, mais Mme Kokhlakov, à qui la visite de Mitia avait donné « sa migraine », fit des difficultés pour le recevoir. Cependant, Piotr Ilitch s'entêta si bien qu'elle donna l'ordre de l'introduire au salon.

Elle y parut bientôt elle-même avec un air extrêmement sévère et, sans le prier de s'asseoir, lui demanda ce qu'il voulait.

— Madame, fit Perkhotine, je sais que vous connaissez Dmitri Feodorovitch Karamazov...

Elle l'interrompit avec colère et, d'une voix perçante, elle s'écria :

— Comment osez-vous déranger à cette heure indue une dame que vous ne connaissez pas pour lui parler d'un homme qui est venu, il n'y a pas trois heures, faire ici le plus indécent scandale et se conduire comme un goujat ?... Il a même voulu me tuer !... Sortez, monsieur !

— Il a aussi voulu vous tuer ?

— A-t-il donc tué quelqu'un ? demanda précipitamment Mme Kokhlakov.

— Daignez m'écouter une demi-minute, madame, et je vais vous expliquer tout cela en deux mots.

Il lui conta l'affaire des pistolets mis en gage pour dix roubles à cinq heures de l'après-midi et repris à neuf heures du soir par un homme qui se promenait avec des billets de cent roubles plein les mains, et le sang qu'ils avaient lavé et l'affirmation de Dmitri que Mme Khokhlakov **lui** avait prêté cet argent.

— Dieu ! il a tué son vieux père ! s'écria Mme Kokhlakov, au comble de l'émotion. Je ne lui ai pas donné d'argent. Courez ! Courez ! Plus un mot ! Allez sauver ce vieillard !

— Vous vous souvenez bien de ne lui avoir point prêté d'argent ?

— Absolument ! Il s'est mis en rage et a voulu se jeter sur moi. Il a craché ! Comprenez-vous cela ! Mais,

pardon, asseyez-vous... ou plutôt courez au secours de ce pauvre vieillard !

— Mais, s'il l'a déjà tué ?

— Ah ! mon Dieu ! que faire ?

Piotr Ilitch s'assit et la mit au courant de ce qu'il savait, pendant qu'elle poussait des cris de frayeur et se cachait la figure dans ses mains.

— Figurez-vous, dit-elle, que je le pressentais ; je suis douée de cette malheureuse faculté de voir se réaliser tous mes pressentiments. En regardant cet homme terrible, je me disais toujours : voilà celui qui me tuera ! Et s'il a tué son père au lieu de moi-même, c'est que mon ange gardien veillait. Et puis, il a sans doute hésité à tuer celle qui lui avait mis au cou une sainte image de Kiev. Je ne croyais plus aux miracles, mais celui-ci est patent... Avez-vous entendu parler du P. Zossima ?... Mais où ai-je la tête ?... Qu'allons-nous faire ?

Se levant, Piotr Ilitch lui dit qu'il allait se rendre chez le chef de la police et tout lui raconter.

— Vous avez raison. Quelle netteté de décision vous avez, monsieur ! A votre place je n'aurais jamais su me débrouiller là dedans.

— Il serait peut-être bon que vous me donnassiez un mot signé de vous et disant que vous n'avez pas prêté d'argent à Dmitri Feodorovitch, fit Piotr Ilitch.

— Mais parfaitement. Vraiment, votre présence d'esprit me confond ! Il est bien agréable de se dire que c'est ici que vous servez.

Elle se mit à son bureau, écrivit sa déclaration, signa : *Kokhlakov*, et la lui remit. Et il était déjà parti qu'elle le remerciait encore d'être venu l'avertir la première, se félicitait de sa connaissance et s'étonnait d'avoir aussi longtemps vécu près de lui sans le connaître.

Elle était charmée de ce jeune homme aux manières agréables et si plein de présence d'esprit. Elle en avait presque complètement oublié l'affreux événement et c'est à peine si, montée dans sa chambre, elle murmura une ou deux fois : « Ah ! c'est affreux ! » puis elle s'endormit doucement.

De son côté, Perkhotine se disait que Mme Kokhlakov n'était pas si mal que cela et qu'il l'eût crue plus âgée.

Je n'aurais pas autant appuyé sur cette entrevue du jeune employé et de l'agréable veuve si ce n'eut été pour lui le point de départ de la plus brillante carrière.

CHAPITRE II

L'ALARME

Colonel en retraite, notre chef de police, Mikhaïl Makarovitch Makarov était un excellent homme qui avait su conquérir en peu de temps la sympathie générale. Il recevait toute la ville et remplissait tant bien que mal les devoirs de sa charge.

Quand Piotr Ilitch se présenta chez lui, il faisait sa partie de whist avec le substitut du procureur et le médecin du zemstvo, Varvinski, récemment revenu de Pétersbourg où il avait brillamment terminé ses études.

Le substitut, Hippolyte Kirillovich, était un homme d'environ trente-cinq ans qui avait peut-être de soi-même une opinion meilleure que ne l'autorisaient ses vrais mérites. Avec de grandes prétentions à la psychologie, il se croyait un explorateur d'âmes des plus pénétrants. Persuadé qu'on ne l'appréciait pas à sa valeur, il pensait avoir des ennemis haut placés.

Dans le salon, notre jeune juge d'instruction, Nicolaï Parfenovitch Nelioudov, causait avec les dames. Il était de petite taille et de complexion délicate et portait beaucoup de bagues, mais savait se montrer très imposant dans l'exercice de ses fonctions dont il avait la plus haute idée. Il produisait une grande impression sur les criminels.

Piotr Ilitch fut stupéfait. On savait tout ; les cartes étaient abandonnées et Nicolaï Parfenovitch avait quitté les dames pour venir discuter du crime avec impétuo-

sité. Voici comment la nouvelle était parvenue jusque-là.

Bien que profondément endormie, la femme de Grigori avait été réveillée en sursaut par un cri affreux de Smerdiakov, le cri qu'il poussait toujours au début de ses crises d'épilepsie. Dormant encore à moitié, elle sautait à bas de son lit et courait vers la chambre où l'on entendait le malade râler et se débattre dans les ténèbres. Elle appelait déjà son mari quand elle se souvint qu'il n'était plus couché auprès d'elle au moment où elle s'était levée. Elle retourna tâter le lit. Il était bien vide.

Marfa sortit alors sur le perron d'où elle héla Grigori. Des gémissements lointains lui répondirent. Elle prêta l'oreille. Les gémissements s'élevèrent de nouveau, venant évidemment du jardin.

Effrayée, elle descendit les marches : la porte du jardin était ouverte. Elle s'en approcha et distingua nettement la voix de Grigori qui criait : « Marfa ! Marfa ! » mais une voix faible, brisée, affreuse ! Elle courut et le trouva gisant. En le voyant en cet état et tout couvert de sang, Marfa se mit à hurler.

Soudain, elle aperçut la fenêtre du maître éclairée et ouverte. Elle y courut et vit un spectacle affreux. Monsieur gisait à la renverse sur le plancher, sans mouvement, sa robe de chambre de soie claire et sa chemise blanche toutes trempées de sang.

Folle d'effroi, Marfa se précipita chez la voisine, Maria Kondratievna. La mère et la fille se réveillèrent au tapage qu'elle faisait en cognant au contrevent, et à ses cris perçants. Elles ouvrirent la fenêtre et, quand elles surent de quoi il s'agissait, elles descendirent et toutes trois coururent sur le lieu du crime.

Grigori fut transporté dans le pavillon. On fit de la lumière. Smerdiakov se débattait toujours en écumant. On lava la tête de Grigori avec de l'eau vinaigrée. Il revint à lui et demanda « si monsieur était mort », puis leur commanda de courir prévenir la police. C'est ainsi que Marie Kondratievna avait devancé Piotr Ilitch d'environ cinq minutes.

On commença immédiatement l'enquête sur place et

selon toutes les règles. Notons brièvement que Feodor Pavlovitch avait été trouvé mort, la tête défoncée et sans doute avec le même instrument qui avait servi par la suite à assommer Grigori. Celui-ci put faire un récit assez clair, quoique d'une voix faible et entrecoupée.

Des recherches furent entreprises à la lueur d'une lanterne et l'on découvrit bientôt le pilon de cuivre que Dmitri Feodorovitch avait jeté sur le sentier. Il n'y avait aucun désordre dans la pièce où gisait le cadavre de Feodor Pavlovitch. On trouva seulement sur le plancher, derrière le paravent, une enveloppe de papier fort avec cette inscription : « Trois mille roubles pour mon ange Grouchenka, si elle daigne venir, » et, un peu plus bas : « A mon petit poulet ». Cette enveloppe, qui portait trois cachets de cire rouge, était ouverte et vide. On découvrit aussi par terre le ruban rose qui avait attaché l'enveloppe. Un point de la déposition de Piotr Illitch impressionna très vivement les magistrats : Dmitri Feodorovitch avait exprimé l'intention de se tuer le lendemain matin au lever du jour ; il avait chargé un pistolet en présence du témoin et rédigé le petit billet qu'il avait placé dans la poche de son gilet, et, quand Piotr Ilitch l'avait menacé d'aller prévenir des gens qui pussent s'opposer à ce suicide, Dmitri Feodorovitch lui avait répondu en ricanant : « Tu arriveras trop tard. » Il fallait donc se hâter de courir à Mokroïé si l'on voulait le prendre vivant.

— C'est clair ; c'est clair ! répétait le substitut. Chez ces écervelés, c'est un trait commun : demain, je me tuerai ; en attendant, faisons bombance ! »

Et il s'échauffait de plus en plus en retrouvant toutes les caractéristiques de cette classe de criminels : dépenses folles en ripailles, ostentation de l'argent volé...

En attendant la fin des premières constatations, le commissaire de police Mavriki Mavrikievitch Chmertzov fut envoyé en toute hâte à Mokroïé avec instruction de ne point donner l'alarme, mais de surveiller le criminel jusqu'à l'arrivée des autorités. Il s'était acquitté de sa mission avec la plus grande discrétion et, en dehors de Trifon Borissitch, personne ne s'était douté qu'une

surveillance fût organisée. A cinq heures du matin, les magistrats étaient arrivés à Mokroïé.

CHAPITRE III

UNE AME A LA TORTURE. — PREMIER TOURMENT.

Mitia était assis, et promenait un regard effaré sur ceux qui l'entouraient sans entendre ce qu'on lui disait. Soudain il se leva et, les bras au ciel, il s'écria :

— Je ne suis pas coupable ! Je n'ai pas versé le sang de mon père ! J'avais bien voulu le tuer, mais je ne l'ai pas tué. Ce n'est pas moi !

Mais Grouchenka bondit aux pieds du chef de la police et, tout en larmes, les bras tendus, elle criait d'une voix déchirante :

— C'est moi, la maudite, qui suis coupable ! C'est à cause de moi qu'il a tué. Je le tourmentais ; je l'ai mené au crime. Par méchanceté, j'ai fait souffrir ce pauvre vieillard qui est mort. Je suis la première coupable.

— Oui, c'est toi la première coupable, misérable fille perdue ! s'écria le chef de la police avec un geste de menace. Mais on le calma ; le substitut lui prit même les mains.

— Mais c'est du désordre, Mikhaïl Makarovitch ! vous mettez obstacle à l'enquête...

— Jugez-nous ensemble ! continua Grouchenka affolée et toujours à genoux. Punissez-nous ensemble ! Maintenant, j'irai partout avec lui, fût-ce à l'échafaud !

— Groucha, ma vie, mon sang, ma sainte ! exclama Mitia, se jetant à genoux auprès d'elle et la tenant étroitement embrassée. Ne la croyez pas ! Elle n'est coupable de rien !

On la lui arracha de force, et l'interrogatoire fut repris.

— Donc, vous affirmez positivement n'être pas coupable de la mort de votre père, Feodor Pavlovitch Kara-

mazov ? interrogea le juge d'une voix douce mais ferme.

— Non, je ne suis pas coupable ! J'ai versé le sang d'un autre vieillard, mais non celui de mon père. J'ai assommé ce vieillard, mais il serait trop pénible de porter la responsabilité d'un autre sang que le sien... Quelle accusation effroyable, messieurs ! Mais alors, qui a tué mon père, si ce n'est pas moi ?... C'est une chose extraordinaire !...

— Oui, qui a pu le tuer ? reprit le juge.

Mais le substitut fit cette déclaration :

— Vos inquiétudes au sujet du vieux domestique Grigori Vassiliev sont vaines. Apprenez que, malgré les coups terribles que vous lui avez portés, selon sa déposition et selon vos aveux, l'opinion du médecin est qu'il vivra.

— Il vit ! cria Mitia, et toute sa figure s'éclaira. Seigneur ! je te remercie d'avoir exaucé la prière du misérable pécheur !... Un instant, messieurs, un petit instant, au nom de Dieu ! que j'aille près d'elle !

— Impossible en ce moment ! fit Nicolaï Parfenovitch.

On saisit Mitia qui se rassit docilement.

— C'est dommage, messieurs, je voulais lui dire que le sang qui m'a tant fait souffrir toute cette nuit ne pèse plus sur ma tête. Oh ! vous m'avez fait renaître... Pensez donc, ce vieillard qui m'a porté dans ses bras, qui me lavait, qui me soignait, lorsque tout le monde m'avait abandonné, qui était mon vrai père !... Permettez, messieurs, encore un instant. Il appuya ses deux coudes sur la table et se couvrit la figure de ses mains. Laissez-moi réfléchir, respirer un peu... Tout cela me secoue affreusement... je suis un homme et non une peau de tambour, pour que vous me frappiez aussi brutalement, messieurs !...

— Prenez donc un peu d'eau, dit Nicolaï Parfenovitch.

La figure de Mitia s'éclaira. Il se mit à rire. Son ton devint presque gai. Maintenant, c'était l'homme du monde causant d'égal à égal avec des personnes de connaissance rencontrées dans un salon.

— Je vois, Nicolaï Parfenovitch, lui répondit-il, que vous êtes un habile juge d'instruction. Mais je vous aiderai moi-même dans votre tâche. Maintenant, je suis ressuscité, et ne trouvez pas mauvais que je vous parle sans façons. Avec cela, je vous avouerai franchement que je suis un peu ivre... Un soupçon affreux pèse sur moi, puisque Grigori m'accuse... Mais, messieurs, comme je suis innocent, nous aurons vivement tiré cette affaire au clair... N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Ainsi donc, dit gravement Nicolaï Parfenovitch, nous notons que vous niez radicalement votre culpabilité ?

— Notez ? Vous voulez noter cela ? Faites, messieurs, j'y consens... Mais attendez... mettez ceci : « Il est coupable de débauche, coupable d'un horrible attentat sur un pauvre vieillard. » Et encore c'est à part moi, dans le plus profond de mon cœur, que je suis coupable, mais cela est de ma vie intime, c'est le secret de mon âme, cela ne vous regarde pas... Je ne suis pas coupable du meurtre de mon vieux père. C'est une imagination abominable. Je vous le démontrerai et vous rirez vous-mêmes de vos soupçons.

— Tranquillisez-vous, Dmitri Feodorovitch, fit le juge, comme s'il eut voulu imposer son calme à cet exalté. Mais, avant de continuer notre interrogatoire, je tiendrais, si vous y consentez, à vous faire confirmer ce fait que vous n'aimiez pas le défunt et que vous fûtes toujours en querelles avec lui. Tout à l'heure, vous avez dit : « Je ne l'ai pas tué, mais j'en ai eu l'intention. »

— Ai-je dit ça ? Il se peut, après tout... Oui, malheureusement, j'ai souvent voulu le tuer... malheureusement !

— Bien. Voudriez-vous nous expliquer les motifs de cette haine ?

— Expliquer ! et Mitia haussa les épaules d'un air sombre. Je n'ai jamais caché mes sentiments ; toute la ville les connaissait. J'ai battu mon père, j'ai manqué le tuer... et en présence de témoins, j'ai juré de revenir le tuer. Je l'ai crié pendant un mois entier, devant plus de mille témoins. Je comprends qu'il y a contre moi des charges extrêmement graves. J'ai dit à tout le monde

que je le tuerais, et voilà qu'on l'a tué ! Comment ne serait-ce pas moi ? Ha ! ha ! ha ! je vous excuse. Mais, messieurs, je veux savoir où il a été tué et comment ?

— Nous l'avons trouvé à terre, couché sur le dos, dans son cabinet, la tête défoncée, répondit le substitut.

— C'est affreux, messieurs ! et Mitia tressaillit soudainement en se couvrant la figure de la main droite.

— Mais, quant au motif de cette haine, vous avez dit publiquement que c'était la jalousie ?

— Oui, la jalousie, mais pas elle seulement.

— Des querelles d'argent ?

— Oui, l'argent aussi.

— Le différent portait, à ce qu'il paraît, sur une somme de trois mille roubles dont votre père vous aurait frustré ?

— Comment, trois mille ? Bien plus que cela ! Dix mille, peut-être. Mais j'avais résolu de me contenter de trois mille roubles dont j'avais besoin... de sorte que ce paquet, que je savais tout prêt pour Grouchenka, je le considérais comme ma propriété.

— Nous reviendrons sur ce point, fit le juge d'instruction. Je note donc que vous considériez cette enveloppe comme votre propriété.

— Notez, messieurs. Je comprends que c'est encore une charge contre moi, mais je ne crains aucune charge et je me charge moi-même entendez-vous ? Celui qui vous parle est un homme noble, ne l'oubliez pas. Il a pu faire beaucoup de bassesses, mais, au fond, il resta toujours noble... C'est ce qui m'a tourmenté toute ma vie ; j'ai été un martyr de la noblesse que je cherchais et, malgré cela, toute ma vie, je n'ai commis que des bassesses. comme nous tous, messieurs... Non, comme moi seul, seul ! Messieurs, j'ai mal à la tête... Voyez-vous, son physique m'était antipathique... quelque chose de malhonnête... il révérait et profanait tour à tour toutes les choses saintes ; il bafouait tout et ne croyait à rien... Mais maintenant qu'il est mort, je pense autrement.

— Comment, autrement ?

— Non, je ne pense pas autrement, mais je regrette de l'avoir autant détesté.

— Vous vous repentez ?

— Oh ! non ; n'écrivez pas cela. Mais, comme je ne suis pas moi-même un très beau caractère, je n'ai pas le droit de le tenir pour abominable ; voilà ! Ecrivez cela, si vous le voulez.

A ce moment Grouchenka, tout en larmes ouvrit la porte et, criant : « Malheur ! Malheur ! » elle se précipita vers Mitia, qui eut un mouvement vers elle. Mais on les retint, et Mikhaïl Makarovitch emmena Grouchenka.

Enfin, au bout de dix minutes environ, Mikhaïl Makarovitch rentra et, très ému, dit au substitut :

— Je l'ai éloignée. Elle est en bas... Ne me permettrez-vous pas, messieurs, de dire un mot à ce malheureux, oh ! en votre présence !

— Nous n'y voyons aucun inconvénient pour le moment, répondit le juge.

— Ecoute, Dmitri Feodorovitch, dit-il d'un ton compatissant, écoute, mon petit père, je l'ai conduite en bas et je l'ai laissée avec les filles du patron. Je l'ai tranquillisée. Je lui ai dit que tu allais te disculper et qu'il ne fallait pas qu'elle vînt te brouiller les idées. Elle m'a compris ; elle est bonne et intelligente ; je suis coupable envers elle ; c'est une âme chrétienne et douce. Elle n'est coupable de rien. Vais-je lui dire que tu es en paix ? — Et ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Pardon, messieurs ! fit Mitia en se précipitant vers lui, Mikhaïl Makarovitch, vous avez une âme d'ange. Dites-lui que je suis gai, gai ! Je vais bientôt en avoir fini avec ces messieurs et, aussitôt libre, j'irai la retrouver... Messieurs, maintenant, je veux vous ouvrir mon âme tout entière... Nous allons finir cela gaiement et à la fin, nous rirons tous, n'est-ce pas ?... Oh ! voyez-vous, cette femme, c'est la reine de mon âme... Elle criait : « Avec toi jusque dans la mort ! » Et que lui donné-je, moi, créature difforme et vile ? est-ce que je mérite un pareil amour ? est-ce que je mérite qu'elle m'accompagne aux travaux forcés ? Comment ne pas l'adorer ? Pardonnez-moi, messieurs ; maintenant, je suis consolé.

Et, tombant sur sa chaise, il se mit à sangloter de bonheur.

— Maintenant, messieurs, dit-il en se ressaisissant, je suis à vous. A l'œuvre ! mais ne soyez pas si minutieux ; ne me tourmentez pas pour des bagatelles. Ne vous occupez que des faits, mais au diable les vétilles !

CHAPITRE IV

SECOND TOURMENT

Le juge reprit avec un plaisir visible :

— Vous ne sauriez croire, Dmitri Feodorovitch, combien votre bonne volonté nous encourage. De notre côté, nous ferons tout notre possible pour vous aider, n'est-ce pas, Hippolyte Kirillovitch ? fit-il en se tournant vers le substitut.

— Oh ! sans doute ! répondit assez sèchement celui-ci.

— Messieurs, laissez-moi faire mon récit, sans m'interrompre pour des bagatelles, commença Mitia, bouillant d'impatience.

— Volontiers, mais, avant tout, il me faut constater un petit fait très important pour nous : vous avez bien engagé, à cinq heures du soir, vos pistolets chez votre ami Piotr Ilitch pour la somme de dix roubles ?

— Oui, messieurs. A peine étais-je rentré en ville que je les mettais en gage.

— Vous aviez donc quitté la ville ?

— Je m'en suis éloigné à une distance de quarante verstes et vous ne l'avez pas su ?

— Eh bien ! reprit le juge, ne pourriez-vous commencer votre récit par le détail de ce que vous avez fait dans votre journée d'hier ?

— Vous voulez que je commence par le commencement ? et Mitia se mit à rire. Alors, il faut que je remonte au matin d'avant-hier. J'étais allé chez le mar-

chand Samsonov pour lui emprunter trois mille roubles sur la plus solide garantie, trois mille roubles dont j'avais eu soudainement besoin.

— Il faut que je vous interrompe. D'où venait ce besoin si soudain ?

— Messieurs, nous allons recommencer à nous perdre dans les bagatelles : nous n'en finirons pas ! Ne vous fâchez pas de ma brutalité et surtout, ne me croyez pas gris ; je suis dégrisé... Je sais que vous devez m'étudier et que ce n'est pas un titre à votre bienveillance d'avoir assommé un vieillard... Mais comprenez donc que vous égareriez Dieu lui-même avec des questions pareilles... où ?... quand ?... comment ?... pourquoi ?... A quoi arriverons-nous ? Si j'ai commencé à mentir, je continuerai... Laissez donc ces banalités d'interrogatoire qui consistent à endormir la vigilance du prévenu par des questions insignifiantes pour lui poser brusquement la question capitale et le prendre au dépourvu. Je connais tout ça ; j'ai été au service...

— Mais nous ne vous avons pas fait de questions oiseuses, fit en riant Nicolaï Parfenovitch. Nous avons été tout de suite à l'essentiel.

— Je comprends et j'apprécie votre noble bonté. Nous sommes ici entre gens du monde. Laissons donc toutes ces chicanes, dit Mitia très excité. Autrement ça va devenir le diable sait quoi !

— Je suivrai volontiers vos sages indications, interrompit le substitut, cependant, je ne renoncerai pas à ma question qui est des plus importantes : pourquoi aviez-vous un aussi pressant besoin de trois mille roubles juste ?

— Mais... Je... voulais payer une dette.

— A qui ?

— Oh ! pour cela, messieurs, je ne puis absolument vous le dire. Ce n'est pas que je ne puisse le dire ou que j'aie peur de le dire. Si je le tais, c'est par principe ; cela fait partie de ma vie intime et je ne permets à personne de pénétrer dans ma vie intime. Votre question n'a pas trait à l'affaire en cause. Sachez seulement que j'avais à acquitter une dette d'honneur.

— Monsieur, dit le substitut d'un ton sévère, laissez-moi vous rappeler que vous êtes dans votre droit en ne répondant pas aux questions que nous vous posons ; c'est affaire à vous. Mais notre devoir nous oblige à vous dire combien vous vous nuisez par votre dissimulation. Cela dit, continuez, je vous prie.

L'interrogatoire continua, constamment interrompu par les protestations de Mitia contre des questions qu'il jugeait par trop minutieuses. Mais il restait toujours bonhomme et expansif.

Il raconta comment Samsonov l'avait « trompé », comment il avait vendu sa montre pour six roubles et fut grandement indigné de voir consigner ce fait insignifiant à ses yeux. Puis il dit son voyage chez Liagavi et les tourments que lui avait fait endurer la jalousie.

On nota qu'il avait un poste d'observation sur les derrières de la maison de son père et qu'il se faisait renseigner par Smerdiakov sur tout ce qui s'y passait. Il parlait avec chaleur et dominait sa honte à se dénuder ainsi sous les regards des étrangers, faisant tous ses efforts pour être véridique.

Il raconta ensuite sa visite à Mme Kokhlakov, et que, sortant de chez elle, en fureur, il avait pensé à massacrer quelqu'un s'il le fallait, pour se procurer les trois mille roubles dont il avait besoin. On nota ce point.

Puis il en vint à dire comment Grouchenka s'était débarrassée de lui en allant chez Samsonov, laissant échapper que s'il n'avait pas alors tué Fénia, c'est qu'il n'en avait pas eu le temps, ce qui fut consigné au procès-verbal. Il s'assombrissait de plus en plus.

Comme il se montrait courant au jardin de son père, le juge d'instruction l'interrompit et, tirant le pilon de cuivre de sa serviette, il lui demanda :

— Connaissez-vous ceci ?

— Ah ! oui, fit-il avec un sombre sourire, je connais fort bien. Donnez donc... Ah ! mais, diable, non ; je ne veux pas y toucher.

— Daignez donc nous dire minutieusement comment vous vous l'êtes procuré .

— Je daigne. — Et il les satisfit.

— Mais dans quel but l'aviez-vous pris ?

— Mais sans but. Je l'ai pris et je me suis sauvé.

— Si vous n'aviez pas de but, c'est incompréhensible.

La colère bouillait en Mitia. Il jeta au juge un regard farouche. Il se repentait toujours plus d'avoir raconté tous les détails de sa jalousie à « des gens pareils ».

— Le pilon, je m'en fous ! lâcha-t-il brusquement.

— Mais, pourtant !

— Eh bien ! c'était pour les chiens... J'ai peur dans l'obscurité.

— Alors, vous aviez donc l'habitude de sortir armé, puisque vous craigniez tant l'obscurité ?

— Pffft ! Au diable, messieurs, il est impossible de parler avec vous ! cria Mitia au paroxysme de sa colère, et se tournant vers le greffier, il lui dit d'un ton furieux : — Inscris tout de suite, tout de suite ! que j'ai pris ce pilon pour aller tuer mon père, Feodor Pavlovitch. Êtes-vous contents ?

— Nous comprenons très bien que vous ne faites cette déclaration que sous l'empire de l'exaspération causée par nos questions, que vous considérez comme oiseuses et qui sont, au contraire, d'une importance capitale, répondit sèchement le substitut.

— Bon ; j'ai pris ce pilon. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je l'ai pris et je me suis sauvé ; voilà tout ! C'est honteux ! si cela continue ; je ne dis plus rien... — Puis, se dominant, il reprit : — Vous me rappelez ce personnage qui vous poursuit dans les cauchemars et qui fait semblant de ne pas savoir où vous êtes caché, bien qu'il le sache parfaitement. C'est pour mieux jouir de votre terreur et vous faire souffrir plus longtemps... Mais quittons les rêves, messieurs. Je suis le loup ; vous êtes les chasseurs : chassez le loup !

— Votre comparaison n'est pas juste... commença doucement le juge d'instruction.

— Pas juste ? s'écria Mitia, vous êtes libres de vous méfier des criminels que vous tourmentez de vos questions, mais vous n'avez pas le droit de ne pas croire un homme de cœur et de méconnaître les plus nobles élans

de son âme, je le crie hardiment !... Nous continuons ? demanda-t-il d'une voix brève et lugubre.

CHAPITRE V

TROISIÈME TOURMENT

Visiblemnt, Mitia s'efforçait de ne pas oublier le moindre détail. Mais les deux magistrats se tenaient raides et gourmés et ne posaient plus de questions.

Quand il en fut au moment où, fou de haine, il avait tiré le pilon de sa poche, il s'arrêta comme de propos délibéré, et tout en fixant son regard sur le mur, il sentait bien qu'ils le mangeaient des yeux.

— Eh bien ! fit le juge, vous avez tiré le pilon de votre poche et puis ?

— Et puis je l'ai tué d'un coup d'assommoir sur le crâne... Voilà ce que vous voudriez que je vous dise, n'est-ce pas ? — Ses yeux étincelaient ; une colère folle l'envahissait.

— C'est ainsi, selon nous, confirma Nicolaï Parfenovitch, et... selon vous ?

Mitia baissa les yeux et garda un instant le silence.

— Selon moi, messieurs, voilà comment tout se passa, commença-t-il à voix basse. Était-ce les larmes de quelqu'un ? Est-ce ma mère qui priait Dieu pour moi ? Est-ce le bon esprit qui me baisa à cet instant ? Je ne sais, mais le diable fut vaincu. Je bondis de ma cachette et je me mis à courir vers la palissade, que je franchissais quand je fus saisi par Grigori... Mais, messieurs, vous vous moquez de moi ! fit-il en s'interrompant tout à coup.

— A quoi voyez-vous cela ? demanda Nicolaï Parfenovitch.

— Parbleu ! Mon père git là-bas la tête cassée et vous ne pouvez croire qu'après avoir eu l'intention de le tuer, après avoir tiré le pilon de ma poche, je me sois sauvé

tout à coup ! Vous êtes des farceurs ! — Et il leur tourna le dos si violemment que la chaise en craqua.

— Et, reprit le procureur sans paraître prendre garde à l'émotion de Mitia, au moment où vous quittiez la fenêtre, avez-vous vu si la porte donnant sur le jardin et qui se trouve à l'autre bout de la maison était fermée ?

— Non, elle n'a pas été ouverte.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument ; et qui donc eût pu l'ouvrir ?

Il tressaillit soudain et s'écria :

— Mais, est-ce que vous avez trouvé la porte ouverte ?

— Ouverte.

— Mais qui donc a pu l'ouvrir, si ce n'est vous ?

— La porte était ouverte et le meurtrier de votre père est sûrement entré et ressorti par là, dit le substitut en martelant ses syllabes. Pour nous, c'est clair comme le jour. Le meurtre a eu lieu dans la chambre même et *non pas à l'extérieur de la fenêtre ;* l'examen des lieux, la position du cadavre, tout l'indique ; il ne peut y avoir aucun doute.

— Mais c'est impossible ! criait Mitia, n'y comprenant plus rien, pendant tout le temps que je me suis trouvé dans le jardin, la porte est restée fermée. Ce n'est que par la fenêtre que je l'ai vu. Même si je ne m'en souvenais pas, j'en serais encore sûr, parce que les *signaux* n'étaient connus que de moi, de Smerdiakov et du défunt. Sans les signaux, il n'eût ouvert à personne.

— Des signaux ! quels signaux ? interrogea le substitut avec une curiosité goulue et semblant craindre que Mitia ne voulût plus s'expliquer sur ce point qui lui paraissait capital.

— Et vous ne les connaissez pas ! fit Mitia en clignant de l'œil d'un air agressif. Eh bien ! si je ne vous les dis pas, qui vous renseignera ? Il n'y avait que le ciel et nous trois qui les connussions, et le ciel ne vous les dira pas... Ha ! ha ! Consolez-vous, messieurs, vous avez affaire à un inculpé qui se plaît à accumuler les charges contre soi-même, parce qu'il est un chevalier d'honneur, ce que vous n'êtes pas.

Le substitut se préoccupait fort peu de ces insolences ; il brûlait seulement de connaître ce fait nouveau... Mitia leur donna tous les détails nécessaires sur les signaux. Pendant qu'on notait ces explications, le procureur demanda brusquement, comme s'il fut tombé sur une idée tout à fait neuve :

— Mais, si Smerdiakov connaissait aussi ces signaux et si, comme vous le dites, ce n'est pas vous le meurtrier de Feodor Pavlovitch, ne serait-ce pas le valet qui, après avoir amené votre père à ouvrir, au moyen des signaux, aurait commis le crime ?

Mitia lui lança un regard d'ironie et de haine si perçant qu'il lui fit baisser les yeux, et dit :

— Voici que vous avez encore attrapé la queue du renard, hé ! hé ! Vous vous êtes figuré que je sauterais sur cet appât en criant à tue-tête : « C'est Smerdiakov ! » Vous vous êtes trompé. Je n'accuserai pas Smerdiakov.

— Vous ne le soupçonnez point ?

— Et vous ?

— Nous l'avons soupçonné aussi.

— Laissons les plaisanteries, fit sombrement Mitia ; dès que j'ai connu l'assassinat de mon père, cette idée m'est venue ; mais décidément non, ce n'est pas Smerdiakov.

— Mais pourquoi affirmez-vous son innocence avec une pareille assurance ?

— C'est ma conviction. J'ai l'impression que Smerdiakov est l'être le plus bas et le plus lâche qu'il soit possible d'imaginer. Ce n'est pas un lâche, c'est, monté sur deux jambes, le total de toutes les lâchetés du monde. Il se traînait à mes pieds et baisait mes bottes en me suppliant « de ne pas lui faire peur ! » C'est une poule malade, épileptique, un faible d'esprit qu'un gamin de huit ans rosserait. Il n'a pas de caractère et il n'aime pas l'argent ; il refusait mes cadeaux. Qu'aurait-il eu contre le vieux pour le tuer ? Et il est peut-être son fils naturel. Vous savez cela ?

— Nous connaissons cette légende. Mais vous, vous êtes le fils de votre père, et ça ne vous a pas empêché de dire à tout le monde que vous le tueriez.

— Voilà une assez laide pierre dans mon jardin. Elle ne vous fait pas honneur. C'est une vraie lâcheté ! Je vous ai dit que, malgré toutes mes imprudentes paroles, malgré tous mes désirs coupables, mon ange gardien m'a sauvé et que je n'ai pas tué. Entendez-vous, procureur, je n'ai pas tué ! Il suffoquait, en proie à la plus intense émotion. — Et qu'a dit Smerdiakov ? demanda-t-il après un silence. Ai-je le droit de vous demander ?

— Vous avez le droit de nous faire telles questions qu'il vous plaît sur ce qui touche l'affaire, dit le procureur d'un air froid et sévère, et nous sommes obligés de vous répondre. Nous avons trouvé le valet Smerdiakov sur son lit, en proie à une crise d'épilepsie qui le reprenait pour la dixième fois de suite. Le médecin a même dit qu'il ne pourrait pas passer la nuit.

— Alors, c'est le diable qui a tué mon père ! s'écria Mitia, comme s'il eût encore douté jusque-là si ce n'était pas Smerdiakov ?

Puis il poursuivit son récit qui lui était de plus en plus pénible. Il se sentait très ému, offensé, à la torture, cependant que le substitut ne cessait de le taquiner :

— Auriez-vous l'obligeance de nous dire pourquoi vous êtes alors redescendu dans le jardin au lieu de vous sauver tout de suite ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Vous avez voulu porter secours au blessé ?

— Peut-être ; je ne m'en souviens pas.

— Vous étiez donc inconscient ?

— Non pas ; je me souviens de tout. J'ai sauté près de lui « pour voir » ; je lui ai essuyé la tête avec mon mouchoir.

— Nous avons vu ce mouchoir. Vous espériez le rappeler à lui.

— Je ne sais pas. J'ai tout simplement voulu m'assurer s'il vivait encore ou non.

— Eh bien ?

— Je ne suis pas médecin. Je n'ai pu résoudre le cas, et je me suis sauvé, persuadé que je l'avais tué.

— C'est ce que je voulais savoir. Continuez, dit le procureur.

Hélas ! Mitia n'eut pas l'idée de dire qu'il n'était revenu en arrière que poussé par la compassion et qu'il avait même prononcé des paroles de regret sur le corps de sa victime. Le substitut en conclut qu'il avait seulement voulu s'assurer que le seul témoin de son crime était bien mort, preuve d'un esprit froidement calculateur.

— Comment avez-vous pu vous rendre chez cette servante, ensanglanté comme vous étiez ?

— Je ne m'étais pas encore aperçu que je fusse ensanglanté.

— C'est vraisemblable. Ça se passe souvent ainsi, fit le substitut.

Mais Mitia ne put plus se décider à ouvrir son cœur devant ces gens. Il se sentait mal à l'aise en présence de ces êtres froids qui « s'enfonçaient en lui comme des gales ». Aussi répondit-il brièvement à leurs questions répétées.

— Eh bien ! j'ai résolu de me tuer. A quoi bon vivre, puisque son offenseur revenait pour réparer en l'épousant le mal qu'il lui avait fait ? J'ai compris que tout était perdu. Et j'avais derrière moi l'opprobre et le sang de Grigori ! Alors, je suis allé dégager mes pistolets pour me faire sauter la cervelle au lever du jour.

— En attendant, vous vous offriez une petite orgie au courant de la nuit.

— Je serais allé me tuer à l'entrée du village vers cinq heures du matin. J'avais rédigé ce petit billet chez Perkhotine et je l'avais mis dans ma poche. Lisez-le si vous voulez, fit-il d'un ton de mépris en jetant le papier sur leur table.

— Comment n'avez-vous pas pensé à vous laver les mains avant d'entrer chez Perkhotine ? vous n'aviez donc pas peur d'éveiller ses soupçons ?

— Que m'importait, puisque je devais me tuer à cinq heures ? Sans le meurtre de mon père, vous ne seriez pas venus ici. C'est le diable qui a tué mon père et qui vous a prévenus. Comment avez-vous pu arriver si vite ? C'est fantastique !

— M. Perkhotine nous a dit que vous étiez arrivé chez

lui, avec une liasse de billets de cent roubles dans vos mains ensanglantées.

— C'est exact.

— Où vous étiez-vous procuré tout cet argent, puisqu'il résulte clairement de l'emploi de votre temps que vous n'avez pu passer chez vous ?

— En effet ; je ne suis pas allé chez moi, répondit très tranquillement Mitia, le regard à terre.

— D'où le teniez-vous donc ? Vous nous avez dit vous-même que, le même jour, à cinq heures du soir, vous n'aviez pas...

— Dix roubles. En effet ; et, tout à coup, je me suis trouvé à la tête de milliers de roubles ! Que faire, si je ne vous explique pas la provenance de cet argent ?... Eh bien ! vous ne la connaîtrez pas !

Le substitut lui fit de nouveau observer qu'il était libre de ne pas répondre s'il croyait que ce fût son avantage, mais que son silence sur des questions aussi graves pouvait lui être fort préjudiciable.

— *Et cœtera, et cœtera*, messieurs. Vous me l'avez déjà dit, s'écria brutalement Mitia. Je comprends très bien que c'est le point le plus important, mais je ne parlerai pas

— C'est votre affaire ! dit nerveusement Nicolaï Parfenovitch.

— Sans plaisanterie, messieurs, déclara Mitia en les regardant avec fermeté, j'avais prévu que nous nous heurterions sur ce point. C'est fini ! D'ailleurs je ne vous en veux pas ; il vous est impossible de me croire sur parole. Il se plongea dans un silence farouche.

— Mais, ne pourriez-vous nous faire comprendre par allusion les motifs qui vous contraignent à vous renfermer dans un mutisme si dangereux pour vous ?

Mitia sourit tristement et, d'un air pensif, il répondit :

— Si je parlais, je me couvrirais de honte, d'une honte bien plus atroce que tout ce que pourrait m'en attirer le meurtre de mon père et le vol de son argent. Vous allez prendre note de cela ?

— Mais oui, balbutia Nicolaï Parfenovitch.

— Vous ne le devriez pas. Je ne vous en ai parlé que par bonté ; je pouvais ne pas le dire et vous en abusez. Eh bien ! écrivez tout ce que vous voudrez, conclut-il avec dégoût.

— Ne nous direz-vous pas de quelle nature est cette honte ? demanda timidement Nicolaï Parfenovitch.

— Inutile de vous fatiguer. Je ne me salirai plus à votre contact. Brisons là !

Ceci fut prononcé d'un ton par trop tranchant et, d'un coup d'œil, le juge s'assura que le substitut n'avait pas perdu tout espoir de faire parler l'inculpé.

— Ne pourriez-vous au moins nous dire quelle était la somme que vous aviez en mains en entrant chez Perkhotine ?

— Je ne le puis.

— N'avez-vous pas dit à ce monsieur que vous aviez trois mille roubles prêtés par Mme Kokhlakov ?

— Peut-être. Je ne dirai plus rien sur ce point.

— Alors, veuillez nous dire comment vous êtes venu ici et ce que vous y avez fait.

Il fit un résumé très sec, disant cependant comment il avait renoncé à se tuer « en raison de faits nouveaux ».

— Nous reviendrons là-dessus pendant l'interrogatoire des témoins, conclut Nicolas Parfenovitch. Maintenant, veuillez poser sur cette table tout ce que vous avez sur vous et principalement votre argent.

— L'argent ?... Eh bien ! voici mon argent ; prenez et comptez ; c'est tout, il me semble. Et il tira de sa poche tout ce qu'il pouvait avoir d'argent, jusqu'à la petite monnaie. Il y avait huit cent trente-six roubles quarante kopeks.

— Vous avez bien voulu nous dire que vous aviez laissé trois cents roubles chez Plotnikov. Vous avez donné dix roubles à Perkhotine, vingt au cocher ; vous en avez perdu deux cents aux cartes. Avec ce qu'il y a sur cette table, cela fait en tout environ quinze cents roubles.

— C'est bien ça.

— Tout le monde dit qu'il y avait plus que cela.

— Qu'on le dise.

— Vous l'avez affirmé vous-même.

— Je l'ai affirmé moi-même.

— Tout cela sera contrôlé par les dépositions des témoins.

Puis, se levant, Nicolas Parfenovitch déclara à Mitia qu'il était obligé d'examiner minutieusement ses habits et tout le reste...

— Comme il vous plaira, répondit Mitia, et je retournerai mes poches, si vous le voulez, et il joignit le geste à la parole.

— Il faut retirer vos habits.

— Comment, me déshabiller ? Ne pouvez-vous me fouiller et m'examiner comme cela ?

— C'est impossible. Il faut vous déshabiller.

— C'est bien, concéda Mitia, mais pas ici, je vous prie, derrière le rideau. .

— Derrière le rideau, consentit Nicolas Parfenovitch avec une figure très grave.

CHAPITRE VI

MITIA JOUÉ PAR LE PROCUREUR

Mitia était absolument abasourdi de cette nouvelle exigence. Jamais il n'aurait pensé qu'on osât le traiter ainsi, lui, Dmitri Feodorovitch Karamazov. Il se soumit par fierté, sans prononcer une parole. Les deux magistrats l'avaient accompagné derrière le rideau.

— Eh bien ! faut-il aussi que je retire ma chemise ? demanda-t-il d'un ton brutal. Mais les magistrats ne lui répondirent pas : ils étaient absorbés dans l'examen de ses habits et cette étude semblait les passionner. — Ils ne gardent aucune retenue, pensa Mitia. Ils n'observent même pas la plus élémentaire politesse... Et, d'un ton encore plus grossier et irrité, il réitéra sa demande :

— Faut-il, oui ou non, ôter ma chemise ?

— Vous le saurez en temps voulu, répondit Nicolaï Parfenovitch.

Cependant, le juge passait soigneusement la main sur le col, les revers et toutes les coutures des vêtements, comme s'il eut espéré découvrir une cachette d'argent sous la doublure.

— Ils me traitent comme un voleur et non comme un officier, murmura Mitia à part soi.

Jusqu'au greffier qui insistait pour qu'on n'oubliât pas de sonder la casquette, en rappelant qu'un voleur jugé dernièrement avait trouvé moyen de dissimuler dans la sienne une assez forte somme.

— Permettez ! s'écria tout à coup Nicolas Parfenovitch, dont le regard était tombé sur la manche droite de la chemise de Mitia, pourquoi cette manche est-elle repliée à l'intérieur ? Est-ce qu'il n'y a pas de sang ?

— Oui, du sang, fit brièvement Mitia.

— Alors, il faut retirer aussi votre chemise ; c'est très important.

Mitia rougit de colère.

— Ainsi, je dois rester nu devant tout le monde, cria-t-il.

— Il n'importe ; nous arrangerons cela. En attendant, veuillez ôter vos chaussettes.

— Mais c'est une plaisanterie ! Est-ce vraiment indispensable ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter ! répondit sévèrement le juge.

— Puisqu'il le faut... balbutia Mitia en s'asseyant sur le lit où il se mit en devoir de retirer ses chaussettes. ce qui était d'autant plus pénible qu'il avait les pieds fort sales et que tout le monde le voyait. Il en devint tout à fait grossier : — Ne voulez pas chercher autre part encore, puisque vous avez si peu honte ?

— Inutile pour le moment.

— Et dois-je rester nu ? ajouta-t-il furieusement.

— Oui, c'est nécessaire. Mais asseyez-vous ici et enveloppez-vous dans la couverture du lit. Nous allons arranger cela.

Tous les vêtements furent montrés aux témoins ; acte

fut dressé de cette visite. Puis Nicolaï Parfenovitch sortit et les effets de Mitia furent emportés derrière lui. Le substitut l'accompagnait. Seuls, les gendarmes restèrent avec Mitia. Il était furieux contre ces « canailles de magistrats qui le traitaient comme un chien ».

Mais quelle ne fut pas son indignation quand au lieu de ses habits on lui présenta des hardes qu'il ne connaissait pas.

— Voici de quoi vous habiller, dit le juge ; M. Kalganov vous prête ces habits avec une chemise propre. Par bonheur, il avait tout cela dans sa valise. Voici vos chaussettes et votre caleçon.

— Je ne veux pas des habits des autres ! cria-t-il avec fureur, je veux les miens. Au diable Kalganov !

On finit par lui faire comprendre que ses vêtements constituaient des pièces à conviction. Il s'habilla donc, tout en remarquant que ces vêtements étaient ridiculement étroits.

— Vous devez être satisfaits ; me voici affublé comme un bouffon. En tout cas, je désire que M. Kalganov sache bien que je ne lui ai pas fait cet emprunt spontanément.

— Il le comprend fort bien et il regrette vivement la situation où vous vous trouvez.

— Je me fous de son regret ! Eh bien ! allons-nous coucher ici ?

Le ridicule de son accoutrement l'exaspérait.

— Il ne vous reste plus qu'à me passer par les verges ! grinça-t-il sans plus vouloir regarder ce juge « qui avait fait voir à tout le monde le linge sale qu'il portait ».

— Nous allons procéder à l'interrogatoire des témoins, dit Nicolaï Parfenovitch. Dmitri Feodorovitch, nous avons fait tout ce que nous avons pu en votre faveur, mais, devant votre refus catégorique de nous dévoiler l'origine de la somme trouvée sur vous...

— Ah ! messieurs, interrompit furieusement Mitia, vous m'avez sali. Non, Dmitri Feodorovitch n'est pas l'homme que vous pensez et si j'étais coupable, je jure que je me serais tué sans attendre même le lever du jour. Aurais-je eu cette attitude ? aurais-je éprouvé cette

émotion ? aurais-je osé vous regarder en face si j'étais vraiment un parricide, quand le meurtre de Grigori, accompli par fatalité, n'a cessé de me torturer toute la nuit ? (mais non par crainte du châtiment !) Et vous voudriez qu'à des persifleurs comme vous, qui ne croient à rien et qui ne voient rien, j'allasse révéler une nouvelle honte, fût-ce dans l'espoir de me sauver ?... Qui a ouvert cette porte ? qui a tué mon père ? je n'en sais rien et je m'y perds, mais ce n'est pas moi, sachez-le bien ! et puis, en voilà assez. Laissez-moi en paix, déportez-moi, fusillez-moi, mais ne m'irritez plus. Appelez vos témoins !

A peine s'était-il tu, que le substitut lui dit de l'air le plus froid et le plus tranquille :

— Nous devons vous faire connaître la déposition très grave pour vous de votre victime, Grigori Vassiliev. Il dit qu'avant même de vous avoir vu traversant le jardin, il a constaté que la porte de la maison était *ouverte en grand*. Or, vous avez dit qu'elle était restée fermée pendant tout le temps que vous avez passé dans le jardin. Je ne vous cacherai pas que Vassiliev en conclut que vous avez dû sortir par cette porte, bien qu'il ne vous ait pas vu de ses yeux.

— Absurdité ! cria Mitia, c'est un impudent mensonge ! Il n'a pu voir la porte ouverte ; elle était fermée. Il ment !

— J'ai le devoir de vous répéter que sa déposition est extrêmement nette. Je l'ai interrogé à plusieurs reprises sur ce point ; il n'a jamais varié.

— Ce n'est pas vrai. C'est hostilité contre moi ou hallucination de fou. Il avait le délire par suite de sa blessure. Il avait perdu la mémoire exacte des choses.

— Mais il vit la porte ouverte au moment qu'il entrait au jardin et non en revenant à soi après sa blessure.

— Ce n'est pas vrai ; cela ne peut être ; je ne suis pas sorti par la porte, criait Mitia, suffoquant.

— Cet objet vous est-il connu ? Et le juge lui montra soudainement une grande enveloppe avec trois cachets. Elle était déchirée sur le côté et vide. Mitia ouvrit de grands yeux en balbutiant :

— Mais c'est l'enveloppe où mon père avait renfermé les trois mille roubles. Il doit y avoir une inscription : « A mon petit poulet... » Voyez-vous ?

— L'inscription y est bien ; mais l'argent est parti.

— Messieurs ! c'est Smerdiakov ! s'écria tout à coup Mitia. C'est lui qui a tué et volé ! Lui seul savait où était cachée cette enveloppe. C'est lui ; à présent, c'est clair comme le jour !

— Mais vous saviez aussi que cette enveloppe existait et qu'elle était cachée sous le matelas.

— Je ne l'ai jamais su. C'est la première fois que je la vois. Tout ce que j'en savais avant, c'est Smerdiakov qui me l'avait dit.

— Cependant, vous nous avez dit vous-même que cette enveloppe était sous le matelas de votre défunt père.

— Sottise ! Je ne l'ai jamais su. Je parlais au hasard. Mais que dit Smerdiakov ? C'est le principal. On dit souvent comme cela des choses sans savoir... Personne autre que Smerdiakov ne savait où se trouvait cette enveloppe. Mais c'est sûrement lui qui a tué ; c'est clair comme le jour ! — Il ressassait les mêmes mots, s'acharnait furieusement ! — Comprenez-moi bien et faites-le arrêter tout de suite ! Il a frappé mon père juste au moment où je me suis enfui, quand Grigori gisait sans connaissance. Il a fait les signaux et mon père lui a ouvert. Sans cela il n'aurait ouvert à personne !

— Mais vous oubliez, dit triomphalement le substitut, vous oubliez qu'il n'était besoin de faire aucun signal, puisque la porte était déjà ouverte pendant que vous étiez encore dans le jardin !

— La porte... Ah ! oui, la porte !... murmurait Mitia en regardant le magistrat. Et il se laissa tomber sans force sur une chaise. Oui, la porte !... C'est une fantasmagorie ! Dieu est contre moi, répétait-il, hébété.

— Vous voyez, dit gravement le substitut. D'un côté, cette accablante déposition de Grigori ; de l'autre, votre silence entêté et incompréhensible sur l'origine de l'argent trouvé en votre possession, de cet argent apparu soudainement dans vos mains, alors que trois heures

avant, et de votre propre aveu, vous aviez engagé vos pistolets pour dix roubles ! Comprenez votre situation.

Mitia était en proie à une émotion inexprimable. Il pâlit, puis tout à coup il s'écria :

— Eh bien ! je vous dirai mon secret ; vous saurez d'où je tenais cet argent. Je vous révélerai ma honte pour nous éviter à tous de plus grands malheurs.

CHAPITRE VII

LE GRAND SECRET DE MITIA

— Messieurs, commença-t-il avec la même émotion, cet argent... était *à moi*. Il y avait quinze cents roubles que je portais sur moi depuis un mois déjà... suspendus à mon cou... cousus dans un chiffon... Et c'était ma honte.

Les visages des magistrats s'allongèrent. Ce n'était pas du tout ce qu'ils attendaient.

— Mais chez qui les aviez-vous pris ?

— Parlez net : vous vouliez dire : *volés !* Eh bien ! oui, je les ai volés, ou, tout de même : *pris*. Mais ce n'est qu'hier soir que je les ai réellement volés.

— Hier soir ? Mais vous venez de dire que vous les aviez depuis un mois ?

— Oui, mais je ne les ai pas volés chez mon père ; ne craignez rien ! Je les ai volés chez elle... Laissez-moi vous raconter cela sans m'interrompre ; c'est déjà assez pénible ! Il y a un mois, mon ancienne fiancée, Katherina Ivanovna, me fit venir... C'est la plus noble des nobles âmes. Mais elle me haïssait depuis longtemps et je le méritais... depuis la première fois... quand elle était venue chez moi, là-bas... Mais assez ; vous n'êtes pas dignes de savoir cela... Elle me fit donc venir, il y a un mois, et me remit trois mille roubles en me priant de

les envoyer à une parente de Moscou (comme si elle n'eut pas pu les envoyer elle-même). C'était juste à cette heure fatale de ma vie, où je venais de m'éprendre de *l'autre*, Grouchenka, que j'emmenai ici, à Mokroïé et, en deux jours, j'ai dépensé la moitié de ces maudits trois mille roubles. Les quinze cents roubles qui restaient, je les ai cachés sur moi, je les portais comme un scapulaire. Hier, j'ai déchiré le chiffon qui les contenait et j'ai commencé à les dépenser. C'est le reste de ces quinze cents roubles qui est entre vos mains.

— Mais, il y a un mois, vous avez dit à tout le monde que vous aviez dépensé trois mille roubles et non quinze cents.

— C'est vrai ; je l'ai raconté partout. Mais je n'en ai dépensé que quinze cents et j'ai cousu le reste dans un sachet.

— C'est fantastique, murmura Nicolaï Parfenovitch. — Mais vous n'avez dit à personne que vous aviez ces quinze cents roubles ?

— A personne.

— C'est étrange... Pourquoi ce silence ? Quel besoin aviez-vous d'en faire un pareil secret ? Une telle action est tout au plus légère, indélicate ; ce n'est qu'un abus de confiance momentané et, étant donné votre caractère, si c'est blâmable, ce n'est pas tellement honteux ! Et même, si je ne me trompe, vous en aviez fait l'aveu à quelqu'un. Alors, pourquoi ce secret et cette honte exagérée ? Il était difficile d'admettre que l'aveu de cette faute vous ait coûté un tel tourment...

— La honte, dit fermement Mitia, consistait en ce que j'avais distrait quinze cents roubles de cette somme et non en ce que j'avais pris les trois mille roubles.

— Ma foi, dit le substitut, je ne vous comprends pas. Une fois les trois mille roubles détournés, la honte était acquise. L'usage fait de la somme volée importe peu... A propos, pourquoi avez-vous partagé cette somme en deux ?

— C'est en cela même que consiste l'infamie ! s'écria Mitia. Ce qui est honteux à dedans, c'est le calcul !

— Incompréhensible !

— Vous m'étonnez. Suivez-moi bien. Je prends l'argent confié à mon honneur et je le dépense à faire la noce, après quoi, je reviens chez Katherina Ivanovna en lui disant : « Je suis coupable ; j'ai dépensé les trois mille roubles. » Ce n'est pas trop joli ; mais c'est le fait d'une brute indélicate et non d'un voleur... Maintenant, autre cas, plus favorable encore... je dépense seulement quinze cents roubles, le lendemain, je rapporte la moitié restante de l'argent et l'on peut être sûr que, dussé-je travailler toute ma vie, je rendrai ce que j'ai détourné. Je suis donc alors un misérable, mais pas un voleur... pas un voleur !

— Admettons cette distinction, fit froidement le substitut, mais il est étrange que vous y attachiez une pareille importance.

— Oui, j'y attache une extrême importance... J'ai l'argent d'autrui sur moi ; si je me décide à le rendre, je suis un malhonnête homme, mais pas un voleur ; si je ne puis me décider à cette restitution, je tombe dans l'infamie. Or, j'ai eu beau me raisonner depuis un mois entier, je n'ai pu me décider. Vous trouvez cela bien ?

— Je ne dis pas que ce soit bien, répondit le procureur, mais d'ailleurs, laissons cette casuistique et revenons à l'affaire. Malgré nos questions vous ne nous avez pas encore expliqué pourquoi vous avez fait ce partage. A quoi destiniez-vous ces quinze cents roubles que vous aviez cachés ? J'insiste sur cette question.

— Ah ! mais, je ne vous explique pas l'essentiel ! s'écria Mitia en se frappant le front, sans cela vous auriez compris à l'instant. L'ignominie est dans l'intention. Je pensais chaque jour: que faire, si elle me dit : « C'est toi que j'aime ; emmène-moi au bout du monde ! » Je ne l'avais pas encore comprise ; alors je croyais qu'il lui fallait de l'argent avant tout et qu'elle ne me pardonnerait pas ma misère. Et voilà que je compte à loisir quinze cents roubles ; j'en fais un sachet ; je le couds froidement. Ce travail fini, je m'en vais faire la noce avec l'autre moitié de l'argent ! Voilà

ce qui est ignoble ! Avez-vous compris, maintenant ?

Les deux magistrats se mirent à rire aux éclats.

— Selon moi, ricana Nicolaï Parfenovitch, vous avez agi d'une façon prudente en ne dépensant pas tout. Quel mal y a-t-il à ça ?

— Le mal est que j'ai volé : voilà ! Pendant tout ce mois que je portais cet argent sur ma poitrine et que je me disais : tu es un voleur ! je n'ai connu que le scandale et la débauche. Si j'ai frappé cet officier à la taverne, si j'ai maltraité mon père, c'est que je me savais un voleur. Et cependant, je me disais aussi : non, tu n'es pas un voleur, car tu peux encore rendre cet argent. C'est seulement hier, quand je me suis décidé à déchirer mon sachet en courant chez Fénia, que je suis devenu un voleur pour toute ma vie. Comprenez-vous ?

— Mais pourquoi ne vous êtes-vous décidé qu'hier soir ?

— Pourquoi ? Singulière question ! Mais parce que je m'étais condamné à mort pour le lendemain matin. Il m'était égal de mourir infâme... Eh bien ! non ; cela ne m'était pas égal, messieurs. Cette nuit, le meurtre de mon vieux domestique et la menace de la Sibérie me tourmentaient, certes, mais bien moins que la pensée de cet argent maudit et irrémédiablement dépensé, bien moins que d'être un voleur à tout jamais !

— Je commence à vous comprendre, Dmitri Feodorovitch, dit le substitut avec une sorte de compassion. Mais pourquoi n'avoir pas recouru au seul moyen logique de dénouer la situation ; aller trouver Katherina Ivanovna, faire noblement l'aveu de vos fautes et la prier de vous prêter la somme dont vous aviez besoin ? Ce cœur généreux ne vous eut pas repoussé, d'autant plus que vous pouviez lui offrir cette garantie déjà proposée au marchand Samsonov et à Mme Kokhlakov, si c'est une sérieuse garantie, toutefois.

— Est-ce que vous me prenez pour un pareil misérable ? fit Mitia en regardant le substitut, comme s'il n'en eut cru ses oreilles. Il est impossible que vous parliez sérieusement.

— Mais je parle sérieusement, je vous l'assure ! reprit le magistrat d'un air étonné. Pourquoi ne parlerais-je pas sérieusement ?

— Mais parce que c'eût été ignoble ! Oui j'ai eu cette bassesse, j'ai pensé à lui emprunter de quoi la trahir, avec celle qui l'avait si gravement offensée... Mais le faire ! Ah ! quelle vilenie ! cria furieusement Mitia en déchargeant un formidable coup de poing sur la table. Mais pensez donc qu'elle eût consenti ! avec un délice de vengeance, en se délectant de son mépris pour moi ! Car c'est aussi une âme infernale et passionnée. Moi, j'aurais pris l'argent et c'eut été pour toute la vie ! Oh ! mon Dieu !... Je vous ai fait un terrible aveu, messieurs, appréciez-le à sa valeur. Mais... est-ce que vous allez aussi prendre note de cela ? J'ai pour ainsi dire mis mon âme à nu devant vous ; ne fouillez pas du doigt dans ces plaies, Seigneur ! et il se cacha la tête dans les mains.

— Ne vous tourmentez pas ainsi, dit le procureur. Ce procès-verbal vous sera lu et on y changera tout ce que vous voudrez. Maintenant, je vous demanderai encore si personne au monde n'a vraiment connu ce sachet ni ce qu'il contenait. Ce serait invraisemblable !

— Personne, vous dis-je.

— Soit. Mais ne perdez pas ceci de vue : nous avons des dizaines de témoignages constatant que vous avez dit à qui voulait l'entendre que vous aviez dépensé ici trois mille roubles et non quinze cents, quand vous y vîntes la première fois. De même, hier, vous vous prétendiez de nouveau en possession de trois mille roubles... Tout le monde en témoigne.

— Ça signifie que j'ai menti et que tout le monde a répété mon mensonge.

— Mais pourquoi avoir menti ?

— Le diable le sait !... Pour me vanter !... J'ai menti et je n'ai plus voulu me démentir... Pourquoi l'homme ment-il ?

— C'est ce qu'il est parfois difficile de déterminer, Dmitri Feodorovitch, dit le substitut d'une voix imposante. Ce sachet, était-il volumineux ?... Par exemple ?

— Pliez en deux un billet de cent roubles. Voilà ce que ça faisait.

— Il eut mieux valu nous montrer le chiffon qui l'enveloppait.

— Je ne sais pas où il peut être.

— Mais où et quand l'avez-vous ôté de votre cou ?

— C'est en sortant de chez Fénia pour aller cher Perkhotine que je l'ai arraché de mon cou et que j'en ai retiré l'argent.

— Dans l'obscurité ?

— Je n'avais pas besoin de bougie. J'ai tâté avec mes doigts.

— Sans ciseaux, dans la rue ?

— Sur la place, je crois. Quant aux ciseaux, vous savez bien s'il est difficile de déchirer un vieux chiffon.

— Où avez-vous jeté le chiffon ?

— Mais je ne sais où ; sur la place ! Que vous importe ?

— Ce chiffon constituerait une pièce à conviction en votre faveur. Comment ne le comprenez-vous pas ?... Et ce chiffon, où l'aviez-vous pris ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Ces choses-là ne s'oublient pas.

— J'ai dû déchirer quelque linge à moi.

— C'est qu'on pourrait trouver la pièce dont vous avez déchiré ce morceau. C'était de la toile ? Du calicot ?

— Le diable le sait. Attendez... Il me semble que je ne l'ai pas déchiré... C'était du coton... Je crois que c'était un bonnet de ma logeuse.

— Comment le lui aviez-vous pris ?

— Je crois que je le lui avais pris pour me faire un essuie-plume. Ça n'était bon à rien. Un lambeau de coton mille fois lavé.

— Vous vous en souvenez bien

— Oh !... bien !... Je m'en fiche !

— Alors, votre logeuse pourrait se souvenir de l'avoir perdu ?

— Comment voulez-vous qu'elle ait fait attention à un vieux chiffon sans valeur ?

— Il est étrange que vous ayez complètement oublié

l'endroit de la place où vous avez jeté ce chiffon.

— Assez ! assez ! messieurs. Je vois clairement que vous ne m'avez pas cru ! Tant pis pour moi. Je n'avais pas besoin de vous livrer mon secret qui n'est pour vous qu'un sujet de risées ; je le vois dans vos yeux... Soyez maudits, bourreaux !

Sa figure exprimait un absolu désespoir. Il fallait en finir et interroger les témoins, car il était déjà près de huit heures. C'était un matin maussade ; la pluie tombait à torrents.

— Puis-je regarder à la fenêtre ? demanda Mitia.

— Si cela vous plaît, lui fut-il répondu.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre, dont l'averse fouettait les petits carreaux verdâtres. Au-dessous, c'était la route boueuse, et, plus loin, à travers le voile de l'eau qui tombait, on apercevait les lignes des pauvres chaumières, encore plus laides et plus noires d'être mouillées. Il se souvint de « Phébus aux boucles dorées » et qu'il voulait se tuer à son prochain lever.

— Ce décor de pluie eut mieux convenu, se dit-il en souriant. Puis, avec un geste tranchant, il se retourna vers « ses bourreaux » et s'écria : — Messieurs, je vois bien que je suis perdu. Mais elle ? Dites-moi, faut-il donc qu'elle périsse avec moi ? Elle est innocente. Elle dit qu'elle est coupable de tout, mais elle n'est coupable de rien !

— Vous pouvez vous rassurer entièrement à son sujet, répondit le substitut, nous n'avons aucun motif d'inquiéter la personne qui vous intéresse.

— Merci, messieurs ; je savais bien que vous étiez des hommes honnêtes et justes. Vous m'enlevez un poids des épaules. Que faisons-nous, maintenant ? Je suis prêt.

— Il faut nous hâter de passer à l'interrogatoire des témoins. Tout cela doit se faire en votre présence ; c'est pourquoi...

Mitia était épuisé : « Encore un peu, se disait-il, et je deviens fou ! »

CHAPITRE VIII

LES TÉMOINS

L'audition des témoins commença. Toute l'attention des instructeurs continuait à se porter sur la question : trois mille roubles ou seulement quinze cents ? les témoignages furent unanimes contre Mitia.

Le premier témoin appelé fut Trifon Borissitch. Il se présenta devant les magistrats sans la moindre crainte. Au contraire, il s'était donné un air d'indignation et d'extraordinaire loyauté. Il affirma que Mitia avait dépensé trois mille roubles au moins lors de sa première bombance et que tous les paysans du pays l'avaient su de lui-même.

— Vous avez jeté plus de mille roubles rien qu'aux tziganes, affirma l'hôtelier.

— Je ne leur en ai pas donné plus de cinq cents. Seulement, à ce moment-là, j'étais gris et je n'ai pas compté ; c'est dommage, dit Mitia d'un air funèbre.

Il était assis de côté et écoutait d'un air triste et fatigué qui semblait dire : racontez ce que vous voudrez, maintenant, tout m'est égal.

— Vous leur avez jeté plus de mille roubles, Dmitri Feodorovitch, maintint fermement l'hôtelier, et sans même regarder ! J'ai vu la somme dans vos mains. Je ne l'ai pas comptée, mais il y avait beaucoup plus de quinze cents roubles. J'ai vu de l'argent dans ma vie et je suis apte à l'estimer d'un coup d'œil.

Quant à la somme apportée la seconde fois par Mitia, il maintint que l'accusé en personne lui avait dit avoir trois mille roubles.

— En êtes-vous sûr, Trifon Borissitch ?

— Vous l'avez dit en présence d'André, le cocher. Il est ici ; on peut l'interroger et, pendant que vous régaliez le chœur, vous avez crié que c'était le sixième millier de roubles que vous laissiez ici. Stéphane et Se-

mion ont entendu et Piotr Fomitch Kalganov, qui était près de vous, a pu l'entendre aussi.

Tous les témoins cités par l'hôtelier confirmèrent sa déposition : en deux fois Mitia avait dépensé six mille roubles à Mokroïé.

Puis ce fut Kalganov. Il dut reconnaître qu'il avait entendu Mitia parler de six mille roubles dépensés à Mokroïé. Il ne savait pas quelle somme pouvaient représenter les billets que Mitia avait à la main. Il affirma que les Polonais avaient volé au jeu. Aussitôt après leur départ, les actions de Mitia avaient singulièrement monté près de Grouchenka et c'était elle-même qui lui avait dit qu'elle l'aimait.

Mais, malgré le visible dégoût de Kalganov pour le métier de témoin, le substitut le tint longtemps sur la sellette, et, quand enfin on lui rendit la liberté, il s'en fut sans cacher son indignation.

Les deux Polonais ne comparurent pas devant les magistrats sans une certaine crainte dissimulée sous une extrême dignité. Le petit homme à la pipe se dit fonctionnaire de douzième classe. Il servait en Sibérie comme vétérinaire. Son nom était Moussialovitch. M. Vroublevski était chirurgien-dentiste. Il se trouva qu'ils parlaient russe beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient voulu faire croire la veille.

L'homme à la pipe fit un pompeux étalage de ses anciennes relations avec Grouchenka, ce qui eut pour effet de mettre Mitia hors de lui : « Il ne permettrait pas à ce drôle de s'exprimer ainsi en sa présence. » M. Moussialovitch insista pour que le mot « drôle » fût consigné au procès-verbal.

— Consignez ! consignez ! criait Mitia, ça ne m'empêchera pas de lui dire qu'il est un drôle.

Le juge quitta adroitement ce terrain brûlant pour interroger de suite le Polonais sur le fond de l'affaire. Les magistrats furent extrêmement frappés par la relation que leur fit Moussialovitch de la tentative de corruption de Mitia qui lui avait proposé trois mille roubles pour s'en aller, mais n'avait pu en payer comptant que sept cents en donnant sa parole de compléter

la somme dès le lendemain, son argent étant resté en ville.

Mitia riposta qu'il n'avait pas formellement promis le complément pour le lendemain même, mais M. Vroublevski confirma la déposition de son compère, et, après avoir réfléchi, Mitia convint qu'il avait bien pu faire cette promesse aux Polonais alors qu'il était déjà fort échauffé. Le procureur conclut de cette réponse que la seconde partie de la deuxième somme de trois mille roubles avait probablement été cachée en ville, ce qui écartait ce fait gênant pour l'accusation que Mitia n'eut plus que huit cents roubles sur lui, seul fait de l'instruction qui fût favorable à Mitia !

Quand on demanda à Mitia où il aurait pu prendre les deux mille trois cents roubles nécessaires pour tenir la parole donnée à Moussialovitch, il répondit avec fermeté qu'il avait l'intention de proposer à ce sale Polonais une délégation sur ses biens de Tchermachnia injustement détenus par son père. Le procureur ne put s'empêcher de sourire de cette réponse naïve.

— Vous pensez qu'il aurait accepté ces droits hypothétiques en place d'argent comptant ? demanda-t-il à Mitia.

— Mais sans doute, répondit Mitia ; cela eut pu lui valoir jusqu'à six mille roubles ; il aurait mobilisé ses sales avocats, un tas de sales petits Polonais et de sales Juifs et ce n'est pas trois mille roubles qu'ils auraient eu, mais ils auraient arraché tout Tchermachnia au vieux.

Les Polonais s'en furent, et le vieux Maximov s'avança, timide et triste. Il n'avait pas quitté Grouchenka et n'avait cessé de sangloter, si bien que c'était elle qui le consolait.

Quand on lui demanda s'il avait pu évaluer la somme d'argent en possession de Dmitri Feodorovitch, alors que celui-ci lui remettait ses dix roubles, il affirma sans hésitation qu'il y avait là vingt mille roubles.

Enfin vint le tour de Grouchenka. Elle entra, la figure sévère et calme. Très pâle, elle tremblait de fièvre et s'enveloppait frileusement dans un châle ; son air tranquille

et réservé fit la meilleure impression sur l'assemblée.
Mitia la guettait avec une inquiétude, mais, d'un coup d'œil rapide, elle le tranquillisa à l'instant. L'interrogatoire commença.

Quand on en vint à cette question : « Quelle était la nature de vos relations avec le lieutenant en retraite Karamazov ? » Grouchenka répondit d'une voix basse et ferme :

— Il n'était pour moi rien de plus qu'une connaissance et c'est à ce titre que je l'ai reçu tout ce dernier mois.

Puis elle reconnut avec franchise qu'il lui avait plu par moments, mais qu'elle ne l'avait pas aimé. Elle se faisait un jeu de l'affoler par méchanceté, et tenait la même conduite vis-à-vis du père, s'amusant de leur mutuelle jalousie. Elle n'avait jamais eu l'intention de céder au vieillard et se contentait de s'en moquer. Pendant tout ce mois elle s'était peu occupée d'eux, toutes ses pensées se concentrant sur celui qu'elle attendait.

On en vint aux éternels trois mille roubles. Grouchenka confirma que Mitia lui avait bien dit avoir dépensé cette somme à Mokroïé, le mois dernier. Elle n'avait pas compté, cependant.

Cette déposition satisfit grandement le substitut. Les questions suivantes établirent qu'elle savait que l'argent venait de chez Katherina Ivanovna.

— Avez-vous jamais entendu dire qu'on ait dépensé moins de trois mille roubles et que Dmitri Karamazov ait caché une moitié de cette somme ?

Elle n'en avait jamais entendu parler, et il se trouva même que Mitia, au cours de ce mois, lui avait avoué à plusieurs reprises qu'il n'avait pas un kopek.

— Il espérait toujours recevoir de l'argent de son père, ajouta-t-elle.

— Et n'a-t-il pas manifesté en votre présence l'intention de tuer son père ?

— Oh ! oui, soupira-t-elle.

— Croyiez-vous qu'il le ferait ?

— Non, répondit-elle avec fermeté, je comptais trop sur la noblesse de son caractère.

— Agrafena Alexandrovna, dit Mitia en se levant,

crois en moi comme en Dieu ; je n'ai pas versé le sang de mon père.

Puis il se rassit. Alors, Grouchenka se leva à son tour et fit pieusement le signe de la croix vers la sainte image.

— Dieu merci ! dit-elle d'une voix chaleureuse et pénétrante. Puis, s'adressant à Nicolaï Parfenovitch, elle ajouta : — Vous pouvez croire ce qu'il vous dit. Je le connais ; il ne mentira jamais contre sa conscience : croyez-le !

— Merci, Agrafena Alexandrovna, tu as réconforté mon âme ! fit Mitia d'une voix tremblante.

Quant à l'argent dépensé la veille, elle avait plusieurs fois entendu Mitia dire en public qu'il avait apporté trois mille roubles. Mais elle seule savait que cet argent avait été volé chez Katherina Ivanovna un mois plus tôt.

Son interrogatoire fini, elle se retira.

Mitia semblait calme et rempli de courage, mais ses forces physiques étaient à bout et ses yeux se fermaient malgré lui. On se mit à la rédaction du procès-verbal. Il en profita pour se coucher sur un coffre et s'endormit à l'instant. Il fit un bien singulier rêve.

Un paysan le menait en chariot à travers un lieu désert et par un assez mauvais temps. Il faisait froid, et la neige fondante tombait à gros flocons. On apercevait au loin un village dont la moitié des maisons étaient brûlées. Quand on y atteignit, il était plein de femmes placées sur un rang, toutes maigres et brunes. L'une d'elles porte un petit enfant qui pleure dans ses bras, car elle n'a plus de lait. L'enfant pleure, pleure, et tend ses petits bras nus et crispe ses petits poings bleus de froid.

— Pourquoi pleure-t-il ? demanda stupidement Mitia, pourquoi ses petits poings sont-ils bleus ? Pourquoi ne l'enveloppe-t-on pas ?

— Parce que ce sont des pauvres, des incendiés. Ils n'ont pas de pain ; ils attendent du secours, répond le cocher.

— Ce n'est pas ça que je te demande, continue Mitia, je te demande pourquoi les hommes sont pauvres, pour-

quoi l'enfant n'a pas de lait, pourquoi la steppe est nue, pourquoi l'on ne nourrit pas cet enfant ?

Et il sent que ses paroles sont folles et cependant que c'est celles-là précisément qu'il faut dire. L'attendrissement lui gagne le cœur ; il a envie de pleurer ; il voudrait consoler à la fois et la mère et l'enfant et les sinistrées, mais cela tout de suite, avec la fougue des Karamazov... Et voici qu'il entend près de lui la voix de Grouchenka qui lui dit :

— J'irai désormais où tu iras. Je ne te quitterai plus de la vie.

— Où ? où ? s'écrie-t-il en ouvrant les yeux et en s'asseyant sur le coffre... Nicolaï Parfenovitch est debout près de lui et lui demande d'écouter la lecture du procès-verbal qu'il aura à signer.

Mitia avait dormi près de deux heures.

— J'ai fait un beau rêve, messieurs, dit-il d'une voix étrange et la figure illuminée de joie.

CHAPITRE IX

LE DÉPART DE MITIA

Le procès-verbal une fois signé, Nicolaï Parfenovitch, lut solennellement à Mitia un ordre de mise en arrestation, précédé de considérants minutieux, et lui annonça qu'on allait le transférer dans la prison de la ville.

— Attendez ! s'écria alors Mitia avec un élan d'attendrissement involontaire : — Messieurs, nous sommes tous cruels ; nous faisons tous pleurer des hommes, des mères et des nourrissons, mais il faut bien qu'on sache que, de nous tous, je suis le plus grand misérable. Tous les jours, me frappant la poitrine, je me promettais de me corriger, et chaque jour je recommençais mes infamies. Je comprends que des êtres pareils à moi ont besoin, pour être mis à la raison, de se voir frapper par le sort. Je n'aurais jamais pu me relever moi-même;

mais le tonnerre a tonné. J'accepte mon infamie, car je veux souffrir et me purifier par la souffrance. Mais, écoutez-moi: je ne suis pas coupable de la mort de mon père et j'accepte la punition, non parce que je l'ai tué, mais parce que j'ai désiré le tuer et que j'aurais pu le tuer. Cependant, j'ai l'intention de lutter contre vous jusqu'à la fin et Dieu décidera. Adieu, messieurs, ne m'en veuillez pas si j'ai été souvent brutal pendant cet interrogatoire.

— L'instruction n'est pas encore terminée, fit le juge, nous allons la continuer en ville ; de mon côté, je vous souhaite volontiers bonne chance... et l'acquittement... Quant à vous, Dmitri Feodorovitch, je vous tiens pour un homme plus malheureux que coupable. Nous pensons tous, ici, que vous avez un noble cœur, mais, hélas ! trop esclave de ses passions.

— Messieurs, dit Mitia, vous êtes bons et humains. Puis-je *la* voir et prendre congé d'elle ?

On amena Grouchenka. Les adieux furent courts et sans phrases. Elle s'inclina profondément devant lui en disant :

— Je t'ai dit que, désormais, j'étais à toi pour toujours et que je te suivrais où qu'on t'envoyât. Adieu, innocent qui t'es perdu toi-même. Ses lèvres tremblèrent; des larmes coulèrent sur ses joues.

— Pardonne-moi, Groucha, de t'avoir perdue par mon amour !

Il voulut parler encore, mais il s'interrompit brusquement et sortit.

Le commissaire Mavriki Mavrikievitch, un petit homme bouffi, avait sans doute quelque motif d'irritation, car c'est d'un ton fort peu aimable qu'il le pria de s'asseoir dans la troïka. Mitia pensa :

— Il était tout de même plus gentil quand je le régalais à la taverne.

Trifon Borissitch descendit aussi le perron. Près de la porte se tenait une foule de paysans, de femmes et de cochers qui regardaient curieusement.

— Adieu, gens de Dieu ! leur cria-t-il de la voiture. Pardonnez-moi !

— Pardonne-nous toi-même, répondirent deux ou trois voix.

— Adieu, Trifon Borissitch ! cria encore Mitia.

Mais Trifon Borrissitch ne se retourna même pas, sans doute très occupé par les soins qui le faisaient s'agiter et crier à ce moment.

Mitia rougit et se tut. Il sentit un grand froid. Le ciel s'était couvert de nuages. Un vent aigre s'était mis à siffler.

— Je dois avoir la fièvre, pensa-t-il en roulant les épaules. — Adieu Trifon Borissitch ! cria-t-il encore, mais cette fois par pure méchanceté. L'hôtelier ne broncha point et les bras fièrement croisés, il se contenta de regarder Mitia d'un air de sévérité inflexible.

— Adieu, Dmitri Feodorovitch ! et, sorti on ne sait d'où, Kalganov s'élança vers le chariot. Il eut encore le temps de serrer la main de Mitia.

— Adieu, cher ami ! fit chaleureusement celui-ci, je n'oublierai pas ta générosité.

Les clochettes tintèrent. On emmenait Mitia.

QUATRIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

LES ENFANTS

CHAPITRE PREMIER

NICOLAS KRASSOTKINE

Nous sommes au commencement de novembre. Onze degrés de froid. Le verglas couvre la terre. Un vent sec et tranchant soulève une poussière de grésil. Il ne neige plus.

Non loin de la place, près du magasin Plotnikov, dans une petite maison proprette, habite la veuve du fonctionnaire Krassotkine, mort depuis près de quatorze ans. C'est une agréable femme de trente ans qui vit de ses rentes, honnêtement et modestement. Elle est tendre et gaie. Elle est restée veuve à l'âge de dix-huit ans, après un an de mariage, et, ces quatorze années, elle les a uniquement consacrées à l'éducation de Nicolas, son fils et son trésor.

C'est un garçon hardi et fort intelligent, entêté, insolent, déterminé, et qui déconcerte ses maîtres par sa facilité d'acquisition.

Il regarde ses camarades de haut en bas, mais n'est pas vantard et accepte leurs hommages comme lui étant dus. Rempli d'amour-propre, il sait con-

server vis-à-vis de ses maîtres la juste mesure voulue, mais il aime les farces et les polissonneries. Il tyrannise sa mère qui se laisse faire, mais souffre de le sentir indifférent à sa tendresse, et lui en fait des reproches auxquels l'entêté ne répond que par une froideur toujours grandissante. Non pas qu'il agisse de parti-pris, mais tel est son caractère. Il aime beaucoup sa mère, mais a en horreur ce qu'il appelle les « tendresses de veau ».

Il a déjà lu plusieurs des livres laissés par son père. Sa mère ne s'en inquiète pas, mais elle s'étonne qu'aux jeux de son âge, son fils préfère passer des heures entières, debout près de la bibliothèque, à dévorer quelque bouquin. Aussi en sait-il plus qu'on en sait généralement à son âge.

Deux escapades valurent à Nicolas une certaine célébrité en même temps que de grandes inquiétudes à sa mère.

Une fois, à la campagne, étant allé s'amuser avec plusieurs de ses camarades chez le fils d'un chef de gare, il tint le plus imprudent des paris et se coucha sur la voie à l'arrivée d'un express. Tout le train lui passa sur le corps et, quand ses camarades, épouvantés, s'approchèrent de lui, il gisait sans mouvement, évanoui d'émotion. Néanmoins, très vite revenu à lui, il eut la force d'âme de les convaincre qu'il avait seulement voulu les terrifier par un évanouissement simulé.

A la suite de l'incident de l'express, les relations de Nicolas et de sa mère changèrent de nature. Elle en avait été tellement effrayée, qu'elle éprouva plusieurs terribles crises de nerfs. Epouvanté de ce dont il était cause, Nicolas donna sa parole d'honneur de ne jamais plus commettre de ces gamineries. Et, dans son émotion, il pleura toute la journée sur le sein de sa mère.

Le lendemain, il s'éveilla aussi « indifférent » que devant, mais il était devenu plus silencieux, plus modeste et plus réfléchi. Et, cependant, six semaines plus tard, il s'abandonnait à une polissonnerie d'un autre genre, mais tout aussi fâcheuse que la première. Il nous suffira de dire que, bien qu'il s'y fût seulement

trouvé mêlé, la mère en sentit redoubler ses inquiétudes.

Nicolas possédait un grand chien, qu'il s'était procuré on ne sait comment, et tyrannisait impitoyablement, en échange de quoi la pauvre bête l'adorait.

Rappelons que c'était à Krassotkine qu'Ilucha, le fils du capitaine en second, Snéguirev, avait donné un coup de couteau-canif, pour venger son père des railleries de ses camarades.

Ce triste matin de novembre était un dimanche, et Nicolas avait à sortir pour « une affaire extraordinairement grave ».

Aussitôt sorti, il se hâta par les ruelles. En approchant de la place du marché, il tira un sifflet de sa poche et lança un appel strident qui fit aussitôt apparaître un garçon de onze ans fort élégamment vêtu.

C'était un nommé Smourov, fils d'un fonctionnaire très aisé. Il appartenait à la classe préparatoire, tandis que Krassotkine était de deux classes en avance sur lui. Il sortait en cachette, car ses parents lui avaient défendu de fréquenter ce polisson de Nicolas, vraiment par trop turbulent. Ce garçon était de ceux que nous avons vus jeter des pierres au fils du capitaine en second.

— Voici déjà une heure que je vous attends, Krassotkine, fit-il d'un air résolu, comme ils se mettaient en route vers la place.

— Je suis en retard. Je n'ai pu faire autrement.

— Vous emmenez Pérezvone là-bas ?

— Oui.

— Eh ! mais, si c'était Joutchka !

— Impossible. Joutchka s'est perdu dans le Grand Tout !

— Alors, puisque qu'Ilucha dit que Joutchka est une sorte de grison mal peigné comme Perezvone, ne pourrait-on faire passer Perezvone pour Joutchka ? Ilucha y couperait peut-être ?

— Ecolier, abhorre le mensonge, fût-il fait dans une bonne intention ! Mais j'espère bien que tu n'as pas annoncé ma visite là-bas ?

— Dieu m'en préserve ! Mais j'ai bien peur que ce ne soit pas Perezvone qui le console. Son père, « la

Filasse », nous a dit qu'il allait lui donner aujourd'hui un toutou, un vrai molosse avec le nez noir ; il espère ainsi consoler Ilucha, mais j'en doute.

— Comment va-t-il, Ilucha ?

— Mal, très mal. Je le crois phtisique. Il a toute sa conscience, mais il respire très difficilement ; c'est la faiblesse. Il n'en a pas pour une semaine. Herzenchtube y va. Ils ont de l'argent, maintenant.

— Les médecins sont des canailles. Leur science est une blague. Et vous allez faire de la sentimentalité, là-bas.

— Nous sommes une dizaine à nous y rendre chaque jour.

— Ce qui m'étonne le plus là dedans, c'est le rôle d'Alexeï Karamazov. Il trouve le temps d'aller faire du sentiment avec des gamins la veille ou l'avant-veille du jour où l'on va juger son frère pour un crime effrayant !

— Il n'y a pas là de sentimentalité. Toi-même, tu vas bien faire la paix avec Ilucha !

— En voilà, une expression ! Au surplus, je ne permets à personne d'apprécier mes actes.

— Ilucha sera bien content de te voir. Il ne se doute pas de ta prochaine visite. Pourquoi as-tu été si longtemps à te décider ?

— Cher garçon, c'est mon affaire. J'y vais parce que c'est ma volonté, tandis que vous autres, vous vous y êtes laissé emmener par Alexeï Karamazov. Il y a une différence. D'ailleurs, je n'y vais point pour faire la paix ; c'est une expression stupide.

— Ce n'est pas Karamazov qui nous a emmenés. Nous y sommes allés peu à peu, l'un après l'autre... Le père était heureux de nous voir. Il perdra la raison quand Ilucha en mourra... Le pauvre homme se conduit comme un fou depuis longtemps, et c'est une faute d'autant plus grave qu'il est noble... Mais le vrai coupable là dedans est ce parricide qui l'a maltraité.

— En tout cas, Alexeï Karamazov est pour moi une énigme. Je me suis fait une opinion sur lui, mais je voudrais la contrôler.

Nicolas se tut gravement et Smourov fit de même. Il va sans dire que le second vénérait le premier et ne son-

geait même pas à s'égaler à son modèle. Il était très intrigué d'avoir entendu Nicolas déclarer qu'il allait voir Ilucha *de lui-même*. Qu'est-ce que pouvait cacher cette résolution ?

Ils traversaient la place du marché. Perezvone courait çà et là, allant reconnaître ses congénères selon le protocole usité chez la gent canine.

— Smourov, dit soudain Nicolas, je me plais à l'observation... Tu as vu de quelle manière les chiens se flairent quand ils se rencontrent ? Il y a là une loi générale d'espèce.

— Une drôle de loi !

— Pourquoi drôle ? Si les chiens étaient doués de sens critique, ils trouveraient sans doute des choses beaucoup plus drôles dans les relations sociales de leurs maîtres, les hommes. Cette idée remarquable est de Rakitine. Je suis socialiste, Smourov.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est vouloir les hommes égaux, sans préjugés, affranchis du mariage, de la religion et de toutes les lois, agissant chacun à sa guise. Tu n'es pas encore assez grand pour comprendre ces choses...

Puis, passant près d'un paysan, il lui cria : « Bonjour, Matveï ! »

— Bonjour ! répondit le paysan. Tu es écolier, sans doute ?

— Juste !

— On te fouette ?

— Un peu.

— Ça fait mal ?

— Tiens !

— Ah ! la vie ! soupira le paysan.

— Adieu ! fit Nicolas.

— Adieu ! répondit le paysan. Tu es un charmant garçon.

— C'est un brave homme, dit Nicolas en s'en allant. J'aime à causer avec le peuple, et suis toujours heureux de lui rendre justice.

— Pourquoi lui as-tu menti ? On ne nous fouette pas.

— Parce que je n'aime pas à donner de longues explications. Les paysans ont dans l'idée qu'on fouette

les écoliers et qu'on doit les fouetter. Ça l'aurait chagriné si je lui avais dit qu'on ne fouette pas chez nous... Tu n'y comprends rien. Il faut savoir parler au peuple.

— Oui, mais ne taquine personne si tu ne veux pas que nous recommencions l'aventure de l'oie.

— Ne te fais pas de bile ; cette fois, il n'y aura rien.

Ce qui ne l'empêcha pas de se moquer d'un employé de marchand, qui criait encore de fureur quand les deux écoliers étaient déjà loin.

— Pourquoi t'être moqué de lui ? demanda Smourov, qui, tout en riant de bon cœur, ne se sentait pas rassuré en compagnie d'un pareil polisson.

— J'aime à mettre en branle les imbéciles de toutes les classes de la société. Ainsi, ce paysan, que tu vois là, crois-tu qu'il a une assez sotte physionomie ? On dit qu'il n'y a rien de plus stupide qu'un Français stupide, mais, quand les Russes s'y mettent... A-t-il l'air bête !

— Laisse-le, Nicolas !

— Du tout. Je suis parti, maintenant... Eh ! bonjour, paysan !

Le paysan, bonne figure ronde, simple et barbue, jeta un regard sur le gamin et répondit sans se hâter :

— Eh bien ! bonjour, si tu ne plaisantes pas.

— Et si je plaisante ? fit Nicolas en riant.

— Si tu plaisantes, plaisante, et que Dieu soit avec toi. Il est toujours permis de plaisanter.

— Pardon, j'ai plaisanté.

— Eh bien ! que Dieu te pardonne !

— Et toi, me pardonnes-tu ?

— Très volontiers. Va-t'en.

— Tiens, tu es donc un paysan intelligent ?

— Et même plus intelligent que toi, répondit gravement le paysan.

— Cela, j'en doute, reprit Nicolas, un peu interloqué.

— N'en doute pas ; c'est sûr !

— Tu as peut-être raison.

— Je le savais, frère.

— Adieu, mon paysan.

— Adieu !

— Il est des paysans de différentes sortes, dit Nicolas à Smourov, après un silence. Je ne savais pas que je tomberais sur un esprit solide. Je suis toujours prêt à reconnaître l'esprit chez le peuple.

Vingt pas avant la maison du capitaine, Nicolas s'arrêta et dit à Smourov d'aller lui chercher Karamazov.

— Il faut d'abord se flairer, dit-il.

— Mais pourquoi ? Tu n'as qu'à entrer ; on sera enchanté de te voir. Vous n'allez pas faire connaissance à la gelée.

— Je sais ce que je fais ! trancha despotiquement Nicolas et, docile, Smourov courut remplir sa mission.

CHAPITRE II

JOUTCHKA

Très grave, Nicolas s'adossa à une haie et attendit. Il y avait déjà longtemps qu'il souhaitait faire la connaissance d'Aliocha, dont ses camarades lui avaient beaucoup parlé. Jusqu'ici, il les avait toujours écoutés avec une indifférence méprisante. Mais, à part soi, il se sentait attiré vers le héros de tant de récits admiratifs. Aussi, l'instant était-il grave.

Il s'agissait pour lui de montrer son indépendance, et de ne pas se laisser prendre pour un gamin. Aussi s'inquiétait-il énormément du tort que sa petite taille pouvait lui faire dans l'esprit d'Aliocha.

Aliocha ne se fit pas attendre. Il marcha vers Krassotkine d'un pas rapide et l'air joyeux.

— Est-il donc si content de me voir ? pensa Nicolas, non sans plaisir.

Aliocha était fort différent de ce que nous l'avons laissé. Il ne portait plus la soutane et, très élégamment vêtu, les cheveux coupés courts, il était vraiment beau. Son aimable visage avait conservé une expression de

tranquille gaîté. Il était sorti sans pardessus. Il tendit la main à Nicolas en disant :

—Vous voici donc ! Comme nous vous attendions tous !

— Il y avait pour cela des raisons que vous connaîtrez. Je suis très heureux de faire votre connaissance ; il y avait longtemps que j'en attendais l'occasion, balbultia Nicolas un peu ému.

— Nous aurions fait connaissance sans cela. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Mais ici, vraiment, vous venez bien tard !

— Dites-moi : comment va-t-il ?

— Il va très mal, le pauvre Ilucha ; il est perdu.

— Que dites-vous ? s'écria Nicolas avec chaleur. Avouez, Karamazov, que la médecine est une duperie !

— Il parle très souvent de vous, même dans son sommeil et quand il délire. On voit qu'il vous aimait beaucoup, jusqu'à l'incident... du canif... Est-ce là votre chien ?

— Oui, c'est Perezvone.

— Ah ! ce n'est pas Joutchka ? fit Aliocha en fouillant le regard de Nicolas avec une sorte de regret. Joutchka est donc perdu ?

— Je sais que vous auriez tous voulu voir Joutchka, et Nicolas sourit mystérieusement. Ecoutez, Karamazov, je vous ai appelé ici pour vous expliquer précisément ce point avant d'entrer. Voyez-vous, Ilucha est entré en classe préparatoire au printemps dernier. Dans cette classe, ce sont tous des gamins qui ont commencé dès l'abord à le taquiner. Moi, qui suis de deux classes plus haut, j'observais de loin. Je vis que c'était un noble enfant qui ne se laissait pas molester et n'hésitait pas à faire le coup de poing. Il a l'œil fier et brillant. J'aime ces natures-là. On se moquait de lui, parce qu'il était mal vêtu, et je n'aime pas ça. J'ai pris son parti et je les ai râclés. Je tape dessus et ils m'adorent. Quand ils ont vu que je le prenais sous ma protection, ils l'ont laissé tranquille. Ce fier garçon avait fini par avoir un culte pour moi ; il m'obéissait et m'imitait. Nous allions l'un chez l'autre. Mais peu m'importait. Je l'instruisais

et le développais. Je voulais être utile, comme vous cherchez à l'être, ce qui est une des principales causes de la sympathie que je ressens pour vous... Soudain, je m'aperçois qu'il est confus, chagrin. A force de questions, je finis par apprendre qu'il est devenu, je ne sais comment, l'ami de Smerdiakov, le laquais de votre père défunt. Ce domestique l'avait initié à un jeu, aussi stupide que cruel, consistant à jeter à un chien de basse-cour un morceau de pain où était une épingle. Ce chien, mal nourri, se jette sur le pain, l'avale, se met à pousser des cris perçants et à courir follement autour de la cour, puis, toujours hurlant, il s'enfuit et on ne le voit plus.

« Ilucha m'avoua cela en pleurant ; il ne savait que répéter : « Il courait et il criait ! » Il avait des remords. Je pris l'affaire au sérieux, car je voulais lui donner une leçon : « Tu t'es conduit bassement, lui dis-je, tu es un vaurien. Je ne le dirai à personne, mais dès aujourd'hui, je cesse toutes relations avec toi ». Cela le frappa beaucoup, et j'avoue que je sentis tout de suite que j'avais été trop loin ; mais il était tard pour revenir sur ce que j'avais dit. Mon intention était seulement de le faire languir quelques jours, au bout desquels je lui aurais tendu la main. Mais il me lançait des regards si farouches que je le crus infesté d'esprit de révolte et, pour le réduire, je me mis à le traiter avec mépris, à me détourner de lui à chaque rencontre, avec un sourire ironique. Voyant que je l'avais abandonné, les autres enfants se remirent à le taquiner, et les batailles recommencèrent. Un jour, il se jette sur plusieurs de ses camarades. Je le regardais, je le plaignais, et j'étais sur le point de me précipiter à son secours quand il rencontra mon regard. Je ne sais ce qu'il se figura, mais il se jeta sur moi et me frappa d'un coup de canif à la hanche. Je ne suis pas lâche. Je ne bougeai point, et je me contentai de lui lancer un regard de mépris, comme pour lui dire : « Frappe encore, puisque c'est le salaire dont tu paies mon amitié. » Alors, il jeta son canif et s'enfuit en sanglotant à haute voix. Naturellement, je ne me plaignis pas, et j'ordonnai à tous les

camarades de garder le silence. Je n'en parlai à ma mère que lorsque cette égratignure fut cicatrisée. J'ai su qu'il vous mordit le même jour. Vous comprenez les sentiments qui l'agitaient. J'ai été sot de ne pas venir faire la paix avec lui quand il est tombé malade, et je m'en repens...

— Quel dommage, s'écria Aliocha, que je n'aie pas su cette histoire plus tôt. J'aurais été chez vous, et je vous aurais demandé de venir le voir. Dans la fièvre, il ne cessait de vous appeler. Vous ne pouvez savoir combien il vous aime. Et vous n'avez pas trouvé ce Joutchka? Je l'ai entendu trois fois répéter : « Je suis malade ! C'est Dieu qui me punit d'avoir tué Joutchka. » Si l'on pouvait lui faire voir cette bête, il nous semble à tous qu'il en ressusciterait de joie. Nous espérions tous en vous.

— Pourquoi a-t-on cru que ce serait moi qui trouverais Joutchka ? demanda Nicolas avec curiosité.

— Le bruit courait que vous le cherchiez et que vous aviez l'intention de l'emmener si vous le trouviez. Smourov nous a dit quelque chose comme cela. Nous tâchons de le persuader que Joutchka vit, qu'on l'a vu quelque part. Son père lui a apporté un jeune chien, mais il semble qu'au lieu de lui faire du bien, cela ne lui ait fait que du mal.

— Dites-moi, Karamazov, je connais son père, mais qu'en pensez-vous ? C'est une sorte de paillasse, n'est-ce pas ?

— Il y a des hommes qui sentent profondément, mais que le sort a rendus timides. Chez eux, la bouffonnerie est un moyen de dire la vérité aux gens à qui ils n'oseraient pas parler en face. Croyez-moi, Krassotkine, une telle bouffonnerie a toujours quelque chose de tragique... Ilucha est tout pour lui : si l'enfant meurt, le père deviendra fou ou il se tuera ; j'en suis sûr !

— Je vous comprends, Karamazov ; je vois que vous connaissez les hommes, répondit Nicolas d'un ton pénétré.

— Quand je vous ai vu avec ce chien, je croyais si

bien que c'était Joutchka !

— Attendez ; nous retrouverons peut-être Joutchka. En attendant, j'espère l'amuser avec Perezvone...

Ils causèrent encore quelque temps, Nicolas s'efforçant de se donner l'air d'un homme, tandis qu'Aliocha agissait en sens inverse, pour se rapprocher de son jeune interlocuteur, si bien que Krassotkine fut très satisfait de ce Karamazov.

— Je vais vous faire voir un tour de force et une sorte de représentation théâtrale, dit-il à Aliocha en riant nerveusement. Je ne suis venu que pour ça.

Avant de pénétrer dans la chambre d'Ilucha, Nicolas se retourna vers Perezvone, et lui commanda :

— Couchez !... Mort !...

Perezvone obéit docilement.

— Il faut que Smourov tienne la porte ouverte et, quand je sifflerai, Perezvone bondira comme un fou... Vous verrez.

CHAPITRE III

PRÈS DU LIT D'ILUCHA

Ils entrèrent dans la chambre. Il y avait là plusieurs garçons tous prêts à jurer que ce n'était pas Aliocha qui les avait amenés à se réconcilier avec le petit malade. Tout l'art de notre héros avait consisté à ne pas faire d'attendrissement et à s'y prendre en sorte que chaque réconciliation se fît comme par hasard.

Ces visites avaient procuré un grand soulagement à Ilucha, et la gentille amitié de tous ces anciens ennemis l'avait beaucoup ému. Mais il souffrait de l'absence de Krassotkine, dont le souvenir lui était particulièrement amer.

Or, quand Smourov lui avait annoncé l'intention où était Aliocha de venir le voir, Krassotkine avait aus-

sitôt rompu les chiens en le priant de faire connaître à Karamazov qu'il savait ce qu'il avait à faire.

La veille seulement, il avait donné rendez-vous à Smourov, afin de l'accompagner le lendemain chez le petit malade, et encore ne voulait-il apparaître que d'une façon tout à fait inattendue. Et, quand Smourov avait fait une timide allusion à cette Joutchka qu'on eut tant désiré retrouver, Nicolas, très irrité, lui avait demandé s'il était chargé de courir après tous les chiens perdus.

Il y avait une quinzaine qu'Ilucha n'avait pas quitté le lit. Il ne fréquentait plus la classe depuis le jour où il avait mordu Aliocha. Il était très faible, et ne pouvait se remuer sans l'aide de son père qui, presque fou d'appréhension, ne buvait plus.

Souvent, le pauvre homme se sauvait dans l'antichambre et là, dans un coin sombre, le front contre le mur, il sanglotait tout bas, de peur qu'Ilucha l'entendît. Puis il rentrait dans la chambre et s'efforçait d'égayer son fils chéri, en lui contant des contes de fées, des anecdotes comiques, en lui présentant l'imitation des gens bizarres qu'il avait rencontrés dans sa vie, contrefaisant les cris des animaux... Mais Ilucha n'aimait pas que son père fît le bouffon.

Le père se réjouissait de ces visites d'écoliers, dont il espérait un grand bien pour son fils. Il était aux petits soins pour ses jeunes hôtes, leur achetait des friandises, leur offrait le thé, car l'argent ne lui manquait pas. Ainsi que l'avait prévu Aliocha, il avait fini par accepter les deux cents roubles de Katherina Ivanovna, qui, de ce moment, n'avait cessé de s'intéresser à la pauvre famille et subvenait à ses besoins, car l'inquiétude du pauvre capitaine sur le sort de son fils avait entièrement abaissé sa fierté, et il recevait humblement l'aumône.

Jusque-là, le docteur Hertzenchtube avait saturé le petit malade de drogues, qui ne semblaient pas lui faire grand bien, mais, ce matin, justement, on attendait la visite d'un célèbre docteur de Moscou, que Katherina Ivanovna avait fait venir à grands frais, non pas pour

soigner Ilucha, mais dans un autre but, dont nous parlerons plus loin.

Au moment où Krassotkine entra dans la chambre, tous les visiteurs étaient autour du lit, à examiner le petit molosse que le père venait de rapporter à son fils, mais tout le monde comprenait bien que la bestiole ne faisait que réveiller plus vivante l'image de ce Joutchka tant désiré. L'enfant caressait le gentil toutou de sa petite main pâle et maigre ; mais... ce n'était pas Joutchka !

— Krassotkine ! s'écria soudain l'un des écoliers en apercevant Nicolas. Ce fut une sensation dans tout ce petit monde. Tous se rangèrent pour faire place au nouveau venu, au-devant duquel le capitaine se précipitait en balbutiant :

— Soyez le bienvenu, cher hôte ! Ilucha, monsieur Krassotkine te fait l'honneur...

Mais Nicolas était déjà près du lit d'Ilucha, qui se souleva et le regarda en pâlissant.

Nicolas, qui ne l'avait pas vu depuis deux mois, fut douloureusement frappé de ces yeux étincelants de fièvre dans cette mince figure jaunie, de ces mains décharnées, de cette respiration pénible et haletante. Complètement décontenancé, il lui tendit la main en disant :

— Eh bien ! mon vieux, comment vas-tu ? Mais sa voix se brisa, ses lèvres tremblèrent, et il ne sut que le caresser doucement sur les cheveux.

Trop faible pour dire un mot, Ilucha souriait tristement. Il se fit un silence, puis Nicolas reprit :

— Ah ! ah ! il y a du nouveau chez toi. En voilà un beau toutou ! Le nez noir... un chien de garde ! prononça-t-il gravement, ayant toutes les peines du monde à retenir ses larmes.

— Il sera grand comme un veau ! dit l'un des écoliers.

— Un véritable veau ! ajouta le capitaine, de sa place ; et méchant ! Ses parents sont énormes et très méchants. Asseyez-vous, mon cher hôte ; nous vous attendions depuis longtemps.

Krassotkine s'assit sur le pied du lit d'Ilucha. Peut-

être avait-il préparé ce qu'il dirait, mais il avait complètement perdu le fil de ses idées.

— Je suis venu avec Perezvone, mon nouveau chien. Je le sifflerai tout à l'heure... Tu vois que j'ai aussi un chien... Te rappelles-tu de Joutchka, mon vieux ? fit-il brusquement.

Ilucha jeta sur Nicolas un regard de souffrance. Aliocha fit un signe à l'écolier en fronçant le sourcil, comme pour lui rappeler qu'il n'était pas bon de parler de Joutchka, mais Nicolas ne le vit pas, ou ne voulut pas le voir.

— Tu ne sais pas où est Joutchka ? interrogea Ilucha d'une voix trembante.

— Joutchka ? fit Nicolas, fffuitt ! il est perdu.

Ilucha ne dit mot, mais il fixa avidement ses yeux sur ceux de Krassotkine, à qui Aliocha ne cessait de faire des signes désespérés. Le jeune homme affectait toujours de ne rien voir.

— Il est allé mourir je ne sais où. Tu penses qu'après un tel repas... continuait Nicolas sans pitié, mais respirant avec peine. En revanche, je t'ai amené Perezvone...

— Je ne veux pas le voir, dit soudain Ilucha.

— Il faut que tu le voies ; cela t'amusera. Il est aussi mal peigné qu'elle.

— Non ! non ! criait Ilucha d'une voix déchirante.

Le capitaine bondit et balbutia :

— Peut-être vaudrait-il mieux remettre cela à une autre fois.

Mais Nicolas cria vivement à Smourov d'ouvrir la porte, et siffla ; Perezvone se précipita impétueusement dans la chambre.

— Saute, Perezvone ! Sur deux pattes ! sur deux pattes !

Le chien obéit et se tint debout devant le lit du malade qui tressaillit et se pencha en avant dans un mouvement passionné, attachant sur Perezvone un regard presque fou.

— C'est... c'est Joutchka ! cria-t-il d'une voix où il y avait du bonheur et de la souffrance.

— Qui donc croyais-tu que c'était ? répondit joyeuse-

ment Nicolas et, se baissant, il saisit le chien et le tendit à Ilucha. Regarde, mon vieux, vois-tu ? Il est borgne, l'oreille gauche est coupée... le signalement que tu m'as donné. Je n'ai pas eu de mal à le trouver... il n'appartenait à personne... et je l'ai trouvé ! Tu vois qu'il n'a pas avalé ton morceau de pain ; il en serait mort. Il a réussi à le recracher, et en le recrachant, il s'est égratigné la langue. C'est pour cela qu'il a crié... Les chiens ont la bouche beaucoup plus délicate que l'homme !

Il s'exclamait, la figure luisante de transport et de bonheur.

Ilucha ne pouvait parler. Il regardait Nicolas de ses grands yeux élargis... Le père criait :

— Ilucha, le voilà, ton Joutchka... Joutchka ! Il pleurait de joie.

Les autres répétaient :

— Il l'a trouvé ! Bravo Krassotkine ! Bravo ! bravo ! et ils applaudissaient.

— Attendez ! criait Krassotkine. Attendez que je vous raconte. Du moment que je l'eus trouvé, je ne le montrai plus à personne ; je l'ai enfermé et je lui ai appris toutes les sciences. Si vous avez un morceau de viande, il va vous faire un de ces tours, que vous en tomberez de rire !

Le capitaine se précipita pour aller chercher la viande demandée, cependant que Nicolas qui ne voulait pas perdre son temps, criait au chien : « Meurs ! » La bête faisait quelques tours sur elle-même et se couchait sur le dos, les quatre pattes en l'air, immobile. Les écoliers riaient et criaient :

— Perezvone ! Perezvone !

— Il ne bougera pour rien au monde ! disait Nicolas triomphant. Il faut que je lui en donne l'ordre. Ici, Perezvone !

Le chien bondissait en aboyant de joie. Quand le capitaine eut apporté un morceau de viande, Nicolas le plaça sur le nez du chien qui dut rester dans cette position jusqu'au commandement : « Prends ! » et, soudain, le morceau de viande passe du nez de Perezvone dans sa gueule, aux cris extasiés de l'assistance.

— Perezvone ! appela Ilucha. Krassotkine frappa sur le lit, où le chien bondit comme une balle.

Le petit malade embrassa cette bonne tête de ses deux bras, tandis que Perezvone lui léchait la joue. Alors, le pressant contre lui, Ilucha s'allongea dans son lit, s'enfouissant le visage dans l'épaisse toison.

— Seigneur ! balbutiait le capitaine.

— Mon vieux, reprenait Nicolas en se rasseyant sur le lit, je t'ai encore apporté autre chose. Enivré de bonheur, il ne trouvait plus la force d'attendre que l'émotion causée par le retour de Joutchka fût calmée. Voici un petit canon que j'ai vu chez le fonctionnaire Morosov. Je le lui ai échangé contre un livre de la bibliothèque de mon père.

Ilucha se releva et, sans lâcher Perezvone, il contemplait le joujou avec ravissement. Sa joie fut au comble quand Nicolas eut déclaré qu'il avait aussi apporté de la poudre et qu'il allait tirer le canon, si cela n'effrayait pas les dames.

Ce fut le capitaine qui chargea le canon en sa qualité d'ancien militaire. Un coup fut tiré au milieu de la joie générale.

— Il est à toi, dit Krassotkine à Ilucha, et je t'apporterai autant de poudre que tu en voudras

Ilucha l'écoutait avec délices.

— Oui, continuait Nicolas, nous en avons fait, de la poudre, avec Boulkine, mais son père l'a su. Il l'a fouetté et lui a défendu de me fréquenter... On ne veut plus me laisser fréquenter personne. Je suis célèbre ; on dit que je suis un cerveau brûlé !... Ma réputation est gâtée surtout depuis cette maudite histoire de l'oie.

— Ah ! j'ai aussi entendu parler de l'oie, fit Ilucha en riant joyeusement, mais je n'ai pas très bien compris.

— C'est une aventure idiote dont on a fait un événement, comme c'est l'habitude chez nous, dit Nicolas. Un beau jour, je passe sur la place au moment où l'on venait d'y amener des oies. Un employé de Plotnikov me dit : « Qu'as-tu à regarder ces oies ? » Je l'examine : c'était un garçon de vingt ans, à la figure ronde et stu-

pide... Vous savez que je ne me plais pas à calomnier le peuple ; je l'aime et je pense que nous sommes en retard en comparaison de lui... Mais il me semble que vous riez, Karamazov ?

— Non ; Dieu m'en préserve. Je vous écoute fort attentivement, répondit Aliocha de l'air le plus naïf ; et Nicolas reprit son assurance.

— Karamazov, ma théorie est simple et claire. Je crois au peuple, et je suis toujours prêt à lui rendre justice, mais je pense qu'il ne faut pas le gâter ; c'est une condition *sine quâ non*... Mais revenons à notre oie. Je réponds donc à cet idiot que je réfléchissais à la sottise de cette oie qui picorait de l'avoine de l'autre côté d'une roue de charrette. Pour peu que la charrette avançât, la roue lui couperait le cou.

— Bien sûr ! Voyez-vous ça ? fait-il avec un large sourire.

— Bien sûr ! bien sûr ! le défiai-je. Tu ne le ferais pas !

« Il s'en va prendre le cheval par la bride et fait avancer la voiture. L'oie a le cou coupé. Les paysans se mettent à crier qu'ils l'ont vu, qu'il l'a fait exprès. Lui s'en défend et prétend que c'est moi qui lui ai soufflé cet exploit. On nous emmène chez le juge de paix, qui condamne le garçon à donner un rouble au marchand moyennant quoi, l'oie lui appartiendra.

« Cet imbécile pleurait comme une fille, en criant que c'était moi qui l'avais conseillé. Je réponds avec le plus parfait sang-froid que j'ai exprimé une idée, mais que je n'en ai nullement encouragé l'exécution.

« Le professeur de langues mortes, Kalbasnikov, se montra très indigné de ma conduite... Savais-tu, Ilucha, qu'il s'est marié avec une demoiselle Mikaïlev, qui lui a apporté mille roubles de dot, mais qui est laide à faire peur. Les élèves de la troisième classe ont fait là-dessus une épigramme très drôle. Je te l'apporterai... Quant à Dardanelov, le professeur d'histoire, c'est un homme fort érudit que j'estime.

— Ce qui n'empêche pas que tu t'es amusé à le déconcerter en lui demandant qui a fondé Troie, fit Smou-

rov, qui se sentait très fier de son ami Krassotkine.

— Ah ! ah ! fit le capitaine, toujours flatteur, nous avons entendu parler de cela.

— Papa, dit Ilucha, il se donne des airs de mauvais élève, mais, en réalité, il est le premier de la classe en tout et pour tout ! — Et il contemplait son condisciple avec une joie sans bornes.

— Oh ! c'était une bêtise que cette question sur Troie, fit Nicolas avec une modestie teintée d'orgueil. Il avait remarqué le silence d'Aliocha pendant ses récits, et il craignait de s'attirer son mépris en paraissant rechercher son approbation. Aussi insistait-il : — C'était une pure et simple sottise. D'ailleurs, je n'ai guère d'estime pour l'histoire, qui n'est que l'histoire des absurdités humaines. Je ne considère vraiment que la mathématique et les sciences naturelles... C'est comme ces langues mortes, quelle absurdité !... Il me semble que vous n'êtes pas de mon avis, Karamazov ?

— Non, je ne suis pas de votre avis, dit Aliocha avec un sourire tranquille.

— Je considère les langues mortes comme un instrument de discipline et rien de plus. Elles ne servent qu'à tuer les capacités. On les a inventées pour trouver quelque chose de plus ennuyeux que l'ennui. Voilà mon opinion et j'espère que je n'en changerai pas. — Ce disant, il rougit.

— Et il est le premier en Latin ! dit Ilucha.

— Qu'importe ! reprit Nicolas évidemment flatté de la louange.

— Mais qui vous a dit tout cela ? questionna Aliocha étonné.

— D'abord, je suis capable de me faire une opinion de moi-même et sans qu'on me la souffle, et puis, ce que j'ai dit au sujet des classiques a été professé à haute voix à toute la troisième par M.Kalbasnikov !

— Voici le médecin ! s'écria la jeune fille.

Et en effet, la voiture de Mme Kokhlakov venait de s'arrêter devant la maison. Le capitaine se précipita à la rencontre du prince de la science. Alioucha s'appro-

cha d'Ilucha et se mit à lui arranger son oreiller.

Les écoliers prirent précipitamment congé, et Nicolas siffla Perezvone, qui sauta à bas du lit.

— Je ne m'en vais pas ! dit-il à Ilucha. Je vais attendre dans l'antichambre, et je reviendrai avec Perezvone quand le docteur sera parti.

Mais le docteur était déjà entré. Il avait une contenance grave et des favoris luisants. A l'aspect misérable de la pièce, il s'arrêta brusquement et sembla se demander s'il ne s'était pas trompé.

— C'est bien ici, Sneguirev ? demanda-t-il d'une voix sévère.

— C'est moi et vous êtes chez moi, dit le capitaine en s'inclinant servilement.

Le médecin jeta encore un regard de dégoût sur la triste pièce et, ôtant sa pelisse, il la jeta sans regarder. Le capitaine l'attrapa au vol.

— Où est le patient ? interrogea-t-il encore.

CHAPITRE IV

PRÉCOCITÉ

— Que pensez-vous que dira le docteur ? demanda vivement Nicolas. C'est une laide figure, tout de même. Je ne peux pas sentir les médecins.

— Il me semble qu'Ilucha est condamné, répondit Aliocha avec tristesse.

— Quelle canaille que ce médecin !... Je suis bien content d'avoir fait votre connaissance et je le désirais depuis longtemps. Je regrette seulement que ce soit dans une circonstance aussi triste.

Il eut voulu dire quelque chose de plus cordial, mais il éprouvait comme une gêne. Aliocha s'en aperçut et, souriant, il lui serra la main. De plus en plus confus, Nicolas continuait :

— Il y a longtemps que j'ai appris à estimer en vous

un être d'exception. Je savais que vous êtes un mystique, mais cela ne m'a pas influencé. Maintenant que vous êtes sorti du couvent, le contact avec la réalité vous guérira. Il en est toujours ainsi avec les natures comme la vôtre.

— Qu'est-ce que vous appelez un mystique ? Me guérir de quoi ? fit Aliocha très étonné.

— Eh bien ! mais... Dieu... etc.

— Comment ! est-ce que vous ne croyez pas en Dieu ?

— Oh ! je n'ai rien contre Dieu. Sans doute, Dieu n'est qu'une hypothèse... mais... je conviens... qu'il est nécessaire... pour l'ordre... pour l'ordre du monde... etc., et, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. On peut ne pas croire en Dieu et aimer l'humanité ; qu'en pensez-vous ? Voltaire ne croyait pas en Dieu et, cependant, il aimait l'humanité.

— Voltaire croyait en Dieu ; mais il me semble qu'il n'aimait pas tant l'humanité que cela, répondit Aliocha d'un ton très doux et mesuré et sans l'ombre d'affectation, comme s'il eut causé avec un homme de son âge. Est-ce que vous avez lu Voltaire ?

— Non !... j'ai seulement lu *Candide* dans une vieille et très mauvaise traduction russe.

— Vous avez compris ?

— Mais oui ; tout... Pourquoi ne l'aurais-je pas compris ?... Sans doute, c'est rempli de saletés... Je suis bien capable de comprendre que c'est un roman philosophique, composé pour soutenir une idée... — Il s'embrouillait et conclut de but en blanc : — Je suis socialiste, Karamazov, je suis un socialiste impénitent !

— Mais, fit Aliocha en riant, vous n'avez que treize ans, il me semble !

— Je n'ai pas treize ans, mais quatorze... je les aurai dans quinze jours, fit Nicolas d'abord confus, mais relevant bientôt la tête : — Qu'importe mon âge ? L'essentiel est de savoir quelles sont mes convictions et non pas quel est mon âge.

— Vous verrez que l'âge influe beaucoup sur les convictions, reprit tranquillement Aliocha.

Et la conversation continua, Nicolas faisant l'homme, Aliocha l'écoutant avec attention. Une fois, il l'interrompit pour lui faire observer qu'il semblait surtout répéter des notions apprises. Nicolas s'en défendit et soudain s'écria :

— Dites, Karamazov, vous me méprisez beaucoup ? Je vous prie de me le dire franchement. Et il se campa comme s'il tombait en garde.

— Non, dit Aliocha, mais je m'attriste de voir une belle nature comme la vôtre empoisonnée de soupçons continuels.

— C'est vrai ; je vous avais vu sourire.

— Non, si je souriais, c'est qu'en vous entendant, je pensais à ce qu'un Allemand disait de l'écolier russe : qu'il avait peu de connaissances et beaucoup de présomption.

— Bravo, l'Allemand ! s'écria Nicolas en éclatant de rire, comme c'est juste ! Mais, il n'a pas vu le bon côté, qui est l'indépendance d'esprit et le courage dans la conviction... Ce docteur ne sortira donc pas ?... Ces Sneguirev ont l'air de braves gens.

— Oui, et il vous sera très utile de les fréquenter ; cela vous apprendra beaucoup de choses et causera en vous une heureuse transformation.

— Comme je regrette de n'être pas venu plus tôt ! murmura Nicolas.

—C'est dommage, en effet. Vous avez vu le plaisir que vous avez fait. Le pauvre Ilucha se tourmentait fort en vous attendant.

— Vous me chagrinez, mais je le mérite. Je suis un vaurien à beaucoup de points de vue, Karamazov !

— Non ; vous êtes une belle nature, pervertie par nombre d'idées fausses...

— Et moi qui ai pensé à plusieurs reprises que vous me méprisiez ! Si vous saviez comme votre opinion m'est précieuse !

— Comment pouvez-vous être aussi soupçonneux à votre âge ? Je l'ai bien vu pendant que vous racontiez vos histoires, tout à l'heure.

— Quel œil vous avez ! Ah ! vous y voyez clair ! Je

croyais alors que vous me méprisiez, et je me vantais !... Je me figure toujours qu'on se moque de moi et ça me donne envie de tout démolir !

— Et alors, vous tourmentez ceux qui vous entourent ? dit Aliocha en souriant.

— Oui, et surtout ma mère... Dites-moi : suis-je très ridicule en ce moment ?

— Mais ne pensez donc pas à cela ! s'écria Aliocha. Qu'importe le ridicule ! C'est effrayant : depuis les hommes d'Etat jusqu'aux enfants, tout le monde maintenant craint le ridicule !

— Mais, si tout le monde est ainsi ?

— Il faut alors que vous seul soyez autre. Et vous le pouvez, puisque vous n'avez pas eu honte d'avouer vos ridicules.

— Magnifique ! Je ne m'étais pas trompé sur vous. Vous savez consoler. Karamazov, mon cœur s'élançait vers vous. Il y a longtemps que je cherchais cette rencontre. Est-il possible que vous ayez aussi pensé à moi ? Il me semble que vous me l'avez laissé entendre.

— Certes, j'avais entendu parler de vous et je désirais vous connaître.

— Savez-vous que notre explication ressemble fort à une déclaration d'amour ? murmura assez timidement Nicolas. C'est un peu ridicule, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. Et même, si c'était ridicule, qu'importe, du moment que c'est bien ? répliqua Aliocha en souriant avec sérénité.

— Avouez, Karamazov, que vous en ressentez tout de même un peu de honte.

— Qu'y a-t-il de honteux ?

— Alors, pourquoi rougissez-vous ?

— Je rougis parce que vous parlez de rougir... Et puis, j'ai en effet éprouvé une certaine honte, mais Dieu sait pourquoi ! balbutia-t-il presque confus.

— Oh ! que je vous aime et que je vous estime d'éprouver aussi ce sentiment de honte ! s'écria Nicolas dans un véritable transport.

— Nicolas, vous serez très malheureux dans la vie, prophétisa presque inconsciemment Aliocha.

— Je le sais ! Vous lisez donc dans l'avenir ?

— Mais vous aimerez la vie dans son ensemble !

— C'est cela ! hourra ! vous êtes un prophète. Oh ! nous serons des amis. Si vous saviez comme je suis content que vous me traitiez en égal ! Cela ne vous empêche pas de m'être supérieur. Tout ce dernier mois, je me disais : « Ou nous serons des amis dès la première rencontre, ou nous serons ennemis jusqu'au tombeau ».

— Ce qui voulait dire que vous m'aimiez déjà ! sourit Aliocha.

— Au point que je rêvais de vous ! Comment devinez-vous donc tout ?... Mais voici le docteur ! Que va-t-il dire ? Il fait une drôle de figure !

CHAPITRE V

ILUCHA

Chaudement enveloppé dans sa pelisse, le prince de la science quittait cette cahute avec une grimace de dégoût et de mécontentement. Comme la voiture avançait, le capitaine se précipita à la suite du docteur avec une impétuosité obséquieuse.

— Votre Excellence !... est-ce que ?... Il n'acheva pas, mais, les mains jointes, dans une expression poignante de désespoir et d'imploration, il attendait l'arrêt de son fils chéri, comme s'il eut dépendu du docteur qu'il fût ou non perdu.

— Que faire ? Je ne suis pas Dieu ! fit le docteur avec une gravité professionnelle sous laquelle perçait l'indifférence.

— Oh ! Votre Excellence !... et c'est pour bientôt ?

— Soyez prêt à tout ! — et le médecin martelait ses syllabes comme s'il eût voulu enfoncer sa triste conviction dans l'esprit du malheureux père. Puis il baissa les yeux et voulut monter en voiture.

— Votre Excellence ! au nom du Christ ! est-ce qu'il n'y a rien à faire ?

— Cela ne dépend plus de moi ! répondit impatiemment le docteur, mais il se reprit et ajouta : — Cependant, si vous pouviez envoyer sans retard votre malade à Syracuse, peut-être les nouvelles conditions climatériques influeraient-elles favorablement sur...

— A Syracuse ! s'écria le capitaine, ne comprenant pas.

— Syracuse, c'est en Sicile ! interrompit Nicolas. Le docteur le regarda.

— En Sicile, mon petit père ! gémit le capitaine et, d'un geste circulaire, il indiqua et sa pauvre demeure et sa misérable famille : — Mais vous n'avez donc pas vu ? Et les miens ?

— Votre famille aurait besoin d'aller dès le printemps au Caucase, votre fille principalement... et votre femme aussi ; après une saison d'eaux au Caucase, pour son rhumatisme, il faudrait la diriger sur l'Institut Psychique Lepelletier, à Paris. Je vous donnerai un mot et, peut-être que...

— Mais vous ne voyez donc pas ? et le capitaine répétait son geste circulaire.

— Ah ! cela, ce n'est pas mon affaire. Je vous indique les moyens conseillés par la science. Je regrette...

— Ne vous inquiétez pas, médecin, mon chien ne vous mordra pas, interrompit Nicolas en surprenant un regard inquiet du docteur sur Perezvone. Il avait pris son ton le plus agressif.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? fit avec irritation le docteur en s'adressant à Aliocha.

— C'est un écolier ; il est un peu gamin ; ne faites pas attention ! se hata de dire Aliocha et, les sourcils froncés, il cria : — Nicolas, taisez-vous !

— Il faut le fouetter ! grinça le docteur furieux ; et il frappa du pied.

— Savez-vous, médecin, que mon chien a la dent dure ! siffla Nicolas, la voix tremblante et les yeux étincelants. Ici, Perezvone !

— Nicolas, si vous dites encore un mot, je ne vous connais plus ! fit impérieusement Aliocha.

— Médecin, le seul être au monde qui puisse donner

des ordres à Nicolas Krassotkine vient de parler. J'obéis. Adieu !

Il rentra vivement dans la maison, suivi de Perezvone, tandis que le docteur restait comme stupéfait, puis crachait et se dirigeait vers sa voiture en disant :

— C'est inimaginable !

Dans la chambre, Aliocha retrouva Nicolas debout près du lit d'Ilucha. Ils se tenaient par la main, et, quand le capitaine rentra, le petit malade s'écria dans une excitation extraordinaire :

— Papa !... papa !... viens... Mais il n'eut pas la force de continuer et, passant ses bras maigres aux cous de son père et de son ami, il les joignit ainsi dans une seule étreinte et se pressa étroitement contre eux, pendant qu'ils se sentaient agités de sanglots contenus à grand'peine

— Papa ! papa ! comme je te plains, mon petit papa ! gémit amèrement l'enfant.

— Ilucha... mon petit pigeon... le docteur a dit que tu allais bientôt te remettre... nous serons heureux ! balbutiait le capitaine.

— Oh ! mon papa ; je sais bien ce que t'a dit ce docteur. J'ai lu dans ses yeux ! Et, les pressant plus fort encore, il se cacha la figure contre l'épaule de son père. — Papa, ne pense pas à cela... et, quand je mourrai, prends parmi eux tous un bon garçon, que tu aimeras à ma place...

— Tais-toi, mon vieux ; tu guériras, s'écria Krassotkine dans une sorte de colère.

— Mais moi, papa, ne m'oublie jamais ! continua Ilucha. Tu viendras sur ma petite tombe. Fais-moi enterrer près de cette grande pierre où nous allions nous promener tous les deux, et viens-y avec Krassotkine et Perezvone... Je vous attendrai... Papa ! papa !

Sa voix se brisa. Tous trois restaient embrassés en silence.

Résolument, Krassotkine s'arracha des bras d'Ilucha.

— Adieu, mon vieux. Ma mère m'attend pour dîner. Elle doit être très inquiète. Mais je reviendrai aussitôt après le dîner et j'amènerai Perezvone. Pour le moment,

il faut bien que je l'emmène, sans ça il hurlerait après moi et t'ennuierait. Adieu !

Dans l'antichambre, ne pouvant plus se retenir, il fondit en larmes. Aliocha l'y rejoignit.

Soudain, le capitaine bondit dans l'entrée en fermant derrière lui la porte de la chambre. Il avait l'air d'un fou et ses lèvres tremblaient. Se plantant devant les deux jeunes gens, les bras levés, il murmura d'une voix sauvage et grinçante :

— Je ne veux pas choisir de bon garçon ! Je ne veux pas d'autre garçon !... Si je t'oublie, Jérusalem, que ma langue !...

Il ne put achever et se laissa tomber à genoux devant un coffre. La tête serrée entre ses deux poings fermés, il poussait des cris perçants et fous, tout en s'efforçant de se retenir. Nicolas senfuit dans la rue.

— Adieu, Karamazov. Vous viendrez ?

— Je viendrai ce soir, sans faute.

LIVRE II

IVAN FEODOROVITCH

CHAPITRE PREMIER

CHEZ GROUCHENKA

Aliocha se rendait chez Grouchenka, qui lui avait fait demander de passer la voir au plus vite.

Trois jours après l'arrestation, Grouchenka était tombée gravement malade. Pendant cinq semaines elle était restée entre la vie et la mort. Elle était très changée et, bien qu'elle pût maintenant sortir, sa figure était encore pâle et maigre. Aliocha ne la trouvait que plus attrayante.

Il s'était produit une grande évolution dans son caractère. Entre ses sourcils était apparue une petite ride verticale, qui donnait à son charmant visage une expression de réflexion concentrée et résolue. De sa légèreté d'antan, il ne restait pas trace. Elle s'était faite humble.

Mais ce qui semblait le plus extraordinaire à Aliocha, c'est que, dans cet horrible malheur d'être fiancée à un homme arrêté pour le plus atroce des crimes et menacé d'une effroyable sentence, elle n'avait pas perdu sa jeune gaîté. Ses yeux, si fiers auparavant, s'étaient emplis de douceur.

Une flamme sombre et fatale y passait seulement parfois à la pensée de Katherina Ivanovna. Elle n'avait cessé d'en parler dans son délire, et la jalousie la dévorait, bien que Mitia fût en prison et qu'elle sût que sa rivale ne l'avait pas visité.

Quand Aliocha entra, elle revenait d'une visite à Mitia, et l'attendait avec impatience. Il y avait des cartes sur la table près de laquelle se tenait Maximov, en robe de chambre et bonnet de coton, à demi couché sur un divan transformé en lit de fortune. Il semblait malade. Sans feu ni lieu, il n'avait plus quitté Grouchenka depuis leur retour de Mokroïé.

Rentré chez elle par un temps de pluie et de boue, Il s'était assis sur le divan en attachant sur la jeune femme un regard timide et suppliant. Accablée de chagrin, Grouchenka lui avait fait donner à manger et, la nuit venue, Fenia demandait à sa maîtresse :

— Eh bien ! madame, est-ce que monsieur couche ici cette nuit ?

— Oui, fais-lui un lit sur le divan, répondait la triste Grouchenka, remplie de compassion. Des larmes de reconnaissance avaient coulé des yeux du vieillard et c'est ainsi qu'elle avait recueilli le parasite errant.

Il ne l'avait pas quittée pendant sa maladie. Convalescente, elle s'était attachée à lui et s'amusait à plaisanter avec « Maximouchka », pour tromper son angoisse et oublier son malheur et, peu à peu, il lui était devenu nécessaire.

Sauf Aliocha, qui ne venait pas tous les jours, et ne restait jamais longtemps, Grouchenka ne recevait personne.

— Enfin, te voilà ! s'écria-t-elle joyeusement en jetant ses cartes. Ah ! que j'ai besoin de toi ! Figure-toi, Aliocha, que je lui ai porté des gâteaux, aujourd'hui ; il n'en a pas voulu. Il en a piétiné un, et je lui ai dit : « Je vais les laisser au gardien et, si d'ici ce soir tu ne les as pas mangé, c'est que la méchanceté nourrit. » Et je m'en suis allée. Le croirais-tu, chaque fois que je vais le voir, nous nous querellons.

— Mais pourquoi ? demanda Aliocha.

— Il est jaloux de ce pauvre vieux Polonais ! Il se plaint que je l'aide. Il est jaloux de tout et de tous ; il est toujours jaloux ; la jalousie le ronge.

— Mais, comment a-t-il appris que tu aidais Moussialovitch ?

— Je ne sais, mais il est renseigné et m'injurie... c'est une honte ! Je ne pourrais te répéter tout ce qu'il me dit. Rakitine va le voir. Ce doit être lui qui monte la tête à Mitia.

— Bah ! il t'aime, et il traverse un tel moment !

— Oui ; on le juge demain. J'ai voulu lui parler à ce sujet aujourd'hui. Et il pense au Polonais ! Quel sot !... Allons, Maximouchka, ne mange pas les gâteanx des yeux ; je ne t'en donnerai pas. Cela ne te vaut rien, pas plus que l'eau-de-vie... Il me donne aussi des tracas, celui-là ; on dirait une maison de santé ici !

Elle rit.

— Je ne mérite pas vos bontés, gémit Maximov d'une voix pleurarde. Vous devriez les réserver à d'autres plus dignes.

— Qui peut dire ceux qui valent le mieux, Maximouchka ? Ce Polonais est tombé malade et je vais lui envoyer des gâteaux... exprès. Je ne l'avais pas fait; et Mitia m'en a accusée ; je vais lui en envoyer exprès. Tiens, voici Fénia avec une lettre ! C'est encore des Polonais. Ils doivent redemander de l'argent.

En effet, Moussialovitch lui écrivait la plus prétentieuse missive pour la prier de lui prêter trois roubles. L'enveloppe contenait une reconnaissance de la dette qu'il s'engageait à acquitter dans les trois mois. Monsieur Vroublevski, pour plus de sûreté, avait donné son aval. « L'ancien » écrivait souvent à Grouchenka, et toujours pour emprunter. Il avait commencé par demander deux mille roubles pour un terme très court. Sans réponse, il ne s'était pas découragé, et les lettres s'étaient succédé, toujours aussi prétentieuses, mais peu à peu la somme demandée diminuait. On était descendu à cent roubles, à vingt-cinq, à dix. Enfin, Grouchenka avait reçu une supplique où les deux Polonais imploraient un seul rouble pour eux deux.

Prise de pitié, elle courait chez Moussialovitch, et trouvait les deux compères dans la plus noire misère, sans meubles, sans vivres, devant à Dieu et au diable. Leurs deux cents roubles avaient passé on ne sait où. Elle fut très impressionnée de la gravité et des

paroles déclamatoires avec lesquelles ils l'accueillirent, n'y vit rien de ridicule et leur laissa dix roubles.

— Je vais voir mon ancien, parce qu'il est malade. Je le raconte en riant à Mitia. Le Polonais avait pris sa guitare et s'était mis à chanter les chansons d'autrefois, espérant ainsi me reconquérir et m'épouser... Tout à coup, Mitia bondit en vociférant des injures !... Je vais envoyer des gâteaux aux Polonais... Fénia, donne trois roubles à la fillette avec une dizaine de gâteaux que tu envelopperas dans du papier... et toi, Aliocha, dis à Mitia que je leur ai envoyé des gâteaux.

— Je ne le lui dirai pour rien au monde, répondit Aliocha en souriant.

— C'est de parti-pris qu'il m'a fait une scène, car ça lui est tout à fait égal, fit amèrement Grouchenka.

— Comment ?

— Aliocha, tu n'es qu'un petit sot ; avec tout ton esprit, tu ne comprends rien. Ce n'est pas sa jalousie qui m'offense ; je suis jalouse aussi. Ce qui m'offense, c'est qu'il ne m'aime pas. Il me parle de cette Katherina : « Elle est comme ci et comme ça ; elle a fait venir un médecin de Moscou pour me sauver ; elle a appelé le plus fort des avocats ! » Alors, c'est qu'il l'aime, s'il la loue devant moi ; il n'a pas honte ! Comme il se sent coupable à mon égard, il veut me voir coupable et il m'accuse. Ça veut dire : tu as été la maîtresse de ce Polonais, j'ai donc bien le droit de louer Katherina. C'est un parti-pris, te dis-je... — Elle se mit à sangloter.

— Il n'aime pas Katherina, dit Aliocha avec fermeté.

— Je m'en assurerai bientôt moi-même, s'écria Grouchenka d'un ton menaçant. Mais elle se reprit tout à coup : — Assez de bêtises ! Ce n'est pas pour cela que je t'ai fait venir, mon petit pigeon... Que sera demain ? Comment va-t-on le juger ? Dis-le-moi... Ainsi, c'est le laquais qui a tué le vieux ! Et c'est lui qu'on condamnera. Comment n'a-t-on pas inquiété ce laquais ?

— On lui a fait subir un interrogatoire très serré, dit Aliocha pensif, et l'impression générale fut qu'il

n'était pas coupable. Il est véritablement malade, depuis cet accès d'épilepsie.

— Seigneur ! Va toi-même chez cet avocat, et raconte-lui toute cette affaire ; on dit qu'il a demandé trois mille roubles pour venir de Pétersbourg.

— Oui, nous avons payé cette somme à nous trois : Katherina Ivanovna, Ivan et moi. Mais c'est elle seule qui a fait venir le docteur de Moscou. L'avocat Fetioukovitch aurait été plus exigeant, mais cette affaire a fait un tel bruit dans toute la Russie, qu'il a consenti à venir pour l'honneur, autant dire. Je l'ai vu hier... Il m'a écouté et n'a rien dit. Il a déjà son opinion faite. Mais il a promis de prendre mes paroles en considération.

— Comment, en considération ? Ah ! les canailles ; ils le perdront ! Mais pourquoi ont-ils appelé ce médecin ?

— C'est pour faire une expertise concluant à la folie de Mitia. Il aurait agi sans discernement, répondit Aliocha avec un pâle sourire. Mais mon frère n'acceptera pas cette solution.

— S'il a tué, il était certainement fou ! s'écria Grouchenka, et c'est moi, misérable, qui en serais coupable. Mais il n'a pas tué. Et tout le monde est contre lui ! jusqu'à Fénia. Tous ! tous ! tous !... Et Grigori Vassiliev ! il est impossible de le faire revenir sur cette affirmation que la porte était ouverte !

— Et c'est le plus fort témoignage contre mon frère, constata Aliocha.

— Quant à Mitia, je crois bien qu'il est vraiment fou, reprit mystérieusement Grouchenka très soucieuse. Je le vois chaque jour et il m'étonne. Il parle, il parle ! Je ne comprends pas ce qu'il dit. Il dit : « Pourquoi cet enfant est-il pauvre ? » De quel enfant parle-t-il ? Mais il s'exprime alors d'une façon si belle, que je ne puis m'empêcher de pleurer. Dis, Aliocha, qu'est-ce que cet enfant ?

— Rakitine lui rend visite ; mais ce n'est pas lui qui lui a fourré ces idées en tête. J'irai voir Mitia, aujourd'hui.

— Ce doit être Ivan qui le trouble, dit soudain Grouchenka.

— Comment ? Ivan ! mais Mitia m'a dit lui-même qu'Ivan n'était jamais venu le voir, fit Aliocha très étonné.

— Ah ! bavarde que je suis ! s'écria Grouchenka toute rouge et confuse. Eh bien ! Aliocha, puisque j'ai commencé à être indiscrète, je vais tout t'avouer. Il y est allé tout de suite en revenant de Moscou, et il y est retourné il y a une semaine. Il a défendu qu'on te le dise.

— Ivan ne me parle jamais de l'affaire de Mitia, dit lentement Aliocha. D'ailleurs il ne m'adresse guère la parole depuis son retour et semble mécontent quand je vais le voir. Je n'y ai pas été depuis trois semaines, et s'il a visité Mitia la semaine dernière, il se peut qu'il soit la cause du changement survenu en notre frère...

— Ils ont un secret ! Mitia me l'a dit lui-même, et un secret qui l'inquiète beaucoup. Avant, il était gai ; il l'est encore maintenant, mais, quand il se met à marcher dans sa cellule en balançant la tête et se fourrageant les cheveux, je vois qu'il a quelque chose qui le travaille.

— Tu le disais aussi fort irritable ?

— Il est irritable et gai tout à la fois. Il passe sans transition de la gaîté à l'irritation, puis revient à la gaîté...

— Et c'est vrai qu'il t'a défendu de me parler des visites d'Ivan ?

— Oui ; c'est toi qu'il redoute particulièrement... Sûrement, il y a un secret entre eux. Aliocha, mon petit pigeon, vas-y, découvre le secret et viens me le dire. Fais que je connaisse enfin ma destinée. C'est pour cela que je t'ai fait venir.

— Tu crois que ce secret t'intéresse ? S'il en était ainsi, il ne t'en aurait pas parlé.

— Je ne sais pas ; il se peut qu'il veuille me le confier et n'ose pas.

— As-tu des soupçons ?

— Que veux-tu que je soupçonne ? On veut en finir avec moi, voilà ce que je crois. Ils ont arrangé cela à

eux trois, car Katherina est du complot. Ils sont trois contre moi. Dis-moi, Aliocha, il m'a dit qu'Ivan aimait Katherina : est-ce vrai ? Parle franchement !

— Je ne te mentirai pas : Ivan n'est pas amoureux de Katherina ; voilà mon opinion.

— Je le pense aussi. Il me ment, l'effronté. Il m'a fait aujourd'hui cette scène pour pouvoir m'accuser plus tard. Mais c'est un sot ; il ne sait pas mentir... Il me le paiera... Il me reproche de croire à sa culpabilité, moi ! moi ! Mais cette Katherina !...

Et elle se mit à pleurer amèrement.

— Grouchenka, voici ce que je puis te dire nettement, fit Aliocha en se levant. D'abord, il t'aime ; il n'aime que toi. Crois-moi ; cela, je le sais. Seulement, je ne peux pas surprendre son secret pour te le rapporter après. S'il me le dit, je le préviendrai que je t'ai promis de te le dire. En attendant, adieu !

Il lui serra la main et vit qu'elle ne croyait guère à ses paroles consolantes ; elle continuait de pleurer.

CHAPITRE II

LE PETIT PIED MALADE

Il se rendit en hâte chez Mme Kokhlakov, alors malade. Depuis trois semaines, elle restait couchée sur une causeuse, en un joli déshabillé. La maladie elle-même était pour Mme Kokhlakov une occasion de coquetterie.

Il voulut tout d'abord être annoncé chez Lise, qui l'avait fait demander. Mais, ayant appris qu'il était là, Mme Kokhlakov le fit prier de venir la voir, ne fût-ce que pour un moment. Elle paraissait très énervée.

— Des siècles ! des siècles que je ne vous ai vu ! Et vous alliez filer tout droit chez Lise, sur la pointe des pieds, pour que je n'entendisse pas. Vous me faites beau-

coup de peine... Cher ami, je vous confie ma fille, ma Lise. Maintenant que le religieux Zossima n'est plus, je vous regarde comme son continuateur, malgré votre charmant costume de ville... Voyons, qu'est-ce que je voulais vous dire ?... Ah ! depuis le moment que Lise vous a repris cette enfantine parole de vous épouser, je ne doute pas que vous ayez compris que ce n'était là qu'une légèreté de fillette restée longtemps infirme ? Grâce à Dieu, elle commence à marcher... Mais ce n'est pas ça que je voulais dire... Me voilà tout embrouillée ; tout s'est mêlé dans ma tête ; ça forme comme un tapon... Ah ! cette femme, cette Grouchenka !... c'est elle qui a perdu tout le monde... Au reste, je ne sais pas ; on dit qu'elle est devenue une sainte... mais un peu tard... Quel affreux procès ! j'y assisterai coûte que coûte ; je m'y ferai porter sur une chaise... Je fais partie des témoins. Comment parlerai-je ? Je ne sais ce que je dirai. Il faut prêter serment, n'est-ce pas ?

— Mais oui.

— Ce procès, cette chose sauvage ! et puis après, les uns s'en vont en Sibérie, les autres se marient, puis tous vieillissent et s'acheminent vers le tombeau... Cette Katherina a trompé toutes mes espérances. Maintenant, elle veut suivre un de vos frères en Sibérie ; votre autre frère la suivra et habitera dans la ville voisine, et tous se tourmenteront les uns les autres... Tout ça me rend folle, et particulièrement ce scandale... Tous les journaux en ont parlé. Ils ont même dit que j'étais la « bonne amie » de votre frère... Vraiment !...

— C'est impossible ! qui donc a écrit ça ?

— Tenez, voilà un journal : *Les Bruits*. Je m'y étais abonnée, et lisez ce que j'y trouve ! C'est agréable ! — Et elle tendit le journal à Aliocha.

On ne saurait s'imaginer les commérages soulevés par cette affaire, ni tout ce qu'Aliocha avait lu de nouvelles aussi précises qu'apocryphes sur les Karamazov en général, et sur lui-même en particulier. L'un disait qu'épouvanté par le crime de son frère, il s'était réfugié au couvent ; un autre, qu'il avait mangé la caisse du couvent avec le P. Zossima, et que tous deux s'étaient enfuis...

La nouvelle d'aujourd'hui rapportait qu'une dame, éprise du criminel jusqu'à la folie, lui avait offert trois mille roubles, à condition qu'il s'enfuirait avec elle aux mines d'or. Mais le scélérat avait préféré tuer son père et lui prendre les trois mille roubles que de s'en aller en Sibérie goûter les charmes trop mûrs de son adoratrice de quarante ans.

— C'est bien moi qu'on veut désigner, puisque c'est moi qui lui ai conseillé les mines d'or. Et voilà qu'on parle de mes charmes de quarante ans ! Que Dieu pardonne à celui qui a écrit ces mensonges, comme je lui pardonne ! Mais savez-vous qui c'est ? c'est votre ami Rakitine que j'ai chassé de chez moi. Vous avez su cette histoire ?

— Oui, j'ai entendu raconter que vous l'aviez congédié, mais j'en ignorais la raison.

— Eh bien ! est-il très monté contre moi ?

— Oui, mais il l'est contre tout le monde. Je le vois peu d'ailleurs ; nous ne sommes pas amis.

— Je vais tout vous raconter. Je suis un tout petit peu coupable ! Elle eut un sourire d'une coquetterie charmante. — Eh bien ! ce pauvre jeune homme, votre ami Rakitine, est soudain tombé amoureux de moi. Il se mit à me rendre visites sur visites, et un jour, quelque chose me frappe... Vous savez que depuis deux mois, je reçois un jeune homme charmant, Piotr Ilitch, qui sert ici. Il est digne, sérieux, bien habillé, il s'exprime très gentiment et je ferai tout pour le protéger... Votre ami Rakitine s'en vient toujours en bottes sales, qu'il allonge sur le tapis... Il commence à parler avec des sous-entendus et, une fois, en s'en allant, il me serre la main d'une force ! C'est de ce moment que le pied a commencé à me faire mal !... Avant cela il ne manquait jamais de dire des choses désagréables à Piotr Ilitch. Un jour, comme j'étais allongée sur ma chaise longue avec mon pied souffrant, Mikhaïl Ivanovitch s'en vient me voir et m'apporte de très jolis vers qu'il avait faits sur mon bobo :

Ce joli pied, ce joli pied,
Il est un peu malade...

ou quelque chose de ce genre, je ne peux jamais retenir les vers, mais c'était charmant. Naturellement, je le remerciai et il paraissait très flatté, quand on annonce Piotr Ilitch, et voilà tout à coup Rakitine devenu sombre comme la nuit. Je montre les vers à Piotr Ilitch, mais sans lui dire de qui ils sont. Je suis persuadée qu'il en a deviné l'auteur à l'instant, bien qu'il ne veuille pas l'avouer. Il éclate de rire et se met à critiquer. Au lieu de rire, voilà votre ami qui devient furieux... Seigneur ! j'ai cru qu'ils allaient se battre. « C'est moi, dit-il, qui suis l'auteur de ces vers ; ils sont fort bons, et vous, vous ne comprenez rien aux sentiments modernes, comme tous ces ronds-de-cuir concussionnaires... » Je les suppliais, mais Piotr Ilitch, qui n'est pas timide, s'excuse ironiquement : « Je regrette ; si j'avais su, je n'aurais pas parlé aussi légèrement... Je sais que les poètes sont gens irritables...» En un mot, des railleries très distinguées... Je ne savais que faire. Tout à coup, sans savoir comment, je me lève, et je dis à Mikhaïl Ivanovitch : « Il m'est très pénible de vous dire que je ne vous recevrai plus désormais. » Je l'ai donc chassé et j'ai mal fait, car en réalité, je n'étais pas fâchée contre lui. Voilà deux semaines qu'il ne vient plus et je ne puis me faire à cette idée qu'il ne viendra plus... Alors, hier, quand j'ai lu ces *Bruits*, j'ai pensé tout de suite que c'était lui qui avait écrit tout cela... Mais je ne parle pas de ce dont il faudrait parler...

— C'est qu'il faut que je sois de bonne heure près de mon frère, balbutia Aliocha.

— Voici : le médecin que Katherina a fait venir de Moscou dit que certains hommes semblent en pleine conscience, alors qu'ils ont une « affection ». Ce serait le cas de votre frère Dmitri. Les nouvelles lois prennent cela en considération... c'est un sentiment humanitaire. Ce médecin est venu et il m'a interrogée. Il m'a demandé comment était votre frère le soir des mines d'or... vous savez ? Il est venu crier : De l'argent ! donnez-moi trois mille roubles ! et puis il est parti et il a tué. « Je ne veux pas tuer, » dit-il et, tout d'un coup, il tue.

— Mais il n'a pas tué ! interrompit Aliocha avec un peu d'impatience.

— Je sais ; c'est le vieux Grigori qui a tué. Dmitri le frappe et le laisse gisant. Alors, il se relève, voit la porte ouverte, entre et tue Feodor Pavlovitch !

— Mais pourquoi aurait-il fait cela ?

— Il a contracté l'affection. Le coup que Dmitri lui a asséné sur la tête lui a donné l'affection. Alors, il a tué. Mais il vaudrait mieux que ce fût Dmitri qui eût tué son père... car, puisqu'il aurait tué inconsciemment, il n'y aurait pas lieu de s'en affliger. Qu'on lui pardonne ; ce sera humain et tout le monde verra l'excellence des nouvelles lois... et il deviendra juge de paix dans quelque ville voisine, car ceux qui ont supporté l'adversité sont plus aptes à juger que les autres... Beaucoup de gens ont cette affection... J'ai peur que Lise ne soit de ceux-là. Elle me chagrine énormément... Vous a-t-elle appelé ou êtes venu de vous-même ?

— C'est elle qui m'a fait venir et il faut que j'y aille de suite, fit Aliocha en se levant résolument.

— Ah ! cher Alexeï Feodorovitch ! s'écria Mme Kokhlakov en se mettant à pleurer. Dieu m'est témoin que je vous la confie sincèrement. Mais votre frère Ivan, figurez-vous qu'il a été chez Lise et que je n'en ai rien su !

— Comment ? Quand ça ? fit Aliocha étonné.

— C'est peut-être pour vous dire ça que je vous ai fait appeler, car je ne m'en souviens plus... Voilà : depuis son retour de Moscou, Ivan Feodorovitch n'est venu que deux fois chez moi. La première, c'était une visite régulière. La deuxième, Katherina était chez moi : il l'a su et il est entré. Et puis, voilà que j'apprends qu'il est revenu, mais chez Lise ! Ah ! que Lise me chagrine ! Il y a trois jours, elle a eu une crise de nerfs, puis une autre le lendemain, et maintenant, elle a l'affection. Elle me crie : « Je hais Ivan Feodorovitch ! » Aujourd'hui, elle se fâche contre Julia et la frappe à la figure ! C'est monstrueux ! Tout à coup, une heure plus tard, elle se jette aux pieds de Julia et les lui baise. Elle

m'envoie dire qu'elle ne veut plus venir chez moi, et il m'a fallu me traîner jusque chez elle. Alors, elle m'a embrassée en pleurant et m'a poussée hors de la chambre sans rien me dire. Alexeï Feodorovitch, mon sort est désormais entre vos mains. Il faut que vous interrogiez Lise, et que vous veniez tout me raconter, car, si cela continue, je mourrai ou je me sauverai de la maison... Ah ! mon Dieu ! enfin, Piotr Ilitch ! — s'écria-t-elle en voyant entrer le jeune fonctionnaire — comme vous venez tard ! Asseyez-vous. Parlez, décidez de mon sort : que pensez-vous de cet avocat ? Mais où allez-vous, Alexeï Feodorovitch ?

— Je vais chez Lise.

— Ah ! oui. N'oubliez pas ce que je vous ai demandé. C'est mon sort !...

— Je n'oublierai pas, si je puis. Mais je suis déjà en retard, balbutia Aliocha en s'enfuyant presque.

— Non, il faut que vous reveniez sans faute, sans cela, je mourrai ! lui cria Mme Kokhlakov, mais il était déjà loin.

Lise était assise dans la chaise où on la roulait naguère, alors qu'elle ne pouvait pas marcher. Elle ne fit pas un mouvement à l'entrée d'Aliocha, mais il sentit ce regard aigu s'enfoncer en lui. Il fut étonné du changement qui s'était fait en elle pendant ces trois jours ; elle avait même maigri.

— Je sais que vous êtes pressé d'aller à la prison et que maman vient de vous retenir deux heures. Elle vous a parlé de moi et de Julia, dit-elle sèchement.

— Qui vous l'a dit ? s'enquit Aliocha en s'asseyant.

— J'ai espionné. Qu'avez-vous à me regarder ? J'ai espionné et j'espionnerai. Ce n'est pas mal et je ne m'en excuserai pas...

— Il y a en vous quelque chose de méchant en même temps que de naïf, lui dit en souriant Aliocha.

Lise se mit à rire nerveusement. Elle parlait avec précipitation.

— J'ai envoyé des bonbons à votre frère Dmitri dans sa prison. Aliocha, vous savez que vous êtes très beau,

et que je vous aimerai beaucoup pour m'avoir si vite permis de ne pas vous aimer.

— Pourquoi m'avez-vous appelé, Lise ?

— Je voulais vous faire connaître un désir que j'ai. Je voudrais me marier avec un homme qui me tourmenterait, me tromperait, m'abandonnerait. Je ne veux pas être heureuse.

— Vous voudriez une vie orageuse ?

— Oui, orageuse. Je veux incendier ma maison. Je me figure très bien comment j'y mettrai le feu en cachette... Ah ! que tout cela est bête et ennuyeux ! — Elle fit un geste de dégoût. — Savez-vous exactement comment le plus grand des péchés sera puni dans l'autre monde.

— Dieu blâmera le pécheur, dit Aliocha en la regardant avec fermeté.

— Voilà ce que je voudrais, et quand j'aurais été blâmée, je leur rirais au nez à tous. Je veux mettre le feu à notre maison. Vous ne me croyez pas ?

— Pourquoi pas ? Il y a des enfants de douze ans qui incendient. C'est une espèce de maladie. Vous prenez le mal pour le bien.

— Je ne veux pas faire le bien ; je veux faire le mal.

— A quoi bon ?

— Pour qu'il ne reste rien ! J'adorerais faire longtemps du mal en cachette. On finirait par s'en apercevoir et l'on me montrerait au doigt. Ce serait très agréable.

— Vous continuez à lire de mauvais livres ?

— Oui ; maman les cache sous son oreiller, mais je les lui vole!... Je fais parfois un singulier rêve. Une foule de petits diables viennent pour me prendre. Dès qu'ils me tiennent, je fais le signe de la croix et, aussitôt, ils me lâchent et ils reculent. Mais ils attendent près de la porte. Alors, moi, je me mets à blasphémer de toutes mes forces. Ils se jettent de nouveau sur moi et sont très contents ; je fais encore le signe de la croix, et ils reculent derechef. C'est très amusant

— J'ai fait aussi ce rêve, dit Aliocha.

— Est-ce possible ? demanda Lise tout étonnée. Deux

personnes peuvent donc avoir le même rêve ? C'est très grave. Vous ne riez pas ?

— Mais non !

Lise resta pensive, puis elle dit :

— Écoutez, j'ai lu l'histoire d'un juif qui avait crucifié un petit garçon... Je pense parfois que c'est moi qui l'ai crucifié. Il est là suspendu devant moi, et il gémit. Moi, je m'asseois en face de lui et je mange de la confiture d'ananas, que j'aime beaucoup. Après avoir lu cette histoire de juif, j'ai tremblé toute une nuit. Le matin, j'ai envoyé une lettre à votre frère Ivan pour lui demander de venir me voir. Il est venu ; je lui ai raconté cette obsession du garçon crucifié et de la confiture. Il s'est mis à rire, m'a dit que c'était très bien, puis il s'est levé et s'en est allé. Il n'est resté que cinq minutes. Dites-moi, Aliocha, m'a-t-il méprisée ? — Et elle se dressa sur sa chaise les yeux étincelants.

— Vous l'avez appelé vous-même ? demanda Aliocha ému.

— Oui, par lettre.

— Pour lui parler de cette obsession ?

— Non, ce n'était pas pour cela. Mais, quand il est entré, je lui en ai parlé tout de suite. Il m'a répondu que c'était très bien, a ri et s'en est allé.

— Il a honnêtement agi, dit Aliocha à voix basse.

— Mais il m'a méprisée, puisqu'il a ri !

— Non, car lui-même, peut-être, il aime aussi la confiture d'ananas. Il est aussi très malade, Lise ! Il ne méprise personne, mais il ne croit en personne. Et, d'ailleurs, s'il ne croit pas en les gens, c'est qu'il les méprise.

— Moi aussi, alors ?

— Vous aussi.

— C'est bien. — Lise grinça des dents. — Quand il a ri, j'ai senti qu'il était agréable d'être méprisée...

Elle rit d'un air méchant. Puis, soudain, elle dit :

— Mais il est temps que vous couriez à la prison voir votre frère. Dépêchez-vous, vous trouveriez la porte fermée. Voici votre chapeau. Embrassez Mitia. Allez !

Et presque de force, elle le poussa dehors. Aliocha

restait perplexe quand il sentit qu'on lui glissait dans la main une petite lettre, pliée et cachetée. Il y jeta un regard et lut cette adresse : « A Ivan Feodorovitch Karamazov » ; il leva alors les yeux sur Lise. La figure de l'enfant était devenue presque menaçante.

— Et ne manquez pas de la lui remettre ! ordonna-t-elle furieusement et tremblant de la tête aux pieds, et aujourd'hui même ! Autrement, je m'empoisonnerai. C'est pour cela que je vous ai fait venir !

Elle fit claquer la porte. Aliocha mit la lettre dans sa poche et se dirigea vers l'escalier, sans entrer chez Mme Kokhlakov, qu'il avait totalement oubliée.

Aussitôt Aliocha parti, Lise plaça son doigt entre le chambranle et la porte, et l'y pinça de toutes ses forces. Puis elle regagna sa chaise, où elle resta longtemps à contempler son pauvre petit doigt tout noirci et le sang qui perlait sous l'ongle. Les lèvres tremblantes, elle murmurait :

— Vilaine ! vilaine ! vilaine !

CHAPITRE III

L'HYMNE ET LE SECRET

Il était bien tard quand Aliocha sonna à la porte de la prison. Mais il savait bien qu'on le laisserait entrer sans difficultés.

Chaque fois qu'on l'appelait, Mitia passait de sa cellule au parloir. En y entrant, Aliocha se rencontra avec Rakitine, qui prenait congé de son frère. Mitia l'accompagnait, riant à gorge déployée.

Depuis quelque temps, Rakitine n'aimait pas se trouver en présence d'Aliocha ; il ne lui parlait plus et ne le saluait qu'à peine. A sa vue, il fronça le sourcil et détourna les yeux, feignant d'être fort occupé à boutonner sa pelisse. Puis il se mit à chercher son parapluie.

— N'oublions rien ! dit-il pour parler.

— Oublie au moins le bien d'autrui ! fit Mitia en riant de son bon mot.

— Conseille ça aux Karamazov et non à Rakitine ! cria celui-ci, tremblant de colère.

— Qu'est-ce que tu as ? C'est une plaisanterie ! protesta Mitia. Pfffuit ! ils sont tous comme ça ! — dit-il à Aliocha, en montrant Rakitine qui s'éloignait rapidement. — Il était très gai et voilà qu'il s'emporte tout d'un coup ! Vous êtes donc fâchés ? Pourquoi viens-tu si tard ? Depuis ce matin, j'ai soif de ta présence.

— Et lui, pourquoi vient-il te voir si souvent ? fit Aliocha en désignant la porte par laquelle avait disparu Rakitine. Vous êtes donc amis ?

— Amis ! Que non ; c'est un cochon qui me tient pour un voyou... Ces gens-là ne comprennent pas la plaisanterie ; ils ont des âmes plates et sèches comme des murs de prison. Mais il est très intelligent... Vois-tu, Alexeï, j'ai la tête perdue maintenant ! — Et tous deux s'assirent sur un banc.

— Oui, c'est demain le jugement. N'as-tu donc aucun espoir ? s'enquit Aliocha d'une voix tendre et timide.

— Tu parles du tribunal ?... Oui, jusqu'ici, je n'ai parlé avec toi que de bêtises et nous négligions l'essentiel. C'est demain le jugement, mais ce n'est pas pour ça que j'ai la tête perdue. Je n'ai pas perdu ma tête, mais ce qui était dedans... Rakitine sait beaucoup de choses. Qui était Claude Bernard ?... La chimie ? Quoi ?

— C'est un savant. Je t'avoue que je ne sais pas non plus grand'chose de lui.

— Alors, que le diable l'emporte ! cria brutalement Mitia. Il est probable que c'était un vaurien ; ce sont tous des vauriens. Oh ! les Bernard, ils se sont multipliés depuis quelque temps !

— Mais qu'as-tu ? demanda Aliocha.

— Rakitine veut écrire un article sur moi et sur mon affaire, et débuter ainsi dans la littérature. Il m'a expliqué lui-même que c'est pour cela qu'il vient si fréquemment. Moi, ça m'est égal. Il ne peut pas supporter Ivan et ne t'aime pas non plus. Je le laisse venir, parce

qu'il est intelligent. Mais il est vantard. Je viens de lui dire que les Karamazov ne sont pas des vauriens, mais des philosophes comme tous les Russes, et que lui, malgré ses études, n'est pas un philosophe, mais un manant. Ça l'a fait rire méchamment...

— Je n'ai que peu de temps à te donner aujourd'hui, mon frère, dit Aliocha, et, à la veille de ce jour terrible, où le jugement de Dieu sera prononcé sur toi, je m'étonne de ne t'entendre parler que de futilités.

— Ne t'étonne pas ! s'écria Mitia avec chaleur. Faudrait-il donc nous entretenir de ce chien puant, de ce misérable Smerdiakov ? Nous en avons assez parlé ! Dieu le tuera ; tu verras.

Une émotion l'avait saisi. Il s'approcha d'Aliocha et l'embrassa. Ses yeux flambèrent. Il dit :

— Il y a longtemps que je voulais te dire quelque chose. Le temps en est venu. Mon frère, un homme nouveau s'est levé en moi. Il m'importe peu de travailler vingt ans dans les mines ; je n'en ai point peur... Là-bas, dans les mines, on peut vivre, aimer et souffrir ; on peut trouver un forçat ayant un cœur et devenir son ami. En ce cœur, on peut réveiller un ange, on peut y ressusciter un héros. Il y en a beaucoup ainsi parmi ces forçats, et nous en sommes responsables... Pourquoi, à Mokroïé, en cet instant terrible, ai-je rêvé de ce pauvre enfant qui n'avait pas de lait ? C'était une prophétie. Tous sont coupables pour tous. Il y a de grands enfants et de petits ; tous sont l'enfant pauvre dont j'ai rêvé. Et j'irai là-bas pour tous. Je n'ai pas tué mon père, mais il faut que j'y aille... Si l'on chasse Dieu de la surface de la terre, nous le retrouverons là-bas sous la terre, et, dans les ténébreuses galeries, nous chanterons à ce Dieu qui dispense la joie, l'hymne magnifique : « Vive Dieu et sa joie ; je l'aime ! » La vie ! la vie est même sous la terre. Tu ne saurais t'imaginer, Aliocha, la soif que j'éprouve maintenant de vivre ! Qu'est-ce que la souffrance ? Je n'en ai pas peur. Je me demande même si je répondrai au tribunal. J'ai maintenant tant de force, pour tout supporter en me disant : je suis ! Vois-tu, avant, je ne me doutais pas

de tout ça ; mais c'était caché en moi. Ces idées y fermentaient quand je me livrais à l'ivrognerie et à la débauche, et à la fureur... Dieu n'existe pas ? C'est une idée artificielle, et l'homme est maître de la terre ? Alors, comment l'homme sera-t-il vertueux ? Qui aimera-t-il ? À qui sera-t-il reconnaissant ? A qui chantera-t-il des hymnes ? Rakitine dit qu'on peut aimer l'humanité sans Dieu. Il dit qu'on ferait plus pour le bien de l'homme en diminuant le prix de la viande qu'en agitant toutes les philosophies. Je lui ai répondu : « Toi, sans Dieu, tu augmenteras plutôt le prix de la viande, si tu peux y gagner un kopek ! » Il s'est fâché... Car, Aliocha, qu'est-ce que la vertu ? J'ai une vertu et le Chinois en a une autre ; donc, c'est une chose relative ? Tu ne me croiras pas si je te dis que je n'ai pas dormi pendant deux nuits en réfléchissant à cette question. Quant à ce jugement de demain !...

— As-tu conféré avec ton avocat ?

— Je lui ai tout dit. Mais c'est une fine mouche de la capitale. Il ne m'a pas cru. C'est encore un Bernard. Il me croit coupable. Je lui ai dit : « Alors, pourquoi êtes-vous venu me défendre ? » Je me fous d'eux ! On a aussi fait venir un médecin qui dira que je suis fou. Je ne permettrai pas cela... Katherina Ivanovna « veut accomplir son devoir jusqu'à la fin », si dur qu'il soit ! Les témoins se sont multipliés comme le sable de la mer. Grigori reste ferme. C'est un honnête homme, mais c'est un imbécile. Il est des gens qu'il vaut mieux avoir pour ennemis que pour amis. Katherina est de ceux-là. Comme j'ai peur qu'elle parle au tribunal de ce salut jusqu'à terre, après que je lui eus remis les quatre mille cinq cents roubles ! Elle me paiera jusqu'au dernier carat. Je ne veux pas de son sacrifice ! Il m'humilierait trop. Va la voir, Aliocha, et prie-la de ne pas raconter cela au tribunal... C'est impossible ?... Alors, diable ! il faudra bien que je le supporte. Je ne la plains pas ; elle fait ce qu'elle veut... Mais Groucha, Groucha, Seigneur ! pourquoi subira-t-elle une pareille torture ? Cette pensée me tue ! — Il avait les larmes aux yeux.

— Elle m'a dit que tu l'avais beaucoup chagrinée, aujourd'hui.

— J'ai un si sale caractère. Je lui ai fait une scène de jalousie. Mais je me suis repenti ; je l'ai embrassée... Cependant, je ne lui ai pas demandé pardon.

— Pourquoi ? fit Aliocha, et Mitia éclata de rire.

— Dieu te garde, cher garçon, de jamais demander pardon à la femme aimée. Ici, au moins, je sais ce dont je parle. La femme est ainsi faite, que si tu as le malheur de t'excuser de ta faute, tu ne fais que t'attirer une grêle de reproches. Elle ne saura jamais te pardonner tout simplement. Elle se souviendra de tout, ne te fera grâce de rien, ajoutera quelque chose de sa façon, et ce n'est qu'après tout cela qu'elle te pardonnera. Et je dis : la meilleure de toutes ! Ne demande jamais pardon. Retiens cette règle que t'enseigne ton frère Mitia, perdu par les femmes !... Non, j'obtiendrai son pardon sans le demander. Je la vénère, mais elle me tourmente toujours... Je suis devenu un être humain grâce à elle !... Je l'épouserai et je mourrai de jalousie... Que t'a-t-elle dit de moi ?

Aliocha raconta toute sa conversation avec Grouchenka. Mitia en parut satisfait.

— Elle ne m'en veut pas de ma jalousie. C'est une vraie femme. « Je suis moi-même jalouse. » J'aime cela. Nous nous marierons, mais nous nous battrons par jalousie. Est-ce qu'on marie les forçats ? C'est que je ne puis vivre sans elle... Elle dit que nous avons un secret avec Ivan et Katherina Ivanovna... Non, petite sotte, tu t'es trompée... Aliocha, il en sera ce qu'il en sera, mais je te dirai tout.

Et regardant autour de lui, il se mit à lui chuchoter dans l'oreille, quoique personne ne pût les entendre :

— Je t'en aurais parlé plus tard, car je ne puis rien faire sans te le dire. Pour le moment, écoute, et ne dis rien ; mais j'ai peur, car je lirai ta décision dans tes yeux. Ecoute. Ivan se propose de me faire évader. Tout est arrangé pour que je puisse me sauver en Amérique avec Grouchenka. Je ne puis vivre sans elle, et Ivan dit qu'on ne marie pas les forçats. Mais, de l'autre

côté, il y a la conscience. Je me serai sauvé par peur de la souffrance ; je me serai dérobé à la purification. Alors, il n'y aurait plus d'hymne souterrain ! Toi seul peux comprendre ce scrupule. Ivan le comprend bien, mais il se tait... Ne décide pas ! ne décide pas ! je lis dans tes yeux ! Attends jusqu'après le jugement !... Je ne peux vivre sans Grouchenka.

— Dis-moi seulement si Ivan insiste beaucoup là-dessus, fit Aliocha. Qui en a parlé le premier ?

— C'est lui qui a trouvé ça. Il ne venait jamais me voir et, tout à coup, la semaine dernière, il vint, et, aussitôt, il m'en a parlé. Il insiste ; il ne propose pas, il ordonne. Il ne doute pas de mon obéissance. Il m'a dit toutes les dispositions qu'il a prises, mais nous en parlerons après...

— Il ne veut pas qu'on m'en parle ?

— A personne et surtout pas à toi. Il craint sans doute que tu ne te plantes devant moi comme ma conscience. Ne lui dit pas que je te l'ai confié !

— Tu as raison, fit Aliocha. Il est impossible de parler de ça avant la sentence. Tu trouveras alors en toi le nouvel homme, qui décidera.

— A moins que ce ne soit un Bernard, car il me semble que je suis aussi un misérable Bernard ! dit-il avec un sourire amer, puis soudain : — Aliocha, il est temps de t'en aller. Respectons le règlement, embrasse-moi, mon petit pigeon... Il ajouta tristement : — Ivan me propose de m'enfuir et, en même temps, il me croit coupable.

— Lui as-tu demandé s'il le croyait ou non ? demanda Aliocha.

— Non ; je n'en ai pas eu la force, mais je le vois dans ses yeux. Adieu !

Aliocha était déjà sorti, que Mitia le rappelait et lui disait :

— Plante-toi devant moi comme ma conscience. Voilà ! Puis, pâle comme un mort, il saisit Aliocha par les épaules et, les yeux dans les yeux, il lui dit d'une voix effrayante : — Dis-moi la vérité, comme devant Dieu : crois-tu que j'ai tué ? Ne mens pas !

— Je ne l'ai pas cru une seule minute ! répondit Aliocha d'une voix tremblante, et il leva la main droite comme pour prendre Dieu à témoin de sa sincérité.

Le bonheur illumina la figure de Mitia. Il poussa un long soupir.

— Merci ! dit-il. Tu m'as rendu la vie. Je n'osais pas te le demander. Tu m'as fortifié pour demain. Que Dieu te bénisse. Va ; aime Ivan.

Aliocha sortit tout en larmes. Ces paroles : « Aime Ivan » lui résonnaient dans la tête, et c'était chez Ivan qu'il allait, car le sort de ce frère l'inquiétait âprement.

CHAPITRE IV

CE N'EST PAS TOI !

Pour aller chez Ivan, il fallait passer devant la maison de Katherina Ivanovna. Les fenêtres étaient éclairées. Aliocha résolut subitement d'y entrer. Il y avait plus d'une semaine qu'il n'avait vu la jeune fille, mais l'idée lui était venue qu'Ivan pouvait bien se trouver là, surtout à la veille d'un tel jour.

A la porte, il se croisa avec un homme qui sortait de la maison. C'était Ivan.

— Ah ! ce n'est que toi, dit-il sèchement. Eh bien ! adieu. Si c'est chez elle que tu vas, je ne te le conseille pas. Elle est très surexcitée, et tu ne peux que lui faire du mal.

— Non ! non ! cria tout à coup une voix en haut de l'escalier. Entrez, Aliocha. Et vous, Ivan Feodorovitch, revenez ! entendez-vous.

La voix de Katherina Ivanovna était tellement impérative, qu'après un instant d'hésitation, Ivan revint sur ses pas et remonta avec son frère.

— Elle espionnait, murmura-t-il à part soi. Puis, en entrant dans le salon, il lui dit : — Permettez-moi de

garder mon pardessus, je ne resterai qu'un instant.

— Asseyez-vous, Alexeï Feodorovitch, fit-elle. — Ses yeux brillaient d'un feu sinistre. Elle était très belle ainsi. — Qu'avez-vous à me dire ?

— Il a dit, répondit Aliocha en la regardant bien en face, qu'il fallait vous épargner vous-même et ne faire aucune allusion à ce qui se passa entre vous deux lors de votre première connaissance.

— Ah ! oui, il s'agit de ce salut jusqu'à terre que je lui fis au sujet de cet argent ! répliqua-t-elle en riant amèrement. Eh bien ! est-ce pour moi qu'il a peur, ou pour lui ?

— Pour vous et pour lui, répondit Aliocha d'une voix douce.

— C'est bien ça ! dit-elle méchamment avec une rougeur brusque. Puis, d'un ton menaçant : — Vous ne me connaissez pas encore. Vous aurez peut-être envie de me fouler aux pieds, demain, après cet interrogatoire.

— Vous témoignerez selon l'honnêteté, dit Aliocha. C'est tout ce qu'il faut.

— La femme est souvent malhonnête. — Elle grinça des dents. — Enfin, est-ce lui qui a tué ? cria-t-elle à Ivan d'une voix hystérique, et Aliocha comprit aussitôt qu'elle était revenue sur ce point pour la centième fois et qu'une querelle avait dû éclater entre eux deux. — J'ai été chez Smerdiakov... C'est vous, vous, Ivan. qui m'avez persuadée que votre frère est un parricide et je n'ai cru qu'en vous !

— En voilà assez, dit Ivan. Je viendrai demain. — Il se leva et sortit.

Katherina Ivanovna saisit les deux mains d'Aliocha et, précipitamment, elle lui chuchota :

— Suivez-le ! Rattrapez-le ! Ne le laissez pas seul un seul instant. Il est fou ! Ne le savez-vous pas ? Il a la fièvre, la fièvre nerveuse. Le médecin me l'a dit ! Allez ! courez vite !

Aliocha bondit et se lança à la poursuite d'Ivan qu'il atteignit au bout d'une cinquantaine de pas. Se sentant rejoint, Ivan se retourna brusquement en demandant d'une voix irritée :

— Que veux-tu ? Elle t'a dit de courir après moi parce que je suis fou ? Je sais tout cela par cœur.

— Elle se trompe sans doute, répondit Aliocha, mais tu es certainement malade. Je l'ai vu tout à l'heure à ton visage. Tu es très malade, Ivan !

Ivan continuait à marcher. Aliocha le suivait.

— Alexeï, sais-tu comment on devient fou ? s'enquit soudain Ivan d'une voix basse où perçait la plus naïve curiosité.

— Non, je ne sais pas. Je pense qu'il y a beaucoup de sortes de folies.

— Et crois-tu qu'on puisse s'apercevoir soi-même qu'on devient fou ?

— J'en doute, dit Aliocha surpris.

Ivan se tut. Puis il reprit :

— Si tu veux causer avec moi, change de sujet.

— Avant tout, comme je crains d'oublier, voici pour toi, fit timidement Aliocha en lui tendant la lettre de Lise. Ils s'approchèrent d'une lanterne. Ivan reconnut de suite l'écriture. Il rit avec méchanceté.

— Ah ! c'est de ce petit diable ! dit-il. Et, sans même ouvrir l'enveloppe, il déchira la lettre et jeta les morceaux au vent. — Elle n'a pas encore seize ans, et elle s'offre déjà ! fit-il avec mépris et se remettant en marche.

— Que dis-tu, Ivan ? dit Aliocha très attristé. Tu offenses cet enfant ! Elle est très malade et elle perd peut-être l'esprit, elle aussi. Il fallait que je te remisse cette lettre ; et j'espérais que tu me dirais quelque chose... pour la sauver...

— Je n'ai rien à te dire. Si c'est une enfant, je ne suis pas sa bonne. Laisse-moi ! Et il se fit un nouveau silence. Maintenant, elle va prier toute la nuit la mère de Dieu de lui dicter la conduite à tenir demain au procès.

— Tu... parles de Katherina ?

— Oui, elle va prier pour que son âme soit éclairée. Doit-elle sauver Mitia ou le perdre ? Elle n'a pas eu le temps de se préparer.

— Elle t'aime, mon frère, fit tristement Aliocha.

— Ça se peut. Mais je ne la désire pas.

— Elle souffre. Pourquoi la laisses-tu parfois espérer ?

— Je ne puis être franc comme il le faudrait ! dit Ivan avec irritation. Il faut attendre la sentence de cet assassin. Si je rompais avec elle aujourd'hui, c'est sur lui qu'elle se vengerait de moi, parce qu'elle le hait et qu'elle le sait. Ah ! quand aurons-nous cette maudite sentence !

— Mais comment peut-elle perdre notre frère ? demanda Aliocha, que ce mot d'assassin avait douloureusement impressionné.

— Elle a entre les mains un document de la main de Mitia qui démontre mathématiquement qu'il a tué le père.

— C'est impossible ! s'écria Aliocha.

— Allons ! je l'ai lu, de mes yeux lu !

— Ce document ne peut exister ! affirma chaleureusement Aliocha. Ce n'est pas Mitia qui a tué notre père.

— Alors, qui est donc l'assassin, selon vous ? interrogea Ivan avec une froideur hautaine et en s'arrêtant.

— Tu le sais bien toi-même, répondit Aliocha avec un accent pénétrant.

— Quoi ? Encore cette fable de l'idiot épileptique ?

— Tu sais bien qui ! fit encore Aliocha tremblant de tout son corps.

— Mais qui donc ? cria furieusement Ivan.

— Je ne sais qu'une chose, continua Aliocha, c'est que ce n'est pas *toi !*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Ivan stupéfait.

— Ce n'est pas toi ! répéta Aliocha.

— Je le sais bien moi-même. Tu délires ! fit Ivan avec un sourire singulier et en plongeant ses yeux dans ceux de son frère.

— Ivan, tu t'es dit plusieurs fois que c'était toi l'assassin.

— Mais quand donc ? demanda Ivan, perdant la tête. J'étais à Moscou ; je n'en ai pas parlé.

— Tu te l'es dit maintes fois, quand tu étais seul pendant ces deux terribles mois. — Il parlait comme s'il eut obéi à quelque force supérieure. — Tu t'accusais et tu avouais. Mais ce n'est pas toi l'assassin ; tu te

trompes, entends-tu ? Ce n'est pas toi, Dieu m'a envoyé pour te le dire.

Ils restèrent debout en face l'un de l'autre, silencieux, les yeux dans les yeux. Soudain, Ivan tressaillit, saisit fortement Aliocha par l'épaule et siffla entre ses dents grinçantes :

— Tu as été chez moi !... Tu y as été quand *il* venait, la nuit !... Avoue ; tu *l*'as vu ? Tu *l*'as vu ?

— Mais de qui parles-tu ? De Mitia ?

— Au diable ce monstre ! Tu sais qu'*il* me fréquente ? Comment l'as-tu appris ?

— Qui, *lui* ? Je ne sais pas de qui tu parles ? balbutia Aliocha effrayé.

— Si, tu le sais. Autrement, comment aurais-tu ?...

Mais, tout à coup, il se maîtrisa et un sourire étrange lui tordit la bouche.

— Mon frère, reprit Aliocha d'une voix tremblante. Je te l'ai dit, parce que tu croiras à ma parole ; je le sais. Ce n'est pas *toi ;* c'est Dieu qui m'a inspiré de te le dire quand tu devrais me haïr à jamais...

Mais il était bien évident qu'Ivan s'était ressaisi. Il eut un sourire froid et dit :

— Alexeï Feodorovitch, je n'ai de goût ni pour les épileptiques ni pour les prophètes, encore moins pour les ambassadeurs de Dieu, et vous le savez fort bien. Dès cet instant, je romps avec vous pour toujours et je vous prie de me quitter sur-le-champ. Voici votre chemin et, surtout, gardez-vous de venir chez moi aujourd'hui, entendez-vous ?

Et, se retournant, il s'éloigna d'un pas ferme.

— Mon frère ! lui cria Aliocha. S'il t'arrive quelque chose aujourd'hui, souviens-toi de moi, avant tout !...

Ivan ne répondit pas. Il avait disparu dans l'obscurité. Il se dirigeait vers la maison habitée, à l'autre bout de la ville, par Marie Kondratievna, l'ancienne voisine de Feodor, à qui Smerdiakov chantait naguère des chansons en s'accompagnant sur la guitare.

C'était lui qu'Ivan allait visiter, poussé par une force invincible.

CHAPITRE V

PREMIÈRE ENTREVUE AVEC SMERDIAKOV

Ivan allait voir Smerdiakov pour la troisième fois depuis son retour de Moscou. Il y avait été deux fois dans les premiers temps, et puis il avait laissé passer plus d'un mois sans y retourner.

Ivan n'était arrivé qu'après les funérailles de son père. Malgré l'assurance d'Aliocha qui accusait formellement le valet, il restait persuadé de la culpabilité de Mitia, et n'attribuait les dires d'Aliocha qu'à sa vive amitié pour son frère aîné.

Disons-le une fois pour toutes : Ivan n'aimait pas Mitia et, s'il lui arrivait d'éprouver pour lui quelque pitié, il s'y mêlait un mépris confinant au dégoût. Ils avaient eu dans la prison une entrevue qui n'avait fait que fortifier ses soupçons. Mitia s'était montré bavard, mais distrait et fuyant, parlant avec raideur, accusant Smerdiakov et se contredisant affreusement. Il semblait se soucier assez peu de s'innocenter aux yeux d'Ivan, et l'avait même offensé en lui déclarant brusquement que les champions du « tout est permis », n'avaient pas le droit de venir interroger les autres ; tout cela d'un ton assez peu amical.

Aussitôt après cet entretien, Ivan s'était rendu près de Smerdiakov. Il se souvenait de sa dernière conversation avec le valet, et bien des points alors lui en semblaient singuliers ou suspects.

Smerdiakov se trouvait alors à l'hôpital de la ville. Il était couché.

Son unique voisin de lit était à l'agonie et ne pouvait gêner l'entretien. Le valet sourit avec une méfiance craintive. Mais ce ne fut qu'un instant, et pendant tout le reste de leur conversation, Ivan fut même

frappé de sa tranquillité. Smerdiakov était très faible et ne parlait qu'avec peine. Ivan se rappela cette phrase : « Il est toujours bon de causer avec un homme d'esprit. »

— Pouvons-nous parler un peu ? lui avait-il dit. Cela ne te fatiguera pas trop ?

Smerdiakov soupira.

— Qu'as-tu à soupirer ? Tu savais donc ? lui dit nettement Ivan.

— Comment n'aurais-je pas su ? Tout était sûr d'avance.

— Ne tourne pas autour du pot. Tu as prédit que tu serais frappé d'épilepsie à peine descendu à la cave. Tu as précisément indiqué la cave.

— L'avez-vous déjà dit au juge ? demanda Smerdiakov avec une curiosité tranquille.

— Non, je ne l'ai pas encore dit, fit Ivan en s'emportant subitement, mais je ne manquerai pas de le dire Je pense, mon petit ami, que tu peux m'expliquer beaucoup de choses et je ne te permettrai pas de jouer avec moi.

— A quoi bon ce jeu ? reprit toujours aussi tranquillement le valet, lorsque tout mon espoir est en vous?

— Premièrement, reprit Ivan, je sais qu'il est impossible de prédire les crises d'épilepsie à heure fixe. Ne cherche pas midi à quatorze heures ; je me suis renseigné. Alors, comment as-tu pu me prédire non seulement l'heure, mais encore le lieu ? Tu as simulé une crise !

— J'allais à la cave plusieurs fois par jour, dit Smerdiakov sans se hâter. Il y a un an, j'étais tombé du grenier... Il est vrai qu'on ne peut pas prédire les crises, mais on peut les pressentir.

— Et aussi l'heure et le jour ?

— Demandez des renseignements sur ma maladie aux médecins de l'hôpital. Que voulez-vous que je vous dise ?

— Mais comment as-tu pu indiquer la cave ?

— Parce que j'avais peur dans cette cave où je me sentais loin de tout secours. Je me disais toujours : « Ça va venir, vais-je tomber ? » Et c'est effectivement à cette pensée que le spasme m'a saisi à la gorge et que je suis

tombé. Je l'ai dit aux médecins et ils sont de mon avis.

Ivan, qui croyait l'effrayer en le menaçant de rapporter leur entretien, se trouva totalement démonté.

— Qu'ai-je à craindre ? reprit Smerdiakov.

— Tu as tout dit, jusqu'à la dernière parole de notre conversation ?

— Non, pas jusqu'à la dernière parole.

— As-tu dit aussi que tu t'étais vanté devant moi de savoir simuler l'épilepsie ?

— Non plus.

— Dis-moi : pourquoi m'as-tu dit d'aller à Tchermachnia ?

— Je craignais que vous allassiez à Moscou. Tchermachnia est plus près.

— Tu mens. Tu m'as dit de m'éloigner du crime !

— C'était par intérêt pour vous. Je sentais le malheur sur la maison et je craignais pour vous. Mais je craignais encore bien plus pour moi. Je vous disais de vous éloigner de ce crime afin que vous comprissiez qu'il allait arriver un malheur et que vous deviez défendre votre père.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit franchement, imbécile ? fit Ivan en colère.

— J'avais peur de vous fâcher. Je pensais que Dmitri Feodorovitch se contenterait de prendre cet argent qu'il considérait comme sien, mais comment pouvais-je deviner qu'il tuerait ?

— Alors, comment pouvais-je le deviner moi-même ?

— Parce que je vous disais d'aller à Tchermachnia au lieu de Moscou. Cela ne voulait-il pas dire que je désirais vous sentir plus près de nous ? Votre proximité n'eût-elle pas été de nature à arrêter Dmitri dans l'accomplissement de son crime ? Je vous avais annoncé la maladie de Grigori, et je craignais l'épilepsie. Vous ayant fait connaître l'existence de signaux capables d'amener votre père à ouvrir, je pensais que vous craindriez que votre frère les connaissant, en fit un mauvais usage, et que, dans ces conditions, vous ne partiriez pas.

— Il est très logique, se disait Ivan. — Puis, à haute voix : — Tu finasses ; que le diable t'emporte !

— Je croyais que vous aviez tout deviné, je l'avoue, dit Smerdiakov de l'air le plus naïf.

— Mais je serais resté, en ce cas ! répliqua Ivan en rougissant.

— Moi, j'ai compris que vous aviez peur et que vous vous sauviez.

— Crois-tu donc que tout le monde soit aussi lâche que toi ?

— Pardonnez-moi, mais je le croyais.

— Sans doute, j'aurais dû deviner ! s'écria Ivan. Je sentais bien que tu méditais quelque abomination... Puis, soudain : — Tu mens ! Ne t'es-tu pas approché de la voiture en disant : « Il est toujours bon de causer avec un homme d'esprit ? » Tu étais donc content de me voir partir ?

Smerdiakov soupira encore, et il sembla qu'une fugitive rougeur passât sur sa figure. Il répondit en haletant un peu :

— J'étais content de ce que vous alliez seulement à Tchermachnia et non à Moscou. Je ne vous félicitais pas ; je vous adressais un reproche.

— Un reproche ?

— Oui... de ne pas rester pour nous défendre, car on aurait pu m'accuser d'avoir dérobé ces trois mille roubles.

— Le diable t'emporte ! Tu as parlé de ces signaux au substitut ?

— J'ai tout dit, répondit Smerdiakov.

Ivan était fort étonné.

— Tout ce que je soupçonnais, c'était une saleté de ta part. Je croyais Dmitri capable de tuer, mais non de voler. Pourquoi m'as-tu dit que tu pouvais feindre l'épilepsie ?

— Par naïveté. Je ne l'ai jamais fait, mais je voulais me vanter. C'est une sottise. Je vous ai parlé par intérêt pour vous.

— Mon frère t'accuse formellement d'avoir tué et volé.

— C'est tout ce qu'il peut dire, avec les charges qui pèsent sur lui. Grigori a vu la porte ouverte... Alors il cherche à se sauver comme il peut... Mais voyons, si

j'avais eu de mauvais desseins contre votre père, croyez-vous que j'eusse pu être assez bête pour aller vous raconter tout ce que je vous ai raconté ? Vous pouvez bien parler de cet entretien au procureur et au juge ; ils ne croiront jamais qu'un criminel soit capable d'une telle stupidité.

— Ecoute, dit Ivan en se levant, frappé par cet argument, je ne te soupçonne pas, et je pense qu'il est ridicule de t'accuser. Je te remercie de m'avoir rassuré. Je m'en vais, mais je reviendrai. As-tu besoin de quelque chose ?

— Je vous remercie. Marfa Ignatievna m'apporte tout ce qu'il me faut.

— Au revoir... Au surplus, je ne dirai pas que tu sais feindre l'épilepsie et je te conseille de n'en pas parler.

— Compris, et moi, de mon côté, je me tairai sur ce que je vous dis alors en dernier lieu.

Ivan s'en alla, et ce ne fut qu'après une dizaine de pas dans le corridor, qu'il comprit le sens menaçant des dernières paroles de Smerdiakov. Il fut sur le point de revenir sur ses pas, puis il murmura : « Bêtises ! » et s'en fut, fort tranquillisé par cette certitude que l'assassin n'était pas Smerdiakov. Pourquoi ? Il éprouvait comme un dégoût à analyser ses sentiments.

Il ne pouvait plus penser à son frère Dmitri sans répugnance. Une seule chose lui semblait étrange : Aliocha persistait à affirmer l'innocence de leur aîné et à accuser Smerdiakov. Ivan avait toujours attaché une grande importance à l'opinion d'Aliocha, et ne pouvait ne pas remarquer que l'ex-novice n'abordait jamais ce sujet le premier, se contentant de répondre à ses questions.

Mais Ivan était alors fort occupé d'autre chose. Il n'était pas plus tôt revenu de Moscou, que sa passion pour Katherina l'avait repris plus fortement que jamais et, en disant à Aliocha « qu'il ne la désirait pas », il avait affreusement menti. Au contraire, il l'aimait à la folie, mais parfois jusqu'à la haine, jusqu'au crime.

Profondément blessée dans ses sentiments par le for-

fait de Mitia elle s'était sentie sauvée au retour de cet être si intelligent et qu'elle estimait tellement supérieur à elle. Elle s'était, pour ainsi dire, jetée dans ses bras sans se donner cependant, quels que fussent les désirs fougueux (et bien à la Karamazov) de son bien-aimé et le charme qu'il exerçait sur elle. En même temps, elle s'en voulait d'être infidèle à Dmitri, et ils se querellaient. Aussi avait-il oublié Smerdiakov pour quelque temps.

Cependant, deux semaines après sa dernière visite au valet, ses inquiétudes le reprirent. Pourquoi se rappelait-il avec dégoût les précautions incompréhensibles qu'il avait mises à épier son père lors de sa dernière nuit dans la maison paternelle ? Pourquoi, en arrivant à Moscou, s'était-il dit avec angoisse : « Je suis un vaurien ! » Et ces souvenirs lui étaient à peine revenus, qu'il rencontrait Aliocha dans la rue et lui demandait à brûle-pourpoint :

— Te souviens-tu que, lorsque Dmitri eut frappé le père, je t'ai dit que « je laissais toute liberté à mes désirs ? » As-tu cru alors que je désirais la mort de notre père ?

— Je l'ai cru, répondit Aliocha à voix basse.

— C'était juste, d'ailleurs. Mais quand j'ai dit « qu'une canaille mangerait l'autre », as-tu pensé que je souhaitais de voir Dmitri tuer le père au plus vite ? et que je m'y prêtais au besoin.

Aliocha pâlit et resta silencieux, les yeux fixés sur ceux de son frère.

— Parle ! s'écria Ivan. Il me faut la vérité ; je veux absolument savoir ce que tu as pensé alors.

— Pardonne-moi ; je l'ai cru aussi, murmura Aliocha sans essayer aucune explication.

— Merci, trancha Ivan, et il quitta brusquement son frère.

Aussitôt après cet entretien, Ivan se rendait pour la seconde fois auprès de Smerdiakov.

CHAPITRE VI

SECONDE VISITE A SMERDIAKOV

A ce moment, Smerdiakov n'était plus à l'hôpital ; il habitait chez Maria Kondratievna, dans une maisonnette de deux pièces, dont l'une abritait Maria et sa mère, et l'autre le laquais.

Ivan fut introduit près de Smerdiakov. Le laquais semblait rétabli ; son teint avait repris sa fraîcheur et son visage sa plénitude.

Il se leva avec une certaine négligence, n'accordant à son visiteur que le minimum indispensable de politesse. Ivan saisit tout cela d'un coup d'œil, en même temps que le regard inexprimable, à la fois méchant et presque hautain, que lui lançait le valet et qui signifiait : « A quoi bon revenir ? ne sommes-nous pas convenus de tout ? » Ivan eut quelque peine à se maîtriser.

— Sommes-nous seuls ? demanda-t-il.

— Personne ne peut entendre.

— Ecoute, mon cher, quelle bêtise as-tu dite au moment où je te quittai, à l'hôpital, n'est-ce pas que « si je gardais le silence sur ton habileté à feindre l'épilepsie, tu ne parlerais pas au juge de la fin de notre entretien, lors de mon départ pour Tchermachnia ? » Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce une menace ? Suis-je de mèche avec toi pour te craindre ?

Ivan parlait d'un ton furieux et s'efforçait de montrer qu'il jouait cartes sur table. Une colère étincela dans les yeux du laquais, mais il répondit avec mesure, tout en battant des paupières :

— J'ai cru alors, et je vous l'ai dit, que, prévoyant l'assassinat de votre père, vous l'abandonniez, et je vous ai promis de n'en point parler pour qu'on ne se doutât pas de mauvais sentiments, ni même d'autre chose.

Il regardait Ivan d'un air provocant. Celui-ci demanda :

— Non, mais es-tu fou ?

— Je suis parfaitement lucide.

— Mais prévoyais-je alors l'assassinat ? — Il déchargea un coup de poing sur la table. — Que veux-tu dire avec ton « autre chose » ? Parle, crapule ! — Smerdiakov le regardait toujours insolemment. — Parle, puante fripouille ! quoi ? quelle autre chose ?

— Cela signifiait que je vous comprenais désireux de la mort de votre père.

— Ainsi, misérable, tu me croyais d'accord avec Dmitri pour cet assassinat ?

— Je ne connaissais pas vos pensées et si je vous ai arrêté ce jour-là, c'était pour vous éprouver... pour discerner si vraiment vous désiriez la mort de votre père.

Le ton impertinent qu'il persistait à conserver exaspérait Ivan.

— Tu l'as tué ! cria-t-il tout d'un coup.

Smerdiakov sourit avec mépris :

— Vous savez fort bien vous-même que ce n'est pas moi et j'estimais cette question vidée pour un homme intelligent.

— Mais pourquoi ce soupçon contre moi ?

— J'avais tant de peur que je soupçonnais tout le monde. Je voulais connaître votre pensée, me disant que, si vous étiez dans les mêmes dispositions que votre frère, j'étais sûr d'être écrasé comme une mouche en même temps que Feodor Pavlovitch.

— Tu ne m'as pas dit ça, il y a quinze jours.

— C'était pourtant bien ce que j'entendais en causant avec vous à l'hôpital, mais vous sachant un homme d'esprit, je croyais que vous comprendriez à demi mot.

— J'insiste. Comment ai-je pu justifier un aussi vil soupçon dans ton âme de pleutre ?

— Vous n'auriez personnellement pu ni voulu tuer, mais vous vouliez qu'un autre tuât.

— Et il dit ça tout tranquillement ! Mais dans quel but l'aurais-je désiré ?

— Eh bien ! et l'héritage ? répliqua Smerdiakov, caustique et vindicatif. Chacun de vous trois pouvait

toucher plus de quarante mille roubles, tandis que si Feodor Pavlovitch épousait Agrafféna Alexandrovna, elle faisait mettre le capital à son nom et vous ne touchiez pas deux roubles. Et il l'eut épousée sur un clin d'œil !

— Allons ! fit Ivan avec un soupir douloureux et se maîtrisant, puisque je ne t'ai pas tué, continue. Donc, j'ai dirigé la main de mon frère ? Je comptais sur lui ?

— Naturellement. S'il tuait, il perdait tous ses droits et s'en allait en Sibérie ; sa part vous revenait par moitié et ça vous faisait soixante mille roubles. Vous avez compté sur votre frère, c'est sûr !

— Ecoute, misérable, si j'avais compté sur quelqu'un, c'est sur toi que j'aurais compté, et non sur Dmitri, je le jure ! et je me rappelle que je m'attendais de ta part à quelque infamie.

— Oui, j'ai pensé pendant une minute que vous comptiez sur moi, fit Smerdiakov avec un sourire ironique et j'ai eu l'impression que votre départ signifiait : « Tu peux tuer papa ! »

— Coquin !

— Enfin, vous voulez aller à Moscou et vous refusez obstinément d'aller à Tchermachnia, malgré les supplications de votre père, et voilà que, tout à coup, vous y consentez sur mes seules instances ! Pourquoi ? Vous attendiez donc quelque chose de moi ?

— Non, je jure que non ! cria Ivan en grinçant des dents.

— Comment, non ? Est-ce qu'un bon fils ne m'aurait pas livré à la police et fait fouetter pour ces paroles ? Est-ce que vous n'auriez pas dû me museler ? Mais non, vous faites gentiment tout ce que je vous dis et vous partez au lieu de rester pour défendre votre père ! Que vouliez-vous que je conclusse ?

— Oui, c'est dommage que je ne t'aie pas cogné le mufle ! dit Ivan, les poings crispés. A la police, quelles preuves pouvais-je donner ? Mais te cogner le museau ! C'est défendu, mais je n'en aurais pas moins fait une galette de ta laide figure !

Smerdiakov le regardait presque avec délices.

— Dans la vie courante, dit-il de ce ton de suffi-

sance qu'il employait naguère dans ses discussions avec Grigori, les museaux sont en effet bien défendus par les lois actuelles. Mais on continue à taper dessus dans les cas extraordinaires.

— Ecoute, monstre, siffla Ivan en tressaillant de tout son corps. Dis ce que tu voudras ; je ne te crains pas et, si je ne te tue pas de coups, ce n'est que parce que je te soupçonne de ce crime et que je veux te conserver pour la justice. Je te dénoncerai.

— Moi, je crois que vous feriez mieux de garder le silence. Qui vous croira, si je suis innocent ? et, pour me défendre, je n'hésiterais pas à raconter ce que je sais.

— Ça veut encore dire qu'il est toujours bon de causer avec un homme d'esprit, hein ? grinça Ivan.

— Vous daignez tomber juste. Soyez homme d'esprit.

Tremblant d'indignation, Ivan se leva, mit son pardessus et sortit sans même regarder Smerdiakov. La lune brillait et l'air frais le ranima. Une cohue de pensées désordonnées s'entrechoquaient dans sa tête.

— Faut-il aller le dénoncer ?... Mais, s'il est innocent ? Il peut m'accuser, car pourquoi suis-je allé à Tchermachnia ? Pourquoi ? Sans doute, j'attendais quelque chose et il a raison... Et il se rappela encore sa dernière nuit chez son père. Sa souffrance fut telle qu'il s'arrêta, comme transpercé. — Mais oui, c'est vrai ; je désirais cet assassinat ! Ah ! si maintenant je ne tue pas Smerdiakov, ce n'est pas la peine de vivre.

Il s'en fut chez Katherina Ivanovna, que son apparition effraya. On eut dit un fou. Il lui conta son entrevue avec Smerdiakov sans qu'elle parvînt à le tranquilliser. Il était dans une agitation extraordinaire. Enfin, il s'assit et proféra ces étranges paroles :

— Si ce n'est pas Dmitri qui a tué, mais Smerdiakov, je suis son complice, car je l'ai encouragé.

La jeune fille courut à son bureau et en tira un papier qu'elle posa devant Ivan. C'était une lettre que, étant ivre, Mitia avait écrite à la jeune fille, le soir du jour où elle avait été si gravement offensée par

Grouchenka, une lettre forcenée et absurde, diffus bavardage d'ivrogne.

« Fatale Katia, je me procurerai les trois mille roubles demain, je te les rendrai et adieu, femme colère, adieu aussi, mon amour ! Finissons-en. Si je ne trouve personne pour me prêter cette somme, j'irai casser la tête à mon père et je la prendrai sous son matelas ; mais pour cela il faut qu'Ivan parte. J'irai en Sibérie, mais je t'aurai rendu ton argent et adieu ! Je te salue jusqu'à terre, parce que je suis un vaurien à tes yeux. Pardonne-moi, ou plutôt, ne me pardonne pas ; cela nous sera moins pénible à tous les deux. J'aime mieux les travaux forcés que ton amour, car j'en aime une autre et tu ne saurais l'excuser. Je tuerai mon voleur et je m'en irai en Orient pour ne plus voir personne, pas même *elle*, car elle est aussi mon bourreau. Adieu !

« *P.-S.* — Je t'envoie cette malédiction et je t'adore. Une corde est restée qui vibre dans mon cœur. Je me tuerai, mais, avant, je tuerai ce chien. Je lui arracherai ces trois mille roubles et je te les jetterai. Je veux bien n'être pour toi qu'un vaurien, mais pas un voleur. Compte sur trois mille roubles ; ils sont sous le matelas du chien, attachés d'un ruban rose. Katia, ne méprise pas Dmitri. Il n'est pas voleur, mais assassin. Il aura tué son père et se sera perdu pour n'avoir pas à supporter ton orgueil et pour ne plus t'aimer.

« *PP.-S.* — Je baise tes pieds ; adieu !

« *PP.-SS.* — Katia, prie Dieu qu'on me prête de l'argent pour que je ne roule pas dans le sang. Tue-moi ! Ton esclave et ennemi.

« DMITRI. »

Ivan se leva, convaincu. C'était son frère l'assassin, et non pas Smerdiakov, ni lui-même par conséquent. Il fut entièrement tranquillisé.

Une dizaine de jours avant le procès, il était allé visiter Mitia pour lui proposer un plan d'évasion auquel il consacrait trente mille roubles de sa poche. En rentrant chez lui, il était très triste et troublé et il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'il ne désirait pas seulement cette

évasion pour y sacrifier trente mille roubles et guérir ainsi la blessure que lui avait faite Smerdiakov en lui montrant que la condamnation de son frère grossissait sa part d'héritage, mais qu'il y avait encore une autre cause, car, se disait-il, peut-être suis-je aussi un assassin !

Mais, lorsque Katherina Ivanovna lui eut crié devant Aliocha : « C'est toi, toi seul qui m'as convaincue que Mitia est un assassin ! » Il était resté stupéfait. Jamais ne s'était employé à cela ; au contraire, c'était elle qui, pour lever ses doutes, lui avait montré ce document écrasant pour son frère. Et voilà qu'elle disait : « J'ai été chez Smerdiakov ! »

Quand y avait-elle été ? Ivan n'en savait rien, mais elle n'était donc pas persuadée de la culpabilité de Mitia ! Qu'avait pu lui dire Smerdiakov ? Une colère furieuse s'alluma dans son cœur. Comment avait-il pu lui pardonner ces paroles ? Il courut chez le laquais. « Peut-être vais-je le tuer cette fois ! » se dit-il.

CHAPITRE VII

DERNIÈRE ENTREVUE AVEC SMERDIAKOV

Sur un lit assez propre, le laquais était assis, vêtu de sa robe de chambre ouatée. Il parut étonné de voir Ivan. Sa figure était maigre et fatiguée, ses yeux caves et ses paupières bleuies.

— Mais, on te dirait vraiment malade ? dit Ivan. Je ne te retiendrai pas longtemps. Je n'ai qu'une question à te faire, mais je jure que je ne m'en irai pas sans réponse. Katherina Ivanovna est venue pour te voir ?

— Eh bien ! elle est venue, mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? Laissez-moi en repos.

— Non, je ne te laisserai pas. Dis-moi quand elle est venue ?

— Mais, je n'y pense même plus ! sourit Smerdiakov avec mépris.

— Je t'ai dit que je ne me retirerais pas sans réponse ! cria Ivan, irrité.

— Pourquoi tant vous inquiéter ? questionna Smerdiakov dont l'air de mépris s'était changé en une sorte de répugnance. Parce que c'est demain le procès ? Mais il ne vous arrivera rien ; n'ayez donc pas peur !

— Je... ne te comprends pas... Qu'aurais-je à craindre ? répondit Ivan avec étonnement. Mais un effroi le saisit ; Smerdiakov le mesurait des yeux.

— Quel plaisir un homme d'esprit peut-il trouver à jouer une pareille comédie ? traîna le valet. Je vous dis que vous n'avez rien à craindre ! Je ne témoignerai pas contre vous et il n'y a pas de preuves... Tiens ! pourquoi vos mains tremblent-elles ? *Ce n'est pas vous qui avez tué* !

Ivan tressaillit, se souvenant d'Aliocha. Il bondit et le saisit par une épaule.

— Allons, parle, canaille ! s'écria-t-il. Dis tout !

— Eh bien ! mais vous êtes aussi un assassin ! murmura venimeusement le laquais.

— Tu es fou ?

— Nous sommes en tête-à-tête. A quoi bon cette comédie ? C'est vous le véritable assassin ; je n'ai été que votre bras !

— Mais tu as donc tué ? demanda Ivan, glacé et tremblant de tout son corps, tandis que, frappé par la sincérité de son effroi, Smerdiakov l'examinait avec étonnement.

— Vous ne le saviez donc pas, balbutia-t-il non sans méfiance.

— Tu mens ; tu n'as pas tué ! cria Ivan. Tu es fou, ou bien tu me taquines encore.

Sans s'effrayer, Smerdiakov l'observait curieusement, croyant toujours qu'il faisait l'ignorant pour lui laisser toute la responsabilité du meurtre. Tout à coup, il dit d'une voix faible :

— Attendez ! et fouillant dans son bas, il en tira une liasse de papiers qu'il mit sur la table en soupirant : — Voilà, regardez...

Ivan fit un pas vers la table, saisit la liasse et commença de la déplier, mais la laissa retomber comme s'il eut touché quelque dégoûtant reptile.

— Vous tremblez toujours, fit tranquillement Smerdiakov en dépliant lui-même le paquet qui contenait trois petites liasses de billets de cent roubles. Les trois mille roubles y sont, dit-il, prenez-les.

Plus blanc qu'un linge, Ivan se laissa tomber sur une chaise.

— Mais est-ce que vraiment, vous ne saviez rien ? demanda encore le laquais.

— Non, je croyais que c'était Dmitri. Ah ! mon frère ! mon frère ! Il s'empoigna les tempes à deux mains. — Dis-moi : tu as tué seul ou avec mon frère ?

— Je n'ai tué qu'avec vous. Dmitri Feodorovitch est tout à fait innocent.

— Nous parlerons de moi plus tard ! Assieds-toi et dis-moi comment tu as tué. Dis tout !... Allons, parle !

— Voici. Vous êtes parti. Je suis alors tombé en attaque dans la cave.

— Réellement ?

— Non, j'ai simulé. J'ai descendu l'escalier et m'étant tranquillement couché par terre, je me suis mis à crier en me débattant jusqu'à ce qu'on m'eût emporté.

— Attends ! A l'hôpital, tu feignais toujours ?

— Oh ! non. Le lendemain, un véritable accès m'a frappé et si fort que je n'en avais pas eu de pareil depuis des années. J'ai été deux jours sans conscience... On m'a donc mis au lit dans la chambre qui n'est séparée que par une cloison de celle de Marfa Ignatievna... Je gémissais, mais doucement. J'attendais l'arrivée de Dmitri Feodorovitch, car je n'avais aucun doute qu'il viendrait cette nuit-là, parce que, ne m'ayant plus pour lui donner des nouvelles, il ne pouvait manquer d'escalader la palissade comme il l'avait fait souvent, et de commettre quelque sottise.

— Et s'il n'était pas venu ?

— Rien ne se serait passé. Je ne me serais pas décidé sans lui... Mais j'étais sûr qu'il allait venir tuer Feodor Pavlovitch... Je l'y avais si bien préparé les der-

niers jours !... et il connaissait les signaux... Je l'attendais.

— Mais, s'il avait tué, il aurait pris l'argent. Alors, qu'est-ce que tu aurais eu ? Je ne comprends pas...

— Il n'aurait pas trouvé l'enveloppe !. C'est moi qui lui avais dit qu'elle était sous le matelas. Mais ce n'était pas vrai. Etant le seul homme au monde en qui Feodor Pavlovitch eut confiance, je lui avais conseillé de cacher le paquet derrière les icônes. Alors, si Dmitri Feodorovitch avait commis le crime, il n'aurait rien trouvé ; et moi, j'aurais toujours eu un moment pour m'emparer de l'argent, et l'on eut mis le vol sur le compte de votre frère.

— Et s'il l'avait manqué ?

— De deux choses l'une : ou votre père se fut évanoui, ou non. Dans le second cas, je n'aurais pas osé prendre l'argent ; dans le premier, j'avais le temps d'enlever l'enveloppe et je disais à Feodor Pavlovitch qu'après l'avoir frappé, son fils l'avait volé.

— Je ne comprends plus : alors, c'est Dmitri qui a tué et c'est toi qui as pris l'argent ?

— Non, ce n'est pas lui qui a tué. Je ne veux pas mentir, parce que, bien que je voie que vous ne savez rien jusqu'à présent, vous n'en êtes pas moins le vrai coupable, car vous saviez bien que l'assassinat aurait lieu et vous êtes parti pour me laisser faire... Moi, je ne suis qu'un comparse.

— Oh ! mon Dieu !... Attends. C'est mon départ pour Tchermachnia que tu as pris pour un consentement ?

— Oui, et j'étais donc sûr que vous ne m'inquiéteriez pas à votre retour. Au contraire, vous m'auriez défendu et peut-être m'auriez-vous récompensé plus tard ou même pendant toute votre vie, car c'eut été grâce à moi que vous eussiez hérité, puisque, s'il avait épousé Agraféna Alexandrovna, vous étiez frustré.

— Ah ! Ainsi, tu avais l'intention de me tourmenter toute ma vie ! grinça Ivan. Et, si je n'étais pas parti ? Et, si je t'avais dénoncé ?

— Dénoncé ! pourquoi ? Parce que je vous avais dit d'aller à Tchermachnia ? Bêtises ! Si vous restiez, je com-

prenais que vous désapprouviez mon entreprise et j'y renonçais. Mais en partant, vous me promettiez de fermer les yeux. Vous n'auriez rien pu dire plus tard, car j'aurais tout raconté au tribunal. C'est-à-dire que je n'aurais pas été dire que j'avais tué ou volé, mais que vous m'y aviez encouragé, parce que vous désiriez ardemment la mort de votre père.

— Ainsi, j'ai eu ce désir ? Je l'ai eu ? fit Ivan, grinçant toujours des dents.

— Sans doute et vous m'aviez promis le silence par votre départ ! répondit Smerdiakov en regardant Ivan avec fermeté. — Il était très faible et ne parlait qu'avec peine, mais, visiblement, il avait une intention, un but, Ivan le pressentait. — Que dire de plus ? Je suis couché et j'attends. Soudain, c'est Grigori qui se lève, sort et pousse un grand cri ; puis tout retombe dans le calme de la nuit... Le cœur me bat ; je ne puis supporter cette attente. Je me lève et je vois que la fenêtre donnant à gauche sur le jardin est ouverte. J'écoute. J'entends que Monsieur s'agite en soupirant. Donc, il vit. Je m'approche de la fenêtre et je crie : « C'est moi. » Il me dit : « Il est venu et il s'est enfui ! Il a tué Grigori ! — Où ? chuchotai-je. — Là-bas, au coin !... — J'y cours et je trouve Grigori gisant tout ensanglanté, sans connaissance. Donc, Dmitri était venu et je me déterminai aussitôt à faire sa besogne, car, même si Grigori n'était qu'évanoui, il ne verrait rien. Le seul danger était que Marfa Ignatievna se réveillât, mais tel était mon désir d'agir que j'en fis bon marché. Je reviens sous la fenêtre de Monsieur et je lui dis : « Agrafena Alexandrovna est là ; elle demande à entrer. » Il tressaille avec une émotion de petit enfant, court tout de suite ouvrir la porte ! Mais il ne me laisse pas entrer et barre le passage de son corps tremblant en disant : « Où est-elle ? » Je lui chuchote : « Voyons, vous ne la voyez donc pas, sous la fenêtre ? Allez à la fenêtre du cabinet lui crier de venir. » Il y a couru et s'est penché pour tâcher de la voir. Alors, j'ai pris sur la table ce presse-papier de fer qui pèse bien trois livres, et, tournant mon bras, je l'ai frappé à la tête avec la carre. Il est tombé sans dire un mot. Je l'ai

encore frappé une fois, puis un autre coup lui brisa le crâne. Le sang n'avait pas jailli et je n'avais pas de taches. J'essuyai le presse-papier et le remis à sa place ; je pris l'argent et jetai l'enveloppe déchirée avec le ruban rose sur le parquet. Je descendis dans le jardin en tremblant de tout mon corps. Je cachai mes billets dans un arbre creux où un chiffon était préparé de longue main à cet effet. Ils y sont restés jusqu'après ma sortie de l'hôpital. Je courus me coucher en souhaitant que Grigori ne fût pas tué, afin qu'il pût témoigner que Dmitri Feodorovitch était venu. J'ai tant gémi que Marfa Ignatievna s'est éveillée. Elle allait venir me soigner quand elle s'est aperçue que Grigori n'était pas au lit. Elle est alors sortie et bientôt je l'entendis crier dans le jardin. J'étais tranquillisé.

— Attends ; si c'est à toi que mon père a ouvert la porte, comment Grigori a-t-il pu la voir ouverte, puisqu'il est sorti avant toi ? — Ivan parlait maintenant d'une voix tout à fait paisible.

— Grigori est entêté comme un mulet. Ça lui a semblé ainsi, mais vous ne l'en ferez pas démordre et c'est fort heureux pour nous deux.

—Pourquoi as-tu défait l'enveloppe, au lieu de l'emporter telle quelle ?

— Parce que je pouvais avoir déjà vu cette enveloppe, puisque j'étais constamment près de votre père. La connaissant, un assassin irréfléchi, dans sa précipitation à s'enfuir, n'eut pas manqué de l'emporter telle quelle, sûr de ce qu'il prenait.Tandis que si l'assassin est Dmitri, qui ne connaît l'enveloppe que par ouï-dire, il l'ouvre pour s'assurer du contenu et il la jette par terre sans penser qu'elle servira de preuve contre lui. Dans mon interrogatoire, je me suis contenté de faire une allusion à cette idée, de façon que M. le Procureur a cru que c'était lui qui l'avait eue et que l'eau lui en est venue à la bouche.

— Tu as combiné tout cela sur place ? demanda Ivan en contemplant Smerdiakov avec effroi.

— Ce serait impossible. Non ; j'avais tout calculé d'avance.

— Le diable était avec toi. Tu es beaucoup plus intelligent que je le croyais. — Puis, avec une brusque irritation, il cria : — Ne comprends-tu pas que, si je ne t'ai pas encore tué, c'est que je te garde pour répondre de ton crime, car ma résolution est prise : je dirai tout au tribunal demain. Je n'ai pas peur de toi et, si tu ne veux pas parler, mon affirmation suffira. Mais tu avoueras ! Nous serons deux !

Ivan parlait avec une énergie qui montrait bien que sa résolution était inébranlable.

— Vous ne parlerez pas, dit Smerdiakov après avoir réfléchi. Cela nous couvrirait de honte, et ne servirait à rien, parce que je nierais vous avoir rien dit de semblable. Je dirai que vous vous sacrifiez à votre frère par esprit de générosité et que vous me calomniez sans remords, m'ayant, toute votre vie, tenu, non pour un homme, mais pour une mouche.

— Alors, cet argent, tu me l'as montré pour me convaincre ?

— Cet argent ? Emportez-le ! soupira Smerdiakov.

— Bon ! Mais pourquoi me le donnes-tu, si c'est pour cet argent que tu as tué ?

— Je n'en ai plus besoin, dit l'assassin d'une voix tremblante.J'avais l'idée de m'en servir pour recommencer ma vie à Moscou ou à l'étranger, car « tout est permis ». S'il n'y a pas de Dieu, il n'est pas besoin de vertu, et, en cela, vous avez raison. Je le pense comme vous.

— Et maintenant, tu crois en Dieu, puisque tu rends l'argent ?

— Non, je ne crois pas, murmura Smerdiakov.

— Alors, pourquoi rends-tu ?

— Assez ! ... pour rien ! fit Smerdiakov avec un geste de la main. Mais vous ne nous dénoncerez pas ! C'est impossible. Vous êtes très intelligent ; vous aimez l'argent, la considération, les femmes, le confortable, vous êtes fier, et vous ne voudriez pas vous gâter la vie à jamais en vous infligeant cette honte publique. Vous ressemblez bien plus à votre père que ses autres enfants. Vous avez la même âme que lui.

— Tu n'es pas bête ! dit Ivan en rougissant.

— Vous me croyiez bête à cause de votre orgueil... Prenez cet argent.

Ivan prit les billets en disant :

— Je les montrerai demain au tribunal.

— Qui vous croira ? vous êtes maintenant assez riche pour exhiber trois mille roubles.

— Je te répète, dit Ivan que, si je ne t'ai pas tué, c'est parce que je veux pouvoir te livrer demain. Retiens cela.

— Tuez-moi donc tout de suite ! fit Smerdiakov avec un regard étrange. Mais vous n'oseriez même pas cela. Vous n'oseriez rien, ancien audacieux !

— A demain ! cria Ivan en s'en allant.

— Attendez ! Montrez-les moi encore une fois ! lui cria l'assassin. — Ivan tira les billets de sa poche et les lui montra. Smerdiakov les couvrit d'un long regard, puis il dit : — Eh bien ! allez. — Et, comme Ivan s'éloignait, il le rappela encore : — Ivan Feodorovitch !

— Quoi ? fit Ivan.

— Adieu !

— A demain ! répondit Ivan en sortant de la chaumière.

Au bout de quelques pas, il se sentit envahi par une sorte de malaise en même temps que par une joie. Il n'hésitait plus ; il était enfin inébranlablement résolu...

Mais, quand il rentra chez lui, toute sa joie passa en un instant. Un souffle glacé lui pénétra le cœur, comme s'il eut subi quelque présence répugnante. Assis sur le divan, il sentait sa tête chavirer ; il était malade et faible et, par instants, il croyait délirer. Il se mit à fouiller du regard tous les coins de la chambre. Bientôt, il eut un sourire et le rouge de la colère lui monta au visage ; il fixa les yeux sur un point, puis resta longtemps, les coudes sur la table et la tête appuyée sur ses deux poings, jetant des regards obliques sur le divan placé le long du mur en face de lui. Il y avait là quelque chose qui le tourmentait, l'irritait.

CHAPITRE VIII

LE DIABLE

Il était donc assis et, comprenant qu'il avait le délire, il surveillait attentivement sur le divan, en face de lui, un personnage entré Dieu sait comment. C'était un gentleman russe, frisant la cinquantaine, comme disent les Français, aux cheveux longs et assez épais, à la barbe taillée en pointe. Ses vêtements étaient de coupe fort élégante, mais démodée, usés jusqu'à la corde. En un mot, c'était le type du « monsieur comme il faut » tombé dans la gêne, l'ancien mondain ruiné par l'abolition du servage et devenu parasite.

Il n'avait pas le facies bénin, mais complaisant et prêt à revêtir affablement toute expression exigée par les circonstances.

— Excuse-moi, dit-il, n'as-tu pas été chez Smerdiakov pour savoir ce qu'avait pu y venir faire Katherina Ivanovna ? Et tu es parti sans ce renseignement ? Tu as oublié sans doute...

— Ah ! oui. — Et la figure d'Ivan devint soucieuse. — Mais, tant pis. A demain toute l'affaire... En tout cas, je m'en suis souvenu moi-même tout à l'heure. C'est cela qui causait mon angoisse. Alors, penses-tu que je te croirai si tu prétends que c'est toi qui me le rappelles ?

— Ne crois pas en moi.— Et le gentleman sourit aimablement.— La foi ne s'impose pas et n'a que faire de preuves. Si Thomas a cru, ce n'est pas parce qu'il a vu et touché son Dieu, mais parce qu'il désirait croire.

— Ecoute, dit Ivan en se levant, je délire en ce moment. Raconte tout ce que tu voudras ; tu ne me mettras pas en colère comme la dernière fois. Je sais que c'est *moi qui parle, moi-même et non toi !*

— Il me plaît que nous nous tutoyions, sourit le gentleman.

— Imbécile ! rit Ivan, crois-tu donc que je te dirais

vous ? Je suis très gai, maintenant, sauf que la tête me fait mal et que le cauchemar s'est aggrippé à moi ! Mais je ne te crains pas et je te vaincrai. Je n'irai pas à l'hôpital des fous !

— Tiens, tiens ! mais il me semble, ma foi, que tu commences à me prendre pour une réalité et non plus seulement pour un produit de ton imagination.

— Tu n'es pas réalité ! cria Ivan furieux. Tu es le mensonge, tu es ma maladie, tu es un fantôme. Tu es mon hallucination, l'incarnation stupide de mes vilaines pensées et de mes mauvais sentiments.

— Attends ; je vais t'attraper : il n'y a pas longtemps, tu criais à Aliocha : « D'où sais-tu qu'*il* me fréquente ? » Tu croyais donc à mon existence réelle ? Et le gentleman de rire avec bonhomie.

— C'était la faiblesse de la nature. Mais je ne croyais pas en toi.

— Et pourquoi as-tu été aussi dur avec ce charmant Aliocha.

— Comment oses-tu parler d'Aliocha, laquais ? Et Ivan se remit à rire.

— Tu m'injuries et tu ris en même temps ; c'est bon signe. Tu es d'ailleurs beaucoup plus aimable que la dernière fois. C'est sans doute à cause de ta grande décision ?

— Pas un mot de cette décision ! s'écria coléreusement Ivan

— Je comprends ; tu vas demain te sacrifier pour ton frère... c'est noble ; c'est chevaleresque !

— Tais-toi ou je te rosse !

— Tu crois donc à ma réalité, que tu veux me rosser ? En tout cas, tu ferais mieux d'être un peu plus poli, fût-ce avec moi !

— C'est moi que j'injurie en t'injuriant, dit Ivan, riant encore. Tu n'es que moi sous une autre forme. Tu ne me dis que ce que je pense. Tu ne peux m'apprendre rien de nouveau...

— Mon ami, on dit que je suis un ange déchu. J'aime sincèrement les hommes ; on m'a beaucoup calomnié et, comme toi, je souffre. C'est pourquoi j'aime tant

votre réalisme terrestre. Chez vous, tout est limité ; tout est formule ; tout est géométrie. Tandis que chez nous, ce sont des équations indéfinies. Sur terre, je deviens superstitieux (ne ris pas), et cela m'enchante. Mon rêve, c'est de m'incarner en une grosse marchande de trois cents livres et de croire tout ce qu'elle croit. Mon idéal, c'est de faire brûler un cierge à Dieu, avec un cœur pur. Ce sera la fin de mes souffrances... Avec tout ça, j'ai attrapé un rhumatisme.

— Le diable avec un rhumatisme ?

— Pourquoi pas ? Quand je m'incarne, j'en subis les conséquences. *Satanas sum et nihil humani a me alienum puto !*

— Hé ! mais, voilà qui n'est pas si bête pour un diable... Mais... Tu ne me l'as pas pris, car ça ne m'est jamais venu en tête. C'est étrange !

— Je t'expliquerai cela plus tard... Où m'étais-je donc arrêté ?... Ah ! oui : j'ai pris froid, mais pas chez vous. J'étais encore là-bas...

— Où ça, là-bas ? Est-ce que tu ne vas pas t'en aller ? s'écria Ivan presque au désespoir.

— Tu as les nerfs malades, dit le gentleman, d'un air amicalement familier. Tu te fâches pour rien... C'est tout naturellement que j'ai pris froid. Je me rendais à une soirée diplomatique à Pétersbourg, j'étais en habit noir. C'est un vêtement léger. Pour venir de là-bas chez vous, j'ai dû traverser à toute vitesse les espaces interplanétaires où règnent, comme tu le sais, des froids de cent cinquante degrés au-dessous de zéro. Les esprits ne gèlent pas, mais, quand on est incarné...

— Tu es stupide ; tu mens bêtement ! dit Ivan avec colère.

— Mais je ne mens pas ! et la vérité est en général assez peu spirituelle...

— Ne fais pas de philosophie, âne !

— Il s'agit bien de philosophie quand mon côté droit n'est que douleur. Je gémis ; je mugis ! J'ai été chez tous les médecins : ils peuvent parfaitement diagnostiquer et te disent fort bien tes souffrances, mais te guérir, cela ils ne le peuvent pas... J'achète par hasard une fiole d'Ex-

trait de Malt, et me voilà guéri, prêt à danser !... Je veux envoyer au fabricant une attestation à publier dans les journaux, mais en voici bien d'une autre, pas un journal ne consent à l'insérer. Une attestation du diable ? Ce serait marcher à reculons. Le diable n'existe point... Cela me pèse sur le cœur. La reconnaissance, les bons sentiments me sont formellement interdits par ma position sociale...

— Voilà la philosophie qui recommence !

— Dieu m'en préserve ! Tu as l'air de me prendre pour un plaisantin. Mon sort est plus grave. Par une prédestination que je n'ai jamais bien comprise, je dois éternellement nier. Cependant, je suis sincèrement bon, et la négation m'est pénible. « Non ; va et nie » Sans négation, pas de critique et que deviendraient les revues, sans « partie critique » ? Ça ne suffit pas pour la vie. Il faut que le « hosannah » passe par la forge du doute, etc. Au reste, ce n'est pas moi qui ai créé ; je ne saurais donc être responsable de tout ça. Eh bien ! je suis le bouc émissaire, condamné à la « partie critique » et voilà la vie... Je demande ma propre suppression : « Non, vis, me dit-on, car, sans toi, sans le mal, rien ne serait. » Et j'obéis, le cœur serré, et je détermine des événements. Malgré leur esprit indiscutable, les hommes prennent cette comédie au sérieux et c'est là leur tragédie. Ils souffrent, sans doute, mais ils vivent, car la souffrance, c'est la vie. Sans souffrance, où serait le plaisir ? Tout ne serait plus qu'une messe infinie. Ce serait saint, mais ennuyeux. Moi, je souffre sans vivre...

— Assez ! cria Ivan avec colère, Dieu existe-t-il ou non ?

— Tu parles sérieusement ?... Mon petit pigeon, ma foi, je ne sais pas. Voilà !

— Tu ne sais pas et tu vois Dieu ? Non, tu n'existes pas en toi-même ; tu es *moi* et rien de plus. Tu n'es qu'un rien qui vaille, le produit de ma fantaisie !

— Dis que j'ai la même philosophie que toi ! Oui, oui : *je pense, donc je suis*, mais le reste, tous ces mondes, Dieu et Satan lui-même, j'ignore si tout cela existe en soi ou n'est que mon émanation, le développement suc-

cessif de mon *moi* qui permane à travers les temps... mais je m'arrête, tu vas me battre !

— Raconte-moi plutôt une anecdote ! pria Ivan d'un ton maladif.

— Il y en a précisément une sur notre sujet... ou, pour mieux dire, une légende. Tu me dis : « Tu vois et tu ne crois pas. » Je ne suis pas le seul. C'est une légende de chez vous. Il y avait chez vous, un philosophe qui niait tout, les lois, la conscience, la foi et, surtout, la vie future. Quand il mourut, il croyait s'en aller dans le néant et voici que, devant lui, s'ouvre la vie future. Pour le punir de son incrédulité, on le condamna à faire un quatrillion de verstes (nous comptons aussi par verstes) dans les ténèbres, après quoi les portes du Paradis s'ouvriraient devant lui, et il serait pardonné.

— Est-ce que vous avez d'autres tortures ? interrompit Ivan avec vivacité.

— Autrefois, il n'en manquait pas, mais, maintenant, on a changé tout cela. Nous n'avons plus que les tortures morales, remords de conscience, etc. Eh bien ! ce sont les gens sans conscience qui y ont gagné, parce que les remords de conscience ne peuvent les gêner. En revanche, les consciencieux souffrent. Voilà à quoi servent les réformes qui tombent dans un sol mal préparé, surtout quand elles sont empruntées aux institutions étrangères... Eh bien ! au lieu de se mettre en marche pour son quatrillion de verstes, le condamné se coucha en travers de la route en disant qu'il ne marcherait pas à cause de ses principes. Voilà le caractère du libre penseur russe.

— Il y avait donc une route sur quoi se coucher ?

— Probablement.

— Et alors, il y est encore ? reprit Ivan avec la même vivacité

— Non. Il y est resté plus de mille ans, puis il se leva et se mit à marcher.

— Quel âne ! rit nerveusement Ivan. Est-ce que ce n'est pas la même chose de rester couché éternellement ou de marcher pendant un quatrillon de verstes ? Ça fait un billion d'allées de route ?

— Et même plus. Mais il y a longtemps qu'il a fini.

— Comment ? Où a-t-il pris un billion d'années ?

— Est-ce que tu penses que ce savant russe était de notre terre actuelle ? Mais cette terre actuelle s'est répétée peut-être un billion de fois elle-même. Elle finissait son temps, se glaçait, se décomposait en ses éléments primitifs, puis, peu à peu, on voyait se reformer une comète, puis un soleil, puis une terre de soleil. Ça recommence indéfiniment et toujours selon le même *processus*. C'est ennuyeux jusqu'à l'inconcevable...

— Et qu'arriva-t-il quand il atteignit le but de son voyage ?

— A peine lui eut-on ouvert les portes du Paradis et y eut-il passé dix secondes qu'il déclara que, pour ces dix secondes, ce ne serait pas trop payer d'un quatrillion de quatrillion de verstes élevé à la quatrillionième puissance. En un mot, il chanta si bien le hosannah que plusieurs bienheureux trouvèrent qu'il dépassait la mesure et qu'il était bien vite devenu conservateur... Une nature russe !

— Je te tiens ! cria Ivan avec une joie enfantine. C'est moi qui ai inventé cette légende à l'âge de dix-sept ans, quand j'étais encore au lycée. Elle est si caractéristique que je n'ai pu la prendre nulle part. Je l'avais oubliée... et je m'en suis souvenu inconsciemment. Ce n'est pas toi qui me l'as apprise ! Tu es un rêve ; tu n'existes pas.

— Décidément, tu crois en moi, dit en riant le gentleman. L'ardeur que tu mets à me nier me le prouve. Mais c'est moi qui t'ai attrapé. Je t'ai raconté ton anecdote pour que tu cesses totalement de croire en moi.

— Tu mens ! Le but de ta visite, c'est de me faire croire que tu existes.

— Oui, mais j'emploie la nouvelle méthode. Si tu cesses tout à fait de croire en moi, tu vas te mettre à me prouver que j'existe en réalité ; je te connais ! Ainsi j'atteindrai mon but. Je jetterai en toi une toute petite semence d'où naîtra un chêne. Tu te feras ermite et tu t'en iras au désert manger des sauterelles et travailler à ton salut.

— Vaurien ! tu te mêles du salut de mon âme ?... Dis-moi, bouffon, en as-tu tenté, de ces mangeurs de sauterelles ?

— Mon petit pigeon, je n'ai fait que ça ! On oublie parfois le monde entier et tous les mondes pour s'accrocher à une seule âme qui vaut toute une constellation (nous avons notre arithmétique). Une telle victoire est précieuse, et certaines de ces âmes ne le cèdent pas en valeur à la tienne (quoique tu puisses difficilement te figurer ça) et peuvent en un même instant contempler de tels gouffres de foi et d'incrédulité qu'il semble ne s'en falloir que d'un cheveu pour les conquérir...

— Fiche-moi la paix ! Tu me martyrises le cerveau ? gémit maladivement Ivan. Je donnerais beaucoup pour pouvoir te chasser !

— Tu me maltraites alors que je suis le seul être au monde aimant la vérité et désirant sincèrement le bien. J'étais là quand le Verbe mort sur la croix monta au ciel en pressant sur sa poitrine l'âme du bon larron. J'ai entendu les joyeux hosannahs des chérubins et l'acclamation formidable des séraphins qui fit trembler comme un tonnerre et le ciel et toute la création. Je te jure que j'étais déjà prêt à crier : « Hosannah ! » Le mot était sur mes lèvres. Mais je me suis dit : « Qu'arrivera-t-il après mon hosannah ? Tout s'éteindra dans le monde ; il ne se passera plus rien ! » Et c'est le sentiment du devoir de mon emploi qui a tué mon bon mouvement. Il y a quelqu'un qui prend tout le bien pour lui et ne me laisse que les infamies et les saletés. Pourquoi, seul au monde, suis-je condamné à supporter la malédiction des honnêtes gens ? Il existe un mystère qu'on ne veut pas me faire connaître de peur que je crie : « Hosannah ! » ce qui anéantirait la négation nécessaire et inaugurerait le règne du bon sens, équivalent à la fin de tout et même des journaux et des revues, car qui donc s'abonnerait alors ? Je sais bien qu'à la fin des fins, je me réconcilierai ; je ferai, moi aussi, mon quatrillion de verstes et je connaîtrai le fameux secret. En attendant, je fronde et j'accomplis, le cœur serré, ma destinée : je perds des milliers d'individus pour en sauver un seul. Jusqu'à ce

que je connaisse le secret, deux vérités existeront pour moi : la leur, celle de là-bas qui, jusqu'ici, m'est totalement inconnue, et la mienne. Nous ne savons pas encore laquelle est la meilleure. Tu dors ? Il n'importe, mon ami, je connais un charmant et jeune gentilhomme russe, philosophe, grand amateur de littérature et auteur d'un poème qui promet, intitulé : *Le Grand Inquisiteur*. Je n'en avais qu'à lui.

— Je te défends de parler du *Grand Inquisiteur !* s'écria Ivan, rouge de honte. Je te tuerai !

— Tu me tuerais ? Non. Pardon, mais je ne suis venu que pour le plaisir de tout dire. Oh ! que j'aime les rêves de mes jeunes amis, ardents, assoiffés de vie ! Tu te disais : « Il ne faut rien détruire que l'idée de Dieu. Cela obtenu, la vieille morale périra de soi-même. Les hommes se réuniront pour prendre de la vie tout ce qu'elle peut donner : le bonheur et la joie sur terre. A vaincre à chaque instant la nature par sa volonté et par sa science, l'homme ressentira un délice assez parfait pour remplacer tous ses espoirs d'autrefois en les délices célestes. Chacun saura qu'il doit mourir entièrement et acceptera la mort avec la fière tranquillité d'un Dieu, et aimera son frère sans espoir de récompense. L'amour se satisfera de la vie dont la brièveté avérée accroîtra l'intensité du plaisir de l'homme de tout ce qu'il gaspillait auparavant en espoirs infinis par delà le tombeau... etc., etc. » Très gentil !

Ivan restait assis, les oreilles couvertes de ses mains, et tremblant de tous ses membres. La voix continuait :

— « La question est celle-ci, se disait mon jeune philosophe : est-il possible que ce moment arrive ? Mais comme, vu la bêtise profonde de l'humanité, cela peut ne pas s'être encore arrangé dans mille ans, à celui qui reconnaît dès à présent la vérité, il est permis de s'accommoder à son gré selon les principes nouveaux, il est permis au nouvel homme de devenir un homme-dieu et de passer d'un cœur léger toutes les barrières morales de l'ancien homme-esclave. Pas de lois pour Dieu ! Où Dieu se met, là est sa place. *Tout est permis !* et voilà ! » Tout ça, c'est très gentil ; seulement, si l'on

veut tricher, à quoi bon la sanction de la vérité ? Mais tel est notre Russe contemporain ; il ne se décidera pas à tricher sans sanction, tant il aime la vérité...

Il ne put achever. Ivan saisit tout à coup un verre de thé et le jeta au nez de l'orateur qui bondit de sa place, raclant les gouttes de thé avec ses doigts et protestant :

— Ah ! mais, c'est bête à la fin ! Tu t'es rappelé l'encrier de Luther ! Tu me tiens pour un rêve et tu me jettes des verres à la tête !

Tout à coup, on cogna énergiquement aux carreaux. Ivan se leva précipitamment.

— Entends-tu ? Va ouvrir, s'écria l'hôte. C'est ton frère Aliocha qui t'apporte une nouvelle tout à fait inattendue et curieuse, je t'en réponds !

— Silence, menteur ! Je le savais avant toi, que c'était Aliocha, et il ne reviendrait pas s'il n'avait quelque nouvelle.

Les coups continuaient. Ivan voulait courir à la fenêtre, mais il semblait qu'il eut les bras et les jambes attachés. Il faisait de grands efforts. Enfin les liens furent brisés et il se releva. Il regardait tout autour de lui d'un œil hagard. Les deux bougies étaient presque brûlées ; le verre qu'il venait de jeter à la tête de son hôte se trouvait devant lui sur la table, et sur le divan, il n'y avait plus personne. Les coups continuaient, impatients, mais beaucoup plus modérés que dans son rêve.

— Ce n'était pas un rêve, je le jure ! Tout cela a eu lieu ! il courut à la fenêtre qu'il ouvrit. — Aliocha ! je t'avais défendu de venir ! cria-t-il férocement à son frère. — Dis en deux mots ce que tu veux ; en deux mots, entends-tu ?

— Smerdiakov s'est pendu, il y a une heure ! répondit Aliocha de la cour.

— Monte le perron ; je vais t'ouvrir tout de suite !

CHAPITRE IX

« C'EST LUI QUI L'A DIT ! »

Aliocha entra et raconta à son frère qu'une heure plus tôt, Maria Kondratievna était accourue chez lui pour lui annoncer que Smerdiakov s'était pendu.

Aliocha était aussitôt reparti avec elle pour la chaumière où il avait trouvé Smerdiakov toujours pendu. Un billet de sa main se trouvait sur la table : « Je me tue pour n'accuser personne. » Aliocha laissa le billet où il était et s'en fut prévenir le chef de la police, puis son frère.

— Je savais qu'il s'était pendu, fit Ivan sans entendre. Oui ; *il* me l'a dit.

— Qui, *lui ?* demanda Aliocha en jetant autour de lui un regard involontaire.

— Il s'est enfui répondit Ivan. Tu lui as fait peur, mon pigeon. Tu es un pur chérubin, comme dit Dmitri... Le tonnerre de l'acclamation des séraphins ! Qu'est-ce qu'un séraphin ?

— Assieds-toi, mon frère, au nom de Dieu, dit Aliocha effrayé. Tu délires. Mets ta tête sur l'oreiller, là !

— Non, non, non ! s'écria soudain Ivan. Ce n'était pas un rêve ! Il était assis sur le divan. Quand tu as frappé à la fenêtre, je lui ai jeté un verre à la tête... ce verre que voici. Attends ; j'ai un peu dormi auparavant. Mais ce n'était pas un vrai sommeil... J'ai maintenant des rêves, Aliocha... mais, en état de veille : je marche, je parle, je vois et... je dors. Mais il était ici, sur le divan ; il est très bête ! — Et il se mit à rire en marchant par la chambre.

— Qui est bête ? De qui parles-tu, frère ? demanda Aliocha avec angoisse.

— Le diable ! Il me hante, mais il ment. Ce n'est pas Satan ; c'est un imposteur, un tout petit diable de rien du tout. Je suis sûr qu'il a une queue, longue et plate...

Hum ! Aliocha, tu as froid. Veux-tu du thé ?

Aliocha la persuada de s'asseoir, lui enveloppa la tête d'une serviette mouillée, et s'assit près de lui. Ivan devenait loquace.

— J'ai bien peur de ce que Katia va faire demain ; j'en ai peur plus que de tout le reste. Demain, ce sera la croix, mais pas la corde. Non, je ne me pendrai pas. Aliocha, je ne pourrais jamais me tuer. Je ne suis pas un lâche, mais cela tient à la soif de vivre. D'où ai-je su que Smerdiakov s'est pendu ? Ah ! oui : *il* me l'a dit...

— Tu crois donc qu'il y avait quelqu'un ici ?

— Oui, sur ce divan, et ton arrivée l'a chassé. J'aime ta figure, Aliocha ; le savais-tu ? *Lui*, c'est moi, moi-même ; il est tout ce qu'il y a de bas en moi, et de lâche et de méprisable. Au surplus, il m'a dit beaucoup de vrai sur moi, des choses que je ne me serais jamais dites à moi-même... Sais-tu, Aliocha — ajouta Ivan d'un ton grave et confidentiel — je voudrais bien qu'il fût *lui* et non pas moi !

— Et pas toi ! Eh bien ! laisse-le et oublie-le. Qu'il emporte avec lui tout ce que tu maudis maintenant et qu'il ne revienne jamais.

— Oui, mais il est méchant, et railleur et impertinent, Aliocha. Il m'a calomnié : « Tu vas faire une action vertueuse et tu ne crois pas à la vertu ; tu vas dire que tu as tué ton père, que le laquais l'a tué à ton instigation...»

— C'est toi qui le dis et non lui, s'écria Aliocha avec chagrin, et tu le dis, parce que tu es malade, parce que tu as le délire.

— Non, il sait ce qu'il dit, va ! « C'est par orgueil que tu vas t'accuser, pour montrer au public que tu méprises son opinion. Tu espères qu'on te louera de ta noble franchise. » Aliocha, je ne veux pas qu'ils me louent ; il a menti ; je te le jure ! C'est pour ça que j'ai cassé un verre sur son vilain museau... « Soit ! dit-il, tu te dénonces par orgueil, mais tu avais l'espoir que Smerdiakov serait condamné, qu'on acquitterait Mitia et que toi, tu ne serais que moralement condamné et qu'on t'admirerait. Mais Smerdiakov s'est pendu ! Qui donc te croira, maintenant ? » C'est affreux, Aliocha !

— Frère, interrompit Aliocha mourant de peur, mais espérant toujours ramener son frère à la raison, comment a-t-il pu t'apprendre la mort de Smerdiakov avant mon arrivée, quand personne ne la connaissait encore et que personne n'avait eu le temps de l'apprendre ?

— Il me l'a apprise ! intima Ivan d'un ton qui n'admettait pas de doute. « Et, si encore tu croyais à la vertu ! mais tu es un petit porc comme Feodor Pavlovitch ! Tu tergiverseras toute la nuit, mais tu iras au tribunal, parce que tu n'oserais pas ne pas y aller. » Tu es venu et il s'en est allé. Il m'a appelé lâche, Aliocha, tu me méprises aussi ! Je vais recommencer à te haïr ! Et je hais le monstre ; qu'il pourrisse aux travaux forcés... Il a entonné un hymne... Oh ! j'irai demain ; je me planterai devant eux et je leur cracherai à la figure à tous !

Il bondit, rejeta la serviette et se remit à marcher par la chambre. Peu à peu, ses idées s'embrouillèrent et bientôt il ne dit plus que des choses dépourvues de sens.

Aliocha réussit à le déshabiller tant bien que mal et à le coucher. Ivan s'endormit profondément et, rassuré par sa respiration douce et régulière, Aliocha prit un oreiller, s'allongea sur le divan et s'endormit en priant pour son frère dont il commençait à comprendre le mal : « lutte de conscience ». Dieu et sa vérité s'emparaient de ce cœur négateur et rebelle. Et Aliocha pensait que Smerdiakov disparu, personne ne croirait plus au témoignage d'Ivan, mais que cela ne l'empêcherait pas d'aller déposer.

— Dieu a vaincu ! pensait-il. Ou il s'ouvrira à la lumière de la vérité, ou il périra dans la haine en se vengeant sur soi-même et sur tout le monde d'avoir servi un Dieu auquel il ne croyait pas.

Et, à cette amère pensée, Aliocha pria encore pour Ivan.

LIVRE III

UNE ERREUR JUDICIAIRE

CHAPITRE PREMIER

LE JOUR FATAL

Le lendemain, à dix heures du matin, la cour d'assises s'assembla pour juger Dmitri Karamazov. Le public attendait impatiemment cette affaire, qui avait ému toute la Russie.

Toutes les places étaient prises et, derrière les sièges des juges, on avait même installé une rangée de fauteuils pour les personnes de distinction, ce qui était une innovation. La salle était déjà toute pleine bien avant l'entrée des magistrats.

Les visages des femmes exprimaient une curiosité hystérique, presque toutes étant pour Mitia, car il leur apparaissait comme un bourreau des cœurs, comme un grand amoureux.

Un des principaux attraits du procès était la comparution passionément attendue des deux ennemies. L'attention et l'intérêt se portaient surtout sur Katherina Ivanovna. On racontait des histoires incroyables sur elle et sur la foi qu'elle avait gardée à Mitia, en dépit de son crime. Elle accompagnerait le criminel aux travaux forcés et l'épouserait dans les mines.

On ne désirait pas moins ardemment la venue de Grouchenka et la rencontre des deux rivales, de la fière et noble jeune fille et de l'hétaïre, « fatale à Feodor

Pavlovitch et à son malheureux fils ». Presque toutes ces dames s'étonnaient que deux hommes aient pu s'amouracher pareillement de « cette petite bourgeoise tout à fait ordinaire et qui n'était même pas belle ».

On comprend que l'ardent intérêt témoigné par les femmes à Mitia lui valait l'antipathie farouche de la partie mâle de l'auditoire.

Les juristes comptaient beaucoup sur la plaidoirie de l'avocat Fétioukovitch pour élever le ton des débats, car le défenseur était célèbre ; il venait en province pour la première fois et l'on disait que notre substitut tremblait de se rencontrer avec lui.

Assertion fausse, d'ailleurs. Hippolyte Kirillovitch n'était pas de ceux qui craignent le danger. Tout au contraire, son amour-propre y trouvait des ailes et il espérait beaucoup en cette cause célèbre pour rétablir sa carrière compromise.

A dix heures, on vit apparaître le tribunal, composé du président, homme solide et de petite taille, à la figure congestionnée et de ses deux assesseurs. Les douze jurés étaient quatre fonctionnaires, deux marchands et six paysans et petits bourgeois de notre ville. On se demandait dans le public, et principalement parmi les dames, s'il était possible qu'un cas aussi délicat pût être équitablement jugé par un jury pareillement recruté. En tout cas, ce jury s'était composé un maintien sévère, imposant et presque menaçant avec ses douze paires de sourcils froncés.

Le président ordonna d'introduire l'accusé. Tout se tut dans la salle et Mitia apparut, très élégant, ganté de noir. De ses grands pas militaires il gagna sa place en regardant droit devant soi et s'assit d'un air résolu. Puis vint le défenseur. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux lèvres fines et pincées par un sourire ironique, long, maigre, aux doigts décharnés. Sa figure eut paru agréable sans deux petits yeux peu expressifs, très rapprochés de la fine arête du nez et qui le faisaient ressembler à quelque oiseau de proie. Il était en habit et cravate blanche.

Aux premières questions du président relatives à son

nom, à sa position, etc., Mitia répondit brusquement et d'une voix si forte que le magistrat tressaillit et le regarda avec surprise. Puis on appela les témoins et les experts.

La nouvelle de la mort de Smerdiakov causa un certain mouvement dans la salle, tandis que Mitia criait d'une voix de Stentor :

— Au chien, mort de chien !

Son défenseur se pencha précipitamment vers lui pour le prier de se modérer, cependant que le président menaçait de prendre des mesures sévères au cas où pareille sortie se renouvellerait.

Cet épisode ne servit pas l'accusé dans l'esprit des jurés ni dans celui du public. Son caractère s'y montrait au grand jour. C'est sous cette impression que le greffier lut l'acte d'accusation. Puis le président, s'adressant à Mitia d'une voix grave, demanda :

— Monsieur le prévenu, vous reconnaissez-vous coupable ?

Mitia se leva brusquement et avec une sorte de fureur, il répondit :

— Je m'avoue coupable d'ivrognerie, de dépravation, de paresse et de débauche. Je voulais devenir un honnête homme au moment même où le sort m'a abattu. Mais de la mort de ce vieillard, mon père et mon ennemi, je ne suis pas coupable ! du vol commis chez lui, je ne suis pas coupable et je ne puis l'être. Dmitri Karamazov est un vaurien, mais pas un voleur !

Puis il se rassit, tremblant de tout son corps. Le président l'exhorta à répondre simplement aux questions sans se laisser aller à des déclarations accessoires. Puis on commença à appeler les témoins.

CHAPITRE II

LES TÉMOINS DANGEREUX

La caractéristique de cette affaire était la puissance extraordinaire de l'accusation par rapport aux moyens de la défense. Dès les premiers pas, tout le monde comprit que le doute était impossible, que les débats n'auraient lieu que pour la forme et que le criminel était condamné d'avance.

Les hommes s'intéressaient surtout à la lutte du substitut contre le fameux Fétioukovitch et se demandaient ce que le grand talent du défenseur pourrait bien tirer de cette cause perdue d'avance, de cet œuf mangé ! Mais l'avocat resta jusqu'à la fin une énigme pour tous.

Il se montrait plein d'assurance et semblait connaître son affaire sur le bout du doigt, malgré le peu de temps dont il avait disposé pour l'étudier. Il réussit prestigieusement à élever des doutes sur la moralité de tous les témoins à charge, détruisant ainsi la valeur de leurs témoignages.

Ainsi, lors de la déposition de Grigori, dont l'affirmation que la porte donnant sur le jardin était ouverte constituait une des charges les plus graves pesant sur l'accusé, il se plut à le tourmenter jusqu'à ce qu'il fût arrivé à le mettre en suspicion.

Grigori se présenta avec une majestueuse tranquillité et sans plus se laisser intimider par la solennité du tribunal que par la foule qui l'écoutait. Sa naïve et impartiale déposition sur l'histoire et les mœurs de la famille Karamazov fut un tableau saisissant. Malgré son profond respect pour son défunt maître, il reconnut qu'il avait mal élevé Mitia et qu'il l'avait lésé. « Sans moi, dit-il, les poux l'auraient mangé quand il était petit garçon. »

Le réglement des comptes avait été irrégulier, et Feodor Pavlovitch redevait quelques milliers de roubles à Mitia, du moins le vieillard l'affirmait sans pouvoir en

donner des preuves. Il est à noter qu'aucun autre témoin ne put jamais établir ce point de façon plus précise.

Grigori déclara qu'il avait depuis longtemps pardonné à Mitia l'offense qu'il en avait reçue lors de la scène où le furieux avait maltraité son père en menaçant de revenir le tuer. Il confirma presque chaleureusement l'honnêteté de Smerdiakov et raconta comment le laquais avait trouvé et fidèlement rendu à Feodor Pavlovitch une somme d'argent perdue par lui, un jour qu'il était gris, inspirant ainsi une confiance absolue à son maître. Mais il affirma avec obstination que la porte donnant sur le jardin était ouverte au moment où il était sorti de son izba.

Alors ce fut au défenseur de le questionner. « Où était cachée l'enveloppe aux trois mille roubles ? Grigori, si familier avec son maître, ne l'avait-il donc pas vue ? Grigori répondit qu'il n'en avait jamais connu l'existence avant que tout le monde commençât d'en parler. C'était là une question que Fetioukovitch posait à tous les témoins. Il y mettait autant d'insistance que le procureur à celle relative au règlement de comptes entre Dmitri et son père. Mais, des réponses, il résultait invariablement que personne n'avait vu le paquet et que tout le monde en avait entendu parler. Le défenseur reprit :

— Et pourrais-je connaître la composition de cette liqueur dont vous vous êtes frictionné les reins ?

Grigori le regarda stupidement et finit par balbutier :

— Il y avait de la sauge, et du bri-bri, et du poivre...

— Et tout ça dans de l'eau-de-vie ? — Un petit rire courut dans la salle.

— Oui.

— Parfait ! dans de l'eau-de-vie. Et, une fois que vous vous fûtes frictionné les reins, vous avez daigné boire le surplus de la liqueur en prononçant une prière connue seulement de madame votre épouse, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai bue.

— Combien y en avait-il ? Un petit verre ? ou deux ?

— Un grand verre, je pense.

— Un grand verre ? Peut-être même un verre et demi ?

Grigori se tut ; il commençait à comprendre.

— Un verre et demi d'alcool pur,ce n'est pas mal,qu'en pensez-vous ? Ça suffit pour faire voir la porte du Paradis toute grande ouverte et à plus forte raison la porte du jardin !

Grigori gardait toujours le silence. Un léger rire parcourait encore les bancs du public. Le tenace défenseur continua :

— Etes-vous sûr que vous ne dormiez pas quand vous avez vu cette porte ouverte ?

— J'étais sur mes jambes.

— Ce n'est pas une preuve. Il y a des gens qui dorment debout. *Nouveaux rires.* Auriez-vous pu répondre en cet instant, si quelqu'un vous eut demandé en quelle année nous sommes ?

— Je ne sais pas, répondit Grigori déconcerté et regardant fixement le visage de son bourreau.

— Et vous savez combien de doigts vous avez à chaque main ?

— Je suis un homme soumis, répondit tout à coup Grigori. Si les autorités veulent se moquer de moi, je dois le supporter.

Fétioukovitch fut un peu confus et le président lui fit observer que ses questions pourraient être mieux choisies. Mais l'avocat avait atteint son but ; la valeur du témoignage de Grigori était notablement entamée.

— Il dit vrai, sauf en ce qui concerne la porte ! cria Mitia. Je le remercie de m'avoir cherché mes poux quand j'étais petit et aussi de m'avoir pardonné les coups que je lui ai donnés. Ce vieux fut honnête toute sa vie et fidèle à papa comme sept cents caniches.

— Veuillez mesurer vos expressions ! dit sévèrement le président.

— Eh bien ! alors, c'est moi le caniche, c'est moi ! cria Mitia. Je me suis conduit avec lui comme une cruelle brute. Avec Esope aussi.

— Quel Esope ? demanda vivement le président.

— Eh bien ! mais avec Pierrot... avec mon père, quoi !

— Vous vous nuisez dans l'esprit de vos juges par l'indécence de vos paroles, fit le président.

Rakitine ne fut pas mieux épargné par l'astucieux Fétioukovitch. Son témoignage était aussi fort important, car il savait beaucoup, allait partout, avait tout vu et connaissait dans presque tous ses détails la biographie des Karamazov. Il put rapporter tout ce que Mitia avait fait ou dit à la taverne, y compris la scène avec le capitaine Sneguirev. Selon lui, cette tragédie n'était que la conséquence des mœurs retardataires de ces partisans du servage, et du désordre dont souffrait la Russie, victime d'institutions surannées.

Rakitine fut extrêmement remarqué. Sa déposition charma le public par l'indépendance et l'élévation de sa pensée et par l'extrême noblesse de son vol, tout en venant beaucoup fortifier l'accusation. Au moment où il parla des souffrances de la Russie, des applaudissements se firent même entendre.

Mais, entraîné par la noblesse de son attitude, il eut la faiblesse de s'exprimer avec mépris sur le compte de Grouchenka, et le défenseur sut en profiter.

— Excusez-moi, dit-il d'un ton aimable et presque respectueux. N'êtes-vous pas ce M. Rakitine, auteur de la brochure intitulée : *La Vie du défunt religieux Zossima*, œuvre pleine d'idées profondes et pieuses avec une magnifique dédicace à Sa Révérence, qui fut éditée par les soins de l'autorité ecclésiastique.

— Je ne l'avais pas écrite pour l'impression ; on l'a imprimée sans me le dire, balbutia Rakitine, stupéfait et honteux.

— Qu'y a-t-il de plus beau qu'un philosophe qui sait s'intéresser en même temps à tous les phénomènes sociaux ? reprit l'avocat. Grâce à la protection de Sa Révérence, votre utile brochure fut répandue et a porté un grand profit. Mais voilà ce que je voulais vous demander : n'avez-vous pas dit que vous étiez une proche connaissance de Mlle Svetlov (c'était le nom de famille de Grouchenka) ?

— Je ne suis pas responsable de toutes mes connais-

sances… Je suis un jeune homme et… rougit Rakitine.

— Je comprends, je ne comprends que trop bien ! feignit de s'excuser Fétioukovitch… mais, voici. Nous savons qu'il y a deux mois, Mlle Svetlov vous témoigna son vif désir de connaître M. Alexeï Féodorovitch Karamazov et qu'elle vous promit une gratification de vingt-cinq roubles si vous parveniez à l'amener chez elle en sa robe de moine. Vous vous êtes acquitté de votre mission. N'avez-vous pas reçu le prix de vos services ?

— C'était une plaisanterie. En quoi cela peut-il vous intéresser ? J'ai pris cet argent par pure plaisanterie et pour le rendre ensuite.

— Donc, vous l'avez pris. Et l'avez-vous rendu, jusqu'à présent ?

— Ce ne sont pas là des questions sérieuses, bredouilla Rakitine. Il n'est pas douteux que je les rendrai.

Le président interrompit ce colloque, mais le défenseur déclara qu'il n'avait plus de questions à adresser au témoin, et M. Rakitine quitta la sellette un peu sali, et déchu de la noblesse où l'avait haussé son discours.

— Il m'empruntait de l'argent ! répondit Mitia à la demande du président. C'est un arriviste, un méprisable Bernard !

Rakitine était en pièces. Le témoignage du capitaine en second Sneguirev n'eut pas plus de succès, mais pour une toute autre cause. Le capitaine se présenta tout déchiré, sale, crotté et complètement gris. On n'en put tirer que ces paroles :

— Que Dieu soit avec lui. Ilucha, mon fils chéri ne m'a pas permis de parler. Dieu me paiera au ciel. « Petit papa ! petit papa ! comme il t'a humilié ! » Il m'a dit cela près de la pierre et maintenant il se meurt… Le capitaine se mit à sangloter et, tout à coup, se précipita aux pieds du président. On le fit sortir en hâte aux rires du public. L'impression préparée par le procureur fut totalement manquée.

Et le défenseur continua d'étonner l'assistance par sa connaissance de l'affaire jusque dans les plus minimes détails. Le témoignage de Trifon Borissitch, très défavo-

rable à Mitia, faisait une grande impression. Il avait calculé toutes les dépenses de l'accusé, lors de sa première bombance à Mokroïé et affirmait qu'alors, il n'avait pas dépensé moins de trois mille roubles ! D'ailleurs, il avait de ses yeux vu la somme de trois mille roubles entre les mains de Mitia ; il avait l'habitude de voir de l'argent, peut-être ?

Fétioukovitch n'essaya pas d'infirmer les dires du cafetier, mais il se contenta de rappeler que deux paysans, ayant trouvé sur le plancher de l'auberge un billet de cent roubles perdu par Mitia dans son ivresse, l'avaient remis à Trifon Borissitch qui leur avait donné un rouble de récompense.

— Eh bien ! avez-vous rendu ce billet à Karamazov ?

Trifon prétendit avoir remis le billet à Dmitri, tellement ivre à ce moment, qu'il ne pouvait s'en souvenir.

Or, à l'instruction, il avait nié avoir reçu ce billet, de sorte qu'un autre des plus dangereux témoins du ministère public s'en fut encore la réputation en lambeaux.

Il en fut de même des Polonais. Fétioukovitch fit rappeler Trifon Borissitch qui dut bien avouer qu'il avait vu M. Vroublevski escamoter le jeu de cartes neuf et M. Moussialovitch faire sauter la coupe ; cela fut confirmé par Kalganov, et les deux compères s'éloignèrent couverts d'opprobre, aux éclats de rire de l'assistance.

CHAPITRE III

L'EXPERTISE MÉDICALE ET LA LIVRE DE NOIX

L'expertise médicale ne fut guère utile au prévenu. Ce fut une scène assez comique, grâce à la divergence des opinions des médecins. Le premier expert, interrogé fut le docteur Hertzenchutbe, vieillard de soixante-dix ans, très estimé dans notre ville.

Hertzenchtube déclara sans ambages que le dérangement cérébral du prévenu ne faisait aucun doute à ses yeux. Ses actions passées le démontraient assez et l'on

avait pu le constater quand il avait fait son entrée dans la salle en regardant tout droit devant lui, alors qu'il eut été si naturel de regarder à gauche dans le public où se trouvaient les dames, dont il était grand admirateur, et dont l'opinion devait lui être particulièrement sensible.

Le médecin de Moscou, appelé à son tour, confirma que l'état intellectuel du prévenu était indubitablement anormal. Il parla d' « affection », de manie et déduisit que le prévenu avait agi presque inconsciemment, dans l'impossibilité de réagir contre l'entraînement morbide puis s'était emparé de lui. Indépendamment de cette « affection », le malade était en proie à une manie qui le conduisait tout droit à la folie.

— Toutes ses actions, disait-il, sont le contraire du bon sens et de la logique. Il s'irrite sans motif, emploie des mots étranges, comme « Bernard ». Quant à l'opinion de mon savant confrère, qui trouve qu'en entrant dans la salle, l'accusé aurait dû regarder les dames, je dirai seulement qu'outre le caractère folâtre d'une telle conclusion, elle est encore radicalement fausse. Le regard fixe du prévenu, lorsqu'il gagna son banc ne peut être regardé comme un indice de l'état normal de son cerveau, mais c'est à droite qu'il aurait dû regarder et non à gauche, à droite, où se trouvait son défenseur qui est son seul espoir.

Le docteur Varvinski déclara qu'à son avis, l'état d'esprit du prévenu était tout à fait normal. La surexcitation dont il avait fait preuve lors de son arrestation et qui n'avait rien d'extraordinaire, ne devait être imputée qu'à la jalousie, à la colère, à ses habitudes d'ivrognerie. Quant à la direction de son regard en entrant dans la salle, la modeste opinion du docteur était qu'il devait regarder devant lui, comme il l'avait fait, dans la direction du tribunal, arbitre de son sort.

— Bravo, médecin ! cria Mitia, c'est bien ça.

On fit taire Mitia, mais l'opinion du jeune médecin eut une action aussi décisive sur l'esprit du tribunal que sur celui du public.

Entendu comme témoin, le docteur Hertzenchtube servit Mitia.

— Le pauvre jeune homme, dit-il, était digne d'un meilleur sort. Je sais qu'il avait un bon cœur. Il était reconnaissant et sensible. Je me souviens de l'avoir vu souvent alors qu'il était un bébé et qu'il courait, sans chaussures et avec sa petite culotte à un seul bouton,dans la cour de derrière où son père l'abandonnait.

Une note pénétrante et sentimentale se fit entendre dans la voix du bon docteur.

— J'étais encore un jeune homme ; j'avais quarante-cinq ans et je venais d'arriver ici. J'eus pitié de ce petit abandonné et, un jour, je lui apportai une livre de noix. Puis on l'emmena et je ne le vis plus. Vingt-trois ans passent ; ma tête est devenue blanche. Un jour, je vois entrer dans mon cabinet un beau jeune homme que je n'aurais jamais reconnu, et qui me dit : « Je viens vous voir en arrivant, pour vous remercier de la livre de noix que vous m'avez donnée quand personne ne m'achetait de noix. Vous êtes le seul qui ayez pensé à moi. » Je me souvins alors de mon heureuse jeunesse et du pauvre petit garçon qui courait pieds nus ; mon cœur se fondit et je lui dis : « Tu es un bon garçon reconnaissant. » Il riait, mais il pleurait aussi... Et maintenant, hélas !.

— Maintenant, je pleure encore, mon cher bonhomme ! cria Mitia.

L'émotion fut générale et douce. Puis, quand vinrent les témoins à décharge, la chance sembla sourire à Mitia.

CHAPITRE IV

LA CHANCE SOURIT A MITIA

Aliocha se présenta au milieu de la sympathie générale ; sa bonne renommée le précédait. Il s'exprima avec modestie et réserve. Il présenta son malheureux frère comme un homme violent et passionné, mais, en même

temps noble, fier, généreux et prêt au sacrifice, qui n'avait pu tuer pour voler.

— Votre frère vous a-t-il dit qu'il avait l'intention de tuer votre père ? demanda le substitut.

— Il ne me l'a pas dit directement. Il m'a seulement dit qu'il éprouvait une telle haine pour notre père, qu'il craignait de le tuer dans un mouvement de dégoût.

— Avez-vous cru qu'il le ferait ?

— Je souffre de dire que je l'ai cru. Mais j'ai toujours été persuadé qu'un sentiment plus élevé le sauverait au moment fatal,comme il l'a sauvé en effet, car *ce n'est pas lui* qui a tué notre père.

Ces dernières paroles furent prononcées par Aliocha d'une voix claire qui résonna par toute la salle et fit tressaillir le substitut, tel un cheval de bataille au son de la trompette.

— Je crois absolument à votre entière sincérité, sans l'attribuer à votre amour fraternel. Nous connaissons, par l'instruction, votre opinion toute particulière sur ce drame de famille. C'est pourquoi je vous demande de nous dire sur quoi vous la basez et les motifs que vous avez de croire à la culpabilité d'une autre personne.

— Je sais que mon frère est incapable de mentir. J'ai vu à son visage qu'il ne mentait pas.

— Ce sont là vos preuves ?

— Oui.

— De même pour la culpabilité de Smerdiakov ?

— Oui.

Ces réponses d'Aliocha furent pour le public une désillusion. On croyait qu'il possédait des preuves certaines de la culpabilité du laquais.

Alors, Fétioukovitch lui demanda à quel moment son frès lui avait dit sa haine pour leur père et la crainte qu'il éprouvait de se laisser entraîner à le tuer. Le jeune homme tressaillit et dit que, maintenant seulement, il se souvenait d'une circonstance qu'il avait totalement oubliée.

Avec un entraînement joyeux, il raconta comment, le soir où il l'avait rencontré sur la route près du couvent, Mitia avait répété à plusieurs reprises, en se frappant sur

la partie haute de la poitrine, qu'il avait un moyen de se réhabiliter, que ce moyen était « ici, sur sa poitrine ». Il indiqua alors quelque chose sur sa poitrine et je me souviens d'avoir fait la remarque que le cœur ne se trouve pas à l'endroit qu'il désignait. Cette réflexion me parut alors assez stupide, mais maintenant, je pense qu'il désignait le sachet contenant les quinze cents roubles.

— Juste ! cria soudainement Mitia. C'est ça, Aliocha je frappais sur ce sachet !

Fétioukovitch supplia son client de se calmer et se mit en devoir d'obtenir d'Aliocha tout ce qu'il en pourrait tirer.

— Et je m'en souviens parfaitement, expliqua le jeune homme avec chaleur, mon frère cria alors qu'il eut pu se débarrasser de la moitié de sa honte, mais que son malheureux caractère était trop faible pour trouver jamais la force de le faire.

— Et vous vous souvenez bien que c'était juste cet endroit de la poitrine qu'il se frappait ? demanda anxieusement Fétioukovitch.

— Fermement ! La preuve en est dans cette réflexion que je me fis sur la place du cœur. Comment ai-je pu l'oublier ?

Le président demanda alors à Mitia ce qu'il pouvait dire à ce sujet. Etait-ce bien le sachet prétendûment pendu à son cou qu'il désignait par ce geste et qu'il disait constituer la plus grande honte de sa vie ?

— Oui, l'acte le plus honteux de toute ma vie ! s'écria Mitia, je pouvais restituer, et je ne l'ai pas fait. J'ai préféré passer pour un voleur à ses yeux, et la honte résidait surtout en la certitude où j'étais de ne jamais restituer. Aliocha a raison ; merci, Aliocha !

L'interrogatoire d'Aliocha était terminé. Il était bien heureux à la pensée que la seule et faible preuve apportée en faveur de son frère venait de lui. Tout rouge de contentement, il alla s'asseoir à la place qu'on lui avait désignée en répétant : « Mais comment ai-je pu l'oublier ? »

Ce fut alors le tour de Katherina Ivanovna. A son entrée, les dames saisirent leurs face-à-main, les hommes

s'émurent et quelques personnes se levèrent pour mieux voir. Mitia pâlit affreusement.

Toute vêtue de noir, elle s'avança modestement à la barre. Son visage ne décelait aucun trouble, mais la résolution se lisait dans ses yeux noirs et d'une expression lugubre. On la trouva très belle.

Elle commença à parler d'une voix basse, mais si distincte qu'on l'entendait de toute la salle. Interrogée sur les trois mille roubles détournés par Mitia, elle répondit :

— Je ne les lui avais pas formellement donnés pour les envoyer par poste à mes parents. Le sentant dans un pressant besoin d'argent, je lui avais fait comprendre qu'il pouvait fort bien différer cet envoi et c'est à tort qu'il s'en est tourmenté. Je fus toujours persuadée qu'il parviendrait à expédier ces trois mille roubles quand il les aurait reçus de Feodor Pavlovitch. Je connaissais leur querelle, et je suis sûre qu'il a été lésé par son père. Jamais il ne l'a menacé en ma présence. Je n'ai d'ailleurs aucun droit de me montrer exigeante envers lui pour cette dette. — Et sa voix se fit encore plus résolue. — J'ai jadis reçu de lui un prêt beaucoup plus fort et n'ai pas hésité à l'accepter sans savoir si je pourrais jamais le lui rendre.

Fétioukovitch fut agréablement surpris. Il ignorait cette particularité. Il faut noter que, si la jeune fille ne lui en avait pas parlé, c'est qu'elle ignora jusqu'à la dernière minute si, oui ou non, elle divulguerait cet épisode.

Elle raconta tout, *tout !* jusqu'à ce salut si profond qu'elle avait fait en s'en allant devant Mitia et jusqu'aux raisons de sa visite, jusqu'à la conséquence qu'elle en acceptait, omettant généreusement que c'était Mitia lui-même qui l'avait fait demander par sa sœur. Ce fut une minute inoubliable ; la salle écoutait, glacée d'émotion, cet aveu inouï d'une jeune fille si fière, cette immolation de soi-même au salut de celui qui l'avait effroyablement offensée.

Elle sembla sympathique et attrayante, l'image de cet officier donnant ses derniers cinq mille roubles en s'in-

clinant respectueusement devant une fille innocente.

Fétioukovitch triomphait. L'homme qui se dépouille ainsi dans un noble élan ne peut aller ensuite tuer son père pour lui voler trois mille roubles ! Un mouvement de sympathie se dessina en faveur de Mitia.

Quant à lui, on remarqua que, pendant la déposition de Katherina Ivanovna, il avait deux ou trois fois bondi sur son banc pour y retomber en se cachant la figure dans ses mains.

Puis il s'était raidi, les dents serrées, les bras croisés sur sa poitrine.

La jeune fille alla s'asseoir, pâle et les yeux baissés. On interrogea Grouchenka.

Grouchenka était aussi tout de noir habillée. Elle gagna la barre de sa démarche coulée, légère, un peu balancée. Sans pâleur, très belle, elle regardait devant elle. Certains prétendirent que son expression était alors méchante. Il est plus que probable qu'elle se sentait irritée de la curiosité malveillante de ce public avide de scandales, car elle avait le caractère excessivement fier et ne savait pas supporter le mépris. Peut-être était-elle aussi un peu intimidée et honteuse de cette timidité. Il n'est donc pas étonnant que son ton fût souvent violent, presque grossier, et parfois empreint d'une sorte de componction. D'autres fois, elle semblait s'abandonner : « Advienne que pourra !... » Quand on l'interogea sur ses relations avec Feodor Pavlovitch, elle répondit brusquement :

— Sottises ! Est-ce ma faute s'il s'est accroché à moi ? Un peu plus tard, elle ajoutait : — Tout est de ma faute ; je me suis moquée de ces deux hommes et je les ai conduits à la folie ! — On lui parla de Samsonov ; elle répondit aussitôt d'un ton provoquant que cela ne regardait personne et que cet homme l'avait recueillie quand ses parents l'avait chassée de chez eux.

Elle n'avait pas vu l'enveloppe aux trois mille roubles. Elle n'en connaissait l'existence que par ce que lui en avait dit « le scélérat », mais elle avait ri des propositions du vieillard et n'eut été le voir pour rien au monde.

— Qui appelez-vous scélérat ? lui demanda le substitut.

— Le laquais Smerdiakov, qui a tué son maître et qui s'est pendu hier.

On lui demanda alors les raisons qu'elle avait de croire à la culpabilité du valet.

— Dmitri Feodorovitch l'a dit, croyez-le... C'est la demoiselle qui l'a perdu ; c'est elle qui est cause de tout ! ajouta-t-elle avec un frémissement de haine ; la jalousie lui brûlait le cœur.

Le substitut lui ayant demandé comment il se faisait qu'à Mokroïé, tout le monde avait pu l'entendre crier : « Je suis coupable de tout et je l'accompagnerai dans la charrette ! » preuve qu'elle considérait alors Mitia comme un parricide, elle répondit :

— Je ne me rappelle plus mes sentiments à ce moment. Tout le monde criait qu'il avait tué son père et j'ai pensé tout de suite que c'était à cause de moi qu'il l'avait tué. Mais aussitôt qu'il m'eût dit être innocent, je l'ai cru et je le croirai toujours ; il est incapable de mentir !

Entre autres questions, Fétioukovitch lui demanda s'il était vrai qu'elle eût donné vingt-cinq roubles à Rakitine pour lui avoir amené Alexeï Feodorovitch.

— Cela n'a rien d'étonnant, répondit-elle, il ne cessait de me harceler de demandes d'argent. Je lui donnais bien trente roubles par mois.

— Mais pourquoi étiez-vous aussi généreuse avec lui ?

— C'est mon cousin germain. Sa mère est la sœur de la mienne. Il me suppliait seulement de n'en rien dire à personne. Il avait honte de moi.

Ce fut une révélation. On raconte que Rakitine en devint cramoisi sur sa chaise. Il s'en trouva perdu dans l'opinion générale, malgré l'extrême noblesse de son discours et ses allusions au triste sort de la Russie.

On appela Ivan Feodorovitch.

CHAPITRE V

LA CATASTROPHE

Ivan s'avança, la tête basse et le sourcil froncé, comme s'il eut réfléchi. Il était vêtu avec élégance, mais son visage était aussi défait que celui d'un mourant. Quand il leva ses yeux troublés et les promena sur la salle, Aliocha tressaillit et fit un « Ah ! » étouffé.

Le président le prévint qu'il n'était pas assujetti au serment et qu'il pouvait garder le silence, s'il le jugeait convenable. Ivan le regardait d'un œil atone. Puis sa figure s'élargit peu à peu en un sourire qui se changea lui-même en une hilarité bruyante.

— Eh bien ! quoi ? fit-il. — Tout se tut. Un mouvement se produisit dans la salle. Inquiet, le président lui demanda :

— Vous n'êtes peut-être pas bien ?

— Ne vous inquiétez pas, Votre Excellence, je me porte assez bien et vais vous raconter quelque chose d'intéressant, répondit Ivan d'un ton tranquille et respectueux.

— Vous avez quelque chose de particulier à nous dire ?

— Non... rien, répondit Ivan après avoir réfléchi.

Aux questions qu'on lui posa, il répondait logiquement, mais avec une répugnance croissante. Il ne savait rien des comptes du père avec Dmitri. Il avait entendu celui-ci menacer de mort Feodor Pavlovitch. Smerdiakov lui avait parlé de l'enveloppe.

— En somme, ajouta-t-il, je n'ai rien de nouveau à faire connaître au tribunal.

Le ministère public allait lui poser quelques questions quand il dit tout à coup d'une voix fatiguée :

— Laissez-moi me retirer, je vous prie. Je me sens très indisposé. — Sans attendre la permission, il tourna sur ses talons et s'en alla. Mais, au bout de quatre pas,

il s'arrêta, réfléchit, sourit doucement et revint à la barre.

— Voyez-vous, monsieur le président, commença-t-il, je suis comme cette paysanne : « Si je veux, je saute ; « si je ne veux pas, je ne saute pas. » C'est dans un poème populaire.

— Que voulez-vous dire ? demanda sévèrement le président.

— Voici l'argent qui était dans l'enveloppe, ce même argent pour lequel on a tué le père, fit-il en tirant les billets de sa poche et en désignant l'enveloppe placée parmi les pièces à conviction. — Où faut-il le mettre ?

— Comment pouvez-vous être détenteur de cet argent, si c'est bien celui qui se trouvait dans l'enveloppe ? demanda le président étonné.

— Je l'ai reçu de Smerdiakov, l'assassin. J'ai été chez lui. C'est lui qui a tué mon père et non pas mon frère. Il a tué à mon instigation. Qui ne veut la mort de son père ? grinça-t-il en se tournant vers le public, avec un furieux mépris. — Menteurs ! Grimaciers ! Ils désirent tous la mort de leurs pères ! Une canaille mange l'autre ! Ils seraient bien fâchés que ce parricide n'eût pas eu lieu. Du pain et des spectacles !... A boire, au nom du Christ !

— Ne le croyez pas ; il délire ! s'écria Aliocha, pendant que Katherina Ivanovna se levait impétueusement, puis, immobile d'épouvante, contemplait Ivan, comme Mitia le faisait lui-même, mais avec un sourire farouche.

— Tranquillisez-vous ! Je ne suis pas fou ; je ne suis qu'un assassin ! reprit Ivan dans un râle.

Un souffle d'effroi passa sur la salle.

— Le malheur est que je n'ai pas de témoins, reprit Ivan. Le chien Smerdiakov est mort... J'en ai bien un autre. Mais il ne serait pas admis : le diable n'existe point ! D'ailleurs, un petit diable de rien du tout... Il m'a dit un tas de bêtises... Eh bien ! jugez le monstre : il a entonné son hymne et, pour deux secondes de cette joie, j'aurais donné un quatrillion de quatrillions. Pourquoi

tout est-il si bête?... Eh bien ! prenez-moi à sa place !

L'huissier le prit par la main. Ivan, le regardant, s'écria :

— Quest-ce que c'est encore que ça ? et, le saisissant par les épaules, il le jeta furieusement à terre. On se saisit de lui et on l'emporta poussant des cris affreux. L'émotion fut à son comble.

Katherina Ivanovna eut une crise de nerfs et se mit à sangloter avec de grands cris en suppliant qu'on ne l'emmenât pas, parce qu'elle avait une révélation à faire. Un peu remise, mais encore hors d'elle, elle cria au président :

— Tenez ; voici une lettre de ce monstre ! Lisez vite ! C'est lui qui a tué son père. Voyez, il me l'annonce dans cette lettre... L'autre est malade ; voici déjà trois jours qu'il délire.

Après avoir pris connaissance de la lettre et l'avoir communiquée au tribunal, au ministère public et à la défense, le président demanda doucement à Katherina Ivanovna quelques détails complémentaires.

— Voici, dit-elle. J'ai reçu cette lettre la veille du crime: Il me haïssait alors parce qu'il avait commis la bassesse de suivre cette misérable et qu'il me devait trois mille roubles. Voici l'histoire de cet argent. Je savais qu'il en avait besoin pour séduire la créature et en le lui remettant, comme pour l'expédier à Moscou, je le regardai dans les yeux et lui dis qu'il pouvait l'envoyer quand il voudrait, fût-ce dans un mois. Il comprenait bien que cela signifiait : « Il te faut de l'argent pour me trahir avec une fille « perdue, le voilà, si tu es assez malhonnête pour le « prendre ! » Il l'a pris et tous deux l'ont dépensé en une nuit là-bas ! Il savait que je l'éprouvais et il a accepté mon argent !

— Tu as raison, Katia ! s'écria Mitia, j'ai bien compris à tes yeux que tu voulais me déshonorer, et j'ai pris ton argent. Méprisez tous le vaurien ! il le mérite.

— Cet argent le tourmentait, continua Katherina Ivanovna avec une hâte convulsive, il voulait me le rendre,

mais il en avait besoin pour cette fille. Et il a tué son père, et il ne m'a pas rendu cet argent, il a été le manger avec elle ! Cette lettre, il me l'a écrite méchamment, en état d'ivresse, pensant que je ne la montrerais à personne. Lisez-la ! Tout le crime y est annoncé d'avance. Il sait où est l'argent. Il dit : « Je « le tuerai quand Ivan sera parti. » Tout y est ; c'est un programme !

— J'étais ivre, sans cela je ne l'aurais pas écrite ! s'écria Mitia. Katia, nous avions bien des motifs de haine, mais je te jure que, même en écrivant cette lettre, je t'aimais, et toi, tu ne m'aimais pas !

Il retomba sur son siège en se tordant les bras... Il fut demandé à Katherina Ivanovna pourquoi elle avait menti dans sa première déposition.

— Je voulais le sauver pour me venger de son mépris, s'écria-t-elle comme en démence. Il m'a toujours affreusement méprisée à cause de cet argent que j'avais été chercher chez lui ; c'est une bête féroce... Je voulais le vaincre par la constance de mon amour, mais est-ce qu'il est capable de comprendre quelque chose ? C'est un monstre !... Ivan Feodorovitch souffrait affreusement, il voulait pallier la faute de son frère et c'est l'obsession de sauver ce monstre, cet assassin, qui l'a rendu fou. Il a été deux fois chez Smerdiakov. La première fois, il revint persuadé que le laquais était l'assassin. Alors, je lui ai montré cette lettre et je l'ai convaincu de la culpabilité de son frère, mais la mort de Smerdiakov l'a tellement frappé qu'il en a perdu la raison !

Et c'était toujours l'impétueuse Katia qui avait couru se livrer au jeune débauché pour sauver son père, cette Katia qui, tout à l'heure encore, faisait litière de sa pudeur de vierge dans l'espoir d'adoucir le sort de Mitia. Une fois de plus, elle s'immolait à l'homme qu'elle ne savait pas tant aimer, croyant qu'il se perdait en s'accusant.

Lors de son sacrifice à son père, elle avait sincèrement cru que le naïf Mitia, qui l'adorait alors, pouvait la mépriser. Et elle s'était attachée à lui d'une

passion hystérique et déchirante qui n'était qu'orgueil outragé et ressemblait encore plus à la haine. Peut-être cet étrange sentiment fût-il devenu un amour véritable sans la trahison de Mitia, qu'elle ne lui avait pas pardonnée.

Mais le moment de la vengeance était enfin arrivé. Toutes ses rancœurs s'étaient fait jour d'un seul coup. Elle avait trahi Mitia, mais elle s'était trahie elle-même, et une fois sa surexcitation tombée, elle sentit la honte l'écraser. Elle s'affaissa en hurlant dans une nouvelle crise de nerfs et l'on dut l'emporter.

A ce moment, Grouchenka se jeta vers Mitia en criant :

— Mitia, ton serpent t'a perdu ! — Puis, se tournant vers le tribunal, elle dit encore, étouffant de colère : — Vous l'avez vue !

Le président ordonna de l'emmener. Elle poussa un cri et s'élança de nouveau vers Mitia, qui fit le même mouvement vers elle. On le saisit pendant qu'on entraînait Grouchenka hors de la salle.

Les dames étaient ravies. C'était un riche spectacle !

Il était huit heures du soir quand Hippolyte Kirillovitch se leva pour son réquisitoire.

CHAPITRE VI

LE RÉQUISITOIRE

Au début, le magistrat était en proie à une évidente émotion. Mais peu à peu, sa voix s'affermit et l'on ne perdit pas un mot de son discours.

« Messieur les jurés, cette affaire a ému toute la Russie, mais ce dont il faut le plus s'effrayer, c'est que de pareils crimes commencent à nous paraître presque ordinaires. Où sont les causes d'une indifférence qui nous promet un avenir peu brillant ?

Dans notre cynisme de société jeune encore, mais déjà vieille avant le temps ? Dans l'ébranlement de nos principes moraux ? ou dans l'absence totale de ces principes ? Je ne résoudrai pas ces questions si pénibles pour tous les bons citoyens. Que voyons-nous chaque jour dans la presse sous la rubrique « Tribunaux » ? Des horreurs telles que l'affaire actuelle en semble presque banale. Le mal est général, ce qui le rend d'autant plus difficile à combattre. Peut-être dira-t-on que j'exagère ? Ah ! j'en serais bien heureux. En tout cas, pensez-en ce que vous voudrez, mais retenez mes paroles : quand même il n'y aurait qu'un vingtième de vérité dans ce que je dis, ce serait encore abominable. Regardez comment se tuent nos jeunes gens, sans même se préoccuper de ce qui peut nous attendre au delà du tombeau ! et l'on dirait que cette notion de notre esprit est depuis longtemps ensevelie sous les sables. Regardez notre dépravation et nos débauches. Feodor Pavlovitch, la victime de ce crime, n'est qu'un enfant auprès de certains d'entre nos contemporains. Plus tard, quand toute cette tragique absurdité pourra être examinée avec le recul nécessaire, parmi les psychologues du monde entier, on s'occupera de notre crime russe. Pour le moment, nous feignons de nous effrayer, à moins que nous n'en goûtions le spectacle en amateurs d'émotions fortes et malsaines. Parfois aussi nous nous cachons la tête sous notre oreiller jusqu'à ce que le fantôme affreux soit passé. Il serait temps, cependant, de nous connaître nous-mêmes et de tâcher à comprendre nos propres affaires. Le grand écrivain de la précédente époque symbolise la Russie dans une troïka lancée à bride abattue, et il s'écrie : « Ah ! troïka-« oiseau, qui donc t'a inventé ! » Et il ajoute, dans le transport de son orgueil, que tous les autres peuples s'écartent respectueusement devant la course effrénée de la troïka. Soit, messieurs, mais nous trouvons cet enthousiasme un peu enfantin, car, si vous attelez à sa troïka les gens que sont ses héros, vous pouvez confier les rênes à qui vous voudrez : vous n'irez pas loin

avec de tels chevaux. Alors, que ferait-on avec nos chevaux actuels.

« En vérité, qu'est-ce que cette famille Karamazov, soudainement célèbre par toute la Russie ? Elle me semble représenter de façon saisissante quelques-uns des éléments fondamentaux de notre intelligente société contemporaine. Voyez ce malheureux vieillard, ce père de famille, luxurieux effréné, qui a si tristement fini son existence. Noble de naissance, il commença sa carrière en parasite, en bouffon-courtisan, s'enrichit un peu par un mariage hasardé et finit en usurier. A mesure qu'augmente sa fortune, il prend courage, cesse de flatter et de s'humilier et, du pique-assiette, ne subsiste qu'un cynique gouailleur, un méchant, un débauché. Il ne voit plus que la jouissance et c'est le seul but qu'il montre à ses enfants. Il dupe son propre fils, le frustre de l'héritage de sa mère et veut employer le produit de ce vol à lui enlever sa maîtresse ! Non, je ne céderai pas la défense du prévenu à l'éminent avocat venu de la capitale ! Je comprends l'indignation de ce fils... Mais laissons ce malheureux vieillard ; il a reçu son châtiment.

« Des enfants de cet homme, l'un est sur ce banc ; nous en parlerons tout à l'heure. Le second, instruit, intelligent, ne croit à rien et nie tout, à l'exemple de son père. A l'instruction, le suicidé d'hier, cet épileptique et ce faible d'esprit, valet et peut-être fils de Feodor Pavlovitch, me racontait, avec des larmes dans la voix, combien cet Ivan l'avait effrayé par son déchaînement moral : « Tout est permis ! » lui disait-il. Mais cet idiot avait fait une observation digne d'un esprit plus délié : « De tous les fils de Feodor Pavlovitch, c'est « Ivan qui lui ressemble le plus! Je n'insisterai pas sur ce point et ne veux pas être le prophète de malheur de ce jeune cerveau. Nous avons vu aujourd'hui que l'athéisme et le cynisme n'ont pas tué en lui les bons sentiments.

« Quant au plus jeune fils, c'est un humble et pieux adolescent fidèle à notre tradition populaire. Il a même été sur le point de prendre l'habit.

« Venons à celui que nous voyons aujourd'hui sur le banc des accusés. Si l'un de ses frères représente l' « européanisme » et l'autre la vieille tradition nationale, celui-ci représente la Russie actuelle. Oh ! pas toute la Russie, Dieu nous en préserve ! mais, c'est tout de même le fils de notre mère, mélange étonnant de mal et de bien, aimant l'art cultivé d'un Schiller et allant dans les tavernes arracher la barbe de ses confrères en ivrognerie. Oh ! nous nous enthousiasmons pour les plus nobles « idéals », mais à cette condition qu'ils se mettent d'eux-mêmes à notre portée et qu'il ne faille pas les payer. Nous ne sommes pas un homme cupide, mais donnez-nous beaucoup d'argent et vous verrez comme nous le dilapiderons généreusement dans nos bombances ! Et si l'on ne nous en donne pas, nous saurons bien en prendre. Mais procédons par ordre. »

Le procureur rappela alors tout le passé de Mitia et le service qu'il avait rendu à Katherina Ivanovna. Puis il en vint à l'indélicatesse commise à l'égard de la jeune fille par son infidèle fiancé, s'écriant :

« Alors, faut-il croire à la noblesse de ce cœur ou à son ignominie ? Dans la vie ordinaire, la vérité se tient au milieu. Mais ce n'est pas ici le cas. Le plus probable est qu'il fut aussi sincèrement noble que lâche. Pourquoi ? Parce que nous sommes un Karamazov, c'est-à-dire capable de toutes les contradictions, du plus haut vol et des chutes les plus basses. Mais croyez-vous, messieurs les jurés, qu'ayant commis cette action si honteuse de prendre ces trois mille roubles, nous puissions avoir en même temps cette étonnante fermeté de la partager en deux, de coudre quinze cents roubles en un sachet et de les conserver sur notre poitrine pendant un mois, en dépit de toutes les tentations et de la pressante nécessité ? Et pourquoi ? Parce que nous nous sommes dit que tant que nous porterons cet argent sur nous, nous serons « un vaurien, « mais non un voleur, puisque nous pouvons toujours « restituer en partie ! » Extraordinaire explication ! Mon avis est que, si vraiment Dmitri Karamazov s'était dé-

cidé à conserver ces quinze cents roubles, à la première tentation, il en eut distrait cent roubles, son raisonnement s'appliquant aussi bien à la restitution de quatorze cents roubles qu'à celle de quinze cents, et ainsi de suite. Quand il ne reste plus qu'un billet, il se dit que ce n'est plus la peine de rendre pour si peu et il le dépense comme les autres. Voilà comment aurait agi le véritable Dmitri Karamazov, tel que nous le connaissons. La légende du sachet est en contradiction avec la réalité. On peut supposer tout, mais pas ça ! »

CHAPITRE VII

REVUE HISTORIQUE

« L'expertise médicale s'est efforcée de nous démontrer le contraire. J'admets qu'il ait manifesté quelques tendances à la manie en ce qui concerne ces trois mille roubles dont il se prétendait lésé ; cependant, j'explique tout autrement sa conduite sur ce point, et je dis : ce n'était pas cette somme qui causait ses continuelles fureurs, mais *la jalousie !* »

Et le magistrat passa en revue toute l'histoire de la fatale passion de Dmitri pour Grouchenka, et de la coïncidence affreuse d'une même passion chez son père et il fit voir comment ses coquetteries avaient réduit ces deux hommes à n'être plus que ses jouets.

« Ce jeune homme de talent, M. Rakitine, définit ainsi le caractère de cette femme : « Après la chute et la désillusion précoces, ce jeune cœur a connu la haine de bonne heure. Elle est devenue calculatrice et cupide pour se venger de la société. » Ainsi s'explique son jeu cruel. Pendant ce mois d'amour sans espoir, tout plein de chutes morales, l'accusé en arrive presque à la fureur, tant le torture sa jalousie contre son père. Et c'est l'héritage de sa mère, *ses* trois milles roubles, que

le père veut employer à séduire la femme adorée ! Je comprends qu'une aussi cynique provocation était dure à supporter. Et l'idée du parricide apparut dans ce cerveau. »

Le substitut rappela l'affaire du capitaine Sneguirev, la conférence dans la cellule du religieux Zossima, les entretiens de l'accusé avec son frère Aliocha, et la scène où Dmitri avait maltraité son père.

« J'ai longtemps cru possible qu'il n'eut pas prémédité son crime, mais nous avons son propre aveu. Il sentait l'approche du moment fatal sans en fixer le terme ni les circonstances. Mais, du document apporté par cette malheureuse jeune fille, il résulte, sans l'ombre d'un doute, que le programme de l'attentat était entièrement arrêté dans l'esprit de cet homme, au moins quarante-huit heures à l'avance. Il faut « qu'Ivan parte », tout est pesé et médité et tout fut exécuté plus tard comme il l'avait écrit. Il était ivre en rédigeant cette lettre ? Ce n'en est que plus grave : l'ivresse lui a arraché l'aveu du projet froidement conçu ! Et si vous dites que celui qui prémédite un crime ne va pas l'annoncer à pleine voix dans les tavernes, je vous répondrai que Dmitri se tut, qu'il devint froid et concentré aussitôt sa résolution prise. »

L'accusateur reconnaissait pourtant les efforts de Mitia pour écarter ce terme fatal. Il fit le récit des courses folles de l'accusé, à la poursuite de cet argent qui lui échappait toujours, chez Samsonov, chez Liagavi, etc. Il avait vendu sa montre pour faire ce dernier voyage et il aurait eu quinze cents roubles sur soi !... Il dit à la visite de Mme Kokhlakov, et celle à Fénia, la fatalité voulant que cette servante n'osât pas lui dire que sa maîtresse était partie rejoindre son premier amant à Mokroïé, ce qui eut empêché le crime. Il court, fou de jalousie, à la maison de son père, mais pas si fou, cependant, qu'il n'ait eu le sang-froid d'emporter ce pilon de cuivre ! Car il était depuis longtemps résolu et savait l'arme dont il se servirait.

« Le voici dans le jardin de son père. *Elle* est dans cette chambre, à la fenêtre éclairée ! Nous connaissons

l'état d'esprit de l'accusé à ce moment et n'avons aucune peine à nous imaginer comment il ouvre la porte de la maison paternelle et comment il y pénètre. »

Ici, le substitut voulut tout de suite en finir avec le soupçon qu'on avait voulu faire peser sur Smerdiakov, car il sentait l'extrême importance de ce point. Mais, le premier accusateur du laquais n'était-il pas Dmitri Karamazov, qui n'avait jamais pu fournir la moindre preuve à l'appui de son affirmation ? Quant au frère Ivan, on avait vu dans quel état de désordre mental il était venu apporter son accusation, alors qu'en possession de ses facultés, il avait toujours cru son frère coupable.

« Cependant, était-il admisible qu'il fût l'assassin, ce Smerdiakov, plus lâche qu'une poule, au dire même de l'accusé, si lâche qu'il trahit son maître de peur d'être tué par Dmitri à qui il révèle les signaux convenus avec la victime ?

« Aussi, à peine Ivan, le seul protecteur sur lequel il pût compter, fut-il parti pour Moscou, en dépit de ses supplications, que Smerdiakov tomba en crise sous l'influence de la peur combinée avec tous les autres éléments de trouble qui désordonnaient son âme. Tout cela est fort naturel. S'il voulait tuer, pourquoi aurait-il simulé une crise propre à attirer sur lui l'attention de toute la maison, et, par conséquent à le gêner grandement dans la perpétration de son crime ? On accuse Smerdiakov, parce qu'il est le seul homme qu'on puisse accuser, au cas où Dmitri Feodorovitch ne serait pas l'assassin, et voilà tout. Mais c'est absurde !

« Tenons-nous-en au fait. Veut-on que Smerdiakov ait tué ? De deux choses l'une : il a tué seul ou de complicité avec l'accusé. Dans le premier cas, quel mobile pouvait le pousser ? La haine ? La jalousie ? Mais il est notoire que son maître l'aime, qu'il lui accorde sa familiarité et toute sa confiance ! Les trois mille roubles dont il connaissait l'existence ? Mais il ne les eut pas indiqués à l'accusé, le sachant disposé à venir lui enlever son butin : il ne lui eut pas dit où ces billets se trouvaient, ni divulgué les signaux convenus avec son

maître alors que, s'il se fut tu, personne n'eut jamais rien su de cet argent ni de ces signaux.

« Me direz-vous qu'il a feint l'épilepsie pour écarter les soupçons, après avoir amené l'accusé à commettre le crime ? Alors, le crime commis, que fera Smerdiakov ? Ira-t-il tuer une seconde fois son maître et prendre de l'argent déjà volé ? C'est pourtant ce que soutient Karamazov. Quoi qu'il en soit, je demande seulement à quel moment Smerdiakov a commis son crime. Si vous ne le dites pas, vous n'avez pas le droit de l'accuser.

« Second cas : Smerdiakov et Dmitri Karamazov étaient de connivence. Alors, qu'est-ce que ce complice qui laisse à l'autre le poids entier de la besogne pendant qu'il simule l'épilepsie pour donner l'éveil à toute la maison ?

« Complicité passive de Smerdiakov ? Il laisse faire par crainte de Dmitri et feint l'épilepsie pour dégager sa responsabilité ? Mais, Dmitri n'eut jamais accepté l'emploi d'un pareil stratagème tout juste bon à mettre tout le monde sur pied ; il n'eut pas été charger son comparse, lequel, sûr de n'encourir qu'une pénalité beaucoup moin sévère que le principal auteur du crime, n'eut pas manqué d'avouer la vérité pour se dégager.

« Quelle importance attacher après cela aux trois mille roubles apportés par Ivan Feodorovitch, dans le douloureux état que vous savez ? Supposons que Smerdiakov ait rendu l'argent pour satisfaire à ses remords avant de se pendre. Il s'est confessé la veille à Ivan. Comment celui-ci a-t-il gardé le silence jusqu'à l'heure actuelle ? Smerdiakov a des remords et, dans ce billet qu'il laisse sur la table, il ne disculpe pas l'innocent qu'on va condamner à sa place ?

« Quant à ces liasses de billets, je sais pertinemment, et d'autres savent comme moi, qu'Ivan a réalisé ces jours derniers pour plus de dix mille roubles de valeurs. Il n'avait, dès lors, pas de peine à nous en montrer trois mille ! Ivan Feodorovitch n'a rien dit jusqu'au jour du jugement, parce que c'est seulement en apprenant la mort de Smerdiakov qu'il a pensé : « Cet « homme est mort ; je puis m'en servir pour sauver mon

« frère ! » Et, quand il est venu ici, il était bien sur ses jambes, mais où était son esprit ?

« Oh ! nous n'avons pas à chercher : tout s'est accompli selon un programme dont on vient de nous donner le manuscrit. Dmitri Feodorovitch se serait enfui, croyant la bien-aimée enfermée avec son père et son rival ? Absurdité ! Il est entré et il a tué. Peut-être a-t-il tué sous le coup de la colère, mais avant de s'en aller, il n'a pas oublié de passer la main sous le matelas et de s'emparer de l'enveloppe. Il la déchire, cette enveloppe, et il la jette à terre, laissant ainsi derrière lui une pièce qui l'accuse formellement. Car, celui qui, ayant déjà vu l'enveloppe, en connaît exactement le contenu, ne va pas perdre son temps à l'ouvrir. Il l'emporte dans sa fuite, nous ôtant toute chance de jamais connaître le vol. Dmitri Karamazov s'enfuit ensuite, assommant le vieux domestique qui veut l'arrêter. Et, s'il est revenu sur ses pas pour examiner cette seconde victime, ce n'est pas, comme il le dit, sous l'empire de la compassion, non ; il veut seulement se persuader que l'unique témoin de son forfait est bien mort !

« Puis, il n'a plus qu'une préoccupation : où est-*elle ?* Et qu'apprend-il ? Elle est partie retrouver à Mokroïé, celui qui fut son premier amant, « l'indiscutable passé » !

CHAPITRE VIII

PSYCHOLOGIE A TOUTE VOLÉE. — LA TROÏKA A BRIDE ABATTUE. — FIN DU RÉQUISITOIRE.

Le substitut nota ce fait étrange :

« Dmitri Feodorovitch, dont la jalousie allait jusqu'à la fureur, ne s'était jamais préoccupé de ce danger qui lui avait toujours paru fort éloigné. Cependant, quand il apprend la survenue d'un rival qui est « tout » pour la femme aimée, il se retire !

« Un pareil fait semble incompréhensible. Mais il se

dit que son crime lui a fermé toutes les voies et qu'il est maintenant comme un mort. Que peut-il représenter aux yeux de cette femme, en face de celui qui, repentant, vient lui offrir une vie calme et heureuse ? Et aussitôt s'offre à son esprit le seul plan qui puisse germer dans une cervelle de Karamazov, c'est-à-dire le plus fou : le suicide ! Et il charge son pistolet.

« Désormais, l'argent lui est plus nécessaire que jamais. Il ira là-bas organiser la plus folle orgie, il boira au bonheur de la femme adorée, et puis, il se fera sauter le crâne. Pittoresque, romantisme, sentimentalité, déchaînement de Karamazov ! Mais, il y a autre chose, messieurs les jurés, autre chose qui empoisonne son cœur ; c'est le cri de la conscience ! Bah ! le pistolet arrangera tout cela !

« La culpabilité de cet homme ne fait pas doute. Il ne se surveille plus ; il avoue son crime en détail, et court à Mokroïé pour finir le poème. Et voici qu'à Mokroïé, il triomphe presque sans combat, de ce rival auquel il rendait les armes d'avance ! Karamazov apprend qu'*elle* repousse l' « indiscutable », qu'elle lui ouvre le ciel au moment même où tout est fini pour lui ! Pourquoi ne se tue-t-il pas alors, comme il en avait l'intention ?

« Il faut nous imaginer son état d'âme au cours de cette nuit d'orgie. Jusque-là, cette femme lui était apparue comme un être inaccessible. Il ne se tue pas, parce que, malgré tout, un sourd espoir le retient encore d'arriver à satisfaire sa fringale amoureuse.

« Et Dmitri Feodorovitch se dit : ils ne sont pas encore à ma poursuite ; j'aurai bien le temps d'arrêter mon plan de défense, et maintenant... qu'elle est belle ! Malgré le trouble de son âme, il trouve moyen de si bien cacher une moitié de son argent qu'on n'a pu encore la retrouver. Et, quand il dit au juge d'instruction qu'un mois plus tôt, il a cousu quinze cents roubles dans un sachet, c'est précisément parce que cette idée vient de lui traverser le cerveau, lorsqu'il se demandait où cacher la moitié de cette seconde somme de quinze cents roubles, pour la mettre ainsi en sûreté.

« On l'a arrêté, alors qu'à genoux devant elle, il lui tendait les bras. Il était à ce moment tellement absorbé par sa passion qu'il n'entendit pas venir la justice. Il est pris à l'improviste ; il n'a eu le temps de rien préparer ; il laisse échapper des paroles compromettantes : « Le sang... J'ai mérité... » Mais il se reprend et comme il n'est pas prêt, il se contente de nier pour se donner le temps de combiner quelque chose. Il se hâte d'expliquer : « Le sang dont je parle, c'est celui de Grigori ; mais qui a tué mon père ? qui a pu le tuer, *sinon moi ?* » Il devance notre question, ruse naïve de l'impatient Karamazov. « J'ai eu l'intention de tuer, » mais je n'ai pas tué. Vous voyez donc que je suis sin- » cère. Alors, si j'avais tué, je le dirais ! » Le criminel est parfois d'une légèreté, d'une confiance incroyables !

« Nous lui posons, comme par hasard, cette question : « Ne serait-ce pas Smerdiakov l'assassin ? » Ce que nous attendions se produit : l'accusé se fâche, car nous l'avons devancé. Il voulait peut-être accuser Smerdiakov, mais à son heure !

« En attendant, il nie avec une sombre irritation et finit par trouver cette explication invraisemblable, qu'après avoir regardé à la fenêtre de son père, il s'en est éloigné respectueusement. Et voici que nous lui révélons ce fait soigneusement tenu secret par nous depuis le début de l'instruction : Grigori a vu la porte de la maison ouverte ! L'effet est formidable. Il bondit et crie : « C'est Smerdiakov qui a tué ! » Mais, Smerdiakov gémissait encore dans son lit quand Grigori sortit dans le jardin ; il n'avait donc pu ouvrir la porte ! Karamazov est écrasé !

« C'est à ce moment, pour tâcher de rétablir ses affaires, qu'il nous conte cette fantastique histoire du sachet. Ici, nous le prenons par ces détails, si abondants dans la réalité et si négligés par ces romanciers audacieux : « Où avez-vous pris le linge qui vous a « servi à faire ce sachet ? » Le prévenu s'irrite.

« Il ne s'en souvient pas nettement, comme si ce n'était pas précisément ces petits détails qu'on se

remémore le mieux des moments où l'on a couru un grand danger, comme celui d'être condamné à mort ! La seule preuve qu'il apporte à l'appui de son affirmation, c'est sa parole d'honneur ! Oh ! que nous serions heureux d'y croire !

« Car nous ne sommes pas des chacals avides de sang humain. Donnez-nous une seule preuve en faveur du prévenu et nous l'accueillerons avec joie. Mais, nous exigeons un fait réel et non une induction tirée de l'air de son visage, ou cette hypothèse toute gratuite qu'en se frappant la poitrine dans l'obscurité, il voulait indiquer un certain sachet. Alors, nous renoncerons avec délices à notre accusation. Mais c'est le sang d'un père tué par son fils qui crie justice devant vous, d'un père que son fils a tué pour le voler !

« Et, quelques périodes éloquentes que vous entendiez tomber des lèvres de l'éminent défenseur, n'oubliez pas que vous rendez la justice, que vous défendez les fondements sacrés de notre Sainte Russie. Votre jugement ira retentir jusque dans ses plus petits villages. Vous êtes ses défenseurs et ses juges, et votre arrêt viendra la consterner ou la raffermir. Ah ! pensez que la fatale troïka est lancée à bride abattue et, peut-être, vers un gouffre ; toute la Russie crie en tendant les bras pour l'arrêter.

« Et, si les autres peuples s'écartent devant elle, prenons garde que ce ne soit point par respect, mais par dégoût ! Mais, s'ils ne s'écartent plus, s'ils se réunissent et se placent comme un mur en travers de la route pour sauvegarder la civilisation ? Nous avons déjà entendu les voix inquiètes de l'Europe. Ne la scandalisez pas ; ne nous attirez pas sa haine, en acquittant le parricide ! »

L'effet produit par cette péroraison pathétique fut extraordinaire. L'orateur, épuisé, faillit s'évanouir. Les gens sérieux étaient satisfaits, à l'encontre des dames qui mettaient maintenant tout leur espoir en Fetioukovitch. Quant à Mitia, il avait écouté le réquisitoire, les yeux baissés, les mâchoires serrées, sans un mouvement.

Il y eut une suspension d'audience avant la plaidoirie, et les assistants en profitèrent pour échanger leurs opinions. On se demandait ce que pourrait bien répliquer Fetioukovitch. Et, montrant le jury, quelqu'un conclut :

— Qu'il dise ce qu'il voudra ; nos paysans ne se laisseront pas attendrir !

CHAPITRE IX

LA PLAIDOIRIE. — LE BATON A DEUX BOUTS.

Tout se tut aux premières paroles du célèbre orateur ; tous les regards se fixèrent avidement sur lui. Il commença d'un ton simple, franc, convaincu, où ne perçait pas le moindre orgueil. Il ne semblait pas viser à l'éloquence, négligeait la note pathétique.

Sa plaidoirie pouvait se partager en deux parties, la première moitié était consacrée à une critique, parfois très mordante, du réquisitoire. Mais, dans la seconde partie, le ton de son discours s'éleva singulièrement.

Il expliqua d'abord que, lorsque la nouvelle du crime était parvenue jusqu'à Pétersbourg, en lisant dans les journaux les détails de l'instruction, il l'avait tout de suite résumée en cette formule : « Ensemble écrasant de faits contre le prévenu, en même temps que, pris à part, aucun de ces faits n'est capable de résister à la critique. Et, là-dessus, les parents de l'accusé lui avaient écrit pour lui offrir la défense. Il était accouru dans notre ville, et, sur place, il avait pu se persuader de la complète innocence de ce malheureux. Il allait donc s'efforcer de détruire cette affreuse coalition de faits, en montrant toute l'invraisemblance de chacun d'eux en particulier. Il poursuivit :

« Messieurs les jurés, Dmitri Karamazov est un frénétique et un débauché ; ses violences ont soulevé contre lui une prévention que je ne saurais déclarer injuste.

Sans doute, le brillant réquisitoire que nous venons d'entendre nous a présenté l'analyse sévère du caractère et des actes du prévenu et la plus minutieuse critique de l'affaire, avec une si extraordinaire profondeur psychologique, qu'il eût été impossible d'y atteindre à un esprit mené par l'antipathie et la prévention. Mais, dans un cas comme celui-ci, il est certaines dispositions qui peuvent exercer une action plus néfaste que la plus malveillante analyse des faits. Je veux parler du penchant au dramatique et de l'amour du roman, d'autant plus dangereux que Dieu nous a plus richement doté de talents psychologiques. Quand je quittai Pétersbourg, on me prévint que j'allais me heurter ici à un psychologue profond et délié, qui s'est conquis à ce titre une réputation considérable dans notre monde judiciaire. Messeurs, la psychologie est une belle chose, mais on peut fort bien la comparer à un bâton à deux bouts. (*Rires dans l'auditoire.*) Pardonnez-moi la trivialité de la comparaison ; je ne suis pas un ciseleur de phrases. Je m'explique par le premier exemple qui se présente à mon esprit.

« En s'enfuyant du jardin, l'accusé, en train d'escalader une palissade, renverse d'un coup de son pilon le vieux domestique qui l'a saisi par la jambe. Alors, il redescend dans le jardin et reste pendant cinq minutes à palper cette tête qu'il a frappée, en s'efforçant de découvrir s'il a tué ou non. L'accusateur ne veut admettre à aucun prix que mon client ait agi par pitié. Il a voulu s'assurer que l'unique témoin de son crime était bien mort ; voilà ce que dit la psychologie.

« Reprenons cette psychologie et, par l'autre bout, appliquons-la au même point : l'assassin vient de redescendre dans le jardin pour s'assurer de la mort du témoin de son forfait. Cependant, il vient de laisser, bien en évidence, une preuve formidable de son crime, cette enveloppe qui a contenu les trois mille roubles. L'eût-il emportée, personne n'aurait jamais connu l'existence de ce paquet ni, par conséquent, du vol. C'est le raisonnement du ministère public lui-même. Ainsi, éperdu d'un premier assassinat, le meurtrier

s'enfuit en négligeant de supprimer la preuve évidente de sa culpabilité et, deux minutes plus tard, après un second assassinat, il devient plein de circonspection, de sang-froid, d'insensibilité ! Admettons-le, cependant. Mais, si je suis assez soigneux pour ne pas m'éloigner que je ne sois sûr de la mort de ce témoin, pourquoi vais-je tourner pendant cinq minutes autour de ce cadavre ? Pourquoi vais-je fournir des nouvelles preuves à conviction ? à quoi bon ce mouchoir dont j'essuie la tête ensanglantée de ma victime et qui témoignera contre moi ? Non, puisque je suis si cruel, je n'ai qu'une chose à faire : prendre mon pilon, en broyer définitivement ce crâne, me débarrassant à jamais de ce témoin gênant. Au lieu de cela, que fais-je ? Je laisse au beau milieu du chemin une preuve encore plus grave, ce même pilon, pris chez des femmes qui ne manqueront pas de le reconnaître pour leur ! Et pourquoi agissons-nous ainsi ? Parce que nous ressentons vivement l'amertume d'avoir tué un homme, notre vieux valet. Nous l'avons rejetée avec horreur, à plus de quinze pas, cette arme homicide ; autrement, nous l'aurions laissé tomber. Et, si nous avons procuré cette douleur d'avoir tué un homme, c'est que nous n'avions pas tué notre père ; sans cela, nous n'eussions pas eu le temps pour la pitié ; nous n'eussions pensé qu'à nous sauver ! Une telle pitié ne saurait s'élever que dans une conscience pure. Vous voyez, messieurs les jurés, que la psychologie dit tout ce qu'on veut lui faire dire. Elle conduit au roman les hommes les plus sérieux ; je parle de cette psychologie qui confine à la manie. »

CHAPITRE X

PAS D'ARGENT, PAS DE VOL

« Messieurs les jurés, dans cette affaire, tout homme non prévenu est frappé d'une particularité très carac-

téristique, je veux dire l'accusation de vol coïncidant avec l'impuissance absolue de la prouver par des faits. Comment savez-vous qu'il existait un paquet de trois mille roubles ? Qui l'a vu ? Le seul valet Smerdiakov. Eh bien ! s'il est vrai que cette somme existait et que Smerdiakov l'ait vue, quand l'a-t-il vue pour la dernière fois ? Il se peut que le maître l'ait retirée de dessous le matelas pour la cacher autre part. Autrement, on n'eût pu la prendre sans défaire un lit qui, selon le procès-verbal, était intact. Mais, me dira-t-on, et l'enveloppe trouvée ouverte sur le plancher ? En effet, il vaut la peine d'en parler et ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu l'éloquent accusateur s'écrier : « Si cette enveloppe n'était pas restée sur le plancher, « si l'assassin l'avait emportée avec soi, personne n'en « eût connu l'existence ; personne n'eût donc soup- « çonné le vol. » Ainsi donc, de l'aveu même de l'accusation, la prévention de vol n'est basée que sur la trouvaille de cette enveloppe déchirée. On va me répondre que Smerdiakov a vu les billets dans l'enveloppe. Mais, je le demande encore : quand les a-t-il vus pour la dernière fois ? J'ai pu causer avec Smerdiakov ; il m'a dit les avoir encore vus deux jours avant le crime. Or, dans l'énervement de l'attente et pour distraire son impatience, ne puis-je supposer que le vieux Feodor Pavlovitch atteint ce paquet et l'ouvre, se disant : « La vue des billets fera sur elle une impression autre- « ment forte que celle de l'envelope. » Il prend l'argent et jette l'enveloppe à terre, comme un homme qui est chez lui et ne répond de ses actions à personne. Mais, s'il en est ainsi, l'accusation de vol tombe naturellement : il n'y avait pas d'argent, on n'a donc pu le voler. Si vous me donnez comme une preuve du vol la trouvaille sur le parquet de cette enveloppe vide et déchirée, pourquoi ne vous la représenterais-je pas comme une preuve du contraire ? Vous me demanderez où était l'argent, si Feodor Pavlovitch l'a retiré de l'enveloppe, car on ne l'a pas retrouvé. Premièrement, on a trouvé de l'argent dans un portefeuille. Deuxièmement, il a pu défaire le paquet dès le matin et donner à

cet argent une autre destination, l'envoyer à quelqu'un, changer son plan d'action, sans trouver nécessaire d'en avertir Smerdiakov. Alors, de quel droit accusez-vous mon client de vol ? Nous voguons en plein roman ! Si nous voulons affirmer qu'on a volé telle chose, nous sommes dans l'obligation de prouver l'existence de cette chose.

« Bon, me dira-ton, mais Dmitri Feodorovitch faisait la fête ; il jetait l'argent par les fenêtres ; il avait quinze cents roubles ; où les avait-il pris ? Mais c'est précisément parce qu'on a pu retrouver quinze cents roubles et qu'il a été impossible de retrouver l'autre moitié de ces fameux trois mille roubles, que cet argent peut avoir une provenance différente de celle qu'on veut lui attribuer ! A l'instruction, le calcul le plus minutieux a péremptoirement prouvé que l'accusé, une fois sorti de chez Perkhotine, n'est pas retourné chez lui, n'est entré nulle part, qu'il a été continuellement en compagnie et n'a donc pu aller cacher les quinze cents roubles manquants. L'accusation répond : « L'argent a été caché quelque part à Mokroïé ». Fantaisie ! Et notez bien que si rien n'a été caché à Mokroïé, il n'y a plus d'accusation de vol qui tienne, car il faut dire où se trouveraient ces quinze cents roubles. Par quel miracle ont-ils disparu, si l'accusé n'est entré nulle part ? Et c'est une vie humaine que nous jouons sur des romans pareils ! On dira : « Mais il n'a pu expliquer d'où il tenait ces quinze cents roubles trouvés sur lui ; tout le monde le savait sans un kopek jusqu'à cette nuit ». Qui le savait ? L'explication donnée par le prévenu de la provenance de cet argent est parfaitement nette et claire ; elle s'accorde au mieux avec son caractère. Vous arguez que tous les témoins sont unanimes à dire que, un mois plus tôt, il a dépensé trois mille roubles à Mokroïé et que, par suite, il n'a pu en mettre quinze cents de côté ? Mais que valent ces témoins ? Le tribunal a déjà vu le degré de confiance qu'on peut leur accorder. Et puis, le morceau qu'on voit dans l'assiette d'autrui semble toujours plus gros. Tous ces témoins ont estimé la somme d'un coup d'œil, si bien que le témoin Maximov a vu vingt mille

roubles dans la main de l'accusé. Ici, messieurs les jurés, permettez-moi de me servir encore du second bout de cette psychologie.

« Un mois avant le crime, la fiancée du prévenu lui confie trois mille roubles à expédier par la poste. La question est de savoir si cette opération s'est accompagnée de l'opprobre dont on nous parlait tout à l'heure. Il en était tout autrement dans le premier témoignage de cette demoiselle. Quant au second, il ne fut que cris de colère, de vengeance et de haine longtemps contenue. Il me semble que le seul fait d'un premier témoignage mensonger jette la suspicion sur le second. On ne nous déniera pas le droit de conclure qu'une femme qui se venge peut fort bien exagérer la honte et l'opprobre attachés à cet argent. Au contraire, cette somme fut offerte de telle sorte qu'un homme léger comme le prévenu pouvait fort bien l'accepter, alors qu'il espérait toujours recevoir ces trois mille roubles de son père qui les lui devait — à son avis du moins — et les expédier enfin, comme il en avait reçu commission. C'est tout au plus de l'étourderie. L'accusation n'admet pas que, ce jour-là même, il ait pu mettre de côté la moitié de la somme : « Ce n'est pas dans son « caractère ; il est incapable de pareils sentiments. » Mais, vous avez crié vous-même que Karamazov est une nature capable à la fois de la plus grande magnanimité et de la plus vile bassesse. Il peut donc s'arrêter en pleine bombance, si quelque impression vient le solliciter en sens inverse. Le sens inverse, ici, c'est l'amour qui vient de s'enflammer en lui comme une traînée de poudre. Si elle lui dit : « Je suis à toi ! » il l'emmènera, mais il lui faut de l'argent pour l'emmener ! Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce qu'il ait caché cet argent pendant tout un mois ? Mais, le temps passe, et Feodor Pavlovitch ne donne pas la somme attendue. Le bruit court même qu'il se propose d'affecter cette somme à suborner la femme aimée. « Si mon père « ne me rend pas ce qu'il me doit, pense-t-il, je vais « définitivement passer pour un voleur aux yeux de « Katherina Ivanovna. » Et l'idée lui vient d'aller rendre

ces quinze cents roubles qu'il porte sur soi, en disant : « Je suis un vaurien, mais je ne suis pas un voleur, » double raison de garder ces quinze cents roubles comme la prunelle de ses yeux, de ne pas découdre le sachet et de n'en rien distraire.

« Mais, voici que la situation se complique. Les tourments de la jalousie deviennent intolérables et deux questions, toujours les mêmes, s'agitent dans le cerveau brûlant de l'accusé : « Si je rembourse Kathe-« rina Ivanovna, où trouverai-je de l'argent pour enle-« ver Grouchenka ? » Il envoie son jeune frère adjurer Feodor Pavlovitch de lui donner ces trois mille roubles. Mais, il n'a pas la patience d'attendre le résultat de cette ambassade ; il finit par pénétrer de force chez son père et s'oublie jusqu'à le maltraiter. Cela fait, plus d'espoir : le père ne donnera plus rien ! Et c'est le soir de ce jour qu'il frappe sur le sachet, en jurant qu'il a un moyen de ne pas être un misérable, mais qu'il restera misérable, car il ne se sent pas la force d'employer ce moyen. Pourquoi l'accusation ne croit-elle pas au témoignage si vraisemblable d'Alexeï Karamazov, plutôt qu'à la cachette romantique de Mokroïé ? Le soir, après cet entretien, Dmitri écrit cette fatale lettre qu'on nous présente comme la plus forte preuve de son crime : « Je demanderai de l'argent à tout le monde, et, si l'on « ne m'en donne, j'irai tuer le père et je prendrai l'ar-« gent sous son matelas... » soit : le programme complet de l'assassinat. Comment ne serait-ce pas lui l'assassin ? Tout a été accompli comme l'annonçait la lettre ! Mais, premièrement, cette lettre est celle d'un homme ivre ; elle a été écrite sous l'empire de la plus effroyable exaltation. Deuxièmement, Dmitri Feodorovitch ne parle de l'enveloppe que d'après Smerdiakov, puisqu'il ne l'a pas vue. Troisièmement, c'est écrit, bon ! mais est-ce que cela a été exécuté comme il est écrit ? Comment le prouver? L'accusé a-t-il pris le paquet sous le matelas ? était-il sous le matelas, ce paquet ? existait-il même ? Rappelez-vous que l'accusé ne courait pas chercher de l'argent. Il n'accomplissait donc pas le fameux programme de pillage médité ; il s'est précipité

tout à coup, fou de rage et de jalousie. Possible, dira-t-on, mais il n'en a pas moins pris l'argent. Mais, enfin, a-t-il tué ou non ? Je nie avec indignation cette accusation de vol, puisqu'on n'a pas le droit d'accuser quelqu'un de vol si l'on ne peut clairement indiquer ce qu'il a volé ; c'est un axiome. Mais, Dmitri Feodorovitch a-t-il seulement tué ? Est-ce démontré ? N'est-ce pas aussi du roman ? »

CHAPITRE XI

PAS D'ASSASSINAT

« Messieurs les jurés, soyons prudents. Il s'agit ici de la vie d'un homme. Nous avons entendu l'accusation reconnaître que, jusqu'au dernier jour, jusqu'à l'audience, elle avait hésité à admettre l'absolue préméditation, mais que cette fatale lettre avait levé tous ses doutes, comme un programme arrêté d'avance. Or, nous avons vu que l'accusé n'avait couru chez son père que pour savoir où était Grouchenka. Si elle eut été chez elle, il ne l'eut pas quittée et eut totalement abandonné l'exécution de ce programme. Il s'est emparé de ce pilon ! Mais, si ce pilon eut été dans une armoire et que l'accusé ne l'eût pas vu, il serait parti les mains vides, peut-être ainsi n'eût-il frappé personne. Alors, le pilon n'est plus une preuve de la préméditation ! Mais, Dmitri criait dans les tavernes qu'il tuerait son père ! Je répondrai qu'un homme qui a pris une telle décision tâche à se faire oublier, non par calcul, mais par instinct. La psychologie a deux bouts et elle n'est le monopole de personne. Quant à ces menaces de taverne, elles sont celles de tous ces ivrognes qui crient : « Je te tuerai ! » et qui ne tuent personne. Et cette lettre ! n'est-ce pas bien toujours le même cri d'ivrogne : « Je tuerai ; je tuerai tout le monde ! » Pourquoi cette lettre est-elle fatale au lieu d'être tout bonnement ridicule ?

« C'est qu'on a trouvé le père assassiné, qu'un témoin a vu l'accusé se sauver du jardin avec le pilon à la main, qu'il a été frappé par lui, que tout s'est passé selon le programme ! Nous en sommes à ce point : « Il est entré dans le jardin, donc il a tué. » Mais qui ne voit que cette conclusion est tout arbitraire et ce raisonnement sans rigueur ? Pourquoi l'accusation ne veut-elle pas croire à la véracité de l'accusé quand il dit s'être enfui au moment de frapper son père ? Ne peut-il éprouver, sinon des sentiments respectueux, du moins des sentiments pieux ? « Il faut croire qu'à ce « moment ma mère a prié pour moi », a-t-il dit à l'instruction, et il s'encourt aussitôt, persuadé que la Svetlov n'est pas chez son père. Il n'a pu acquérir cette conviction de la fenêtre, nous réplique l'accusation. Mais, pourquoi pas ? La fenêtre s'est ouverte au signal et Feodor Pavlovitch a pu laisser échapper un cri susceptible de convaincre l'accusé que la Svetlov n'est pas là !

« Grigori a vu la porte ouverte ! Une seule personne produit cette affirmation, et cette personne était dans un état !... Mais, soit ! la porte était ouverte malgré les dénégations du prévenu, et il est entré dans la maison ; est-il donc nécessaire pour cela qu'il ait tué son père ? Sûr que la Svetlov n'est pas là, il s'enfuit, content de ne pas l'avoir trouvée et de ne pas avoir tué. C'est pour cela qu'il est revenu près de Grigori, frappé dans un moment d'exaltation, car il pouvait être sensible à la pitié, celui qui avait vaincu la tentation de tuer son père. L'accusation nous a montré les souffrances terribles de l'accusé, lorsqu'à Mokroïé le ciel s'ouvre devant lui et qu'il lui est impossible d'en profiter. Mais, je vous demande, monsieur le Procureur, si l'accusé est un homme assez grossièrement bestial pour songer à l'amour quand il a le cadavre de son père derrière lui ? Non, non, et non ! A peine lui offre-t-elle le bonheur, qu'il ne peut plus éprouver — je le jure — que le désir doublé, triplé, de se tuer. Et s'il ne se tue pas, c'est que sa mère a prié pour lui et qu'il est innocent. Toute cette nuit à Mokroïé, il ne cesse de se tourmenter au sujet du

vieux Grigori ; il prie Dieu que le coup n'ait pas été mortel. Quelle preuve certaine avons-nous qu'il a menti ?

« Alors, nous dira-t-on, qui donc a tué le vieillard, sinon lui ? L'accusation a compté : cinq personnes ont pénétré cette nuit-là dans la maison. Parmi elles, trois sont absolument hors de cause ; ce sont : la victime, Grigori et sa femme. Restent le prévenu et Smerdiakov. Et l'on nous dit pompeusement que l'accusé n'accuse Smerdiakov qu'en l'absence d'une sixième personne à dénoncer. Mais, messieurs les jurés, ne puis-je dire que vous n'accusez mon client, que parce que vous n'avez personne autre à accuser et cela seulement parce que prévenu, vous avez affranchi Smerdiakov de tout soupçon ? Mais, en dehors de l'accusé, de ses deux frères et de Mlle Svetlov, il y a encore un autre accusateur de Smerdiakov, cet accusateur n'est autre que le concours de circonstances qui, pour n'être pas très net, j'en conviens, n'en existe pas moins. Ces circonstances sont : cette crise d'épilepsie éclatant juste le jour du crime, puis le suicide de Smerdiakov à la veille du procès, puis le témoignage non moins subit du frère du prévenu, de cet Ivan qui croyait jusqu'à ce jour à la culpabilité de Dmitri et qui, tout à coup, prononce le nom de Smerdiakov et nous apporte les billets mêmes que contint l'enveloppe. Il est malade ? oh ! je n'en disconviens pas, il a pu vouloir sauver son frère en accusant un mort, mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous jette encore le nom de Smerdiakov.

« Tout en admirant le talent de l'accusateur, je me suis renseigné : le laquais haïssait son origine, il en avait honte. Il n'avait aucun respect pour le vieux Grigori, ni pour sa femme, et c'étaient ses bienfaiteurs. Il n'estimait personne que soi-même. Pour lui, toute la civilisation consistait en un costume élégant et riche. Se regardant comme le fils de Feodor Pavlovitch, il a pu comparer avec amertume sa position à celle des autres fils de son père. Il me raconta avoir aidé le maître à enfermer les trois mille roubles dans l'enveloppe. N'est-il pas dangereux de montrer à un ambitieux une aussi forte somme?

L'accusateur nous a demandé : « Pourquoi Smerdiakov « eût-il feint l'épilepsie ? Mais il a pu ne point feindre. La crise a pu survenir naturellement, avec un certain temps d'arrêt — comme il se produit dans cette maladie — et il a pu revenir à soi. Après un accès il a pu tomber dans un sommeil profond, puis reprendre ses sens au moment précis où Grigori saisissait la jambe de l'accusé en poussant un cri très suffisant pour éveiller le laquais. Instinctivement, il se lève ; le voici au jardin ; il s'approche de la fenêtre éclairée de son maître qui, tout heureux de le voir, lui raconte la scène effroyable qui vient de se passer. Et, voici que dans son cerveau germe une idée, une idée affreuse, mais séduisante, logique : tuer, prendre les trois mille roubles et charger de ce crime le jeune maître déjà compromis, sur lequel vont s'abattre tous les soupçons, contre lequel vont s'élever toutes les preuves, puisqu'il est venu en ce lieu. La soif exécrable de l'or s'empare d'autant plus facilement de son esprit, qu'il est presque sûr de l'impunité. Il entre chez son maître et met son plan à exécution. Comment ? Mais avec la première pierre venue. Dans quel but ? Les trois mille roubles suffisent à l'expliquer. Oh ! je ne me contredis pas : cet argent pouvait exister, et peut-être Smerdiakov était-il le seul à savoir où le trouver.

« Eh bien ! et l'enveloppe déchirée ? Mais, il n'y a pas longtemps, quand l'accusateur expliquait sa conception si subtile de ce point et disait que seul un voleur impulsif comme Karamazov avait pu laisser cette enveloppe sur le plancher, ce que n'eût pas fait un Smerdiakov, qui n'aurait jamais laissé derrière soi une preuve aussi écrasante, j'ai eu le sentiment d'entendre quelque chose de familier, car deux jours avant le jugement, j'avais pu recueillir la même suggestion de la bouche de Smerdiakov lui-même.

« Et, pourquoi Smerdiakov n'a-t-il pas avoué dans son dernier billet ? « Il avait de la conscience pour une chose « et n'en aurait pas eu pour l'autre ! » Mais, permettez ; la conscience, c'est le repentir ; il peut fort bien avoir fait défaut chez un suicidé qui n'eût ressenti

que du désespoir. Repentir et désespoir sont deux choses fort différents. En se tuant de désespoir, il pouvait haïr encore bien plus ceux qu'il avait enviés toute sa vie ! Messieurs les jurés, prenez garde à l'erreur judiciaire ! Dites-moi : par quoi les explications que je viens de vous présenter sont-elles invraisemblables ? Montrez-moi une absurdité, une impossibilité. Mais, s'il y a ombre de vraisemblance en elles, ne condamnez pas ! Parmi tous ces faits que l'accusation entasse sur la tête du prévenu, il n'en est pas un seul d'indiscutable. Oui, cet ensemble de faits est affreux : ces mains et ce linge ensanglantés, ce vieux domestique qui tombe la tête fendue, cette quantité de témoignages, peuvent faire hésiter votre pensée, mais ne peuvent déterminer votre persuasion. Réfléchissez au pouvoir redoutable qui est déposé entre vos mains : acquitter ou condamner ! mais, plus le pouvoir est terrible, plus délicate en est l'application. Je ne doute pas de l'innocence de mon client, mais supposons, pour un instant, qu'il soit coupable de parricide, eh bien ! écoutez-moi de nouveau. Il me faut vous dire encore quelque chose qui s'adresse en même temps à vos cœurs et à vos esprits, où je sens une grande lutte. Excusez-moi ; je veux être véridique et sincère, soyons sincères ! »

CHAPITRE XII

LA LETTRE ET L'ESPRIT

« Ce n'est pas seulement l'ensemble des faits qui perd mon client, messieurs les jurés, non ; c'est un seul fait qui le perd : la victime est son père. S'il se fut agi d'un simple assassinat, vous eussiez repoussé l'accusation, ou tout au moins vous eussiez hésité à condamner un homme seulement à cause de l'antipathie qu'il inspire, car, examinés chacun à part, les faits articulés contre lui tombent un à un. Mais le parricide excite une telle

horreur ! Oui, c'est une chose abominable de verser le sang de celui qui m'a mis au monde, qui m'a aimé, qui fut malade de mes maladies, qui souffrit toute sa vie pour mon bonheur, qui ne vivait que de mes joies, de mes succès ! Tuer un tel père ! on ne peut même pas admettre cette idée ! Ah ! messieurs les jurés, le vrai père, quelle immensité dans ce mot ! Mais la victime ne répondait pas du tout à cette idée. Examinons de près ce père. Mon éloquent adversaire s'est écrié à plusieurs reprises qu'il ne laisserait pas le soin de défendre l'accusé au défenseur venu de Pétersbourg, et pourtant, il a oublié de faire remarquer que, si le prévenu a pu être reconnaissant, après vingt-trois ans, pour une livre de noix due à la bonté d'un spectateur apitoyé de son enfance malheureuse, il n'a pu oublier cette cour de derrière, où son père le reléguait sans chaussures. Qu'a donc trouvé mon client chez son père ? De quel droit le représenter comme un être sans cœur, comme un égoïste, comme un monstre ? C'est un homme effréné, sauvage, débauché, mais à qui la faute ? Qui donc a élevé de cette absurde façon un enfant doué de penchants sensibles et reconnaissants ? Après tant d'années d'absence, il eut peut-être un grand désir de revoir son père et, chassant les fantômes répugnants de son enfance, il se précipitait peut-être de tout son cœur pour l'embrasser. On l'accueille par des gouailleries cyniques, par des chicanes d'argent ; il entend exposer des plans de vie qui lui soulèvent le cœur ; ce ne sont que libations de cognac et finalement, il voit son père s'efforcer de lui enlever la femme aimée, en consacrant à cette séduction l'argent dont il le frustre ! Quel dégoût ! Cependant, le père se plaint partout du manque de respect de son fils, il le salit, le calomnie, achète son papier pour le faire mettre en prison ! Messieurs les jurés, les hommes violents et débauchés, comme mon client, ont souvent le cœur très tendre, mais ils s'en cachent. Passionnés et cruels, ils sont capables d'aimer jusqu'à la souffrance, et de l'amour le plus élevé. Ah ! la passion les entraîne à des violences, et l'on ne voit que cela ! Mais cet homme grossier et cruel cherche à devenir

meilleur ; il veut se renouveler près d'un être noble et bon. Je ne me permettrai pas de toucher au roman de mon client avec sa fiancée ; cependant, je puis dire que ce n'est pas un témoignage que nous avons entendu tout à l'heure, mais les cris vengeurs d'une femme en furie. Oh ! ne la croyez pas ; mon client n'est pas un monstre. Marchant à la croix, le philanthrope crucifié disait : « Je suis le bon pasteur qui donne son âme pour ses bre« bis, afin qu'aucune d'elles ne périsse. » Ne perdons pas cette âme ! On ne peut aimer un père qui ne mérite pas ce nom ; ce serait une absurdité. On ne peut faire de l'amour avec rien ; il n'est que Dieu pour créer le néant. « Pères, ne peinez point vos enfants ! » écrit un apôtre au cœur ardent d'amour. Autrement, nous ne sommes pas des pères, mais les ennemis de nos enfants, et ils ne sont pas nos enfants, mais nos ennemis. Accuserons-nous nos enfants s'ils nous mesurent à nos aunes ? Osons dire la vérité, donner aux mots leur sens exact, et disons : on n'est pas un père parce qu'on a donné la vie ; on est un père quand on a mérité ce titre. Oh ! sans doute, il en est qui pensent qu'un père doit être sacré à ceux auxquels il a donné le jour ; mais, c'est là un axiome comme beaucoup d'autres auxquels la religion m'ordonne de croire, mais que je ne comprends pas. Dans la vie réelle, si nous voulons être humains, nous ne devons suivre que des règles justifiées par la raison et par l'expérience, pour ne point faire tort à l'homme.

« Pensez-vous, messieurs les jurés, que l'adolescent puisse faillir à se poser ces questions, dès qu'il commence à raisonner ? On lui répond : « Tu es son sang, tu « dois l'aimer. » Le jeune homme ne peut s'empêcher de penser : « M'aimait-il en me donnant le jour ? Il m'igno« rait et, poussé par le vice, peut-être est-ce lui qui a fait « de moi un ivrogne. Voilà tout le bien qu'il m'a fait. « L'aimerai-je parce qu'il m'a fait naître, alors qu'il « ne m'a jamais aimé de ma vie ? » Que le fils demande honnêtement à son père : « Père, dis-moi pourquoi je « dois t'aimer, prouve-moi que je le dois. » Si le père le lui démontre, nous avons une famille normale, fondée non sur la mystique, mais sur des bases raisonnables et

humaines. Dans le cas contraire, c'est la fin de la famille : le père n'est pas le père, et le fils est libre de tenir désormais son père pour un étranger, et même pour un ennemi. »

Ici, l'orateur qui avait déjà été plusieurs fois interrompu par les applaudissements, fut contraint de s'arrêter devant l'explosion de l'enthousiasme général. Il reprit :

« Messieurs les jurés, nous admettons pour une minute que le fils, entré par la fenêtre dans la maison de son père, se trouve face à face avec celui qui l'a mis au monde. Je vous ai déjà expliqué qu'il est ridicule de prétendre qu'il vient pour voler. Il ne vient pas non plus pour tuer, car alors, il aurait pris une arme et non ce pilon, dont il s'est emparé instinctivement, sans savoir pourquoi. A cette vue, la haine s'empare de lui, il ne raisonne plus, c'est le délire, la furie vengeresse de la nature ! Mais, il n'a pas tué alors, je le proclame, il a levé son pilon sous l'empire de l'indignation, dans un geste de menace et de mépris, sans vouloir tuer, sans savoir s'il frapperait. S'il n'avait pas eu ce pilon à la main, il se fût sans doute contenté de maltraiter son père. En s'enfuyant, il ne sait pas s'il a tué le vieillard frappé par lui. Ceci n'est pas un assassinat. Ce n'est pas un parricide non plus, car l'assassin d'un tel père ne peut être appelé parricide... Mais, cet assassinat a-t-il eu lieu, messieurs les jurés? Je vous le demande du fond du cœur. Si nous le condamnons, il dira : « Ces gens n'ont rien fait pour moi, ils « ne m'ont pas nourri ; ils ne m'ont pas visité dans ma « prison. Et voilà qu'ils m'envoient aux travaux forcés. « Je suis quitte. Je ne leur dois rien ni à personne, pour « les siècles des siècles. Ils sont méchants et je serai « méchant. Il sont cruels et je serai cruel. » Voilà ce qu'il dira, et je jure que votre condamnation ne fera que lui soulager la conscience. Mais, voulez-vous le punir de la plus affreuse façon, en même temps que vous rachèterez son âme? Alors, soyez miséricordieux et vous verrez son âme trembler et s'humilier. Oh ! je connais ce cœur sauvage, mais noble. Il a soif d'amour et votre

grande œuvre l'enflammera et le ressuscitera pour toujours. Il sera écrasé par le repentir et le devoir infini qu'il aura désormais devant lui. Il ne dira plus : « Je « suis quitte, » mais : « Je suis un coupable et le plus « indigne des hommes. » Les yeux pleins de larmes de repentir, il criera : « Les hommes sont meilleurs que « moi ; ils m'ont sauvé ! » Oh ! qu'elle vous est facile, cette miséricorde ! car en l'absence de preuves vraisemblables, il vous est impossible de prononcer : « Oui, coupable. » Il vaut mieux relâcher dix coupables que punir un seul innocent ; entendez cette voix majestueuse de notre glorieux passé russe. Est-ce à moi, misérable, de vous rappeler que le tribunal russe n'est pas seulement institué pour la punition du coupable, mais aussi pour sa rédemption. Laissons aux autres peuples la lettre qui tue et conservons l'esprit qui vivifie, l'esprit, la raison et avec eux la résurrection de l'homme perdu. Et si la Russie et son tribunal sont bien tels, en avant la Russie ! Ne vous effrayez pas de ces troïkas emportées qui soulèvent le dégoût des peuples. Ce n'est pas la troïka emportée, mais le majestueux char du triomphe russe qui atteindra le but. Le sort de mon client est dans vos mains en même temps que le sort de la vérité russe. Vous la défendrez, vous la sauverez, vous démontrerez qu'elle est en bonnes mains ! »

CHAPITRE XIII

NOS PAYSANS NE SE SONT PAS LAISSÉ FAIRE

A cette péroraison, l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Les femmes pleuraient. Beaucoup d'hommes pleuraient aussi et le président hésitait à réprimer un pareil élan. L'orateur était sincèrement ému. Mais Hippolyte Kirillovitch se leva pour répliquer.

« On nous reproche d'inventer des romans, dit-il ; alors, que dirons-nous au défenseur ? Il eut pu faire

sa plaidoirie en vers. C'est Feodor Pavlovitch qui déchire lui-même l'enveloppe ! On nous dit même ce qu'il a dit à ce moment. Où la preuve de ces allégations ? Voici l'idiot Smerdiakov changé en héros de Byron, en adversaire de la société ! Et ce fils, qui tue son père et qui ne l'a pas tué ?... S'il l'a tué, il a tué, et personne ne comprendra qu'il n'ait pas tué. Et, si chaque enfant demande à son père : « Pourquoi dois-je t'aimer ? » que deviendra la société ? que deviendra la famille ? On torture la pensée russe pour forcer un acquittement impossible. Ecrasez donc ce criminel par la miséricorde et vous verrez demain comme il sera bien écrasé ! L'Evangile n'est plus que de la mystique ; nous seul possédons la vraie tradition chrétienne contrôlée par la raison ! Nous feuilletons l'Evangile à la veille de nos plaidoiries, pour les en parer, sans négliger de le corriger selon les besoins. Nous daignons appeler le Christ : « philanthrope crucifié, » alors que toute notre Russie orthodoxe l'appelle : « notre Dieu ! »

Ici, le président interrompit Hippolyte Kirillovitch en l'adjurant de rester dans les limites permises de la discussion. Fétioukovitch ne répliqua pas. La main sur le cœur, la voix offensée, il se contenta de prononcer quelques paroles pleines de dignité.

La parole fut donnée à l'accusé. Il était extrêmement fatigué. Cet air d'indépendance et de force qu'il avait montré le matin avait entièrement disparu. Il semblait avoir appris en cette journée quelque chose ignoré jusque-là. Sa voix était faible ; il ne criait plus ; il avait un accent humble et comme vaincu.

« Que dire, messieurs les jurés ? Mon heure est venue et la main de Dieu est sur moi. C'est la fin du débauché. Mais, me confessant comme à Dieu, je vous dis : je suis innocent du sang de mon père. Je n'ai pas tué. J'étais un débauché, mais j'aimais le bien et je tentais constamment de me corriger. Merci à monsieur le procureur qui m'a dit sur moi-même beaucoup de choses que j'ignorais, mais il se trompe en affirmant que je suis un parricide. Merci à mon défenseur ; j'ai pleuré en l'écoutant. Mais il ne fallait pas supposer que j'aie tué

mon père. Ne croyez pas les médecins ; j'ai toute ma raison. Si vous m'épargnez, je prierai pour vous et je deviendrai meilleur ; j'en donne ma parole devant Dieu. Epargnez-moi. Ne me privez pas de mon Dieu ; je me connais : je murmurais. Je souffre ! »

Sa voix se brisa et il se laissa retomber sur son banc. Après l'exhortation du président, les jurés se retirèrent pour délibérer et le public put se lever pour se dégourdir les jambes, échanger ses impressions et aller se restaurer au buffet. Tout le monde attendait le verdict d'un cœur glacé.

Fétioukovitch, très entouré, expliquait :

— Des fils invisibles relient les défenseurs et les jurés ; ils m'ont fait sentir que la cause est gagnée.

— Que diront nos paysans ? demandait un monsieur.

On entendit la sonnette. Tout le monde regagna sa place et il se fit un profond silence. A haute et intelligible voix, le président du jury prononça la réponse : « Oui, coupable ! » sur tous les points.

Le public écoutait dans une immobilité de pierre. Puis, ce fut tout aussitôt un tumulte d'exclamations en sens contraires. Mitia se leva précipitamment et, d'une voix déchirante, il s'écria en tendant les bras :

— Je jure au nom de Dieu et de son éternel jugement que je ne suis pas coupable d'avoir versé le sang de mon père. Katia, je te pardonne ! Mes frères, mes amis, épargnez l'autre !

Il ne put finir et se mit à sangloter d'une voix effrayante. Et, de la galerie, tout en haut, un cri perçant lui répondit. C'était Grouchenka qui avait réusssi à rentrer dans la salle.

Le prononcé de la sentence fut remis au lendemain et l'on emmena Mitia. Le public s'écoula. On entendait :

— Il aura vingt ans de travaux forcés.

— Nos paysans ne se sont pas laissé attendrir.

EPILOGUE

CHAPITRE PREMIER

PLANS POUR SAUVER MITIA

Cinq jours après la condamnation de Mitia, Aliocha causait dans le salon avec Katherina Ivanovna, pendant que, dans la pièce voisine, Ivan gisait en proie à la fièvre. Katherina Ivanovna avait voulu le prendre chez elle en dépit de l'opinion et des commérages.

Pâle et fatiguée, la jeune fille trépidait, secouée par une agitation maladive.

— Ne vous inquiétez pas de sa décision, répondait-elle avec entêtement, comme Aliocha en revenait encore à Mitia. Il faut qu'il consente à s'évader. Ce martyr de l'honneur et de la conscience — et elle indiquait de la tête la pièce où reposait Ivan — m'a expliqué tout un plan d'évasion... tout est prêt. Je vous montrerai demain tout ce plan qu'il m'a laissé... Vous rappelez-vous que, la veille du procès, vous nous avez trouvés en querelle ?... C'était précisément au sujet de ce plan d'évasion. Il me disait que Dmitri Feodorovitch gagnerait l'étranger avec cette créature et je me suis fâchée, sans même savoir pourquoi... ou plutôt je le sais : c'était parce quil partait avec elle ! — Et ses lèvres tremblaient de colère. — Ivan Feodorovitch a cru que j'étais jalouse et par conséquent que j'aimais tou-

jours Dmitri quand je venais de lui avouer que c'était lui que j'aimais. Trois jours plus tard, il m'a apporté une enveloppe à décacheter au cas où il lui arriverait malheur. Cette enveloppe contient le plan d'évasion qu'il me charge d'exécuter seule s'il en était empêché et il m'a laissé les dix mille roubles nécessaires, précisément ceux dont parlait le procureur dans son réquisitoire. Vous rappelez-vous, en rentrant, ce jour-là, il me jeta un tel regard de mépris, que je l'accusai de m'avoir persuadé de la culpabilité de son frère ? J'ai menti exprès pour l'offenser, car c'était moi qui l'en avais convaincu ! Ma fureur fut la cause de tout. C'est moi qui ai amené cette scène fatale au tribunal. Il a voulu me prouver qu'en dépit de sa jalousie, il avait le cœur assez noble pour sauver celui que j'aimais... c'est moi qui suis cause de tout !

Jamais Katia n'avait fait pareilles confidences à Aliocha. Il comprit qu'elle en était arrivée à ce degré de souffrance où toute fierté disparaît. Elle souffrait affreusement d'avoir trahi Mitia au tribunal. Aliocha le savait. Il se mit à parler de Mitia.

— Ne vous inquiétez pas de lui ! interrompit encore Katia avec le même entêtement. Chez lui tous les sentiments ne sont que momentanés ; je ne connais que trop ce cœur. Soyez sûr qu'il consentira à s'évader. Nous avons encore le temps ; Ivan se remettra et mènera tout cela lui-même. Il est déjà prêt. Est-ce qu'il pourrait abandonner sa créature ? Et on ne la lui laisserait pas aux travaux forcés ; alors ? Il craint beaucoup que vous ne désapprouviez sa fuite au point de vue moral. Mais vous devez la lui *permettre* généreusement, si votre sanction est si nécessaire. — Elle sourit amèrement, et reprit : — Il ne parle que de la croix qu'il doit porter et de l'hymne qu'il doit chanter. Mais est-ce qu'il est préparé à souffrir ? Est-ce qu'il en est digne ? Les gens comme lui ne souffrent jamais.

Elle parlait avec un sentiment de haine, de mépris, de dégoût. Et Aliocha pensa qu'elle se sentait trop coupable envers Mitia pour ne pas le trahir. La voix de la jeune fille se fit provocante :

— Je vous ai appelé aujourd'hui pour que vous le persuadiez comme vous me l'avez promis... à moins que vous ne trouviez malhonnête et lâche de s'évader... ou peu chrétien, hein ?

— Non, je ne dis pas cela et je lui ferai votre commission, balbutia Aliocha. — Il vous prie de venir aujourd'hui, ajouta-t-il tout à coup en la regardant dans les yeux. Elle frémit des pieds à la tête et eut un mouvement de recul.

— Moi ! mais c'est impossible ! murmura-t-elle en pâlissant.

— C'est possible et cela doit se faire ! dit Aliocha avec chaleur. Il a besoin de vous voir aujourd'hui et je ne vous aurais pas tourmentée si ce n'était pas nécessaire. Il est malade ; il est comme un fou et il vous appelle sans cesse. Il comprend à quel point il est coupable envers vous et ne vous demande pas votre pardon, car il dit : « Il est impossible qu'elle me pardonne ! ». Il vous demande seulement d'apparaître sur le seuil de sa porte.

— Vous m'avez surprise, balbutia Katherina Ivanovna, je pressentais bien que vous alliez me demander cela, qu'il m'appellerait... mais c'est impossible !

— Mettons que ce soit impossible, mais faites-le. Il dit : « Si elle refuse de venir, je serai malheureux toute ma vie. » Ce condamné à vingt ans de travaux forcés qui pense encore au bonheur, est-ce que ce n'est pas touchant ? N'oubliez pas qu'il est innocent. — Aliocha se fit provocant à son tour. — En considération des souffrances innombrables qui l'attendent dans l'avenir, montrez-vous sur le seuil, et ce sera tout... Vous *devez* le faire !

— Je dois... mais je ne le puis pas ! gémit Katia. Il me regardera ! Je ne puis pas !... Mieux vaut souffrir toute la vie !

— Vous devez venir ; vous le *devez !* insista Aliocha. Ayez pitié !

— Ayez pitié vous-même ! dit Katia, et elle se mit à pleurer.

— Donc, vous viendrez ! dit fermement Aliocha

à la vue de ses larmes. Je vais lui annoncer votre arrivée.

— Non ! s'écria-t-elle avec effroi, ne le lui dites pour rien au monde. Je viendrai, mais ne le lui annoncez pas, parce que je n'entrerai peut-être pas... Je ne sais pas encore... — Elle haletait et, comme Aliocha se levait, elle ajouta en pâlissant : — Et, si je rencontre quelqu'un ?

— C'est justement pour ne rencontrer personne qu'il vous faut venir tout de suite. Personne ne sera là ; je vous le jure... Nous vous attendons. — Et il sortit.

CHAPITRE II

OU LE MENSONGE DEVIENT POUR UN MOMENT LA VÉRITÉ

Aliocha se dirigea rapidement vers l'hôpital où l'on avait transféré Mitia qu'il trouva assis sur son lit, en robe de chambre. Il jeta sur son frère un regard où il y avait de la frayeur.

Aliocha s'assit près de lui en silence. Dmitri semblait inquiet, mais n'osait faire de questions. Il ne pouvait croire au consentement de Katia et en même temps, il lui paraissait impossible qu'elle ne vînt pas. Aliocha le comprenait fort bien.

— Ecoute, dit Aliocha, elle va venir ; je ne sais pas quand, mais elle viendra ; c'est sûr.

Mitia parut en proie à une intense émotion. Aliocha reprit :

— Elle a ajouté qu'il me fallait tranquilliser ma conscience au sujet de l'évasion. Si Ivan n'est pas encore guéri le jour venu, c'est elle qui se chargera de tout.

— Tu me l'as déjà dit, fit Mitia pensif.

— L'as-tu répété à Groucha ?

— Oui, avoua Mitia. Elle ne viendra pas ce matin ; elle ne doit venir que tantôt. Quand je lui ai dit que Katia travaillait à ma délivrance, elle n'a rien répondu ;

elle a seulement pincé les lèvres et dit : « Soit ! » Elle ne viendra pas ce matin, en tout cas ; je lui ai donné une commission... Ecoute : Ivan nous est supérieur à tous. C'est à lui de vivre. Il se remettra.

Il se fit un silence pendant lequel Mitia parut tracassé. Soudain, il dit avec des larmes dans la voix :

— Aliocha, j'aime beaucoup Groucha.

— On ne la laissera pas aller avec toi là-bas, répliqua vivement Aliocha.

— Et voici ce que je voulais te dire, reprit Mitia d'une voix soudainement sonore. Si quelqu'un veut me frapper, soit en route, soit *là-bas*, je ne le supporterai pas, je tuerai mon offenseur et l'on me fusillera. Vingt ans !... Mais les gardiens commencent déjà à me tutoyer ! Je m'interrogeais cette nuit : je ne suis point prêt à souffrir. Je prétends chanter un hymne et je ne suis point capable à supporter le tutoiement d'un gardien. Pour Groucha, j'aurais tout supporté... excepté les coups !... Mais on ne me la laissera pas *là-bas*.

— Ecoute une fois pour toutes, frère, fit Aliocha en souriant, je vais te dire ce que j'en pense et tu sais que je ne mentirai pas. Tu n'es pas prêt à porter cette croix ; tu n'es pas l'homme de ce martyre. Tu voulais te rénover par la souffrance, mais où que tu ailles, le martyre refusé aura cette utilité que tu ressentiras plus continuellement ton grand devoir et que ton relèvement sera perpétuel. Ton avocat a très justement dit que *là-bas*, tu te sentiras acquitté par tes souffrances. Le chef de l'étape a garanti à Ivan que ton évasion peut s'arranger sans ennui pour personne. Sans doute, il n'est pas honnête de corrompre, mais je ne veux pas juger, car si Ivan et Katia m'avaient chargé de cette affaire, je n'aurais pas hésité à employer la corruption... Sache donc que je ne te blâmerai jamais.

— Mais moi, je me blâmerai. Je me sauverai, Mitia Karamazow ne peut pas ne pas s'enfuir, mais je m'en repentirai toute ma vie. C'est ainsi que raisonnent les Jésuites, hein ? Nous voilà tous les deux Jésuites ! n'est-ce pas ?

— Mais oui ! répondit Aliocha en souriant doucement.

— Je t'aime parce que tu dis toujours toute la vérité et que tu ne caches rien, s'écria Mitia avec un rire joyeux. Voilà que je te pince à être Jésuite, mon Aliocha ! Tu mériterais d'être couvert de baisers pour cela ! Ecoute, je veux t'ouvrir toute mon âme. Si je me sauve en Amérique, même avec de l'argent et un passeport, je me sens soutenu par cette pensée que ce n'est pas de la joie que je vais chercher là-bas, mais des travaux forcés. Je déteste cette Amérique ; que le diable l'emporte ! J'aime la Russie et notre Dieu russe, tout vaurien que je sois. Je crèverai là-bas ! — Ses yeux étincelèrent puis se remplirent de larmes. — Voilà ce que j'ai décidé. Aussitôt que nous y serons arrivés avec Grouchenka, nous nous mettrons à travailler, très loin, dans les solitudes, avec les ours ! Tout de suite à la grammaire, moi et Groucha ; travail et grammaire. En trois ans, nous saurons l'anglais comme les Anglais pur sang. Cela fait, adieu l'Amérique ! Nous rentrons en Russie comme citoyens américains. Je serai changé d'ici-là. Ou bien, je me crèverai un œil, je me laisserai pousser une barbe d'une archine (le mal du pays l'aura rendue grise) et l'on ne me reconnaîtra pas. Nous labourerons la terre quelque part et, toute ma vie, je ferai l'Américain, mais nous mourrons sur notre terre natale ! Voilà mon plan ! Approuves-tu ?

— J'approuve, fit Aliocha pour ne pas le contredire.

Après un silence, Mitia s'écria soudain :

— Aliocha, tue-moi tout de suite ! Va-t-elle venir ou non ? Parle ! Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit qu'elle viendrait, mais je ne sais pas quand. Cela lui est si pénible ! fit Aliocha en levant un regard timide sur son frère.

— Je pense bien que c'est pénible ! J'en deviendrai fou. Groucha me regarde toujours. Elle comprend. Seigneur Dieu, humilie-moi ! Je suis trop exigeant. Ah ! Karamazov, impie et déchaîné !... Non, je ne suis pas capable de souffrir. Un vaurien, et c'est tout !

— La voici ! fit Aliocha

Et Katia apparut sur le seuil, où elle s'arrêta un moment contemplant Mitia d'un regard éperdu. Il se leva

d'un bond ; sa figure exprimait l'effroi ; il pâlit ; mais un sourire timide, suppliant, se montra sur ses lèvres et, tout à coup, il tendit irrésistiblement les deux bras vers la jeune fille qui s'y jeta avec impétuosité. Elle lui prit les mains et le contraignit de s'asseoir sur le lit, où elle s'assit près de lui, lui serrant convulsivement les mains. A plusieurs reprises, ils voulurent parler, mais ils ne purent, et ils restaient à se contempler fixement en silence, comme cramponnés l'un à l'autre, un sourire étrange aux lèvres. Deux minutes s'écoulèrent ainsi.

— M'as-tu pardonné ? balbutia enfin Mitia. Puis, il se tourna vers Aliocha et, la figure transfigurée par la joie, il lui cria : — Entends-tu ce que je demande, l'entends-tu ?

— Je t'aimais, parce que tu as le cœur généreux, dit alors Katia. Tu n'as pas besoin de mon pardon et je veux le tien. Mais que tu me pardonnes ou non, tu resteras toute ma vie comme une plaie dans mon âme... et moi dans la tienne... Il le faut ainsi... Elle s'arrêta pour reprendre haleine, puis elle reprit : — Je suis venue pour embrasser tes pieds, pour te serrer les mains jusqu'à te faire mal, comme je te les serrais à Moscou, t'en souviens-tu ? pour te dire de nouveau que je t'aime follement. — Ici, sa voix gémit douloureuse, et elle pressa avidement la main du malade contre ses lèvres, en même temps que les larmes lui jaillissaient des yeux. Elle reprit : — Mitia, notre amour est passé, mais apprends pour toujours qu'il me reste cruellement cher. Maintenant, qu'il soit pour une minute ce qu'il aurait pu être, balbutia-t-elle avec un sourire altéré en le regardant. — Tu en aimes maintenant une autre ; moi, j'en aime un autre, et pourtant nous nous aimerons éternellement. Le savais-tu ? Oh ! aime-moi toute ta vie ! — Un tremblement de menace passa dans sa voix.

— Je t'aimerai et, sais-tu, Katia, commença Mitia d'une voix entrecoupée, sais-tu, il y a cinq jours, quand tu es tombée et qu'on t'a emportée, je t'aimais ! C'est pour toute la vie.

Ainsi, échangeaient-ils en extase des propos insensés et peut-être même mensongers, mais, en cet instant,

tout était vérité; ils se croyaient aveuglément. Et Mitia s'écria :

— Katia, crois-tu que j'aie tué ? Je sais que maintenant, tu ne le crois pas, mais... lorsque tu as témoigné... le croyais-tu ?

— Non, je ne le croyais pas ! Je ne l'ai jamais cru ! Mais je te haïssais et je m'en étais persuadée pour un instant. J'ai cru tant que j'ai parlé, et puis, quand j'eus fini, j'avais fini de croire ! Sache-le bien. — Puis, avec une tout autre expression qui contrastait avec les bégaiements d'amour de tout à l'heure : — Mais j'oublie que je suis venue pour me punir.

— Comme cela t'es dur, pauvre femme ! exclama involontairement Mitia.

— Laisse-moi, murmura-t-elle. Oui, cela m'est trop dur en ce moment, je reviendrai. — Elle se leva, mais elle poussa un cri et fit un pas en arrière. Grouchenka était entrée doucement dans la pièce.

Katia se dirigea impétueusement vers la porte, mais, en passant devant Grouchenka, elle s'arrêta soudain, devint blanche comme un suaire et gémit d'une voix basse et tremblante :

— Pardonnez-moi !

Grouchenka la regardait fixement. Elle prit un temps et répondit avec une venimeuse méchanceté.

— Nous sommes toutes les deux méchantes, ma mère. Nous n'avons à pardonner ni l'une ni l'autre. Mais, sauve-le, et je te vénérerai toute ma vie !

— Sois tranquille ; je te le sauverai ! murmura vivement Katia. — Et elle s'enfuit.

— Tu as pu ne pas lui accorder le pardon qu'elle te demandait elle-même ? lui reprocha Mitia avec amertume.

— Mitia, tu n'as pas le droit de lui faire des reproches, s'écria chaleureusement Aliocha.

— Ce sont ses lèvres fières qui ont parlé, et non pas son cœur, fit Grouchenka avec répugnance. Si elle te sauve, je lui pardonnerai tout.

Puis elle se tut et quelque chose oppressait son âme. Elle était entrée tout à fait par hasard et ne s'attendait pas à cette rencontre.

— Aliocha, cours après elle ! cria impétueusement Mitia. Dis-lui... je ne sais quoi, mais il ne faut pas qu'elle s'en aille comme cela.

Aliocha se lança à la poursuite de Katia. Il la rattrapa dans la rue. Elle se hâtait. A peine Aliocha se fut-il approché d'elle, qu'elle lui dit rapidement :

— Non, je ne puis m'abaisser devant celle-là ! Je lui ai dit de me pardonner pour m'humilier jusqu'au bout. Elle n'a pas pardonné ! Je l'aime pour cela. — Sa voix s'altérait ; ses yeux étincelaient d'une sauvage méchanceté.

— Mon frère ne l'attendait pas, murmura Aliocha. Il était persuadé qu'elle ne viendrait pas.

— Sans doute. Laissons cela, trancha-t-elle. — Ecoutez, je ne puis vous accompagner à l'enterrement d'Ilucha. Je leur ai envoyé des fleurs et je crois qu'ils ont encore de l'argent ; d'ailleurs, dites-leur que je ne les abandonnerai pas... Maintenant, laissez-moi, je vous prie. Vous êtes en retard pour la cérémonie ; on sonne la messe... Laissez-moi s'il vous plaît !

CHAPITRE III

L'ENTERREMENT D'ILUCHA

Le petit Ilucha dormait dans un cercueil couvert de fleurs. Quand Aliocha arriva, ce fut un soulagement parmi les douze écoliers venus avec leurs sacs sur l'épaule. En mourant, Ilucha avait dit : « Papa pleurera, restez avec lui. » Et les enfants ne l'avaient pas oublié. Nicolas Krassotkine était à leur tête.

— Je suis bien heureux que vous soyez venu, Karamazov ! s'écria-t-il en tendant la main à Aliocha. C'est une chose atroce à voir, Sneguirev n'est pas ivre ; nous savons qu'il n'a rien bu aujourd'hui et on le dirait gris. Je suis maître de moi, comme toujours, mais c'est affreux.

Dans la chambre, le corps d'Ilucha reposait dans un cercueil bleu clair orné d'une ruche blanche. Ses traits avaient à peine changé et son expression était sérieuse, comme pensive. On lui avait placé dans les mains des fleurs envoyées par Lise Kokhlakov. Katia venait d'en envoyer d'autres, et, quand Aliocha ouvrit la porte, le capitaine Sneguirev, une gerbe dans ses mains tremblantes, en couvrit encore son fils chéri. Une sorte de fureur paraissait sur sa figure. Ses gestes et ses paroles étaient ceux d'un idiot. A chaque instant, il regardait le cadavre en s'écriant : « Petit père, petit père chéri ! »

Mais, il était temps de partir. Voyant que le père ne pouvait s'éloigner du cercueil, les écoliers s'en approchèrent avec précaution, l'entourèrent étroitement et le soulevèrent.

L'église n'était pas loin. Par ce jour de gelée clair et doux, les cloches sonnaient. Eperdu, Sneguirev courait et s'agitait autour du convoi. Une fleur étant tombée de la bière, il se précipita pour la ramasser, comme si tout en eut dépendu.

— Et la croûte, vous l'avez oubliée ! s'écria-t-il tout d'un coup avec effarement. Mais on lui rappela qu'il avait cette croûte dans sa poche. Il l'y trouva, en effet, et, tranquillisé, il expliqua à Aliocha :

— C'est mon Ilucha qui l'a ordonné : « Petit papa, « quand on m'aura recouvert de terre, émiette sur ma « tombe une croûte de pain, afin que les moineaux y « viennent picorer. Je les entendrai et cela m'égaiera. « Je me sentirai moins seul. »

— Eh bien ! fit Aliocha, il faudra lui en porter souvent.

— Tous les jours ! fit le capitaine avec exaltation.

On arriva à l'église, assez vieille, et pauvre, et toute tapissée d'images saintes sans châsses. Sneguirev était plus calme, mais continuait à se dépenser en mille besognes inutiles, arrangeant le drap funèbre, ou la bande de papier sur le front du mort, redressant les cierges. Puis, il se tint immobile auprès du catafalque, avec une expression idiote et concentrée. A la fin du service, quand

on distribua les cierges, il se mit à sangloter tout haut, et lorsqu'il lui fallut clore le cercueil, il se jeta sur le cadavre et le couvrit encore de baisers.

On parvint à l'en arracher. Et c'est dans une insensibilité farouche qu'il suivit le convoi jusqu'au cimetière. La fosse comblée, on dut lui rappeler qu'il avait à émietter la croûte de pain et, tout en s'acquittant, il murmurait : « Venez voler ici, mes petits oiseaux ! mes petits moineaux ! » Puis, il tourna sur ses talons et s'en fut à pas lents vers sa demeure. Peu à peu, ses pas se firent plus rapides et, quelqu'un lui ayant crié de mettre son chapeau de peur du froid, il le jeta avec colère sur la neige, en répétant : « Je ne veux pas de chapeau ! je ne veux pas de chapeau ! »

Tous les écoliers pleuraient, et Nicolas plus fort que les autres. A mi-chemin, Sneguirev se retourna encore et reprit sa course en sens inverse, vers le cimetière. Les écoliers le saisirent et, tout à coup, il se laissa tomber sur la neige et se mit à crier en se débattant : « Ilucha ! mon cher petit ! »

Aliocha et Nicolas le relevèrent en s'efforçant de le consoler. On le reconduisit chez lui. Mais, à peine y fut-il entré qu'il aperçut les bottes de son fils. Il se jeta dessus, les saisit et les pressa sur ses lèvres en sanglotant, criant encore : « Ilucha ! mon cher petit père ! »

— Laissons-les pleurer, dit Aliocha ; comment les consoler ? Attendons un moment et puis nous reviendrons.

Ils s'en allèrent le long d'un sentier. Tout à coup, Smourov s'écria :

— Voici la pierre où Ilucha venait se promener avec son père et près de laquelle il voulait être enterré.

Tous, ils s'arrêtèrent en silence. Aliocha contempla le rocher et, tout aussitôt, il s'imagina ce tableau : Ilucha, pleurant et embrassant son père, et gémissant : « Petit papa ! Petit papa ! Comme il t'a humilié ! » Il éprouva une sorte de commotion et, promenant un regard sérieux et grave sur toutes ces charmantes et sereines figures d'écoliers, il dit :

— Messieurs, je voudrais vous dire un mot ici même.

Les écoliers l'entourèrent, en fixant sur lui des yeux attentifs.

— Messieurs, reprit-il, nous allons nous séparer. De mes deux frères, l'un va partir en exil et l'autre est en danger de mort. Bientôt, je quitterai cette ville et, peut-être pour longtemps. Donnons-nous notre parole mutuelle, près de cette pierre d'Ilucha, que jamais nous n'oublierons cet enfant, que jamais nous ne nous oublierons les uns les autres. Même dans les affaires les plus graves, une fois devenus des hommes, même dans le plus grand malheur, n'oublions jamais comment nous nous sommes trouvés réunis ici, dans un si bon sentiment qui nous a faits, pour un moment, meilleurs que nous ne le sommes en réalité.

« Mes chers pigeons, mes chers enfants, aux si bonnes figures, sachez qu'il n'y a rien de plus élevé, de plus puissant, de plus utile, qu'un bon souvenir d'enfance, et, s'il peut en recueillir beaucoup, l'homme est sauvé pour toute sa vie. Mais un seul suffit. Peut-être deviendrons-nous méchants plus tard ; peut-être ne trouverons-nous plus la force de nous retenir devant une mauvaise action. Mais comme, au fond, nous ne sommes pas méchants, nous nous souviendrons d'Ilucha et, sans doute ce souvenir nous retiendra-t-il sur une mauvaise pente ; nous nous dirons : « Oui, je fus alors bon, courageux « et honnête ! »

— Comptez-y, Karamazov ! s'écria Nicolas, les yeux étincelants. Ses camarades ne trouvèrent rien à dire, mais ils redoublèrent d'attention.

— Je dis : si nous devenions méchants, continua Aliocha. Mais pourquoi devenir méchants, messieurs ? Avant tout, soyons bons, puis honnêtes, puis, je le répète : ne nous oublions pas les uns les autres. Je vous donne ma parole, messieurs, de n'oublier aucun de vous. Chacun de ces visages qui me regardent en ce moment, je m'en souviendrai, fût-ce dans trente ans... Mes chers amis, soyons tous généreux et courageux comme Ilucha, intelligents, courageux et généreux comme Nicolas, qui sera d'ailleurs beaucoup plus intelli-

gent plus tard. Mais, pourquoi cité-je ce nom ? Vous tous, messieurs, vous m'êtes chers désormais ; je vous garde dans mon cœur et je vous demande de me garder dans le vôtre. Et, à qui devons-nous ce bon sentiment où nous sommes réunis et que nous n'oublierons de notre vie ? A Ilucha, à ce cher garçon, qui nous sera cher dans les siècles des siècles. Que sa mémoire demeure éternelle dans nos cœurs.

— Oui, éternelle ! crièrent les écoliers de leurs voix sonores et attendries.

— Rappelons-nous sa figure, son vêtement, ses pauvres petites bottes, son cercueil et son pécheur de père, et comme il se leva noblement contre la classe entière pour le défendre.

— Oui, nous nous le rappellerons ! crièrent les écoliers ; il était courageux et bon.

— Mes chers petits amis, reprit Aliocha, ne craignez pas la vie ; elle est toujours belle pour peu qu'on y fasse quelque chose de bon et de vrai.

— Oui, oui ! Karamazov, nous vous aimons ! Nous vous aimons tous ! et des yeux se remplirent de larmes.

— Vive Karamazov ! cria Nicolas avec enthousiasme.

— Et souvenir éternel au petit mort ! ajouta Aliocha d'une voix pénétrante.

— Qu'il en soit ainsi pour la vie ! Vive Karamazov ! cria encore une fois Nicolas, dans un transport et, encore une fois, tous les enfants répétèrent son acclamation.

FIN

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

L'histoire d'une famille

LIVRE DEUXIÈME

Malencontreuse réunion

LIVRE TROISIÈME

Les sensuels

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

Déchirements

LIVRE DEUXIÈME

Pro et contra

LIVRE TROISIÈME

Le moine russe

TROISIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

Aliocha

LIVRE DEUXIÈME

Mitia

LIVRE TROISIÈME

L'instruction

QUATRIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

Les enfants

LIVRE DEUXIÈME

Ivan Feodorovitch

LIVRE TROISIÈME

Une erreur judiciaire

ÉPILOGUE

P. 578 — IMP. FERD. IMBERT, 7, R DES CANETTES PARIS.

